This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE.

TOME CENT VINGT-HUITIÈME

Mai-Août 1918.

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1918

Digitized by Google

266442

STANFORD LIBRARY

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ÉLÉMENTS DE POPULATION ORIENTALE EN FRANCE

LES ARMÉNIENS EN FRANCE

DU XIIe AU XVIIIe SIÈCLE

De tous temps des rapports commerciaux existèrent entre la Gaule et l'Asie Mineure; des marchands « syriens », nom sous lequel on confondait tous les Orientaux, avaient fondé, non seulement dans le midi de la Gaule, mais aussi dans les villes de l'intérieur, des colonies prospères beaucoup plus nombreuses que ne le laissaient supposer les quelques lignes que leur a consacrées Grégoire de Tours[1].

Les pèlerinages vers la Terre sainte, fréquents aux Ve et VIe siècles, l'établissement du protectorat franc en Orient sous le règne de Charlemagne, à qui Haroun-al-Raschid avait envoyé une ambassade composée de musulmans et d'Arméniens catholiques, développèrent les relations commerciales entre la France et l'Orient. Au nombre des « Syriens », il est probable qu'on doit compter quelques habitants de la Grande-Arménie qui, attirés par le commerce de la France, auraient émigré sur notre sol. Au Xe siècle, la présence de quelques-uns d'entre eux est tout au moins attestée par la découverte que l'on a faite d'un manuel de conversation arménien-latin placé à la fin d'une copie des *Lettres* de saint Jérôme. Ce vocabulaire, assez bref d'ailleurs,

1. Louis Bréhier, *les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen âge*, mémoire présenté au XIIIe Congrès des Orientalistes à Hambourg; 8e section.

Digitized by Google

donne le nom des jours, des nombres, des choses usuelles et termes religieux[1].

A dater de la conquête de la Grande-Arménie par les Tu c'est-à-dire au XIe siècle, les Arméniens commencèrent à naître l'existence douloureuse qu'ils ont toujours menée de lors. Éparse, telle la nation juive ou la nation florentine d fin du XVe siècle, la nation arménienne a connu des hei cruelles et douloureuses auxquelles n'a pas mis fin le part de son ancien pays entre la Turquie, la Perse et la Rus Aucune avanie n'a été épargnée aux Arméniens, sujets du S tant, ils ont gravi les marches d'un haut calvaire, heureux enc quand ils ont pu échapper au cimeterre ou à la hache de le bourreaux couronnés.

Dès le XIIe siècle, beaucoup d'entre les Arméniens émigrèr dans le midi de la France, si hospitalier aux étrangers; à M seille, à Narbonne, notamment, on vit arriver d'Orient des ch tiens chassés par l'oppresseur. Benjamin de Tudèle, qui parc rait le Languedoc au cours de la seconde moitié du XIIe sièc constate le cosmopolitisme des cités méridionales; « à Montp lier », écrit-il, « on entend parler les langues de toutes nations du monde qui y abordent avec les Génois et les Pisans

A la fin du XIIIe siècle, la perte de leurs colonies d'outre-m porta un coup sensible aux « Francs »; toutefois, avec le co sentement des Sultans, devenus maîtres de la Syrie, ils con nuèrent à fréquenter le port de Saint-Jean-d'Acre. En mê temps, et afin d'avoir des débouchés plus nombreux pour le commerce, ils resserrèrent leurs rapports avec les habitants l'île de Chypre et de la Petite-Arménie. Des souverains de c pays, ils obtinrent privilèges et avantages. Henri Ier, fils Hugues Ier, roi de Chypre, avait dès l'an 1226 accordé a Provençaux et trafiquants de Montpellier des facilités pour le négoce. Les Montpeliérains avaient profité de ces faveurs; avaient établi à Famagouste un consul et une loge. Le roi de Petite-Arménie, Ôschïn, par une charte du 7 janvier 131 avait prescrit de n'exiger d'eux, dans le port de Aïas, qu'u droit de douane réduit; ce même privilège leur fut confirmé p Léon V, son fils[2]. Entre Montpellier et les Arméniens s'étai

1. H. Omont, *Note sur un manuscrit conservé à la Bibliothèque du gra séminaire d'Autun* (Bibliothèque de l'École des chartes, année 1882, p. 563

2. Dulaurier, *Chartes arméniennes*, dans *Historiens des Croisades, Doc ments arméniens*, t. I, p. 754-756.

Digitized by Google

ainsi établies des relations cordiales; si des Languedociens allaient se fixer en Arménie, tout porte à croire que d'aussi subtils marchands que les Arméniens ne négligeaient pas l'occasion de venir s'enrichir en France. Les rapports commerciaux de l'Arménie et de Nîmes étaient si fréquents que des tableaux donnaient l'équivalence des poids et des mesures employés en Asie et en France.

Au demeurant, les Arméniens s'expatriaient volontiers. Des motifs politiques comme des mobiles économiques les sollicitaient à gagner l'Occident; aux XIIIe et XIVe siècles, ils étaient répandus dans plus de trente villes d'Italie; ils y avaient leurs hôtelleries et leurs églises. A Venise, ils étaient particulièrement nombreux et, si l'on pouvait établir d'une manière certaine la filiation de multiples Italiens qui se fixèrent en France depuis le règne de Louis XI jusqu'à la fin du XVIIe siècle, on rencontrerait parmi eux maints descendants d'Orientaux.

Bien que l'on possède sur les rapports de la France et de l'Arménie des données historiques certaines, encore que l'on sache que les Arméniens ont de bonne heure émigré vers l'Occident, on en est réduit à formuler des hypothèses au sujet de leur arrivée en France pendant la période du moyen âge; postérieurement au XVIe siècle, les documents prouvant l'établissement de quelques-uns d'entre eux dans le royaume sont plus explicites, mais ils ne sont pas très abondants. Toutefois, il est impossible de négliger les quelques Arméniens connus qui sont venus chercher en France asile ou fortune; ils sont les devanciers de ceux que les massacres hamidiens ont obligé à fuir l'Orient et qui, sachant que la France « est une mère commune à tous les hommes », ont abordé sur nos côtes où ils ont été accueillis comme de malheureux naufragés.

* * *

Le premier Arménien notoire qui se fixa en France fut saint Grégoire de Nicopolis. Né en Arménie au Xe siècle, il quitta sa patrie, erra dans la Gaule, puis s'établit à Pithiviers après avoir perdu deux compagnons de route qu'il avait en quittant son pays[1]. Plusieurs siècles s'écoulent avant que la France accueille Hayton, notable émigré originaire d'Asie Mineure. Pour

1. Macler, *Mosaïque orientale*. Paris, 1907, p. 30.

Digitized by Google

n'avoir pas été sanctifié, il n'en a pas moins acquis une grande réputation comme historien, comme prince et comme moine. Hayton ou Héthoum, prince de Corigos, n'appartenait pas à la famille royale des Héthoum, mais s'y rattachait par ses alliances. Après avoir mené une vie agitée, puisqu'il prit part aux luttes fomentées contre le roi Hayton II, assista à diverses batailles et au siège de Damas, Héthoum se sentit las de son existence mouvementée; il se fit religieux Prémontré, passa en Europe, visita Rome et vint à Avignon, où, bien reçu par Clément V, il obtint de ce pape une abbaye de son ordre à Poitiers. Dans cette ville, pour charmer sa vieillesse, il dicta à son secrétaire, Nicolas Falcon, un ouvrage important relatif à l'ethnographie et à l'histoire d'Asie : *la Fleur des histoires de l'Orient*, ou *Flos historiarum terrae Orientis*[1]. Contrairement à l'opinion jadis admise, Hayton ne mourut pas à Poitiers; il retourna en Orient, participa au concile d'Adana et décéda après l'ouverture de ce concile[2].

Des quêteurs envoyés par des Arméniens parcoururent sans doute la France sous le règne de Charles V, car on envoya des aumônes à l'évêque d'Adana; en 1364, le roi reconnaît avoir reçu, « de Jehan l'Uissier, 100 francs d'or pour donner pour Dieu en aumosne à frère Manuel, évêque d'Adana, en Arménie, povre et déshérité par les mécréanz[3] ». Soixante-dix ans après la mort d'Hayton, arrivait à Paris un nouvel Arménien; il était roi, roi déchu, et venait chercher un refuge en France. Léon VI, roi d'Arménie, n'était pas de pur sang arménien; il descendait des Lusignan, mais il était petit-fils de la reine Isabelle Héthoum-Rupen, femme d'Amaury de Lusignan. Pris par les Égyptiens

1. Il existe sur Héthoum ou Hayton de nombreux ouvrages. Ch. Kohler, dans le *Recueil des Historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. II, a publié sur lui des documents latins et français. Il a également consacré une notice à l'auteur, même recueil, t. II, p. XXIII. — Omont, *Notice du ms. nouv. acq. fr. 10050 de la Bibliothèque nationale* contenant le texte de la *Fleur des Histoires de l'Orient*. Paris, 1903. — Paulin Paris, dans l'*Histoire littéraire de France*, t. XXV, p. 479.

2. Le concile d'Adana eut lieu entre 1314 et 1316. Hayton ne mourut pas avant 1314 puisqu'il assista au moins aux premières séances du concile. Ses biographes, autres que Kohler et le Père Tournebize, *Bibliographie ecclésiastique*, t. I, p. 1228-1234, assignaient comme date de la mort de Hayton l'année 1308.

3. Léopold Delisle, *Mandements de Charles V*, n° 123. Collection des documents inédits.

Digitized by Google

lorsque fut assiégé son dernier château de Gaban, il avait été emmené comme prisonnier au Caire. Quelques fidèles étaient restés près de lui ; parmi eux, le frère Jean Dardel, son confesseur, fut le plus dévoué. Il partit quêter près des souverains d'Europe la rançon du royal captif, puis, ayant réuni les fonds nécessaires à son rachat, il revint trouver le Soudan d'Égypte. Des péripéties diverses marquèrent le départ de Léon VI ; après un périple à travers plusieurs pays, il arrivait en France en 1384. Charles VI l'accueillit cordialement, lui donna une pension et un château pour résider. A deux reprises, Léon VI passa la Manche pour tenter de réconcilier le roi de France et le roi d'Angleterre ; il n'y réussit pas. Le 29 novembre 1393, l'exilé décédait à Paris, à l'hôtel des Tournelles, en face de l'hôtel Saint-Pol[1].

Il n'est pas d'exemple qu'un souverain n'ait été suivi dans son exil par des fidèles ; s'ils n'arrivent pas avec lui, rapidement ils le rejoignent. Des Arméniens s'embarquèrent probablement avec Léon VI. Jean Dardel, dans sa *Chronique d'Arménie*, affirme qu'il ne partit pas seul ; « le roy s'estoit parti luy et ses gens », écrit le confesseur du souverain déchu. Charles VI, accueillant en France l'exilé, se montra bienveillant pour lui « et tous ceulx qui en sa compagnie estoient[2] ».

Les rapports commerciaux qui duraient depuis plusieurs siècles entre la France et la Petite-Arménie, l'hospitalité courtoise que Léon VI et sa compagnie reçurent à Paris déterminèrent peut-être des Arméniens à se réfugier dans le « pays des Francs ». Un *graffito* en langue arménienne, signé du nom de Sargis, figure sur un pilier de la cathédrale de Bourges. N'émanerait-il pas d'un compagnon de Léon VI qui, après la mort de son maître, aurait suivi Charles VII dans cette ville[3] ? Siméon, évêque arménien de Sébaste, qui, le jour de Pâques 1388, célébra la messe dans l'abbaye de La Grasse, en Languedoc, semble bien, si l'on rapproche les dates, avoir accompagné Léon VI en France[4].

1. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*. Paris (s. d.). Chapitre concernant le règne de Léon VI.
2. Jean Dardel, *Chronique d'Arménie*, *Documents arméniens*, t. II, chapitres XXXVI et CXLIV.
3. Macler, *Mosaïque orientale*, p. 29.
4. Léopold Delisle, *le Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 305.

Digitized by Google

On perd la trace des Arméniens qui ont pu s'établir dans le royaume au XVe ou au XVIe siècle. Il en arriva peut-être au moment où l'Arménie fut le théâtre d'une guerre sanglante entre le Chah de Perse et le sultan Soliman. En 1548, Livourne fut déclarée ville ouverte par Cosme Ier, duc de Toscane; sur les instances d'Étienne V, patriarche d'Arménie, qui leur conseilla de profiter de la bienveillance du Florentin, les Arméniens fondent à Livourne une petite colonie; en 1560, on en rencontre à Amsterdam; ils y viennent exercer le négoce des diamants et des produits des Indes occidentales[1]. Il est possible qu'il y ait eu aussi à Marseille une immigration de négociants en soieries et en épices.

On a écrit, sur la foi d'un jurisconsulte du début du XIXe siècle, que Richelieu conçut le projet d'établir des Arméniens en France afin d'y augmenter le commerce et qu'à cette occasion il fit imprimer à ses frais, à Paris, quelques ouvrages arméniens[2]. Que Richelieu ait autorisé l'édition du *Dictionnaire arménien-latin* et la *Grammaire* de Rivola, puis du *Catéchisme latin* traduit en Arménien, le fait est incontestable; on connaît ces ouvrages et ils ont été décrits[3]. Mais on ne saurait croire que ces ouvrages aient été imprimés pour être distribués en France. Conseillé par le Père Joseph, Richelieu portait aux affaires d'Orient une attention soutenue et, suivant les désirs de son Éminence Grise, il avait créé des missions en Asie Mineure. Pour propager la doctrine chrétienne, accroître l'influence française dans les pays d'Orient et lutter contre la propagande du patriarche Cyrille qui y répandait les doctrines calvinistes, le Père Joseph voulut établir une imprimerie dans le Liban. Craignant que des erreurs ne fussent contenues dans les éditions que le Père Joseph publiait en Orient, la Congrégation de la propagande demanda à viser les livres imprimés par les missionnaires. Tout porte à croire que les manuels que Richelieu fit établir à Paris n'étaient pas destinés aux Arméniens qu'il aurait attirés en France, mais à ceux que le Père Joseph s'efforçait de

1. Macler, traducteur des *Notes de Chahan de Cirbried sur les Arméniens d'Amsterdam et de Livourne* (extrait de la revue *Anahit*, janvier et février 1904).

2. P.-B. Boucher, *Consulat de la mer* ou *Pandectes du droit commercial et maritime*. Paris, 1808, t. I, p. 220.

3. Schröder, *Thesaurus linguæ armenicæ. Catalogue des livres arméniens imprimez en differens endroitz du monde*. Amsterdam, 1711.

Digitized by Google

convertir dans les pays du Levant[1]. De ce que Richelieu, en vue de favoriser les projets du Père Joseph, ait fait éditer des livres arméniens, on ne peut légitimement conclure qu'il ait pensé attirer des Arméniens en France.

Ceux qui abordaient à Marseille y venaient librement; au début du XVIIe siècle, ils formaient une petite colonie. Piquet, évêque de Césaropte, résidant à Marseille en 1628, réussit par son habileté à faire rentrer quelques Arméniens dissidents dans le giron de l'Église romaine; il convertit notamment Seirvan d'Anbotius[2]. Des délibérations de négociants marseillais témoignent d'ailleurs qu'ils trouvaient trop nombreux les Arméniens débarquant ou résidant au port.

*
* *

Les ambassades orientales se succédèrent à Versailles et à Paris sous le règne de Louis XIV; les envoyés du grand Seigneur et du Chah mirent en honneur le café, cette

> Ligueur arabesque
> Ou bien si vous voulez turquesque,

comme disait Subligny dans sa *Gazette de la cour*. A Paris, ce fut pour ce breuvage un engouement sans bornes quand, en 1669, Soliman Muta Ferraca, ambassadeur extraordinaire, eut mis à la mode le café; il en servait à tous ses visiteurs. En subtil négociant, un Arménien, flairant les bénéfices à réaliser en exploitant le nouveau goût des Parisiens, ouvrit près du marché Saint-Germain-l'Auxerrois un salon de café. Pascal — ou Harouthioum — est le nom du fondateur du premier café établi à Paris. Peu après, un autre Arménien, Stephan, imita son compatriote[3]. Le commerce des boissons hygiéniques, comme celui des pierres précieuses ou des antiquités, semble avoir souvent séduit les Arméniens. Au temps de Louis XIV, on en comptait quelques-uns pratiquant ces divers métiers en France. En l'an 1700, raconte Saint-Simon, Madame la Chancelière donna un grand

1. Fagniez, *le Père Joseph et Richelieu*. Paris, 1906, t. II, p. 335.

2. Bibl. nat., fonds arménien, ms. 310. Lors de son enquête faite par Morant au sujet de l'imprimerie arménienne de Marseille, des Arméniens affirment que cet évêque obtenait des résultats tout autres que l'irascible Thomas Herabied.

3. Macler, *Leçon d'ouverture de cours à l'École des langues orientales* (Revue internationale de l'enseignement, année 1912, p. 1).

Digitized by Google

bal à Paris; le buffet, où l'on prenait thé, café et chocolat, était tenu par un Arménien[1]. A Marseille, l'Arménien Joannès était, en 1712, propriétaire d'un café[2].

Au nombre des bijoutiers établis au Palais-Royal en 1712, on trouve un joaillier arménien du nom de Chammas; il hébergeait ses compatriotes[3]. Je ne sais quelle profession exerçait Caroze, natif d'Ispahan, qui, en 1674, sollicita ses lettres de naturalité, déclarant « qu'aucun pays d'Europe ne lui a paru aussi agréable à visiter et à habiter que la France[4] ». Quant à Antoine Ambroise, dit l'Arménien, arrêté à Paris sous l'inculpation d'espionnage et enfermé à la Bastille en 1690, on ignore quelle était sa véritable nationalité. Lorsqu'on l'appréhenda, il était habillé en Arménien. S'il dissimulait sa personnalité réelle sous un déguisement, cela laisserait supposer que les Arméniens étaient assez nombreux à Paris, sinon son accoutrement n'aurait certes pas manqué d'attirer sur lui l'attention d'un populaire toujours curieux de se renseigner sur les faits et gestes d'un personnage dont le costume était inconnu[5]. Parmi les représentants de la nation arménienne fixés à Paris, on peut sans doute ranger Pierre Dipy, originaire d'Alep[6]. Pendant trente-neuf ans, il cumula les fonctions de professeur d'arabe et de syriaque au Collège de France avec celles de secrétaire interprète du roi et de marchand d'antiquités. Pierre Dipy fut en relations constantes avec Cercavy, conservateur de la bibliothèque du roi, puis avec Baluze, l'ami de Colbert. Par eux il était chargé d'examiner livres et manuscrits orientaux acquis à Constantinople et dans le Levant. Il était également lié avec le prêtre saxon Wausleben, voyageur qui achetait pour Colbert des antiquités orientales. Il était marié; Wausleben n'écrivait jamais à Paris sans prier ses correspondants de saluer Dipy et sa femme. Il fut naturalisé en 1688 et, le 7 mai 1689[7], ses lettres de naturalité furent enre-

1. Saint-Simon, *Mémoires*, édition de Boislisle, t. VII, p. 61.

2. Arch. dép. de l'Hérault, C 2629.

3. Ibid., C 2629.

4. Arch. nat., Z 6008, fol. 45 v° (ancienne cote).

5. Funck-Brentano, *les Prisonniers de la Bastille de 1659 au 14 juillet 1789*. Paris, 1903, notice 1407.

6. H. Omont, *Missions archéologiques dans le Levant aux XVIe et XVIIe siècle*. Collection des documents inédits. Sur Dipy, p. 80, 85, 247. — Du Pradel. *Livre commode des adresses*, édition elzévirienne, p. 259.

7. Arch. nat., PP 151; actes du 10 juillet 1688 et du 7 mai 1689.

Digitized by Google

gistrées à la Cour des comptes de Paris. Dans les mêmes temps que Pierre Dipy recevait ses lettres de naturalité, d'autres Arméniens sollicitaient leur affiliation à la famille française. Joannès Grégoire était naturalisé le 31 décembre 1686[1]; un autre Joannès[2] et Estienne Faxy, tous deux Arméniens natifs d'Alep, se voyaient attribuer la qualité de Français[3].

Il advint fréquemment que voyageurs ou ambassadeurs revenant du Levant ramenèrent d'Orient des jeunes filles par eux achetées au bazar des esclaves à Constantinople. M. de Ferriol introduisit dans la société française la jeune Aïssé, qu'il avait acquise à l'Awretbazari; il y fit entrer aussi Lucie Esmer Fontana, fille de Jacques Fontana et de Rose, fille de Dieudonné Emiokan, après l'avoir fait baptiser à Constantinople, le samedi de Pâques 1697. Quelques années après, Ferriol la dota de vingt-cinq mille livres; elle épousa à Lyon Jacques Méchine de Montanteaume, capitaine en second au régiment de la Sarre[4]. Il est à croire que plusieurs jeunes Arméniennes suivirent d'autres personnages que M. de Ferriol. Dans certains cas, nos ambassadeurs favorisèrent aussi l'évasion d'Orientaux catholiques; Joannès Althen, par exemple, put s'enfuir grâce à la protection de M. d'Antin. Ainsi, par une voie détournée, pénétraient dans le royaume des Arméniens asservis aux Turcs et par nous libérés.

Si les uns venaient en France pour y goûter les charmes de la liberté, d'autres y arrivaient pour entrer dans les prisons du roi. C'est sous le règne de Louis XIV qu'un patriarche d'Arménie, nommé Avedik, eut des aventures qui l'ont rendu célèbre. L'influence des jésuites français avait fait élever au patriarcat un prêtre arménien schismatique nommé Avedik qui avait promis d'être favorable aux catholiques; mais, loin de tenir sa parole, il les avait persécutés avec acharnement[5]. Sur les conseils d'un jésuite résidant à Chio, le Père Braconnier, Ferriol, notre ambassadeur à Constantinople, résolut de faire appréhender en mer le patriarche Avedik. Bonnat, vice-consul de France à Chio, fut chargé de cette opération assez difficile;

1. Arch. nat., PP 162.
2. Ibid., PP 162.
3. Ibid., PP 162.
4. Ibid., K 175, liasse 2, pièce 7. Contrat de mariage passé à Lyon le 1720. — Naturalisation de Esmer Fontana en 1729.
5. Jouannin, *Histoire de la Turquie*. Paris, 1840, p. 321.

Digitized by Google

il y réussit. Avedik, arrêté, fut conduit en France et emprisonné au Mont-Saint-Michel.

Sur un ordre contresigné par Pontchartrain, le 18 décembre 1709, Avedik fut transféré à la Bastille. Les lettres de cachet d'entrée et de sortie qui le concernent ne mentionnent pas son nom; elles portent seulement ces mots « un prisonnier important ». Les méditations d'Avedik jointes aux efforts du haut clergé eurent raison des convictions hétérodoxes du patriarche; le 17 septembre 1710, Pontchartrain annonçait au gouverneur de la Bastille que, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, ayant rendu compte au roi des dispositions qu'il avait rencontrées chez l'Arménien et des sentiments où il était de se convertir, il importait de transférer prudemment Avedik à Conflans, afin que le cardinal y pût recevoir son abjuration.

Le 22 septembre 1710, Avedik renonçait à ses erreurs et, quelques semaines après la cérémonie de Conflans, il fut conduit à Notre-Dame-de-Paris où il assista à des offices solennels. Après son abjuration, Avedik fut logé aux *Nouveaux convertis;* il fut, quand il en sortit, confié aux soins de Petit de La Croix, chargé de s'assurer de la sincérité de sa conversion. C'est dans la maison de Petit de La Croix, sise rue Férou, que mourut le patriarche arménien le 21 juillet 1711.

Bien que les aventures d'Avedik ne soient pas banales, elles n'auraient pas suffi à lui valoir la notoriété; mais, à la fin du XVIIIe siècle, le chevalier de Taulès crut reconnaître en sa personne le prisonnier connu sous le nom du « Masque de fer ». Après l'apparition de l'ouvrage de Taulès, les historiens s'emparèrent de la personnalité d'Avedik; ceux qui n'admirent pas son assimilation avec le mystérieux prisonnier virent dans le patriarche d'Arménie une victime des jésuites; c'était assez pour donner du lustre à ce personnage arménien dont on s'était occupé en France pendant deux ans[1].

Des éléments de population arménienne étaient épars dans la capitale sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV; à Marseille, la colonie arménienne était assez prospère au début du XVIIe siècle; les Arméniens apportaient au port soieries et pro-

1. Fr. Funck-Brentano, *les Prisonniers de la Bastille de 1659 au 14 juillet 1789*, notice 2069. — Il existe sur Avedik et le Masque de fer plusieurs ouvrages cités par M. Funck-Brentano.

Digitized by Google

duits du Levant; on a vu que des schismatiques s'y convertissaient. Mais, par suite d'un nationalisme étroit, les Marseillais adoptèrent à l'égard des étrangers qui fréquentaient leur port une politique double; ils s'efforcèrent de maintenir à leur ville sa réputation d'emporium du commerce du Levant en y centralisant les produits de la Turquie et de la Perse; en même temps, pour réserver à leurs navires le monopole de ce trafic, ils taxèrent lourdement les vaisseaux étrangers transportant des marchandises orientales. Trop de Chofilins, de Levantins ou d'Arméniens abordaient à Marseille au gré des armateurs, et, pour leur donner satisfaction, en 1650, on taxait d'un droit *ad valorem* de 5 °/₀ les cargaisons introduites par des Arméniens. Après la mise en vigueur de cette taxe, les Arméniens désertèrent Marseille et se portèrent vers Livourne[1].

En arrivant aux affaires, Colbert, préoccupé par la situation du port de Marseille, dont le trafic avec les Échelles avait faibli depuis la création du droit protecteur, prit des mesures pour rendre à la cité phocéenne son ancienne activité. En mars 1669, il promulguait l'édit d'affranchissement du port[2]. « Pour convier les étrangers de fréquenter le port de Marseille, même d'y venir s'y établir, voulons et nous plaît que les dits marchands étrangers y puissent entrer par mer, charger et décharger et sortir leurs marchandises sans payer aucuns droits, quelque séjour qu'ils y aient fait et sans qu'ils soient sujets au droit d'aubaine ni qu'ils puissent être traités comme étrangers », écrivait Colbert; il stipulait en outre que les étrangers, après avoir rempli certaines conditions d'habitat, de mariage ou d'acquisitions immobilières, recevraient la qualité de regnicole et de bourgeois de Marseille.

A la suite de la promulgation de cet édit, les Arméniens revinrent vers la France; ils reconstituèrent à Marseille la colonie qu'ils avaient probablement formée avant le tarif de 1650. La preuve de leur présence est attestée par une suite de documents relatifs à l'histoire de l'imprimerie arménienne de Marseille.

Le patriarche d'Arménie avait envoyé en Hollande un arche-

1. Masson, *Histoire du commerce de la France dans le Levant au XVIIe siècle*, p. 71.

2. Arch. mun. de Marseille, CC 18. — Isambert a publié l'édit dans le *Recueil des anciennes lois françaises*, t. XVIII, p. 205.

Digitized by Google

vêque arménien du nom de Oskan pour y fonder une imprimerie dont devaient sortir des livres liturgiques en langue arménienne. Que se passa-t-il à Amsterdam? Je ne sais; mais, au début de l'année 1669, on fit connaître à Colbert qu'en donnant la facilité d'établir en France une imprimerie de ce genre on en tirerait pour la religion et pour le royaume de grands avantages. L'archevêque arménien fut présenté à Colbert; il lui fit voir les livres qu'il avait édités et lui en donna deux exemplaires, l'un pour la bibliothèque du roi, un autre pour la sienne propre. « S. M. »; écrit Colbert, « lui fit une gratification, me permit de lui proposer de s'établir à Marseille et j'écrivis pour lui faire donner des facilités et les assistances dont il pourroit avoir besoin[1]. »

Colbert, en favorisant cette institution nouvelle, avait un triple but : attirer en France des Arméniens utiles, développer les relations de Marseille avec les négociants du Levant et jouer aux Hollandais quelques mauvais tours en les frustrant des avantages qu'il espérait retirer de cette fondation. Au mois d'octobre 1669, Colbert écrivait à Arnoul, intendant à Marseille, de tenir la main à ce qu'un marchand arménien de la place, Melchior Nazar, qui gérait les fonds de ses compatriotes, remboursât à l'archevêque 1,500 livres que ce dernier lui avait confiées. Il l'avisait aussi d'avoir à chercher une maison pour y établir les presses de l'archevêque[2].

Tandis que Colbert s'occupait de pourvoir d'un abri l'imprimerie arménienne de Marseille, il faisait expédier le privilège des imprimeurs. Ce privilège, daté de Saint-Germain en Laye, le 11 août 1669, accorde à Oskan de Vertabiet, archevêque arménien, procureur et délégué du grand patriarche d'Arménie, l'autorisation de fonder à Lyon ou à Marseille ou dans telle autre ville qu'il lui plaira une imprimerie pour éditer en langue arménienne tels ouvrages qu'il lui conviendra, pourvu qu'ils ne contiennent rien de contraire à la doctrine catholique. Le privilège était donné pour vingt ans. Cette fondation, écrivait le roi, « pourroit être utile au public et apporter beaucoup de facilité à la connaissance des langues orientales[3] ».

1. P. Clément, *Correspondance de Colbert*. Lettre de Colbert à Rouillé du 15 septembre 1673, t. III, p. 320.
2. *Ibid.*, t. III, p. 181. Colbert à Arnoul, lettre du 18 octobre 1669.
3. Bibl. nat., Collection Anisson-Duperron, ms. fr. 22071, fol. 123.

Digitized by Google

Le privilège royal comme la correspondance de Colbert désignent toujours Oskan comme archevêque, mais il n'était ni évêque ni archevêque; son vrai titre était Oskan *vardapet erevantsi*, c'est-à-dire Oskan, docteur d'Erivan[1].

Occupé par d'autres soins, Colbert ne songea plus à l'imprimerie arménienne de Marseille. Oskan, fort de son privilège, s'était associé avec le sieur Therdadée, prêtre de sa nation. Tous deux avaient amené de Hollande un imprimeur arménien, Salomon de Léon, neveu du prêtre, et un compositeur. Oskan mort, Therdadée et Salomon se brouillèrent. Comme ce dernier avait déjà imprimé un bréviaire arménien, Therdadée prétendit qu'il contenait des erreurs de doctrine. L'affaire fit du bruit; on plaida et un arrêt de la Cour du parlement de Provence, daté du 4 novembre 1679, nomma un expert pour prononcer entre les parties. Cet expert était le prêtre Herabied, Arménien catholique. Entre temps, une ordonnance de l'évêque de Marseille autorisa M. de Bausset, accompagné du promoteur d'office et de Herabied, à faire une perquisition au domicile de Léon; à la suite des recherches effectuées, on découvrit quelques feuilles imprimées contenant des erreurs de doctrine, mais Léon soutint qu'elles n'avaient pas d'importance, car elles provenaient d'anciennes impressions faites par lui, tandis qu'il habitait en Hollande[2].

L'affaire traîna; Rouillé, intendant de Provence, fit saisir les impressions de Léon et proposa à Colbert de lui retirer son privilège; il était probablement influencé par Herabied. Le 7 février 1680, Colbert lui écrivit : « Avant de prendre une résolution, le roi veut que vous tiriez un exemplaire de chaque livre pour voir ce qu'il peut contenir de contraire à la religion... S. M. trouve qu'il seroit avantageux que cette imprimerie, qu'on a tirée d'Amsterdam, où elle était établie, demeurât à Marseille et qu'il est difficile qu'elle ne fasse quelque bien au royaume. »

Il faut croire que Rouillé s'était montré trop prompt à agir, car, le 22 février 1680, il s'attirait de Colbert cette verte semonce : « Pour réponse à votre lettre du 14 de ce mois, je ferai examiner le livre que vous m'avez envoyé; mais il me semble que vous auriez pu attendre les ordres du roi pour faire

1. Macler, *Mosaïque orientale.*

2. Des impressions arméniennes avaient été faites par Oskan à Amsterdam. Cf. Schröder, *Thesaurus linguæ armenicæ. Catalogue des livres arméniens imprimez en différens endroits du monde*, Amsterdam, 1711.

Digitized by Google

défense de rien imprimer, parce que, dans ces sortes d'établissements, il n'est pas bon, sous prétexte d'un abus, de les ôter, n'y ayant aucun établissement de quelque nature que ce soit qui ne soit susceptible de beaucoup d'abus. Mais il serait nécessaire de s'appliquer à en retrancher les abus et à rendre cet établissement utile, étant certain que ces impressions arméniennes ont un très grand cours dans le Levant et que, si une fois cette imprimerie était établie à Marseille dans l'ordre qu'elle doit être, elle serait utile à cette ville-là, non seulement pour les impressions, mais même parce qu'elle y attirerait des Arméniens qui pourraient être utiles au commerce. Pour cela, il aurait été nécessaire d'avoir un bon et fidèle interprète, n'ayant pas grande confiance au prêtre Herabied, qui est un homme que l'on voit être agité d'une grande et violente passion. »

Colbert jugeait Herabied à distance, mais sainement : ce devait être un homme irascible et vindicatif. Il s'acharnait contre Léon et n'était pas très goûté par les Arméniens résidant à Marseille. Des plaintes furent adressées au patriarche d'Arménie, qui en écrivit à Louis XIV. De son côté, Léon se plaignait au roi d'être entravé dans l'exercice de son privilège. Le 3 janvier 1683, le roi priait Morant, intendant de justice et des finances en Provence, d'ouvrir une enquête sur Herabied et, le cas échéant, il donnait l'ordre de le faire « coffrer[1] ». Au reçu de cette lettre de cachet, Morant ouvrit une enquête et convoqua les parties en cause. Salomon de Léon accusait Herabied de jeter le trouble dans l'exploitation de l'imprimerie. Sa plainte était appuyée par Grégoire de Amio et cinq autres marchands arméniens établis à Marseille. Tous prétendaient que ce prêtre, se donnant le titre d'inquisiteur, refusait de les entendre en confession, menait une vie dissolue, puis, argument qui devait toucher Colbert, ils affirmaient que sa présence à Marseille détournait les Arméniens de venir s'y établir.

Depuis plusieurs années, Colbert se réjouissait de voir les Arméniens apporter leurs soies à Marseille ; il écrivait au président d'Oppède de donner aux Arméniens toute la protection que l'autorité de sa charge lui conférait et de les garantir contre toutes les chicanes des habitants de la ville. Les remontrances que les marchands arméniens avaient dirigées contre Herabied étaient

1. Bibl. nat., fonds arménien, ms. fr. 310, fol. 23.

Digitized by Google

bien faites pour troubler Morant, qui n'ignorait pas que Colbert se fût montré mécontent de les voir déserter le port de Marseille.

L'enquête fut ouverte par l'intendant de police au mois de février 1683. Lors de son premier interrogatoire, Herabied fit connaître qu'il habitait Marseille depuis sept ans, s'y étant fixé, après un séjour à Rome, sur les instances de Mgr de Janson, évêque de Marseille, qui l'avait prié de donner ses soins et son application à corriger les erreurs qu'on pouvait faire dans l'impression des livres arméniens. Depuis six ans, il servait dans l'hôpital des forçats, s'employant à la conversion des Turcs malades ; au vrai, il était muni d'un décret de la Congrégation *De propaganda fide*, l'instituant missionnaire apostolique. Ce décret, daté du 5 février 1682, faisait valoir « que, la Congrégation, informée de la nécessité d'avoir à Marseille un prêtre possédant la langue arménienne pour administrer les sacrements aux fidèles de la nation que la franchise du port y attirait en grand nombre, la langue turque pour les esclaves », Thomas Herabied était nommé missionnaire apostolique pour trois ans, aux appointements de 300 livres par an. L'interrogatoire achevé, Herabied accusait à son tour Salomon de Léon et son compositeur d'introduire dans leurs impressions des erreurs de doctrine pour rendre plus aisé le débit de leurs livres parmi les Arméniens schismatiques ; depuis sept ans, on ne lui avait présenté qu'un psautier et un bréviaire, ce qui donne à penser, ajoutait Herabied, que Léon imprime clandestinement d'autres ouvrages[1].

Divers témoins comparurent devant Morant à trois reprises différentes. Marguerite Chave, une Provençale, femme de Salomon de Léon, se présenta avec quelques Arméniens, dont l'un nommé Denazard. Tous déclarèrent que Herabied était un passionné, voyant partout des schismatiques, qu'il se refusait à entendre au confessionnal l'aveu de leurs fautes. Au fond, sur le point précis du procès, c'est-à-dire l'ingérence du prêtre Herabied dans les affaires de Léon, l'enquête n'apporta point grands éclaircissements ; elle permit toutefois à Morant de disculper Herabied des accusations calomnieuses dirigées contre lui. Aussi, résumant les procès-verbaux par lui rédigés, l'intendant de justice concluait-il en s'inspirant des idées de Colbert

1. Tous ces renseignements sont extraits du procès-verbal d'enquête rédigé par l'intendant Morant, conservé à la Bibliothèque nationale, fonds arménien, ms. fr. 310, fol. 26 et suiv.

Digitized by Google

qu'il fallait maintenir l'imprimerie; elle « rapportera peu, mais elle permet d'établir une liaison de plus en plus étroite avec les marchands arméniens que la franchise du port attire chaque jour en ville... Il est nécessaire de prévenir les obstacles... Herabied ruinera l'entreprise, il faut le remplacer; mais sa conduite est bonne, il ne fait pas l'inquisiteur à Marseille, il confesse les Turcs, son service n'a rien de contraire aux intérêts de S. M. ».

Colbert mourait peu de temps après avoir reçu le rapport de Morant. L'imprimerie arménienne de Marseille dut subsister cependant jusqu'en 1710; sous cette dernière date, on rencontre encore des impressions sorties des presses de Salomon de Léon. Les affaires de l'imprimerie arménienne avaient dû être peu prospères, puisque neuf livres en tout furent édités par elle entre les années 1673 et 1710[1].

Il est peu probable que la création de cette imprimerie ait considérablement accru la colonie arménienne de Marseille; une fondation d'un ordre un peu différent resserra au contraire les liens qui unissaient déjà la France aux Orientaux catholiques. Au début du XVIIIe siècle, les Anglais luttaient pied à pied contre nous dans les Grandes-Échelles; en 1700, ils créaient un consul à Salonique et fondaient à Oxford un collège pour y élever dans la religion anglicane de jeunes enfants originaires du Levant[2]. Ému de ces créations, Pontchartrain écrivait, le 31 mars 1700 : « S. M. a trouvé important, pour ne pas laisser s'introduire l'hérésie parmi les nations à la conversion desquelles nombre de missionnaires de ses sujets travaillent, de tirer douze enfants des familles les plus accréditées dans les Arméniens, Grecs, Suriens, Coptes pour les faire élever dans un collège du royaume. » A partir de l'an 1700, on confia aux jésuites de Paris des enfants qui vinrent principalement du Caire et d'Alep. Un arrêt du 20 juillet 1721 supprima cette institution.

1. Macler, *Mosaïque orientale*. M. Macler a publié *in extenso* les documents du manuscrit 310 du fonds arménien qu'il a d'ailleurs catalogué. Dans la notice consacrée par lui à l'imprimerie arménienne, l'auteur n'a pas fait état de la correspondance de Colbert. Il a donné, d'après la *Bibliographie arménienne*, le titre des ouvrages imprimés à Marseille, avec l'indication du nom de l'éditeur et la date de la publication. Oskan figure seul jusqu'en 1676. A partir de cette époque, le collophon des ouvrages porte Oskan et Cie jusqu'en 1686. A dater de ce moment, Salomon de Léon imprime seul.

2. Depping, *Correspondance administrative*, t. IV, p. 193.

Digitized by Google

Quelques-uns de ces élèves demeurèrent peut-être à Paris après avoir reçu les enseignements des maîtres de Louis-le-Grand; ceux qui repartirent en Orient contribuèrent à y développer l'influence française; on ne les perdait pas de vue et à Constantinople on utilisait les services des Arméniens. En 1729, Sevin négociait l'achat de quelques manuscrits avec un Levantin, « fripon déterminé »; il fit d'abord étudier les ouvrages qu'on lui proposait par Agoup, ancien élève du collège Louis-le-Grand, et qui entendait l'arménien et le français; quelques semaines après le premier examen, on dressa un catalogue des manuscrits offerts par le Levantin; ce fut encore à un Arménien, nommé Paul, condisciple d'Agoup, qu'on confia le soin d'en prendre connaissance[1].

Au XVIIIe siècle, lorsque les affaires commerciales reprirent en France un nouvel essor, toutes les propositions d'inventions ou de recherches, surtout lorsqu'elles émanèrent d'étrangers, furent prises en considération. En 1733, Joannès Althen, Arménien natif de Perse, était débarqué à Marseille; pendant seize ans, il avait été esclave des Turcs; comme il était catholique, le marquis d'Antin avait favorisé son évasion en l'embarquant sur un navire du roi. Il s'était, à son arrivée en France, établi à Marseille et s'y était marié.

Connaissant la culture du coton, il avait proposé au contrôleur général du commerce, Orry, d'acclimater cette plante dans le royaume. On prit sur son compte quelques renseignements. Guérin, secrétaire du roi à Marseille, répondit à l'intendant du Languedoc qui l'avait sollicité de faire une enquête sur Joannès Althen, que parmi les Arméniens de Marseille on ne connaissait qu'une seule personne répondant au nom de Joannès; installé dans la ville depuis 1712, cet Arménien tenait café; « il ne sçait ni lire ni écrire, pas même en sa propre langue, et ne sçait rien des plantations ». Ces premiers renseignements étaient loin d'être favorables à Joannès Althen, lorsqu'après de nouvelles recherches Guérin écrivit à l'intendant qu'Althen, connu sous le surnom de Petros, était à Paris, où il était descendu chez Chammas, Arménien, marchand bijoutier au Palais-Royal.

Althen était probablement venu pour faire quelques démarches

1. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris, 1902, p. 461-462.

Digitized by Google

en vue d'obtenir une concession de terrain propre à planter des cotonniers. Il réussit dans son entreprise et on lui accorda pour effectuer ses essais quelques terres aux environs de Castres. Malgré les soins qu'il apporta à ses plantations, malgré les subventions qu'il obtint du roi, ses expériences ne réussirent pas. Il se plaignit d'être jalousé, d'être pillé la nuit par des cultivateurs de la région; l'eau manquait pour ses arrosages. Néanmoins, comme Althen était persévérant et, nonobstant ses insuccès, obtenait des subsides nouveaux, il continua ses essais. Les résultats pratiques furent nuls et tout au plus réussit-il à présenter quelques fruits de cotonnier à l'Académie des sciences; Hellot, membre de cette assemblée, lut devant elle des rapports favorables concluant à la beauté des cotons que lui avait adressés Althen; le 19 novembre 1750, la Société royale des sciences de Montpellier alla voir les cultures de l'Arménien et constata avec plaisir que les graines avaient mûri. Ces encouragements des corps savants furent pour les expériences d'Althen une récompense méritée, mais la fortune ne lui vint pas à la suite de ses tentatives[1].

Le principal titre de gloire d'Althen est d'avoir introduit et développé la culture de la garance en France; c'est en considération des services qu'il rendit au pays que les Avignonnais lui ont, en 1846, élevé une statue dans leur ville.

Les Arméniens qui se fixèrent en France n'eurent pas tous la notoriété d'Althen; certains se contentèrent de vivre librement, exerçant des métiers ou des industries qui leur permettaient de subsister; si l'on en rencontre à Marseille et à Paris, on en connaît aussi qui vécurent dans les environs de la capitale. Peu de temps après son installation à Motiers-Travers, Jean-Jacques Rousseau prit l'habit arménien; il dit lui-même dans quelles circonstances; « ce n'était pas une idée nouvelle; elle m'était venue diverses fois dans le cours de ma vie et elle me revint souvent à Montmorency, où le fréquent usage des sondes, me condamnant souvent à rester dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur arménien, qui venait souvent voir un parent qu'il avait à Montmorency, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage...; je me fis donc une

1. Arch. dép. de l'Hérault, G 2629. Les expériences d'Althen se prolongèrent pendant quinze ans, de 1738 à 1750.

Digitized by Google

petite garde-robe arménienne...; je pris le cafetan, le bonnet fourré, la ceinture[1] ».

L'émigration des Arméniens en France sous l'Ancien régime a été individuelle. Tandis qu'à l'étranger, à Livourne et à Amsterdam notamment, les représentants de la nation arménienne arrivèrent nombreux à diverses reprises, ils ont au contraire constitué lentement leurs colonies de Paris et de Marseille. Toutefois, ayant comme tant d'autres apprécié les bienfaits de l'hospitalité française, ils ont tracé la voie aux « Arméniens martyrs » que l'oppression ottomane a, au XIXe et au XXe siècle, obligés de chercher un refuge hors de l'empire musulman. Ainsi que les autres étrangers, les Arméniens venus en France sous l'Ancien régime se sont vus « dévorer tout vifs » par la nationalité francaise[2]; si ces Orientaux catholiques ont peu marqué dans notre histoire nationale ou démographique, cela tient sans doute à ce que leur assimilation à la France, « cette mère commune de tous les infortunés », a été fort rapide. Trop peu nombreux pour se marier entre eux, ils se sont, aussitôt leur arrivée, fondus dans la grande famille française.

J. MATHOREZ.

1. Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, livre XII, édition illustrée de 1889, t. II, p. 324. C'est en l'année 1762 que Rousseau vint se fixer à Motiers-Travers.
2. Novikof, *l'Expansion de la nationalité française*.

Digitized by Google

LE

CORSAIRE FRANÇOIS THUROT

ET

L'EXPÉDITION DE CARRICKFERGUS EN IRLANDE

(1759-1760)

Né à Nuits en Bourgogne le 21 juillet 1727, élève chirurgien à Boulogne, prisonnier des Anglais au début de la guerre de la guerre de la Succession d'Autriche, second sur la *Rusée* de Boulogne — capitaine Dubois dit Mazières — en 1748, puis capitaine de la chaloupe la *Levrette* (six tonneaux) de Boulogne, François Thurot, après la paix d'Aix-la-Chapelle, s'installe en Angleterre, où ses opérations de commerce se confondent souvent avec la contrebande. Grâce à son charme personnel et à la droiture de son caractère, il y noue de solides amitiés.

Prisonnier à Londres en même temps que le maréchal de Belle-Isle, il avait supplié le maréchal de l'emmener lorsque ce dernier rentra en France. Il essuya un refus : en débarquant à Calais, Belle-Isle eut la surprise d'y trouver Thurot, qui s'était échappé et avait traversé le détroit sur un canot. Par ce trait d'audace, le jeune corsaire s'assurait un protecteur.

Au début de la guerre de Sept ans, le maréchal écrit de lui : « Il est difficile d'avoir plus de volonté, de courage et d'intelligence. » Il obtient pour lui le commandement d'une petite corvette, la *Friponne* (mai 1756). A peine en mer, Thurot s'empare sous le canon de Douvres du *Hawk*, capitaine Hunts, un cotre de seize pièces, excellent voilier absolument neuf, gagnant du prix de Londres six semaines plus tôt.

Il chasse les petits corsaires ennemis, menace les navires de commerce jusque dans les eaux anglaises et dénombre les garde-côtes : cinq de dix-huit canons en moyenne pour le sec-

Digitized by Google

teur d'Harwich à Douvres, onze, dont un de vingt-six canons, de Douvres à Béveziers. Au mois de juillet, il s'approche assez près de la côte pour enlever un navire mouillé à l'abri de la pointe des Perrées; cinq garde-côtes veulent lui couper le chemin du large; un calme le sauve, et il rame pendant vingt-huit heures pour s'échapper. Trop connu de l'ennemi, qui évente sa corvette à cinq ou six lieues au large, il songe à opérer dans d'autres quartiers.

Il s'associe pour moitié avec Pierre Merlin, armateur de Saint-Malo; le contrôleur général prend un intérêt dans l'affaire, et le roi avance 300,000 livres. Thurot, nommé capitaine de flûte, commande une escadrille : le *Maréchal-de-Belle-Isle* (quarante canons), qu'il monte en personne; le *Chauvelin* (trente-six canons), capitaine Duhoux Desages, un Malouin; et deux découvertes, le *Bastien* et le *Gros-Thomas*. La campagne est extrêmement rude. Séparé du *Chauvelin* et des découvertes, Thurot relâche dans les ports de Norvège, tellement désemparé qu'il lui faut plus de 250,000 livres pour se remettre en état et se ravitailler. Il rentre désarmer à Dunkerque le 15 février 1759[1]. Il l'aurait fait à Ostende, où il a relâché en dernier lieu, sans la crainte d'encourir les reproches des intéressés dans son armement. Les conditions de vents et d'eau l'ont retardé[2]. Le Magistrat d'Ostende lui a refusé un pilote : il en a pris un de force et lui a donné dix louis : « Cette action ne manquera pas d'être regardée comme un crime, parce que malheureusement tout est crime pour moy, et que je suis obligé de faire la planche partout. »

Déjà la faveur du maréchal de Belle-Isle et celle du duc de Choiseul lui valent des envieux et des ennemis; ses succès personnels n'en diminuent pas le nombre, lorsqu'il se présente à la cour, où il est quelque temps l'homme à la mode. Un de ses com-

1. Arch. nat., *Marine*, B³ 532, fol. 153; B⁴ 72, fol. 48; B⁴ 75, fol. 88 et suiv.; B⁴ 79, fol. 1-29, où trois *Journaux* de cette longue campagne; B⁴ 94, fol. 114; C⁴ 283, fol. 149. — Arch. mar. de Dunkerque, *cart.* 13, 16; *Rapports de guerre*, 1748, fol. 91; 1757, fol. 163; 1758, fol. 115; 1759, fol. 129. — Arch. comm. de Dunkerque, 160. — Bibl. nat, ms. nouv. acq. fr. 10577, fol. 27. — Bulletin Union Faulconnier, 1899, t. II, p. 240. — Guerre, *Arch. hist.*, 3532, n. 47, 48, 119. — Henri Malo, *les Corsaires*. Paris, 1908, in-8°, p. 37 et suiv.

2. « Actuellement que les vents sont bons », écrivait-il d'Ostende, « l'eau manque. Si vous pouviez nous envoyer un débordement d'urine de Versailles pour faire flotter mon navire, je pourrais en profiter. »

Digitized by Google

pagnons rédige un récit de leur campagne pour le défendre contre certaines attaques, et publiera son récit au moment où Thurot reprendra la mer. Les Anglais, dont il parle couramment la langue et parmi lesquels il compte des amis, lui rendent justice plus exactement que ses compatriotes. Ils le redoutent, car il a battu les frégates supérieures en force envoyées contre lui, et il a prouvé son habileté nautique en échappant à l'escadre du commodore Boys qui le cherchait; ils l'estiment, parce qu'il « en use très bien avec les prisonniers; il ne leur prend ni leurs bagages, ni leurs montres; tous les officiers pris mangent à sa table. On le dit extrêmement brave, et l'on prétend qu'il a déclaré qu'il feroit plutôt sauter son vaisseau que de le rendre[1] ».

Les expéditions des Anglais contre les côtes françaises en 1758 provoquent l'éclosion de nombreux projets d'entreprises contre les leurs. Le gouvernement s'arrête à un plan comportant une attaque principale sur les côtes d'Essex, favorisée par deux diversions, l'une sur l'Écosse, l'autre sur l'Irlande. Les points de départ seront Brest, Le Havre et Dunkerque. Thurot obtient du maréchal de Belle-Isle le commandement de ce dernier armement[2].

1. *Gazettes anglaises*, citées par Émile Garnault, *le Commerce rochelais au XVIIIe siècle*. La Rochelle, 1891, 5 vol. in-8°, t. IV, p. 235. — *Relation historique de la campagne du capitaine Thurot sur les côtes d'Écosse et d'Irlande en 1757 et 1758*. Dunkerque-Paris, 1760, in-12.

2. Les sources où nous avons puisé les éléments de notre récit sont les suivantes : *Lettres, rapports, journaux, instructions, comptes*, dans : Arch. nat., *Marine*, B^2 262, fol. 399; B^3 695, fol. 73-76; B^4 90, 94, 95. — Arch. mar. de Dunkerque, *cart.* 16, 18; *Registre de correspondance*, 15, 16; *Rapports de guerre*, 1759, fol. 185, 187. — Guerre, *Arch. hist.*, 3535, n. 147; 3537, n. 223; 3538, 3568, 3569, n. 51, 100, 138, 178; 3570, n. 266; 3571, n. 243. — *Relation historique de la campagne du capitaine Thurot sur les côtes d'Écosse et d'Irlande en 1757 et 1758*, Dunkerque-Paris, 1760, in-12. — *Journal de la navigation d'une escadre française partie du port de Dunkerque aux ordres du capitaine Thurot, le 15 octobre 1759, avec plusieurs détachements des gardes françaises et suisses et de différents autres corps* (de Bragelongne). Bruxelles-Paris, 1778, in-12. — *Apologie du capitaine Thurot, extraite de différents journaux de ses navigations sur les côtes d'Irlande et d'Écosse pendant les années 1757 et 1759, contre l'auteur anonyme d'un journal au sujet de ce brave marin*. Londres-Paris, 1778, in-8°. — *Adresse à Messieurs les Représentants de la Nation française*, s. l. n. d., in-4°. — Clowes, *The royal navy*, t. III, p. 129-221. — Norman, *The Corsairs of France*. Londres, 1887, in-8°, p. 240-286, 407-424. — Henri Malo, *les Corsaires*, Paris, 1908, in-8°, p. 37-51 (le récit d'Auguste Mariette est inexact); et *M. le chevalier Briansiaux de Milleville, armateur en course*, Lille, 1911, in-8°, extr. de la *Revue du Nord*, t. II, mai 1911.

Digitized by Google

Le peu de secret et la longueur des préparatifs donnent aux Anglais le temps de prendre leurs mesures. En conséquence, il faut modifier le plan primitif : le maréchal de Conflans sortira de Brest, et Thurot de Dunkerque, pour se jeter soit sur l'Irlande, soit sur l'Écosse, suivant les circonstances.

Rien de curieux et de compliqué comme l'organisation de cet armement de Thurot. Le véritable instigateur de l'expédition est le ministre de la Guerre, maréchal de Belle-Isle. Il a accepté à la Marine un collègue des mains de la marquise de Pompadour : l'ancien lieutenant de police Berryer. Il est donc fondé à croire que cet homme se considérera un peu comme sa créature; mais Berryer lui échappe : Thurot fournira la preuve que ce ministre, lorsqu'il acquiesce aux décisions du maréchal, agit d'une manière diamétralement opposée à ses paroles.

A ne considérer que les apparences, tout annonce un armement particulier. Thurot, directeur, arme un vaisseau et une frégate; un armateur de Dunkerque, J.-L. Briansiaux, arme un deuxième vaisseau. Le Couteulx, banquier à Paris, et Pierre Tugghe, un des plus gros hommes d'affaires de Dunkerque, qui tous deux s'étaient occupés du précédent armement de Thurot à Saint-Malo, effectuent les paiements pour les dépenses de celui-ci. La Marine n'intervient qu'indirectement pour deux frégates et une découverte.

Mais, si l'on pénètre le fond des choses, on constate que les paiements faits par Le Couteulx et Tugghe sont prélevés sur une somme de 520,000 livres, à eux versée par le trésorier de la Marine. Les billets de Thurot leur servent de quittances; ils prélèvent pour leurs peines une commission de 2 °/₀. D'autre part, Thurot se porte comme intéressé pour 210,000 livres dans les 461,000 auxquelles montent les frais de l'armement du vaisseau de Briansiaux, et voici comment il paie cette part d'intérêts dont Briansiaux lui donne quittance : 60,000 livres en billets sur Le Couteulx, 150,000 livres en un engagement d'armer le vaisseau à forfait pour pareille somme. Les articles de cet accord sont consignés sur le registre secret du greffe de l'Amirauté.

Thurot, aidé de son homme d'affaires, Cazin, sieur d'Honincthun, procède à Dunkerque à l'armement du *Maréchal-de-Belle-Isle*, du *Bégon* et de la *Terpsichore*. Cazin traite à Boulogne avec Louis Paillet et Cie pour leur frégate l'*Amaranthe*. Le commissaire de la Marine de ce port y achète l'ancienne

Digitized by Google

prise de Thurot, le *Hawk*, devenu le *Faucon*, qui servira de découverte. Enfin Duhoux Desages, l'ancien capitaine du *Chauvelin*, est envoyé à Lorient où, parmi quatre frégates du roi désarmées, il choisira la meilleure, la *Blonde*.

Au mois de mars de cette année 1759, le gouvernement a décidé de mettre le port de Dunkerque en état de recevoir des vaisseaux de soixante et soixante-dix canons : des chasses approfondissent le chenal; les grands travaux avancent vivement; le prince de Croÿ et Solre, neveu du maréchal de Belle-Isle, s'acharne à déblayer le banc qui s'est formé devant l'entrée du havre. Triomphalement, il annonce à son oncle que, le 25 mai, l'*Amaranthe* a pu entrer d'une seule marée au port et au bassin : « C'est la première à qui cela soit arrivé. » Le *Faucon* vient de Boulogne le 7 juillet. Ce même jour, la *Blonde*, cachant sa destination, quitte Lorient. Quelques jours plus tard, elle envoie à Saint-Malo une prise estimée plus de 50,000 francs. Elle évite avec bonheur trois frégates anglaises qui depuis peu rôdent assidûment devant Dunkerque et, le 17 juillet, mouille en rade, où Thurot lui ordonne de rester.

Il comptait partir aussitôt pour Versailles recevoir ses dernières instructions, mais ne le peut avant le 28. Depuis trois semaines, il a envoyé le mémoire de ses projets en triple exemplaire : au maréchal de Belle-Isle, au duc de Choiseul (« c'est », dit-il, « une précaution que je prends au cas qu'il m'arrive quelque accident dans mon voyage »), enfin à Berryer; mais à l'intention de ce dernier il a supprimé « divers éclaircissements qui ne serviroient qu'à faire valoir les officiers de marine, en leur fournissant des idées qu'ils n'ont pas ». Il séjourne à la cour le temps strictement nécessaire pour s'entendre définitivement avec les ministres, repart le 6 août et arrive le 8 au soir à Dunkerque. Sa présence est indispensable pour triompher d'obstacles de toutes sortes qui entravent la bonne marche de son armement.

Obstacles financiers, d'abord : en juillet, il lui fallut déjà obtenir la levée d'une saisie « qui accrochoit la frégate le *Maréchal* ». Pendant sa dernière campagne, étant en Norvège (décembre 1757), il a dépecé un bâtiment dunkerquois pour réparer sa frégate. En compensation, il a signé un billet de 51,000 livres tournois au propriétaire, Pierre Debaecque. Mais son armateur malouin, Merlin, ne peut faire honneur à sa signature : deux de ses frégates, le *Chauvelin* et la *Marquise*, ont

Digitized by Google

flambé lors de l'incendie du port de Saint-Malo par les Anglais; il lui en coûte personnellement 600,000 livres. Debaecque a saisi, pour s'indemniser, le *Maréchal-de-Belle-Isle* en armement; Thurot le décide à se désister.

Une autre affaire de même ordre se pose plus menaçante. Au cours des mêmes relâches en Norvège, l'ambassadeur du roi, le président Ogier, se croyant en présence d'une frégate du roi, a donné les secours indispensables à Thurot, littéralement dénué de tout. Il a engagé la cour pour une somme totale de 239,616 l. 18 s. 7 d., remboursée depuis à ceux qui l'ont avancée, et sur laquelle la cour a passé l'éponge. A Flessingue, Thurot a obtenu 80,00 livres de la maison Mathieu Pruyst et fils, pour ses dépenses de ravitaillement. Ces négociants suivent la voie diplomatique pour leur demande en remboursement, que l'ambassadeur de Hollande présente au ministre de la Marine. Ce dernier se récuse : il s'agit ici d'un armement particulier, et les Pruyst sont renvoyés à se pourvoir par les voies ordinaires. Ils saisissent le *Maréchal-de-Belle-Isle* à sa relâche à Ostende : le consul français en donne mainlevée. Ils s'adressent au lieutenant général de l'Amirauté de Dunkerque, qui fait droit à leur requête par une première sentence du 30 avril 1759, mais revient sur sa décision le 25 mai suivant. Les créanciers se pourvoient devant le Parlement de Paris, qui rend un arrêt en leur faveur le 10 juillet : le 25, un huissier de l'amirauté de Calais saisit la frégate, les fonds aux mains de Pierre Tughhe, considéré comme dépositaire de l'armement, et assigne devant le Parlement le lieutenant général de l'Amirauté de Dunkerque et le consul de France à Ostende.

Le surlendemain, Thurot part pour Versailles. Il soutient que l'affaire est manigancée par l'ambassadeur de Hollande, qui a surpris la bonne foi de Joly de Fleury pour obtenir l'arrêt. Au surplus, le gouvernement ne peut admettre un pareil contretemps : l'armement actuel se fait en réalité pour son compte. S'il faut une preuve que le lieutenant général de l'Amirauté agit par ordre en rendant une seconde sentence contradictoire à la première, une lettre autographe et confidentielle de Berryer la fournit. Le 10 août, il écrit à l'intendant Bégon et au commissaire de Sorel :

Le départ du sieur Thurot estant, Messieurs, un objet assez important dans les circonstances présentes, il est nécessaire que vous le

Digitized by Google

favorisiez l'un et l'autre en ce qui dépendra de vous, et par cette raison, loin d'apporter quelque retardement ou des empeschements quand il voudra sortir du bassin, vous aurez à le faire aider à cette opération ou du moins à n'y mettre aucun obstacle. Vous sçavez que la frégate corsaire qu'il monte est en quelque manière saisie, et comme vous pourriez l'un ou l'autre ou touts les deux ensemble estre requis de vous opposer à son départ en vertu d'un arrest du Parlement qu'on pourra peut-estre mettre en avant, il faudra que vous éludiez par divers prétextes d'en prendre connoissance, soit en faisant dire que vous n'y estes pas ou que vous avez trop d'affaires ou autrement, de manière qu'on ne puisse rien imputer à déni de justice que vous auriez refusé de rendre. C'est en fermant les yeux sur ce qui pourra se passer sur cela indirectement à ce qui vous regarde, et en évitant de vostre costé d'y prendre part, que l'on peut éluder d'y retenir la frégate. Je crois n'avoir pas besoin de vous en dire davantage sur cela, et il faut d'ailleurs que vous ne paroissiez pas en avoir receu aucuns ordres à cet égard.

Mais ce n'est pas tout. Les fonds de l'armement ne suffisent pas aux besoins. Thurot compte sur la prise de la *Blonde* pour se procurer quelques ressources; l'Amirauté de Saint-Malo la juge valable par arrêt du 28 août : en octobre, Berryer prétend ne pas connaître ce jugement, ce qui, dit Thurot, serait « plus qu'étonnant », et refuse de délivrer les deniers provenant de la prise. Thurot se plaint à Choiseul : « Voilà déjà le début de la Marine à mon égard; bien loin de me secourir de nouveaux fonds, on m'arrête ceux qui m'appartenoient. » Il a dépassé ses disponibilités; le temps s'écoule sans que l'expédition puisse partir, et les frais courent toujours. Sans argent, sans crédit, Thurot réunit toutes ses dettes sur les têtes de Pierre Tugghe et de Briansiaux, qui, au 25 septembre, sont en avance, le premier de 98,504 l. 15 s. 2 d., et le second de 163,282 l. 13 s. Il fait ressortir dans sa correspondance la manière généreuse dont Briansiaux l'a secouru, et la reconnaissance particulière que mérite cet armateur : après des débuts modestes, Jean-Louis Briansiaux s'était lancé tardivement dans de grosses opérations de course qui réussissent; il a le tort d'éblouir ses concitoyens par son faste, et laisse percer trop de la fierté qu'il éprouve à participer à une affaire d'État. « Les ressources que j'ay trouvées en luy », écrit Thurot, « l'ont fait jalouser sur cette place, dont le monde luy à tourné le dos. »

Les obstacles financiers aplanis, restent ceux qu'oppose l'en-

Digitized by Google

nemi à la sortie de l'escadre. Des officiers prisonniers, revenus après échange, citent cet exemple de l'inquiétude provoquée en Angleterre par la menace de l'expédition : au début de juillet, les habitants de Douvres, apercevant en mer trois frégates qu'ils s'imaginent être celles de Thurot, courent aussitôt aux armes et enferment les prisonniers français prêts à embarquer sur le paquebot des étrangers.

A cette date, trois ou quatre frégates seulement surveillent Dunkerque, quand le bruit court que le port est menacé d'un bombardement. Un smoggleur de Boulogne le donne pour certain : il l'apprit de trois officiers anglais qu'il a grisés à Flessingue et confessés dans l'ivresse. Les mouvements de la flotte anglaise confirment la nouvelle. A son passage, le prince de Soubise s'en convainc, et écrit à Castries : « J'espère que les Anglois y trouveront un peu plus d'obstacles qu'au Havre, quoique les moyens de défense maritime soient absolument nuls. » Le lieutenant général de Chevert, commandant militaire de la province, et le lieutenant général marquis Du Barail, commandant de Dunkerque, s'emploient à y pourvoir. Les chantiers de Dunkerque, Calais et Boulogne construisent cinquante bateaux plats. Bégon et Sorel « redoublent de vivacité » pour tenir prêts les brûlots et les chaloupes carcassières.

Un autre smoggleur de Boulogne certifie maintenant qu'aucun bombardement ne menace Dunkerque; Thurot en est persuadé, mais à son retour de Versailles, le 8 août[1], il se voit bloqué par deux vaisseaux de cinquante canons, sept frégates de douze à quarante-quatre canons, et huit cotres, aux ordres du commodore Boys. Ces forces augmentent de jour en jour; elles se répartissent

1. Au cours d'un de ses précédents voyages à Versailles, Thurot avait été mis par le maréchal de Belle-Isle en rapports avec un orfèvre dauphinois, nommé Dupré, qui avait inventé une sorte de feu grégeois. « J'ai eu chez moi », écrit Dupré, « un long entretien avec le sieur Thurot, je lui ai fait voir les plans que j'ai levés de mes expériences aux carrières de Belleville et sur le canal de Versailles. Il a conçu une grande idée de mes moyens qu'il s'est aussitôt déterminé à mettre en usage, et a dit qu'on en entendroit parler dans trois semaines. Je vois dans cet homme, plein de valeur et d'audace, tout ce qu'il faudroit pour renverser la marine anglaise. » En fait, Thurot n'appliqua pas l'invention de Dupré, qui fit plusieurs expériences en présence du duc d'Harcourt. Louis XV, estimant qu'une telle découverte aurait des suites trop funestes pour l'humanité, brûla, dit-on, les mémoires et les plans contenant le secret de l'inventeur, auquel il accorda une pension, et qu'il nomma chevalier du Saint-Esprit. — François Louis, *le Feu grégeois*, dans *Mercure de France*, 15 mars 1916, n° 426, t. CXIV, p. 264.

Digitized by Google

en deux divisions, gardent les passes de l'est et de l'ouest de la rade, tandis que les corvettes louvoient constamment de l'une à l'autre. A la fin du mois, Thurot et le prince de Croÿ comptent au télescope, du haut de la tour : quatre vaisseaux de ligne de soixante à soixante-quatre canons, dix frégates de vingt-quatre à quarante canons, un senau de quatorze canons, et huit cotres. Au début d'octobre, on distingue nettement quarante voiles ennemies dans le nord et quinze dans l'ouest. Seul, un coup de vent « bien déterminé » peut ouvrir à l'escadre « une lumière de passage ».

Ce n'est pas tout : « L'espion est terriblement exact dans ce port icy. » Thurot en signale et fait arrêter trois. Il saisit un petit smack hollandais qui prétend aller de Calais à Flessingue, mais mouille la nuit si près du *Maréchal-de-Belle-Isle* qu'on a tout lieu de le suspecter. Et combien d'officiers légers dans leurs propos, contre lesquels il faut se tenir en garde! Des oreilles attentives recueillent la moindre indiscrétion. Thurot en profite habilement pour répandre de faux bruits, qui passent le détroit.

Son personnel, enfin, lui suscite maint souci. La levée des équipages se fait avec peine. La Marine ne lui fournit que lentement les hommes dont il a besoin, quoique l'intendant ait ordre de lui donner tous les secours possibles. Il se sépare de Duhoux Desages, qui devait commander la *Blonde*, et de Mathieu Dumont, « le meilleur costier » de Dunkerque. Le détachement d'infanterie, et surtout son chef, lui valent les pires mécomptes. Ce sont 1,500 hommes que commande le brigadier d'infanterie de Flobert; Clamouse et Cavenac commandent en second et en troisième, avec le marquis de Bragelongne pour major général. Ces officiers nobles méprisent le roturier Thurot et jalousent la faveur dont il jouit à la cour. Par mauvaise volonté, par incapacité, ils assureront l'échec de l'entreprise. Le brigadier de Flobert est le premier coupable.

Ce militaire compte trente-trois ans de services. Il attribue le tremblement de son écriture à « une pluye de pierres » qui estropia ses mains au siège de Syracuse en 1735. La forme des caractères qu'il trace est aussi voulue que son style alambiqué de plat courtisan : « La poste va partir et je n'ai que le temps de vous assurer que je n'aspire qu'au bonheur de justifier et mériter les continuelles bontés dont vous me comblés, par les preuves les plus autentiques du plus profond respect et de la plus tendre

Digitized by Google

et plus vive reconnaissance avec laquelle je suis et serai toute ma vie, Monseigneur, votre plus humble et plus obéissant serviteur. » Et plus loin : « Je vous prie de me faire la justice d'être persuadé que je reçois vos préceptes et vos ordres avec tout le respect et toute la vénération que j'aurois pour mon propre père, et telle que je la sens véritablement dans le fond de mon cœur pour mon protecteur, mon bienfaiteur, et bien plus encore, Monseigneur, pour votre propre personne. » En pareil cas, l'instinct du peuple dit nettement : « Trop poli pour être honnête. »

Premier embarras : il veut embarquer 1,680 hommes au lieu des 1,500 prévus. Thurot n'y peut suffire sans l'adjonction d'un nouveau bâtiment, qui coûterait 30,000 livres de plus, desquelles il faudrait munir Le Couteulx. Le mauvais air de Bergues tranche la difficulté; la maladie multiplie les indisponibles. Flobert demande l'envoi de son monde à Cassel, mais l'imminence de l'embarquement provoque le refus du ministre[1].

Thurot et Flobert se communiquent leurs instructions par écrit (15 août). Elles ne disent rien du but de l'expédition. Curieux d'en savoir davantage, Flobert souligne la conformité des textes, pour le cas où l'on aurait à lui donner « quelque nouvelle connoissance ultérieure dans ce moment ou dans un autre temps ». Il ne reçoit aucune « connoissance nouvelle »; se vexe et se plaint « du silence et de la réserve du sieur de Thurot » sur des projets dont il partage l'exécution, « si tant est », ajoute-t-il, « que cette expédition doive bientôt avoir lieu ». Mais comment lui confier un secret? Il annonce l'envoi de documents dans une lettre et oublie de les inclure; il écrit en rade et date sa correspondance de Bergues; il oublie même de la signer.

Le 3 septembre, il embarque 1,360 hommes, dont un millier sous les armes[2]. On lui propose des remplaçants, enfants de

1. Le corps expéditionnaire est composé de grenadiers des gardes françaises, de soldats des régiments d'Artois et de Bourgogne et de piquets des régiments étrangers. Répartition prévue :

Maréchal-de-Belle-Isle :	482	hommes,	2	canons.	Flobert, commandant en chef.
					Cavenac, c[t] en troisième.
					Bragelongne, major général.
Bégon :	400	—	1	—	Clamouse, c[t] en second.
Blonde :	262	—	1	—	Du Soulier, c[t] et officier-major.
Terpsichore :	230	—	1	—	Rusilly, c[t] et officier-major.
Amaranthe :	164	—	1	—	Stoult, c[t] et officier-major.

2. Chaque homme reçoit au moment de l'embarquement une redingote de drap bleu, une chemise de mer bleue, une paire de gros bas de laine et une

Digitized by Google

quinze à dix-sept ans, qu'il vaut mieux laisser à terre, en se contentant de 1,200 soldats aguerris.

Sitôt embarqué, ses plaintes redoublent : parce qu'on le réduit à un seul domestique ; parce que l'eau est puante, le vin sûr, la bière aigre ; parce que si, à la vérité, la nourriture est abondante, la chère manque de délicatesse. Et voici le comble de l'incommodité : « Je vous avoue, Monseigneur, que je suis un peu scandalisé de voir soir et matin le sieur Thurot descendre seul à table en bonnet sale et en robe de chambre, au milieu d'un nombre d'officiers habillés, avec qui je ne le croiois pas fait pour figurer en pareil équipage. » Flobert va et vient ; « il est inquiet de tout et ne s'occupe de rien, ne finit rien ». Thurot explique qu'il distribue trois fois par jour du vin et une fois de la bière ; il assure que l'eau n'est pas malsaine ; il fait dresser par le syndic des bellandriers un certificat constatant qu'on l'a prise, cette fois comme en tous temps lors de la dernière guerre et des guerres du grand roi, dans le canal de Bourbourg, où les vaisseaux et galères du roi, et tous les navires en armement, se sont toujours approvisionnés. Mais Flobert a une idée fixe : se procurer de l'eau de source. Il finit par en faire venir de Saint-Omer, et la Marine lui fournit une soixantaine de barriques neuves. Nouvelles plaintes longuement diluées dans ses lettres au ministre : on a versé une partie de son eau de source dans de vieilles barriques !

Autre idée fixe : dresser des états. Avec force explications, il envoie au maréchal de Belle-Isle les modèles qu'il a établis. Pour les remplir, il lui faut se transporter en rade de navire à navire : le commandant de l'escadre craint cette facilité donnée aux désertions, et refuse un canot pour ce service.

Le ministre « voit avec une sorte de peine par leurs lettres respectives qu'il commence à se mettre de la rixe entre eux ». Chevert les convoque, les raisonne en tête-à-tête, puis tous deux ensemble. Il constate que l'eau et les vivres sont bons. Il obtient pour Flobert un canot qui ne quittera pas la rade, et l'assurance d'être averti chaque fois que le grand canot du commandant ira à terre. « Ils m'ont donné réciproquement leur parole d'honneur de manger ensemble à bord du *Belle-Isle*, en bottes, redingote et bonnets de campagne, ce qui est d'usage à la mer ; de ne s'expliquer jamais l'un vis-à-vis de l'autre que teste à teste et de

paire de souliers. Les hommes couchent deux dans un hamac, avec une couverture par hamac.

Digitized by Google

se donner des marques d'estime extérieure pour obtenir celle de leurs troupes. »

Flobert se plaint alors pour le compte de ses officiers : « L'incommodité qu'ils souffrent est inexprimable ; seize officiers dont douze des gardes pêle-mêle avec treize hommes de mer, canonniers, etc., au nombre de vingt-neuf couchés dans un espace moins grand que votre cabinet. » Thurot le reconnaît : « Nous sommes assés pressés », et l'explique : « Parce qu'il y à beaucoup de domestiques et de gens inutiles à la chose. » Et cependant, à cette heure, le détachement est réduit à 1,100 hommes.

Exaspéré de ces piqûres d'épingles, harcelé par les difficultés financières, inquiet des attaques sournoises dont il est l'objet près de ses protecteurs à la cour et des mesures énergiques prises contre lui par l'ennemi, Thurot cède à un mouvement de lassitude : « Tout cela est bien décourageant quand on se sacrifie comme je le fais », dit-il. Le mot n'est pas trop fort ; l'avenir en prouvera l'exactitude. Le maréchal de Belle-Isle lui rend courage : « J'ai bien reçu la lettre dont il a plu à Votre Grandeur de m'honorer, qui rétablit bien mon esprit et mes forces, car j'avois besoin de cela, réellement. » Et il ajoute en parlant de Flobert : « Votre Grandeur connaîtra peut-être un peu trop tard le génie de ce Monsieur-là ; pour moi, tel qu'il soit, il est de votre main, Monseigneur, et j'aurai toujours des égards pour lui, malgré les impertinences qu'il m'a dites... Le service du Roy ne doit pas souffrir de l'antipathie des caractères, notre affaire n'en ira pas moins bien. » Chevert, cependant, le voit « excédé de toutes les tracasseries et chicanes qu'il essuie journellement à son bord ». Il l'exhorte « à faire jusqu'à l'impossible pour maintenir la paix et l'union ».

Une dernière et cruelle disgrâce lui est réservée avant le départ.

Son instruction secrète lui prescrivait une attaque contre Bristol ou contre Newcastle, objet principal dont il ne doit pas se laisser distraire par des combats sur mer. Si l'une ou l'autre de ces attaques apparaît impossible, il s'en prendra au port d'Angleterre ou d'Irlande qu'il jugera le plus à propos, sauf interdiction formelle de tout acte d'hostilité contre l'Écosse. Quel que soit le port attaqué, il y brûlera tous les navires et tous les magasins de la Marine, « ainsi que les Anglois en ont usé l'année dernière à Saint-Malo ».

Digitized by Google

Thurot a conçu le projet hardi de détruire les mines de charbon de Newcastle. Coup terrible, qui aurait en Angleterre une énorme répercussion.

Le 29 septembre, il tient la preuve que son projet est vendu à l'ennemi !

Les Anglois ont toujours continué au même nombre jusqu'à aujoud'hui qu'ils viennent de nous quitter en partie, c'est-à-dire qu'il y a huit navires de moins sur mon chemin, de façon que, s'il faisoit la moindre haleine de vent favorable, je risquerois le paquet, quoique ce ne soit pas prudent; mais les vents sont de l'est-sud-est, tout à fait contraires; ainsi si les Anglois ne paroissent pas en plus grand nombre et qu'ils ne changent point leurs positions, au premier vent de sud jusqu'au ouest je pars. Mais une chose qui surprendra Votre Grandeur et qui ne m'a jamais surpris, c'est que notre projet est vendu si distinctement que je vais vous en citer les époques : je viens de recevoir une lettre d'Harcourt[1] qui me marque que l'on m'attend sur la côte de Neufcastel, et que la disposition des navires est sur cette côte depuis Herwich jusqu'au bout de la terre d'Écosse : ils ont avis que je dois aller détruire les mines des environs de Neufcastel, et en conséquence peuvent se répondre par des signaux d'un moment à l'autre : il y a précisément dans Neufcastel un bataillon de troupes réglées et une milice nombreuse formée des ouvriers aux mines et on m'y attend journellement et point à aucun autre endroit de l'Angleterre. J'ai reçu le même avis par la voie des smoggleurs de Boulogne et par un danois que j'ay fait visiter depuis plusieurs jours, qui a vu les navires sur cette côte; qu'ainsi le projet est vendu et que j'oserois mettre ma main au feu que je sçais le coquin qui l'a vendu, car personne autre n'en a été instruit que le Comité : or, tous ceux qui composent le Comité sont incapables de pareille trahison. Voicy comment cela a été trafiqué. Monseigneur Berryer a confié le soin de faire mon expédition au bureau de M. Pellerin, et ce ministre a donné par écrit sur un morceau de papier que j'ay vu le nom des endroits où je devois aller, et ce que je devois y faire : il a encore à l'heure que je parle ce papier dans un des tiroirs de son bureau, de façon que personne au monde ne peut avoir vendu ce projet que ce Pellerin-là, qui n'a fait sa fortune que par cette voye-là, ce qui dans le public en est soupçonné depuis longtemps. J'ose vous assurer que jamais expédition relative à la Marine ne réussira en France tant que cet homme y restera, faites-y bien attention, Monseigneur, sou-

1. Un de ses amis d'Angleterre qui avait passé en Hollande, puis en France, et était retourné en Angleterre.

Digitized by Google

venez-vous que je vous l'ay dit et que persone n'est plus en état et ne sçait mieux masquer son jeu que luy. Quel bonheur pour moy d'avoir tardé jusqu'à cet instant! Comme Votre Grandeur voit, j'aurois donné dans le pot au noir. Il en sera sûrement de même de Bristol; vous avez des gens en Angleterre, et il vous sera aisé de juger par vous-même si la France est trahie; aucun autre motif que le bien de la patrie ne me force à vous faire part de ces observations. La suite vous le prouvera. Les Anglois qui viennent de dérader d'icy et qui me laissent par ce moyen le passage libre s'imaginent que je vais donner dans le panneau, au moins sur la côte d'Écosse; au moins tout me le confirme.

Je me gouvernerai en conséquence de ce que je viens d'apprendre, et faites qu'aucune autre personne que Monseigneur le prince de Soubise et Monseigneur le duc de Choiseul en ait connoissance.

Je prie Votre Grandeur d'être persuadée que je brûle de profiter du premier moment favorable.

Après la signature, ce post-scriptum autographe :

Monseigneur, tout ce que M. Berryer sçaura, Pellerin le sçaura, et tout périra, comptez (ic)y. C'est le plus grand traitre de la nation; c'est luy qui a vendu la Marine de tous les temps. Pour ce que vous voudrez qui réussisse, prenez bien vos mesures ou bien donnez de faux projets. Je compte partir chaque jour.

Il ne suffit pas de partir : il faut réussir. Thurot diffère encore l'appareillage. Les vents demeurent défavorables; les Anglais gardent leurs positions. « Pourvu que cela ne tourne point à blâme à la cour! » écrit-il encore (13 octobre). « Je me recommande à votre protection, à Dieu, et à la fortune; j'ay fait tout pour le mieux. »

Enfin un coup de vent balaie les vaisseaux anglais devant lui (14 octobre). Les sachant proches, il attend jusqu'au lendemain. Sans ressources pour payer ses vivres, craignant de lasser la patience du maréchal de Belle-Isle, sachant que Choiseul s'impatiente, blâmé par Du Barail et par Bégon pour n'avoir pas profité du premier vent, il se décide : le 15, entre cinq heures et cinq heures et demie, il donne le signal d'appareillage.

Ce qu'il a prévu se vérifie : le lendemain, mouillé dans les bancs entre Nieuport et Ostende, il y voit postées deux frégates anglaises. L'une force de voiles pour prévenir le commodore Boys, l'autre reste à le surveiller avec un cotre.

Digitized by Google

La nouvelle de son départ se répand en Angleterre comme une traînée de poudre. Rodney l'a laissé passer; « il ne lui laisse qu'un pied de nez, quoique restant camus de sa maladresse. Ils ont beau courir après, le renard a de meilleures jambes que le bœuf, comme il se voit, car ce M. Thurot a, dit-on, toute la malice de cet animal. » Tels sont les termes dans lesquels un négociant anglais l'annonce à un correspondant de Middelbourg.

A Liverpool, le maire ordonne les mêmes mesures de défense qu'en 1745 : il lève 2,000 hommes, réunit des armes pour 4,000, et forme un escadron de 500 chevau-légers avec les gentilshommes de la ville. De Londres, on a envoyé des ordres pour qu'il soit redoublé de vigilance sur toutes les côtes. Le Parlement vote d'urgence les fonds nécessaires pour en assurer la défense, et la délivrance d'un grand nombre de lettres de marque à des corsaires qui gêneront la marche des escadres françaises. Le commodore Boys se lance à la poursuite de Thurot : il ne le rejoindra pas, et se contentera de protéger les côtes d'Écosse. Le commodore Percy Brett, détaché avec l'escadre des Dunes à la hauteur de Yarmouth, prolonge au sud la garde montée par Boys[1].

Dès le premier jour, Thurot a constaté que le *Bégon* et l'*Amaranthe* « ne marchent pas du tout ». Avec ses équipages réduits par la nécessité de loger les troupes, il a pris les meilleures mesures pour faciliter la manœuvre : le branle-bas ne sera donné que pour le nombre exact d'hommes désignés pour y prendre part, des soldats tenus en réserve dans des endroits d'où ils pourront lestement monter sur le pont[2], les fanaux de com-

1. Arch. nat., *Marine*, B² 361, fol. 289, *Mémoire du Roy pour servir d'instruction au sieur Thurot, lieutenant des frégates de Sa Majesté, commandant la frégate corsaire « le Maréchal-de-Belle-Isle », à Versailles, le 26 juillet 1759;* B² 362, fol. 396, 403; B⁴ 79, fol. 11; B⁴ 90, fol. 27-79, 94; B⁴ 94, fol. 112-114. — Guerre, *Arch. hist.*, 3532 à 3536. — Arch. mar. de Dunkerque, *cart.* 16; *Rapports de guerre*, 1759, fol. 171, 177. — Arch. comm. de Dunkerque, 190. — Greffe du tribunal de commerce de Dunkerque, *Registre secret*, I, 88. — Clowes, *The royal navy*, t. III, p. 196, 223, 224. — *Journal de l'échevin Henri Verbeke (1758-1764)*, dans Bul. Union Faulconnier, 1914, t. XVII, p. 126, 130. — Henri Malo, *M. le chevalier Briansiaux de Milleville, armateur en course* (extrait de la *Revue du Nord*, t. II, mai 1911).

2. En rade, un va-et-vient permettait à un canot de transmettre les ordres sans faire de signaux, à cause de la proximité de l'ennemi.

Digitized by Google

bat toujours prêts à être allumés, et toutes précautions soigneusement prévues contre l'incendie[1].

A chacun de ses capitaines, Thurot a remis au départ les plis cachetés contenant leurs instructions pour le cas de séparation : au sud du cap Derneus, rendez-vous à la passe de Crussfiord, après avoir passé devant le cap ; au nord du Derneus, rendez-vous dans l'une des trois baies de la côte est de Suderoë, une des Féroë ; dans la Manche, les points de ralliement sont Cherbourg et Morlaix. Un accord particulier concède aux capitaines, outre les parts reconnues par l'usage de Dunkerque, 1,500 livres par prise rapportant plus de 25,000 livres. A titre d'encouragement, les officiers-majors auront droit aux « meubles et effets » des prises.

Le vent a fraîchi. L'escadre est restée au mouillage entre les bancs d'Ostende. Le 17 octobre, au matin, le câble du *Bégon* se rompt, forçant Grieu à appareiller ; Thurot signale à toute l'escadre d'en faire autant. Le surlendemain, le *Bégon* démâte de son petit mât de hune et de son grand mât de perroquet : cette

1. On a vu la répartition des troupes. Voici la composition et la force de l'escadre au moment de l'appareillage :

Maréchal-de-Belle-Isle :	600	ton.,	44	can.,	158	hommes.	Thurot, lieut. de frégate, c[t]. Chev. de La Tourandais Rouxel (de Saint-Malo), lieut. de frégate, second capitaine. Harismandy (de Saint-Jean-de-Luz), capitaine de flûte, capitaine de pavillon.
Bégon :	500	—	38	—	150	—	J.-B. Grieu (de Saint-Malo), lieut. de frégate, capitaine.
Blonde :	300	—	32	—	150	—	Jean-Gallant Larreguy (de Saint-Jean-de-Luz), capitaine. Harriboure (de S.-Jean-de-Luz), second capitaine.
Terpsichore :	200	—	24	—	100	—	Dernandais-Labbé (de Saint-Malo), capitaine.
Amaranthe :	180	—	18	—	70	—	Antoine Poure (de Boulogne), capitaine.
Faucon :	45	—	8	—	36	—	René Brisson (de Dunkerque), capitaine.

Grieu a remplacé Deshoux Desages, et Brisson a remplacé J.-J. Perré au dernier moment.

Digitized by Google

fois, l'escadre met en panne pour l'attendre. « Par besoin politique et précaution », la côte anglaise et écossaise de la mer du Nord étant strictement gardée, Thurot relâche à Götheborg le 26 octobre. Le *Faucon*, réparé depuis six jours, l'y rejoint avec une prise. Thurot sait la présence dans ces parrages du *Homard*, capitaine Pierre Allemès ; ce petit cotre, actuellement armé par Pierre Tugghe, lui a déjà servi de découverte lors de sa précédente campagne ; il l'avait pris sur les Anglais et confié à son premier lieutenant pour remplacer le *Gros-Thomas*. Brisson part à la recherche d'Allemès, ne le rencontre pas, mais le trouve à Götheborg à son retour, Allemès ayant de lui-même rallié l'escadre.

Le même jour que Conflans et que Hawke, chacun de leur base respective, Thurot met à la voile de Götheborg (14 novembre). Dans la nuit, à hauteur de la pointe de Skagen, par vent frais, gros temps et dans une obscurité profonde, Grieu gouverne sur le fanal du *Belle-Isle*. Soudain, le grand mât du *Bégon* casse au ras du capelage ; on emploie le reste de la nuit à débarrasser le vaisseau des agrès et des mâtures qui pendent à la mer, et à renverguer une misaine neuve. Au jour, l'escadre a disparu. Grieu n'entrevoit pas la possibilité de la rejoindre. Il réunit en conseil ses officiers et le commandant des troupes, et ouvre ses ordres cachetés. Au lieu de se porter au rendez-vous indiqué, le conseil décide de faire voile sur Dunkerque, où le *Bégon* arrivera le 24 novembre.

Le même coup de vent disperse et désempare les vaisseaux de Boys, contraints de se réfugier dans les ports d'Écosse. Il sépare encore de l'escadre de Thurot le *Faucon*, son plat-bord démoli à tribord et sa chaloupe mise en pièces sur le pont, et le *Homard ;* ces deux bâtiments regagnent Dunkerque les 3 et 15 décembre : au moins rapportent-ils, le premier cinq prises et trois rançons valant net 94,000 livres, le second deux prises et une rançon valant 48,500 livres. L'une des prises du *Faucon* portait huit canons et quatre pierriers.

Avant de quitter Götheborg, Thurot a communiqué ses intentions au maréchal de Belle-Isle : il va tâcher d'échapper aux vaisseaux qui le guettent au passage du cap Derneus, et de faire des routes détournées pour atteindre son but ; au pis aller, s'il ne passe pas, il relâchera dans un port neutre. Il remarque non sans raison : « Sans vouloir me faire un mérite, je puis vous

Digitized by Google

assurer, Monseigneur, que, si je réussis, ce sera contre vents et marées. » La perte du *Bégon* le prive du quart de ses forces : il l'attend au rendez-vous fixé, à la passe de Crussfiord. Au bout de dix-huit jours, il se décide à lever l'ancre et à le chercher au second rendez-vous, aux Féroë. Il parcourt 469 lieues en vingt-trois jours, et arrive le 28 décembre, heureux de se ravitailler; pendant les vingt-neuf jours de sa relâche, son expédition consomme sur place 200 bœufs et 1,500 moutons.

Le brigadier de Flobert n'a pas cessé de lui marquer son hostilité. A Götheborg, Thurot a renvoyé cinq de ses officiers avec des congés réguliers. Revenus à Dunkerque, ils se plaignent de ses duretés : « Au contraire, j'ai toujours vu qu'on se louoit généralement de luy », dit le marquis Du Barail, qui les aurait envoyés en prison sans les termes favorables employés pour la rédaction de leurs congés. Il suppose avec raison que Thurot, les jugeant inutiles, fut aise de s'en débarrasser. Mais tandis que le commandant de l'escadre témoignait n'en avoir aucun besoin, Flobert, nullement compétent, proclamait la nécessité de leur présence à bord.

Cette longue navigation parmi les tempêtes et les ouragans, ce séjour en plein hiver dans une île perdue au nord de l'Écosse manquaient de confort. La disette de vivres accentuait sa menace. Flobert, mécontent, soulève d'abord des difficultés sur la procédure à suivre lors de l'amarinage des prises. Puis, un incident surgit à table : un officier se plaint de la soupe; Thurot répond un peu vivement qu'elle est excellente. Flobert intervient, et appelle quatre fusiliers pour mettre aux arrêts le commandant de l'expédition! Ce dernier, « voulant faire connoître qu'il étoit de fait et de droit le maître dans son navire, demande l'*Instruction du Roy*, que M. de Flobert n'attendit point, et se retira ». L'instruction disait formellement : les officiers de mer ont le commandement sur mer, ceux de terre sur terre; ils s'entendront pour le débarquement et le rembarquement des troupes.

Un peu plus tard, Flobert se prend à exiger communication de l'instruction secrète : Thurot refuse, prêt à certifier par écrit qu'une telle communication lui est expressément défendue. Huit jours plus tard, le brigadier réunit un conseil; il veut que l'escadre rentre en France par le chemin le plus court. Thurot répond par écrit : l'expédition ne pouvant se ravitailler suffisamment aux Féroë, doit le faire en Angleterre même. « Nous ren-

Digitized by Google

drions de plus grands services à la patrie en sacrifiant notre vie s'il en étoit besoin à la destruction de l'ennemi, en mourant glorieusement sur ses côtes, plutôt que de reprendre honteusement le chemin de France. » Ne se reconnaissant pas le droit de forcer Thurot à lui obéir, Flobert se résigne à attendre qu'on soit réduit à la dernière extrémité.

Et l'escadre remet à la voile. Suivant le plan de Thurot, voici le moment venu d'opérer l'attaque de Londonderry : Flobert s'y refuse tant qu'on ne lui aura pas fourni tous renseignements sur la route à suivre une fois à terre, sur les forces qu'il va rencontrer devant lui, sur la capacité de résistance de la ville, etc... (7 février). Un coup de vent rejette les navires vers l'ouest. Thurot les ramène dans la direction de Londonderry, mais, sur les instances de son entourage, il doit renoncer à l'entreprise sur cette ville.

Alors les officiers de terre de l'*Amaranthe*, de la *Blonde*, de la *Terpsichore*, se refusant à supporter plus longtemps les fatigues de cette navigation, décident de se séparer du *Belle-Isle*. Larreguy et Dernandais s'opposent au retour par le canal Saint-Georges, craignant d'autant plus les rencontres fâcheuses que pendant les derniers coups de vent ils ont jeté bon nombre de leurs canons à la mer pour s'alléger : ils préfèrent contourner l'Irlande par l'ouest.

Thurot eût sagement agi en suivant son idée de confier la *Terpsichore* au second du *Belle-Isle*, à La Tourandais. A son signal de ralliement, l'*Amaranthe* refuse d'obéir et déserte (12 février); son équipage à moitié mort de fatigue, de faim et de soif, elle aborde à Saint-Malo le 25 au soir. Thurot a dû menacer les deux autres frégates de les couler bas pour les forcer à le suivre. Leurs deux capitaines viennent à son bord ; ils exposent que les officiers de terre les menacent de mort s'ils ne font voile immédiatement pour la France. Il convoque alors le colonel de Rusilly, et finit par décider ces mutins à continuer la campagne.

Mais Flobert se doute que Thurot les ramène sur Londonderry, et commande la garde pour l'arrêter. La discussion a commencé dans la chambre de Flobert; Thurot s'est retiré dans la sienne : un piquet de grenadiers se présente pour l'arrêter. Ses pistolets armés à la main, il déclare que le premier qui avancera d'un pas est un homme mort; il monte alors sur le gaillard, et tient sous la même menace Flobert, qui cède et enjoint aux grenadiers de

Digitized by Google

se retirer. Mais quand il entend Thurot donner l'ordre d'afficher l'instruction du roi pour que tous sachent bien qu'il est à bord le seul maître, Flobert ordonne à son tour à ses soldats d'empoigner le premier qui s'avisera d'exécuter l'ordre de Thurot. L'affaire en reste là (14 février).

Lorsque les trois frégates se représentent deux jours plus tard à la côte nord-est d'Islay, sous pavillon anglais, le *Belle-Isle* fait tellement d'eau qu'il faut sans arrêt manœuvrer deux pompes, et parfois les six. Deux habitants de l'île, Macneil et Macdonald, se figurant être en présence de navires anglais en quête de pilote, montent à bord. Ils trouvent Thurot à table en compagnie d'une douzaine d'officiers. Macdonald annonce la déroute de Conflans aux Cardinaux (20-21 novembre)[1]. Thurot refuse d'y croire : l'Écossais sort une gazette de sa poche. « Tous baissent la tête ; couteaux et fourchettes leur tombent des mains. » A quoi bon, dès lors, leur expédition?

Le lendemain, au conseil, tous, sauf deux, émettent l'avis de piller, brûler et ravager Islay. Thurot s'y oppose avec violence, et ne vainc les résistances qu'en produisant l'article de son instruction secrète interdisant tout acte d'hostilité contre l'Écosse. Il oblige un officier, qui la veille a pillé un navire de farine, à signer au maître de ce navire un billet à ordre de cinquante et une guinées[2]. D'accord avec les habitants, il débarque 200 hommes pour charger des provisions qu'il paie comptant. A peine à terre, ces malheureux déracinent avec leurs baïonnettes les premières herbes qu'ils trouvent et, tombant sur un champ de pommes de terre, les arrachent, les essuient à leurs vêtements, et les dévorent crues.

Mais un pays pauvre comme celui-là offre peu de ressources ; il faut le quitter. La ration de pain descend à trois onces par jour. Un nouveau conseil se montre partisan du retour en France immédiat par le canal Saint-Georges.

Le 20 février au soir, Thurot entre dans la chambre de Flobert : il lui annonce qu'il l'a mené devant Carrickfergus ; il faut attaquer cette place ou celle, voisine, de Belfast. Flobert ne consent à agir qu'après discussion. Le lendemain matin, il saisit des

1. Les rochers des Cardinaux font partie des récifs de l'île de Hoëdick, entre Belle-Isle et le Croisic. On a donné leur nom à la bataille.

2. « La farine est bien payée », dit Macdonald ; « elle était un peu endommagée ». — « Elle est assez bonne pour ceux qui la mangeront », répond Thurot.

Digitized by Google

bâteaux pêcheurs, au moyen desquels les troupes débarquent à la pointe de Kilroot.

La population s'imaginait que les trois vaisseaux en vue revenaient des Indes. Les trois quarts de la garnison, forte de 200 hommes, faisaient l'exercice sur le champ de manœuvres. Lorsque l'attaque se dessine, cheminant en deux colonnes, le maire demande au lieutenant-colonel Jennings, qui commande la place, quelles instructions il donne en vue de la défense. Le colonel lui offre froidement une prise et répond laconiquement : « Fiddle-de-dee », qui équivaut à notre : « Turlututu. » Le maire réclame une réponse plus catégorique ; le colonel explique qu'avec 200 hommes il lui paraît plutôt inutile de résister à 800. Le château ne dispose pas d'un seul canon monté, son flanc offre une brèche, et chaque soldat a quatre cartouches à tirer. Cependant, Jennings organise la résistance au mieux de ses ressources : la double attaque des Français se dirige sur la porte nord et la porte d'Eau ; il place à chacune douze hommes et un caporal, et retranche le reste dans le château. Lorsque les Français débouchent, les hommes du poste de la porte d'Eau tirent une salve ; Flobert marchait en tête : une balle lui traverse la jambe et le met hors de combat. On se fusille quelque peu de part et d'autre, et la garnison se rend, après avoir tué aux assaillants trois officiers des gardes françaises et dix-sept hommes, et blessé trois officiers et trente hommes. Le colonel Jennings et le colonel Dusoulier signent la capitulation ; elle porte sur 201 hommes ; et il y est stipulé que, si les Français se retirent, Flobert et dix-sept blessés impossibles à rembarquer ne seront pas considérés comme prisonniers.

Le pillage se borne à peu de choses. Les Français, affamés, ne songent qu'à manger et boire. Les Anglais reconnaissent la parfaite politesse des soldats ; l'un d'eux prie une dame de lui confier ses boucles d'oreilles, et présente sa requête avec une série de révérences parfaitement correctes et dignes d'un petit-maître. Le château pris, Thurot veut persuader Flobert d'envoyer ses troupes contre Belfast ; en cas de refus, il parle de les abandonner : vaine menace, chacun ne songe qu'à se procurer des vivres et à se rembarquer. Les habitants ayant pillé les approvisionnements commandés à Belfast, on se contentera des ressources qu'offre Carrickfergus, où on lève une contribution de mille livres sterling. Le rembarquement des troupes s'effec-

Digitized by Google

tue le 25, et l'escadre appareille le 28 entre minuit et une heure du matin.

Quatre régiments d'infanterie anglaise, trois de cavalerie entraient dans la ville comme les Français l'évacuaient.

A la première nouvelle de la descente, le duc de Bedford, vice-roi d'Irlande, a mis ses troupes en mouvement; des exprès portent dans les principaux ports l'ordre aux capitaines des vaisseaux de guerre qui s'y trouveront de prendre aussitôt la mer pour joindre l'escadre française à Carrickfergus.

L'avis du vice-roi touche le 24, à Kinsale, le capitaine George Elliott, commandant une division de trois frégates prêtes à appareiller : l'*Œolus*, qu'il monte, la *Pallas*, capitaine Michel Clement, la *Brilliant*, capitaine James Loggie. De force égale, chacune compte à son bord vingt-six canons de 12, dix de 6, et 240 hommes.

Le vent contraire empêche Elliott d'approcher Carrickfergus le 26 et le 27. Le 28, à trois heures du matin et à deux milles sud-sud-est 1/2 est de la pointe d'Aine (île de Man), il découvre les frégates françaises, débarrasse son pont et donne chasse. Le *Belle-Isle* ne dispose plus que de vingt-six canons de 12 et six de 6, le reste jeté à la mer ou logé à fond de cale, la *Blonde* de vingt-deux canons de 8 et deux de 4, la *Terpsichore* de vingt-deux canons de 6 et six de 3. Marins et soldats sont exténués par six semaines de rationnement.

A six heures, les Anglais, venus à portée, tirent les deux premiers coups de leurs canons de chasse; à six heures un quart, le capitaine Elliott ordonne le combat. Thurot a signalé à la *Blonde* et à la *Terpsichore* de rallier le *Belle-Isle ;* elles continuent à courir de l'avant sans tirer. Voyant fuir Larreguy, Thurot s'écrie : « Voilà cet homme sur lequel je comptais; il m'abandonne!... Ah! le malheureux!... Ah! l'indigne homme! »

Il prescrit de tirer bas pour tâcher de couler l'un des anglais et, à six heures et demie, le combat s'engage. L'abordage du *Belle-Isle* et de l'*Œolus* manque, mais les deux navires restent enchevêtrés. Après une heure et demie d'un feu extrêmement vif, le *Belle-Isle* offre un aspect lamentable, démâté de son artimon, sa grande vergue et ses mâts de hune coupés, un boulet sous l'eau qui cause une voie à la Sainte-Barbe, cinq pieds d'eau dans la cale, toutes les manœuvres hachées, plus de canonniers, et quatre-vingt-dix hommes hors de combat.

Digitized by Google

Au dire de ses officiers, Thurot, cédant à leurs instances, annonce qu'il va tirer une dernière bordée et amener; au même instant, un biscaïen le frappe en pleine poitrine et le tue net. Son sang jaillit jusque sur un sergent des gardes suisses, François-Joseph Rouedi, « qui, par sa bravoure et son courage, s'étoit attiré l'estime et l'amitié du capitaine Thurot ». Conformément aux ordres reçus de leur commandant avant le combat, Rouedi et ses camarades jettent son corps à la mer.

Aussitôt, le chevalier de La Tourandais amène le pavillon. A ce moment seulement la *Blonde* et la *Terpsichore* s'approchent; elles se rendent « trop tôt », consigne sur son journal de bord le capitaine Elliott.

Les Anglais se séparent au plus près à la baie de Ramsey; l'*Œolus* a beaucoup souffert; un boulet traversa le grand mât de la *Pallas*. Quant au *Belle-Isle*, on a toutes les peines du monde à l'empêcher de sombrer. Il compte 225 tués et blessés, tandis que sur leurs trois frégates les Anglais n'ont que cinq tués et vingt-cinq blessés. L'officier anglais chargé du *Belle-Isle* n'y met aucun ordre et laisse les blessés sans secours et sans eau; il abandonne à la discrétion des matelots anglais la cambuse qu'ils envahissent; beaucoup sont ivres à côté de gens qui n'ont ni bu ni mangé depuis vingt-quatre heures; ils pillent les hardes des officiers et des hommes, frappent les blessés qui résistent quand ils les dépouillent, et plusieurs matelots français les imitent.

Le capitaine Elliott expédie la *Pallas* à Carrickfergus avec un lot de prisonniers français; elle doit ramener des navires pour transporter le reste. Deux navires de guerre surviennent à la baie de Ramsey, à point pour fournir les matelots anglais nécessaires à la garde des prises. Le 9 mars, Elliott appareille et mouille à Kinsale le lendemain. La Chambre des Communes d'Irlande lui vote des remercîments, qu'elle étend aux capitaines sous ses ordres, et même au colonel Jennings, « qui donna aux milices le temps d'arriver ».

Les prisonniers français sont répartis sur Kinsale, Carrickfergus et Belfast, et bien traités. Flobert, libre aux termes de la capitulation, se rétablit rapidement. Hébergé de château en château, il gagne Dublin, passe à Londres, puis en France. Le 20 septembre suivant, il écrira de Turin au maréchal de Belle-Isle : « Je profite du premier ordinaire pour vous faire part de toutes les faveurs que j'ai reçues dans cette capitale de Monsieur le

Digitized by Google

marquis de Chauvelin, qui m'a présenté au Roi, à Monseigneur le duc de Savoie et à Mesdames ses sœurs; S. M. S. et les Princes, dont j'avois déjà l'honneur d'être connu, m'ont beaucoup interrogé sur les circonstances de l'expédition d'Irlande. J'ai rendu témoignage à la vérité en faisant toute la justice que je dois à la constance, à la patience inouïe et à la valeur naturelle à la nation, et il m'a paru que le temps n'avoit pas encore diminué l'étonnement qu'avoient causé les premiers récits de nos souffrances. » De là, il se rendait à Madrid soigner ses intérêts personnels.

Au retour, Larreguy, Dernandais et La Tourandais, parlant de Thurot, expriment au ministre « leurs regrets de la mort d'un aussi brave et bon patriote », et se placent sous sa protection tout en ne réclamant que sa justice.

Personne n'est inquiété, ni Flobert indiscipliné et rebelle, ni les capitaines déserteurs, ni les lâches qui ont laissé le *Belle-Isle* succomber seul sous les coups de trois adversaires. En d'autres temps, on leur aurait, suivant l'expression consacrée, « fait leur procès ». Mais il y a mieux : une fois sûrs de l'impunité, ils osent accuser Thurot. Son fidèle secrétaire, Mazurier, qui depuis quatre ans ne l'a pas quitté un instant, envoie en double exemplaire au maréchal de Belle-Isle et à Choiseul le journal de l'expédition ; il considère, dit-il, qu'il doit la vérité aux ministres et à la mémoire de son brave capitaine ; il leur marque qu'ils y apprendront des circonstances que sûrement ils ignorent. Son journal finit ainsi : « Il a été la triste victime de son courage et de son zèle pour le service de Sa Majesté. »

Le pitoyable esprit d'officiers hautains, incapables et peu disposés à faire d'autre guerre que celle en dentelles, se révèle ingénument dans une lettre écrite par l'un d'eux le 4 mars 1760, d'Irlande :

Ma chère cousine, Je n'entreprendrai point de vous faire un détail circonstancié de notre malheureux voyage; un volume entier ne suffirait pas pour rendre exactement tous les dangers que nous avons soufferts; peignez-vous seulement la situation de gens qui pendant six mois parcourent les mers du nord, remontent jusqu'au 63e degré dans la saison la plus dure, essuient sept tempêtes dont cinq en douze jours sur les côtes septentrionales de l'Irlande, dans lesquelles nous avons vu mille fois les approches du naufrage et les horreurs d'une mort que les circonstances rendoient effroyables, travaillant jour et nuit à étancher deux voies d'eau considérables, réduits

Digitized by Google

depuis un mois à quatre onces de biscuit sans aucune goutte de vin ni d'eau-de-vie, pour toute nourriture du stockfish ou morue et hareng, entendant sans cesse les gémissements et les plaintes de nos malheureux soldats, privés de subsistances et de forces, point vêtus, couchés sur le plancher et dans l'eau, être pendant six mois dans une frégate couchant vingt dans la même chambre pêle-mêle avec nos gens, y éprouvant toutes les incommodités et malpropretés imaginables, couverts de vermine, obligés de vivre avec toutes sortes d'espèces de gens et d'humeurs, essuyer celles de ceux qui commandoient, être témoin de leur altercation et toujours de leur ignorance, enfin victimes de l'ambition ou plutôt de l'avidité d'un fol, énorgueilli de la faveur et de la confiance du ministre, qu'il avoit abusé par ses projets chimériques, voilà le sieur Thurot, l'homme de confiance de la cour, homme sans aucuns talents ni principes, audacieux, insolent, qui voyant ses projets évanouis, sa fortune manquée, a mieux aimé par son opiniâtreté nous réduire aux extrémités dont je viens de parler et nous livrer aux ennemis que de retourner en France... Il est très heureux d'avoir trouvé une mort glorieuse dans les combats qu'il ne devoit trouver qu'à la potence, cela ne pouvoit lui manquer si en France on rend justice... (Les Anglais) dans les commencements ont eu de la peine à croire que nous fusmes troupes de la Maison du Roi, étant embarqués avec un Thurot et des corsaires; on s'empresse à nous fêter... J'ai été entièrement pillé par les matelots anglois qui ne m'ont laissé que ce que j'avois sur moi... J'ai cependant à me féliciter de ma bonne santé... Mon impatience est extrême de retourner dans ma patrie.

Dix-huit ans plus tard, l'ancien major de l'expédition, le marquis de Bragelongne, publie sans nom d'auteur son journal de la navigation de Thurot. La haine ancienne n'est pas éteinte. L'événement prouva que la fidélité et le dévoûment ne l'étaient pas davantage; une réplique parut aussitôt : l'*Apologie du capitaine Thurot*, une défense pied à pied, réfutation argument contre argument. Bragelongne accusait Thurot de dureté envers ses inférieurs; or ce sont précisément ceux-là, le secrétaire Mazurier, le sergent des gardes suisses Rouedi, qui prennent ardemment la défense de leur ancien chef. Du reste, inconsciemment et involontairement, le texte de Bragelongne porte des condamnations qui ne tombent pas sur Thurot.

En Angleterre, les journaux, les historiens rendent hautement justice à sa valeur, à son désintéressement, à la noblesse et à la générosité de ses sentiments. Quatre poèmes anglais

Digitized by Google

contemporains célèbrent ses combats et chantent sa mort. En France, on se contenta d'un quatrain :

Jeune et trahi par la victoire,
Ci-gît l'intrépide Thurot,
Qui vécut assez pour sa gloire,
Mais pour l'État mourut trop tôt.

L'opinion publique ne s'y trompe pas : « Il est honteux de voir dans le sein de la France des hommes, jaloux du vrai mérite, chercher à ternir l'éclat de la gloire du célèbre capitaine Thurot, dont les Anglois même ont admiré les exploits. »

L'échec de l'expédition ne liquidait pas les comptes de l'armement. Le gouvernement endosse — il ne pouvait pas faire autrement — toutes les dépenses. Avec l'entreprise de tous les travaux de Dunkerque, Pierre Tugghe se tire d'affaire. Briansiaux comptait sur le remboursement immédiat de ses avances ; il avait plus de 600,000 livres à payer aux équipages de ses autres corsaires. On le rembourse un an après, en effets royaux qui perdent 30 % de leur valeur..., mais Louis XV l'anoblit, lui conférant ainsi un titre de plus à la jalousie de ses concitoyens. Il ne se relèvera jamais de la situation difficile où l'a placé son zèle pour le roi. Il traîne une existence de plus en plus difficile jusqu'à la Révolution ; à quoi bon, dans la tourmente, sa qualité de chevalier, seigneur de Milleville ? En 1793, âgé de soixante-cinq ans, Briansiaux, misérable et à peu près aveugle, logé dans une pauvre chambre garnie de la capitale, dictait des suppliques maladroites aux puissants du jour.

De temps en temps, les ministres qui se succèdent au pouvoir signent une lettre touchant l'apurement des comptes. Vingt-sept ans après l'expédition, le 17 mai 1787, les salaires des matelots restent dus.

Thurot laissait une veuve et une fillette âgée de six mois. Il avait épousé une Irlandaise protestante. « Une femme puissante de la cour », et qui n'était autre que la marquise de Pompadour, intervint en sa faveur ; elle dut se convertir pour obtenir 300 livres par an sur les économats. En 1791, la fille de Thurot sollicitait un secours de « Messieurs les Représentants de la Nation française ».

Henri MALO.

Digitized by Google

L'OFFENSIVE DE LA SOMME

(JUILLET-NOVEMBRE 1916)

I.

Le principe d'une campagne offensive pour l'été de 1916 ayant été admis par tous les Alliés aux conférences de Chantilly (novembre 1915), Joffre et Haig ont « étudié et discuté les diverses variantes possibles sur le front occidental[1] ».

Le général français partit de cette idée qu'il importait de lier étroitement les opérations des deux armées. Le front d'attaque s'élargira de la sorte sans rien perdre de sa puissance ; on approchera aussi près que possible de l'unité d'effort. En outre, le soldat anglais, déjà mieux instruit de la guerre, se perfectionnera encore dans le coude à coude avec le nôtre.

Ces considérations amenèrent Joffre à chercher le champ de bataille dans la zone du Nord-Est où l'armée britannique avait ses lignes, puis à le trouver en Picardie, aux bords de la Somme et de l'Ancre. « L'offensive française », dit-il au général Haig, « serait grandement favorisée par une offensive simultanée des forces britanniques entre la Somme et Arras » (26 décembre 1915). Le général anglais avait des préférences pour une attaque dans la région de l'Yser. A la réflexion, il convint des avantages d'une offensive plus étendue sur la Somme. Les deux chefs étaient « en complet accord[2] » à la veille de Verdun : « Exé-

1. Rapport du général Douglas Haig au secrétaire d'État pour la Guerre (23 décembre 1916). Communiqué à la presse par le *War Office*, le 30 décembre, traduit (presque en entier) par M. Bidou, dans le *Journal des Débats*. Je suis, presque toujours, cette excellente traduction.

2. Ibid.

Digitized by Google

cuter jointivement une attaque décisive à cheval sur la Somme. Cette attaque aura lieu vers le 1er juillet » (18 février 1916).

Ce même jour, Joffre prescrivit d'avancer le plus possible la préparation de l'offensive entre la rivière et le secteur de Lassigny, exclus. Foch, qu'il a désigné pour conduire la future bataille, aura à sa disposition, sur un front de cinquante kilomètres, trois armées : trente-neuf divisions, dont la plupart sont déjà en réserve, et une nombreuse artillerie lourde. Avec son ordinaire activité d'esprit, Foch élabora aussitôt un programme tactique et mit à l'étude un programme d'organisation du champ de bataille. Les Anglais prolongeront l'attaque au nord jusqu'à Hébuterne, ce qui portera le front d'engagement à un total d'environ soixante-dix kilomètres.

Quand, trois jours après, les Allemands commencèrent leur attaque de Verdun, Joffre alla au plus pressé, mais n'hésita pas à maintenir son plan d'une offensive générale au printemps.

S'il eût fait appel au concours anglais, comme il s'en était réservé le droit aux conférences de Chantilly dans l'éventualité d'une offensive préventive des Allemands, c'est à leur volonté qu'il eût soumis la sienne.

il se contenta de demander à Haig (22 février) de faire relever tout de suite la Xe armée par des forces britanniques.

Opération très facile sur la carte, l'une des plus délicates qui soient. Elle s'exécuta à la perfection. Ce fut l'affaire de vingt jours, au cours desquels Joffre confirma encore à Haig leur accord sur l'offensive pour juillet.

Plus violent est l'effort de l'ennemi, plus il importe de faire mieux que repousser ses attaques; il faut travailler de concert à le mettre hors de cause. Voilà quel doit être le but de tous à cette heure décisive (3 mars). Le 27, au moment des furieux assauts contre la cote 304 et le Mort-Homme, comme les Anglais et bien d'autres s'inquiètent et prévoient que toute notre armée va être engagée sur la Meuse, il insiste. Rien n'est changé au plan convenu; Verdun n'empêchera pas la Somme; dès que les offensives des Russes et des Italiens auront fait sentir leur effet, les armées anglaise et française du Nord-Est s'ébranleront à leur tour; les deux commandements doivent consacrer à la bataille en liaison la totalité des forces qu'il sera possible d'y appliquer.

Digitized by Google

Joffre fait les mêmes déclarations à Petrograd et à Rome, où tous les yeux sont fixés sur Verdun, où les plus robustes se demandent si la ruée allemande n'a point bouleversé nos plans et n'a pas atteint ainsi son objectif principal. Cette confiance tranquille crée de la confiance; le tzar félicite notre ambassadeur de ce « que le sang-froid et l'habileté de Joffre lui ont permis d'épargner ses réserves » (13 mars). Les gouvernements alliés insistent alors à Bucarest pour que la Roumanie se décide à attaquer l'Autriche et, surtout, la Bulgarie à l'époque où se déclenchera leur offensive générale (mars-avril).

L'entente entre les États-Majors alliés est complète; Alexéieff télégraphiera : « Je me range sous le commandement du général Joffre. » C'est, sans le mot, l'unité de commandement.

Les Anglais, avec leur loyauté et leur bravoure coutumières, eussent répondu à un appel immédiat des Français. Cependant, Haig convient, dans son rapport, qu'il fut préférable de reculer le plus possible son entrée en scène, à savoir jusqu'à la date fixée avant que s'engageât la bataille de Verdun. « Les armées britanniques croissaient continuellement en nombre »; — l'Angleterre venait de substituer la conscription à l'enrôlement volontaire; — « la dotation en munitions augmentait sans cesse; enfin, une très grande proportion d'officiers et de soldats était loin encore d'avoir l'entraînement nécessaire. » Autant de raisons pour ne pas hâter l'opération.

II.

Elle nécessitait des préparatifs considérables de la part des deux armées.

Haig décrit les siens, qui ne différaient pas de ceux de Foch. « Il fallut établir de vastes dépôts de munitions et d'approvisionnements de tout genre à distance convenable du front; construire des kilomètres de chemins de fer à voie normale et à voie étroite; aménager les routes, en ouvrir de nouvelles, jeter des levées à travers les vallées marécageuses; créer des abris pour les troupes, pour les blessés, pour les projectiles, les vivres, l'eau, le matériel du génie; creuser des boyaux profonds, des tranchées pour les fils téléphoniques, des places d'armes, des parallèles de rassemblement et de départ; installer enfin des

Digitized by Google

batteries et des postes d'observation. Il fallut encore entreprendre d'importants travaux de mines et pousser des fourneaux chargés jusqu'au dessous des lignes ennemies. Sauf aux bords des rivières, l'eau faisait cruellement défaut pour une multitude d'hommes et de chevaux toujours plus nombreux à mesure que se rapprochait l'échéance de la bataille. On creusa des puits et on établit plus de cent pompes. Ces travaux préparatoires furent souvent exécutés sous le feu de l'ennemi, gênés par le temps qui fut presque toujours mauvais, exécutés par des troupes qu'il était impossible de cantonner et qui durent se contenter d'abris grossiers. » Mais les *tommies* croyaient entendre au loin le canon de Verdun. Si lourd que fût l'effort qu'on exigea d'eux, ils y portèrent « une allégresse au-dessus de tout éloge », *a cheerfulness beyond all praise*, la sainte joie de Luther.

Haig et Joffre se tinrent constamment en rapports[1], l'un tout à l'aménagement de son champ de bataille, l'autre qui, dans le même temps, ne pouvait pas se distraire de Verdun et qui avait à défendre son plan de guerre contre des instances qu'expliquait l'obsession de l'héroïque bataille lorraine. Il était sollicité tantôt de hâter l'offensive anglaise, fût-ce à l'exclusion de toute coopération française; tantôt de faire partir de nouveaux renforts pour la Meuse (mai-juin).

Joffre opposa à tous son inflexible dessein. Il participera, selon ses accords, à l'attaque générale et concordante des Alliés, « dans le dessein de briser ou, du moins, d'ébranler fortement la résistance ennemie ». Du même coup, il soulagera, dégagera Verdun.

Un plan bien conçu ne doit pas seulement résister aux événements qui ont été précipités pour le déranger ou le démolir; il doit contribuer à les vaincre. La victoire finale de Verdun se préparera sur la Somme.

Toutefois, la nécessité « primordiale » de rompre la poussée allemande, en obligeant le commandement à envoyer sans cesse des troupes fraîches sur la Meuse, le contraignit à réduire son projet initial sur la Somme. Il en eut tout le regret qu'on peut penser. Foch, depuis quatre mois, s'était appliqué au magnifique carton d'une bataille du plus grand style. Il lui fallut la mettre à une échelle plus petite. Ses moyens, au début de la bataille,

1. « While maintaining constant touch with general Joffre. »

Digitized by Google

seront inférieurs de plus de moitié à ceux qui ont été prévus à l'origine; tout en conservant les grandes lignes de ses plans d'offensive, il raccourcit donc son front d'action, mais il le maintient dans le prolongement du front anglais, depuis Hardecourt jusqu'à la chaussée d'Amiens à Péronne. Son rôle sera d'appuyer l'attaque anglaise, devenue ainsi la principale.

Haig n'eut point à modifier ses premiers projets. Fin mai, il fit savoir à Joffre qu'il était prêt à recevoir ses directives; « la question doit être considérée comme s'il n'y avait qu'une seule armée sur le front anglo-français ». Il avait amené en première ligne la IVe armée du général Henry Rawlinson, avec la Ve en réserve sous le général Hubert Gough.

La réduction de son front d'attaque déterminera le commandement français à opérer d'abord avec une seule armée, la VIe, qui vient d'être donnée à Fayolle. La Xe (Micheler), immédiatement à droite de la VIe, l'appuiera avec son artillerie et se tiendra prête à raccorder le nouveau front avec le front passif de l'Oise. La IIIe (Humbert) reconstituera les unités fatiguées[1]. Foch n'a plus que douze divisions au lieu de trente-neuf dans le projet primitif.

Il a gagné la bataille de l'Yser avec des effectifs moins nombreux et dans des conditions autrement difficiles. Sa confiance reste entière. Il a enseigné pendant des années, avec un grand éclat, une tactique générale[2] qui, pour partie, ne s'applique plus à cette guerre nouvelle, en perpétuelle évolution. Il se targue d'avoir tout oublié de ce qu'il a appris à des générations d'officiers, paradoxe où il y a surtout une leçon. Nul, en tout cas, ne s'est plus adapté aux nécessités qui sont sorties des choses. Il ne se donne pas le ridicule, comme tant de civils en mal de stratégie ou de réclame, de découvrir, après Napoléon, que « ce

1. Au commencement de 1916, la VIe armée occupait toute la partie du front comprise entre la Somme et l'Aisne. Dans la première quinzaine d'avril, la Xe armée prit à son compte le front au sud de la voie ferrée Roye-Montdidier, afin de permettre à la VIe de se consacrer à la préparation matérielle de son terrain d'attaque. A la fin de juin, prévoyant l'entrée possible en action de la Xe armée, qui va avoir, en conséquence, à travailler à des attaques éventuelles, Foch confia à la IIIe armée le front entre la voie ferrée Roye-Montdidier et l'Aisne; la Xe, étendant sa gauche vers le nord, occupa alors le front entre la voie ferrée Amiens-Chaulnes et la voie ferrée Roye-Compiègne.

2. *Des principes de la guerre* et *De la conduite de la guerre*, 2 vol. Nancy, Berger-Levrault, 1903 et 1915.

Digitized by Google

n'est qu'avec des canons qu'on fait la guerre[1] ». Mais il a été des plus résolus à préconiser une plus forte proportion de l'artillerie dans les masses combattantes. Il va réunir, outre les 75 des grandes unités, 1,100 pièces d'artillerie de tranchées et près de 900 pièces de gros calibres, avec un immense approvisionnement de projectiles : six millions et demi de coups pour un mois de bataille.

Ce sera, sans en excepter Verdun, la plus formidable bataille d'artillerie qui ait été encore livrée.

Si un pareil approvisionnement a pu être amené dans les parcs de la Somme, malgré la dépense énorme de Verdun, c'est que, depuis le 20 septembre 1914, où M. Millerand a réuni ses représentants à Bordeaux, l'industrie française a poursuivi sans relâche et malgré des difficultés, qui semblèrent d'abord insurmontables, la tâche qui lui fut alors assignée. Les commandes de canons lourds avaient été abandonnées au début d'août; la bataille de la Marne avait vidé nos caissons. En moins de deux ans, la fabrication des obus de 75 a passé d'environ 150,000 par mois à plus de 4,000,000. Le 1er avril 1914, nous comptions 68 batteries d'artillerie lourde; un an plus tard, jour pour jour, nous en avions 272. Les canons de campagne et des projectiles de tous les calibres sont également sortis en très grand nombre. Sous les successeurs de M. Millerand, le général Gallieni et le général Roques, eux aussi assistés au sous-secrétariat d'État par M. Albert Thomas, l'élan donné ne s'était pas arrêté.

L'armée anglaise n'était pas pourvue moins abondamment.

III.

Les Allemands ont professé que l'offensive franco-anglaise sur la Somme a été une faute. Il eût fallu attaquer par la vallée de l'Oise. La tactique générale veut qu'en présence d'un saillant, tel le bastion tenu par les Allemands entre la Picardie et la Champagne, on lance de préférence l'attaque suivant sa *capitale*.

La théorie : « Ce qui n'est pas pratique » (dicton anglais). Il eût fallu que Haig étendît son front de bataille du nord de la

1. *Correspondance*, t. XIV, n° 11,896, à Bernadotte, d'Osterode, 27 février 1807.

Digitized by Google

Somme à l'Avre de Picardie pour rester en liaison avec Foch attaquant sur la trouée de l'Oise. Ses effectifs n'y eussent pas suffi.

Joffre envoya, le 21 juin, une commune directive à Haig et à Foch. « Il faut s'attendre à livrer une longue et dure bataille... Le but essentiel des opérations est de porter une masse de manœuvre sur le faisceau des lignes de communication de l'ennemi que jalonnent Cambrai, le Cateau, Maubeuge. La route Bapaume-Cambrai devra donc être l'axe de notre progression initiale. »

S'agit-il de percer les lignes allemandes? Il n'était question, il y a un an, au front comme à l'arrière, que des possibilités d'une « trouée ». On s'est rendu compte qu'exploiter la trouée par les moyens classiques (débordement à gauche et à droite et enveloppement des troupes les plus rapprochées) est une opération à peu près impossible. La profondeur des défenses donnera presque toujours au commandement ennemi le temps d'appeler sur ses lignes de repli de nouvelles divisions, pendant que se réorganiseront les troupes qui ont été épuisées ou battues, et de renforcer son artillerie. La rupture violente n'est donc plus le but; c'est l'occupation successive des défenses ennemies par une poussée continue et méthodique; et on en est venu à un nouveau type de bataille : à objectifs limités; la guerre est plus que jamais une guerre d'usure.

Pour Foch, comme pour Joffre, ce sera une bataille de pilonage, d'écrasement par le canon. Rien à faire tant que le mur vivant d'en face n'a pas été renversé.

De fait, la bataille de la Somme ne sera pas moins meurtrière pour les Allemands que celle de la Meuse, — peut-être plus meurtrière encore, étant de leur côté défensive. Ils seront ensuite repoussés pas à pas sur des positions qu'un effort prolongé leur eût fait perdre avant le gros hiver et qu'ils abandonneront au printemps, les jugeant intenables. Ce sera le fameux repli Hindenburg.

Haig, traduisant apparemment la pensée de Joffre comme la sienne, assigne, dans son rapport, trois objets à la bataille : dégager Verdun, assister les Russes et les Italiens sur les autres théâtres de la guerre en mettant fin à tout transfert de troupes allemandes du théâtre occidental, user les forces vives de l'en-

Digitized by Google

nemi[1]. Chacun de ces trois objets, ajoute le général anglais, suffisait à justifier la bataille de la Somme. Or, ils seront atteints tous les trois, « ample compensation pour les splendides efforts des troupes engagées et pour leurs sacrifices ».

Comme la guerre (sur le front occidental) ne ressemble plus que de loin aux guerres d'autrefois où dominait la manœuvre, le mot de victoire ne s'applique plus aux mêmes résultats. Dans cette guerre monotone de siège — siège, non pas d'une ville, mais d'une région — celui-là est vainqueur qui, avec le moins de pertes irréparables, aura gardé ses positions et emporté quelques-unes de celles de l'ennemi.

Victoire lente, cruelle, sans éclat, qui n'apparaît qu'après un long temps écoulé, tantôt au dernier soir de la bataille, tantôt plusieurs mois après le dernier coup de canon, telle une moisson qui se lève du champ aux sanglants labours.

IV.

Les positions organisées des Allemands sur les plateaux des deux rives de la Somme étaient très fortes.

La Somme, née dans une conque crayeuse à dix kilomètres nord-est de Saint-Quentin, a coulé d'abord par des prairies marécageuses, comme pour aller vers l'Oise; elle a accompagné, sur un assez long parcours, le canal de Saint-Quentin (on l'appelle plus loin le canal Crozat), qui rejoint l'Oise à l'Escaut. Assez brusquement, le fleuve change ensuite de direction (aux environs de Saint-Simon) et se porte à l'ouest sur Ham, puis, cotoyant le talus de rebord du plateau de Santerre, au nord sur Péronne. Tantôt il déroule ses anneaux dans des prés mouillées, tantôt il disparaît, comme une autre Aréthuse, mais pour « mêler ses eaux à celles de vastes étangs poissonneux, d'un labyrinthe aquatique[2] », jusqu'en aval de Bray.

De Péronne, la Somme a incliné vers l'ouest le cours de ses eaux lentes; c'est une rivière paisible. Elle est devenue navigable, ayant bu quelques rivières. Elle a, sur sa rive droite, reçu la Cologne, la Tortille, la Boulangerie, bras oriental de l'Ancre, qu'elle trouve à Corbie, et l'Ancre elle-même, très grossie depuis

1. « To wear down the strength of the forces opposed to us. »
2. Vidal de La Blache, *Géographie de la France*, p. 97.

Digitized by Google

Albert où elle est tombée, à la sortie des vieux remparts, en deux cascades. A gauche, l'Avre picarde, qui vient de Lassigny et qui a passé par Roiglise, Roye et Blaches, rencontre aux faubourgs d'Amiens le fleuve en route désormais directe vers la mer.

Toute cette vallée de la Somme est taillée dans le plateau picard, très homogène en son bloc de craie, mais où l'on distingue pourtant des régions assez différentes. Telle le Santerre entre le plat Amiénois et le Vermandois, largement ondulé et relativement accidenté.

Péronne fait l'angle nord-est et Amiens l'angle nord-ouest de ce plateau presque régulièrement quadrangulaire; Ham, Roye et Montdidier en jalonnent la bordure sud.

Nous sommes à Montdidier et à Amiens; les Allemands à Péronne, à Ham et à Roye.

La craie est « la roche essentielle » en Picardie comme en Champagne; elle y est moins visible. « Ce n'est souvent qu'à sept ou huit mètres en profondeur qu'on trouve la craie. » Elle y est couverte par un épais manteau de limon. « A l'est et au sud d'une ligne passant environ par Amiens, Albert, Bapaume, Cambrai et le Cateau, la physionomie de la contrée, limoneuse à sous-sol de craie, atteint sa pleine expression[1]. » C'est à peu près le théâtre des batailles de 1916 et de 1917.

On a déjà entendu le général Haig se plaindre du manque d'eau. « C'est que, dans ce sol perméable, le niveau d'eau est si bas qu'il faut creuser, jusqu'à quatre-vingts mètres parfois, des puits coûteux pour l'atteindre. Les habitants se serrent autour des puits et des mares. Ces villages sont nombreux, à peine distants de trois kilomètres les uns des autres. » La plupart de ces villages ne sont que « des agglomérations de fermes » entourées d'arbres.

Depuis près de deux années qu'ils tenaient le pays entre Somme et Ancre, les Allemands avaient fait de tous ces villages, ainsi que des bois, de « véritables forteresses[2] ».

Les caves profondes, très nombreuses dans ces riches localités agricoles, et les fours à chaux, fréquents dans cette Champagne du Nord, servaient d'abris aux mortiers de tranchées et

1. Vidal de La Blache, *Géographie de la France*, p. 91.
2. Rapport Haig.

Digitized by Google

aux mitrailleuses. Ces bastions et d'autres ouvrages dominaient plusieurs lignes de tranchées, reliées par de nombreux boyaux, pourvues abondamment d'abris et protégées par des réseaux souvent doubles, larges de quarante mètres, en fils de fer épais d'un doigt. Les saillants, exposés aux feux d'enfilades, étaient fortifiés et défendus par des champs de mines ; de solides redoutes et des emplacements bétonnés de mitrailleuses s'élevaient en des points d'où les Allemands auraient balayé leurs propres tranchées au cas où elles seraient prises.

Le pays se prête de lui-même à l'observation d'artillerie. L'ennemi s'était adroitement arrangé pour croiser ses feux. Deux positions consécutives avaient été aménagées de la sorte, la seconde à une distance variant de trois à cinq kilomètres et dominant la première. Ces systèmes de défenses ont été, au surplus, calculés pour que leurs points d'appui se flanquent et s'entr'aident; l'ensemble était formé moins de lignes successives que d'un seul système « d'une profondeur et d'une puissance énormes[1] ».

Derrière la seconde position, les Allemands avaient déjà organisé les bois et les villages et creusé plusieurs lignes de tranchées; les reconnaissances d'avions les avaient vus travailler sans relâche à construire de nouveaux obstacles.

Foch avait devant lui des positions non moins fortifiées. Le commandement allemand les déclarait imprenables.

V.

Les routes qui mènent au futur champ de bataille partent d'Albert ou s'y croisent. Celles qui vont vers Bapaume, par Pozières, et vers Chaulnes, par Bray, forment un angle obtus dont la bissectrice suit la route d'Albert à Péronne.

Cette petite ville industrielle d'Albert, autrefois de 5,000 habitants, était vide maintenant de civils et en ruines. Elle n'a pas cessé un seul jour d'être bombardée depuis l'automne de 1914. Les lourds projectiles avaient pour cibles l'église et surtout son clocher, surmonté d'une statue dorée de la Vierge, élevant l'Enfant de ses bras tendus. La statue, à moitié descellée, mais tenant encore à son socle par la barre de fer qui la traverse, s'incline

1. Rapport Haig.

Digitized by Google

au-dessus de la balustrade, comme si elle va plonger. Crevée de toutes parts, la tour tient, elle aussi, comme par miracle. Elle s'aperçoit de toute la plaine.

Du haut de cette tour, si vous y aviez pu monter et si les ondulations du terrain n'avaient point intercepté le regard, vous auriez vu les positions ennemies se développer sur vingt kilomètres entre la vallée de la Somme et celle de l'Ancre et sur une distance à peu près égale au sud de la Somme.

Elles s'adossaient d'abord aux longs éperons irréguliers du large bombement, d'une hauteur moyenne de 100 à 150 mètres, qui fait le partage des eaux entre les rivières belges et la Somme; puis, à partir du fleuve, à une succession de croupes et de renflements portant de petits plateaux. Les lignes allemandes faisaient saillant (un saillant fortement arrondi) au nord de la route d'Albert à Bapaume; au sud, c'étaient les nôtres qui faisaient saillant, la pointe piquant l'un des plus singuliers méandres de la Somme, celui qui, vers le village de Curlu, entoure une plaine ovale, en partie ceinte de tourbières, au rebord du plateau de Santerre.

Le front de bataille commençait entre Hébuterne et Gommécourt (sud d'Arras), bordait le plateau boisé de Thiepval, tournait brusquement vers l'est après le grand saillant dont le sommet était au village de Fricourt, à six kilomètres d'Albert; il courait ensuite aux marais de Curlu, puis, ayant franchi la Somme, au coude qu'elle fait là, descendait à angle droit jusqu'à la route d'Albert à Chaulnes, qu'il coupait au village de Lihons, au sud de la grande chaussée d'Amiens à Laon. Au nord de l'Ancre, les lignes anglaises et les allemandes, perpendiculaires toutes deux à la crête principale, étaient de niveau; au sud de la rivière, les lignes anglaises, puis les nôtres, couraient parallèlement aux allemandes et, souvent, en contact, mais au-dessous d'elles, ce qui nous donnait de bonnes vues sur l'ennemi dans ses tranchées à flanc de colline.

Toute cette vallée de la Somme, avec ses plateaux vallonnés, ses croupes nues, ses plaines tachées de boqueteaux et piquées de clochers et ses vastes et monotones horizons de champ de bataille, évoquait de grands souvenirs militaires. Le fleuve avait joué un rôle important, celui d'une ligne naturelle de défense, quand la Picardie était province frontière : combien de fois nous y étions-

Digitized by Google

nous heurtés aux Anglais, aux Bourguignons, aux Impériaux! Faidherbe, en 1870, avec l'armée du Nord, y avait battu sous Bapaume les Prussiens venant d'Amiens. Il envoyait Deroja vers Péronne quand il apprit, « à son grand étonnement[1] », la capitulation de la ville qui, depuis Marie Fourée[2], portait dans son écusson la fière devise : *Urbs nescia vinci*. Il était descendu alors sur Albert, abandonnée à son approche par von Gœben. Renonçant à son idée première qui était de forcer la Somme entre Amiens et Corbie, il repartit presque aussitôt, en pressant le pas, vers l'est, par Combles et Sailly-Saillisel, et arriva à Saint-Quentin sur les talons du prince de Saxe. On retrouvera bientôt tous ces noms dans la bataille *inversée* de 1916, Amiens étant à nous et Lille aux Allemands.

Les lignes anglaises s'étendaient en mai jusqu'à la Somme, couvrant la falaise de Vaux et finissant au village de Suzanne. Foch, en prévision du combat où le terrain le plus difficile était devant les Anglais, ramena son extrême aile gauche sur la rive nord, entre Bray et le val de Fricourt, à cheval sur la route d'Albert à Péronne, face à Hardecourt-aux-Bois.

VI.

Le commandement allemand avait eu vent de l'offensive qui se préparait sur la Somme; il s'était agréablement persuadé qu'il n'aurait affaire qu'aux Anglais, appuyés tout au plus par quelques-unes de nos divisions.

Erreur fort explicable. En effet, du chiffre, que les Allemands pouvaient évaluer, des troupes que nous avions engagées sur la Meuse et parce qu'ils s'imaginaient qu'à leur exemple nous attendions pour relever les divisions qu'elles fussent décimées et épuisées, ils avaient déduit que l'armée française, éreintée sur la Meuse, était incapable d'entreprendre une offensive par ses propres moyens. « L'Allemagne avait empêché la grande attaque du printemps. »

Cela s'imprimait à Berlin, par ordre, le 1er juillet[3], le jour même où nous sortions, les Anglais et nous, des tranchées.

1. *Campagne de l'armée du Nord*, p. 49.
2. La Jeanne Hachette de Péronne, qui la défendit contre Charles-Quint.
3. Dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*.

Digitized by Google

Aussi bien cette conclusion, qui péchait par la base, semblait-elle justifiée par les renseignements que le Grand État-Major avait de Paris, où il entretenait des agents de toutes sortes. On a su, par la suite, et de la bouche même d'un chancelier parlant au Reichstag[1], que les Comités secrets, du moins ceux de la Chambre, ne l'étaient point pour le Gouvernement et pour le commandement allemands. La dernière session secrète de la Chambre s'était terminée, le 22 juin, par un ordre du jour de confiance dans le ministère Briand[2]; mais Joffre y avait été l'objet de violentes attaques au sujet des « impréparations » de Verdun; des orateurs, qui n'étaient pas des moindres et, au surplus, qui faisaient partie du corps d'officiers, avaient préconisé une stratégie défensive. Le Gouvernement tint bon; tout de même, il fit des concessions, peut-être, dans son esprit, seulement verbales, mais qu'on put interpréter autrement. C'était le bruit public, recueilli nécessairement par les Allemands, que le Conseil des ministres s'inquiétait que notre VIe armée participât à l'offensive de la Somme. Enfin, la Chambre, par une « proposition de résolution », avait décidé de « nommer une délégation directe chargée du contrôle effectif et sur place aux armées de la République »; la mission, sans doute, ne comportera « aucune intervention dans les ordres relatifs aux opérations militaires; elle n'en sera pas moins « permanente et générale ». D'une Chambre qui n'était pas unique comme la Convention et qui n'avait rien de la terrible assemblée, ce retour au système des « commissaires aux armées » fut, pour beaucoup de républicains, un sujet de scandale. Cependant, le Gouvernement ne s'était pas opposé à une résolution, que ses auteurs avaient bien liée à l'ordre du jour du 22 juin, mais qui n'impliquait évidemment pas la confiance dans le chef de l'armée.

On était porté en Allemagne, pour toutes ces causes, à ne pas redouter une intervention active de Joffre dans la bataille de la Somme. D'avoir saigné à blanc ses armées à Verdun, son autorité, l'une de nos grandes forces morales depuis la Marne, est ébranlée : il restera sur la défensive.

Ce n'était pas le connaître. Il ne lui importa pas plus qu'en

1. Le docteur Michaëlis.

2. L'ordre du jour de confiance sera voté au Sénat le 9 juillet à l'unanimité moins six voix, M. Clemenceau et cinq amis fidèles.

Digitized by Google

d'autres circonstances d'être méconnu par les politiciens. Il trouvait avantage à l'être par les Allemands. Il a son plan, qu'il a longuement médité, il le mettra à exécution.

Il y aura eu deux fautes à ne pas commettre : laisser partir les Anglais avant l'heure, ne point partir nous-mêmes en liaison avec eux[1]. Joffre a été invité, presque sommé, par le Gouvernement et par une partie importante de la Chambre, de commettre ces fautes.

Les Allemands essayèrent en conséquence de traverser seulemet les préparatifs des Anglais, ne craignant rien de notre côté. Ils attaquèrent, le 21 mai, à la crête de Vimy et gagnèrent un peu de terrain que Haig ne chercha pas à reprendre, plutôt que d'affaiblir l'offensive projetée en portant des troupes sur ces lieux. Ils récidivèrent le 2 juin, du mont Sorrell à Hoege, sur un front de plus de deux kilomètres. Haig, cette fois, jugea nécessaire de ne pas leur laisser des positions qui commandaient ses tranchées; il les reprit, le 13, par les troupes mêmes du secteur[2].

Sauf à Verdun, où la bataille faisait rage autour de Thiaumont et de Fleury, nos fronts furent à peu près silencieux pendant le mois de juin : tout juste, quelques bombardements en Alsace, des luttes de mines en Argonne, un petit combat entre Maisons-en-Champagne et le Mont-Têtu.

VII.

Le *Règlement du service en campagne* avait promulgué ce précepte : « Aujourd'hui, l'artillerie appuie les attaques, mais elle ne les prépare pas[3]. » La lourde et cruelle erreur apparut des premiers jours de la guerre. Les Allemands en firent la constatation, comme les Anglais et comme nous.

1. *Commentaires de Polybe*, t. VIII, p. 100.
2. Rapport Haig.
3. C'était d'ailleurs contraire aux principes que Foch avait développés dans son cours de 1900 à l'École supérieure de guerre : « L'artillerie *ébranle* la résistance de l'ennemi, c'est à l'infanterie de la *renverser* » (*Principes de la guerre; la bataille moderne*, p. 325). Il ne prévoyait cependant « qu'un quart d'heure de feu rapide d'une masse d'artillerie sur un objectif nettement déterminé » et l'estimait « suffisant pour en briser la résistance ou, du moins, le rendre inhabitable et, par suite, inhabité » (p. 323).

Digitized by Google

Une autre méthode prévalut, que personne n'inventa, qui sortit des choses. D'abord, une violente ouverture en mitraille, intense bombardement, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, sur des objectifs très définis. Quand on peut supposer que les tranchées ennemies sont bouleversées ou nivelées, quelques pelotons de fantassins vont reconnaître le terrain, accompagnés par des pionniers qui s'avancent avec des explosifs. Alors seulement, le signal de l'attaque, le jaillissement des infanteries hors de leurs tranchées, les vagues d'assaut qui s'élancent vers les objectifs, les couvrent, ne vont pas plus loin.

La première application en grand de la nouvelle tactique, ce fut à notre bataille de Champagne (23 septembre 1915). On a vu les Allemands en perfectionner les procédés devant Verdun. Il n'y avait pas autre chose, semblait-il, à faire sur la Somme. Foch poussera au superlatif. Il disait, comme Pétain : « L'artillerie conquiert; l'infanterie occupe. » Il indiqua avec une extrême précision les objectifs.

La préparation d'artillerie commença le 24 juin, et dura sept jours au lieu de cinq, à cause du temps qui fut particulièrement mauvais le 27 et le 28. On entendit de Paris, dans le silence des nuits d'été, le lointain tonnerre.

Les Anglais firent un abondant usage des gaz sur plus de quarante points de leurs vingt-cinq kilomètres.

Ils avaient été les témoins, l'année précédente, de la première attaque allemande avec des gaz asphyxiants contre la division du général Putz devant Ypres. La violation par les Allemands des accords de La Haye déliait les Alliés. La chimie de guerre était créée. Les chimistes anglais combinèrent des gaz terribles, jugeant insuffisante la simple loi du talion. Qui les voyait au travail, les prenait pour des justiciers.

Leurs avions et les nôtres, pourvus de fusées d'un nouveau modèle, abattirent une dizaine de ballons observateurs, les *drachen*, crevant ainsi les yeux de l'armée ennemie. Aussitôt avant l'attaque, des fourneaux de mine sautèrent sous les lignes allemandes.

Quand les troupes britanniques et les nôtres attaquèrent en même temps, le 1er juillet au matin, les Allemands étaient privés du plus grand nombre de leurs moyens de reconnaissance aérienne; en outre, l'épaisse fumée qui s'était dégagée des écla-

Digitized by Google

tements de mines, rendit à peu près invisibles les infanteries qui se portèrent à l'assaut, dans un ordre parfait[1].

Le front d'attaque des Anglais s'étendait de Maricourt, rive droite de la Somme, à Saint-Pierre-Divion, rive gauche de l'Ancre, formant une ligne courbe devant Albert.

Au nord de l'Ancre, deux attaques secondaires auraient pour but de fixer l'ennemi, l'une à hauteur de Serre, l'autre, plus importante, sur les flancs du saillant de Gomécourt. L'attaque devant Albert, sur Mametz, Fricourt, Ovillers et l'éperon de Thiepval (saillant dit de Leipzig), sera exécutée par les cinq corps de la IVe armée (Rawlinson), celle sur Gomécourt par des troupes de la IIIe (Allenby). En raison de la réduction de nos moyens, conséquence des prélèvements opérés pour la bataille de Verdun, le rôle principal échoit ainsi, pour le début des opérations communes, aux armées anglaises. La mission de notre VIe armée sera d'appuyer et d'étayer par ses propres attaques sur la Somme l'offensive britannique. Au contact immédiat du 13e corps anglais (Congrève), notre action visera d'abord à la seule conquête du plateau de Flaucourt; maîtres du plateau, nous empêcherons l'artillerie ennemie qui en occupe les crêtes de gêner ou d'entraver l'action anglaise en la prenant de flanc. Le front d'attaque de la VIe armée allait de Moricourt à Foucancourt, le corps colonial faisant la gauche, au nord de la Somme, et le 20e corps (Baratier) la droite, au sud.

Notre offensive générale était en direction de Péronne et celle des Anglais de Bapaume.

VIII.

Si confiants que fussent Haig et Joffre dans le succès final de leur bataille — succès qui sera acquis à l'automne, mais qui n'apparaîtra qu'au printemps suivant, avec le repli de Hindenburg — ils n'en prévoyaient pas moins, et Joffre avait tenu à le dire[2], que la lutte serait dure et longue. Cette prévision s'explique par trois raisons : les Allemands, avec leur ténacité habituelle, s'accrocheront à leurs positions; Foch ne peut mettre qu'une seule armée en ligne; les officiers et soldats anglais ont réalisé de très

1. Rapport Haig.
2. Voir page 52.

Digitized by Google

grands progrès, mais qui ne les mettent pas encore à hauteur de leurs adversaires.

De cela, Haig sera le premier à convenir, en gentilhomme qu'il est, quand il rappellera dans son rapport les résultats de la bataille, du 1er juillet au 16 novembre : « En ce qu'ils sont dus aux forces britanniques, ils furent atteints par des troupes dont la très grande majorité avait été levée et instruite pendant la guerre. Beaucoup d'entre elles, surtout les relèves, comptaient par mois leur temps de service et eurent sur la Somme leur première leçon de la guerre. Nous fûmes contraints d'employer hâtivement des officiers et des soldats inexpérimentés ou de retarder l'offensive » — comme on en avait eu la pensée — « jusqu'à leur complète instruction. Que de telles troupes aient tant fait dans de telles conditions et contre une armée et une nation dont le principal souci était depuis tant d'années la préparation à la guerre, c'est un exploit sans précédent dans aucune histoire[1]. » Éloges et regrets, tout est exact dans ces lignes.

Cette initiation insuffisante à la guerre apparut dès les premières journées, comparables, rappelons-le, aux premières heures des batailles d'autrefois.

Comme on l'a vu, l'offensive principale doit être menée par les armées britanniques. Notre VIe armée les appuiera à leur droite, aux deux bords de la Somme.

Foch lui a assigné pour but initial : au nord de la rivière, pousser aussi loin que possible, en liaison avec les Anglais, vers la route de Bapaume à Péronne ; au sud, prendre pied sur le plateau de Flaucourt, en vue d'empêcher l'artillerie allemande de cette région d'agir au nord de la Somme (action secondaire de couverture).

Les préparatifs d'artillerie ayant été les mêmes sur nos deux fronts et les deux armées alliées brûlant d'une même ardeur, toute l'attaque partit d'un merveilleux élan, le 1er juillet, mais avec des fortunes diverses.

Fayolle, à la droite du champ de bataille, a déclenché d'abord le 20e corps au nord de la Somme ; une demi-heure après, il a enlevé en entier la première position allemande, depuis la corne nord-est du bois Favières jusqu'au village de Curlu qu'il déborde, après un assez vif combat sur la route de Péronne où les Bava-

1. Rapport.

Digitized by Google

rois défendent âprement le « Chapeau du gendarme ». Il ne lance ses coloniaux, au sud de la Somme, que deux heures après. Le 1er corps atteint en cinq minutes, montre en main, les tranchées de soutien, y ramasse des paquets de prisonniers, pousse aussitôt, sous le couvert de son artillerie, vers les villages qui jalonnent la première position allemande, d'une profondeur variant entre 500 et 1,000 mètres, sur trois lignes de tranchées parallèles, les enlève ou, comme à Dompierre d'où les Allemands se sont enfuis en désordre, y entre la bretelle au fusil, et dépasse le ravin de Fay.

Les Allemands ne s'attendaient pas à cette attaque; des officiers furent pris comme ils se rasaient dans leurs abris. Vers la fin de la journée, toute la première position est entre nos mains. Le combat s'engage sur la deuxième position sans que les réserves de division aient eu à intervenir.

Il semble bien que l'action de notre 20e corps ait entraîné celle du 13e anglais qu'il avait au contact à Maricourt. Les *Manchesters* du général Congrève avancèrent du même pas que *la 39e* division du général Nourrisson, les *khaki* prolongeant *les bleu-horizon*, tous deux appuyés « par le réconfortant aboiement des incomparables 75[1] ». Le village de Montauban fut emporté avant midi (le 6e bavarois y perdit plus des deux tiers de son effectif). Ils enlevèrent, peu après, la briqueterie à l'est et toute la crête de l'ouest.

Plus à gauche, devant Mametz, le 15e corps (général Horne), avec ses vieux régiments d'Ypres, de Festubert et de Loos, n'atteignit pas moins brillamment ses objectifs, qui étaient le village et son vallon. Les batteries allemandes ayant anéanti ses parallèles de départ, l'infanterie eut 400 mètres à parcourir à découvert, ce qu'elle fit à l'alignement, comme à la parade.

Le commandement anglais, moins dédaigneux cette fois des obstacles qu'à son ordinaire, avait décidé de ne pas tenter d'assaut général contre ce saillant de Fricourt que nous avons vu s'avancer dans ses lignes[2], mais de l'envelopper. Horne l'ayant débordé à l'est, vers les tranchées de Mametz, Pulteney, avec le 3e corps, devait le tourner à l'ouest. Il s'y prit moins bien, ou

1. Nelson, *History of the War*, la *Bataille de la Somme*, par John Buchan, t. XVI, p. 44.
2. Voir p. 56.

Digitized by Google

les deux divisions qu'il lança contre la Boisselle et Orvillier étaient plus novices, ou, encore, les Allemands résistèrent avec plus d'âpreté dans ces deux villages, les premiers qu'on trouve en venant d'Albert, à droite et à gauche de la route de Bapaume et dont ils avaient fait des forteresses. Quoi qu'il en soit, les Anglais ne réussirent pas, malgré des attaques répétées, à forcer l'entrée des villages, qui n'étaient plus que des monceaux de ruines. Pourtant, ils pénétrèrent assez profondément au bois en losange et à la vallée de la Saucisse, préparant la future conquête.

Pendant que la droite de l'armée britannique gagnait ainsi sa bataille, la gauche fut moins heureuse, bien qu'elle eût débuté, sur les deux rives de l'Ancre, à l'éperon sud de Thiepval, devant Beaumont-Hamel (entre la route d'Arras et le village de Serre), et aux saillants de Gommécourt, par d'impétueux succès. Des détachement du 10e corps (Morland) et du 8e (Hunter Weston), perçant à travers la première ligne allemande, furent emportés jusqu'au village de Thiepval, au calvaire, entre le village et la redoute des Souabes, aux défenses extérieures de Grandcourt et au bois dit « Pendant Copse, » au-delà de Serre. Les Irlandais chargèrent au cri : « Souvenez-vous de la Boyne! », le 1er juillet étant l'anniversaire de la fameuse bataille[1]. Les Écossais ne s'élancèrent pas avec moins d'ardeur vers le plateau de Thiepval, d'où un château et des bois, aujourd'hui engloutis par la boue, dominaient encore la vallée de l'Ancre. Mais ces succès, qui, pour ainsi dire, manquaient de fonds et qui coûtèrent beaucoup de vies précieuses, ne purent être maintenus. Les Anglais, en effet, avaient encore insuffisamment médité la « Note pour toutes les armées », où Joffre avait dégagé, dès le 24 août 1914, les premières leçons de la guerre : « L'infanterie doit s'organiser au combat pour sa durée »; quand un point d'appui est conquis, « l'organiser immédiatement »; — ce mot : « organisation » revient incessamment dans ses ordres, expression de son instinct, de son besoin constant d'équilibre; — jeter trop vite en ligne des unités nombreuses et denses, c'est « les laisser souvent à la merci d'une contre-attaque ».

Ce sont les Anglais qui conviennent que leurs troupes et leurs chefs manquèrent de cette méthode qui est surtout nécessaire

1. Victoire (en 1690) de Guillaume III sur Jacques II et Lauzun.

Digitized by Google

contre les Allemands. Des unités s'élancèrent sur des terrains où l'artillerie n'avait pas achevé son œuvre. « Il restait des Boches dans des trous, avec des mitrailleuses. Les *tommies* furent pris à revers et éprouvèrent de grosses pertes. On avait cru gagner du terrain et du temps. C'était tout le contraire[1]. » — D'autre part, les Allemands s'étaient surtout préparés à recevoir le choc anglais entre Albert et Arras. Ils y avaient opéré une concentration d'hommes et de matériel, plus puissante de beaucoup qu'au sud de la route de Bapaume, et cela sur un terrain (entre Somme et Ancre) plus accidenté et plus favorable à la défensive. Les trois formidables redoutes (*Leipzig*, *Zollern*, *Schwaben*) qu'ils avaient autour de Thiepval et leurs batteries aux flancs des côteaux de Beaumont-Hamel rendirent impossible l'arrivée des renforts et des munitions. Les vaillantes troupes qui avaient atteint, ou dépassé, leurs objectifs furent délogées de leurs conquêtes par de violentes contre-attaques et contraintes, au cours de la nuit, de rentrer dans leurs lignes.

« Le sang qu'elles versèrent comme de l'eau » fut comme le prix de l'avance sur le reste du front où toute la première position ennemie avait été enlevée.

Joseph REINACH.

(Sera continué.)

1. *Morning Post* du 12 juillet. — Dans le même journal, à la date du 5, récit de l'affaire des tranchées de Mametz.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

MÉMOIRE JUSTIFICATIF DE BARRAS

FRAGMENTS

I. — L'ASSASSINAT DE PETITVAL

Nicolas-Paul, vicomte de Barras, est né à Fox-Amphoux (Var) en 1755 et il est mort à Paris en 1829. Il appartenait à une des plus anciennes familles de la Provence. On disait d'elle « qu'elle était aussi vieille que les plus vieux rochers de l'antique Provence ». L'expression « noble comme Barras » était populaire. Dans le mémoire justificatif, dont nous donnerons quelques fragments, Barras fait bon marché de cette ancienne noblesse; par contre, à plusieurs reprises, il parle avec une émotion dont la sincérité n'est point douteuse des qualités intellectuelles et morales de ses père et mère et de la considération, très grande en effet, dont ils jouissaient dans le pays. Son instruction fut négligée. « Dans ma première jeunesse », dit-il, « j'étais passionné pour la géographie, pour l'histoire et pour l'escrime; tout le reste me laissait indifférent; cependant, j'ai appris et retenu un peu de latin et je comprends d'ordinaire les citations dont il est de mode d'émailler la conversation. »

Barras fut d'abord officier et servit dans les colonies. Brave, audacieux, entreprenant, il fut médiocre observateur d'une discipline exacte « et le moins disposé des hommes à souffrir patiemment un affront ou une injustice ». On le vit bien le jour où il osa, simple capitaine, provoquer dans son propre cabinet le ministre de la Marine lui-même, dont il croyait avoir à se plaindre. Officier démissionnaire à la suite de cet esclandre, il vécut à Paris d'une pension que lui servait une de ses tantes. Fort bel homme, spirituel, aimable, très répandu dans tous les mondes, il sut se faire des amis et des amies qui lui demeurèrent fidèles dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. « Je suis né sous une constellation favorable.

Digitized by Google

J'ai eu les meilleurs parents que l'on puisse imaginer, des amis et des maîtresses dont j'aurais eu mauvaise grâce de me plaindre; j'ai rendu quelques services à la République et à mon parti; de ces services, mes concitoyens m'ont récompensé bien au delà de tout ce que je pouvais espérer; je n'ai jamais baissé les yeux ni la voix devant personne; oui, tout considéré, peu de mes concitoyens furent plus heureux que moi. »

Barras était entièrement gagné aux « idées nouvelles ». C'est en 1790 que commence sa vie politique. Il fut successivement haut juré, représentant du Var à la Convention nationale, commissaire chargé d'organiser l'armée des Alpes, puis celle d'Italie, commandant en chef de la force armée de Paris et de celle de l'intérieur, membre du Comité de sûreté générale, membre de la Commission des Cinq, président de la Convention nationale, directeur. Quelques semaines avant de se séparer, la Convention le chargea de réunir tous les documents nécessaires à la justification de l'assemblée; mais Barras tenta de se justifier surtout lui-même et il poursuivit son apologie pour l'ensemble de sa carrière.

Le *Mémoire justificatif* de Barras, qu'il ne faut pas confondre avec la compilation connue sous le nom de *Mémoires de Barras*, fut composé à plusieurs époques. La partie qui commence à l'année 1789 et qui finit à l'année 1796 a été composée par Réal et Lemaire, par Benjamin Constant et par Mme de Staël, d'après les notes, papiers et documents de Barras; Barras revoit, corrige et très souvent modifie le texte. Chaque page porte de nombreuses ratures et des surcharges de sa main. Le conventionnel Bréard fut aussi un des collaborateurs de Barras pour la partie relative aux événements de Thermidor. Il annote vingt-trois pages et les modifications ou les surcharges qu'il propose sont toutes, sans exception, acceptées définitivement par Barras. La partie qui s'étend de 1796 à 1824 a été composée à Bruxelles, puis aux Aygalades, près Marseille, par Barras lui-même et différents secrétaires occasionnels. On voit par sa correspondance que cette seconde partie devait être, dans la pensée de Barras un réquisitoire « contre les conventionnels passés avec armes et bagages au Consulat, puis à l'Empire ». « Je vais maintenant rendre à mes accusateurs la monnaie de leur pièce et je les accablerai sous des révélations tellement fortes et précises que dans toute la suite des âges ils demeureront la personnification la plus achevée de la plus ignominieuse vénalité. » Il faut admettre que cette seconde partie, si terrible pour quelques-uns, devait grandement servir les intérêts de certaines personnes qui avaient joué

Digitized by Google

« derrière les coulisses un rôle important insoupçonné jusqu'ici ». C'est ainsi que les frères Michel, les plus riches banquiers de Paris à cette époque, versent en 1807 cent mille livres à Barras pour qu'il continue et publie son mémoire et les lave d'accusations « dont seul il peut établir la fausseté... » Nous apprenons, toujours par la correspondance de Barras, que ces mêmes banquiers Michel chargent leur correspondant en Angleterre de chercher à Londres un éditeur pour le *Mémoire justificatif*.

En 1815, un accord fut passé entre Louis XVIII et Barras. L'ex-directeur devait prendre l'engagement de ne point publier son mémoire; il recevrait une rente viagère de quarante mille livres et il lui serait immédiatement versé une somme de cent cinquante mille francs pour le débarrasser « de certains créanciers particulièrement fâcheux ». L'avance consentie par les frères Michel serait remboursée sur la cassette royale ou tels arrangements seraient pris avec eux que Barras ne pourrait être inquiété à ce sujet.

Barras ne détruisit pas le *Mémoire justificatif*. Dans la transaction intervenue entre le roi et lui, cette destruction n'est ni exigée par l'un ni promise par l'autre. Le texte et toutes les pièces annexes furent mis en lieu sûr. Les familles qui pouvaient légalement disposer des papiers de Barras reculèrent pendant longtemps, sur le conseil formel des avocats et notaires consultés, devant le « scandale de certaines révélations et les procès que pourraient éventuellement intenter les descendants des personnes visées par Barras ». Ces difficultés sont levées aujourd'hui et, dès que les événements le permettront, le Mémoire paraîtra *in extenso*.

De longues recherches me permettent de considérer comme véridiques les déclarations de Barras. Il reconnaît lui-même l'inutilité de mensonges qui finiraient toujours par être découverts.

En 1824, il composa une addition au *Mémoire justificatif*. C'est dans cette partie que se trouve un chapitre destiné à couronner l'œuvre entière et que l'ex-directeur a appelé lui-même « les imprécations de Barras ». On ne sait qui a mis au point cette péroraison et lui a donné sa forme définitive. Jaurès, bon juge en ces matières, déclarait que ce morceau était un des plus beaux et des plus émouvants de la littérature française.

DONEY-LACHAMBAUDIE.

Digitized by Google

SÉANCE SECRÈTE DU DIRECTOIRE
DU 9 FLORÉAL AN IV (28 AVRIL 1796).

Le Directoire, les affaires courantes expédiées, se réunit en séance secrète, dans la salle ordinaire de ses délibérations[1].

REWBELL[2]. — Je me suis entretenu dans la matinée, avec Bacon et Courtois, et, selon ce qui avait été convenu entre nous, j'ai interrogé moi-même le principal employé des frères Michel.

Je n'ai à vous donner aucun éclaircissement nouveau; les faits demeurent mystérieux; on est réduit à faire des suppositions, lesquelles, il est vrai, sont concordantes et plausibles.

Ce n'est point pour le voler qu'on a assassiné le malheureux Petitval, on l'a assassiné pour les motifs que nous soupçonnons, et l'adage latin trouve ici son application : « Is fecit cui prodest. »

Aucun vol autre que celui des papiers n'a été commis, ni même tenté; on peut même dire que ceux qui ont préparé le coup ont manqué d'habileté.

1. Le procès-verbal officiel de la séance ordinaire du Directoire se trouve dans le *Recueil des Actes du Directoire exécutif*, publié par A. Debidour, t. II (1911), p. 246-250. Il n'y est pas fait la moindre allusion aux affaires discutées dans la séance secrète. Quant à l'assassinat de Petitval, il en est fait mention dans l'ouvrage de M. Aulard : *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire*, t. III (1899). Page 138, de cette publication, il est dit, à la date du 23 avril 1796 : « D'après quelques renseignements pris sur les assassinats commis à Vitry-sur-Seine dans la maison du citoyen du Petit-Val, il paraîtrait que le nommé Garnier, homme de confiance dudit citoyen du Petit-Val, serait de complicité dans ce crime épouvantable. » Page 139, sont reproduites quelques lignes du journal *le Publiciste philanthrope*, annonçant que, « dans la nuit du 2 floréal, six personnes ont été assassinées dans une maison de Vitry-sur-Seine à deux lieues de Paris, qu'un seul enfant a été épargné et que les assassins n'ont rien volé. Ceux qui ont succombé sous leurs coups étaient des acquéreurs de biens d'émigrés. » Page 140, extrait du *Journal des hommes libres* : « En annonçant l'assassinat, il [ce journal] en nomme les victimes : c'est la famille entière des citoyens Petit-Val, demeurant à Paris, quai Voltaire. » — Puis cette ténébreuse affaire fut ensevelie dans le silence.

Nous n'avons pas à faire la critique des assertions contenues dans le document que nous publions ici; moins encore songeons-nous à prendre parti, soit dans des querelles de personnes et de partis, soit sur la question du fils de Louis XVI. C'est affaire aux historiens de la Révolution de dire ce que le procès-verbal trouvé dans les papiers de Barras peut nous apprendre de nouveau et quelle créance il faut y attacher. — [N. D. L. R.].

2. Nous conservons l'orthographe de ce nom et des autres noms propres telle qu'elle a été donnée dans le manuscrit qui nous a été communiqué. — [N. D. L. R.].

Digitized by Google

Le fait que l'on n'a rien volé, sauf les papiers, est trop significatif pour qu'il puisse passer inaperçu, et naturellement il confirme les communications que nous avons reçues antérieurement au crime et nos propres conjectures.

En raison du caractère particulier de cette affreuse affaire, j'estime qu'il faudra recommander la plus extrême circonspection aux agents et aux magistrats chargés des recherches et de l'instruction.

CARNOT. — C'est tout à fait mon avis. Il est fort inutile de donner des aliments à la malignité publique; si nos soupçons sont fondés, comme il y a tout lieu de le croire, des indiscrétions pourraient avoir de fâcheuses conséquences et jeter la suspicion sur des citoyens qui sont étrangers à l'affaire, mais qu'on ne manquerait pas d'y mêler.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — On ne peut cependant suspendre le cours de la justice.

LETOURNEUR. — La justice ne peut rien puisque les coupables ne sont pas sous les verrous.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Mais ils peuvent être mis en état d'arrestation d'un instant à l'autre.

REWBELL. — On ne saurait arrêter des citoyens sur de simples présomptions.

P. BARRAS. — Les révélations qui nous furent faites avant le crime étaient cependant catégoriques.

CARNOT — On ne saurait faire état de ces révélations; elles n'émanent point de personnes en qui on puisse avoir confiance.

REWBELL. — Ces révélations n'auraient point de valeur en justice; on peut toujours accuser quelqu'un de vouloir commettre un crime; il me semble bien que les personnes que l'on nous a désignées avaient intérêt à la mort de Petitval; assurément, c'est parmi elles qu'il faut chercher les coupables; mais je reconnais aussi que plusieurs d'entre elles auraient reculé devant un assassinat.

P. BARRAS. — S'il fallait considérer en effet comme coupables de son assassinat toutes les personnes qui avaient intérêt à la mort de Petitval, le nombre en serait grand.

CARNOT. — Beaucoup plus grand qu'on ne le voudrait.

LETOURNEUR. — Sur quels indices les magistrats pourraient-ils guider leurs recherches?

Évidemment ceux qui ont préparé l'assassinat de Petitval ont eu recours à des subalternes; ils ont ordonné et payé le crime, mais ils sont demeurés étrangers à son exécution et ils étaient loin de Vitry au moment où on a assassiné Petitval et sa famille.

Les domestiques ne sont point d'accord dans leurs dépositions; ils ont prétendu que le vestibule du château, au moment du crime, était rempli d'hommes ayant le sabre à la main et portant l'uniforme de la légion de police.

Les domestiques survivants pourront-ils reconnaître ces hommes?

P. BARRAS. — Le crime n'a pas dû être commis comme le rap-

Digitized by Google

portent les domestiques qui ont échappé au massacre; les domestiques qui n'ont point péri s'étaient sauvés ou cachés, qu'auraient-ils pu voir? Et dans leur trouble, ceux qui ont pu voir quelque chose, se sont-ils rendus compte de ce qu'ils voyaient?

REWBELL. — En ne volant aucun objet précieux, les assassins ont commis une maladresse; un vol d'argenterie ou de bijoux aurait suffi pour égarer les soupçons.

P. BARRAS. — Il y avait de si nombreux domestiques au château de Vitry, que des voleurs ordinaires ne s'y seraient point risqués.

CARNOT. — Il fallait que les assassins fussent bien nombreux pour venir à bout, en si peu de temps, de huit ou neuf personnes, qui ont dû se défendre naturellement avec l'énergie du désespoir.

REWBELL. — Bacon n'estime pas le nombre des assassins à moins de quatorze ou quinze.

P. BARRAS. — Petitval était grand et robuste; si l'on admet qu'il n'a pas été surpris, il a dû opposer à ses agresseurs une très vive résistance, d'autant plus qu'il devait se tenir sur ses gardes après tous les avertissements qu'il avait reçus.

REWBELL. — Il ne s'attendait pas à être assassiné chez lui, puisqu'il avait refusé la force de police que l'on voulait envoyer sous un prétexte ou sous un autre au château de Vitry.

P. BARRAS. — Cela est vrai.

CARNOT. — Les pièces saisies chez Petitval ont-elles appris quelque chose?

REWBELL. — Rien que l'on ne sût déjà.

LETOURNEUR. — Dans la lettre que Petitval avait adressée à Barras et à Rewbell, les noms des conventionnels étaient-ils cités?

REWBELL. — Il y avait quelques noms : Rovère, Fouché, Doulcet, Beffroy, Saladin et autres.

CARNOT. — Sur la copie que m'a remise Bénézech, j'ai vu les noms de Tallien, Fréron, d'autres encore.

P. BARRAS. — Pas le moins du monde; ces collègues avaient emprunté de l'argent à Petitval à d'autres époques et pour leurs besoins personnels; les lettres trouvées chez Petitval en font foi.

CARNOT. — Qui dit que d'autres personnes soupçonnées ne sont pas dans le même cas?

P. BARRAS. — C'est fort possible. Petitval avait une grosse fortune et bien des personnes fort honorables ont eu recours à son obligeance.

REWBELL. — Il était en rapport avec quantité de gens, surtout avec des gens de finances et des marchands de biens; mais malgré cela il n'y a aucun doute possible; les circonstances du crime demeurent mystérieuses, non ses causes.

LETOURNEUR. — A-t-on pris les précautions nécessaires au sujet des papiers?

REWBELL. — Conformément à ce qui avait été convenu entre nous, on les a fait enlever pendant la nuit.

Digitized by Google

P. BARRAS. — Il faut les faire porter immédiatement dans les archives du Directoire.

CARNOT. — C'est mon avis, il faut rechercher les coupables avec toute la diligence possible; mais il convient en même temps de donner des ordres pour qu'on observe la discrétion que réclame cette affaire; il ne faut point que l'on remonte aux décisions des anciens Comités.

LETOURNEUR. — Qui était président de la Convention dans la seconde quinzaine de fructidor an II?

P. BARRAS. — Bernard.

LETOURNEUR. — Lequel?

P. BARRAS. — Celui de la Charente-Inférieure.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — On devrait établir une surveillance étroite autour des domestiques du malheureux Petitval, que les assassins ont épargnés pour une cause ou pour une autre.

Peut-être y en a-t-il parmi eux qui ont guidé les meurtriers de leur maître?

REWBELL. — Les services de police ont reçu des ordres en conséquence.

P. BARRAS. — Quelle confiance peut-on avoir dans nos services de police? On prétend même qu'il y avait des policiers parmi les assassins.

CARNOT. — Cela ne m'étonne pas du tout; prenons garde nous-mêmes de ne pas subir, avant qu'il ne soit longtemps, le sort de Petitval.

LETOURNEUR. — Je m'y attends tous les jours.

CARNOT. — Nous sommes entourés de gens de sac et de corde.

LETOURNEUR. — Comment un homme aussi habile que Petitval, a-t-il pu donner tant d'argent à la légère? Il me semble que dès le premier moment il aurait pu s'apercevoir qu'on le trompait.

REWBELL. — Les démarches qu'on lui permettait de faire ne pouvaient aboutir immédiatement, et Petitval se rendait parfaitement compte qu'il fallait de grosses sommes pour aplanir les difficultés et se concilier les concours indispensables.

Si même on avait voulu sincèrement tenir les promesses que l'on faisait, et dont on était d'autant plus prodigue qu'on comptait les éluder, la somme déboursée par Petitval eût été insuffisante.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — De quelle somme Petitval se plaignait-il d'avoir été escroqué?

REWBELL. — De huit cent cinquante mille livres environ.

LETOURNEUR. — C'est une somme cela.

CARNOT. — En effet.

REWBELL. — Elle devait paraître moins considérable à Petitval qui avait une très grosse fortune, qu'il faisait valoir avec beaucoup d'habileté.

Digitized by Google

CARNOT. — Sa lettre à Rewbell et à Barras prouvait qu'il avait formé un complot; vivant, il aurait pu être poursuivi.

P. BARRAS. — On ne forme pas un complot à soi tout seul.

CARNOT. — Petitval se plaignait des représentants qui lui avaient soutiré des sommes plus ou moins fortes et qui n'avaient rien fait; mais d'autres, dont il ne parlait pas, ont pu entrer dans ses vues et préparer un complot.

REWBELL. — Rien de ce genre n'apparaît jusqu'ici; il se bornait à demander l'annulation d'actes qu'il incriminait de faux.

CARNOT. — L'ordre public et la légalité ne le permettaient point.

REWBELL. — Si, la justice prononce chaque jour sur des contestations en matière d'état civil.

CARNOT. — Cette question n'est pas de notre compétence, et nous n'avons pas à l'examiner. De la part de Petitval il y avait certainement tentative de corruption suivie d'effet.

REWBELL. — Ceci est une autre question, et elle est encore bien moins de notre compétence que la première.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Je crois qu'on ne saurait contester la bonne foi et les sentiments d'honneur de Petitval; mais malgré tout il y avait tentative de corruption.

REWBELL. — La justice aurait apprécié.

P. BARRAS. — La question n'est point là; Petitval était de taille à se défendre; il demandait une chose juste dans un esprit de fidélité et de dévouement qui l'honorait.

LETOURNEUR. — Q'ont dit les témoins qu'on a interrogés?

REWBELL. — Aucune déposition n'a fait la lumière sur les causes du crime; Petitval ne communiquait ses affaires à personne.

On le savait possesseur d'une très grosse fortune, qu'il faisait valoir habilement; il menait un grand train de maison, on le disait obligeant et serviable.

Depuis un certain temps, il faisait de continuels voyages, on ne sait exactement où il se rendait, ni pour quels motifs il s'absentait aussi fréquemment.

J'ai appris cependant, par une lettre de Tort de la Sonde, qu'il était en Belgique il y a quelques semaines; les assassins n'ont point manqué de tuer les domestiques qui auraient pu fournir des renseignements sur les allées et venues de leur maître.

P. BARRAS. — On a égorgé les domestiques qui étaient particulièrement attachés à sa personne; la femme de chambre qui soigna l'enfant que vous savez a eu la tête coupée.

CARNOT. — En dehors des personnes désignées par les révélations adressées à Rewbell et à Barras, en dehors de celles que Petitval avait désignées lui-même, lui connaissait-on des ennemis?

P. BARRAS. — Il n'avait aucun ennemi personnel, lui-même le déclare dans une lettre qu'il m'a adressée quelques jours avant sa mort.

Digitized by Google

CARNOT. — L'heureux homme!

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Qu'ont dit les banquiers Michel?

REWBELL. — Ils prétendent avoir appris, avec autant de surprise que de douleur, l'assassinat de Petitval.

Ils n'ont point caché que, depuis quelque temps, il paraissait préoccupé et soucieux. Interrogés sur les causes qui pouvaient provoquer cette sorte d'inquiétude que manifestait Petitval, ils ont répondu ne point les connaître.

CARNOT. — Ont-ils laissé entrevoir qu'ils en connaissaient plus qu'ils n'en disaient.

REWBELL. — Oui.

LETOURNEUR. — Alors ils soupçonnent d'où est venu le coup?

REWBELL. — Très probablement.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Que dit-on des frères Michel?

REWBELL. — Beaucoup de mal et peu de bien. Enrichis en quelques années par des opérations louches mais fructueuses, ils sont au nombre des plus gros banquiers de la capitale.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Pouvaient-ils retirer quelques profits de la mort de Petitval?

REWBELL. — Je crois, jusqu'à preuve du contraire, que la mort de Petitval ne pouvait leur être d'aucune utilité. Ils seront comptables vis-à-vis des héritiers de Petitval des sommes que Petitval avait, ou pouvait avoir, dans leur maison; peu de jours avant sa mort, Petitval indiquait à Delessert quelle somme il avait en dépôt chez les Michel frères; or, les déclarations de ceux-ci concordent avec celles de Petitval lui-même.

Cette concordance est une grande présomption en leur faveur; j'estime qu'en justice on la tiendrait pour décisive.

LAREVELLIÈRE-LEPAUX. — Que disait au juste Tort de la Sonde dans sa lettre?

REWBELL. — Il prétendait que Petitval avait remis 70,000 livres à Cambacérès une première fois et 25,000 quelques semaines après.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Pour quel objet?

REWBELL. — Pour que Cambacérès s'occupât du fils de Louis XVI, et que l'on fît la preuve juridique de la substitution.

LETOURNEUR. — Est-ce donc possible en droit?

REWBELL. — Oui.

CARNOT. — Tort de la Sonde a la réputation d'un financier taré et véreux.

P. BARRAS. — La réputation de Tort de la Sonde ne nous regarde en rien; nous n'avons qu'à nous assurer de l'exactitude de ses renseignements.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Une lettre adressée à Cambacérès, et interceptée par la police, semble confirmer la révélation de Tort de la Sonde. Qui avait écrit cette lettre?

Digitized by Google

REWBELL. — Un certain homme de loi du nom de Paris de l'Amaury.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Dans les 850,000 livres qu'on lui avait escroquées, Petitval comprenait-il les 100,000 livres qu'il aurait versées à Cambacérès?

REWBELL. — Je n'en sais rien, mais en raison de la situation de fortune de Cambacérès, Petitval pouvait espérer recouvrer cette somme.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Petitval connaissait-il Cambacérès depuis longtemps?

P. BARRAS. — Je puis prouver que les deux hommes se connaissaient bien avant Thermidor.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Mais Petitval fut inquiété pendant la Terreur?

P. BARRAS. — Sa belle-mère et lui furent arrêtés quelques semaines avant Thermidor; ils furent rendus à la liberté peu de jours avant la chute de Robespierre.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — S'occupait-il déjà du fils de Louis XVI à cette époque?

REWBELL. — Il s'en est toujours occupé; il était en possession des papiers de Malesherbes dont il avait reçu les dernières instructions.

CARNOT. — Tout cela prouve bien une conspiration.

REWBELL. — On ne saurait l'établir; il poursuivait le recouvrement des sommes dues au fils de Louis XVI, mineur, et il voulait rendre à cet enfant son existence légale.

Ce n'est donc point là une conspiration; Petitval ne s'occupait nullement de politique; au contraire, il se tenait systématiquement à l'écart des querelles des partis.

P. BARRAS. — Je puis attester que Petitval ne s'occupait pas de politique; il était totalement absorbé par ses propres affaires et par le recouvrement des sommes dues au fils de Louis XVI.

CARNOT. — De qui tenait-il ces pouvoirs?

REWBELL. — Louis XVI avait remis à Malesherbes des procurations écrites et signées de sa main. Malesherbes de son côté les avait données à Petitval; ces procurations valaient ce qu'elles valaient; elles pouvaient suffire aux yeux de tout dépositaire de bonne foi; même au point de vue strictement juridique elles n'étaient point sans valeur.

CARNOT. — Comment Petitval pouvait-il réclamer notre appui dans ces conditions? Qu'aurions-nous pu pour lui à supposer que nous aurions voulu nous occuper de cette affaire?

P. BARRAS. — Il nous demandait d'user de notre influence auprès d'hommes qui avaient été nos collègues, et dont plusieurs sont et demeurent nos obligés.

Nous avions eu recours à sa bourse quand il avait fallu préparer la

Digitized by Google

révolution thermidorienne; il avait donc des droits à notre bienveillance comme à notre estime, il ne nous demandait rien qui fût contraire à l'honneur et à notre devoir républicain.

Pour ma part, je n'ai rien à cacher, je m'honore de tout ce que j'ai fait. Je n'ai point à redouter un débat public; tous les cœurs capables de quelque sensibilité seront avec moi; mais d'autres, je le sais, ne peuvent pas considérer le passé avec la même assurance.

Je reconnnais toutefois qu'il peut être inutile et même dangereux de revenir sur certains événements.

Petitval espérait que notre intervention pourrait le faire rentrer dans une partie des sommes qu'on lui avait soutirées; la lettre qu'il m'a écrite si peu de jours avant sa mort prouve bien la pureté de ses intentions; il n'entrait nullement dans ses vues d'ajouter à nos embarras et de nous mettre dans une situation fausse.

REWBELL. — Petitval était un parfait honnête homme, ses sentiments politiques pouvaient l'éloigner de nous, mais il ne conspirait point, comme tant d'autres, contre les institutions de sa patrie.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — J'ai souvent entendu parler de lui, et toujours avec éloge.

P. BARRAS. — Je lui avais adressé plusieurs personnes dignes de commisération et tombées dans le besoin; il les a aidées avec beaucoup d'empressement et de générosité.

REWBELL. — Je lui rends le même témoignage.

CARNOT. — Je n'en retiens pas moins qu'il a corrompu ou cherché à corrompre des membres de la Convention.

REWBELL. — Soit! Mais sa mort le dispense de rendre des comptes à la justice; l'opinion publique ne lui aurait pas été défavorable s'il eût été poursuivi pour crime de corruption.

Il n'y a pas à s'occuper d'ailleurs de ce qu'on aurait pu dire pour le charger, ou de ce qu'il aurait pu alléguer pour sa défense. Nous devons nous occuper de ceux qui l'ont assassiné ou fait assassiner, et des conséquences qu'une telle affaire peut avoir.

P. BARRAS. — Là est toute la question.

CARNOT. — Sans doute.

LETOURNEUR. — C'est de toute évidence.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Nous ne sommes point un tribunal mais un gouvernement; il convient donc d'examiner à l'exclusion de tout le reste la conduite que nous avons à tenir dans cette circonstance.

Je suis pour ma part complètement étranger aux intrigues de ces dernières années; on s'aperçoit aujourd'hui combien la politique des anciens comités de gouvernement a été funeste; tous nos embarras viennent de cette politique; il était contraire aux principes républicains d'enfermer les enfants de Louis XVI; cette mesure ne se justifiait à aucun point de vue; on n'avait pas à faire supporter à ces enfants les fautes de leurs parents; leur emprisonnement ne pouvait s'éterniser;

Digitized by Google

on eût toujours été dans l'obligation d'y mettre un terme; comme on a rendu la fille à la liberté, on aurait dû, un peu plus tôt ou un peu plus tard, ouvrir les portes au fils.

P. BARRAS. — On pouvait remettre la fille à une puissance étrangère sans inconvénient, non le fils.

Même en France, sur le territoire national, on ne pouvait rendre le fils de Louis XVI à une liberté complète. Je l'ai déclaré aux représentants de la droite à la veille de Thermidor.

CARNOT. — Alors pourquoi ne pas le laisser au Temple?

P. BARRAS. — Parce qu'il ne pouvait pas y recevoir les soins que réclamaient son âge et son état.

Mais j'entendais qu'il demeurât toujours à la disposition de la Convention nationale, et j'avais pris les dispositions nécessaires pour qu'on ne pût l'enlever.

Je ne suis pour rien dans les événements qui ont suivi; j'avais détruit la tyrannie des comités de gouvernement, on la vit renaître de ses cendres; je m'en lave les mains.

Ceux qui me blâment aujourd'hui de la mesure que nous avons prise, mes amis et moi, sont justement ceux qui acceptaient de livrer le fils de Louis XVI à l'Espagne.

CARNOT. — Ils avaient tort.

P. BARRAS. — C'est mon avis.

REWBELL. — J'ai la prétention d'être aussi bon républicain et aussi bon patriote que quiconque, mais je n'aime pas beaucoup que l'on persécute les femmes et les enfants.

CARNOT. — Petitval n'avait-il pas essayé de corrompre les gardiens du Temple?

P. BARRAS. — Pas à ma connaissance.

CARNOT. — On a prétendu le contraire; on a même accusé le surveillant Laurent d'une manière formelle.

P. BARRAS. — Je tiens Laurent pour un fort honnête homme; il m'avait été recommandé par Botot et par Botot-Dumesnil; je ne sache pas qu'on ait jamais eu à se plaindre de lui.

On a offert il est vrai une somme assez forte à Laurent, qui l'a du reste refusée; et cette somme lui fut offerte alors que l'enfant n'était plus au Temple.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Qui avait essayé de le corrompre?

P. BARRAS. — Un homme de loi du nom de Lallemant qui jouait du reste dans cette intrigue le rôle d'un simple commissionnaire.

REWBELL. — Je ne crois pas qu'on puisse retenir contre Petitval une seule tentative de corruption.

Pour ce qui est des conventionnels qu'il incriminait, ils étaient des représentants du peuple, non des dépositaires de l'autorité publique.

Plusieurs d'entre eux sont avocats, ils ne manqueront pas de dire que, s'ils ont reçu de l'argent de Petitval, c'est à titre d'honoraires.

Par suite des acquisitions qu'il avait faites, Petitval avait en effet

Digitized by Google

plusieurs procès; on a trouvé dans son cabinet de travail des consultations écrites relatives à ces procès et émanant justement de quelques-uns des conventionnels qu'il accuse.

D'autres nieront purement et simplement, affirmant qu'ils n'ont rien reçu de Petitval; la justice est désarmée quand les preuves matérielles font défaut.

On peut admettre aussi que des intermédiaires véreux ont soutiré des sommes plus ou moins fortes à Petitval, en lui laissant croire que ces sommes seraient remises par eux à tel ou tel conventionnel influent.

LETOUREUR. — Une affaire de ce genre, si l'instruction n'en est pas conduite avec une extrême prudence, peut jeter la déconsidération sur une foule de personnes très estimables.

CARNOT. — C'est justement ce qu'il y a lieu de redouter; une fois la médisance mise en mouvement, elle ne s'arrêtera point.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Nos collègues Barras et Rewbell connaissaient-ils depuis longtemps les projets de Petitval?

P. BARRAS. — Des amis communs m'en avaient informé.

REWBELL. — Ma réponse sera la même que celle de Barras.

CARNOT. — Notre collègue Barras, qui connaissait Petitval depuis plusieurs années, aurait dû lui faire des représentations.

P. BARRAS. — Il n'entre point dans mes habitudes de donner des conseils aux gens qui ne m'en demandent pas.

REWBELL. — Petitval n'aurait écouté aucun conseil; il croyait accomplir un devoir; rien ne l'aurait retenu.

P. BARRAS. — Certainement.

CARNOT. — Le public ne fera point de distinctions subtiles; il estimera que Petitval avait formé un complot pour rétablir la royauté au profit du fils de Louis XVI; Petitval avait essayé de suborner des mandataires de la Nation, il leur avait remis de l'argent, il l'a reconnu et déclaré lui-même; il y avait collusion en vue de préparer certains événements, la conspiration n'est pas douteuse.

REWBELL. — Pas le moins du monde; Petitval n'attaquait ni les institutions républicaines, ni le gouvernement établi; il se bornait à réclamer des sommes dues à la succession de Louis XVI, et à poursuivre l'annulation d'un acte de décès qu'il incriminait de faux.

Il était tout naturel qu'il cherchât à s'assurer certains concours et certaines influences, l'affaire n'était nullement politique; elle aurait pu le devenir par la suite, je ne le conteste pas.

Nos actes peuvent avoir des conséquences dont nous ne sommes point toujours responsables; mais, jusqu'au moment où il a été assassiné, Petitval n'avait pas formé de complot.

LETOURNEUR. — Petitval avait-il des relations avec les chefs royalistes?

REWBELL. — Cela est douteux; je crois même que les chefs royalistes, bien loin de seconder ses projets, les auraient contrariés. Petit-

Digitized by Google

val, je l'ai déjà dit, se tenait tout à fait en dehors des querelles des partis; tous les rapports de police sont formels sur ce point.

CARNOT. — Comment connaissait-il Tort de la Sonde?

P. BARRAS. — Je crois qu'il le connaissait fort peu; les financiers sont en rapport avec toutes sortes de gens.

CARNOT. — Alors comment Tort de la Sonde pouvait-il connaître les dangers que courait Petitval et les noms de ses ennemis?

REWBELL. — Tort de la Sonde entretient une correspondance suivie avec plusieurs députés et aussi avec plusieurs banquiers qui avaient avec Petitval des rapports d'affaires ou d'amitié.

CARNOT. — Ce serait donc uniquement pour se dérober au remboursement des sommes qu'il aurait reçues de lui que quelques anciens conventionnels restés dans la vie publique ou rentrés dans la vie privée auraient fait assassiner Petitval?

REWBELL. — Bacon pense qu'on voulait aussi lui voler des papiers importants; l'opinion de Bacon est la mienne.

S'il faut dire toute ma pensée, j'ajoute qu'on a tué Petitval, non seulement pour se soutraire au paiement des dettes que l'on pouvait avoir contractées vis-à-vis de lui, mais encore pour s'emparer de documents qu'il possédait et pour empêcher les révélations qu'il menaçait de faire.

P. BARRAS. — C'est absolument mon avis.

Les papiers qu'on a volés à Petitval concernaient le fils de Louis XVI, je n'ai aucun doute là-dessus.

REWBELL. — C'est en effet ce que Courtois m'a affirmé ce matin.

CARNOT. — Quel est-ce Courtois?

REWBELL. — Courtois était le factotum et à l'occasion le secrétaire de Petitval; il me paraît digne de confiance.

P. BARRAS. — Le 25 frimaire, Courtois est venu me parler spontanément des dangers qui, selon lui, menaçaient son maître; il me donna des détails et des renseignements qui ne me permirent point de suspecter sa sincérité; il cita les noms des anciens conventionnels qui complotaient l'assassinat de Petitval. Il me donna aussi les noms de plusieurs députés qui recevaient régulièrement des subsides du cabinet de Londres.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Les anciens conventionnels indiqués par Tort de la Sonde, dans sa lettre, sont bien les mêmes que ceux qu'a dénoncés Courtois dans sa visite à Barras en frimaire?

P. BARRAS. — Oui.

CARNOT. — Parmi les anciens conventionnels dénoncés il en est qui sont incapables absolument, comme nous l'avons déjà observé, de commettre ou de faire commettre un assassinat.

REWBELL. — Aussi ne considérons-nous pas commes coupables de l'assassinat de Petitval, tous les anciens conventionnels dénoncés, mais seulement quelques-uns d'entre eux.

P. BARRAS. — Tous n'ont point pris part à l'assassinat de Petitval,

Digitized by Google

mais tous ont dû apprendre cet assassinat avec joie, car il les délivre d'un danger imminent.

Dans sa lettre Petitval écrit formellement : « qu'il veut dénoncer à l'opinion public et flétrir des hommes qui, trahissant le mandat qu'ils tiennent de leurs concitoyens, se sont vendus au gouvernement anglais. »

LETOURNEUR. — Petitval n'était-il point emporté par ses ressentiments personnels?

REWBELL. — Petitval était un honnête homme, incapable de recourir à la calomnie.

LETOURNEUR. — Mais ces renseignements étaient-ils exacts?

P. BARRAS. — La grosse fortune de Petitval lui permettait d'être exactement renseigné.

Petitval avait acheté à la femme de Monciel, pour une somme très considérable, vingt cinq mille livres je crois, la liste des anciens conventionnels et des membres des deux conseils, qui recevaient des subsides de l'Angleterre.

La femme de Monciel tenait elle-même ce document du secrétaire de Lord Amherst.

Ces députés sont du reste éminemment suspects et nous n'avons pas attendu les révélations de Petitval pour les faire surveiller de près. Leurs noms sont sur nos lèvres, vous les connaissez comme moi.

LETOURNEUR. — Mais si ces députés sont royalistes, ils ne devaient point contrarier les projets de Petitval?

P. BARRAS. — Ils avaient reçu le mot d'ordre du cabinet de Londres qui voulait qu'on considérât le fils de Louis XVI comme mort. Le gouvernement anglais ne voulait point entendre parler de cet enfant.

REWBELL. — Le gouvernement anglais avait pour cela ses raisons; elles sont faciles à comprendre.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Le gouvernement anglais a-t-il connu la vérité immédiatement?

P. BARRAS. — Il y a lieu de le supposer.

REWBELL. — Comment le cabinet de Londres aurait-il pu ignorer ce que le cabinet de Vienne avait appris aussitôt après l'événement?

CARNOT. — Parmi les papiers que l'on a fait enlever a-t-on retrouvé la lettre de Puisaye?

REWBELL. — Oui.

CARNOT. — Je parle de la lettre dont Petitval faisait mention dans ses déclarations écrites à Barras?

REWBELL. — C'est bien celle-là.

P. BARRAS. — Il y a là une nouvelle preuve de la bonne foi de Petitval et de sa ferme résolution de demeurer complètement étranger aux complots royalistes.

La copie qu'il m'avait remise *était absolument conforme à l'ori-*

Digitized by Google

ginal que nous venons de saisir. Petitval était un homme d'honneur qui n'avait rien à cacher.

LETOURNEUR. — Qu'écrivait Puisaye?

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Oui, que voulait-il de Petitval?

REWBELL. — Il demandait des fonds à Petitval pour la cause royaliste; faisant état de la fortune de Petitval, il sollicitait de lui une somme de soixante mille livres.

Puisaye invoquait dans sa lettre le nom de Calonne qui avait autrefois, paraît-il, rendu quelques services à la famille Petitval.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Petitval avait-il répondu à la lettre de Puisaye?

P. BARRAS. — Petitval a affirmé qu'il n'avait fait aucune réponse à la requête de Puisaye, et je ne mets point sa parole en doute.

LETOURNEUR. — Dans sa lettre à Barras, Petitval portait-il, contre tous les anciens conventionnels qu'il dénonçait, une accusation commune et les chargeait-il tous également ou en désignait-il plus particulièrement quelques-uns?

P. BARRAS. — Il paraissait en vouloir surtout à Rovère.

CARNOT. — Rovère est un scélérat.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Un gredin capable de tout.

P. BARRAS. — Il n'y a pas à l'heure qu'il est un royaliste plus zélé que cet ancien lieutenant de Jourdan Coupe-Tête.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Avait-il soutiré beaucoup d'argent à Petitval?

REWBELL. — Oui.

LETOURNEUR. — Le contraire m'eût étonné.

CARNOT. — C'est quand il fut président de la Convention nationale, en pluviôse an III, qu'il a dû commencer à mettre Petitval en coupe réglée.

P. BARRAS. — Il avait abusé de la bonne foi de Petitval bien avant cette époque.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Comment Petitval pouvait-il accorder quelque confiance à un tel homme?

REWBELL. — Bien d'autres s'y sont laissé prendre.

P. BARRAS. — Malgré sa réputation, Rovère avait des amis dans la droite, il en avait aussi dans d'autres parties de la Convention.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Ne pourrait-on pas admettre que Petitval a été assassiné, non point à l'instigation d'anciens conventionnels, mais à l'instigation d'agents royalistes. Il devait être une gêne pour les frères de Louis XVI qui étaient certainement au courant de ses démarches et de ses projets.

REWBELL. — On peut l'admettre, mais les agents royalistes n'auraient pas manqué de se concerter au préalable avec Rovère.

LETOURNEUR. — Dans sa lettre à Barras, Petitval se plaignait-il d'avoir été menacé par ceux qui l'avaient escroqué et qu'il dénonçait?

Digitized by Google

mais tous ont dû apprendre cet assassinat avec [illegible] ont il était d'un danger imminent. [illegible] compte que

Dans sa lettre Petitval écrit formellemen[illegible] ccasion. l'opinion public et flétrir des hommes q[illegible] aire bien renseignés de leurs concitoyens, se [illegible] sur ses gardes et à anglais. » [illegible] nts avaient décidé sa

LETOURNEUR. — Petitval n'é[illegible] ments personnels? [illegible] ces que nous avons fait

REWBELL. — Petitval é[illegible] rir à la calomnie. [illegible] c'est un intrigant fort auda-

LETOURNEUR. — [illegible]

P. BARRAS. — [illegible] -il trop. exactement re[illegible] aient à Paris les personnes avec lesquelles Petitval [illegible] le plus intimement lié. Le sait-on?

[illegible] — J'ai donné ordre à Bacon de s'en informer. Comme [illegible] déjà observé, Petitval, quoiqu'il reçût beaucoup de monde, était [illegible] communicatif et se livrait à peu de gens.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Les frères Michel étaient-ils au courant de toutes ses affaires?

REWBELL. — Je ne le crois pas, mais par ce qu'ils en connaissaient, ils ont pu deviner le reste.

LETOURNEUR. — A-t-on fait l'inventaire des papiers que nous avons fait saisir?

REWBELL. — Non; cet inventaire ne pourra être fait que dans quelques jours, quand tous les papiers auront été examinés.

CARNOT. — Qui est chargé de ce travail?

REWBELL. — Mon secrétaire et celui de Barras.

CARNOT. — Je suis d'avis qu'après examen les papiers qu'il y aura intérêt à conserver soient déposés immédiatement dans nos archives.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Les bureaux de l'Intérieur et de la Police ne m'inspirent aucune confiance.

P. BARRAS. — Ceux de la Police sont encore plus suspects.

REWBELL. — [illegible]

CARNOT. — [illegible] il est préférable que ces papiers soient déposés dans nos archives.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ent ne pas l'être; l'un d'eux a peut-être introduit les assa-

anciens conventionnels dénoncés par Petitval deux ou
à mon avis, sont capables de commettre ou de faire
me.
ccusait pas de comploter sa mort; il les accusait
r escroqué de l'argent.
ne le remarque Carnot, des soupçons ne sont
il pourrait fort bien se faire que ce crime

révélations que l'on nous a faites, mais je
justice puisse en faire état.

LER. — Il serait fort inutile d'arrêter des gens que l'on ait obligé de relâcher ensuite faute de preuves, et qui ne manqueraient point, pour se justifier, d'accuser à leur tour d'autres personnes.

REWBELL. — Certainement.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — J'estime que nous devons laisser les policiers et les magistrats faire leur besogne.

Ceux qui ont fait des révélations à nos collègues Rewbell et Barras peuvent s'adresser à la justice; mais nous n'avons point à être leurs commissionnaires, ni à nous rendre en quelque manière responsables de leurs déclarations en les répétant.

Que la justice suive son cours; qu'elle accomplisse sa tâche; qu'elle arrête les coupables si elle le peut, et qu'elle les punisse rigoureusement comme elle le doit.

Nous n'avons pas plus à intervenir dans cette affaire pour gêner l'action des magistrats que pour la précipiter.

Demeurons complètement étrangers à cette affaire; son examen ne saurait rentrer dans nos attributions; évitons cependant d'avoir des rapports avec des personnes qui peuvent être compromises d'un instant à l'autre.

Au reste, les représentants dénoncés par Tort de la Sonde et par Petitval lui-même ne m'inspirent aucune confiance; en principe, un homme qui se vend à l'étranger est capable de tout.

CARNOT. — C'est tout à fait mon sentiment; souhaitons que les coupables soient punis comme ils méritent de l'être et laissons à la justice le soin d'éclaircir cette affaire.

LETOURNEUR. — Elle n'y parviendra pas.

REWBELL. — Jusqu'à ce moment elle est impuissante, car elle n'a que des présomptions.

P. BARRAS. — Elle fait même fausse route, car j'ai la conviction que les frères Michel, que l'on soupçonne, ne sont pour rien dans le crime.

Il est certain que plusieurs personnes avaient intérêt à se débarras-

Digitized by Google

P. BABRAS. — Non, il ne parlait point des menaces dont il était l'objet, il les dédaignait; mais il se rendait parfaitement compte que l'on chercherait à se débarrasser de lui à la première occasion.

Un certain Asvédo et Dossonville, individus d'ordinaire bien renseignés, lui avaient dit et écrit qu'il eût à se tenir sur ses gardes et à prendre ses précautions, car des hommes puissants avaient décidé sa mort.

La lettre d'Asvédo est au nombre des pièces que nous avons fait saisir.

LETOURNEUR. — Je connais Asvédo, c'est un intrigant fort audacieux et qui sait beaucoup de choses.

P. BARRAS. — Peut-être en sait-il trop.

CARNOT. — Quelles étaient à Paris les personnes avec lesquelles Petitval était le plus intimement lié. Le sait-on?

REWBELL. — J'ai donné ordre à Bacon de s'en informer. Comme je l'ai déjà observé, Petitval, quoiqu'il reçût beaucoup de monde, était peu communicatif et se livrait à peu de gens.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Les frères Michel étaient-ils au courant de toutes ses affaires?

REWBELL. — Je ne le crois pas, mais par ce qu'ils en connaissaient, ils ont pu deviner le reste.

LETOURNEUR. — A-t-on fait l'inventaire des papiers que nous avons fait saisir?

REWBELL. — Non; cet inventaire ne pourra être fait que dans quelques jours, quand tous les papiers auront été examinés.

CARNOT. — Qui est chargé de ce travail?

REWBELL. — Mon secrétaire et celui de Barras.

CARNOT. — Je suis d'avis qu'après examen les papiers qu'il y aurait intérêt à conserver soient déposés immédiatement dans nos archives.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Les bureaux de l'Intérieur et de la Police ne m'inspirent aucune confiance.

P. BARRAS. — Ceux de la Police sont encore plus suspects.

REWBELL. — Ils sont proprement une forêt de Bondy.

CARNOT. — Pour ces raisons et d'autres encore, il est préférable que ces papiers soient déposés dans nos archives.

LETOURNEUR. — Je suis de cet avis.

P. BARRAS. — Moi de même.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Je pense comme mes collègues.

REWBELL. — Je donnerai des ordres en conséquence.

CARNOT. — Cette affaire est fort obscure; des soupçons ne sont point une certitude; malgré tout, je dis qu'il y a doute sur les motifs qui ont poussé les assassins; nous ne connaissons même pas exactement les circonstances du crime.

Les dépositions des domestiques de Petitval peuvent être véridiques,

Digitized by Google

elles peuvent ne pas l'être; l'un d'eux a peut-être introduit les assassins.

Parmi les anciens conventionnels dénoncés par Petitval deux ou trois seulement, à mon avis, sont capables de commettre ou de faire commettre un crime.

Petitval ne les accusait pas de comploter sa mort; il les accusait seulement de lui avoir escroqué de l'argent.

REWBELL. — Comme le remarque Carnot, des soupçons ne sont point des certitudes, et il pourrait fort bien se faire que ce crime demeurât impuni.

Je tiens pour sincères les révélations que l'on nous a faites, mais je ne crois pas que la justice puisse en faire état.

LETOURNEUR. — Il serait fort inutile d'arrêter des gens que l'on serait obligé de relâcher ensuite faute de preuves, et qui ne manqueraient point, pour se justifier, d'accuser à leur tour d'autres personnes.

REWBELL. — Certainement.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — J'estime que nous devons laisser les policiers et les magistrats faire leur besogne.

Ceux qui ont fait des révélations à nos collègues Rewbell et Barras peuvent s'adresser à la justice; mais nous n'avons point à être leurs commissionnaires, ni à nous rendre en quelque manière responsables de leurs déclarations en les répétant.

Que la justice suive son cours; qu'elle accomplisse sa tâche; qu'elle arrête les coupables si elle le peut, et qu'elle les punisse rigoureusement comme elle le doit.

Nous n'avons pas plus à intervenir dans cette affaire pour gêner l'action des magistrats que pour la précipiter.

Demeurons complètement étrangers à cette affaire; son examen ne saurait rentrer dans nos attributions; évitons cependant d'avoir des rapports avec des personnes qui peuvent être compromises d'un instant à l'autre.

Au reste, les représentants dénoncés par Tort de la Sonde et par Petitval lui-même ne m'inspirent aucune confiance; en principe, un homme qui se vend à l'étranger est capable de tout.

CARNOT. — C'est tout à fait mon sentiment; souhaitons que les coupables soient punis comme ils méritent de l'être et laissons à la justice le soin d'éclaircir cette affaire.

LETOURNEUR. — Elle n'y parviendra pas.

REWBELL. — Jusqu'à ce moment elle est impuissante, car elle n'a que des présomptions.

P. BARRAS. — Elle fait même fausse route, car j'ai la conviction que les frères Michel, que l'on soupçonne, ne sont pour rien dans le crime.

Il est certain que plusieurs personnes avaient intérêt à se débarras-

Digitized by Google

ser de Petitval, mais je ne vois pas du tout que l'on puisse mettre les Michel au nombre de ces personnes.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Les protestations des Michel frères paraissent-elles sincères?

REWBELL. — Oui.

P. BARRAS. — Et appuyées sur des faits par dessus le marché.

CARNOT. — Je n'incrimine point les frères Michel; mais je sais qu'on les soupçonne.

REWBELL. — Ce sont des usuriers; ils sont durs et avides; ils ont beaucoup d'ennemis; c'est d'après leur réputation qu'on les a soupçonnés.

P. BARRAS. — Quelques-uns de nos anciens collègues de la Convention ont une réputation bien pire encore. J'ai vu Rovère à l'œuvre; je sais de quoi il est capable.

D'autres qui n'ont point commis les mêmes crimes que Rovère ne valent pas mieux que lui.

CARNOT. — Il y avait des brigands sur les bancs de la Convention; on sait ce qu'ils ont fait quand on les a envoyés dans les départements.

LETOURNEUR. — Et encore on ne sait pas tout.

CARNOT. — Il vaudrait mieux que le nom de Cambacérès ne fût pas prononcé dans cette affaire; il a pu recevoir de l'argent de Petitval pour une cause licite.

LETOURNEUR. — Il est fort intéressé, mais il reculerait devant un crime.

REWBELL. — Bien sûr que ce n'est pas lui qui a assassiné Petitval, mais il n'a peut-être pas détourné de leur projet ceux qui voulaient l'assassiner.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Il n'y a pas d'homme plus égoïste ni plus peureux que Cambacérès; il sera toujours de l'avis du plus fort.

REWBELL. — Merlin prétend que Cambacérès est la fausseté même.

P. BARRAS. — Et Cambacérès prétend que Merlin est la duplicité faite homme.

REWBELL. — Ils n'ont pas plus de caractère ni de principe l'un que l'autre; on peut les mettre dans le même sac.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — C'est comme Fouché, vous n'ignorez point sa conduite à Lyon. Cette conduite nous permet-elle de croire qu'il reculerait devant un crime?

CARNOT. — Fouché est un coquin.

REWBELL. — De la pire espèce.

P. BARRAS. — Et les agents royalistes qui pullulent dans Paris hésiteraient-ils à commettre un crime pour s'emparer des papiers qu'ils pourraient revendre un bon prix aux frères de Louis XVI ou au cabinet de Londres, voire à celui de Vienne?

Digitized by Google

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Ils n'hésiteraient pas un seul instant.

CARNOT. — Il me semble qu'on peut compter sur la discrétion de Bacon.

REWBELL. — Nous pouvons compter sur lui tant que nous serons en état de le payer.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — Sans doute.

CARNOT. — Cette affaire est embarrassante; je suis d'avis que notre collègue Rewbell continue à s'en occuper spécialement et s'entende à son sujet avec les ministres compétents; il conviendrait de les faire venir et de les inviter à se conformer strictement aux instructions que Rewbell leur donnera en notre nom.

LAREVELLIÈRE-LEPEAUX. — J'adopte l'avis de Carnot.

LETOURNEUR. — Cet avis est le plus sage.

P. BARRAS. — Il me semble tel.

Le Directoire adopte.

LA

POLICE SECRÈTE AUTRICHIENNE ET LES FRANÇAIS

DANS LES PROVINCES LOMBARDO-VÉNITIENNES

DE 1815 A 1819[1]

Dès que fut connue la nouvelle du débarquement de Napoléon à Antibes, les provinces lombardo-vénitiennes, qu'occupaient les Autrichiens, furent en émoi, ainsi qu'en témoigne la communication suivante :

Le commissaire politique de S. Paolo (quartier de Venise) au conseiller J. R., directeur général de la police à Venise. Le 19 mars 1815.

La nouvelle apportée par les gazettes du départ de Bonaparte de l'île d'Elbe avec un matériel de guerre et des soldats, et ses aventures ultérieures forment le fond de toutes les conversations et provoquent de l'agitation. Chacun en tire des conclusions selon sa fantaisie et découvre des raisons mystérieuses; on imagine qu'il a partie liée avec

1. Les documents que nous publions sont conservés à Milan, Castello Sforzesco, Archivio di Stato, Risorgimento. Doc. 90, 1292, 68, 1476, 69. Ils sont écrits en italien; c'est donc seulement une traduction que l'on trouvera ici.

Digitized by Google

d'autres puissances. Ceux qui sont mal intentionnés se bercent de l'espérance de changements et ceux qui sont bien intentionnés s'inquiètent.

Bien que la chose soit de peu d'importance et ne doive faire appréhender aucune conséquence grave, néanmoins une surveillance plus active devient nécessaire afin que les conversations n'aboutissent pas à des résultats regrettables.

La police voyait partout des manifestations de sympathie, tout en reconnaissant d'ailleurs qu'on pouvait leur donner un autre sens :

Protocole réservé adressé au commissaire de police de S. Paolo, en date du 7 avril 1815.

Les mots « Napoléon mort » se trouvent souvent inscrits sur les murs de votre quartier; on peut y voir un sens doublement ironique à moins que ce ne soit l'œuvre sans conséquence d'un imbécile. De toute façon, ces sortes d'inscriptions sont toujours suspectes et le commissaire du quartier S. Paolo devra avoir soin d'en empêcher la multiplication et d'en découvrir les auteurs.

Signé : Bighettini RAAB.

C'est pourquoi une circulaire fut adressée à la date du 19 mai 1815, au directeur général de la police vénitienne, Raab, par le comte Goes[1] sur l'ordre du gouverneur comte Chlumezky, afin de régler le sort réservé aux Français qui viendraient chercher refuge dans les possessions italiennes de l'empire; quel que fût leur passé, on ne les accueillait d'ailleurs qu'en suspects :

Prévoyant que, par suite des derniers événements survenus en France, une grande partie des Français qui avaient émigré durant la Révolution et qui depuis un an étaient rentrés dans leur pays seront amenés à en sortir de nouveau et que d'autres qui se sont montrés trop attachés au parti royal devront en faire autant. S. M. I. et R. a daigné, en date du 1er de ce mois, établir la réglementation suivante à l'égard de ces pauvres Français qui régulièrement ne devraient pas être autorisés à séjourner dans ses États. Le droit de résider dans mes États sera accordé tant aux nouveaux qu'aux anciens émigrés s'ils peuvent justifier de leur identité, de leurs opinions et de leur attitude passée. A cet effet, lorsqu'ils se présenteront à la frontière, ils seront dirigés sur la capitale la plus proche, où ils subiront de temps en temps

1. Le comte Pierre de Goes, baron de Carlsberg et de Mosburg, seigneur d'Ebenthal, Triffen, Pach, Halleg..., membre de la noblesse d'Autriche, de Galicie, de Styrie, chevalier de plusieurs ordres, conseiller intime et chambellan. Il fut directeur général de la police et plus tard gouverneur de la ville de Venise.

Digitized by Google

les examens prescrits à l'égard des étrangers. On enverra sans délai leurs passeports, papiers et interrogatoires à mon Conseil aulique de police[1] conjointement avec les observations que vous croirez nécessaires, vous informant en même temps des moyens d'existence qu'ils possèdent. Le Conseil examinera ces documents en les confrontant avec les mesures de police prises antérieurement et décidera, de concert avec la Chancellerie d'État, si l'émigré peut rester dans mes États italiens ou sera envoyé à Prague, résidence fixée actuellement pour les émigrés français. Tant à Prague qu'en tel autre lieu où ils résideront, les émigrés seront soumis à une surveilllance suivie et secrète; on ne les perdra jamais de vue. Chaque mois, il sera dressé une liste des émigrés acceptés ou renvoyés.

Ces dispositions n'eurent pas à être appliquées et ce fut, au contraire, de la venue des exilés bonapartistes qu'il fallut s'occuper après la chute de Napoléon. Si l'on s'était montré sévère à l'égard des exilés et des émigrés victimes de leur dévouement à l'ancien régime, quelle rigueur n'allait-on pas déployer envers les créatures et les partisans du souverain détrôné?

Lettre adressée en date du 17 août 1815 au gouverneur de Venise, signée : GOESS.

Nous appelons votre attention sur cette communication.

Les individus énumérés ci-bas se trouvent déjà dans les États impériaux et royaux : Savary, ci-devant duc de Rovigo; Maret, ci-devant duc de Bassano; Thibaudeau[2]; Arighi, duc[3]; Dejean fils[4]; Durbach[5].

Le seigneur Forbin Janson, le fils aîné, qui était du nombre de ceux qui avaient obtenu un refuge dans les États autrichiens, s'est récemment échappé de Linz qui lui avait été assigné comme résidence[6].

Dans la catégorie des exilés qui ont gagné les États autrichiens, il

1. Le titre exact de ce conseil est : *Presidio dell' Aulico dicastero di Polizia.*

2. Antoine-Claire, comte Thibaudeau. Exilé par l'ordonnance du 24 juillet 1815.

3. Jean-Thomas de Casanova Arrighi, duc de Padoue. Exilé par la même ordonnance.

4. Pierre-François-Marie-Auguste. Exilé par la même ordonnance.

5. Voir ce que dit de lui Vaulabelle dans son *Histoire des deux Restaurations*, 6e éd. t. III, p. 403.

6. Charles de Forbin-Janson. Nommé pair de France le 2 juin. Pour avoir protesté contre la reddition de Paris, il fut porté sur une liste de trente-huit personnes exilées de Paris, en attendant, dit l'ordonnance du 24 juillet, « que les Chambres statuent sur ceux d'entre eux qui devront ou sortir du royaume ou être livrés à la poursuite des tribunaux ». Une autre liste, de dix-neuf noms, comprenait des généraux et officiers qui avaient « trahi le roi » avant le 23 mars et qui devaient être « arrêtés et traduits devant les conseils de guerre compétents ».

Digitized by Google

faut aussi compter : la comtesse Lipona; Murat; Caroline, sœur de Bonaparte; le prince de Montfort; Jérôme, frère de Bonaparte; Fouché, ci-devant duc d'Otrante.

En ce qui concerne les « réfugiés » résidant dans les Pays-Bas, mais qui ont dû passer en Russie, en Prusse ou en Autriche à la demande du gouvernement francais, voici une liste qui en comprend un certain nombre : Brice, ex-colonel; Jausset, colonel; Rigaud, ex-général; Chambure, ex-colonel; De Carcelet, ex-chef des confédérés lyonnais; Goubeau, peintre; Moriset, ex-second de Savary; Saint-Charles et sa femme, agents secrets de la police.

Comme il est très probable que ces exilés voudront chercher asile en Autriche, je vous renouvelle les recommandations faites à leur égard. Les exilés comme les réfugiés ne pourront être admis que s'ils sont porteurs de passeports délivrés par l'autorité autrichienne et devront résider uniquement dans les provinces allemandes et dans les grandes villes, actuellement et jusqu'à nouvel ordre à Prague et à Gratz. En aucun cas, ces exilés et réfugiés ne devront résider à Vienne.

Toutes les fois qu'il s'en présentera un à la frontière, un rapport devra m'être adressé.

Venise, le 21 août 1815.

Aux délégations et commissaires de quartier. Signé : LANCETTI[1].

La volonté souveraine est que les auteurs et complices de la honteuse conjuration qui vient d'avoir lieu en France soient éloignés des États autrichiens s'ils cherchaient, comme il est probable, à y pénétrer même sous un faux nom. Le délégué ou le commissaire veillera avec la plus scrupuleuse attention à l'exécution de cette prescription et si quelqu'un de ces individus se présentait, il en informera aussitôt la direction générale.

La police vénitienne représentait à toute occasion la situation comme inquiétante et l'on conçoit que le gouvernement central ne voulût à aucun prix laisser les exilés séjourner dans ces régions. En septembre, il y eut à Padoue une manifestation bien anodine dont cependant Lancetti crut devoir faire état :

Protocole réservé adressé au délégué de police à Padoue, en date du 6 septembre 1815. Signé : LANCETTI.

Je suis informé qu'un soir, au café Petrocchi, les étudiants qui y fréquentent ont fait une plaisanterie qui, si elle s'est produite de la façon qui a été rapportée, mérite un châtiment.

On affirme que l'un deux, aigri sans doute d'avoir été naguère convaincu de sentiments bonapartistes, s'est rendu récemment au susdit

1. Carlo Lancetti, troisième attaché à la Direction générale de la police, chef de la quatrième division (passeports). Il semble avoir joué un rôle important dans la police autrichienne de Venise.

Digitized by Google

café avec quelques-uns de ses camarades et là, pour payer sa consommation, a tiré de sa sacoche un napoléon d'argent en disant : « Payez-vous, voici un napoléon. » Aussitôt tous ses compagnons crièrent : « Vivat », en apparence à l'adresse de celui qui les régalait, mais en réalité en l'honneur de Napoléon.

Le délégué procèdera aussitôt aux constatations sommaires et m'en rendra compte.

Udine, 24 avril 1816.

Au commissaire du gouvernement. Direction générale de la police, à Venise. Signé : GOESS.

Conformément à la convention établie l'an dernier à Paris entre les hautes puissances alliées, le séjour en Italie ne saurait être accordé aux personnes exilées de France en vertu du décret royal du 24 juillet.

Par suite d'une déclaration du ministre des Affaires étrangères, le prince de Metternich, cette décision est applicable aussi aux Français qui, en vertu de l'article 7 de la loi du 9 janvier[1], auraient été exilés comme régicides.

En conséquence :

1° Ne seront pas admis dans la monarchie autrichienne les Français compris dans l'une ou l'autre de ces catégories, à moins qu'ils ne soient munis d'un passeport autrichien.

2° Lesdits passeports ne pourront être délivrés qu'aux individus qui jouiront d'une fortune importante et pourront le prouver et qui déclareront, en outre, que leur ferme intention est de la transporter dans les États autrichiens et de s'y fixer.

3° Avant la délivrance définitive des passeports, ces individus seront tenus de s'engager par écrit à obéir à tous les règlements en vigueur et à ne pas quitter le pays sans autorisation officielle. Cet engagement sera transmis au Département aulique de la police.

4° L'autorisation de résider ne pourra être accordée que pour les provinces allemandes.

Le Département aulique de la police me fait savoir qu'il y a apparence que quelques-uns de ces Français sont déjà arrivés en Italie, car l'ambassadeur autrichien à Paris, le baron Vincent, nous a transmis un relevé des noms de tous les régicides qui ont obtenu des passeports jusqu'au 18 mars en vue de quitter la France. Parmi ceux-ci, figurent un certain nombre de passeports accordés pour Milan; toutefois, ces passeports paraissent avoir été délivrés, non par l'ambassade autrichienne, mais par les autorités départementales de la France. Les régicides munis de passeports pour Milan sont : Julien, du département de Haute-Garonne; Lakanal, de l'Ariège; Lanthenas, de Saône-et-Loire; Panis, de Paris; comte Puysaveau (*sic*)[2], des Deux-Sèvres; Robert

1. C'est la loi dite « d'amnistie » du 9 janvier 1816.
2. Il faut lire sans doute Puyraveau.

Digitized by Google

Lindet, de l'Eure ; Robin, de l'Aube ; Ruelle, de l'Indre-et-Loire ; Thuriot, de la Marne.

Un nombre bien plus considérable de ces individus ont pris des passeports pour Genève ou la Suisse ; il se pourrait que, si les gouvernants de la Suisse ne veulent pas les tolérer sur leur territoire, ils gagnassent l'Italie.

Il sera fait les minutieuses recherches pour découvrir si quelqu'un de ces individus ou quelque autre régicide se serait introduit dans les provinces vénitiennes, auquel cas, ou s'il s'en introduisait à l'avenir qui ne fussent pas munis de passeports visés à l'ambassade autrichienne de Paris, ils devront être éloignés sur-le-champ. Cette mesure sera étendue par vos soins à toutes les provinces italiennes faisant parties des États de Sa Majesté.

Au dos : Vigilance très exacte, recommandée de la part du bureau des passeports et des « circulaires réservées », aux chefs commissaires des provinces.

Venise, le 22 octobre 1817.

Lettre de Goess au directeur général de la police.

Le Département aulique de la police de Vienne m'a fait savoir que les ministres des quatre puissances alliées principales, réunies à Paris, ont décidé, d'accord avec le gouvernement français, dans leurs séances des 10 et 19 juillet dernier, que les individus compris dans les deux listes françaises publiées le 24 juillet 1815, qui se seraient trouvées avant le 15 août de cette année en Italie, en Suisse, dans les Pays-Bas et dans les pays allemands, devront passer en Prusse, en Autriche et en Russie. Sont seuls exceptés de cette mesure générale, en raison de leur conduite tranquille et de leur éloignement des affaires politiques : le général comte de Lobau, le maréchal duc Soult, la femme de Joseph Bonaparte.

De même les régicides exilés de France par la loi française du 12 janvier 1816[1] ne seront pas soumis à cette mesure, à moins qu'ils ne se montrent indignes de cette tolérance.

Au contraire, tous les Français qui se sont éloignés volontairement de leur pays et se trouvent dans les pays sus-mentionnés sous le nom de réfugiés, qui les distingue des exilés, seront tenus de quitter ces pays dès que le gouvernement français en fera la demande.

Les deux listes des exilés de 1815 ont été déjà communiquées le 17 août 1815.

Sans lieu ni date (1819?)

Il est de mon devoir de vous communiquer ce que m'a confié en grand secret un patriote, homme honnête et de bonne foi, à savoir qu'à Trieste il y a des personnes bien dangereuses, telles que la Baciocchi, Jérôme Bonaparte et Fouché de Nantes ; elles sont en relation

1. Date erronée, la loi fut votée le 9 janvier.

Digitized by Google

avec Joseph Bonaparte qui est en Amérique. Par la voie de mer, elles se procurent des relations. A vrai dire, assure mon ami, elles sont sérieusement surveillées par la police, mais pas autant qu'il faudrait; la police ne peut découvrir qui est l'agent qui reçoit et expédie leur correspondance; par la voie de mer, il est facile de déjouer sa vigilance, car le marin le plus abject peut dissimuler les lettres et les porter du port dans la ville. Il faudrait le faire fouiller sous un prétexte quelconque pour trouver le corps du délit.

Mon ami m'assure qu'il a vu souvent de jour et même de nuit des marins américains, français ou génois aller chez eux.

Venise, le 9 janvier 1819. P. R. (protocole réservé). Signé : GOESS.

Le président du Département de la police a appris de source certaine que le cardinal Fesch a résolu d'envoyer à l'île de Sainte-Hélène par la voie d'Angleterre, trois individus : un prêtre, un chirurgien et un cuisinier. Encore qu'il n'ait pas été possible de savoir leurs noms, on a cependant la conviction que le prêtre a été curé à Messine, qu'il est Corse et a su s'insinuer dans les bonnes grâces de Napoléon quand il était à l'île d'Elbe; il est âgé de soixante-cinq ans. Le chirurgien est très jeune Corse; il a été envoyé en qualité de second professeur dans l'Université de Florence; on dit qu'il s'occupe de publier les œuvres de son maître, le professeur Mascagni. Le cuisinier est Français; il servait chez la princesse Pauline Borghèse.

La caravane doit partir de Rome dans le courant de janvier 1819, non par la poste, mais en voiture et faire route par Stuttgard et Manheim, où le comte Las Cases lui fera parvenir ses instructions[1].

Comme le gouvernement anglais aura à décider de leur admission et a été déjà informé des projets du cardinal Fesch, le président du Département de la police et le ministre des Affaires étrangères trouvent opportun de les laisser traverser les États autrichiens, s'ils sont munis de passeports réguliers, mais décident qu'ils seront suivis attentivement et fouillés rigoureusement à la frontière. On me fera connaître le résultat de cette visite.

Il m'a paru que, dans les circonstances présentes, il n'était pas sans intérêt de faire connaître les agissements d'une police toujours soupçonneuse et sans scrupules.

E. RODOCANACHI.

1. Le comte de Las Cases écrit en effet dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* (éd. 1840, t. IX, p. 109) : « C'est à Offenbach que me fut adressée, dans sa marche pour Sainte-Hélène, la petite colonie que le cardinal Fesch y expédiait : elle se composait d'un aumônier, d'un chirurgien, d'un médecin, d'un valet de chambre, tous du choix du cardinal. » En réalité, Longwood reçut en septembre 1819 seulement trois hôtes nouveaux : le docteur Antomarchi et deux prêtres, les abbés Buonavita et Vignali.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

ÉPOQUE CELTIQUE. — Dans son livre, qui a fait époque, sur la vie, les œuvres et les biographes de saint Patrice (cf. *Rev. histor.*, t. XCIV, p. 361), M. Bury renvoie constamment au « Livre d'Armagh » et à l'édition qu'en préparait M. GWYNN. C'est désormais le point de départ de tout travail sur l'apôtre de l'Irlande et sur les origines du christianisme dans la grande île celtique. Le « Livre d'Armagh » était bien connu des celtisants et avait été déjà mis largement à profit. L'Académie royale d'Irlande a décidé, il y a longtemps déjà, d'en donner une édition « diplomatique », reproduisant le texte aussi fidèlement qu'il est possible de le faire avec des caractères d'imprimerie. Confiée d'abord au Dr William Reeves, évêque de Down, Connor et Dromore, elle fut, après la mort du savant prélat (1892), remise aux soins de M. John Gwynn, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Dublin, qui l'a terminée après un labeur d'une vingtaine d'années[1].

Le « Livre d'Armagh » est un manuscrit exécuté dans les premières années du VIIIe siècle par un copiste dont le nom revient quatre fois : Ferdomnach[2]; il est aujourd'hui conservé au collège de la Trinité de Dublin. Il comprend trois ouvrages différents : 1° un texte complet du Nouveau Testament en latin tel qu'il était lu dans les églises celtiques; 2° un recueil des plus anciens documents concernant saint Patrice; 3° la vie de saint Martin de Tours par Sulpice Sévère. Ces textes sont reproduits, comme dit l'éditeur, « paginatim, lineatim, uerbatim, literatim ». Les documents réunis sous le numéro 2 sont d'abord la « Confession » de saint Patrice et sa lettre

1. *Liber Ardmachanus. The book of Armagh.* Edited with introduction and notes by John Gwynn. Published by the royal Irish Academy. Dublin, Hodge, Figgin and Co; London, William and Norgate (1913). In-fol., CCXC-503 p., avec 6 fac-similés. Tiré à 400 exemplaires, 200 sur papier ordinaire, au prix de 2 l. 2 sh., et 200 sur grand papier, au prix de 2 l. 12 sh. 6 d.

2. On l'a identifié avec « Ferdomnach sapiens et scriba optimus Airddmachae » dont l'obit est marqué à l'année 845. Il termina la transcription d'un des textes qui constituent le manuscrit, celui du premier évangile, sous la primatie de Torbach en 807.

Digitized by Google

« ad Coroticum », qui sont écrites en latin, ensuite sa « Vie » par Muirchu et les « Mémoires sur sa vie » par Tirechan, qui sont rédigés en irlandais. Sur chacun de ces textes, l'introduction contient les renseignements les plus abondants, les plus précis, passés au crible de la critique la plus sûre. La « Confession » que M. Gwynn, en complet accord avec M. Bury, tient pour une œuvre authentique de Patrice[1] est à la fois une autobiographie et une apologie; Patrice l'a écrite pour réfuter les accusations dirigées contre son œuvre et avec une tendance plus ou moins consciente à calquer l'histoire de saint Paul; c'est un plaidoyer confus, incohérent, interrompu par de longues professions de foi, par des reproches que l'auteur s'adresse à lui-même, par des actions de grâce, toutes choses qu'un faussaire n'aurait certainement jamais imaginées. La chronologie est confuse et les noms de lieux sont difficiles à identifier; mais M. Bury a déjà montré le parti qu'une critique prudente et sagace peut tirer de ces grossiers matériaux pour construire la biographie du personnage. D'ailleurs le texte fourni par le manuscrit d'Armagh est incomplet; le copiste l'a intentionnellement abrégé, opération qu'il a d'ailleurs exécutée avec une rare maladresse. On trouvera les passages omis dans l'appendice E. Quant à la lettre au roi Coroticus, ou « Epistola ad milites Corotici », c'est un autre écrit, non moins authentique, de Patrice, mais qui appartient à la première partie de sa vie, tandis que la « Confession » appartient à la dernière. La « Vie » par Muirchu a été écrite un siècle environ après la mort du saint; mais l'auteur s'était entouré de renseignements puisés aux lieux mêmes où avait vécu Patrice et où son souvenir était resté vivant; il a connu et utilisé la « Confession », qu'il cite et à laquelle il fait des emprunts formels. Tirechan vivait au VIIe siècle; à l'aide de témoignages oraux ou écrits, il composa après 664, année d'une grande peste qui ravagea l'Irlande, un recueil très lâche de faits relatifs aux voyages du saint, avec la pensée en outre d'affirmer les droits du siège de Saint-Patrick à dominer les autres évêchés irlandais. Ces prétentions ont été combattues dans un autre écrit d'apologie et de polémique à la fois, le « Liber Angeli », qui se proposait d'établir les prérogatives d'Armagh et sa suprématie primatiale. Telles sont, dans le « Livre d'Armagh », les sources, directes et indirectes, de la vie de Patrice. M. Gwynn a soumis en outre à un examen aussi minutieux et pénétrant le texte du Nouveau Testament; quant à la vie de saint Martin, il se contente de reproduire les observations présentées par E.-Ch. Babut; l'érudit français a

1. Voir en appendice au chapitre VII de l'introduction la réfutation des arguments par lesquels Zimmer tendait à nier l'authenticité de la « Confession ».

Digitized by Google

établi que le texte représenté par le « Livre d'Armagh » est celui qui se rapproche le plus du texte original de Sulpice Sévère.

Viennent après cela six appendices où l'on trouvera par exemple (car on ne saurait tout dire, tant la matière est abondante) la traduction de tous les passages, récits, notes et gloses en irlandais, plus trois tables, un index général, un « index amplior in nomen Patricius », où sont indiqués et comme apportés à pied d'œuvre tous les matériaux d'une vie de saint Patrice, enfin un « index verborum hibernicorum ». Les celtisants comme les historiens auront donc un égal profit à consulter cette admirable édition dont on peut vraiment oser dire qu'elle est définitive.

Époque anglo-saxonne. — L'origine des Anglo-Saxons et leur établissement en Angleterre n'ont pas cessé de solliciter l'attention des érudits. Les problèmes qu'elle pose ont été abordés de plusieurs côtés à la fois par les historiens, les linguistes, les archéologues. Aux ouvrages de MM. Chadwick et Leeds[1], que j'ai signalés précédemment, est venu s'ajouter celui de M. Baldwin Brown. M. Brown enseigne l'histoire de l'art à l'Université d'Édimbourg; archéologue consommé, il connaît aussi fort bien les textes historiques et il est en état de discuter avec compétence des questions de philologie anglo-saxonne. Cette diversité d'aptitudes donne à ses études archéologiques un attrait particulier. Dans deux premiers volumes, vieux déjà de quinze années[2], il avait retracé d'après les monuments un tableau de l'Angleterre anglo-saxonne, montrant quelles voies les envahisseurs ont suivies dans leur conquête de la Bretagne celto-romaine, comment ils ont pris possession du sol, comment sont nées les villes nouvelles autour des marchés ou des monastères, comment les rois et les seigneurs organisèrent la défense du pays contre les invasions scandinaves; réfutant une fois de plus la thèse, longtemps demeurée classique, de G. T. Clark sur l'origine des mottes fortifiées, il montra qu'elles sont d'origine normande et féodale et que les Anglo-Saxons ne surent ou ne voulurent opposer aux Scandinaves que de vastes enceintes entourées d'un simple retranchement en terre, refuge précaire pour les paysans et leurs troupeaux. Puis il avait

1. Pour Chadwick, voir *Rev. histor.*, t. XCIV, p. 359, et t. XCV, p. 120; pour Leeds, *ibid.*, t. CXVII, p. 191.

2. G. Baldwin Brown, *The arts in early England.* Tome I : *The life of Saxon England in its relation to the arts.* Tome II : *Ecclesiastical architecture in England from the conversion of the Saxons to the Norman Conquest.* Londres, Murray, 1903. — Joindre une brochure de M. Flinders Petrie : *Neglected British History* (extrait des « Proceedings » de la « British Academy », t. VIII, 28 p.). Il en sera parlé plus loin, p. 154.

Digitized by Google

consacré une étude magistrale à l'architecture religieuse du pays avant la conquête normande, ce qui l'avait amené à décrire l'Angleterre ecclésiastique avec son organisation diocésaine et paroissiale, les chapelles et les cimetières, les baptistères et les écoles. Dans les deux volumes plus récents[1], M. Brown remonte de la période chrétienne à l'époque payenne; le mobilier funéraire, qui est la source presque unique de notre information, lui fournit des indications très détaillées sur les migrations des tribus anglo-saxonnes (Angles, Saxons et Jutes, énumérés par Bède; Frisons, que Bède ne mentionne pas) avant et après leur arrivée en Angleterre[2]. Mais, il faut bien le reconnaître, ni l'examen minutieux et comparé des différents types de broches et de fibules, si abondantes dans les plus anciennes tombes, ni la répartition des tombes à incinération et à inhumation ne paraissent avoir fait avancer beaucoup le problème toujours obscur de la parenté des Angles et des Saxons[3]. D'autre part, on suit avec le plus vif intérêt M. Brown quand il décrit les voies de pénétration que se sont ouvertes les envahisseurs, en particulier les destinées de Londres, qui pendant un temps leur ferma le grand chemin de la Tamise.

Un très érudit professeur à l'Université Harvard, M. Gray, s'est proposé[4] de déterminer le mode de distribution et de culture des terres arables en Angleterre. Les travaux de Seebohm ont répandu des notions très précises sur ce sujet. Aux temps anciens, ces terres étaient sans clôtures (*open fields*); dans chaque village, elles étaient réparties en deux groupes (*two fields system*) ou en trois groupes (*three fields system*); à son tour, chacun de ces groupes ou territoires était divisé en parcelles rectangulaires de dimensions sensiblement égales juxtaposées en lignes parallèles (*strips*) ou soles; chaque propriétaire ou tenancier possédait une ou plusieurs de ces soles qui n'étaient jamais continues; toutes ces terres étaient cultivées en commun. En un temps où la fumure était rare, on ne connaissait d'autre moyen de réparer les forces nutritives de la terre que par la jachère

1. Tomes III et IV : *Saxon art and industry in the pagan period* (1915). In-8°, XC et XXXV-625 p.; prix : 21 sh.

2. A noter le chapitre XI : témoignages fournis par l'archéologie sur les migrations et les colonies des Anglo-Saxons; chap. XII : colonisation du bassin de la Tamise; chap. XIV : les colonies des Saxons méridionaux et des Jutes en Sussex, Kent et Hamsphire; chap. XV : les royaumes anglians.

3. Voir au t. IV, p. 752, le commentaire de M. Brown sur la description des Angles par Bède.

4. Howard Levi Gray, *English field systems*. Harvard, University Press (Harvard historical series, vol. XVII). Londres, Humphrey Milford, 1915, in-8°, IX-568 p.; prix : 11 sh. 6 d.

Digitized by Google

ou par l'alternat ou rotation des cultures. Ainsi, dans les villages où l'assolement était bipartite, il était aussi biennal, c'est-à-dire qu'une année l'un des deux territoires était cultivé et l'autre laissé en jachère; là où l'assolement était tripartite, un des trois territoires était laissé en jachère, un autre semé de plantes légères ou fourragères, le troisième cultivé en céréales d'hiver; il était donc triennal. Ces procédés d'assolement ont été exposés par M. Gray à l'aide de textes nombreux et appartenant aux régions les plus diverses[1]. Situant sur la carte générale de l'Angleterre chacune des localités considérées par lui, il a cru pouvoir établir une ligne de démarcation très nette entre l'Est-Anglie et le Kent d'une part (système binaire), le Wessex d'autre part (système trinaire). Si cette répartition géographique était assurée[2], on aurait là au moins une preuve qu'à l'origine les Angles et les Saxons étaient deux peuples nettement distincts. Cette preuve n'est pas faite; il faudra pousser l'étude des conditions agraires plus loin et avec une méthode plus rigoureuse encore que M. Gray; souhaitons que des documents nouveaux permettent de mieux faire comprendre l'extension de l'occupation teutonne ainsi que les survivances romaines et bretonnes. En attendant, on ne saurait refuser à M. Gray le mérite d'avoir présenté beaucoup de faits intéressants et d'observations pénétrantes.

Sir Henry Howorth a donné une suite[3] à ses deux ouvrages sur le pape Grégoire le Grand[4] et sur saint Augustin, le premier archevêque de Cantorbéry[5]. Dans ces deux biographies, il avait raconté les débuts de la conversion de l'Angleterre au christianisme et l'œuvre de la première mission romaine; il expose maintenant la seconde période de cette conversion, qui est caractérisée par deux grands noms : Théodore de Tarse, archevêque de Cantorbéry (669-691), et Wilfrid, archevêque d'York (675-709). Si la mission d'Augustin avait donné des résultats peu durables, celle de Théodore fut féconde au contraire, puisqu'elle établit sur des bases solides l'organisation ecclésiastique; c'est ce que Freeman appelait « la plus brillante époque » de l'Église saxonne et que Sir Henry considère assez jus-

1. Il donne, p. 26, une carte d'un *two fields system*; p. 77, une autre d'un *three fields*; p. 317, une autre de la répartition en *strips* ou parcelles.

2. M. Vinogradoff, dans un article publié dans *Oxford Magazine* (26 mai 1916), oppose de sérieuses objections à l'opinion de M. Gray.

3. Sir Henry H. Howorth, *The golden days of the early english church, from the arrival of Theodore to the death of Bede*. Londres, John Murray, 1917, 3 vol. in-8°, CXCV-384, VIII-517 et VIII-443 p., nombreuses illustrations; prix : 12 sh. chaque volume.

4. *Gregory the Great* (1912); cf. *Rev. histor.*, t. CXV, p. 170.

5. *Saint Augustine of Canterbury* (1913). Cf. *Ibid.*

Digitized by Google

tement comme son « âge d'or ». Là, ainsi que pour son « Saint Augustin », il retrouvait un précieux guide dans l'œuvre « admirable » (l'épithète est de lui) de William Bright[1]; il dit qu'il l'a eue constamment sous les yeux et l'on s'en aperçoit de reste en comparant les deux ouvrages. En plus d'un endroit, Sir Henry se contente de paraphraser Bright; il lui emprunte des phrases textuelles[2]; il donne tout au long des textes indiqués sommairement par ce dernier dans ses notes. Bright, il est vrai, s'arrête à la mort de Wilfrid (709), tandis que Sir Henry pousse son récit jusqu'en 735. Il ajoute donc à son modèle. D'autre part, il aurait pu imiter quelques-unes des éminentes qualités de son devancier; Bright, nerveux et concis, dit juste ce qu'il faut pour que son récit soit complet sans être sec; Sir Henry use constamment du procédé bien connu de l'amplification. Benoît Biscop ayant passé deux ans aux îles de Lérins, non seulement il nous décrit Saint-Honorat, mais il expose tout au long la règle de saint Cassien (I, 170-180). Comme Théodore de Tarse appartint à l'ordre de saint Basile, il refait la biographie de ce saint, parle des monastères fondés par lui et de la règle qu'il leur imposa (I, 254-286). Théodore fut consacré en 668; Sir Henry profite de l'occasion pour refaire l'histoire de la Gaule mérovingienne depuis Dagobert II, raconter la vie de ce roi, son exil en Irlande, puis son avènement au trône; il parle ensuite des maires du palais de Neustrie (I, 293-303). Enfin, sous prétexte que l'archevêque Théodore a fait régler les affaires de l'Église saxonne dans des conciles vraiment nationaux, il consacre une partie du chapitre VI à décrire l'œuvre des conciles d'Espagne et de Gaule au VIe et au VIIe siècle, dont Théodore, il est vrai, semble s'être inspiré. Une partie du chapitre X est consacrée au concile « quinisext » ou « in Trullo » de Constantinople (691-692); Sir Henry entreprend alors de résumer le règne de Justinien II et des derniers empereurs qui appartiennent à la lignée d'Héraclius, puis, comme dans les canons de ce concile ont passé quelques-unes des règles édictées dans le « Pénitentiel » de Théodore, il les introduit tout au long dans son texte. Sir Henry attache avec raison une grande importance à l'archéologie religieuse; aussi ne laisse-t-il échapper aucune occasion d'en parler, intercalant au beau milieu de son récit de longues citations empruntées à des spécialistes d'ailleurs très autorisés, tels que MM. Peers, Mickel-

1. William Bright, *Chapters of early english church history*, 1877 (cf. *Rev. histor.*, t. VIII, p. 136); 2e édit., 1888; 3e édit., 1897.

2. Voir par exemple ce que dit Sir Henry sur l'achat du manuscrit des « Cosmographes » par le roi Ecfrid (t. II, p. 153) et sur la mort de l'archevêque Théodore (t. II, p. 167); cf. Bright, 2e édit., p. 346, note 7 et p. 353.

Digitized by Google

thwaite, Baldwin Brown ; c'est ainsi qu'il nous décrit la croix de Bewcastle[1], les cryptes de Hexham et de Ripon construites par saint Wilfrid[2], l'église de Brixworth, qui est le meilleur spécimen aujourd'hui existant de l'architecture religieuse au temps des Anglo-Saxons[3], les églises de Wearmouth et de Jarrow, que recommandent à la fois des restes importants et le souvenir de Bède le Vénérable[4]. C'est toujours, comme on voit, le même artifice. C'est ainsi qu'on dilue en trois volumes une matière qui aurait pu être condensée en deux ou même en un seul.

Il y a d'ailleurs beaucoup à prendre, car l'auteur suit les textes de près ; il les connaît bien ; une longue introduction sur les sources (t. I, p. LXXXIII-CLXXX) suffit à le prouver. Notons à ce propos certaines observations, un peu diffuses mais instructives, sur les chartes fausses qui infestent les premiers siècles de l'histoire anglo-saxonne. A la suite, viennent des tableaux chronologiques mentionnant les empereurs, les papes, les rois francs et wisigoths, les rois et les évêques anglo-saxons de 665 à 725, avec des notes pour justifier les dates marquées dans ces tableaux (p. CLXXXVII-CXCIV). En appendice au tome III, se trouvent cinq dissertations : 1° sur les nombreuses abbesses et religieuses de sang royal ou de haut lignage qui ont jeté un si grand éclat sur la vie monastique en Angleterre au VIIe et au VIIIe siècle ; 2° sur le « Pénitentiel » de l'archevêque Théodore, déjà décrit dans l'introduction, mais dont on donne ici une analyse très détaillée ; 3° sur le poète Caedmon, « l'étoile du matin de la poésie anglaise » ; 4° sur les croix érigées en souvenir de personnes ou d'événements historiques dans l'Angleterre septentrionale au VIIe siècle ; 5° sur le *Codex Amiatinus* et son importance pour l'histoire de la Bible.

L'ouvrage se termine brusquement par l'histoire des abbés de Jarrow et de Monkwearmouth jusqu'en 731 et des archevêques d'York jusqu'à l'abdication de Wilfrid le Jeune en 732 ; c'est le moment où Bède, l'illustre moine de Jarrow, achevait son *Historia ecclesiastica*. Sir Henry se propose-t-il de donner à son livre la conclusion qui lui manque ?

XIIe-XVe SIÈCLES. — La série des « Notes and documents relatifs à l'abbaye de Westminster » vient de s'enrichir d'un volume : le cinquième[5]. C'est une liste chronologique des moines depuis la fondation

1. Reproduite sous ses quatre faces, t. II, p. 340-348.
2. *Ibid.*, p. 367-380.
3. *Ibid.*, p. 187-196.
4. *Ibid.*, p. 281-291.
5. E. H. Pearce, *The monks of Westminster. Being a register of the brethren*

Digitized by Google

de l'abbaye par Édouard le Confesseur jusqu'en 1540. Dans la préface, M. PEARCE, chanoine et archidiacre de Westminster, énumère les sources imprimées et manuscrites où il a puisé ; ces sources ne commencent d'ailleurs à devenir abondantes et régulières que depuis les dernières années du XIIIe siècle, avec les comptes annuels tenus soit par le cellérier, soit par l'infirmier, soit par le chambellan. Ces mêmes documents ont permis à l'auteur de retracer la vie d'un moine depuis son entrée dans l'abbaye et sa première messe jusqu'à sa mort. Suit la liste des moines établie année par année avec tous les renseignements biographiques que les documents ont pu fournir sur chacun d'eux. A la fin, sont dressées les listes des dignitaires de l'abbaye : abbés et prieurs, obédientiaires (sacristes, chambellans, aumôniers, infirmiers, etc.), puis en appendice une liste des moines sous la reine Marie Tudor. Il est inutile d'insister sur les services que peuvent rendre des listes de ce genre quand elles sont bien faites, et c'est le cas.

Parmi les sacristes figure, vers la fin d'Édouard Ier, un certain Adam de Warfield dont le nom ne réveille aucun souvenir ; mais l'homme a figuré dans une cause célèbre bien connue : celle du vol exécuté au détriment du trésor royal en 1303. M. TOUT l'a racontée dans une conférence pleine de renseignements[1] sur ce trésor, qui était celui de la garde-robe royale, déposé dans la crypte de la maison du chapitre à Westminster, sur le théâtre du crime (un plan de l'abbaye et du palais royal permet d'en suivre aisément les péripéties), sur l'auteur du vol, Richard de Pudlicott, et sur ses complices parmi lesquels on connait John Shenche, garde du palais, et Adam de Warfield, sacriste de l'abbaye. Le voleur arrêté prétendit qu'il avait seul fait le coup et inventa un roman dont les juges paraissent n'avoir pas été dupes ; mais, comme il avait été pendant un temps clerc tonsuré, il pensait sauver la vie de ses complices et peut-être la sienne propre en invoquant le privilège de clergie[2]. Il faillit réussir. Arrêté deux mois après le crime (26 juin), déclaré coupable par deux commissions d'enquête, il put, pendant près de deux ans, échapper à la corde qui avait déjà fait justice de six de ses complices

of the convent from the time of the Confessor to the dissolution, with lists of obedientiaries and an introduction. Cambridge, at the University press, 1916, in-8°, x-236 p.; prix : 10 sh.

1. A. F. Tout, *A mediaeval burglary*. A lecture delivered at the John Rylands library on the 20th January, 1915. Manchester, the University press; Londres, Longmans, 1916, in-8°, 24 p. et 2 fac-similés; prix : 1 sh.

2. Sur le « benefit of clergy », mais au temps d'Édouard IV, voir un article de Miss Firth dans *English historical Review* (avril 1917) et un autre, de portée plus générale, d'Arthur L. Cross dans *American historical Review* (avril 1917).

Digitized by Google

laïques et il se trouva un moine, le chroniqueur Robert de Reading, pour raconter le roman imaginé par Richard de Pudlicott et pour oser comparer l'attentat contre le trésor du roi à celui d'Anagni, perpétré dans le même temps contre le pape Boniface VIII. Mais Édouard Ier tint bon et, en octobre 1305, Richard fut pendu. En note, M. Tout indique les sources où il a puisé ce savoureux récit; on a les pièces mêmes du procès, mais les dépositions du principal criminel sont, il l'a prouvé, en grande partie inadmissibles.

Une autre conférence de M. Tout traite du service civil au XIVe siècle[1]. Après avoir fait l'histoire du mot, qui ne se rencontre pas dans les textes avant 1853, et de la chose, qui n'existe guère dans son sens moderne avant le règne de Georges III, il montre que le moyen âge en connut au moins l'équivalent, puisqu'il eut des services publics et des fonctionnaires salariés. Comment ces services se rattachent à ceux de la maison du roi, comment ils s'en sont peu à peu dégagés à mesure que se constituaient l'Échiquier, les cours de justice, la chancellerie, comment étaient formés les fonctionnaires, ecclésiastiques et laïques, comment ils étaient nommés et payés, comment ils s'acquittaient de leur office, le savant professeur de Manchester l'explique avec une précision qu'on ne peut atteindre que par une longue pratique des documents originaux. Il termine sa substantielle conférence en retraçant la carrière administrative de trois fonctionnaires notables : John Winwick, clerc du sceau privé, mort en 1363, Geofroi Chaucer, le poète, qui fut longtemps employé dans la maison du roi comme « yeoman », « valet » et enfin « esquire », mort en 1400, enfin Thomas Hoccleve, clerc du sceau privé lui aussi, qui, ayant beaucoup écrit sur lui-même et sur ses fonctions, nous apprend à bien connaître l'activité et les déboires d'un « rond de cuir » au temps où l'administration royale du moyen âge touchait à son apogée.

Je ne sais quel grief anime M. Jeudwine contre les historiens modernes et contre leur manière d'écrire l'histoire. Déjà dans sa *Manufacture of historical material* (*Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 159), il leur reprochait amèrement (et fort injustement) d'accorder toute leur confiance aux chroniqueurs et de négliger les lois, les chartes qui, étant impersonnelles, sans doute ne trompent pas. Il renouvelle ses lamentations dans les premières pages de son nouveau livre sur la justice criminelle et la police dans l'Angleterre médiévale[2].

1. T. F. Tout, *The english civil service in the fourteenth century*. A lecture delivered at the John Rylands library on the 15th december 1915. Manchester, the University press; Londres, Longmans, 1916, in-8°, 32 p.; prix : 1 sh.

2. J. W. Jeudwine, *Tort, crime and police in mediæval Britain. A review*

Digitized by Google

Depuis Stubbs, qui fut, dit-il, le prince de la critique historique, l'histoire est tombée en léthargie ; il réclame des archivistes capables d'éditer convenablement les textes du moyen âge et il s'indigne que les *Year-Books* soient encore aujourd'hui pour la plupart illisibles et inintelligibles. Puis il se met à nous parler de la loi et de la coutume, du crime et de la procédure criminelle dans les sociétés primitives, de la paix du roi et des tribunaux royaux et ecclésiastiques, des juridictions seigneuriales ; dans un pêle-mêle de textes d'origine et d'âge différents, il a la prétention de donner la philosophie et de montrer le développement du droit criminel en Angleterre depuis l'époque celtique jusqu'à l'aurore des temps modernes. On pouvait penser qu'un homme qui appartient au barreau saurait définir en un langage vraiment juridique les notions de « tort », de « crime » telles qu'on peut les tirer des textes anglais. Point ! Des rapprochements hétéroclites font jaillir çà et là d'utiles observations ; mais, si l'on veut apprendre l'histoire du droit criminel, le mieux sera de consulter Pollock et Maitland, qu'il cite avec quelque révérence, ou Holdsworth, qu'il ne mentionne même pas.

Voici un livre de comptes que son ancienneté suffirait à recommander à l'attention des érudits ; c'est un registre où Henry de Bray, qui possédait un domaine à Harleston, au comté de Northampton, a transcrit de sa propre main, en 1322, ce que nous appellerions aujourd'hui ses titres de propriété, avec l'indication de ses charges et de ses revenus[1]. Cet Henry de Bray naquit en 1269 ; il appartenait à une famille assez obscure et ne joua jamais aucun rôle politique ni autre. Les dépenses qu'il note vont de 1289, année où il atteignit sa majorité, jusqu'en 1309, avec quelques additions dont la plus récente est de 1340. Les terres et rentes qu'il possédait à Harleston constituaient une fortune médiocre ; mais il en donne le détail avec la plus grande minutie et par là même nous fournit des renseignements très précis sur la condition des terres. Le registre nous est parvenu en deux manuscrits qui se complètent l'un l'autre ; il était bien connu des érudits locaux et son intérêt avait été signalé notamment par Miss Mary Bateson. On saura gré à Miss Willis d'en avoir donné le texte complet. Elle ne s'est pas astreinte à suivre l'ordre des matières, qui diffère dans les deux manuscrits ; elle a adopté un ordre méthodique, plaçant en tête les quelques notices

of some early law and custom. Londres, William et Norgate, 1917, in-8°, XIX-292 p. ; prix : 6 sh.

1. *The estate book of Henry de Bray of Harleston, co. Norhants (c. 1289-1340)*. Edited for the Royal historical Society by Dorothy Willis (Camden third series, vol XXVII, 1916, in-4°, XXXIX-159 p.).

Digitized by Google

historiques et topographiques recueillies par Henry de Bray (les notes d'histoire n'ont aucune valeur), puis groupant tout le reste sous plusieurs rubriques : histoire et topographie locales, chartes des seigneurs suzerains de Henry de Bray et notices concernant les manoirs voisins, rapports de Henry de Bray avec ses suzerains et avec l'Église, organisation manoriale, relations de famille, achats, ventes et échanges de terres. Les documents sont pour la plupart en latin, mais il y a aussi quelques pièces en français (en « français de Stratford-atte-Bow », comme dit Miss Willis dans son introduction, p. x) et en anglais. La transcription paraît être exacte[1]. L'introduction donne une idée nette du registre et de son contenu ; elle dit sur la famille de Bray et les familles apparentées tout ce qu'on en peut savoir.

M. Little a réuni en un volume le texte de six conférences données à Oxford sur l'histoire des Franciscains en Angleterre[2]. Nul n'était mieux qualifié pour traiter avec compétence et précision les objets sur lesquels a porté son enquête : comment les Franciscains, voués à la pauvreté, ont été amenés à se procurer d'autres ressources que celles qu'ils pouvaient tirer du travail de leurs mains et des aumônes, à posséder des biens-fonds et des revenus ; comment ils s'établirent dans les campagnes et dans les villes, faisant au clergé paroissial une concurrence redoutable par la prédication, la confession et l'ensevelissement des morts ; quels soins ils prirent de l'enseignement dans les écoles et dans les universités et quelle part considérable ils eurent, notamment au XIIIe siècle, au développement scientifique ; quelle place enfin ils occupèrent dans le monde moral et social. Ces différents aspects de l'activité franciscaine sont présentés par M. Little avec sobriété, mais aussi avec une connaissance approfondie des sources, des idées et des personnages. Parmi ces derniers, M. Little a porté son attention avec une prédilection manifeste sur Jean de Galles (mort vers 1285) et sur ses manuels pour l'enseignement scolaire, puis sur Robert Grossetête, qui enseigna aux écoles d'Oxford avant d'être évêque de Lincoln. A Robert Grossetête revient l'insigne honneur d'avoir été le maître du grand Roger Bacon

1. On lira, p. 62, une recette pharmaceutique contre la peste que noteront les lexicographes. Miss Willis en a donné une traduction, p. XXIX. Quelques détails sur l'église de Harleston et sur ce qui subsiste encore des maisons d'habitation du XIIIe siècle pourront intéresser les archéologues.

2. A. G. Little, *Studies in english franciscan history*. Being the Ford lectures delivered in the University of Oxford in 1916. Manchester, at the University press (publications de l'Université, série historique, t. XXIX). Londres, Longmans, 1917, in-8°, 248 p.; prix : 8 sh. 6 d.

Digitized by Google

et de lui avoir fourni la formule de quelques-unes de ses plus remarquables théories scientifiques.

Quelles ont été les conséquences économiques et sociales de la Peste noire? A-t-elle jeté la perturbation dans l'économie rurale? Les pertes de vies humaines ont-elles amoindri la population et diminué la main-d'œuvre au point d'amener une hausse considérable et durable des salaires? Est-ce de ce moment et comme une conséquence directe du fléau qu'aux redevances en services manuels dues par les paysans à leurs propriétaires commencèrent à se substituer des redevances en argent et par conséquent que le travail servile disparut pour faire place au travail libre? A ces questions, maintes fois posées, les réponses ont été contradictoires et incertaines, tant qu'on s'est contenté des renseignements fournis par les chroniqueurs. En étudiant les archives des manoirs, Th. Rogers a inauguré dans ces recherches une ère nouvelle; mais, sur le point particulier de la peste qui sévit en 1349 et de ses résultats immédiats, sa documentation n'a pas été assez approfondie; il s'est persuadé trop facilement qu'une révolution complète s'était alors opérée dans les méthodes d'agriculture et dans le système de tenure. Des vues plus saines ont été exposées par M. Petit-Dutaillis quand, présentant au public français le beau travail d'André Réville sur le soulèvement des travailleurs en Angleterre, il a montré que le changement dans la condition des ouvriers agricoles a été le produit d'une lente évolution poursuivie pendant plus d'un siècle. Depuis, des recherches plus minutieuses encore, faites par des érudits anglais et américains[1], ont serré davantage les problèmes posés par la Peste noire. La plus récente est due à une élève de P. Vinogradoff, à Miss LEVETT[2].

1. A noter en particulier l'ouvrage, moins connu en France qu'il ne le mérite, de T. W. Page : *Die Umwandlung der Frohndienste in Geldrenter* (Baltimore, 1897), réédité en anglais sous le titre : *Disappearance of Villeinage in England* (1900) et celui de Miss Putnam, *Enforcement of the statutes of labourers during the first decade after the Black Death* (1908). Ajouter : Feiling, *An Essex manor in the fourteenth century* (*English historical Review*, 1911); H. L. Gray, *The commutation of villein services in England before the Black Death* (*Ibid.*, octobre 1914), les chapitres de Miss Lodge et de Miss Lees dans l'histoire des comtes de Berks et d'Oxford (Victoria County history, t. II), etc.

2. A. Elizabeth Levett, *The Black Death*, avec une étude complémentaire de feu A. Ballard sur les manoirs de Witney, Brightwell et Downton, dans le tome V des « Oxford Studies in social and legal history », dirigées par P. Vinogradoff (Oxford, at the Clarendon press, 1916, in-8°, 220 p.). Le prix du volume, complété par une étude de R. Lennard qu'on trouvera mentionnée plus loin, est de 12 sh. 6 d.

Digitized by Google

L'auteur de cette remarquable monographie s'est proposé surtout de rechercher si la transformation des services rendus par les paysans sous forme de travail servile en redevances acquittées en argent a été causée, comme on l'a prétendu, par la Peste noire. Sa principale source d'information lui a été fournie par les comptes des manoirs que possédait l'évêque de Winchester; ces manoirs étaient au nombre de soixante, répartis en six comtés de l'Angleterre méridionale. Quant aux comptes, tous rédigés en latin, ils ont été transcrits sur des rôles de parchemin (*Account rolls* ou *Pipe rolls*) qui forment une série ininterrompue de 1208 à 1455; ils sont complets, bien qu'en assez mauvais état, pour les années critiques de 1349 à 1354. Miss Levett commence par en faire une description minutieuse, montrant comment les comptes étaient tenus et disposant les chiffres qu'ils contiennent en de nombreux tableaux statistiques[1]; puis elle établit les résultats de ses recherches pour l'année qui précéda le fléau et les deux ou trois années qui le suivirent. Elle prouve qu'il n'y eut pas de cataclysme, que, si la population rurale a été durement éprouvée[2], les travaux des champs ont été accomplis durant la peste à peu près comme en temps ordinaire, à l'aide de femmes, d'enfants, de manouvriers loués pour la circonstance; que les prestations en argent sont constatées longtemps avant 1349; si elles ont été plus nombreuses en 1350-1351, ce fut une poussée momentanée. Quant aux salaires, ils augmentèrent de 25 à 30 °/₀ et non de 48 °/₀, comme l'a prétendu Th. Rogers, et ce sont surtout les ouvriers du bâtiment qui en profitèrent; en outre, cette augmentation ne fut ni soudaine ni permanente, car on revint très vite aux anciens prix. Le changement profond constaté par les historiens et les économistes dans la condition des personnes n'a guère commencé qu'après 1360 ou même 1370 et par conséquent ne peut avoir été la conséquence de la Peste noire. Comme Miss Levett n'a étudié que les manoirs appartenant à l'évêché de Winchester, elle n'ose généraliser ses résultats; d'autre part, elle se demande si les grandes constructions ordonnées par l'évêque Wykeham à Oxford et à Winchester et par conséquent la demande constante de travailleurs ne suffisent pas pour expliquer la hausse des prix. Des recherches semblables poursuivies dans d'autres

1. Ces tableaux fournissent de précieux renseignements sur l'économie rurale. Le « subject-index » de la table permet de les retrouver facilement.

2. Il est très difficile de donner des chiffres même approximatifs; cependant; des rubriques comme celle-ci : « Exitus terrarum in manus domini [episcopi] per pestilentiam » sont fréquentes et montrent l'intensité du fléau. Miss Levett dit (p. 80) que la perte d'un tiers paraît être une proportion plus que pessimiste.

Digitized by Google

grandes régions de l'Angleterre permettraient sans doute d'aboutir à des conclusions définitives. Le travail de Miss Levett est un modèle à proposer aux érudits qui voudraient s'y aventurer à leur tour.

Époque des Tudors. — Intituler, comme le fait M. Klein, un livre : l'Intolérance au temps de la reine Élisabeth[1], c'est vouloir tout d'abord jeter le trouble dans l'esprit du lecteur; il lui faut lire les premières pages avant de s'apercevoir que l'auteur a voulu montrer dans quel esprit le gouvernement de la reine Élisabeth a organisé l'Église et dans quelle mesure il a usé de violences pour imposer à tous l'adhésion aux principes de l'Église anglicane. Cette Église est une création de l'État. Élisabeth et ses principaux conseillers n'étaient pas des sectaires, mais des politiques; la religion était à leurs yeux, avant tout, un moyen de gouvernement; aussi les voit-on, dès le début du règne, rompre avec Rome, reprendre la formule de Henri VIII que le souverain doit être le chef de l'Église, confirmer la suppression du clergé régulier, milice du Saint-Siège, rétablir la hiérarchie ecclésiastique en donnant au chef de l'État la nomination des évêques, enfin imposer à tous les sujets, sous serment, le respect au moins extérieur du nouveau culte. Les questions de dogme ne les préoccupèrent que dans la mesure où elles pouvaient troubler l'ordre public. Mais ils eurent à combattre successivement ou simultanément des ennemis qu'animait au contraire la ferveur religieuse : catholiques d'un côté, dissidents de l'autre, et, pour leur résister, il leur fallut bien recourir à la force. L'intolérance est l'arme de toutes les religions qui, croyant posséder la vérité et travaillant au salut des hommes, estiment juste et nécessaire d'opprimer les consciences pour sauver les âmes. D'accord avec l'auteur sur ces points, je me demande seulement si tout cela n'avait pas déjà été dit, prouvé, et s'il était nécessaire d'en entreprendre de nouveau la démonstration. En particulier, le principal ministre d'Élisabeth, Burghley, n'a cessé de déclarer que dans sa lutte contre Rome le gouvernement n'avait jamais voulu persécuter les catholiques, mais qu'il avait dû prendre les mesures les plus efficaces, au besoin les plus rigoureuses, pour défendre contre leur fanatisme la vie de la reine et l'existence même de l'État. Il est vrai que l'ouvrage se lit avec intérêt, bien qu'écrit dans une langue abstraite et chargée de

1. Arthur Jay Klein, professor of history in Wheaton college, Norton, Massachusetts, *Intolerance in the reign of Elizabeth, Queen of England*. Londres, Constable; New-York et Boston, Houghton Mifflin Company, 1917, in-8°, XI-218 p.; prix : 7 sh. 6 d.

Digitized by Google

répétitions. En outre, il est bref : moins de 200 pages. Les sources sont indiquées avec précision, sans excès; des extraits bien choisis de théologiens contemporains nous replacent dans le milieu même où ils s'agitaient. La bibliographie, très abondante au point de déborder parfois le cadre que l'auteur s'était fixé, est reléguée en appendice; on y trouvera les collections et ouvrages qu'il faut consulter pour l'histoire d'Élisabeth en général et de son temps.

Dans cette bibliographie n'a pu figurer l'important inventaire de documents puritains publié, il y a trois ans déjà, par M. Peel[1]. Ces documents ont été recueillis par un certain Morrice (1628-1702), qui se proposait d'écrire une histoire de la Réforme en Angleterre, et ont été reliés en trois volumes comprenant quelques pièces originales et un grand nombre de copies exécutées vers la fin du règne d'Élisabeth. Ils ont tous un objet commun, celui de propager les idées puritaines et de préparer la réforme définitive de l'Église. Déjà un premier recueil semblable avait été formé et même imprimé (avec l'appui de Lady Anne Bacon, femme du garde des sceaux); mais l'édition avait été saisie par ordre du gouvernement et détruite; à peine quelques exemplaires en sont venus jusqu'à nous. Les Puritains n'osèrent pas risquer de nouveau l'aventure et leurs écrits de propagande sont restés manuscrits. Connus depuis longtemps, parfois utilisés mais sans méthode, ils attendent un éditeur. Pour le moment, on nous en donne un inventaire chronologique très détaillé où sont d'ailleurs reproduits les passages les plus importants et les plus instructifs. La variété en est très grande; on peut dire qu'ils touchent à tous les points du dogme et de la discipline qui ont été été discutés en Angleterre de 1570 à 1590; je mentionnerai seulement plusieurs listes où sont énumérés (pour les années 1586-1587) les ministres du culte anglican dans un certain nombre de diocèses, avec des notes sur leur savoir et leur moralité. A coup sûr, ces notes doivent être soigneusement contrôlées, car elles ont été données par des ennemis déclarés et persécutés; il faudrait les confronter par exemple avec les registres épiscopaux, avec les *Acta* des tribunaux des archidiacres, spécialement chargés de surveiller la discipline ecclésiastique. Du moins l'ensemble des témoignages contemporains prouve-t-il que, vers le milieu du règne d'Élisabeth, le bas clergé était en général médiocre, ignorant, grossier, débauché, insoucieux de prêcher par la parole et par l'exemple. La situation s'améliora

1. Albert Peel, *The seconde Parte of a Register;* being a Calendar of manuscripts under that title intended for publication by the Puritains about 1593, and now in Dr William's library, London, with a preface by C. H. Firth, 2 vol.; Cambridge, at the University press, 1915, in-8°, xvi-311 et 328 p.; prix : 21 sh.

Digitized by Google

peu à peu, sans doute sous l'influence des Puritains; mais, comme le fait remarquer M. Firth dans son intéressante introduction, le mal sévissait encore au XVIIe siècle et Milton le flétrissait. Il faudra désormais recourir à l'inventaire de M. Peel si l'on veut connaître les Puritains, surtout cette foule obscure et anonyme « dont la vie a contribué à faire l'Église et la Nation » (t. I, p. 27).

Après qu'Élisabeth eut supprimé l'épiscopat catholique dans son royaume, les prêtres se trouvèrent dans un grand embarras; à quelle autorité spirituelle allaient-ils être soumis? Sans doute le pape, en raison de sa « juridiction apostolique », était leur évêque et en principe la hiérarchie subsistait; mais le pape était loin! En fait, il se déchargea sur William Allen, le célèbre fondateur des collèges de Reims et de Rome, l'organisateur des missions en Angleterre; Allen gouverna l'Église d'Angleterre d'une façon quasi paternelle, sans organisation déterminée; après sa mort (1594), il y eut comme un interrègne qui dura quatre ans. Cependant, la crainte de l'Espagne ayant diminué après la destruction de l'Armada, la persécution contre les catholiques s'était adoucie; des prêtres missionnaires et autres, des jésuites avaient été simplement enfermés dans le château de Wisbeech et, après les sévérités du début, leur condition y était devenue tolérable : ils pouvaient communiquer, manger, travailler ensemble. Mais l'*odium theologium* sévit parmi eux et, après trois années d'aigres disputes et de calomnies réciproques, ils se déclarèrent prêts à accepter toute subordination que le pape voudrait leur imposer. Le Père Persons, qui depuis des années menait une lutte acharnée contre la reine hérétique et son gouvernement, proposa de leur donner un évêque; une commission réunie par le pape au Saint-Office décida au contraire que la nouvelle hiérarchie serait sacerdotale, avec un archiprêtre à sa tête. C'était un coup porté aux jésuites, dont le pape affaiblissait l'influence. L'homme choisi pour ces fonctions nouvelles, très délicates en présence des partis las mais non désarmés, fut Georges Blackwell (1598). Cette nomination fut bien accueillie; tout le monde estimait son caractère charitable et conciliant; mais, dès qu'il prétendit faire sentir l'autorité dont il était revêtu, les coteries se reformèrent et les querelles sévirent de nouveau. Une minorité refusa bientôt d'obéir aux ordres de l'archiprêtre, qui finit à son tour par accuser ses adversaires de désobéissance et de schisme. Une violente guerre de pamphlets s'ensuivit; deux fois les membres de la minorité appelèrent à Rome, demandant la suppression de l'office d'archiprêtre. Le conflit n'offrirait plus aujourd'hui qu'un intérêt médiocre si le procès n'avait mis en mouvement la Société de Jésus et compromis son rôle dans les conseils

Digitized by Google

de la papauté, si la France et l'Espagne n'avaient saisi l'occasion de ce conflit pour continuer une lutte que la paix de Vervins n'avait pas terminée. Après quatre années de discussions, d'intrigues et de pamphlets, le pape rendit une sentence qui blâmait les excès de pouvoir de Blackwell tout en le maintenant en place, ordonnait la suppression des libelles que les partis s'étaient jetés à la tête, mais sans condamner cependant, comme l'avait proposé d'abord la commission des cardinaux, les livres des « Appelants » (1602); puis les factions se calmèrent après la mort d'Élisabeth et la paix fut rétablie en 1603. Ce curieux épisode de la Contre-Réforme en Angleterre avait déjà été étudié de près, d'importants documents avaient été publiés. Le P. POLLEN a repris la question après de longues et fructueuses recherches dans les archives de Rome, de Simancas, de Paris et de Westminster; il s'est attaché surtout à reproduire la marche du procès et à déterminer les actes, à scruter les intentions des protagonistes[1]. Il a pu ajouter quelques traits nouveaux au caractère du P. Persons; mais surtout il a mis en relief un personnage aussi intéressant qu'inquiétant, un certain Dr Cecil, qui fut le principal conseiller et avocat des « Appelants », mais qui était sans doute en même temps un agent de Lord Burghley, donc un espion et un traître. Dans l'espèce cependant il fut inoffensif et ne fit envoyer personne au supplice.

ÉPOQUE DES STUARTS. — La meilleure histoire générale de l'Angleterre pendant la première moitié du XVIIe siècle est sans contredit celle de Samuel R. Gardiner. Ce robuste travailleur arriva au moment où, de tous côtés, s'ouvraient les archives et paraissaient les inventaires détaillés. Il puisa à toutes ces sources et se mit à écrire. Accueilli d'abord avec quelque froideur, son ouvrage ne tarda pas à réunir les suffrages les plus flatteurs; on finit par le considérer comme ouvrant de nouvelles voies à l'étude des Stuarts. Que valent ces critiques et ces éloges? M. USHER répond par une étude érudite, pénétrante, passionnée, sur la méthode suivie par Gardiner, sur sa nature intellectuelle et sur les influences qu'il a subies[2]. Gar-

1. John Hungerford Pollen, *The institution of the archpriest Blackwell.* A study of the transition from paternal to constitutional and local church government among the english Catholics, 1595-1602. Londres, Longmans, 1916, in-8°, x-106 p.; prix : 5 sh. Il n'y a pas d'index.

2. Roland G. Usher, *A critical study of the historical method of Samuel Rawson Gardiner;* with an excursus on the historical conception of the Puritan revolution from Clarendon to Gardiner. Publications of Washington University (Washington University studies, published quarterly. Vol. III, part. II, number 1). Saint-Louis, octobre 1915, in-8°, 159 p.

Digitized by Google

diner estimait que l'historien doit se faire une loi absolue de n'écrire qu'à la lumière des documents, qu'avant d'écrire il faut d'abord établir rigoureusement l'ordre chronologique des faits constatés avec certitude et se faire pour ainsi dire une âme contemporaine des événements. Excellente méthode, mais qui, selon M. Usher, fut pratiquée avec maladresse. Quand Gardiner avait épuisé ses recherches sur un chapitre, il se mettait à le rédiger ; retranché derrière ses livres et ses manuscrits, il écrivait sans ratures et, quand il avait terminé, sa « copie » était envoyée à l'imprimeur. Gardiner appliquait si bien son programme de se faire le contemporain de ses personnages qu'il oubliait parfois les événements récents et qu'il se refusait à connaître par avance la suite des événements et leurs conséquences. De là, maintes contradictions que M. Usher relève sans pitié dans les divers remaniements du livre[1]. Défaut plus grave, Gardiner, qui traite un des plus émouvants épisodes de l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre, qui entreprend de raconter les conflits sans cesse renaissants entre le roi, le Parlement, les tribunaux de la couronne, l'Église anglicane et les factions religieuses, parle une langue qui n'est plus celle du temps. A des mots tels que nation, liberté, parlement, qui nous paraissent si clairs et qui, au fond, expriment des notions si complexes, il donne parfois inconsciemment le sens qu'ils eurent au XIXe siècle, mais qui n'était pas encore usité au XVIIe ; de là de perpétuels à-peu-près ou même des erreurs. C'est qu'en réalité, et quoiqu'il s'en défende, Gardiner a subi l'iufluence des historiens antérieurs : Clarendon, Hume, Hallam, Macaulay, Forster, Carlyle ; whigs ou tories, c'étaient des hommes de parti, même les plus libres d'esprit, comme Hallam. Gardiner a toujours voulu rester impartial, même à l'égard de ceux qu'il aime le moins ; mais ses scrupules, si honorables, se heurtent constamment à des opinions préconçues ; il en arrive à ne plus voir l'aspect réel des événements ni des caractères et l'on finit par se demander ce qu'il pense en réalité de Charles Ier, de Strafford ou de Laud, ce qu'il faut croire, après un tel maître, sur les aspirations politiques de la nation ou sur la popularité du parti puritain. Voilà bien des chicanes ; la critique de M. Usher est sur-

1. M. Usher reconnaît (p. 27 en note) que la seconde édition de Gardiner (celle qui parut en dix volumes de 1883 à 1884) contient de nombreux changements, que les quatre premiers volumes ont été presque entièrement rédigés à nouveau et remaniés en général. Comment peut-il dire quelques lignes plus loin : « Despite changes in points of view, *he seldom corrected his earlier work* (c'est moi qui souligne), even when the inconsistancies had been pointed out at length by reviewers? »

Digitized by Google

tout négative; elle est âpre; il paraît lui en coûter de rendre hommage au fructueux labeur de Gardiner. Mais sur plusieurs questions importantes il va tout de même au fond des choses, par exemple sur l'idée qu'on peut se faire de la nation anglaise avant la révolution de 1640, sur la nature du pouvoir royal et des tribunaux de la couronne; là, il rappelle des faits et présente des considérations qui font réfléchir. Une histoire de Charles Ier reste à faire.

M. Pease, professeur d'histoire à l'Université d'Urbana (Illinois), étudie les théories politiques des Niveleurs et leur développement pendant la guerre civile, plus précisément de 1645 à 1653[1]. Les Niveleurs furent à l'origine une fraction du parti des Indépendants, fraction d'opinions avancées, radicales si l'on veut, et qui poussa très loin les conséquences logiques d'un de leurs principes fondamentaux : l'homme est libre et sa liberté ne saurait être ni aliénée ni asservie; mais il admet la nécessité d'une loi obligeant chaque individu à limiter son droit dans l'intérêt de la communauté. Cette obligation a la forme d'un contrat. La doctrine du contrat social est née. La loi, base de la société, est supérieure à tous les pouvoirs établis; elle est nécessairement opposée à tout régime absolu. L'absolutisme des Stuarts est donc contraire à la loi et mène à la tyrannie. Historiquement d'ailleurs, la loi fondamentale de l'Angleterre est antérieure à la royauté anglo-normande elle-même; elle a été plus ou moins nettement formulée dans les lois d'Édouard le Confesseur. La conquête normande a investi la royauté de pouvoirs illégitimes; après avoir institué un grand conseil qui prit plus tard le nom et les attributions de la Chambre des lords, les rois régnèrent despotiquement. Il faut restaurer la loi dans son autorité suprême. Comme elle domine dans le monde religieux, elle doit dominer dans le monde civil. Mais quel sera l'instrument de cette loi? Les Indépendants ont varié d'opinion sur ce point selon les nécessités politiques du moment : d'abord, ils placèrent leur confiance dans le Parlement soulevé contre la royauté. Adversaires de la Chambre des lords, ils tournèrent leurs espoirs vers les Communes; quand la guerre civile eut éclaté et que le Parlement révolté, soutenu et dominé par l'armée Nouveau-Modèle, eut émis la prétention d'interpréter lui-même la loi, donc d'exercer une autorité absolue, les Indépendants se tournèrent contre lui (1645); en 1647, ils formèrent un parti politique et c'est aux radicaux de ce parti que ses ennemis donnèrent le nom

1. Theodore Calvin Pease, *The Leveller movement. A study in the history and political theory of the great civil war.* Washington, American historical Association; Londres, Humphrey Milford; Oxford, University press, 1916, in-8°, VIII-406 p.

Digitized by Google

de Niveleurs. Reprenant l'idée du contrat social, les Niveleurs voulurent donner à l'Angleterre une constitution écrite, sous le titre « Agreement of the free People of England ». Une première rédaction est d'octobre 1647, une seconde, plus radicale encore, est de mai 1649. Peu à peu, le caractère primitif de la loi s'est modifié; il cesse d'être mystique; les Niveleurs arrivent à dire qu'elle repose sur la raison et que la justice est son interprète suprême; la constitution elle-même peut être soumise aux tribunaux qui en déterminent le sens et la portée. Reproduites en partie par Locke, transportées dans les colonies américaines, ces théories sont revenues en Angleterre au XIXe siècle et nous les voyons fermenter de nouveau sous nos yeux[1]. L'intérêt présenté par le livre de M. Pease est donc considérable. Il a étudié de près et analysé avec une remarquable perspicacité les livres et pamphlets où les idées des Niveleurs ont été exposées et discutées; le plus fécond de ces pamphlétaires fut, comme on sait, John Lilburne, homme d'action et de plume à la fois, dont les démêlés avec le Parlement et avec Cromwell sont bien connus. M. Pease ne retrace sa biographie qu'en tant qu'elle importe à la connaissance des idées; il montre finement que les théories politiques de Lilburne ont toujours eu leur origine dans des faits concrets. Dès qu'une mesure gouvernementale lui paraissait injuste et le frappait lui-même dans ses biens ou sa liberté, il échafaudait un système constitutionnel, quitte à le modifier ensuite pour répondre à de nouveaux attentats contre sa personne. Devenu Lord Protecteur (décembre 1653), Cromwell s'empressa de museler la presse; Lilburne fut tenu sous bonne garde et la guerre des pamphlets prit fin. Le parti cessa dès lors d'exercer son action à la face du soleil; il disparut dans l'ombre des complots et ne fut plus guère qu'un instrument au service des royalistes. — Ce livre, fort instructif, bien distribué, écrit malheureusement dans une langue qui n'a pas toujours toute la précision désirable, se termine par une abondante bibliographie[2] et un bon index.

1. Dans *l'Angleterre* de M. Édouard Guyot, on lit, p. 95 : « Entre 1900 et 1903... au rationalisme des pouvoirs radicaux, à la sérénité des libéraux gladstoniens, fait place une sorte d'humeur sombre : le souvenir des Niveleurs du temps de Cromwell se présente spontanément à l'esprit. »

2. Dans cette bibliographie, M. Pease a mentionnée naturellement l'ouvrage de Gardiner dont il fait le plus grand cas; il reproche à M. Usher la sévérité des critiques adressées à l'homme et à l'œuvre. Il estime que Gardiner a écrit avec autant d'impartialité qu'il est humainement possible : « Le jugement qu'il porte sur les hommes et les faits », dit-il, « subit les fluctuations des événements, comme l'eût fait un contemporain à l'esprit ouvert et bien informé » (p. 367).

Digitized by Google

Arlington fut, comme on sait, un des cinq ministres de la « Cabal » sous Charles II; pendant cinq ans, de la chute de Clarendon en 1667 jusqu'à la seconde guerre déclarée aux Pays-Bas en 1672, il a été, comme secrétaire d'État chargé de diriger les affaires étrangères, le plus grand personnage de l'Angleterre. Son activité politique, la part considérable qu'il a prise aux résolutions du gouvernement ont été étudiées à l'aide d'un grand nombre de documents nouveaux et bien mis en lumière par Miss BARBOUR, professeur d'histoire au collège Vassar[1].

M. BAGWELL a terminé son histoire de l'Irlande sous les Stuarts avec un tome III qui se rapporte au temps de la Restauration[2]. Exécuté avec autant d'érudition que les précédents, il n'offre pas l'intérêt tragique de l'Interrègne, où la persécution a sévi si durement sur les malheureux habitants. Charles II, si indulgent pour les catholiques, et son frère, catholique avéré, rendirent à l'île infortunée au moins la tranquilité matérielle. A cet égard, le gouvernement d'Ormonde a été bienfaisant. Le renversement de Jacques II ralluma la guerre en Irlande; mais la victoire remportée par l'usurpateur Guillaume III ruina définitivement la cause des Stuarts. Le livre se termine par deux chapitres sur la vie sociale et les trois Églises d'Irlande : anglicans, presbytériens et catholiques romains. On regrette de ne pas voir la question irlandaise posée dans toute son importance nationale et internationale; des faits nombreux, exposés avec ordre et précision, sont de valeur secondaire s'il y manque l'âme qui les anime et les sentiments de M. Bagwell ne sont pas favorables à la cause irlandaise.

L'industrie des transports est une des plus intéressantes à étudier au point de vue économique et social. M. JACKMAN, professeur d'économie politique à l'Université de Toronto, lui a consacré un gros ouvrage où le détail abonde au point que les notes submergent parfois le texte lui-même, mais qui se lit cependant, non pas seulement avec fruit, mais avec un réel intérêt[3]. Il étudie seulement la période moderne, qui commence pour lui avec le XVIe siècle et se termine vers le milieu du XIXe; à l'époque antérieure, qui comprend un millier d'années depuis la conquête romaine et l'établissement des

1. Violet Barbour, *Henry Bennet, earl of Arlington, secretary of state to Charles II.* Washington, American historical Association. Londres, Humphrey Milford; Oxford, University press, 1914, in-8°, XII-303 p.

2. Richard Bagwell, *Ireland under the Stuarts and during the Interregnum.* Vol. III, 1660-1690. Londres, Longmans, 1916, in-8°, XI-351 p.; prix : 15 sh.

3. W. T. Jackman, *The development of transportation in modern England.* Cambridge, at the University press, 1916, 1 vol. in-8° en 2 tomes, XV-820 p.; avec deux cartes en pochette dans la couverture de chaque volume; prix : 24 sh.

Digitized by Google

cinq grandes voies historiques jusqu'à la fin de la guerre des Deux-Roses, il consacre seulement une introduction de moins de trente pages. Viennent alors huit chapitres sur les routes et la navigation fluviale de 1500 à 1750, l'amélioration des routes et la navigation intérieure de 1750 à 1830, la navigation à vapeur, qui débute réellement en Écosse en 1788, les chemins de fer, enfin la rivalité du chemin de fer avec les routes et les canaux, qui se termine par le triomphe impitoyable du rail. C'est l'intensité de la production industrielle qui a suscité et précipité ce mouvement destiné à transformer la face même du pays. La comparaison entre la carte routière d'Ogilby (1675) et celle du réseau de voies ferrées vers le milieu du XIXe siècle est à cet égard des plus instructives.

Le tome VIII de la remarquable Histoire de l'armée britannique par Sir J. W. FORTESCUE se rapporte aux années 1811 et 1812; il aboutit à l'échec définitif des plans de Napoléon[1]. L'ambition maladive de l'empereur le pousse à déclarer la guerre à la Russie et l'empêche de mettre à profit une occasion unique : la rupture des États-Unis avec l'Angleterre. Que de forces, que de génie follement gaspillés! Dans ce volume, il n'est guère question naturellement que des combats dans la péninsule ibérique; les Anglais réussissent finalement à prendre Ciudad Rodrigo et Badajoz, à chasser les Français de toute la partie de l'Espagne située au sud du Tage; le général Foy avoue l'échec de l'armée napoléonienne en Espagne au moment où commençait la retraite de Russie. Les cartes dressées par M. Cribb sont admirables. L'auteur se proposait de publier en même temps que le présent volume un tome IX qui aurait continué le récit jusqu'à Waterloo; la rédaction en est terminée, mais M. Cribb, ayant été appelé à servir dans la présente guerre, a dû priver M. Fortescue de son précieux concours et il faudra maintenant attendre la fin des hostilités. Souhaitons de voir prochainement le couronnement de ce bel édifice.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE. — Il est peu de pays qui, sans révolution, aient subi d'aussi profondes transformations que l'Angleterre depuis un siècle. Il y a cent ans, l'aristocratie était souveraine dans le monde politique comme dans le monde social; aujourd'hui, elle ne se soutient plus que par le prestige du passé; les Lords ont abdiqué devant les Communes issues d'un suffrage qui tend à devenir de plus

1. The hon. J. W. Fortescue, *A history of the British Army*. Vol. III, 1811-1812. Londres, Macmillan, in-8°, XXII-687 p. (l'index occupe à lui seul 50 pages à deux colonnes), atlas de 23 cartes et croquis ingénieusement présentés; prix : 30 sh.

Digitized by Google

en plus universel. C'est la démocratie qui gouverne. Jusque vers la fin du siècle dernier, cette démocratie conservait un caractère très individualiste; l'État intervenait le moins possible dans les conflits qui agitaient le monde du Travail. Aujourd'hui, le socialisme d'État envahit tous les domaines; à la faveur de la présente guerre, il a pris un essor considérable, si brutal parfois que la classe ouvrière elle-même proteste et menace[1]. L'Angleterre sera-t-elle demain une démocratie à forme socialiste? Comme puissance coloniale, son évolution n'a pas été moins radicale : elle a depuis longtemps renoncé à considérer ses colonies comme des dépendances extérieures exploitées au profit de la mère patrie; les plus grandes, les plus actives parmi celles de langue anglaise ont fini par obtenir le droit de s'administrer elles-mêmes; ce sont des puissances (Dominions) autonomes. Il fut même un temps où certains libéraux se résignaient par avance à la pensée qu'elles briseraient un jour les derniers liens qui les rattachaient à l'Angleterre. Puis est née l'idée impérialiste, qui n'a rien à voir avec l'idée de conquête; l'Angleterre et ses colonies constituent un empire dont les différentes parties considèrent comme utile et nécessaire de rester unies et de régler leurs intérêts communs par voie de négociations et d'ententes. Le mot *empire* caractérise cette union fondée sur la bonne volonté des peuples et aussi bien le mot *Commonwealth*, que nous traduirions tant bien que mal par république. Ces transformations, nous pouvons les suivre de décade en décade, si je puis dire, dans un grand nombre de livres, de brochures, d'articles, de recueils documentaires. — Pour l'histoire intérieure de l'Angleterre, on peut mentionner deux bons résumés par M. Édouard Guyot[2] et M. Louis Cazamian[3]. Le premier est un exposé compact, lourd de faits bien observés et distribués en six chapitres : 1° prépondérance des problèmes de politique intérieure à partir de 1815; caractère représentatif des institutions politiques; 2° coup d'œil sur l'évolution des partis du XVIIIe siècle jusqu'en 1906; 3° le problème ouvrier; 4° le problème agraire et le budget de Lloyd George; la crise constitutionnelle de 1909-1911; 5° le problème fiscal et l'impérialisme; 6° le problème irlandais[4]. L'impression produite par la lec-

1. Voir les rapports de la Commission d'enquête sur le malaise industriel analysés dans le *Correspondant* du 25 octobre 1917.

2. *L'Angleterre; sa politique intérieure.* Préface de H. G. Wells. Paris, Delagrave, 1917, in-12, IX-323 p.; prix : 4 fr.

3. *La Grande-Bretagne et la guerre. Esquisse d'une évolution sociale.* Paris, Flammarion, 1917, in-12, 331 p.; prix : 4 fr.

4. M. Guyot a pris la peine de dresser un Index alphabétique; c'est un cas encore si rare dans nos livres de simple vulgarisation qu'il est intéressant de le signaler. Il faut en remercier l'auteur.

Digitized by Google

ture de cet ouvrage est plutôt troublante, parce que l'auteur insiste sur la difficulté des problèmes et sur la gravité des conflits qu'ils soulèvent; on sent parfois gronder dans son livre les bruits avant-coureurs des grandes convulsions sociales. M. Cazamian n'est pas aussi pessimiste; il fait confiance au génie particulier du peuple anglais, qui finit toujours par s'adapter aux nécessités les plus imprévues. Qu'il s'agisse de l'organisation politique, militaire, économique, sociale ou morale, il ne met pas en doute que le peuple anglais ne suive son gouvernement dans les voies hardies, révolutionnaires, où la guerre l'a obligé d'entrer. La lutte est engagée entre l'individualisme, base longtemps inébranlée des anciens partis, et le socialisme pratique, en partie déjà réalisé par la transformation de la Grande-Bretagne en une monstrueuse usine de guerre gérée ou contrôlée par l'État; elle se résoudra par l'accord des bonnes volontés : « Son gouvernement de guerre, son armée magnifiquement efficace, ses plans d'avenir économique et de paix sociale, ses adaptations intellectuelles offrent l'image d'un progrès ordonné qui se fait ou qui se prépare sans rigidité mécanique, sans abdication de l'être moral » (p. 328). Cette foi robuste dans le prochain avènement d'un ordre nouveau réconfortera plus d'un lecteur dans les heures troubles que nous vivons.

Quant au problème impérial, il est agité en ce moment avec passion dans le monde politique. Il importe donc d'être exactement informé sur l'histoire des colonies anglaises, sur leurs institutions actuelles, sur les efforts déjà réalisés pour établir entre elles et la mère patrie des relations équitables. M. Gennaro Mondaini, professeur à l'Institut supérieur d'études commerciales à Rome, nous donne un excellent exposé de l'Histoire coloniale de l'Angleterre à l'époque contemporaine[1]. Après une longue introduction où les idées générales ne manquent pas, l'auteur étudie la réforme coloniale au XIXe siècle, qui aboutit à la destruction graduelle du pacte colonial et à la concession de gouvernements responsables à certaines colonies, le « Dominion » du Canada et la colonie de Terre-Neuve, le « Commonwealth » d'Australie et le « Dominion » de la Nouvelle-Zélande, l'Union sud-africaine, l'Empire indien, les anciennes colonies de plantation en Amérique (Indes occidentales, Guyane, Honduras), en Afrique (Maurice et les Seychelles) et en Asie (Ceylan et les dépendances), les colonies et protectorats africains, les possessions

1. *Storia coloniale dell' epoca contemporanea.* Parte prima : *la Colonizzazione inglese.* Florence, Barbèra, 1916, in-8°, LXXXIII-809 p., avec 3 tables et 3 cartes; prix : 9 lires.

Digitized by Google

de l'Extrême-Orient et du Pacifique. Le dernier chapitre, intitulé : l'Empire et l'impérialisme britannique, traite avec autant d'ampleur que de pénétration la question si complexe des rapports entre le gouvernement anglais et les gouvernements locaux. Une abondante bibliographie fait de ce livre un excellent manuel. — Pour étudier l'organisation même de ces gouvernements locaux, on ne saurait trouver de meilleur guide que l'ouvrage de M. KEITH[1]. C'est un véritable traité sur les institutions politiques qu'ont reçues ou que se sont données les États coloniaux, membres singulièrement actifs de l'Empire britannique. Une première partie traite des limites imposées à l'autonomie des « Dominions » : 1° le gouverneur, qui représente le gouvernement royal, l'étendue de la prérogative royale, le droit d'intervention du pouvoir central dans les actes du pouvoir exécutif ; 2° la législature et l'étendue des pouvoirs exercés par chaque parlement. Ici, l'auteur s'appuie sur les faits bien étudiés, contrôlés souvent par une expérience personnelle. La seconde partie, où il traite des « possibilités d'union », vise surtout l'avenir. L'étude s'en impose à tout homme d'État, à tout publiciste soucieux de travailler à l'établissement durable de cet Empire, qui sera sans doute une des plus surprenantes créations politiques du XXe siècle.

Ch. BÉMONT.

1. Arthur Berriedale Keith, *Imperial Unity and the Dominions*. Oxford, at the Clarendon press, 1916, in-8°, 626 p.; prix : 12 sh. 6 d.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Jacques Zeiller. **Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain.** Paris, E. de Boccard, 1918. In-8°, IV-667 pages.

Id. **Paganus, étude de terminologie historique.** Fribourg (Suisse), Rouart et Cie; Paris, E. de Boccard, 1917. In-8°, 112 pages.

M. Zeiller, déjà fort avantageusement connu parmi les érudits par des travaux hagiographiques et archéologiques sur la Dalmatie, et spécialement par un livre sur les *Origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie* (1906), nous a donné, dans un ouvrage copieux, les résultats d'une longue enquête, patiente et minutieuse, sur l'établissement de la vie chrétienne dans les provinces situées entre la Dalmatie et le Danube, et sur son développement jusqu'à la fin du VIe siècle.

Cette région, c'est, en somme, l'Illyricum : contrée étendue et de frontières un peu indécises, qui présente pourtant une certaine unité géographique et, d'un bout à l'autre, le caractère de zone de transition entre le monde barbare et la Romania. Toutefois, comme M. Zeiller en exclut la Dalmatie et la Rhétie, son découpage paraît un peu artificiel, à considérer les choses en rigueur et malgré la peine qu'il prend pour établir le contraire; il est donc utile de compléter le présent livre par celui dont je rappelais le titre tout à l'heure.

L'étude des origines chrétiennes de cette *marche* romaine avait été jusqu'ici assez négligée; ce n'est pourtant pas qu'elles paraissent sans intérêt : elles sont seulement assez obscures et encombrées de toute une broussaille de légendes qui a fini par y étouffer l'histoire; c'est pourquoi l'étude de M. Zeiller est surtout critique. D'autre part, ce qui fait l'importance générale de ce christianisme danubien, c'est que, prenant à son tour le rôle de transition propre au pays lui-même, il a franchi le grand fleuve et s'est étendu aux barbares de l'autre bord; aussi M. Zeiller s'est-il spécialement appliqué à préciser les souvenirs qui nous restent sur la conversion des Goths. Son travail se divise en trois parties : 1° *La conquête chrétienne et l'organisation ecclésiastique;* 2° *Histoire intérieure des églises illyriennes du IVe au Ve siècles;* 3° *Les provinces danubiennes et la conversion des barbares au christianisme.*

La première partie crible les légendes anciennes relatives à l'évan-

Digitized by Google

gélisation de l'Illyricum et critique les documents hagiographiques qui sont censés nous apporter quelques renseignements sur la vie chrétienne dans ce pays, antérieurement à la paix de l'Église. M. Zeiller n'est pas indulgent pour les pseudo-traditions antiques des églises illyriennes et il a raison; on pourrait même lui reprocher d'insister outre mesure sur des questions dont la solution n'apparaît point d'abord réclamer un tel luxe de précautions et de démonstrations. Enfin il vaut mieux, en l'espèce, pécher par excès que par défaut. La critique hagiographique de M. Zeiller est, en revanche, moins délibérément radicale que je ne le souhaiterais quelquefois, sans pourtant cesser jamais d'être prudente et circonspecte. Elle a tendance à essayer de conserver quelque chose d'épisodes bien peu vraisemblables et où il est très hasardeux de risquer un tri; je citerai comme exemple l'étude de la légende de la *legio fulminata* (p. 42 et suiv.), d'où je ne vois guère qu'il soit possible de tirer même la simple affirmation de la présence de chrétiens dans le pays. Quand les documents hagiographiques ne sont pas tout à fait bons, il est difficile de dire jusqu'à quel point ils sont mauvais et il me paraît le plus souvent arbitraire de choisir entre leurs allégations sur de simples soupçons de vraisemblance. J'avoue que la critique de comparaison entre les pièces médiocres ou mauvaises et les bonnes, critique sur laquelle Le Blant, par exemple, s'appuyait avec tant de confiance, me remplit au contraire de défiance. La candide audace des hagiographes, doublée de l'habituelle pauvreté de leur imagination, a bien de quoi justifier pareille réserve. Rien n'est plus facile à imiter qu'un formulaire d'interrogatoire, et croire qu'une *Passio* a gardé quelque chose de l'histoire parce qu'elle présente quelques traits qui se rapprochent des *Acta* authentiques, me semble très imprudent; il faut d'autres preuves. Je n'ai pas non plus bonne opinion de la critique *rationaliste* (type Paulus) appliquée aux *Acta* : chercher à expliquer, par exemple (p. 70), le miracle qui fait surnager un martyr jeté à l'eau avec une pierre au cou, en suggérant que la pierre, mal attachée, a pu se détacher, c'est s'abandonner à une tendance qui a fait son temps. Je conviens que, d'ordinaire, M. Zeiller n'est pas aventureux et qu'il prend soin de distinguer le *plausible* de l'*assuré*. Toutefois, est-il très sage d'espérer tirer quelques renseignements sur le degré de christianisation d'un pays de ce fait qu'une *Passio* nous y montre un martyr accueilli par un évêque et accompagné par de pieuses femmes au lieu de son supplice (p. 73)? Je pourrais prolonger ces chicanes; il reste que M. Zeiller nous a donné une étude critique fort complète sur l'ensemble des *Passiones* illyriennes et qu'elle rendra les plus sérieux services à ceux-là même qui en réformeront les conclusions sur quelques points.

Il a de même rassemblé avec un soin extrême tous les éléments connus de la *Series episcoporum* de l'Illyricum et dressé le catalogue

Digitized by Google

descriptif de tous ses monuments chrétiens dont il demeure une trace.

La seconde partie nous retrace l'histoire d'une série de crises théologiques, dont la plus intéressante et, par ses résultats, la plus importante, est la crise arienne. Je ne suis pas sûr que, dans son désir de nous convaincre de cette importance-là, M. Zeiller ne l'exagère pas un peu et que, s'il est vrai que l'arianisme est illyrien autant qu'asiate, comme il nous l'affirme, ce soit tout à fait du même point de vue. L'arianisme illyrien tire son importance d'abord du hasard qui a placé en Illyricum deux évêques intrigants, Ursace et Valens, dont l'activité a tenu de la place au temps de Constance, ensuite de ce fait que cette qualité de pont entre l'Orient et l'Occident, qui caractérise la province, y a fait placer plusieurs des assemblées qui ont cherché à mettre fin au débat, soit à Sardique, soit à Sirmium; enfin de son prolongement chez les Barbares; mais la dogmatique arienne n'est pas illyrienne et Athanase n'est pas né aux bords du Danube. C'est lui, plus encore qu'Arius ou Eusèbe de Nicomédie, qui a fait le succès de l'arianisme. M. Zeiller ne nous a pas montré comment toute la pensée chrétienne orientale menait la foi à une représentation subordinatienne de la relation des trois personnes divines et à l'affirmation que le Christ était une *créature;* il a l'air de croire qu'il ne s'agit, en vérité, que de la fantaisie d'une école de théologiens, dont Lucien d'Antioche serait l'initiateur; il s'agit d'un mouvement infiniment plus profond, plus ample et qui a très logiquement trouvé, si j'ose dire, son point de cristallisation à Alexandrie. C'est la rigueur de l'*homoousios* nicéen, inspiré par Athanase, et l'obstination indomptable que le patriarche a mise à la faire triompher, qui ont provoqué dans l'épiscopat oriental les réactions dont l'arianisme a vécu. Il n'en est pas moins vrai que l'histoire de cette hérésie dans l'Illyricum valait d'être racontée pour elle-même, en la dégageant de l'histoire générale de l'Église au IVe siècle.

Ce n'est pas d'ailleurs que M. Zeiller fasse toujours ce partage avec beaucoup de rigueur et il lui arrive d'insister, sans doute un peu trop, sur des événements qui sont sinon étrangers, au moins extérieurs, à sa province, si bien qu'il glisse insensiblement à nous raconter toute l'histoire politique de l'arianisme oriental, depuis le concile de Sardique jusqu'à celui d'Aquilée. Encore, sur quelques points, par exemple dans son étude sur le premier de ces deux conciles, regrette-t-il visiblement de n'oser point insister davantage. Il y a là quelque excès dans la conscience.

La troisième partie est la plus personnelle de l'ouvrage; elle nous raconte la conversion des Goths, étudie la littérature religieuse des Ariens illyriens et goths, la transmission de l'arianisme aux autres barbares de la région danubienne du IVe au VIe siècle, l'effort catholique pour balancer autant que possible l'influence arienne. Tout cela

Digitized by Google

est fort intéressant, et neuf en plusieurs de ses parties. A peine ferais-je une réserve sur la réelle importance de la réaction catholique et sur ses résultats.

Par la connaissance approfondie des textes et de la littérature de son sujet, par la conscience extrême de sa recherche, par l'équité et la clarté de son exposition, le livre de M. Zeiller prend une place des plus honorables dans la série des travaux français consacrés aux antiquités chrétiennes. Littérairement, il aurait sans doute gagné à être moins long, à émonder quelques discussions, à ne pas se croire obligé d'insister sur la moindre difficulté; scientifiquement, on lui reprochera trop de bienveillance involontaire pour quelques documents suspects; c'est bien peu de chose. Ces défauts légers, tout comme de menues inadvertances, qui ne sont rien de plus que matière d'*erratum*, ne valent pas contre les qualités solides que l'ensemble manifeste.

Paganus est une étude bien conduite sur l'origine de l'acception religieuse du mot. M. Zeiller, après un minutieux examen de tous les textes et une discussion serrée de la thèse de Zahn, qui interprète le *paganus* chrétien en le faisant dériver de l'emploi du terme dans la langue de l'Empire, au sens de *civil* opposé à *militaire* (d'où : un *paganus* serait un homme étranger à la *militia Christi*), conclut à la solidité de l'opinion traditionnelle, suivant laquelle *paganus* vient de *pagus* = *pays*. C'est bien la résistance tenace des campagnes à la christianisation qui explique cette dérivation. Un recueil de textes bien classés complète heureusement ce petit livre, qui résout définitivement un petit problème.

CH. GUIGNEBERT.

Vincent A. SMITH. **Akbar the Great Mogul (1542-1605)**. Oxford. Clarendon Press, 1917. In-8°, XVI-504 pages.

Par un règne glorieux de cinquante ans, par l'ampleur de ses conquêtes, par son caractère et son esprit, Akbar mérite d'être considéré comme un des plus grands potentats qu'ait connus l'histoire. Turc possédant du sang mongol, descendant à la fois de Tamerlan et de Chingiz-Khan, né d'une mère persane, cet homme créa le plus vaste empire hindou qui ait existé antérieurement à l'ère britannique. Possesseur, avant que s'exerçât son activité, du pays triangulaire délimité par l'Indus et la Sutlej — le Cachemire mis à part — ainsi que de la haute vallée de Gange jusqu'à Bénarès, le monarque tenait sous sa domination, quand il mourut, au nord le Cachemire, à l'ouest Kaboul, le Beloutchistan, le Sind, le Gujerât et Surate, à l'est le Bengale, le delta du Gange et l'Orissa, au sud le Bérar jusqu'au confluent de la Godaverī et de la Wardha.

La diversité de ses origines ancestrales, la multiplicité des pays

Digitized by Google

soumis à son empire devaient disposer l'esprit du conquérant à concilier de nombreuses oppositions. Né dans l'orthodoxie musulmane sunnite, il devint rationaliste et sceptique ; puis, à partir de 1582 environ, prétendit remplacer l'Islam par un électisme dont lui-même devait être le prophète. Son ambition de posséder à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, s'exaltait et se justifiait par une ardeur mystique aspirant à identifier le monarque à l'Être suprême. A la faveur de son ambiguïté, la phrase sacramentelle « Allāhu Akbar » peut signifier aussi bien « Akbar est Dieu », que « Dieu est grand ». L'astuce du souverain et sa sincérité religieuse s'accordèrent pour exploiter les convictions dans un intérêt de domination et donner à la majesté royale un caractère sacré. La fondation de l'Ibādat-Khāna, « maison de la dévotion ou de l'adoration » (1575), représente à cet égard une des plus importantes institutions du règne; Akbar se plaisait à y présider aux discussions entre théologiens musulmans, parsis, zoroastriens, jaïnas et chrétiens ; au souverain pour qui sa propre autorité se présentait à la fois comme celle d'un roi et comme celle d'un pape, le piétisme soufi apportait, dans l'éclectisme le plus large, des solutions hardies qui consacraient la gloire mondaine par le prestige de l'accession à l'absolu.

Aucun travail aussi soigneux, aussi complet, n'avait encore été entrepris sur un grand monarque indien. Quoique purement monographique, cet ouvrage jette une vive lumière sur un demi-siècle d'histoire. Les sources les plus variées ont été mises à contribution : monuments, inscriptions, monnaies, mémoires persans, récits d'Européens. Bien que la plus grande créance ait été, comme il convenait, accordée aux compilations d'Abu-l Fazl (*Aīn-i Akbarī*, *Akbarnāma*), une très importante valeur documentaire est reconnue aux relations des Jésuites, notamment au *Mongolicae Legationis Commentarius* du P. A. Monserrate (1582). Aucun aspect caractéristique non seulement du souverain, mais même de la société ambiante, n'est passé sous silence : les architectes, les décorateurs de Fathpur Sīkrī, création d'Akbar, les théologiens musulmans et autres, les historiens tels que Nizamu-d dīn et Badāonī, le prestigieux poète Tulsī Dās, sont l'objet de notations précises qui font saillir l'image de ce roi-soleil zoroastrien sur l'arrière-fond d'un grand siècle. Riche en faits, mais allégé par des notes et des index, rendu d'accès fort aisé par des sommaires marginaux, l'exposé se lit avec le double intérêt d'une « histoire » et d'une œuvre critique. Des illustrations, des plans, des cartes parlent aux yeux ; un remarquable fac-similé du portrait d'Akbar âgé de quinze ans, par Abdu-s Samad, offre en guise de frontispice le plus ancien spécimen de l'art indo-persan. Ce livre d'un savant voué à l'histoire de l'Inde fait honneur aux publications d'Oxford ainsi qu'à l'indianisme anglais.

P. MASSON-OURSEL.

Digitized by Google

G. G. COULTON. **Social life in Britain from the Conquest to the Reformation.** Cambridge, at the University Press, 1918. In-8°, XVI-540 pages. Prix : 15 sh.

Chilton Latham POWELL. **English domestic Relations, 1487-1653. A study of matrimony and family life in theory and practice, as revealed by the literature, the law and history of the period.** New-York, Columbia University Press, 1914. In-8°, XII-274 pages. Prix : 1 d. 50 c.

Dans ses précédents ouvrages : *From St. Francis to Dante*, qui est une sorte d'adaptation en anglais de la chronique latine de Salimbene (1906), *Medieval studies* (11 fascicules parus, 1906-1915), *Chaucer's England* (1908), *A medieval Garner* (1910), M. Coulton avait montré à quel point il est familier avec l'histoire sociale du moyen âge et avec ses sources. Il en donne une preuve nouvelle avec le présent volume, qui est un recueil d'extraits tirés de documents originaux et dont l'agencement compose un véritable tableau de l'Angleterre et de la nation anglaise du XIe au XVIe siècle.

L'ouvrage est divisé en quinze sections : 1° le sol et les habitants; 2° les enfants, baptême, éducation et instruction; 3° les livres, auteurs, scribes et lecteurs; 4° l'Église et le monde ecclésiastique; 5° les rois, les chevaliers et la guerre; 6° le seigneur et le paysan, manoir et cottage; 7° la vie urbaine, bourgeois, boutiquiers, ouvriers, jours de fête; 8° les riches et les pauvres, monts-de-piété, règlements du travail, grèves et soulèvements populaires; 9° la vie à la maison, animaux domestiques, habillement et repas; 10° sports et divertissements; 11° la vie nomade, les marchands étrangers, les voyageurs et les pèlerins; 12° la vie des femmes, dans le mariage et hors mariage, nonnes et servantes; 13° l'architecture et les arts, maçons et franc-maçons; 14° la médecine et la justice, les peines et les supplices (le rapprochement en une seule section de ces deux aspects si différents de la vie sociale ne laisse pas de surprendre); 15° superstitions et prodiges. On est étonné qu'une place n'ait pas été réservée pour la mort et les funérailles. Il n'y a pas d'index.

Les extraits sont nombreux et bien choisis; ils sont instructifs et il en est qui sont divertissants. Chacun est précédé d'une brève notice sur l'auteur (si celui-ci est connu), sur l'ouvrage où l'on a puisé, sur l'édition utilisée. Il n'entrait pas dans les intentions de M. Coulton de donner une bibliographie raisonnée sur aucun des sujets indiqués par lui; aussi s'est-il contenté de fournir les indications strictement nécessaires et n'a-t-il mentionné que des livres anglais. Les érudits n'y trouveront pas leur compte; mais ce n'est pas à eux que s'adresse M. Coulton. « Ce livre », écrit-il au début de la préface, « a pour objet principal de fournir les notions d'histoire sociale qui sont nécessaires à l'intelligence sympathique de notre littérature médiévale; on espère

Digitized by Google

qu'il plaira aussi au grand public; dans ces extraits, on entendra le langage même de nos pères parlant des questions essentielles qui intéressent les personnes intelligentes d'aujourd'hui. » En conséquence, M. Coulton s'est interdit de donner aucun texte dans sa langue originale, à moins qu'il ne fût écrit en anglais. Il estime sans doute que tout Anglais cultivé est en état de lire sans peine Robert Mannyng de Bourne, John Lydgate, Langland, Chaucer, etc., à condition cependant de trouver au bas des pages, comme M. Coulton a pris soin de le marquer, le sens des mots de la vieille langue que la moderne ne connaît plus. C'est aux Anglais de dire s'il a tout à fait raison. Peut-être se trouvera-t-il tout de même parmi eux des personnes qui n'approuveront pas M. Coulton quand il choisit, pour nous faire connaître tel passage du *Polychronicon* de Ranulf de Higden, ou du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, qui sont écrits en latin, la traduction qu'en a donnée Jean de Trévise à la fin du XIVe siècle. Il est possible aussi que ce mélange un peu choquant plaise par la saveur même qui se dégage de la vieille langue; s'il en est ainsi, M. Coulton aura parfaitement atteint son but.

C'est encore d'histoire sociale, mais considérée à un point de vue particulier, que s'occupe l'ouvrage de M. Powell, « instructor » à l'Université de Johns Hopkins. Ici, c'est uniquement du mariage qu'il est question. L'auteur analyse d'abord les lois et les pratiques du mariage sous l'empire de l'Église catholique; il étudie ensuite les controverses relatives à cette institution profondément modifiée par les puritains et les indépendants jusqu'à l'acte de 1653, par lequel Cromwell abolit toute pratique religieuse lors de la célébration du mariage; enfin, il expose les tentatives faites dans le même temps pour introduire en Angleterre et organiser le divorce. Après ces trois chapitres d'un caractère assez austère, parce qu'ils renouvellent d'interminables discussions sur une question très délicate de droit canonique, M. Powell passe à la partie bibliographique et humoristique de son sujet : il analyse le *Boke of good manners*, de Caxton (1487), traduction d'un livre français : le *Livre des bonnes mœurs* du moine Augustin-Jacques Le Grand (1478), et les nombreux manuels du savoir-vivre conjugal qui procèdent de Caxton et qui aboutissent au *Boke of matrimony*, de Thomas Becon (1562). Il étudie l'état de l'opinion à l'égard de la femme et notamment de la jeune mariée pendant le XVIe siècle et son évolution : d'abord la femme est considérée et traitée comme l'humble servante de l'homme. N'a-t-elle pas en effet été créée seulement après l'homme et pour le servir? N'est-ce pas elle qui, trompée par le démon, sut persuader son époux, par l'amour qu'elle lui inspirait, de désobéir aux commandements de Dieu? Mais deux femmes diversement illustres vengèrent leur sexe : Catherine d'Aragon, la femme divorcée, martyre de Henri VIII, et Élisabeth, la « Reine vierge », dont le règne répandit sur l'Angleterre une impérissable gloire. Plus on avance vers la fin du XVIe siècle, plus la femme est adulée, exaltée. En même temps, il

Digitized by Google

est vrai, les littérateurs, les satiriques, les dramaturges s'emparent d'elle et leur plume n'est pas toujours indulgente ni respectueuse. M. Powell énumère et analyse (quand elles en valent la peine) les œuvres où ces écrivains parlent du mariage et des devoirs réciproques des époux, même de l'économie domestique en général, pendant l'intervalle qui s'étend entre la publication du livre de Caxton (1487) jusqu'à l'acte de Cromwell établissant le mariage purement civil (1653). Dans un appendice, il passe en revue les écrits concernant le premier divorce de Henri VIII; dans un second, il recherche à quelle date fut publié le traité de Milton intitulé : *The doctrine and discipline of the divorce*, et conclut pour le mois de juillet 1643; il nie en outre que Milton ait été incité par la conduite de sa jeune femme à composer cette dissertation. Dans un troisième appendice, il reproduit un curieux passage des *Commendacions of Matrimony*, de William Harrison (1528). Une abondante bibliographie et un index terminent ce volume dont l'unité paraît un peu factice, mais qui est plein de faits intéressants pour l'histoire des mœurs.

Ch.-BÉMONT.

Edith KEEN. **Seven years at the Prussian Court.** Londres, Eveleigh Nash and C°, 1916. In-8°, 315 pages. Prix : 10 sh. 6 d.

Recollections of a Royal Governess. Londres, Hutchinson, 1915. In-8°, XII-328 pages, avec 50 illustrations. Prix : 10 sh. 6 d.

Miss Keen a été attachée, d'abord pendant six ans, comme institutrice anglaise, puis en d'autres qualités, à la maison de la princesse Frédéric-Léopold, sœur de l'impératrice. Le prince, fils de Frédéric-Charles, le *Prince rouge* de 1870, aujourd'hui considéré comme le second chef de la maison de Prusse, se trouve être en même temps le frère de la duchesse de Connaught. Les souvenirs de l'auteur ne modifient pas la physionomie des Hohenzollern telle que nous l'ont fait connaître d'autres témoignages. Il ne faut pas dédaigner, sous bénéfice de vérification, les petits traits qu'elle nous rapporte. Sans doute le rôle public de l'homme explique en partie ses sentiments privés, mais par contre le caractère, naturel ou déformé, s'affirme et réagit sur les décisions d'ordre public. Par exemple, le Kaiser ne doit jamais perdre une partie de jeu, même au tennis. « Serait-ce contraire à l'étiquette »? demandait Miss Keen à une dame de la cour. — « Non, mais ce serait contraire à la raison; il faudrait être fou pour s'y risquer » (p. 17). On conçoit quel choc doit être, pour son infaillibilité, qui ne saurait être battue même dans les grandes manœuvres militaires, une défaite irrationnelle sur la Marne ou un échec déraisonnable devant Verdun. Pourtant, le Kaiser n'a pas que des admirateurs muets. « Je suis un dieu pour mon peuple », confiait-il à son oncle, le roi Édouard, en 1909. —

Digitized by Google

« Eh bien! Guillaume », repartit le roi d'Angleterre, « vous êtes un dieu plus imposant en uniforme que vêtu d'un complet (*in tweeds*) » (p. 38). Guillaume ne pardonna plus à son oncle, dit-on, cette vérité caustique[1].

Un autre personnage dont il devait tolérer la franchise d'allures et de paroles était le prince Léopold de Bavière, qu'il ménageait comme un de ses meilleurs généraux. En effet, disait le prince, les généraux ont plus d'importance que les gros canons : « Nous serons peut-être vaincus par maladresse, mais nous ne serons jamais vainqueurs par bévue. » Dans un banquet officiel, il formulait simplement son toast en ces termes : « Je bois à la santé de Votre Majesté. Puisse le ciel confondre ses ennemis! » — « Car », ajoutait-il à son voisin de table en se rasseyant, « ce n'est pas Sa Majesté qui les confondra toute seule » (p. 261-263).

Néanmoins, les esprits avisés pouvaient voir les nuées d'orage monter à l'horizon. Durant l'année 1913, il y eut un singulier concours de princes appartenant à la maison de Prusse, qui se rendirent incognito en Angleterre; ils semblaient travailler précipitamment à l'achèvement d'une tâche secrète. Au jour de l'an 1914, à la fête de la garnison de Postdam, le lundi de la Pentecôte, les harangues impériales devinrent plus menaçantes et pressantes (p. 120-122). — Ce n'est pas, d'ailleurs, le Kaiser qui les imagine, mais un spécialiste, vieil officier de marine, le capitaine Harfner, habile à remplir le canevas qu'on lui donne. La préparation était close, annonçait Guillaume, l'heure approchait de l'utiliser. Dès le meurtre de Serajevo, les princes prussiens reçurent l'ordre de ne pas quitter l'Allemagne (p. 254-255). Toutefois, si les Germains étaient presque décidés à une guerre contre la France, ils n'escomptaient pas une rupture avec l'Angleterre. « Nous avons pour cela trois bonnes raisons », disait à l'auteur un officier (p. 42), « et la première, qui me dispensera des deux autres, est que la victoire nous coûterait trop cher. » — « Oh! mon enfant », s'écriait la princesse Léopold devant son plus jeune fils, « nous sommes perdus si l'Angleterre est contre nous! » Cela ne l'empêchait pas, l'instant d'après, de déclarer à l'auteur (p. 272-275) : « Votre peuple est un traître qui profite de nos difficultés pour nous faire la guerre. » — Et la Kronprinzessin, courant à sa « nursery », fit répéter à tous

1. Est-il incapable de se connaître et se comparer? Mme de Hegermann-Lindencrone, femme de l'ambassadeur du Danemark, dans une lettre de septembre 1905, rapportait un petit dialogue piquant. Il s'agissait pour Guillaume de choisir et signer une photographie que lui demandait une jeune fille. Il critiquait une à une toutes les épreuves et, faisant allusion à une conversation précédente : « Ici, j'ai l'air d'un Parsifal *de passage*. » — « Non, Sire, j'ai dit Lohengrin. » — « C'est la même chose. » — « Non, Sire, l'un est un chevalier, l'autre est un rustre (*a fool*). » — « Eh bien! j'ai l'air de l'un et de l'autre » (Mme de Hegermann, *The Sunny side of Diplomatic Life*, New-Nork, Harper, 1915).

Digitized by Google

ses enfants la phrase : « Le plus méchant homme du monde est Sir Edward Grey. »

C'est que, — on ne le remarque pas assez, — tout en s'efforçant d'accréditer la légende que l'Angleterre est jalouse de l'Allemagne, le Kaiser et les Allemands professent, au contraire, une admiration jalouse de l'Angleterre, ainsi que faisait Napoléon. En toute rencontre, les princes de Prusse apprécient la vie anglaise, les mœurs anglaises, les meubles anglais, et même font venir des ouvriers anglais. Lorsque la princesse Léopold, retour d'Angleterre où elle eût préféré vivre, débarquait à Flessingue, « nous allons rentrer », disait-elle, « dans le pays des mauvaises façons » (p. 107). La haine factice que les Allemands portent à l'Angleterre est un magnifique hommage à sa grandeur, car ils avouent que, si, dès la première heure, elle avait prononcé son veto, la guerre n'eût pas éclaté. Leur thèse de l'encerclement et de la défensive imposée s'écroule aussitôt. Ils sentent qu'ils méritent la raillerie de Frédéric II à l'adresse du comte de Brühl, dans *l'Histoire de son Temps*, que le personnage « n'avait ni assez d'esprit ni assez de mémoire pour déguiser ses mensonges ».

Miss Keen assistait un soir à une réunion très privée chez les socialistes. L'orateur, un bourgeois, stigmatisait l'avidité des industriels. Si la chair et le sang des petits enfants, disait-il, devenaient nécessaires pour fabriquer un produit nouveau, l'industrie n'aurait aucun scrupule à passer outre, et la presse adjurerait les mères allemandes de sacrifier leur fruit pour l'expansion de la plus grande Allemagne. Il se peut. Mais la *Sozial-Democratie* a-t-elle beaucoup plus de scrupules devant l'étendue des sacrifices, quand il s'agit pour elle de garder les champs de potasse que recèle l'Alsace et d'acquérir les minerais de fer du bassin de Briey?

Après la discipline militaire des Hohenzollern, voici l'étiquette coutumière des Habsbourg, toutes deux également rigides et pesantes à l'extrême. La « gouvernante royale », qui ne dit point son nom, mais qui donne amplement son portrait, aurait pu alléger son livre de certaines vanités inutiles. Ses souvenirs remontent à une vingtaine d'années. On y respire un peu l'atmosphère de la plus vieille des cours européennes, dont les usages comme le palais sont l'œuvre des siècles et des circonstances. L'auteur rappelle, à ce propos, que les souverains russes, lorsqu'ils venaient à Vienne avec leur suite, se perdaient dans les immenses corridors de la Hofburg, tandis que Guillaume et sa suite prussienne y circulaient parfaitement à l'aise, chaque officier tenant à sa disposition un plan minutieux de l'édifice, qui le dispensait de demander son chemin à personne. Le Kaiser possède, dit-on, le plan de tous les palais royaux à l'étranger, comme s'il en était déjà le seigneur et maître.

Mais, avant d'être admise à la Hofburg, l'auteur avait débuté dans la famille du gouverneur de la Galicie, le comte Badeni, ce qui lui permet de dessiner quelques scènes amusantes de la bruyante vie

Digitized by Google

polonaise. Plus tard, elle s'intéresse aux démêlés politiques du comte, lorsque, devenu premier ministre, il s'efforce de résoudre le problème des races inconciliables, subit les injures brutales des Allemands dans les discussions parlementaires et reçoit une balle dans un duel avec le plus furieux des pangermanistes. Mais, dit-elle, l'empereur cessait de soutenir ses ministres lorsqu'ils devenaient impopulaires, fût-ce pour avoir exécuté ses ordres.

La « gouvernante royale » n'a pas préparé d'élève à la fonction de reine. Elle a simplement dirigé l'éducation de l'archiduchesse Élisabeth, fille du prince héritier Rodolphe et petite-fille de François-Joseph. Il va de soi que l'auteur a sa version du drame de Meyerling. Un détail vaut d'en être retenu. La tête de l'archiduc avait été tellement défigurée qu'on dut faire appel à un spécialiste pour lui rendre des traits présentables. Mais sa fille, encore enfant à l'époque, refusa de le reconnaître; et, quand chaque anniversaire ramenait chez elle la convenance de reprendre le deuil pour un jour, elle protestait : « Ce n'était pas mon père; mon père n'est pas mort! »

Cette famille tragique des Habsbourg vivait au milieu de discordes incessantes, même en dehors des heures marquées par un drame sanglant. Ce n'était pas un mystère que l'archiduc Rodolphe songeait à demander au pape l'annulation de son mariage avec la princesse Stéphanie de Belgique et que celle-ci demeurait indifférente à ses aventures. La jeune archiduchesse Élisabeth ne voyait jamais sa grand'mère l'impératrice, qui regardait comme une mésalliance le mariage d'un Habsbourg avec une Cobourg. Le roi Léopold II refusait aussi de voir sa petite-fille et prenait le train de Paris le jour où on lui amenait Élisabeth à Bruxelles, prétendant que ses deux filles aînées étaient mortes pour lui. A leur égard, il traitait ses devoirs d'affection comme des obligations de finances. « Même après leur mort », disait pourtant le vieil empereur, qui l'engageait à plus de largesse, « un homme d'honneur paie les dettes de ses enfants. »

Un soir, l'institutrice demandait à son élève le nom d'un personnage qui se promenait sous les fenêtres de la princesse Stéphanie : « C'est M. Lonyay », répondit-elle vivement, « qui sera bientôt baron Lonyay, puis comte Lonyay, puis prince Lonyay et qui alors épousera ma mère. » — Devant l'institutrice stupéfaite, elle ajouta : « Et moi aussi je ferai une *mésalliance*. » Elle est devenue princesse Windischgrætz, par un mariage romanesque dont elle a pris l'initiative.

L'auteur termine son livre en rappelant l'anathème d'une Hongroise, la vieille comtesse Karolyi, contre François-Joseph : « Puisse son bonheur être flétri, puisse sa famille être exterminée, puisse-t-il être frappé dans la personne de ceux qu'il aime, puisse-t-il mener une vie misérable et puissent ses enfants tomber dans la ruine! »

René DE KÉRALLAIN.

Digitized by Google

Russian Court Memoirs, 1914-1916. With some Account of Court Social and Political Life in Petrograd, before and since the War. By a Russian, with thirty-two illustrations. Londres, Herbert Jenkins, 1917. In-8°, 315 pages.

The Fall of the Romanoffs. How the Ex-Empress and Rasputine caused the Russian Revolution. By a Russian. Londres, Herbert Jenkins, 1918. In-8°, 312 pages.

Les événements de Russie ont pris une telle apparence qu'il est impossible d'émettre à leur propos, ni sur les personnes, ni sur les choses, une appréciation sérieuse. Nous ne voulons, dès lors, que signaler ces deux volumes qui ont été fort lus en Angleterre et qui devront compter dans la série des mémoires à consulter sur les approches et le début de la révolution. Le premier surtout, écrit à la veille de la crise — la préface est datée d'août 1916 — s'inspirait d'un pur loyalisme, qui ne croyait pas à la chute du trône, tant les conséquences de son renversement deviendraient effroyables ! Croyance que partageaient d'ailleurs la plupart des Cadets et des amis de la constitution. En l'occurrence, toutefois, sa sagesse l'a trompé : l'axiome devait être démenti, que « les choses ne tournent jamais aussi mal qu'on l'appréhende », car toutes les appréhensions imaginables ont été dépassées. Dans le second volume, l'auteur est visiblement désorienté, comme s'il décrivait un tremblement de terre sous ses pieds. Mais, comme il est fort au courant des coulisses de la cour et de la vie mondaine, ses récits, animés d'anecdotes piquantes, n'ont pas le caractère hostile des ouvrages qui viennent de gens à partis pris. Son témoignage sur la tzarine, une des causes certaines de cette invraisemblable tragédie, mérite d'être étudié en quelque sorte judiciairement, d'autant que d'autres témoignages indépendants pourraient le confirmer.

Née princesse allemande, ses sentiments de rang et de race ne la rapprochaient pas de l'immense peuple russe qu'elle croyait tout passif et dévoué, sans se douter qu'il eût ses sentiments propres sur la hiérarchie sociale, et ne sût admettre que, entre autres erreurs, ses souverains s'oubliassent à fraterniser avec un moine vagabond, simple moujick de son espèce. Cependant, essayant de remplir ses devoirs de souveraine, elle avait tenté de russifier sa cour plus qu'aucune impératrice précédente et d'apprendre la langue, ce que n'avait pu faire l'impératrice douairière sa belle-mère — avec laquelle, on le sait, elle ne s'accordait guère — et ce à quoi M. de Bismarck, avec la meilleure volonté du monde, n'avait réussi que très imparfaitement, durant son ambassade à Pétersbourg. L'impératrice Alexandra désirait, il semble, faire le nécessaire, mais elle y apportait une raideur qui détruisait tous les effets qu'elle se flattait d'obtenir. Si par exemple, après le début des hostilités, elle s'efforça de servir dans les hôpitaux de guerre, elle

Digitized by Google

n'y apparaissait point avec le mélange de dignité et d'urbanité qui convient, mais avec l'attitude froide d'une visiteuse qui interroge les malades sans leur marquer d'intérêt, ou avec le zèle excessif d'une infirmière qui déconcerte les patients par le contraste entre l'élévation impériale et l'humilité des soins qu'elle veut leur rendre. — Elle s'indignait (I, 123-124), comme d'une injure, qu'on réservât pour son hôpital de Tsarskoié-Sélo, des blessés allemands qu'on lui croyait plus sympathiques, et se froissait quand un blessé russe racontait naïvement devant elle une affaire où ses camarades avaient mis en déroute un régiment de Hessois (II, 108-109) : « Les Hessois ne tournent jamais le dos à l'ennemi ! » protestait, irritée, l'impératrice hessoise. Visiblement, il ne lui était pas possible de garder l'équilibre d'idées et de sentiments que réclamait sa situation. Sans doute, il serait excessif de la croire inféodée à la politique du Kaiser ; car, passionnée pour son fils, elle n'eût pas amoindri de plein gré l'Empire auquel elle se glorifiait d'avoir donné un héritier. L'auteur nous dit qu'elle ambitionnait de rappeler Catherine II, autre princesse allemande ; mais elle n'en avait assurément pas le génie, quoique, probablement fort à tort, on l'ait accusée d'en avoir le tempérament (II, 10).

Quant à l'ensemble de la cour, ce serait une erreur d'imaginer que les sentiments germanophiles y régnassent sans partage et que l'empereur allemand la ménageât toujours par précaution. Un trait suffira pour le montrer. On sait que les Russes surpris en Allemagne par l'explosion soudaine de la crise durent subir toute sorte d'avanies injurieuses. L'impératrice Dagmar fut parmi ces victimes. Le prince et la princesse Youssoupoff, avec leur fils et leur future belle-fille — le jeune prince qui devait figurer plus tard dans la scène où fut supprimé Raspoutine — se virent arrêtés à Berlin et déclarés prisonniers, à moins d'abandonner à l'Allemagne une partie notable de leur immense fortune. La jeune princesse, petite-fille de l'impératrice Dagmar et petite-nièce de la reine Alexandra d'Angleterre, téléphona à la kronprinzessin Cecilie, sa cousine germaine, qui demanda le temps de s'informer et répondit au bout d'une heure que le Kaiser lui défendait d'intervenir, rien ne se faisant ici que par son ordre. Sans un valet de chambre anglais, qui eut l'esprit de recourir à l'ambassade d'Espagne, ces détrousseurs de grande route auraient peut-être eu le dernier mot.

On trouvera quelques répétitions dans ces deux volumes, aussi bien pour le texte que pour les illustrations, qui sont intéressantes et nous font connaître la plupart des personnages mêlés aux origines de la révolution. On relève même certaines contradictions : par exemple, la façon dont fut découverte la trahison de Miassoyédoff est racontée différemment au t. I, p. 144, et au t. II, p. 68. Enfin, au moment où l'énigmatique Lenine faisait sa première apparition officielle, l'auteur lui attribuait, d'après le bruit courant, une origine allemande avec le

Digitized by Google

nom de von Lehman ; aujourd'hui, on le croit russe et lui-même s'appelle Oulianoff. L'avenir arrachera les masques et révélera les vraies physionomies.

R. DE KERALLAIN.

Friedrich NAUMANN. **L'Europe centrale (Mitteleuropa)**. Paris, Payot et Cie. In-8°, XXVI-396 pages. Prix : 9 francs.

Lors de son apparition en 1915, ce gros volume fit grand bruit, non seulement en Allemagne, mais encore à l'étranger. Bismarck avait en 1866 expulsé la monarchie des Habsbourg de la Confédération germanique qu'il se proposait de réorganiser sous la férule de la Prusse. Depuis, le gouvernement de Berlin a eu l'habileté de la réduire au rôle de « brillant second », autrement dit de satellite armé. Par la plume de M. Naumann, pasteur protestant et membre écouté du Reichstag, il lançait maintenant l'idée de lui assigner un rôle analogue dans le domaine économique, mais les intérêts privés, financiers, industriels et commerciaux sont souvent plus malaisés à convaincre que les ambitions guerrières ; usant de précautions oratoires, notre auteur a donc grand soin de répéter à plusieurs reprises qu'il faut se garder d'exercer une pression sur l'alliée danubienne, ce qui ne l'empêche pas d'examiner les moyens de réaliser les projets d'union économique qu'il caresse. Il convient qu'une pure et simple communauté douanière n'est réalisable ni du point de vue autrichien, ni du point de vue hongrois, ni même du point de vue allemand : l'agriculture autrichienne n'en souffrirait pas, mais les industries qui participent au commerce mondial seraient touchées et celles qui travaillent pour le marché national autrichien le seraient également, car pour les matières premières les unes auraient à supporter des frais de transports plus élevés que leurs concurrents allemands, tandis que d'autres travaillent dans des conditions naturelles moins avantageuses. Afin d'éviter un bouleversement des conditions existantes, la question du fret maritime devrait donc être réglée en même temps que celle des tarifs de chemin de fer. Les mêmes difficultés se présentent pour la Hongrie, tant pour ses importations de produits demi-fabriqués et de matières premières venant d'Allemagne que pour ses exportations de produits agricoles expédiés à Berlin. D'autre part, l'Autriche-Hongrie n'a été jusqu'ici, pour l'Allemagne, qu'un débouché d'importance secondaire, si l'on considère l'ensemble de son commerce extérieur, tandis qu'à l'importation comme à l'exportation, près de la moitié du mouvement commercial de l'Autriche-Hongrie se fait avec l'Allemagne. Certaines marchandises sont admises en franchise chez cette dernière, qui à l'entrée en Autriche se heurtent à des tarifs protecteurs. Enfin, pour la conquête des débouchés balkaniques, les deux Empires sont inévitablement rivaux.

Digitized by Google

Tous ces faits sont relevés et signalés par M. Naumann lui-même, à qui on ne peut donc pas reprocher de se faire des illusions sur les obstacles dont la route serait semée. Malgré tout, il tient bon et ne désespère pas de l'avenir. L'argument sur lequel il paraît compter, c'est que si, au point de vue économique, l'Autriche-Hongrie restait après la guerre un État étranger, l'Allemagne devrait la traiter sur le même pied que les autres nations, tandis que, si elle reste « une alliée, un compagnon d'existence au sens le plus étroit du mot, tout caractère étranger disparaîtrait et nous nous chargerions de ses intérêts comme elle se chargerait des nôtres... Nous deviendrions ensemble une unité qui, à l'égard du monde, traiterait en commun dans tous les contrats d'achats et de ventes ». Pour bien comprendre la portée de cet argument mêlé de promesses et de menaces, disons que dans l'opinion de M. Naumann, le régime industriel à prévoir, lorsque les nations se remettront au travail pacifique, sera celui des monopoles industriels de l'État. Chez nous et en Angleterre, ce régime n'a guère d'adeptes que parmi les théoriciens du socialisme; il est prôné en Allemagne par certains capitaines d'industrie. Tel M. Walther Rathenau qui dans sa récente brochure : *Die neue Wirtschaft* annonce que l'exploitation privée devra céder la place à des syndicats ou trusts soutenus et guidés par l'État. « Le rôle de l'État », explique M. Naumann, « est d'être le principe à la fois dirigeant et bénéficiaire de la vie économique. »

En Allemagne même, la création de l'Europe centrale est loin d'avoir rencontré des adhésions unanimes et, dans l'excellente préface du volume traduit, M. Grumbach expose la polémique à laquelle l'ouvrage de M. Naumann a donné naissance dès le lendemain de sa publication. Dans le monde des économistes et des associations industrielles, plusieurs groupes influents déclarèrent attacher beaucoup plus de prix au maintien après la guerre d'un régime international libéral qu'à la mainmise sur le marché autrichien. Cet état d'esprit n'est pas évanoui, car, tout récemment encore, la Chambre de commerce de Dusseldorf formulait bien des réserves. « Que l'union économique avec l'Autriche-Hongrie se fonde sur la base des tarifs préférentiels, d'une union douanière ou d'une combinaison des deux systèmes, il nous est impossible de nous rallier à aucun d'eux. » Elle conclut en affirmant que les autres puissances réagiront et que le commerce international de l'Allemagne a pour celle-ci une valeur infiniment supérieure à celle d'un régime qui reposerait sur la coopération de l'Autriche-Hongrie. M. von Schulze-Gaevernitz défend la même opinion. Dans la *Vossische Zeitung*, il maintient que l'Allemagne doit surtout s'efforcer de faire à la paix prévaloir le principe de la liberté des échanges par crainte des coalitions économiques qu'un régime de faveur pour ses alliés susciterait entre ses ennemis d'aujourd'hui. En Autriche-Hongrie, les mêmes protestations se sont fait entendre dès le début et l'effondrement de l'épouvantail moscovite ne tendra pas à les affaiblir.

Digitized by Google

L'union économique de l'Europe centrale n'est donc pas encore faite. Elle doit cependant, selon M. Naumann, former le centre vivant de l'organisme économique qui manifesterait l'emprise de l'Allemagne sur les autres parties de la terre : quant aux Allemands, leur devoir est de s'enrichir, d'avoir beaucoup d'enfants et, lorsqu'ils se heurteront à des résistances, de ne pas reculer devant une guerre, puisqu'il n'existe aucune autre méthode connue de peser la valeur de prétentions économiques et politiques rivales. Cependant, M. Naumann est un esprit cultivé qui reconnaît les qualités des peuples étrangers et discerne les défauts de ses compatriotes ! Mais dans la patrie du noble Schiller, le culte exclusif de la force a gagné jusqu'aux théologiens et ministres de l'Évangile.

La traduction est écrite dans une langue coulante et facile et se lit avec agrément.

E. CASTELOT.

A. J. POLLARD. **The Commonwealth at War**. Londres, Longmans, Green and C°. In-8°, VI-256 pages. Prix : 6 sh. 6 d.

Cette série d'études sur le *Monde britannique en guerre* a paru sous forme d'articles publiés dans le supplément littéraire du *Times* et dans des revues anglaises et américaines; le premier remonte aux premiers mois de la guerre, le dernier est daté du mois d'août 1917. « Leur lecture », nous dit M. Pollard, « attestera la vanité des désirs et la faillibilité des jugements humains, mais l'histoire des erreurs de l'opinion est une partie intégrale de l'histoire. » L'auteur n'y a donc rien changé, ne voulant pas non plus se donner une apparence de prescience, qui à ses yeux aurait constitué un véritable faux historique. Cette probité l'honore; qui d'ailleurs songerait à lui reprocher de n'avoir pas senti venir l'intervention armée des États-Unis ou prédit les conséquences dernières de la Révolution russe? Pour les historiens futurs, ces opinions, formulées à mesure que les événements se déroulaient, n'en auront qu'une valeur plus grande.

Au surplus, une forte unité relie ces essais vigoureux, riches en pensées et en rapprochements que suggère à l'auteur la variété de ses connaissances historiques. Cette unité se manifeste dans l'insistance avec laquelle il met en lumière le contraste entre l'Allemagne prussifiée et assoiffée de *Realpolitik* et le peuple anglais fidèle à cet idéalisme moral devenu pour la majorité une seconde nature. Dans ses *Notes sur l'Angleterre*, Taine mentionnait déjà le goût naturel de l'Anglais pour la lutte morale, et plus récemment, dans son *Britischer Imperialismus*, un publiciste allemand bien connu, M. von Schulze-Gaevernitz, reconnaît l'empreinte dont le legs du puritanisme a marqué jusqu'au caractère propre du haut commerce britannique. Après une assez longue période d'engourdissement, cet idéalisme moral s'est

Digitized by Google

réveillé à la voix de Wesley et depuis que des réformes électorales successives ont conféré le droit de vote à des couches populaires de plus en plus profondes, celles-ci ont suivi les Cobden, les Bright, les Gladstone, grands conducteurs d'hommes qui faisaient volontiers appel à la conscience publique. Tout en ne faisant que de rapides allusions à ce passé, M. Pollard, dans l'essai intitulé l'*Idéalisme britannique*, s'enorgueillit d'avoir vu ses compatriotes de toutes les régions du Monde britannique se lever en foule spontanément pour la défense de la grande cause des gouvernements libres : « C'est l'indignation et non la crainte de l'invasion qui leur dicte la volonté inflexible de combattre jusqu'à la victoire complète » ; à cet idéal suprême, il les dépeint sacrifiant les idéals particuliers, devenus secondaires, qu'ils poursuivaient auparavant. Très attachés à leur autonomie réelle, mais toujours aussi fiers de leur nationalité britannique qu'ils l'étaient il y a trente ans quand M. Froude, comme M. Pollard historien de Henri VIII, publia son *Oceana*, récit de son voyage au Cap, en Australie et dans la Nouvelle-Zélande, ils sont convaincus, aujourd'hui comme alors, que le maintien de la suprématie navale de la Grande-Bretagne est la condition d'existence *sine qua non* de cette autonomie et de cette nationalité; M. Pollard expose leurs raisons dans son chapitre sur la *Guerre et les dépendances britanniques*. Cependant, quel lien constitutionnel imaginer entre la mère patrie et ces populations qui ont essaimé au loin et qui, tant au Canada qu'en Océanie, sont bien résolues à rester citoyens de la plus grande Angleterre sans pour cela abdiquer leur indépendance financière et législative? Afin de se guider, M. Pollard recherche comment est né et a grandi le régime de *Self-governement* responsable sous lequel vit son pays. Il constate qu'aucun des principaux éléments de sa constitution actuelle n'a été le produit d'une délibération raisonnée : « Ils se sont dégagés du conflit plusieurs fois séculaire des intérêts, des idéals et des activités de la collectivité, se poursuivant au travers des contacts et des chocs politiques pour aboutir, après une série de tentatives et d'expériences, à l'adaptation de leurs formes constitutionnelles aux conditions changeantes de l'existence nationale. » Il se plaît à répéter que les institutions humaines sont antérieures à l'enseignement des sciences politiques et qu'elles sont une croissance (nous dirions plutôt un développement) et nullement le résultat d'une manipulation mécanique. Telle étant sa théorie, il n'a garde de proposer un système de règles savamment élaborées, devant régler les rapports entre la métropole et les Dominions. Chacune des parties appelées à contracter tenant à son autonomie propre, il n'y a lieu de régler que les mesures à prendre en vue d'une action commune, c'est-à-dire les décisions concernant la politique étrangère. Un Parlement général et suprême serait encombrant et lent à rassembler; par contre, il n'y aurait aucune objection à ce que certains représentants responsables des Dominions fissent partie du groupe de représentants responsables envers le Parlement de la métropole à qui

Digitized by Google

incombe la mission de trancher ces questions. La couronne pourrait également faire usage de sa prérogative en appelant à la Chambre des Lords quelques-uns des hommes d'État d'au-delà des mers.

Deux des essais de M. Pollard sont consacrés aux avantages qu'assurerait une éducation historique plus développée. Par exemple, un public habitué aux méthodes d'investigation historique n'aurait pas aveuglément accordé créance au bruit qui se répandit comme une traînée de poudre au mois d'août 1914 tant en France qu'en Angleterre, bruit affirmant qu'une armée de 100,000 Russes avait été transportée d'Arkhangel en Occident : le public n'avait tenu aucun compte des conditions de temps, d'espace et de tonnage disponible qui seules pouvaient rendre possible ce transport. Dans le même ordre d'idées, il réfute Sir E. Ray Lankester proclamant que l'Angleterre est perdue si le gouvernement ne bouleverse pas tous les programmes d'admissibilité aux emplois civils tant dans la métropole que pour l'Inde et n'exige pas la connaissance obligatoire des éléments de la chimie, de la physique et de la biologie, leur attribuant la moitié des points, en réservant un quart aux mathématiques et condamnant à la portion congrue du quart restant les études classiques, l'histoire et la connaissance de la langue anglaise. « Ainsi », fait remarquer M. Pollard, « les futurs bureaucrates britanniques seraient des chimistes, des physiciens, des biologistes qui auraient le droit d'ignorer les lois, la langue, la littérature, la philosophie, la religion, les conditions économiques, l'histoire et la géographie des peuples qu'ils seraient appelés à gouverner! » Évidemment, ils ne seraient pas *the right men in the right place;* les plus grands savants manquent parfois de sens pratique et de largeur de vues.

Appelons encore l'attention sur le caractère de guerre civile mondiale que M. Pollard attribue à la guerre actuelle, caractère qui explique sa longue durée, et sur sa démonstration de la duplicité avec laquelle l'Allemagne belligérante réclame pour elle-même la liberté des mers, tandis que sur terre elle s'obstine à faire une guerre impitoyable pour les populations civiles des régions envahies.

Chemin faisant, M. Pollard agite encore bien d'autres questions pour lesquelles nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à son livre intéressant et vivant.

E. CASTELOT.

H. CARTON DE WIART. **La politique de l'Honneur**. Paris, Bloud et Gay. In-12, VIII-262 pages. Prix : 3 fr. 50.

Maurice DES OMBIAUX. **Un royaume en exil**. Paris, Berger-Levrault. In-16, 224 pages. Prix : 3 fr 50.

Johannes JÖRGENSEN. **Dans l'extrême Belgique**. Paris, Bloud et Gay. In-12, VIII-262 pages. Prix : 3 fr. 50.

Léon VAN DER ESSEN. **Petite histoire de l'invasion et de l'occu-**

Digitized by Google

pation allemande en Belgique. Paris, G. Van Oest et Cie, 1917. In-16, 125 pages. Prix 2 fr. 40.

***. **Dans la geôle bruxelloise.** Paris, G. Van Oest et Cie, 1917. In-16, 252 pages. Prix : 4 francs.

M. Carton de Wiart était ministre de la Justice quand le gouvernement belge reçut la brutale sommation du gouvernement de Berlin d'avoir à trahir les devoirs que lui imposaient les traités. Éminent avocat du barreau bruxellois, esprit cultivé et studieux dont l'activité s'était exercée du roman historique aux recherches plus austères des sciences morales et politiques, doué d'une éloquence naturelle, persuasive et entraînante, M. Carton de Wiart était tout désigné pour la mission d'apôtre et de défenseur du Droit outragé, qu'il a brillamment remplie. Il a réuni dans ce volume les discours qu'il a prononcés en France et en Angleterre; Paris les a acclamés à l'Hôtel-de-Ville, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au Trocadéro, dans la salle de la Société de géographie, ailleurs encore. Ce livre renferme également les préfaces qu'il a écrites pour les ouvrages inspirés par le patriotisme indigné d'autres écrivains belges et sera précieux pour les historiens futurs désireux de connaître l'âme belge dans ce qu'elle a de plus élevé.

Celui de M. Maurice des Ombiaux ne plane pas aux mêmes hauteurs, mais il abonde en renseignements précis et détaillés sur l'œuvre de réorganisation militaire à laquelle le gouvernement exilé s'est résolument et courageusement consacré dès la fin de la fatale année 1914. Il nous conduit d'abord dans les écoles spéciales organisées par ses soins : l'école d'infanterie à Gaillon, l'école d'artillerie sur les bords de la Manche, l'école du génie et celle de cavalerie; il nous guide ensuite vers les centres d'instruction établis pour les recrues et disséminés dans la basse Normandie et vers les fabriques de munitions et d'armes qui devaient assurer le ravitaillement de l'armée belge après les premiers achats effectués en France, en Angleterre et surtout en Amérique. Les futurs historiens ne devront pas non plus négliger ce volume.

Avec ses études sur Ernest Psichari et Charles Péguy, l'article sur Jeanne d'Arc et le récit du voyage de M. Joergensen de Rome à Paris, la France occupe à peu près la moitié du volume qu'il a intitulé *Dans l'extrême Belgique*. Ce n'est que vers la centième page que l'écrivain danois nous raconte sa visite à Sainte-Adresse et l'excursion qu'il fit au front belge sous l'égide de ses amis, M. et Mme Carton de Wiart, le ministre de la Justice du gouvernement du Havre et sa courageuse femme. Les lecteurs de la *Vie de saint François d'Assise* et des *Pélérinages franciscains* y retrouveront les qualités littéraires qui lui sont propres : une poésie douce, un vrai talent descriptif et une parfaite simplicité de style. Ils y trouveront encore l'expression fréquente de ses croyances religieuses, mais sans les allures agressives qui déparent trop souvent les écrits des néophytes.

Digitized by Google

Les deux derniers ouvrages énumérés en tête de cette rapide revue nous mènent de l'autre côté de l'Yser dans le royaume foulé aux pieds et pressuré par les légions du Kaiser. M. Van der Essen, professeur à l'Université de Louvain, trace l'historique clair et concis de la lutte contre l'envahisseur et des procédés d'occupation de ce dernier; il analyse l'esprit qui anime le gouvernement général usurpateur, notamment les visées du fameux von Bissing et celles du petit groupe d'intrigants et de fanatiques flamingants qu'il est parvenu à recruter pour constituer son triste « Conseil des Flandres ».

Madame ***, femme de vive intelligence et de grand esprit, est demeurée à Bruxelles pendant les deux premières années de l'occupation. Elle avait tenu un journal qu'elle tenait caché avec soin, mais qu'elle a naturellement détruit avant d'affronter les perquisitions de la police allemande à la frontière. Par bonheur, elle a une mémoire excellente et nous présente un tableau vivant de ce qu'elle a vu et entendu : l'arbitraire s'y étale en pleine lumière, tantôt odieux, tantôt mesquin et tracassier.

E. CASTELOT.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— Victor DELBOS, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne. *Figures et doctrines de philosophes* (Plon-Nourrit, 1918, in-18 jésus, 329 p.). — Quand Delbos mourut si prématurément, le 16 juin 1916, le manuscrit de ce livre était déjà depuis deux ans entre les mains de l'imprimeur. « Si même avant la fin de l'horrible tourmente qui en a retardé l'apparition nous publions cet ouvrage », dit dans la préface M. Maurice Blondel, « c'est parce qu'il fait honneur à la France et à l'humanité, c'est parce qu'il est bienfaisant. »

Les études qui le composent concernent Socrate, Lucrèce, Marc-Aurèle, Descartes, Spinoza, Kant, Maine de Biran. Leur caractère commun est d'avoir été, à l'origine, des conférences destinées à des auditoires divers, sans doute, mais qui se ressemblaient pourtant en ce qu'ils n'avaient point de culture spéciale en philosophie. A ces esprits curieux surtout de morale et de psychologie, Delbos a voulu présenter non des doctrines abstraites et isolées de la vie, mais des hommes : les pensées, les personnes, les caractères restent inséparablement unis.

De Descartes, il fait revivre avec un singulier relief la figure de gentilhomme un peu fier, « impétueux et obstiné », qui se fait un point d'honneur de trouver dans sa raison seule tout ce qu'il importe de savoir et qui souvent, quand la discussion devient un peu vive, a comme un mouvement pour mettre la main à son épée. — On suit la vie de Spinoza, faite de renoncement volontaire, de dévouement absolu à la recherche de la vérité, d'acceptation patiente de la maladie, de résignation gaie et forte, « soutenue jusqu'au bout par l'esprit même qui avait engendré son œuvre philosophique ». Dans son bel ouvrage de jeunesse, *le Problème moral chez Spinoza*, Delbos avait employé déjà cette méthode réaliste à l'interprétation de la doctrine : c'avait été une rénovation des idées courantes sur le spinozisme, une résurrection d'un système qui semblait géométrique et figé. — Maine de Biran, qu'il avait étudié avec prédilection ces dernières années, revit de même dans ce livre avec son extraordinaire sensibilité, son attachement à la politique, dont il souffre et qu'il ne peut quitter, son effort toujours continué sur une pensée philosophique profonde qu'il n'arrive à exprimer que d'une manière pénible et imparfaite, enfin son aspiration croissante à une foi religieuse dans laquelle il ne se repose jamais.

Ces articles sont écrits d'une venue, presque sans aucune note ni

Digitized by Google

référence. Mais, sous cette apparente spontanéité, quelle large et solide connaissance des documents, des textes qu'on pourrait ajouter à chaque ligne! Les soixante petites pages qui montrent en raccourci toute la philosophie de Kant sont assises sur l'énorme volume où il en avait jadis suivi pas à pas le développement; et il en est ainsi de tout le reste. Son érudition ressemblait à son caractère : sûre et fidèle. Il était de ceux sur qui l'on peut faire fonds. Par son long travail, par son éminente autorité de professeur et d'écrivain, il commençait à se sentir en droit de procéder plus librement, de se laisser aller à l'expression personnelle et spontanée de son sentiment historique. A cinquante-trois ans, on pouvait espérer qu'il inaugurait ainsi une période nouvelle et féconde de cette vie si bien remplie par l'enseignement et la recherche. Mais non : comme plusieurs de ceux dont il parle ici, lui-même a disparu en pleine maturité. Ce livre qui nous le rend si présent augmente encore le chagrin de l'avoir si tôt perdu. — A. L.

— Dr A. Combe. *Comment se nourrir en temps de guerre* (Paris, Payot et Cie, in-12, 235 p.; prix : 4 fr.). — Dr Maurice Boigey. *L'élevage humain* (Paris, Payot et Cie, 2 vol. in-12, 270 et 112 p.; prix : 6 fr.). — Le savant professeur à l'Université de Lausanne donne des indications précises et détaillées sur l'alimentation à adopter en temps de guerre; ses instructions sont surtout pratiques, mais elles sont également scientifiques, car, destinées à des lecteurs qui n'ont que de vagues connaissances en chimie organique, il les accompagne de tous les éclaircissements nécessaires pour mettre à leur portée les notions préliminaires indispensables.

L'ouvrage du docteur Boigey comprend deux parties : l'une relative à l'éducation physique, l'autre à la formation morale et intellectuelle. Il s'élève avec raison contre l'existence confinée entre quatre murs et le surmenage nerveux de la vie citadine, contre les mariages d'argent et l'institution, pourrait-on dire, des enfants uniques, contre l'alimentation excessive ou mal appropriée à nos occupations et à nos besoins, contre nos logis parisiens, vrais nids de tuberculose, contre l'initiation précoce aux plaisirs vénériens. M. Boigey n'est pourtant pas l'homme des solutions absolues; c'est ainsi qu'il n'est pas l'adversaire intraitable des boissons alcooliques bien préparées et prises en petite quantité. Mais pourquoi en veut-il tant aux voyages de noces? Dans plusieurs pays cette coutume règne en maîtresse et l'aîné n'y est pas plus chétif que les cadets.

En ce qui concerne la réforme de l'existence physique, tout le monde aujourd'hui est à peu près d'accord, du moins en théorie. Il n'en est plus de même dès qu'on pénètre dans le domaine de l'éducation morale, les uns voulant continuer à s'appuyer sur l'autorité divine, dont ils se croient les interprètes; les autres invoquant la raison abstraite et infaillible à leurs yeux. M. Boigey se méfie également de l'intolérance dogmatique des premiers et de la présomption ambitieuse des seconds. Pour lui, la loi morale doit se déterminer d'après l'ac-

Digitized by Google

tivité normale et l'équilibre de nos facultés. En matière de culture intellectuelle, cet équilibre n'est certes pas respecté; dans l'enseignement secondaire, nous faisons, d'après M. Boigey, travailler nos enfants trop tôt, trop et mal. A l'âge où se forme leur constitution physique, nous les condamnons, à son avis, à de véritables travaux forcés puisque, malgré les améliorations introduites depuis vingt ans, les programmes restent démesurés, les récréations insuffisantes, les exercices physiques sacrifiés. E. C.

La Guerre.

— Louis Barthou. *Sur les routes du Droit* (Paris, Bloud et Gay, in-8°, 333 p.; prix : 3 fr.). — Faire auprès du public une œuvre de propagande, poursuivre un « apostolat de sincérité », révéler les origines de la guerre, esquisser les efforts entrepris et inlassablement poursuivis par les nations de l'Entente, qu'il s'agisse des diplomates ou des généraux, des soldats ou des civils, dépeindre l'héroïsme de toutes les classes de la société, sans oublier les infirmières, si souvent victimes de leur devoir, voilà le dessein qu'a poursuivi M. Barthou. Champion confiant de la cause de la patrie, l'éminent homme d'État, irréductiblement sincère dans ses révélations, le père « endeuillé » qui souffre et qui sympathise, le Béarnais plein de bon sens, de finesse et d'humour, a fait entendre un vigoureux coup de clairon, écho lointain et toujours vrai de ces paroles de Lamartine : « La Prusse n'est pas une puissance assise sur ses propres bases; c'est un pays prêt à toutes les infidélités, à l'alliance, si on lui offre le prix de sa versatilité... Le cabinet de Berlin présente quatre faces. Sa seule politique est de décomposer pour absorber. C'est le dissolvant de l'Europe centrale. »

Ch. D.

— Général Malleterre. *Le soldat français* (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, in-8°, 32 p.; prix : 0 fr. 50; publication du Comité « L'effort de la France et de ses Alliés »). — Tant vaut le pays, tant vaut le soldat : l'effort de la France et celui du « poilu » se confondent. En nous permettant d'augmenter nos troupes de couverture, la « Loi de trois ans » a assuré notre plan de mobilisation d'une manière impeccable. Nos réservistes ont fait des merveilles; mais grâce à la supériorité écrasante du matériel, les Allemands ont gagné la bataille de Charleroi. Par une merveilleuse réplique, les « troupiers de Joffre » se sont redressés et ils ont sauvé la patrie à l'immortelle victoire de la Marne. Depuis, malgré le froid, la boue, la vermine, les pertes sanglantes, ils « grignotent » l'adversaire et ne feront grâce à la Germanie asservie par la Prusse que quand, suivant l'expression imagée de l'un d'eux, « on aura tué la guerre dans le ventre de l'Allemagne... pour que nous ne soyons plus un peuple de vaincus..., pour qu'on ne nous embête (*sic*) plus..., parce que le Droit est pour nous, puisqu'il s'agit de la France ». Ch. D.

Digitized by Google

— André FRIBOURG. *Croire. Histoire d'un soldat.* Frontispice de Paul-Émile COLIN (Paris, Payot et Cie, 1917, in-12, 255 p.; prix : 4 fr.). — Un très beau livre, avec un prélude. Le prélude raconte les grandes manœuvres de 1911. Beaucoup de réservistes étaient arrivés à la caserne et faisaient profession de pacifisme; mais c'est l'époque du « coup d'Agadir »; ils sont bientôt ressaisis par le métier militaire, tressaillent devant l'insulte faite à la France, se transforment, sont bien décidés à faire leur devoir le jour où la patrie fera appel à eux. Ils le montrèrent bien en août 1914, et ici commence le volume. Ils le montrèrent au départ qui se fit en chantant, dans ce « bois des Chevaliers » sur les Hauts-de-Meuse, où ils sont exposés en septembre et octobre à toutes les misères : pluie, boue, froid, insomnie, faim et soif, isolement, où les obus ennemis font rage, où beaucoup des leurs sont tués, et aussi « en Flandres », dans une région désolée, où, au début de 1915, ils se battent dans le sable. M. Fribourg nous montre la transformation de ses camarades du 106e d'infanterie; mais c'est sa propre transformation qu'il veut surtout analyser et il le fait avec une grande pénétration. Il note toutes les sensations qu'il éprouve avec une étonnante lucidité, même alors que les bombes tombent autour de lui : ne s'avise-t-il pas de songer, au moment où la mort est tout près, à une ancienne leçon d'histoire sur la conversion des Slaves au christianisme? Il a été blessé une première fois entre les deux campagnes des Hauts-de-Meuse et de Flandres, une seconde fois en septembre 1915. Sa nouvelle blessure l'a rendu presque aveugle, a atténué son goût et son odorat. Il expose comment il se réadapte à la vie nouvelle et comment s'achève en lui l'ultime métamorphose. Parlant de lui à la troisième personne, il écrit : « Au lieu de rester isolé, loin des hommes, il se retrempe au sein de la foule anonyme, prend conscience plus nettement des mille liens qui l'attachent à elle et, sûr de sa voie, ayant appris à espérer et à souffrir, à attendre et à *croire*, il trace son sillon quotidien. » Cette phrase explique le titre. Le livre ne contient pas le récit d'un retour à la foi religieuse, comme nous en avons eu quelques-uns, d'ailleurs fort beaux, au cours de cette guerre; M. Fribourg nous invite à croire à l'idéal et au devoir, à accepter librement notre travail de chaque jour et à le faire en toute conscience pour notre bien, celui de la patrie et de l'humanité. C. PF.

— Capitaine DELVERT. *Quelques héros.* Lettre-préface de Marcel PRÉVOST (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-12, 253 p., avec 16 grav. hors texte; prix : 3 fr. 50; dans la collection « Récits authentiques de la grande guerre »). — C'est une série de récits détachés, très brefs, d'une fort belle allure guerrière et d'une mâle énergie en leur concision : ils nous racontent les exploits de quelques-uns de nos braves, officiers ou soldats; ils signalent les prouesses de nos « belles divisions », la 14e et la 42e d'infanterie. Un certain nombre d'entre eux se rapportent aux combats de 1916 pour la défense de Verdun, d'autres

Digitized by Google

aux attaques sur la Somme en octobre 1916 ou à l'offensive du 16 avril 1917 entre Reims et Soissons. Outre les récits, des tableaux de guerre, des descriptions de Soissons, de Reims, d'Arras après les abominables bombardements des Allemands, un aimable chapitre sur « une représentation du théâtre aux armées ». Ce capitaine, qui a si énergiquement « tenu » dans le fort de Vaux, a un joli talent d'écrivain. Marcel Prévost a eu raison de lui dire : « Au milieu du formidable cauchemar, vos yeux ont gardé leur lucidité et votre plume sa manière alerte. »

C. Pf.

— Jean Jonnet. *Les carnets d'un officier, 1909-1914*. Préface de Louis Madelin ; introduction d'André Rouast (Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16, 351 p.; prix : 4 fr.).

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux,

a écrit Jean Jonnet en citant Corneille. Ce vers caractérise le jeune officier tombé dès les premiers jours de la guerre à Gunsbach.

Dans la première partie de son livre, il expose sa conception personnelle du rôle de l'officier : il entend devenir un chef aimé et obéi, toujours prêt à l'action, être un véritable éducateur d'hommes disciplinés et patriotes. Viennent ensuite les réflexions suggérées au jeune officier par la déclaration de la guerre, qui nous rendra « la chère Alsace », et un trop court carnet de route où se révèlent des passages bien poétiques sur les Vosges.

M. R.

— Robert Vaucher. *Constantin détrôné; les événements de Grèce, février-août 1917* (Paris, Perrin et Cie, 1918, in-16, 230 p.; prix : 4 fr.). — Ce livre est l'analyse des causes profondes des événements dont la Grèce a été le théâtre de février à août 1917. Lutte de la Grèce royaliste ou allemande et de la Grèce vénizeliste, abdication et départ de Constantin dûs à la fermeté de M. Jonnart, prestation du serment par le roi Alexandre, tels sont les principaux chapitres. L'action du baron Schenk a dû cesser devant celle du grand patriote qu'est M. Vénizelos, désireux de rendre à la Grèce les territoires qui ont été livrés lâchement aux Bulgares par le roi déchu.

M. R.

— Y... *L'odyssée d'un transport torpillé* (Paris, Payot, in-32, 224 p.; prix : 4 fr.). — On a dit : ce livre n'est qu'un roman. Soit; mais tout le monde a reconnu qu'il en est peu de plus captivants, écrits dans une langue plus savoureuse. Il s'enveloppe de mystère : ainsi l'on ignore tout de l'auteur et l'on ne sait exactement si les lettres adressées par un officier de la marine marchande à un camarade de la flotte de guerre, qui constituent ce roman, ont été réellement écrites dans les circonstances indiquées ou si elles ont été plus ou moins imaginées après coup. Cette incertitude, où le lecteur est à dessein plongé, ne peut que chagriner l'historien habitué à la critique des textes. Artifices littéraires au service d'une critique très vive de l'incohérence qui

Digitized by Google

paraît avoir trop longtemps régné dans la marine au début de la présente guerre. C'est affaire aux gens de métier de dire jusqu'à quel point cette critique est fondée et si la censure eut raison d'y faire de fortes coupures quand les lettres parurent pour la première fois dans la *Revue de Paris*. Le commun des lecteurs, qui les trouvera dans le présent volume à peu près sans perte, ne peut manquer de penser qu'elle l'est en beaucoup de points, et c'est avec un plaisir mêlé de quelque irritation qu'il suit les aventures du pauvre *Pamir* jusqu'au jour où une torpille allemande l'envoie quelque part au fond de l'eau. Ce serait grand dommage pour les lettres françaises que ce dénouement fût vrai et qu'une mort anonyme nous eût privés d'un écrivain de race. Ch. B.

— *Guides Michelin pour la visite des champs de bataille. Champs de bataille de la Marne. II. Les marais de Saint-Gond. Coulommiers, Provins, Sézanne* (Paris, Berger-Levrault, 1917, in-8°, 118 p.; prix : 3 fr. 50). — Nous avons déjà signalé (t. CXXVI, p. 357) le tome I de ce guide du touriste; il se rapportait aux batailles sur l'Ourcq. Le tome II concerne les opérations militaires accomplies par la 5e et la 9e armées de Coulommiers à Sommesous. La partie historique est traitée avec clarté et précision. Celle qui doit servir de guide aux touristes, où abondent les détails archéologiques et historiques, sera parcourue aussi avec intérêt. Les illustrations donnent à celui qui ne peut quitter sa table de travail l'impression qu'un auto l'a conduit à travers ces paysages illustres, maintenant semés de ruines et de tombes. Un tome III sera consacré à la *Trouée de Revigny*. — Ch. B.

Histoire de France.

— Dr G.-J. Witkowski. *Comment j'ai appris l'histoire de France. Petits moyens mnémotechniques à l'usage des amnésiques. Les Bourbons : Henri IV* (Paris, librairie Le François, 1918, petit in-8° carré, VIII-224 p., nombreuses illustrations ; prix : 4 fr.). — Il existe des moyens mécaniques pour dompter une mémoire rebelle. L'auteur du présent livret expose le sien, dont il paraît fort satisfait : des coq-à-l'âne, des calembours à jet continu, des rapprochements tintamaresques de chiffres, de syllabes, de mots lui ont permis, assure-t-il, de fixer dans sa cervelle les principaux faits de la biographie de Henri IV. La plaisanterie est parfois assez réjouissante. Mais, sans être pudibond, on peut trouver désagréable le trop fréquent retour d'anecdotes graveleuses et, tant que subsisteront d'inutiles obscénités, en particulier l'appendice où sont rééditées à plaisir les curiosités malsaines et les petites saletés de l'enfance de Louis XIII consignées dans le Journal d'Héroard, il faudra déconseiller aux parents de laisser tomber le livre aux mains des enfants. *Decency forbids.* Ch. B.

— René Fage. *Un procès romanesque devant la Chambre de l'Arsenal* (Brive, imprimerie Roche, 1917, in-8°, 45 p.; extrait du

Digitized by Google

« Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze »). — Martial Borderie de Vernéjoux, maire perpétuel de Tulle, a-t-il été en réalité l'amant de la demoiselle de La Chaud, épouse abandonnée du capitaine d'Arche, et a-t-il causé, par des manœuvres d'avortement, la mort de celle-ci, survenue le 17 juillet 1687? Il nous paraît difficile de rien affirmer d'après les pièces de l'instruction à Tulle et les actes du procès jugé devant la Chambre criminelle de l'Arsenal; le maire ayant droit de *committimus*, Vernéjoux a en effet demandé au roi l'évocation de l'affaire. Certainement la Chambre mit, le 6 août 1696, l'accusé hors de cause. M. René Fage, qui croit à la culpabilité, nous expose toutes les phases de cette affaire : c'est un bien curieux échantillon des mœurs judiciaires et des haines qui divisaient une petite ville au XVIIe siècle. Le petit-fils de l'inculpé se distingua par sa piété; il racheta lors de la Révolution l'église des Carmes de Tulle, en fit don à la ville qui y installa la paroisse de Saint-Pierre; une inscription dans une des chapelles rappelle son souvenir.

C. PF.

— Ph. BARREY. *Le Havre maritime du XVIe au XVIIIe siècle.* Préface de Raphaël-Georges LÉVY, de l'Institut (Paris, Hachette, 1917, in-8°, VIII-277 p.; extrait des *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, publiés sous la direction de Julien Hayem, 5e série). — Nous avons souvent loué ici les travaux précis de M. Ph. Barrey. Son nouveau livre est une contribution particulièrement opportune à l'histoire de la navigation et du commerce français. Il comporte trois études : la première (p. 1 à 44), sur *les Normands au Maroc au XVIe siècle*, témoigne des pressentiments havrais sur l'importance que devait prendre un jour pour notre pays l'Afrique nord-occidentale; la seconde, sur *le Havre transatlantique de 1571 à 1610* (p. 45 à 209), écrite d'après les minutes des notaires et des registres de manufactures, précise la hardiesse des marins normands dans leurs premières relations avec l'Afrique et l'Amérique du Sud; la troisième et la plus importante, sur *le Havre et la navigation aux Antilles sous l'Ancien régime et la question coloniale en 1789-1791* (p. 211 à 276), éclaire l'évolution de l'opinion publique dans une ville qui tirait sa prospérité de la traite, au moment où l'on s'apprêta à bouleverser toutes les conditions économiques du trafic africain. L'Assemblée constituante hésita devant la réforme de l'esclavage; la Convention, en 1794, l'opéra. Le Havre, atteint dans sa richesse, fit contre mauvaise fortune bon cœur. En résumé, trois substantielles monographies, très bien venues à l'heure où la reconstitution de notre marine marchande apparaît comme un devoir national.

R. L.

— Jacques MEURGEY. *Étude sur les armoiries de la ville de Tournus* (Macon, Protat, 1917, in-8°, 52 p.). — La brochure où M. Jacques Meurgey étudie les armoiries de la ville de Tournus est à coup sûr un modèle du genre. Rien ne laisse à désirer : ni la docu-

Digitized by Google

mentation, rigoureuse et précise, ni l'illustration qui est parfaite (les armoiries ont été dessinées et gravées par Henry André). C'est l'œuvre d'un érudit pour qui la science héraldique n'a pas de secrets ; mais c'est aussi l'œuvre d'un historien, d'un artiste et d'un homme de goût. Les armes de la ville furent vraisemblablement constituées à la fin du XIVe siècle. Sans doute, la première pièce officielle remonte seulement à l'année 1523, quand l'abbé de Saint-Philibert obtint des requêtes du Palais une sentence « pour ôter de dessus la porte du chastel les armoiries... qui y avaient été affichées depuis peu », et c'est du XVIe siècle également que datent les trois tours qui ornent la façade de l'église Sainte-Madeleine. Mais il existe une représentation figurée plus ancienne sur une poutre d'une maison de la Pêcherie. D'autre part, les fleurs de lis qui figurent dans ces armoiries ont pour origine les panonceaux représentant la protection royale sur la ville où Jean le Bon était entré en 1362, un an après avoir réuni le duché de Bourgogne. Quoi qu'il en soit, à la fin du XVIe siècle, les armes de la ville semblent tout à fait admises et connues. Vers la fin du XVIIe siècle, on commence à noter quelques modifications imposées par des raisons esthétiques ou politiques. Le premier blasonnement indiquant les émaux est de 1717. Un siècle après, se place la plus belle page de l'histoire des armoiries de Tournus : l'héroïque défense contre les Autrichiens (23 janvier 1815), qui valut à la ville la Légion d'honneur. Un décret de Napoléon, en date du 17 mai 1809, avait prescrit la revision de toutes les armoiries qui devaient être confirmées par lettres patentes. A la suite des délibérations du Conseil municipal, une curieuse correspondance fut échangée entre M. Belliard, référendaire au sceau des titres, et M. Delaval, maire de Tournus. Finalement, la ville obtint ratification de ses armoiries par lettres patentes du 15 mars 1817 ; mais elle perdit les fleurs de lis que lui accordaient les plus lointaines traditions. M. Jacques Meurgey les considère comme un des trois éléments constitutifs des armoiries de Tournus, au même titre que les trois tours et la Légion d'honneur. Au terme de son étude, ayant examiné tous les documents et vérifié tous les projets, il s'arrête à la définition suivante : « De gueules, au château de trois tours crénelées d'argent, maçonnées de sable, celle du milieu ouverte et ajourée du champ, accompagné en pointe de l'étoile de la Légion d'honneur ; au chef cousu d'azur, chargé de trois fleurs de lis d'or. » L. V.

Histoire d'Allemagne.

— Paul Gaultier. *La barbarie allemande : les faits, les origines, les causes, la théorie* (Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-16, 292 p. ; prix : 3 fr. 50). — Cet ouvrage suggestif, bourré de faits et émaillé de citations toujours appropriées, forme un réquisitoire implacable contre la nation qui, mettant la science au service du mal, a ramené le monde

Digitized by Google

à l'époque des invasions barbares. Les rapports des commissions officielles, les aveux des soldats du Kaiser constituent la preuve irrécusable des atrocités plus ou moins raffinées commises par les reîtres d'outre-Rhin en France comme en Pologne, en Belgique comme en Serbie. Il peut paraître étonnant à première vue que les disciples de Luther et que les compatriotes de Kant en soient venus à un pareil mépris des lois naturelles et des conventions internationales les plus intangibles. Mais, depuis Fichte jusqu'à Nietszche, la philosophie allemande, de plus en plus exempte d'idéalisme, a progressivement exalté la volonté de puissance et flatté les instincts les plus vils. Les succès écrasants de la politique du « chancelier de fer » ont transformé en axiome cette formule qui lui fut si chère : « La force prime le droit. » Ainsi s'explique le pangermanisme, si bien défini par les Naumann, les Lasson, les Bülow et les Bernhardi, cette « religion de la violence » prêchée autrefois par Haeckel et par Clauszewitz. Elle ne voit dans la guerre qu'une opération économique qui justifie tous les attentats par la nécessité d'une lutte biologique pour le triomphe d'une nouvelle « race élue », aux yeux de laquelle « l'État allemand est le seul Dieu présent ici-bas ». Ch. D.

— Jules FRÖLICH. *Le délire pangermanique.* Documents authentiques, traduits, annotés et commentés (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-12, 324 p., avec 28 dessins par Zislin; prix : 4 fr.). — Le pacifiste, le bourgeois et le pangermaniste sont en Allemagne bien d'accord; ils veulent l'hégémonie du monde pour leur patrie et chantent ensemble le *Deutschland über alles;* c'est ce que prouve M. Frölich en publiant des documents authentiques fort curieux émanés l'un d'un pacifiste — il en donne même une photographie — l'autre d'un bourgeois, le troisième d'un pangermaniste. Lisez la traduction du traité du pangermaniste Kurd von Strantz : *Vous voulez l'Alsace et la Lorraine? Nous prendrons toute la Lorraine et plus. Réponse aux cris de revanche français*[1]. L'outrance des prétentions germaniques qui y sont exprimées est telle qu'on pourrait croire à une mystification si nous n'avions pour garantie la mention de l'ouvrage dans le répertoire bibliographique de Hinrichs (*Halbsjahrs-Katalog*, 1912). M. Frölich répond de belle encre à l'auteur qu'il finit par appeler Gourde de Strantz. Dans Nancy, que menacent sans cesse les avions allemands, il faut bien rire un peu : M. Frölich s'est amusé de tous les travers et de la folle outrecuidance des Allemands, et sa verve joyeuse amusera ses nombreux lecteurs. C. PF.

— Abbé E. WETTERLÉ. *Les coulisses du Reichstag. Seize années de vie parlementaire en Allemagne.* Préface de M. René DOUMIC (Paris, Bossard, 1918, in-8°, 240 p.; prix : 5 fr.). — M. l'abbé Wetterlé

1. *Ihr wollt Elsasz und Lothringen? Wir nehmen ganz Lothringen und mehr. Antwort auf das französiche Rachegeschrei.* Berlin, Politik, 1912.

Digitized by Google

fut élu député au Reichstag en 1898 par les électeurs du cercle de Ribeauvillé, en remplacement de l'abbé Simonis. Ce dernier, qui avait représenté Ribeauvillé depuis 1874, s'était retiré volontairement de la lutte; il appartenait à la génération des protestataires de la première heure, qui s'abstenaient de se mêler des affaires intérieures de l'Allemagne et allaient tout au plus pendant trois ou quatre jours par an à Berlin pour y faire entendre les récriminations des annexés. L'abbé Wetterlé suivit une autre conduite : pendant les seize ans qu'il siégea — ses électeurs lui demeurant obstinément fidèles — il fut le plus assidu des membres du Reichstag, s'initia aux affaires allemandes; bientôt les budgets, les lois ouvrières et autres n'eurent plus de secrets pour lui; il apprit aussi à connaître les dirigeants de la politique allemande et les principaux parlementaires et il sut les juger. Nous trouverons dans le volume des portraits de l'empereur Guillaume II, des chanceliers Hohenlohe-Schillingsfurst, Bülow et Bethmann-Hollweg, des ministres de la Guerre von Einem, von Haeringen, le futur bourreau de la cathédrale de Reims, Falkenhayn, puis ceux des chefs de partis, à commencer par les conservateurs pour finir par les socialistes. Ils défilent devant nous avec leurs traits physiques ou moraux. L'abbé Wetterlé, en voyant les figures et les gestes, devine les sentiments cachés et lit au fond des cœurs. En même temps que les hommes, il nous fait connaître l'institution. L'Allemagne ne possède qu'une parodie ou une caricature du régime parlementaire. Dans le palais du Reichstag, modèle de mauvais goût, peintures et sculptures glorifient la dynastie des Hohenzollern; on y chercherait en vain une image rappelant les anciennes luttes des villes libres, le Parlement de Francfort, l'avènement du tiers état. Dans l'opéra qu'il a composé, paroles et musique, Guillaume II a blâmé Berlin d'avoir dressé jadis une statue à Roland, symbole des libertés municipales, et exalté l'Électeur qui la renversa. Le Reichstag est une assemblée servile qui enregistre les volontés de l'empereur et des ministres-fonctionnaires; si l'un des partis manifeste quelque velléité d'opposition, il s'apaise dès que le chancelier a su lui faire quelque légère concession; c'est le système du maquignonnage (*Kuhhandel*) dont il nous est donné plusieurs curieux exemples. L'abbé Wetterlé montre surtout que tous les partis du Reichstag ont été infectés par les idées pangermanistes, que l'Allemagne a voulu la guerre et s'y est préparée de longue date. Les seize années qu'il a passées au Reichstag ont été en réalité un prélude au terrible drame qui se joue en ce moment.

Le livre de M. Wetterlé a été écrit par tranches qui ont paru dans des journaux quotidiens et l'auteur s'excuse de ce que son ouvrage présente d'un peu décousu. Il nous annonce un second volume où il nous parlera, dans un ordre chronologique plus rigoureux, du *Landesausschuss* et du *Landtag* alsacien. Nous attendons le nouveau volume avec impatience. Tant au Parlement local qu'au Reichstag, l'abbé Wetterlé a été un fidèle et bon serviteur de l'Alsace. C. Pf.

Digitized by Google

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

— En 1915, il s'est trouvé un Alsacien, auteur de recueils de vers allemands, Frédéric LIENHARD, pour publier une brochure sous ce titre : *Wohin gehört Elsass-Lothringen?* A qui appartient l'Alsace-Lorraine? et pour donner comme réponse à cette question : à l'Allemagne. Il affirme qu'il a trouvé comme collaborateurs d'autres Alsaciens qui se sont réunis à lui « pour exposer d'une façon tout objective l'histoire, la nationalité, la langue et les conditions économiques de leur pays ». De ce pamphlet une traduction française a paru : *L'Alsace-Lorraine*, par quelques Alsaciens (Zurich, Rascher et Cie, 1916, in-8°, 94 p.). Nous ne connaissons point pamphlet plus misérable. Affirmer que les Alsaciens et les Lorrains sont de sentiments germaniques parce que les noms de lieux se terminent en *ingen* ou en *heim*, le paradoxe est fort. Des Francs se sont établis aussi au cœur de l'ancienne Gaule où des villages rappellent leur nom; notre Bougival (*Bodegiselivallis*), près de Paris, porte le nom d'un seigneur allemand : est-ce une raison pour affirmer que les habitants de Bougival sont des Teutons? Dans le reste de la brochure, on célèbre l'esprit d'indépendance de l'Alsacien et son particularisme qui a résisté à la centralisation française; puis, en décrivant l'essor économique du pays au début du XXe siècle, on montre avec complaisance que cet essor est dû à des capitaux et à des industriels allemands. On y lit, page 84 : « Comme les puits de pétrole de Pechelbronn ont, en 1912, également passé entre des mains allemandes, tous (*sic*) les sources, desquelles le pays peut tirer des matières premières pour son industrie, sont attirés (*sic*) dans le grand ensemble de la vie économique allemands (*sic*). » Le traducteur ignore le français et les auteurs la logique, en vantant tout ensemble le particularisme de la population et la mainmise des Allemands sur les sources de richesse du pays; il y a dans cet accaparement une des causes qui font détester par les Alsaciens les Allemands venus de l'autre côté du Rhin. — Un Alsacien, qui signe J. R., répond de façon virulente, en excellente langue allemande, à Lienhard et consorts dans le livre *Wohin gehört Elsass-Lothringen? Zu Frankreich* (Lausanne, Payot, 1916, in-12, 86 p.). L'auteur semble être un de ces Alsaciens des nouvelles générations qui, tout en ayant fait leurs études dans les gymnases allemands et à l'Université allemande, ont gardé le culte des lettres, des arts, de la culture française et, par comparaison, ont bien compris tout ce que la culture de l'Allemagne, subjuguée par la Prusse, a d'orgueilleux, de tyrannique et d'envahissant. Avec une verve ironique, il reprend chacun des arguments de Lienhard, n'en laisse rien subsister, les retourne contre lui. Il montre comment l'Alsace s'est laissé gagner par la France qui a pris soin des intérêts des habitants, qui a créé l'unité de la province, qui a proclamé les droits de l'homme et les grands principes de liberté et de justice.

Digitized by Google

Si la langue est restée allemande à la campagne, les cœurs sont devenus français et ne se sont pas repris. En toute occasion, de 1871 à 1914, les Alsaciens ont manifesté leur haine contre l'esprit de caste prussien, l'insolence des hobereaux, les prétentions du militarisme. Qu'a fait après tout l'Allemagne pour les Alsaciens-Lorrains? Elle a favorisé à leurs dépens les habitants du grand-duché de Bade et le groupe industriel westphalien-rhénan. — Cette dernière démonstration a été reprise par un auteur suisse, Karl HÄNGGI, dans un article de la revue *Wissen und Leben* (1er octobre 1917) qui a pour titre : *Zur wirtschaftlichen Seite der Elsass-Lothringischen Frage*, et que nous ne saurions assez recommander à nos lecteurs. Il y est prouvé en termes excellents que l'Allemagne a négligé les vrais intérêts matériels de l'Alsace-Lorraine, soit que l'on considère les produits du sol ou l'industrie textile ou l'extraction du fer et de la potasse. Pour que les mines de potasse de Stassfurt en Thuringe pussent lutter avec celles qu'on a découvertes dans la forêt de Nonnenbruch, le prix de cette denrée a été élevé artificiellement par une loi d'Empire de 1910 et le paysan d'Alsace doit la payer très cher, comme si elle n'était pas à sa portée; cette singulière loi n'a été abrogée qu'au début de la guerre actuelle. Toujours le Reichsland a été chargé d'impôts d'Empire plus que les pays confédérés; en y construisant de nombreuses lignes de chemin de fer qui n'ont qu'un intérêt stratégique, on lui a réclamé une subvention de 20,000 marks par kilomètre, alors que les chemins de fer d'État ont toujours refusé de payer à l'Alsace-Lorraine le moindre impôt sur leur revenu qui est considérable. Cet article très court, mais tout rempli de faits, achève de nous montrer ce que valent les arguments des acolytes de M. Lienhard. C. PF.

— Jules HOCHE. *En Alsace reconquise* (Paris, Albin Michel, s. d., [1917], in-16, 318 p.; prix : 3 fr. 50). — M. Jules Hoche, qui est un romancier, a assisté « à l'arbre de Noël » à Massevaux et à Thann en fin de décembre 1916; il est revenu dans le coin de l'Alsace recouvrée en avril 1917 et y a fait un séjour un peu prolongé; dans ce volume, il nous fait part de ses impressions de voyage en nous dissimulant pourtant jusqu'au chapitre final qu'il est Alsacien d'origine. « J'avais », écrit-il, « la crainte d'affaiblir mes simples arguments de rêveur et de sentimental en leur donnant couleur de plaidoyer *pro domo*. » L'artifice littéraire vaut ce qu'il vaut. On trouvera dans le livre des paysages, ainsi une description de la vallée de la Doller et des villages que la petite rivière traverse, des portraits de quelques types d'Alsace — ils sont brossés avec soin et les plaisanteries sur l'accent sont inoffensives — des exploits de nos poilus sur le Hartmannswillerkopf, de bonnes histoires telles qu'on les raconte au pays — l'une rappelle la Mouquette de Zola, d'autres ont été coupées par la censure; que pouvaient-elles bien contenir, grands dieux? — des réflexions sur le discours de réception de M. Vandal à l'Académie française, des considérations sur le patois alsacien, où nous lisons cette assertion

Digitized by Google

énorme : « Le patois alsacien ne contient pas un mot de français. » Je dois renvoyer M. Hoche à une thèse de l'Université de Strasbourg sur le français dans le dialecte alsacien (Karl Roos, *Die Fremdwörter in den elsässischen Mundarten*, Strassburg, 1903) et je l'engagerai à son prochain voyage à interroger un habitant de Thann sur la manière dont il traduit bouteille, carafe, parapluie, canevas, etc. On trouve dans le volume, un peu pêle-mêle, beaucoup d'autres choses, notamment le journal d'une jeune Alsacienne de Massevaux, allant du 29 juillet au 31 décembre 1914, très émouvant et dont le tour fort simple contraste avec la littérature de M. Hoche. En somme, livre que, malgré ses défauts, tout Français devrait lire : il en emportera la forte conviction que la France ne saurait, sans commettre de forfaiture, abandonner les Alsaciens de Thann, de Massevaux et de Dannemarie, non plus que tous les autres Alsaciens, aux représailles de l'Allemagne.

C. Pf.

Histoire des États-Unis.

— A. E. Peterson. *New York as an eighteenth century municipality. Prior to 1731.* — G. W. Edwards. *New York as an eighteenth century municipality, 1731-1776* (New York, Columbia University, 1917, in-8°, 199 et 205 p.; « Studies in history, economics and public law », vol. LXXV). — Cette histoire des institutions municipales de New York, faite surtout d'après les documents officiels, nous montre une New York bien différente de celle que nous voyons aujourd'hui. En 1653, lorsque New Amsterdam voulut être dotée d'une municipalité, elle avait un millier d'habitants et, en 1771, à peine vingt-deux mille. La population fut, dès le début, très cosmopolite. Les monnaies les plus diverses étaient en circulation; on évaluait aussi les prix en « castors » ou en perles de verroterie qui tenaient lieu de monnaie. Un des grands soucis de la municipalité fut la propreté des rues, ce qui l'amena à entamer contre les troupeaux de porcs que nourrissaient les habitants une lutte interminable qui durait encore en 1789. Un autre sujet d'inquiétude était le danger des incendies; un grand nombre de maisons étaient en bois et couvertes en bois ou en paille; parfois les cheminées mêmes étaient en bois. C'est seulement en 1775 qu'une loi provinciale, dont la guerre empêcha d'ailleurs l'application, obligea tous les propriétaires à couvrir les maisons en ardoise ou en tuiles. La police était peu de chose : on comptait, en 1738, trois constables pour dix mille habitants; en revanche, il y avait un cabaret pour cinquante-cinq personnes. Ces cabarets jouaient déjà un rôle important dans la politique new yorkaise. Les électeurs n'étaient pas incorruptibles, les élus non plus d'ailleurs. On en voyait la preuve dans la façon dont ils se distribuaient les uns aux autres les lots les plus avantageux dans les terrains qui appartenaient à la ville. Les gouverneurs eux-mêmes n'accordaient des chartes que contre finance. New York était, on le voit, déjà très moderne par certains côtés.

Digitized by Google

Il est à souhaiter que ces études, très intéressantes et très précises, soient poursuivies pour la période qui suit 1776. D. P.

— A. SCHALCK DE LA FAVERIE. *Napoléon et l'Amérique* (Paris, Payot, 1917, in-8°, 310 p.). — L'auteur de cet ouvrage expose en ces termes le but qu'il s'est proposé : « Il paraît excusable, malgré l'encombrement de la bibliographie napoléonienne, d'en augmenter encore le nombre par une contribution ayant pour but de faire ressortir les enchaînements historiques, les causes et les effets, tout l'ensemble enfin des circonstances qui, issues d'un lointain passé, s'endorment parfois pour se réveiller brusquement au choc de bouleversements réputés imprévus, telles ces matières brutes et inertes que l'on croit incombustibles et qui s'enflamment avec une prodigieuse vitesse au toucher d'une étincelle. Dans la période qui nous occupe, Napoléon fut celui qui mit l'étincelle ; son génie consistait précisément à la mettre là où et comme il fallait. Mais Napoléon, en l'occurrence, n'incarne que le destin qui, à ce tournant de l'histoire, fit se rencontrer les deux mondes sous la pression de problèmes qui attendaient depuis longtemps leur solution. » Ceci bien entendu, M. Schalck de La Faverie retrace à grands traits la colonisation de l'Amérique du Nord, puis la perte du Canada, puis l'histoire de l'indépendance des États-Unis. A la page 87, nous lisons : « Napoléon émerge et Washington hésite » ; mais, en réalité, c'est seulement à partir du chapitre v et de la page 112 que Napoléon « émerge » véritablement. 112 pages d'introduction sur 300, c'est beaucoup.

Pour la partie principale de son travail (question de la Louisiane et de la Floride, question du blocus continental, relations des États-Unis et de la Russie, guerre entre les États-Unis et l'Angleterre), l'auteur a fait certaines recherches aux archives des Affaires étrangères et utilisé un assez grand nombre d'ouvrages dont la liste est donnée à la fin du volume, le plus souvent sans la date de publication. Les références sont parfois bien insuffisantes; ainsi, page 189 : « Jefferson au général J. Mason, *Œuvres* » (les œuvres de Jefferson comprennent dix volumes). Mais ces détails n'ont évidemment pas été l'objet des préoccupations de l'auteur, qui s'attache moins à exposer les faits qu'à « faire ressortir les enchaînements historiques ». « L'homme propose et Dieu dispose, si l'on peut définir de la sorte l'enchaînement des causes aux effets », écrit-il à la page 251 au sujet des calculs de Madison et du parti républicain. Ailleurs, en parlant du soulèvement du 2 mai 1808 à Madrid : « Ce soulèvement populaire prouvait que l'antique patriotisme des Hidalgos n'était pas mort. Cependant, il était à double portée. S'il constituait la pierre d'achoppement contre lequel la fortune de Napoléon trouva son premier arrêt, il donnait aussi le coup mortel qui agrandit les fissures par lesquelles allait s'émietter et se dissoudre l'empire de toutes les Espagnes. » Quand on s'élève à des vues aussi générales, on peut négliger les références.

Digitized by Google

Le désir de faire ressortir « tout l'ensemble des circonstances » a parfois conduit l'auteur un peu loin. L'anecdote de la bonne femme provençale aiguisant son couteau de cuisine dans le dessein de le prêter à qui voudra tuer Napoléon (p. 288) ne paraît pas, de prime abord, se rattacher aux relations franco-américaines.

L'ouvrage est incontestablement destiné au grand public; mais le grand public trouvera peut-être qu'il a été rédigé hâtivement et que les épreuves ont été corrigées trop vite, car nous ne saurions croire, comme certains esprits chagrins, que la « crise du français » soit en train de s'étendre à l'histoire elle-même. D. P.

— Ferri-Pisani. *L'intérêt et l'idéal des États-Unis dans la guerre mondiale* (Paris, Perrin, 1918, in-16, 241 p.). — M. Ferri-Pisani, qui a visité les États-Unis et interviewé beaucoup de personnages considérables — M. Gerard, M. Myron Herrick, M. Oscar Strauss, M. Wilson lui-même — est revenu d'Amérique avec un livre intéressant, pittoresque et très vivement écrit. Certains passages, comme le récit de la saisie du *Vaterland* par un huissier, sont particulièrement réussis. Sans doute, M. Ferri-Pisani, qui est journaliste, a une tendance un peu trop marquée à user des grosses manchettes. Un chapitre est intitulé : « Vers la guerre contre les Alliés. » C'est beaucoup dire, semble-t-il, et, malgré des notes un peu vives, on peut douter que le Président et la nation aient songé sérieusement à s'engager aux côtés de l'Allemagne dans la guerre contre l'Angleterre. On lit ailleurs, à propos de la baisse du coton due à l'arrêt des exportations vers l'Europe centrale : « Une nouvelle guerre de Sécession pourrait s'ensuivre et ce sont les Alliés qui poussent l'Amérique à sa perte. » C'est beaucoup dire encore. Il n'est pas sûr que le *Dacia* ait porté « avec son coton l'inévitable rupture entre les Alliés et les États-Unis » et que cette rupture ne fut évitée que parce que le *Dacia* fut capturé par un navire français et non anglais; le cas du *Dacia*, vaisseau allemand acheté par un Américain douteux, était juridiquement peu défendable. Je ne suis pas certain non plus, pour ma part, que les Américains soient « fabriqués par série », ni que les Américaines aient toutes des « yeux d'acier », ni que l'homme rouge soit nécessairement « inassimilable à la civilisation ». Je ne crois pas que les États-Unis fussent encore une colonie anglaise si l'Angleterre n'avait pas été occupée avec Napoléon en 1812 et je suis persuadé que les puritains du Massachusetts ne sont pas des « luthériens sans confession ni pardon ». Mais ce sont là des détails. En montrant comment l'intérêt américain, qui, au début, était contre nous, s'est trouvé peu à peu d'accord avec l'idéal américain, qui devait nous être favorable, M. Ferri-Pisani a fait œuvre utile au point de vue historique. Peut-être insiste-t-il un peu trop sur l'intérêt. Que la cote du coton et du cuivre ait joué un rôle important dans la détermination des hommes d'affaires, nul ne voudra le contester. Les torpillages aussi ont beaucoup fait pour notre

Digitized by Google

cause[1]. Mais ce n'est pas uniquement le cours du coton et ce ne sont pas seulement les torpillages qui ont amené les soldats américains dans nos tranchées. Ce n'est pas non plus uniquement le souvenir de La Fayette. Malgré l'indifférence coupable avec laquelle nous avions laissé l'Amérique se mettre à l'école de l'Allemagne, les intellectuels de l'Est ont, au grand scandale de leurs professeurs allemands, combattu pour notre cause et profondément influé sur la destinée. Ce n'est pas une chose indifférente que d'avoir pour soi l'intelligence d'une nation. D. P.

— Carl ZOLLMANN. *American civil Church law* (New York, Columbia University, 1917, in-8°, 473 p.; « Studies in history, economics and public law », vol. LXXVII). — Cet ouvrage est une étude juridique très minutieuse et très savante sur le statut légal des communions religieuses qui se partagent la population des États-Unis. Bien qu'il soit destiné avant tout aux juristes, les historiens ne le liront pas sans intérêt. Le chapitre Ier (*Religious liberty*) a une portée générale et nous montre la conception américaine de la liberté religieuse, qui diffère de la nôtre sur plus d'un point. Les chapitres sur les « corporations » religieuses, sur leurs droits de propriété, sur les schismes et leurs conséquences légales, sur la protection des « meetings » religieux contre tout désordre, sur la situation légale des ecclésiastiques et des fonctionnaires des églises nous font voir tout un côté singulièrement peu connu de la vie religieuse du peuple américain. Les historiens recourront plus tard au travail de M. Zollmann comme à un recueil précieux de faits et de documents. D. P.

— F. C. MILLS. *Contemporary theories of unemployment and of unemployment relief* (New York, Columbia University, 1917, in-8°, 178 p.; « Studies in history, economics and public law », vol. LXXIX). — Malgré son titre général, l'ouvrage de M. Mills est exclusivement consacré à l'étude des théories anglaises et américaines sur les causes du chômage et les moyens de le prévenir ou d'y remédier. Il est divisé en deux parties — Angleterre et Amérique — dont la première, comme il est naturel, est de beaucoup la plus développée; aux États-Unis, en effet, le problème est de date récente et n'a pas donné lieu à des travaux aussi importants et aussi originaux qu'en Angleterre. Méthodiquement, avec une précision un peu sèche, M. Mills résume et classe les idées de chacun, le plus souvent sans les discuter. On regrette parfois qu'il n'ait pas présenté avec plus d'ampleur certaines de ces théories et qu'il n'ait pas développé davantage les indications qu'il donne sur la situation industrielle aux États-Unis et sur le problème du « tra-

1. A ce propos, comment M. Ferri-Pisani sait-il que le Kaiser et Bernstorff étaient opposés aux torpillages? Comment sait-il que les sabotages et explosions d'usines sont l'œuvre d'agents subalternes, agissant en dehors de l'ambassadeur? Ce n'est guère conforme à ce que nous savons de la disciplin et de l'organisation allemandes.

Digitized by Google

vailleur flottant », qui est spécialement américain. On préférerait qu'il eût, au besoin, réduit à quelques lignes les quelques pages nécessairement peu originales dans lesquelles il essaie de résumer toute l'histoire de la loi des pauvres en Angleterre. La bibliographie rendra des services; mais, dans une étude de ce genre, qui est avant tout une histoire des doctrines, il semble indispensable de faire connaître pour chaque ouvrage la date de la première édition et non pas seulement la date de l'édition dont on a fait usage. Il serait fâcheux qu'un lecteur distrait pût croire, par exemple, que les *Principes d'économie politique* de Ricardo ont paru en 1881. D. P..

— André SIEGFRIED. *Deux mois en Amérique du Nord* (Paris, A. Colin, 1916, in-16, 140 p.). — Pendant l'été de 1914, M. André Siegfried, qui avait déjà visité l'Amérique du Nord et consacré notamment au Canada une substantielle étude, voyageait de New York, par Ottawa, Chicago, Denver et le Yellowstone, à San-Francisco, et il envoyait au fur et à mesure au *Petit Havre* des lettres vivantes et sincères, miroir attrayant et fidèle des mœurs de là-bas. La guerre vint interrompre ce périple. On saura gré à M. André Siegfried d'avoir réuni ses impressions en volume. Ses pages rapides et colorées sont parmi les meilleures du genre. R. L.

— George Dobbin BROWN. *An Essay towards a bibliography of the published writings and addresses of Woodrow Wilson 1910-1917* (Princeton, the Library of Princeton University, 1917, in-8°, vi-52 p.; prix : 75 cents). — En 1913, M. Harry Clemons avait déjà donné une bibliographie des œuvres et discours du futur Président jusqu'à l'année 1910, où M. Wilson donna sa démission comme président de l'Université de Princeton. M. Brown continue l'œuvre de son prédécesseur jusqu'à la fin de la première administration de M. Wilson comme Président des États-Unis. Cette bibliographie compte plus de 200 numéros; elle se compose en grande partie de discours et de messages adressés aux deux Chambres du Congrès américain. L'auteur déclare d'ailleurs qu'il n'a pas la prétention d'être complet. En tête, il a mentionné un petit nombre d'articles qui avaient échappé à M. Clemons. Trouvera-t-on beaucoup à glaner après lui? Ch. B.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— F. SEEBOHM. *The teaching of history and the use of local illustrations* (« The historical association », n° 45, février 1918, in-8°, 16 p.). — Feu Frederic Seebohm lut à l'école des filles de Hitchin, en 1910, un mémoire où il montrait combien il était intéressant d'expliquer l'histoire par l'aspect même des lieux : à Hitchin, en effet, on a trouvé des antiquités préhistoriques et romaines; on peut y rencontrer, aujourd'hui encore, des traces de l'occupation romaine et saxonne, de la conquête normande, des transformations rurales qui se sont accom-

Digitized by Google

plies à l'époque moderne. Cette démonstration est appuyée de plusieurs plans de Hitchin et du village de Great Wymondley, Herts. — Ch. B.

— W. M. Flinders PETRIE. *Neglected British history* (Londres, Humphrey Milford, 1918, in-8°, 28 p.; prix : 2 sh.; extrait des « Proceedings of the British Academy », vol. VIII). — Simple brochure, mais qui ouvre de vastes horizons. L'auteur reproche aux historiens qui ont exposé les origines de la Bretagne d'avoir négligé les sources bretonnes; il croit pouvoir affirmer qu'à côté du récit fait par César de ses deux expéditions en Bretagne, il y eut un récit breton, indépendant de César, mais fort semblable au sien. Ce récit breton servit de base à une Chronique du royaume de Gloucester, composée sans doute au premier siècle de notre ère par un Breton romanisé, puis à la Chronique galloise de Tysilio. Dans Tysilio, M. Petrie voit, non point comme la plupart des érudits, un abrégé de Geofroi de Monmouth, mais au contraire une des sources auxquelles a puisé Geofroi et cette source est pure. Examinée de près, elle rend vraisemblables les rapports des Bretons avec les Romains au IIe et au IIIe siècle de notre ère, même la lettre de Lucius au pape Éleuthère. Tysilio est cet ancien livre breton que Gautier, archidiacre d'Oxford, traduisit du gallois en latin et donna à Geofroi. De même, on n'a pas tenu un compte suffisant des dates fournies par les triades galloises pour l'histoire des invasions anglo-saxonnes; on a trop négligé aussi les lois galloises de Dynwal Moelmud, bien antérieures à celles de Howell le Bon (Xe siècle) et qui nous renseignent admirablement sur la condition sociale des Bretons à l'époque païenne. Voilà donc, conclut M. Petrie, tout un domaine qu'il faut étudier avec soin : « Ce qui importe aujourd'hui pour l'histoire de la Bretagne », dit-il en terminant, « c'est un érudit connaissant bien les anciennes langues celtiques : gallois, breton, irlandais, et le latin post-classique, qu'il soit bon paléographe, qu'il sache raisonner en historien, non en mythologue. » Les sources à exploiter sont nombreuses : le *Brut y Brenhined* de l'an 940, tous les manuscrits de Tysilio, Gildas, Nennius, étudiés en eux-mêmes et dans leurs rapports de filiation, Henri de Huntingdon, même les chroniqueurs écossais très postérieurs, comme Jean de Fordun, Hector Boèce, qui peuvent avoir eu à leur disposition des sources perdues remontant à l'époque romaine, les Annales irlandaises, enfin la littérature galloise : le Mabinogion, les triades, les lois. C'est de tous ces éléments que devrait être composé le récit vraiment critique des invasions en Bretagne. C'est aussi tout un programme de recherches qui s'impose à l'attention des celtisants. Ch. B.

— *The Cambridge history of english literature*. Edited by Sir A. W. WARD and A. R. WALLER. Tomes XIII et XIV : *The nineteenth century*, vol. II et III (Cambridge, at the University Press, 1916, in-8°, XI-611 et XII-658 p.). — Ces deux volumes terminent l'ouvrage, véritable monument élevé à l'histoire de la littérature anglaise. Monument

Digitized by Google

élevé par une équipe d'habiles ouvriers dirigés par des chefs éminents, mais dont toutes les pierres ne sont pas également solides et dont l'aspect général laisse une certaine impression d'incohérence et comme d'inachevé.

En voici la distribution. Le tome XIII comprend quatorze chapitres : Carlyle, par J. G. ROBERTSON; les Tennyson, par Herbert J. G. GRIERSON; les Browning, par Sir Henry JONES; Matthew Arnold, par W. Lewis JONES; les Rossetti, William Morris et Swinburne, par A. Hamilton THOMPSON; les petits poètes du milieu et de la fin du XIXe siècle et la prosodie du XIXe siècle, par George SAINTSBURY; le drame, par Harold CHILD; Thackeray, par A. Hamilton THOMPSON; Dickens, par George SAINTSBURY; le roman politique et social : Disreli, Kinsley, George Elliot, par Sir A. W. WARD; les Brontë, par A. JACK; les romanciers : Lord Lytton, A Trollope, G. Meredith, par W. T. YOUNG. Le tome XIV comprend quinze chapitres : les philosophes, par W. R. SORLEY; les historiens, les biographes et les orateurs politiques, par Sir A. W. WARD; la critique, par Hugh WALKER; le journalisme, par J. S. R. PHILLIPS, et le journalisme universitaire, par Vernon Horace RENDALL; la caricature et la littérature du sport, par Harold CHILD; la littérature de voyages, 1700-1900, par F. A. KIRKPATRICK; la littérature scientifique : physique et mathématiques, par W. ROUSE, chimie, par M. Pattison MUIR, biologie, par A. E. SHIPLEY; la littérature anglo-irlandaise, par Alfred Perceval GRAVES; la littérature anglo-indienne, par Edward Farley OATEN; la littérature anglo-canadienne, par Pelham EDGAR et Harold CHILD; la littérature australienne et néo-zélandaise, par Harold CHILD; la poésie du Sud-Afrique, par Sir Herbert WARREN; l'éducation au XIXe siècle, par J. W. ADAMSON; les changements dans la langue anglaise depuis l'époque de Shakespeare, par W. MURISON.

On remarquera la part faite, non sans raison, à la littérature anglaise telle qu'elle s'est acclimatée et développée hors de l'Angleterre, dans les pays d'outre-mer, où son fécond génie a enfanté de nouvelles « Puissances » politiques et intellectuelles; mais aussi le manque d'équilibre entre les divers parties de l'édifice : à côté de la grande façade des Dominions, on place pour finir deux petits cottages où l'on traite d'école et de grammaire. Au chapitre sur Carlyle, fortement conçu et qu'il faut lire avec soin si l'on veut comprendre exactement jusqu'à quel point ce génial pamphlétaire était inféodé à l'Allemagne, s'oppose par contraste celui qui est consacré à la littérature historique, trop littéraire, où l'on ne montre point le remarquable changement apporté depuis un quart de siècle, par l'érudition pure, dans la manière d'écrire l'histoire. Les quelques pages par lesquelles les directeurs de l'entreprise disent adieu à leur public paraîtront pâles après le grand effort qu'ils ont fourni. Ils auraient dû s'imposer la tâche d'en faire mieux ressortir l'importance pour l'histoire générale; ils ont été vraiment trop modestes.

Digitized by Google

N'oublions pas de rappeler que la bibliographie de chaque chapitre, renvoyée à la fin des volumes, est une mine de renseignements utiles et qu'elle complète heureusement les indications parfois un peu rapides du texte. En somme, cette histoire de la littérature anglaise est un instrument de travail indispensable à tous ceux qu'intéresse le développement de la civilisation anglaise à travers les siècles. — Ch. B.

— Frederick Bligh Bond. *The gate of remembrance. The story of the psychological experiment which resulted in the discovery of the Edgar chapel at Glastonbury* (Oxford, Blackwell, 1918, in-8°, x-176 p.; prix : 6 sh.). — M. Bond est un archéologue, directeur des fouilles exécutées ces dernières années sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Glastonbury. Il est en outre membre d'une Société de recherches psychiques (S. P. R.) et, comme tel, il a pu entrer en relation avec l'esprit des anciens moines ou abbés de la célèbre abbaye. Ils ont répondu; un ami de M. Bond a, sous leur dictée, reproduit automatiquement leurs déclarations durant plus de cinquante séances, qui eurent lieu du 7 novembre 1907 au 30 novembre 1911, et dont on nous en donne ici le procès-verbal détaillé. Quelques-unes sont en bien mauvais latin : « Ego sum Johannes qui ex memoria rei dico — meminisco — dixi annorum 1492 » (p. 57). Mais cet énigmatique Jean est un « enfant de la nature ». En suivant les indications de plus en plus précises fournies pendant ces quatre années, M. Bond et son ami ont réussi à découvrir les substructions d'une chapelle dite du roi Edgar en prolongement du chevet de l'église, etc. Ne cherchons pas ni à critiquer ni à dénigrer le mode de recherches employé par le membre de la S. P. R., homme de foi et de bonne foi; il est de ceux que la raison ne connaît pas. Enregistrons tout simplement les résultats obtenus par l'archéologue; on en pourra faire son profit. Ch. B.

— J. Wickham Legg. *Studies in Church history. Essays liturgical and historical* (Londres, Society for promoting christian knowledge, 1917, in-16, 187 p.; prix : 5 sh.). — L'auteur a réuni dans ce volume sept études sur des questions de liturgie : 1° Notes sur la composition des « collectes », prières dont la première forme est fournie par le second livre des Machabées, et sur leurs formes diverses jusqu'au temps d'Édouard VI. 2° Critiques sur le canon de la messe, d'après les observations d'auteurs catholiques anciens et modernes; il n'est pas douteux que le canon suivi dans l'Église latine présente des incohérences et des erreurs inconnues de la liturgie orientale. Ces critiques ont pour objet de tempérer l'admiration béate de certains anglicans dévots pour qui la liturgie catholique est de tout point parfaite. 3° Cérémonies observées pour la dégradation d'un prêtre; examen du cas de Samuel Johnson en 1686. 4° La bénédiction du pallium épiscopal; histoire de cette pièce de vêtement dans l'Église grecque, où il était porté sous le nom d'omophorion par tous les évêques, et dans l'Église latine, où il devint de bonne heure le signe d'une situation

Digitized by Google

éminente attribuée par le pape à un évêque ou, plus souvent, à un archevêque. Expose comment le pape bénissait le pallium, considéré comme une relique de saint Pierre. Cranmer revint en un certain sens à l'usage de l'Église primitive quand il conféra le pallium à l'archevêque d'York. 5° De l'emploi des vêtements de couleur dans les cérémonies liturgiques depuis le XIIe siècle. 6° Du voile que pendant le carême on tendait en avant du chœur dans les églises d'Angleterre au moyen âge; l'auteur a retrouvé cet usage de nos jours en Sicile et en Espagne. 7° Des cierges allumés portés en procession. Les deux archevêques de Cantorbéry et d'York décidèrent en 1899 que cet usage était contraire à la loi de l'Église d'Angleterre; mais il a toujours été observé aux funérailles de la famille royale. — Deux tables : l'une des formes liturgiques, l'autre des noms propres et des noms de chose, terminent ce petit volume où les curieux des choses ecclésiastiques trouveront en outre une abondante bibliographie spéciale. Ch. B.

HISTOIRE D'ORIENT.

— Comte Louis de VOÏNOVITCH. *La monarchie française dans l'Adriatique. Pages d'histoire diplomatique. Histoire des relations de la France avec la République de Raguse, 1667-1789.* Préface d'Ernest DENIS, professeur à la Sorbonne (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1917, in-12, XXX-241 p.). — M. de Voïnovitch est un Ragusain, historien très estimé parmi les Slaves du Sud. Il a entrepris d'exposer les relations de Raguse avec les rois de France depuis 1667 jusqu'en 1789. S'il commence à l'année 1667, ce n'est pas qu'auparavant il n'y ait eu aucun rapport entre le gouvernement français et la petite République; on en pourrait relever plus d'une manifestation à partir de Louis XII. Mais, le 7 avril 1667, un terrible tremblement de terre a détruit en partie la ville dont la décadence depuis lors n'a cessé de s'accentuer. C'est à cette période de lente agonie que se rapporte le présent ouvrage. Il comprend six chapitres : Louis XIV et Raguse (1667-1680); le traité de Vienne en 1684; le protectorat de la France en Orient : Raguse et Venise; questions de neutralité (1747-1756); l'affaire Le Maire (1757-1764); Raguse et la Russie (1770-1775); le traité de commerce (1776) et les derniers rapports avec la monarchie (1776-1789). Louis XIV était assez mal disposé envers la petite République à cause de ses relations avec les Habsbourgs. Louis XV, au contraire, soutint contre Venise les revendications séculaires de Raguse en ce qui concernait la liberté de la navigation. Le 17 mai 1751, le ministre Rouillé demandait à l'ambassadeur de France à Constantinople un mémoire sur l'état de la République « où il me semble », disait-il, « que nous pourrions former une échelle des ressources pour l'Adriatique ». Ce projet reçut un commencement d'exécution en 1757 par l'envoi d'un consul nommé Le Maire, qui d'ailleurs échoua et fut rappelé en 1764. Sous son successeur, Prévost, la politique d' « échelles »

Digitized by Google

faillit amener une rupture avec la République; tout finit par s'arranger : la convention de Grasse (16 novembre 1765) fut « une satisfaction pour le roi et un bien pour la République ». Avec Vergennes, les rapports furent excellents; ils aboutirent à l'approbation donnée par Louis XVI (4 janvier 1776) au fameux traité de commerce franco-ragusain, vrai chef-d'œuvre de justice et d'équité internationales. Ainsi Raguse, jalouse par-dessus tout de son indépendance, réussit, par une politique à la fois docile et décidée, à se tirer de l'embarras où aurait pu la jeter la diplomatie française. Elle ne put devenir une « échelle de ressources » parce qu'elle était un État. D'autre part, admiratrice de la France, elle devint son amie sincère dans la Méditerranée.

Ce tableau des relations entre la minuscule République et le puissant royaume a été traité de première main. L'auteur indique ses sources. Nous le louerons en outre d'avoir ajouté à son livre un index alphabétique des noms propres.

Dans une véhémente et vibrante préface, M. Ernest Denis, un des rares historiens français qui connaissent les Slaves du Sud, leur littérature et leur histoire, a retracé en traits rapides l'histoire de Raguse depuis la destruction par les Slaves de l'ancienne cité gréco-romaine d'Épidaure (la Ragusa vecchia du moyen âge) et la fondation par les fugitifs de la nouvelle Raguse au VIIe siècle jusqu'à la fin de l'empire byzantin. République aristocratique, italienne d'aspect extérieur, en réalité « la dernière colonie du latinisme classique ». Les Italiens d'aujourd'hui, légitimes héritiers de la Rome antique, doivent tenir à honneur de continuer son œuvre : elle a conquis le monde pour le civiliser, non pour l'asservir. D.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1918, mars-avril. — Albert MATHIEZ. Les pèlerins de la liberté (énumère les étrangers, surtout Allemands et Anglais, qui vinrent en France pour voir chez lui le peuple libre qui venait de faire la Révolution). — Gustave ROUANET. Robespierre à la Constituante en juillet 1789 (expose l'intervention de Robespierre dans plusieurs débats, du 20 au 31 juillet. Son nom est souvent estropié : on l'appelle « Robert-Pierre » ou « Robesse-Pierre » ; mais les journaux dans leurs comptes-rendus le distinguent déjà parmi la foule des députés anonymes et rien ne permet de dire qu'il se soit fait une réputation de ridicule pour ses débuts). — Maurice DOMMANGET. La déchristianisation à Beauvais. Le mariage des prêtres (à la fin de 1794, on comptait à Beauvais quinze prêtres mariés ; après la tourmente révolutionnaire, la plupart se firent oublier ; d'ailleurs, les unions contractées par eux n'étaient pas de nature à leur concilier le respect du public). — Léon DUBREUIL. L'idée régionaliste sous la Révolution. III. Le « départementalisme » (du mois d'août 1790 au mois d'août 1792, la France a été gouvernée par quatre-vingt-trois petites républiques vraiment autonomes et presque indépendantes. En faisant le 10 août, la Commune de Paris a sonné le glas du « départementalisme » ; les républiques départementales y ont perdu l'autorité quasi-souveraine que la loi leur avait conférée. « Surveillés par les comités révolutionnaires, épurés et réépurés, les directoires ne seront plus que les serviteurs humiliés du gouvernement »). — Albert MATHIEZ. Les malles de Reubell (signale un arrêté du Comité de sûreté générale ordonnant, 23 nivôse an II, « de remettre à la Monnaie l'argenterie trouvée chez le citoyen Reubell, député, dont l'état a été dressé par le comité révolutionnaire de la section des Tuileries, qui demande à en disposer ». D'où venait cette argenterie ?). — J. MAUVEAUX. Le testament du colonel Berdot, « soldat volontaire » de 1792 (ce testament est daté du 7 juillet 1792 ; Berdot mourut d'ailleurs longtemps après, en 1825). — Maurice DOMMANGET. Le pain de pommes de terre à Beauvais en 1812. — Un satisfecit officiel aux républicains révolutionnaires, juin 1792. — G. VAUTHIER. Les armoiries des villes sous le Premier empire. = C.-rendus : *Cl. Perroud.* La proscription des Girondins, 1793-1795 (critique assez aigre du livre qui ne manque pas cependant de mérite : il s'y trouve un certain nombre de faits nouveaux ; « il y a même dans la conclusion un effort d'impartialité

Digitized by Google

notoire »). — *A. Mathiez.* La victoire de l'an II. La monarchie et la politique nationale (deux brochures présentées par l'auteur lui-même au public. Il y rétablit un certain nombre de passages effacés par la censure). — *Ph. Sagnac.* Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire (documentation et critique insuffisantes; livre bâclé et superficiel, etc.). — *Ém. Sevestre.* Étude critique des sources de l'histoire religieuse de la Révolution en Normandie, 1787-1801 (bon instrument de travail, malgré des lacunes et des appréciations contestables).

2. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1917, octobre-décembre. — Quatrième centenaire de la Réformation; discours de Frank PUAUX, président de la Société; conférences de N. WEISS, Luther et la Réforme française, et d'Émile DOUMERGUE, Calvin et l'Entente (recherche l'origine des idées qui inspirent le président Wilson et établit cette filiation : Calvin, John Knox, les puritains d'Angleterre, les puritains d'Amérique et leurs Déclarations, la Déclaration de 1789 en France et M. Wilson). — Marcel GODET. Les protestants à Abbeville au début des guerres de religion, 1560-1572; suite (de 1562 à 1565, la paix d'Amboise du 19 mars 1563; venue du prince de Condé à Abbeville, 28 juillet 1565). — Guy DE POURTALÈS. Quatre textes du psaume XLII au XVIe siècle (c'est le psaume : Comme un cerf altéré; ces traductions sont de Cl. Le Maistre, 1548, Jean Poitevin, 1550, Théodore de Bèze, 1551, et sans doute de Gilles d'Aurigny, 1555). = C.-rendus : *Albert Monod.* De Pascal à Chateaubriand (aussi intéressant que considérable; quelques erreurs). — *Paul Bert.* Histoire de la révocation de l'Édit de Nantes à Bordeaux et dans le Bordelais, 1653-1715 (recommandable, mais la documentation n'est pas suffisante).

3. — Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin philologique et historique. Année 1916 (Paris, Imprimerie nationale, 1917, [distribué en 1918]). — Jean CHAPELLAIN, médecin de François Ier. Lettre au chancelier Du Bourg, 5 juin [1536], publiée par Alex. TUETEY (pour le prier de délivrer les « pauvres » Ursulines de l'Eau, diocèse de Chartres, qui étaient « travaillées et tourmentées de malins esperits »). — Alex. TUETEY. Lettre de la Faculté de théologie de Paris au chancelier Du Bourg, pour lui annoncer Jean de Gaigny, docteur et professeur en théologie, chargé d'informer ce chancelier sur « les pernicieuses sectes et opinions » qui « pullulent en France ». Cette lettre est du 17 mars, mais d'une année non indiquée). — G. GUIGUE. Archives du chapitre de la cathédrale de Lyon récemment découvertes (c'est la plus précieuse partie des archives capitulaires qui avaient sans doute été déposées dans une cachette au début de la Révolution et qu'on a retrouvées dans les combles d'une des chapelles de la cathédrale au cours de travaux d'entretien). — Alex. TUETEY. Documents relatifs à Jean Dorat, à Antoine Baïf et à Philippe Desportes (1586-1598). — Roger DROUAULT. Deux documents sur les prisonniers de guerre en Loudunais, 1644 et 1709. — G. GUIGUE.

Digitized by Google

Le cartulaire de l'église de Lyon (c'est le cartulaire dit de 1350, récemment retrouvé; énumération des pièces qui y ont été transcrites et qui vont de 852 à 1338; texte de dix-sept de ces pièces, de 1200 à 1338). — Baguenault de Puchesse. La défense du maréchal de Marillac (d'après un papier provenant de la bibliothèque de l'Oratoire de Paris; daté du 28 avril 1632). — A. Gazier. Journal d'un docteur de Sorbonne, 1697-1700 (extraits d'une sorte de journal humoristique et satirique, tenu par un docteur anonyme; il se rapporte au régime intérieur de la Faculté de théologie à la fin du XVIIe siècle. Il y est beaucoup question de Jacques Boileau, le frère du poète, de Jean de Launoy, le « dénicheur de saints », etc.). — Charles Bémont. Les factions et les troubles à Bordeaux de 1300 à 1330 environ (huit documents inédits provenant du British Museum et du P. Record Office). — Comte de Loisne. Diplomatique des actes de Robert II, comte d'Artois, 1266-1302 (suivi de vingt-trois chartes inédites de 1269 à 1299). — Chr. Pfister. Extraits d'un mémoire de l'intendant Charles Colbert, sur les Trois-Évêchés, 1664 (mémoire confidentiel adressé par Charles Colbert à son frère, le contrôleur général). — Léon Dorez. La collection Alexandre Bixio à la Bibliothèque nationale (inventaire détaillé de cette collection qui contient beaucoup d'autographes, de documents et de portraits depuis le XVIe siècle jusqu'au commencement du second Empire).

4. — **La Révolution française.** 1917, novembre-décembre. — Léon Dubreuil. Le clergé de Bretagne aux états généraux de 1789 (leur rôle dans la chambre du clergé, en mai et en juin, avant la réunion des trois ordres, d'après la « Collection des bulletins de la correspondance de Bretagne, tant du clergé que de la sénéchaussée de Rennes », dont il ne subsiste plus qu'un exemplaire). — Hippolyte Buffenoir. L'image de J.-J. Rousseau dans les sociétés de la Révolution à Paris (en 1791 et 1792; le 15 avril 1792, lors de la première fête de la Liberté, célébrée « à l'occasion des quarante soldats de Château-Vieux arrachés aux galères de Brest », quatre bustes sont portés en tête du cortège : Voltaire, Rousseau, Sidney et Franklin). — A. Aulard. Mon cours à la Sorbonne (extrait de la leçon d'ouverture, du 5 décembre 1917, considérations sur la situation présente; le cours porte sur les origines historiques de l'amitié franco-américaine). — Albert Houtin. Quelques notes sur une histoire des Jésuites en France (signale les deux premiers volumes du P. Burnichon, l'un allant de 1814 à 1830, l'autre de 1830 à 1845; examine les relations des Jésuites avec quelques grands écrivains : Chateaubriand, Lamennais, Lacordaire, Lamartine, Montalembert, et quelques questions historiques; conclut que tous les chapitres des deux volumes suscitent des objections et de fortes réserves). — Notes de lecture : John Adams, Mably et la Révolution américaine (on publie à nouveau la lettre portant la date de 1782 et adressée par Adams à Mably qui se proposait d'écrire l'histoire de la Révolution américaine). = C.-rendus : *Frederic Bar-*

Digitized by Google

bey. Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France (bien documenté, neuf, utile). — *L. Lazard*. Inventaire du fonds des domaines des archives de la Seine; t. II (instrument de travail indispensable pour l'histoire révolutionnaire et pour l'histoire parisienne). — *Pierre de La Gorce*. Le clergé en 1794, âmes défaillantes, âmes fidèles (médiocres articles parus dans la « Revue hebdomadaire »). — Livres sur la guerre.

5. — **Annales de géographie**. 1918, 15 janvier. — Louis GERMAIN. La biogéographie et les musées régionaux (pour rendre quelque vie aux musées de province, il faut les orienter vers la biogéographie régionale; chacun d'eux doit s'imposer la tâche de réunir l'ensemble des productions naturelles de sa région, et ces organisations doivent être assez homogènes pour que les résultats en soient comparables). — L. GALLOIS. La France de l'Est (résume le récent ouvrage de P. Vidal de La Blache).

6. — **Le bibliographe moderne**. T. XVIII, 1916-1917, novembre-décembre. — Ch. MORTET. La bibliographie. Rapport présenté au congrès national du livre, 11-17 mars 1917, au nom de l'association des bibliothécaires français (état actuel des répertoires bibliographiques français hebdomadaires, mensuels, rétrospectifs, répertoires concernant exclusivement les périodiques français, progrès à réaliser; les annuaires; les organes techniques). — E. DESHAYES. A travers les livres japonais illustrés de la bibliothèque du musée Guimet. — Chronique des archives. — Chronique des bibliothèques. = C.-rendus : *A. Renaudet*. Les sources de l'histoire de France aux archives d'état de Florence, des guerres d'Italie à la Révolution (travail qui rendra grand service; mais pourquoi avoir commencé en 1494?). — *Hans Barth*. Bibliographie der Schweizer Geschichte; t. III (achèvement d'un travail considérable comprenant 33,000 numéros classés sous des rubriques très variées). — *Arthur L. Humphreys*. A handbook to County bibliography (ce n'est pas une bibliographie, mais le répertoire des bibliographies existantes, excellent d'ailleurs). — *Phileas Gagnon*. Essai de bibliographie canadienne; t. II (contient les manuscrits, livres, estampes ajoutés à la collection Gagnon depuis 1895 à 1909. Le catalogue de cette collection avait paru en 1895 et en 1909; la collection, considérablement augmentée, a été vendue à la ville de Montréal).

7. — **Journal des savants**. 1918, janvier-février. — Émile PICOT. Études de bibliographie littéraire (signale le livre de Louis Loviot paru sous ce titre et se composant de dix-huit études publiées d'abord dans la « Revue des livres anciens »; analyse de ces études consacrées à des auteurs des XVIe et XVIIe siècles). — Paul MONCEAUX. Les gnostiques; I (d'après le livre d'E. de Faye, qui a eu le mérite de s'adresser avant tout dans son travail aux sources gnostiques; les écrivains ecclésiastiques nous ont conservé des fragments gnostiques assez

Digitized by Google

nombreux, qui sont en général exacts : il faut seulement se défier de l'interprétation qu'ils en ont donnée). — Henri CORDIER. Le vieux Paris : Grenelle (d'après la monographie de Lucien Lambeau). — H. DEHÉRAIN. Pierre Ruffin et Silvestre de Sacy (Pierre Ruffin était né à Salonique en 1742, fut élevé au collège Louis-le-Grand, et mourut à Constantinople en 1824 comme secrétaire interprète de l'ambassade française; entre le 25 août 1808 et le 3 août 1819, il échangea avec Silvestre de Sacy vingt-et-une lettres qui nous ont été conservées à la bibliothèque de l'Institut; fragments de cette correspondance). = C.-rendus : *Ed. Saglio.* Dictionnaire des antiquités grecques et romaines (M. Cagnat salue l'achèvement de cette grande entreprise). — *Louis Bonnard.* La navigation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine (les inscriptions sont souvent mal citées; le travail devra être complété par l'étude de M. Héron de Villefosse sur les utriculaires de la Gaule). — *Claude Prost.* Les revêtements céramiques dans les monuments musulmans de l'Égypte (bonne étude; mais n'a pas assez étudié le mode de fabrication de cette céramique). — *Art. Segre.* Manuale d'istoria del commercio (très bon manuel qui instruit le lecteur et guide le chercheur).

8. — **Polybiblion.** 1918, janvier. — Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : *André Soulange-Bodin.* L'avant-guerre allemande en Europe (statistiques très probantes); *Ernest Daudet.* Mes chroniques de 1915 et 1916 (recueil d'articles); *Willy Breton.* Les établissements d'artillerie belges pendant la guerre (montre bien ce que la Belgique a fait pendant cette guerre). — *A. Meillet.* Caractères généraux des langues germaniques (excellent). — *M. D. Sidersky.* Études sur la chronologie assyro-babylonienne (conclusions intéressantes). — *Pierre Roussel.* Les cultes égyptiens à Délos du IIIe au Ier siècle av. J.-C. (bon). — *Étienne Martin.* Histoire financière et économique de l'Angleterre, 1066-1902 (solidement établi). — *Henri Fouqueray.* Histoire de la Compagnie de Jésus en France. T. I : 1528-1575 (bon travail). — *A. Le Forestier.* Les illuminés de Bavière et la franc-maçonnerie allemande. — *R. W. Emerson.* Autobiographie, traduction de *Régis Michaud.* T. I : 1820-1840 (bonne traduction). — *Antonio Panella.* Gli studi storici in Toscana nel secolo XIX (bon). — *Ch. Guillemant.* Pierre-Louis Parisis (Mgr Parisis fut évêque de Langres de 1834 à 1851). — *A. Debidour.* Histoire diplomatique de l'Europe depuis le congrès de Vienne (bon travail de vulgarisation). — *Ivan Krek.* Les Slovènes (tableau documentaire). — *Kakuzo Ohahura.* Les idéaux de l'Orient. Le réveil du Japon (d'un puissant intérêt et d'un grand charme). — *Henri Tausin.* Les devises des villes de France, leur origine, leur historique (a relevé les devises de 344 villes et bourgades françaises).

9. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1918, 1er février. — *J. Ajalbert.* Le Maroc sous les Boches; voyage de guerre,

Digitized by Google

1916 (vivant et instructif). — *E. Montet.* Études orientales et religieuses. Mélanges publiés à l'occasion de sa trentième année de professorat (important; renseignements personnels fournis par l'auteur de l'article sur les Zkâra du Maroc). — *Conde de La Vega del Sella.* La cueva del Penicial, Asturias (cette grotte a fourni des objets qui révèlent un caractère spécial de la civilisation cantabrique). — *A. P. Cabrero.* Ibiza arqueológica (bon résumé des fouilles exécutées dans diverses nécropoles de l'île d'Ibiza). — *C. Roman.* Antiguëdades Ebusitanas (figures de terre cuite trouvées sur un autre point de l'île). — Junta superior de excavaciones y antiguëdades (analyse des travaux effectués par cette Société en 1915 à Cadix, à Numance, à Merida, à Italica, dans la vallée du Duero). — *E. Galletier* et *G. Hardy.* Roma; recueil de textes latins relatifs à l'histoire romaine (excellent). — *A. S. Cook.* The last months of Chaucer 's earliest patron (bonne dissertation sur le séjour de Lionel, duc de Clarence, à Milan et sur son mariage avec la fille de Galéas Visconti). — Papers of the Bibliographical society of America; vol. XI. — *G. Pyke.* To Ruhleben and back (dramatique récit de l'évasion d'un journaliste anglais qui, interné à Ruhleben, dans un camp où régnaient le désordre et le gâchis, réussit à s'échapper en Hollande). — *E. Seillière.* Houston Stewart Chamberlain (remarquable). = 15 février. *H. Obermaier.* El hombre fósil (excellente mise au point de nos connaissances sur la civilisation paléolithique et sur ses dernières transformations avant l'apparition du néolithique). — *L. Leger.* Le panslavisme et l'intérêt français (livre nourri de faits, fruit de longues études poursuivies depuis plus d'un demi-siècle). — Cardinal *Perraud.* Mes relations personnelles avec les deux derniers papes, Pie IX et Léon XIII, 1856-1903. Mémoires publiés et annotés par Mgr *Gauthey*, archevêque de Besançon (ces mémoires intéressent surtout l'histoire du diocèse d'Autun, que Mgr Perraud administra de 1874 à 1906). — *P. Chasles.* La Révolution russe et la guerre européenne (précieux témoignage d'un Français qui put assister à cette révolution de novembre 1916 à mai 1917). — *Veritas.* Le Monténégro. Pages d'histoire diplomatique (l'auteur de cette brochure anonyme, mais de caractère officieux, défend le roi Nicolas contre tout soupçon de trahison. Cette calomnie n'a qu'un but : éliminer la dynastie du Monténégro pour unir ce pays à la Serbie). — *Th. Roosevelt.* Le devoir de l'Amérique en face de la guerre (vive critique des atermoiements du président Wilson et de sa politique étrangère). — *A. Niceforo.* I Germani. Storia di un' idea et di una razza (montre que le système de H. S. Chamberlain, de L. Woltmann, etc. ne repose sur aucune base scientifique). — Les « dangers mortels » de la Révolution russe (quatre études d'un Russe, grand propriétaire terrien, qui voit dans le paysan russe le salut de la Russie). — *J. A. Brutails.* Pour comprendre les monuments de la France (rapide et excellent manuel). — *E. L. Chavarri.* Historia de la musica (bon). = 1er mars. *Ed. Maugis.* Histoire du Parlement de Paris; t. III (sept

Digitized by Google

pages d'errata par Henri Stein). — *D. Halévy.* Le président Wilson (remarquable étude non seulement sur le président et sa formation intellectuelle, mais aussi sur la démocratie américaine en général). — Comte *de La Revelière.* Les énergies françaises au Maroc (excellent).

10. — **Le Correspondant.** 1918, 25 janvier. — L'appel de la Finlande (l'appel adressé en 1899 par la Finlande aux hommes politiques, aux universités, aux journaux, en faveur des libertés confisquées par le gouvernement du tsar, eut peu d'effet; moins que partout ailleurs en France, alliée de la Russie. La guerre et l'effondrement du tsarisme ont fourni à la Finlande opprimée l'occasion de proclamer son indépendance). — MILES. Silhouettes de guerre. Le vice-amiral Wemyss (successeur de Sir John Jellicoe comme premier lord naval). — Georges ANCEL. Nos ports de commerce pendant et après la guerre. — GEOFFROY DE GRANDMAISON. La Société bibliographique. Ses noces d'or (cette Société fut, comme on sait, fondée le 6 février 1868 pour « défendre la vérité religieuse par le travail scientifique dans le monde intellectuel et la propager par des publications populaires ». Son histoire, ses organes et ses publications. Sa devise : l'apostolat par le livre). — Jean POZZI. Avec l'armée anglaise. Officiers et soldats. — Charles STIÉNON. Le mystère roumain. I. L'invasion de la Transylvanie. L'erreur initiale (cette erreur fut de vouloir conquérir d'abord la Transylvanie sans voir qu'il eût fallu d'abord abattre le Bulgare. Et puis les Roumains comptaient fermement sur le concours russe, qui leur fut promis, mais qui ne vint pas; la trahison moscovite acheva l'œuvre fatale qu'avait commencée le mauvais plan du début. Les Roumains résistèrent vaillamment, parfois même avec succès, mais durent abandonner au vainqueur la Valachie avec ses champs, ses mines et ses puits à pétrole). = 10 février. Lieutenant-colonel D. Tout nous dit d'espérer. — MILES. Silhouettes de guerre. Le contre-amiral Fremantle (signale en particulier les changements considérables apportés dans l'organisation de l'Amirauté depuis la nomination de Sir Rosslyn Wemyss à la place de l'amiral Jellicoe, avec Fremantle comme adjoint). — Pierre DE NOLHAC. Versailles au XVIIIe siècle. III. Le palais sous Louis XVI. — ***. L'Italie et les Yougoslaves (expose les thèses en présence et conclut à la nécessité pour l'Italie de modérer ses prétentions, de les adapter aux moyens réels dont elle dispose. Les deux partis sentent d'ailleurs que des concessions sont nécessaires et se préoccupent déjà de régler leurs intérêts dans un esprit de conciliation). — Max TURMANN. Le travail des internés en Suisse (à propos du rapport récemment rédigé par le major Édouard Favre). — François LECHANNEL. Les volontaires de police en Grande-Bretagne. « Special police constabulary » (depuis la révolution de 1848). — Charles STIÉNON. Le mystère roumain. II. La perte de la Valachie et la première défection de la Russie; avec trois cartes (la Roumanie a été volontairement abandonnée par le tsar et son gouvernement; les Russes voulaient attendre que les Roumains fussent repous-

Digitized by Google

sés jusqu'au Sereth, pour leur imposer leurs conditions en échange du salut qu'ils leur apporteraient). = 25 février. Fernand ENGERAND. Le drame de Charleroi. Le prélude diplomatique; I (le plan de l'État-Major allemand était fondé sur la violation de la neutralité belge, tandis que celui de l'État-Major français, niant le péril par le nord, prévoyait une offensive rapide en Alsace et en Lorraine. Autre erreur de l'État-Major français : il comptait n'avoir devant lui que vingt-cinq corps d'armée allemands, tandis qu'il y en avait trente-quatre prêts à la marche foudroyante par la Belgique. Les corps allemands étant échelonnés en profondeur, il fallut, pour les mobiliser sans éveiller l'attention des Français, une assez longue tension diplomatique. De là, le jeu habilement mené par l'Allemagne et par l'Autriche pendant tout le mois de juillet, surtout à partir de l'ultimatum adressé à la Serbie le 23 juillet. Quand, des deux côtés de la frontière, la mobilisation fut commencée, les Allemands surent encore dissimuler leur dessein contre la Belgique et c'est dans le plus grand secret qu'ils purent préparer le coup de surprise qui devait nous accabler à Charleroi). — MILES. Silhouettes de guerre. M. Sidonio Paes (biographie du principal auteur du mouvement insurrectionnel qui éclata le 7 décembre 1917 à Lisbonne et qui renversa le gouvernement d'Affonso Costa; article très sympathique à M. Paes, « le chef plein de sagesse auquel les alliés s'en remettent de leurs destins, avec une allégresse unanime »). — STARY. Les éléments de la question lithuanienne (la Lithuanie historique, politique et ethnographique. Reproduit un extrait, déjà publié par la *Dépêche de Toulouse*, le 10 octobre 1917, du rapport adressé, le 3 janvier 1917, par le commandant allemand Beckerath au haut commandement de l'Est sur la valeur relative des éléments ethniques en Lithuanie; on y constate la place prépondérante occupée par les Polonais. De la politique allemande en Lithuanie depuis leur entrée dans ce pays). — P. DE NOLHAC. Versailles au XVIIIe siècle. IV. Les jardins. — UN OFFICIER AÉROSTIER. Le ballon sur la mêlée (le rôle des aérostiers; récit du terrible ouragan qu'eurent à subir nos appareils le 5 mai 1916. Quelques anecdotes prestement contées sur la vie des aérostiers en campagne). — Cl. LEMOINE. La coopération militaire du Japon. — M. MARION. Propriétaires et locataires pendant la Révolution. — Charles STIÉNON. Le mystère roumain. III. Comment l' « inertie » russe trahit l'armée roumaine victorieuse, juillet 1917. = 10 mars. Pierre DE LA GORCE. L'énigme de Robespierre. — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Sir Herbert Lawrence (actuellement chef d'état-major général des armées britanniques en France; avant la guerre, officier de cavalerie, puis banquier; né le 8 août 1861). — Fernand ENGERAND. Le drame de Charleroi. Le prélude diplomatique; II (le jeu diplomatique du 26 au 28 juillet; le conseil de Potsdam, 29 juillet, où l'Allemagne décide de faire la guerre. Malgré l'échec de sa tentative pour obtenir la neutralité de l'Angleterre, elle viole la neutralité de la Belgique. La résolution de

Digitized by Google

l'Angleterre est alors prise ; elle aurait préféré ne pas déclarer tout de suite la guerre à l'Autriche-Hongrie ; c'est « à l'instance du gouvernement français » qu'elle céda sur ce point). — H. LOUWYCK. L'épopée marine. L'exploit du « Kléber ». — LANZAC DE LABORIE. Le bilan du catholicisme français, 1870-1914. — Jean SAISON. A l'armée d'Orient. Notes et impressions d'un officier ; suite (la plaine de Kilindir ; le Krusa Balcan, mars-août 1916). — Alfred POISAT. Sur Shakespeare ; à propos de la représentation d' « Antoine et Cléopâtre » (l'auteur s'étonne, après bien d'autres, qu'une pièce pareille, que le théâtre entier de Shakespeare ait put être l'œuvre de l'enfant de Strafford-sur-Avon, de vie si obscure et de culture si médiocre. Sans doute on ne peut attribuer son œuvre ni à Bacon ni à Lord Rutland ; il n'empêche qu'une inquiétante énigme reste à résoudre). = 25 mars. Vice-amiral BERRYER. La renaissance de la marine marchande. Stabilité, équité, discipline. — MILES. Silhouettes de guerre. M. John Redmond (biographie du célèbre chef du parti nationaliste en Irlande, mort tout récemment à l'âge de soixante-sept ans). — Fernand ENGERAND. Le drame de Charleroi. La tragique erreur ; III (la tragique erreur fut, d'abord de démanteler la frontière du Nord, ensuite de prendre une offensive entre Mézières et le Rhin, alors que l'ennemi lançait toutes ses forces sur la Meuse. La marche sur Mulhouse ne fut qu'une équipée vouée à un lamentable échec et qui détournait l'attention du point où était le danger véritable. En fait, l'État-Major français fut surpris ; il n'en persista pas moins dans son plan d'offensive quand même ; mais sa stratégie fut « incohérente et affolée »). — ***. La question des détroits. L'histoire et les hypothèses ; I (ce premier article s'arrête au traité de Bucarest en 1812). — Alexandre MASSERON. Le « Stabat mater » et fra Jacopone Todi (en somme nous ignorons quel fut l'auteur du « Stabat ». — Max TURMANN. Quelques caractères de l'expansion économique allemande. A propos de publications récentes. — Pierre DE QUIRIELLE. L'Italie et la guerre. I. Le Parlement et le ministère. La politique italienne à la Chambre.

11. — **Études.** Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1918, 5 février. — Marcel CHOSSAT. La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien ; I. — Léon DAVROUT. Les États-Unis et la guerre ; I (montre comment, par le fait de l'Allemagne, les États-Unis ont été forcés d'abandonner la neutralité et d'entrer dans le conflit ; le message du président Wilson du 2 avril 1917). — Paul BERNARD. Pour le quatrième centenaire de la Réformation ; suite (l'article est consacré à « l'ivrognerie » de Luther). — Henry PERROY. Le message d'espoir ; I (il s'agit de la révélation faite en 1689 par le Sacré-Cœur de Jésus à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque ; veut montrer que « ce message est l'expression de la volonté de Notre-Seigneur et de son infinie miséricorde pour la France »). — Albert B. Le chemin des Dames ; carnet d'un territorial (juillet-août 1917). — Yves DE LA BRIÈRE. La « Société des nations » ; I (c'est « la cité d'utopie construite dans les nuages de

Digitized by Google

l'idéologie franc-maçonnique et socialiste »). = 20 février. Raoul PLUS. « Vox sanguinum » (plaidoyer pour la famille nombreuse). — Paul BERNARD. Pour le quatrième centenaire de la Réformation ; suite (l'Allemagne admire Luther. « En être réduit à vénérer des héros de cette trempe, n'est-ce pas pour un peuple ou pour une race le premier des châtiments? » Fin de ce pamphlet). — Marcel CHOSSAT. La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien ; II. — Henry PERROY. Le message d'amour ; II (que le message de 1689 n'est pas périmé ; il reste pour les Français un message d'espoir). — Albert B. Le chemin des Dames ; carnet d'un territorial ; II (septembre 1917). — Paul DUDON. Bulletin d'histoire religieuse chez les protestants (le quatrième centenaire de Wittenberg ; la maison natale de Calvin à Noyon ; les protestants et la guerre, etc.). = C.-rendus : Mgr *Lejeune*. L'existence d'un siège épiscopal antique à Boulogne (thèse très probante). — *Paul d'Estrée*. Le maréchal de Richelieu ; 1696-1788 (récit vivant et alerte). — *Guglielmo Ferrero*. Le génie latin et le monde moderne (ne tient pas compte de l'union entre le génie latin et le génie catholique). = 5 mars. Henri LAMMENS. Au pays des Philistins (notes d'un voyage fait en mai 1897). — Lucien ROURE. Mystique ou illuminée? (Mlle Vé, de la Suisse romande, et dont Th. Flournoy a publié les notes ; M. Roure range cette protestante parmi les pseudo-mystiques). — Louis JALABERT. Les étapes de la Russie nouvelle ; suite (le cabinet du 4 août 1917 ; la dictature oratoire de Kerensky et la conférence de Moscou ; l'affaire Kornilof ; le triomphe des maximalistes et la chute de Kerensky en novembre). — Albert B. Le chemin des Dames ; carnet d'un territorial (l'auteur, qui est aumônier, blessé, a été recueilli dans un hôpital ; se plaint des infirmières laïques). — Louis CHERVOILLOT. Littérature de guerre en Italie (les poètes, la pièce de théâtre de Lucio d'Ambra : « La Frontiera », série de récits de guerre, Mme Mathilde Serao). — Jean RIMAUD. Pour Monluc (éloge de l'écrivain). — S. M. Vérités sur l'aumônerie militaire. — Yves DE LA BRIÈRE. La Société des nations ; fin (il ne faut pas s'attarder à ce mythe du retour de l'âge d'or). = C.-rendu : Abbé *J.-M. Pilven*. Correspondance de Mgr Le Pape de Trévern, 1815-1839 (évêque d'Aire en 1823, de Strasbourg en 1827, mort en 1840. Les lettres sont adressées à l'évêque de Quimper, Mgr de Poulpiquet). — Livres sur la guerre que nous avons signalés.

12. — Mercure de France. 1918, 1er février. — Paul LOUIS. La social-democratie allemande après le congrès de Wurtzbourg (scission dans le parti socialiste allemand avant le congrès qui s'ouvrit le 14 octobre 1917 ; à la suite du congrès, il apparaît que les socialistes de la majorité sont prêts à participer au gouvernement si le régime parlementaire devient une réalité. Ils sacrifient le socialisme à la conquête du pouvoir. L'avenir du socialisme repose sur la minorité dissidente du parti). — Louis TEXIER. Les Allemands en Chine (expose par quelles voies, dissimulées ou brutales, les Allemands réussirent à s'implanter à Kiao-

Digitized by Google

Tchéou; 1897-1898). = 16 février. Claude LAFORÊT. La mentalité française à l'épreuve de la guerre (l'individualisme a survécu à la guerre. Les intellectuels de France auront demain un grand rôle à jouer, car c'est une erreur de croire que la pensée nuise à l'action et que l'action avilisse la pensée). — Alfred BOUCHINET. Le patriotisme; sensibilité individuelle et sensibilité nationale (il faut cultiver en nous ces deux sensibilités. Le peuple de France, d'une spiritualité à la fois si frémissante et si raisonnable, « doit réaliser cette harmonie d'une humanité ornée, vivant dans la discipline et la puissance »). = 1er mars. Félix GAIFFE. L'âme de la Pologne d'après son théâtre. — A.-Ferdinand HÉROLD. L'Espagne en 1917. = 16 mars. N. MINSKY. L'idéologie de la Révolution russe (article à lire et à méditer; il renseigne sur le sens et le but de cette Révolution; il fait toucher du doigt le malentendu tragique qui existe actuellement entre les meneurs de la Révolution et les Français. Autre point : « On se demande si les bolchéviki ont touché de l'argent allemand. Sans aucun doute, les Allemands ont payé pour dissoudre l'armée russe; les bolchéviki ont pris l'argent pour abattre l'impérialisme allemand. Chacun croyait avoir enlevé une batterie ennemie pour la tourner contre l'ennemi. Chacun se croyait le plus rusé »). — Paul GAULOT. Les amours d'un roi de Prusse. Frédéric-Guillaume II, ses femmes et ses maîtresses (indécent et amusant).

13. — **La Revue de Paris**. 1918, 1er février. — Ernest LAVISSE. Louis Liard (beau portrait de l'homme; résumé de son œuvre administrative qui aboutit à la reconstruction des universités françaises). — Joseph REINACH. L'année de Verdun; I (début d'une étude qui paraît devoir présenter un haut intérêt; on n'en est encore qu'au 21 février). — Georges ROZET. Avec la presse française sur le front français; I. — Auguste GAUVAIN. L'Italie et la guerre (l'Italie n'était prête à la guerre ni militairement ni moralement; mais il y avait deux partis d'action : l'irrédentisme et l'impérialisme. Ce qu'ils voulaient c'était, sans rompre définitivement avec l'Allemagne, affaiblir assez l'Autriche pour qu'elle abandonnât à l'Italie l'hégémonie maritime dans l'Adriatique. Jalouse des Yougoslaves, l'Italie laissa échapper l'occasion de les attirer de son côté dans la lutte contre les Austro-Hongrois. Attirée vers Trieste, elle négligea le Trentin qui eût assuré les derrières de l'armée lancée dans une direction périlleuse. Les résultats obtenus en 1917-1918 n'ont pas été assez décisifs, même après la prise de Gorizia, pour justifier les vastes espoirs du début. De là, les défaillances de l'opinion qui ont permis la catastrophe de Caporetto). = 15 février. Joseph REINACH. L'année de Verdun. II. La bataille d'arrêt de Verdun (décrit les deux premiers épisodes de la gigantesque bataille : d'abord l'attaque allemande sur la rive droite de la Meuse; victorieuse les 21-25 février, elle est enrayée le 26, où l'armée française reprend l'offensive; puis l'attaque du Kronprinz sur les deux ailes; après des avantages médiocres obtenus au prix de pertes

Digitized by Google

effroyables, elle échoue le 10 mars et s'arrête finalement dans la soirée du 11. La ténacité française avait eu raison de la brutalité méthodique des Allemands. Ils n'avaient pu passer). — Raoul BLANCHARD. Grenoble et sa région pendant la guerre. — Louis BATTIFOL. Comment l'Alsace est venue d'elle-même à la France au XVIIe siècle (montre qu'au début du XVIIe siècle le roi de France n'élevait aucune prétention juridique sur l'Alsace. Richelieu ne voulait que la Lorraine; mais d'autre part certaines fractions de l'Alsace, pour se prémunir contre les violences des gens de guerre, avaient déjà sollicité et obtenu la protection du roi de France et Richelieu eût trouvé honteux d'abandonner ces clients qui pouvaient être d'utiles auxiliaires; il occupa l'Alsace pour en faire un glacis contre l'empereur, auquel il allait déclarer la guerre. Bernard de Saxe-Weimar fut l'instrument de cette politique, qui n'eut à aucun moment le caractère d'une conquête. « L'origine de la réunion de l'Alsace à la France a été une manifestation spontanée de la volonté des populations de se mettre sous le protectorat de nos anciens rois. » N'ayant ni secours ni justice à espérer du Saint-Empire, l'Alsace se tourna vers la France et se donna à elle). — Georges ROZET. Avec la presse française sur le front français; II. — Jules CHOPIN. Un nouvel équilibre européen (il ne peut s'établir que par le démembrement de l'empire austro-hongrois). = 1er mars. A. T. L'effort américain (traite les points suivants : l'armée, le ravitaillement et le blocus des neutres, les restrictions, le tonnage, les mesures financières. « A présent, le président Wilson est le plus grand autocrate du monde et, tout bien considéré, le plus grand que le monde ait connu. Si cela semble antidémocratique, il faut se dire que c'est le peuple lui-même qui a volontairement remis ses droits entre les mains du Président »). — Joseph REINACH. L'année de Verdun. III. Le siège de Verdun (du 14 mars au 30 avril). — Louis LEFEBVRE. En Italie. Impressions d'un paysan français (curieux). — Raoul BLANCHARD. Grenoble et sa région pendant la guerre; II. — Henri STEIN. Restrictions et ravitaillement en 1793. — Charles LOISEAU. Une artère sud-européenne (projet d'un nouvel itinéraire de l'Orient-express qui éviterait l'Allemagne au profit de l'Italie, de l'Autriche, des Slaves du Sud, avec débouchés à Constantinople, Costanza et Odessa). = 15 mars. Frank-L. SCHŒLL. La propagande allemande en Suisse française; I (expose les arguments de la presse allemande surtout contre l'Angleterre et en l'honneur des vertus allemandes). — Joseph REINACH. L'année de Verdun; IV (reprise intense des opérations à partir du 3 mai; occupation éphémère de Douaumont par les troupes de Mangin, 22-27 mai; prise de Vaux par les Allemands, 1er-7 juin. Alors la situation paraît si critique que l'éventualité d'un repli sur la rive gauche de la Meuse est sérieusement envisagée et préparée même par l'État-Major français. Nouvelle bataille en avant de Souville; furieuses attaques lancées depuis le 22 juin par les Allemands, dont les progrès sont lents mais continus. Cependant, la contre-attaque russe en Galicie dégage l'armée italienne

Digitized by Google

de l'étreinte autrichienne ; de notre côté, nous n'avons pas un instant renoncé au plan d'une grande offensive, arrêté entre les Anglais et nous en décembre 1915 et revisé dans le détail en mars 1916. Bien que soixante-cinq de nos divisions eussent déjà passé à Verdun, nous pouvons en mettre encore quarante en ligne pour la bataille de la Somme qui commence le 1er juillet). — BRADA. Belles fêtes d'autrefois ; I (données peu avant 1870 par le duc et la duchesse de Wellington dans leur demeure londonienne d'Apley House, ou bien chez la marquise d'Ely et encore en Italie, soit à la villa florentine de Quarto, appartenant à la grande-duchesse Marie de Russie, soit à Turin, lors du mariage du prince de Piémont avec sa cousine Marguerite de Savoie en 1868, etc.). — Auguste GAUVAIN. La question yougoslave (exposé lumineux et vraiment équitable. Les prétentions émises par les Italiens sur la Dalmatie sont injustifiées. « Si la question était soumise à un Chinois ou à un Japonais, la démonstration de l'inutilité et du danger pour l'Italie d'en annexer tout ou partie lui semblerait irréfutablement établie » ; les Italiens n'ont d'ailleurs pas tardé à s'en rendre compte eux-mêmes et un puissant courant s'est formé chez eux en faveur de l'union yougoslave. Étudie et approuve dans ses lignes principales le programme et la charte de la Yougoslavie).

14. — **Revue des Deux Mondes**. 1918, 1er février. — Henry BORDEAUX. Le chevalier de l'air : Georges Guynemer. II. Plein ciel. De l'Aisne à Verdun (rôle considérable rempli par l'aviation pendant les premiers mois de la bataille de la Somme). — Mme M.-Th. OLLIVIER. Émile Ollivier en 1848, d'après son Journal intime (Émile Ollivier, préfet des Bouches-du-Rhône ; comment il réprime l'insurrection à Marseille le 22 juin ; mais il refuse d'exécuter les mesures de rigueur réclamées par les réactionnaires et il est révoqué. Envoyé à Chaumont dans une demi-disgrâce, il y conquiert d'un coup l'opinion par sa chaude éloquence ; mais il est destitué après l'élection présidentielle où il avait pris parti pour Cavaignac contre le prince Louis-Napoléon. Sa déposition dans le procès intenté aux insurgés de Marseille, où ses ennemis espéraient bien le compromettre, est pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe oratoire). — Georges GOYAU. Ce que le monde catholique doit à la France. II. La pensée française, l'apostolat français, la piété française (curieux et éloquent acte de foi, d'une foi aussi intrépide qu'éclairée). — Maurice LEWANDOWSKI. La puissance financière des États-Unis et son expansion mondiale. = 15 février. Marie-Louise PAILLERON. François Buloz et ses amis. I. Alfred de Vigny (beaucoup d'intéressants souvenirs sur le fondateur de la *Revue des Deux Mondes*. Plusieurs lettres inédites de Vigny montrent que le poète et le directeur de la *Revue* n'ont jamais, somme toute, cessé d'entretenir les plus cordiales relations). — Henry BORDEAUX. Le chevalier de l'air : Georges Guynemer. III. Au zénith (juin 1916 à juillet 1917. Publie beaucoup de lettres et billets du célèbre aviateur. Très vivant). — Léon DAUDET. Soixante années du règne de Romanoff.

Digitized by Google

Notes et souvenirs, 1821-1881. I. La mort d'Alexandre Ier et l'avènement de Nicolas Ier. — Pierre TROYON. Chronique du temps de guerre. II. Le poste de commandement des Quatre-Cheminées (souvenirs, contés par un colonel, sur la journée du 23 juin 1916, « celle où l'on eut lieu de tout craindre pour Verdun »). — A. GÉRARD. Les États-Unis et l'Extrême-Orient (insiste sur le rôle perturbateur joué par la diplomatie allemande sur les rapports entre l'Amérique et le Japon). = 1er mars. Henry BORDEAUX. Le chevalier de l'air : Georges Guynemer; IV (fin de cette émouvante biographie). — Victor GIRAUD. Un demi-siècle de pensées françaises (esquisse le mouvement philosophique depuis environ 1870, c'est-à-dire l'époque où dominaient les doctrines rationalistes, Taine et Renan; montre l'erreur des savants qui croyaient alors la science capable de résoudre tous les problèmes de l'âme et de la pensée, la notion de liberté se substituant au déterminisme le plus matérialiste, le retour à la foi de Pascal; « et c'est de là », conclut l'auteur, « que partira la France de demain pour reconstruire sa vie spirituelle »). — A. NEKLUDOW. Souvenirs diplomatiques. Autour de l'entrevue de Bjoerkoe (Nicolas n'a jamais aimé l'empereur Guillaume II; il s'en est toujours méfié; mais autour de lui beaucoup voyaient d'un mauvais œil le rapprochement intime entre la sainte Russie et la France révolutionnaire; d'autres redoutaient l'intrigue anglaise. Le Tsar prétendait continuer la politique de son père; mais, tiraillé dans les sens les plus divers, il tergiversait ou, s'il lui arrivait de céder à une impulsion qui froissait son sentiment intime, il finissait par se reprendre. C'est ainsi qu'il se laissa circonvenir par son cousin l'empereur allemand, qui le persuada de signer un traité d'alliance défensive entre l'Allemagne et la Russie, mais qui était expressément dirigé contre l'Angleterre. Pardonnons-lui, car il ne savait ce qu'il faisait. Quand le comte Lamsdorf lui fit comprendre l'énormité de l'acte au bas duquel il avait mis sa signature, il donna l'ordre de l'annuler. L'empereur allemand dut être prévenu en effet que la parole donnée ne pouvait être tenue. En réalité, jamais « Nicolas II n'a consenti à trahir la cause de l'alliance franco-russe ». Intéressants portraits des comtes Witte et Lamsdorf, qui représentent les deux grandes politiques préconisées à la cour de Russie pendant les dix années avant la guerre actuelle). — X. Dans les camps de représailles (relation de la dure captivité subie par un soldat français dans les camps où, sous prétexte de représailles, les Allemands condamnent nos prisonniers au travail forcé pour des œuvres de guerre. Récit simple et d'autant plus angoissant). — Comte Louis DE LICHTERVELDE. Heures d'histoire. Le 4 août 1914 au Parlement belge (récit très émouvant par un témoin oculaire). — Henry BIDOU. Le maréchal Joffre à l'Académie française. = 15 mars. Baron BEYENS. L'avenir des petits États. III. La Serbie (son histoire; son rôle dans les guerres balkaniques; nécessité de lui rendre son indépendance et même de reconstituer l'union balkanique). — G. LENÔTRE. Rêveries d'après-

Digitized by Google

guerre sur des thèmes anciens. III. Le chemin des écoliers (ce qu'on enseignait aux enfants et aux jeunes gens vers la fin de l'Ancien régime). — Ernest DAUDET. Soixante années du règne des Romanoff. Notes et souvenirs, 1821-1881. II. A travers le règne de Nicolas Ier (attitude du plus autocrate de tous les tsars à l'endroit de Louis-Philippe, le « roi des Barricades »). — Vicomte Georges D'AVENEL. La « Croisade américaine ». — Henri WELSCHINGER. L'élection de Littré à l'Académie française. Lettres inédites (cette élection fut âprement combattue par Mgr Dupanloup; on publie ici plusieurs lettres du fougueux prélat à Thiers, qui patronnait la candidature de l'illustre savant. C'est M. de Carné qui l'emporta le 23 avril 1863. Huit ans plus tard, malgré l'opposition toujours aussi obstinée de l'évêque d'Orléans, l'auteur du *Dictionnaire* fut enfin élu le 30 décembre 1871; le soir de ce jour, Mgr Dupanloup écrivait au directeur de la compagnie : « J'ai le regret de ne plus pouvoir continuer de faire partie de l'Académie française »). — X. Dans les camps de représailles; II (les corvées de culture; dans une mine de charbon; au lazaret. Un document résume toute l'horreur de ces représailles : c'est une circulaire officielle du 14 juillet 1916 qui énumère froidement les mesures de cruautés infligées aux « intellectuels »).

15. — **Académie des sciences morales et politiques.** Comptes-rendus des séances et travaux. 1918, février. — René STOURM. Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Leroy-Beaulieu. — Arthur CHUQUET. Paris en 1810; II (d'après les lettres du comte Clary-et-Aldingen; le corps diplomatique; les théâtres; jugement sévère du comte sur Napoléon). — Raphaël-Georges LÉVY. Le ravitaillement du nord de la France et de la Belgique; II (« les Américains, les Belges et les Français qui ont collaboré à cette œuvre n'ont pas seulement sauvé dix millions d'hommes de la famine, mais ils ont entretenu chez eux l'esprit de résistance à l'envahisseur, qui n'a pu à aucun moment obtenir que des Belges ou des Français travaillassent volontairement pour lui »). = Mars. Arthur CHUQUET. Gambetta, Freycinet et le général Véronique (analyse une lettre qu'adressa le général Véronique, directeur de l'arme du génie, au général Le Flô, durant l'armistice, et dans laquelle Gambetta et Freycinet sont jugés avec rigueur et par endroits avec injustice). — Ernest SEILLIÈRE. Le premier observateur français de l'âme anglaise : l'abbé Prévost et son « Cleveland » (Prévost, dans sa trentième année, se sauva du couvent, se réfugia en Angleterre et devint un fidèle observateur des mœurs anglaises; son volumineux roman de *Cleveland* fut préféré par les contemporains à *Manon*). — Jean IMBART DE LA TOUR. La réforme administrative après la guerre; les fonctionnaires (régler l'avancement, maintenir le principe d'autorité, moins de fonctionnaires et les mieux payer, telles sont les réformes proposées; recherche jusqu'à quel point il faut donner accès aux mutilés et aux femmes dans les cadres de l'administration).

Digitized by Google

16. — Revue historique de Bordeaux. 1917, septembre-octobre. — Paul COURTEAULT. La vie des foires bordelaises (on ne peut suivre la vie de ces foires que depuis le XVIe siècle). — Ch. BÉMONT. La mairie et la jurade dans les villes de la Gascogne anglaise : Libourne; suite et fin (de 1270 environ, date de la création de cette ville neuve, jusqu'à la fin du XIIIe siècle). — C. DUCAUNNÈS-DUVAL. Un artiste bordelais : le violoniste Rode (d'après les lettres de son camarade et ami le violoniste Baillot, 1800-1830; Rode mourut le 25 novembre 1830 à l'âge de cinquante-sept ans). — Ulysse BIGOT. Une lettre inédite de Prosper Mérimée sur François Bonneau du Verdus, traducteur de Hobbes, 17 juillet 1868. = Novembre-décembre. Henri STEIN. La mort du dernier duc de Guyenne, 24 mai 1472 (Charles de Guyenne n'est pas mort empoisonné; chétif, débile et dégénéré, il contracta vers la fin une maladie qui lui fit perdre les dents, les ongles, les poils et qui a toutes les apparences d'une maladie vénérienne. La date peut être fixée avec une certitude presque absolue au 24 mai. Le bruit d'un poison administré par Louis XI courut de bonne heure : dans un manifeste du 16 juillet suivant, le duc de Bourgogne ne rougit pas de porter contre lui l'accusation de fratricide). — Joseph BENCAZAR. Éclaircissements sur les finances de Bordeaux. XVIIIe siècle, 1701-mai 1791; suite (ch. v : critique des impositions bordelaises). — Paul COURTEAULT. La vie des foires bordelaises; suite. — Abbé S. LÉGLISE. La porte royale de la cathédrale Saint-André de Bordeaux; d'où lui vient son nom (cette porte, aujourd'hui murée, était dite royale parce que c'était la principale porte, la *porta regia* de l'église, et non parce que les rois y passaient; s'ils y passaient, c'est parce que c'était la porte royale). — Dr G. MARTIN. Crédit mutuel et warrant agricole au XVIIe siècle. — Cette livraison se termine par une table alphabétique des matières contenues dans les dix premiers volumes de la *Revue*.

17. — La Revue savoisienne. 1917, 4e trimestre. — J. DESORMAUX. Un poète annécien mort au champ d'honneur (le sous-lieutenant Jean Fontaine-Vive, 1895-1917; il était aussi un historien et il préparait une thèse pour le doctorat ès lettres sur ce sujet : les origines de la Réformation en Savoie). — ID. Nouvelles notes philologiques; contribution au glossaire du français local parlé dans la région annécienne au XVIe siècle; suite (d'après le coutumier de l'insigne prieuré de Talloires).

ESPAGNE.

18. — Butlleti de la Biblioteca de Catalunya. 3e année, n° 6, janvier-décembre 1916. — Le don de la France à la Bibliothèque de Catalogne (forme un total de 2,700 volumes, sans compter les cartes et les périodiques; remise en fut faite par M. Lucien Poincaré, délégué du ministre de l'Instruction publique, le 28 mai 1916). — La

Digitized by Google

Bibliothèque Dalmases (constituée par l'érudit de ce nom, mort en 1718; planches reproduisant des pages de manuscrits; catalogue et table). — J. GIVANEL I MAS. Les éditions en caractères gothiques du « Tirant lo Blanch » conservées à la Bibliothèque de Catalogne (livre de chevalerie écrit par Joanot Martorell et Martin Jean de Galba; l'édition princeps parut à Valence en 1490; concordance des chapitres entre cette édition et celles de Barcelone, publiées en 1497 et 1879-1904). — J. RUBIÓ. Le « Breviculum » et les miniatures de la Vie de Ramón Lull à la Bibliothèque de Carlsruhe (avec reproduction photographique et commentaire explicatif de ces miniatures). — R. D'ALÓS. Addition à la note sur le « Breviculum » de Carlsruhe, d'après le ms. lat. 15450 de la Bibliothèque nationale de Paris). — Ll. NICOLAU D'OLWER. Premier projet de Bibliothèque publique à Barcelone (conçu en mai 1810 par le général Lacombe Saint-Michel, gouverneur français de la cité, et abandonné par la Restauration fernandine). — J. MASSÓ TORRENTS et J. RUBIÓ I BALAGUER. Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Catalogne (motifs de patience chrétienne, par Jean Cortès, en 1791; table des ordonnances de la cité de Lérida; paroles de savants et de philosophes, par Jafuda Bonsenyor, fin du XIVe siècle; traité des chevaliers catalans, par Barnabé Asam, fin du XVe; chansons de Noël en catalan et castillan, fin du XVIIIe; oraisons avec indulgences, par Gerson, XVe; livres d'heures, XVe, etc.). — Documents (1437-1492). = C.-rendus : *Rubió y Borras*. Historia de la real y pontificia universidad de Cervera. — Ediciones del Don Quijote y demás obras de Cervantès. — *Pedro Blanco Soto*. Estudios de bibliografia luliana. — Taula general bibliográfica de l'excursionisme català publicat pel Centre excursionista de Catalunya. — *Antolin*. Catálogo de los códices latinos de la real Biblioteca del Escorial. = Chronique (de la Bibliothèque de Catalogne, des bibliothèques populaires, de l'exposition bibliographique faite en l'honneur du sixième centenaire de la mort de R. Lull, des principales acquisitions d'ouvrages, etc.).

19. — Estudis universitaris Catalans. T. VIII (1914). — D. Lluis B. Nadal i Canudas (professeur d'histoire de Catalogne, né à Vich le 10 octobre 1857, mort le 20 août 1913). — « Pretiosa sive caput brevium monasterii castri Cardonensis, editum a Joanne SERRA et VILARÓ » (recueil des règlements en usage dans le monastère de Cardona, 1301-1458). — P. PUJOL I TUBAU. Un nouveau manuscrit catalan du « Flos Sanctorum » (fragment de la *Légende dorée* découvert à Puigcerda, ms. de la première moitié du XVe siècle; fac-similé d'un folio). — Ll. NICOLAU D'OLWER. Littérature catalane. Notes et commentaires (sur la date de composition des Proverbes de Guillem de Cervera [1217], sur une allocution prononcée par le roi d'Aragon Jacques II en 1323, sur la *Faula* de Guillem de Torroella, sur un livre de Turmeda). — M. BETÍ. Un inventaire du château de Peñiscola en 1451 (mobilier des chambres, de la cuisine, des celliers, de la chapelle, de la salle de bain, etc.). — Ll. G. SERRALONGA et J. M. DE CASACUBERTA. Index des noms

Digitized by Google

propres de la chronique de Ramón Muntaner (d'après le texte de l'édition publiée par A. de Bofarull en 1860). — A. DURÁN I SANPERE. Orfèvrerie catalane (la croix de Saint-Nicolas de Cervera, ciselée en 1435, les argentiers de Cervera et leurs œuvres, la confrérie de saint Éloi; seize gravures hors-texte). — J. MAS. L'anniversaire du roi Jacques II le Juste à la cathédrale et dans les autres églises de Barcelone et sa banlieue (Sainte-Marie de la Mer, Sainte-Marie du Pin, Saint-Just, etc., d'après un acte de 1358). — A. RUBIÓ I LLUCH. La littérature catalane sous le règne de Pierre III (de Catalogne et IV d'Aragon; plan d'études et bibliographie à l'usage des élèves de la conférence de littérature catalane; le roi Pierre, historien, orateur politique, législateur, poète, bibliophile, protecteur des lettres et des sciences; influences des littératures étrangères sur la littérature catalane; à la fin du XIVe siècle, la prédominance française cède le pas à l'imitation italienne). — J. RIERA. Document inédit du roi Eudes en faveur de Petroni (diplôme original du 15 juillet 891, conservé aux archives épiscopales de Girone). — A. BASSAS. Les privilèges de Castellón et du comté d'Ampurias (compilés en 1223 et rangés dans l'ordre alphabétique des rubriques; l'éditeur publie le texte catalan en faisant suivre chaque article d'un commentaire historique et juridique; il note la parenté entre ces privilèges et le code de Peralada). — Bulletin bibliographique (des ouvrages consacrés à l'art et à l'archéologie, au droit, au folklore, à l'histoire et à la géographie, à la littérature et à la philologie de la Catalogne).

ÉTATS-UNIS.

20. — The American historical Review. 1918, janvier. — Worthington C. FORD. L'histoire des États-Unis et les devoirs d'un éditeur de textes (quand on entreprend de publier des autobiographies, des mémoires, des documents concernant un personnage notable, il faut éviter de confier l'entreprise à un parent, à un ami, qui se croirait obligé d'apporter au texte des suppressions ou des corrections également illégitimes). — Justin H. SMITH. Le régime américain au Mexique, 1846-1848. — James G. RANDALL. Les journaux et le secret des opérations militaires pendant la guerre civile (l'intervention du gouvernement par la censure a été relativement peu tyrannique. Il y eut des indiscrétions commises et des peines infligées, surtout aux journalistes admis aux armées et soumis à la loi martiale; mais, en somme, la pensée et son expression par la voie de la presse sont restées libres). — Serge GORIAINOV. La fin de l'alliance des empereurs (histoire des négociations de l'Allemagne avec la Russie en 1883, du traité de contre-assurance conclu en 1887 par Bismarck avec la Russie contre l'Autriche alliée de l'Allemagne, enfin des négociations qui eurent lieu après la disgrâce de Bismarck entre Caprivi et Chouvaloï. En 1890, l'alliance des trois empereurs était rompue; mais le jeune

Digitized by Google

empereur Guillaume II déclarait bien haut qu'il avait le sincère désir de renouveler l'accord secret précédemment conclu entre l'Allemagne et la Russie, tout en préparant avec l'Angleterre une entente générale sur les questions politiques. Déjà les Russes constataient chez Guillaume II un inquiétant manque d'équilibre mental). — George W. Botsford. L'âge moyen de la Grèce antique (parle des fouilles et des publications récentes permettant de reconstituer l'histoire de cette période qui suit l'âge minoen et s'étend environ du XIIe au VIIIe siècle avant J.-C.). = Documents : Les dépêches du ministre d'Amérique à Berlin sur la révolution de mars 1848 (publie huit dépêches d'Andrew Jackson Donelson, du 4 au 31 mars). = C.-rendus : *Sir Henry H. Howorth.* The golden days of the early english church (beaucoup de détails intéressants). — *W. Boulting.* Giordano Bruno; his life, thought and martyrdom (remarquable comme plan et comme exécution). — *V. A. Smith.* Akbar, the Great Mogul, 1542-1605 (excellent). — Sir *P. C. Lucas.* The beginnings of english overseas enterprise (bonne étude sur les marchands à l'aventure; l'auteur ne connaît pas tous les travaux américains sur la question; d'autre part, il exagère quand il voit dans ces entreprises un « prélude à l'Empire », car ce furent des entreprises de commerce, non de colonisation). — *R. G. Marsden.* Documents relating to law and custom of the sea (précieux choix de documents; on y voit que beaucoup d'attentats commis dans la présente guerre maritime ont des précédents lointains). — *Alex. Gordon.* Freedom after ejection; a review of presbyterian and congregational Nonconformity in England and Wales, 1690-1692 (important pour l'histoire des sectes dissidentes). — *Ramsay Muir.* The expansion of Europe : the culmination of modern history (la meilleure partie du livre se rapporte à la transformation de l'empire britannique de 1815 à 1878. — Science and learning in France, with a survey of opportunities for american students in french Universities (très beau volume qui est un hommage rendu à l'enseignement supérieur français). — *Grumbach.* Das Annexionistische Deutschland (c'est le plus intéressant recueil de documents qu'on ait encore publié sur la guerre; il renseigne sur l'insatiable appétit d'annexion qui pousse l'Allemagne). — La guerre de 1914; recueil de documents intéressant le droit international (important). — *James W. Gerard.* My four years in Germany (apprend beaucoup de faits nouveaux et confirme de nombreux soupçons). — *Albert C. Bates.* Correspondence and documents during Roger Wolcott's governorship of the colony of Connecticut, 1750-1754. — *Ch. Altschul.* The american revolution in our school text-books (montre que les précis d'histoire mis entre les mains des enfants américains sont pour la plupart encore aujourd'hui inspirés par les sentiments d'animosité qui, au XVIIIe siècle, soulevèrent les colons d'Amérique contre l'Angleterre; c'est pourquoi, dans le conflit actuel, les sympathies américaines se portèrent non point vers l'Angleterre, malgré les affinités de langue, de race et de coutumes, mais vers

Digitized by Google

la France). — *D. Rowland.* Official letter books of W. C. Claiborne, 1801-1816 (documents relatifs à l'histoire de la vallée inférieure du Mississipi). — *K. S. Latourette.* The history of early relations between the United States and China, 1784-1844 (bon). — *B. H. Meyer* et *Caroline E. Macgill.* History of transportations in the United States before 1860 (très utile compilation sur l'histoire des routes de terre et d'eau et sur les moyens de transport avant le grand développement des chemins de fer). — *Mary Agnes Mac Cann.* The history of Mother Seton's daughters : the sisters of charity of Cincinnati, Ohio. 1809-1917 (admirable recueil de documents et de faits sur les sœurs de charité catholiques). — *Th. J. Arnold.* Early life and letters of general Thomas J. Jackson, « Stonewall » Jackson (important recueil de documents par un neveu du fameux général). — *John W. Platner.* The religious history of New England (bon). — *Horace M. Lippincott.* Early Philadelphia; its people, life and progress (très intéressant). — *Ch. C. Pearson.* The readjuster movement in Virginia (remarquable). — *H. Lindley.* Indiana as seen by early travellers; a collection of reprints from books of travel, letters and diaries prior to 1830 (intéressant). — *Fr. Merk.* Economic history of Wisconsin during the civil war decade (modèle d'étude économique). — *Z. Engelhardt.* The missions and missionaries of California; t. III-IV (histoire détaillée de la Californie jusqu'à l'occupation américaine, écrite par un franciscain, au point de vue des missions franciscaines). — Memorias de fray Servando Teresa de Mier, del convento di Santo Domingo, de Mexico, diputado al primer congreso constituyente de la República (intéressant; mais il n'était pas nécessaire de rééditer des fragments d'un livre déjà publié en entier en 1876). — *S. Pinilla.* La creación de Bolivia (fragments d'un ouvrage inédit par un jurisconsulte et diplomate éminent de Bolivie). — *M. L. Amunátegui* et *B. V. Mackenna.* La dictatura de O' Higgins (réimpression des deux ouvrages déjà publiés en 1853 et en 1860). — *Lino D. Level.* Cuadros de la historia militar y civil de Venezuela (simple réimpression d'un volume de textes déjà publiés à Caracas en 1911 sous le titre d'Historia patria). — *R. W. Sockman.* The revival of the conventual life in the church of England in the nineteenth century (excellente histoire des trente établissements conventuels qui ont été fondés de 1847 à 1899 sous le contrôle de l'Église établie).

21. — The Nation. 1918, 17 janvier. — Official letter books of *W. C. Claiborne*, 1801-1816; 6 vol. publ. par *Dunbar Rowland* (Claiborne fut le premier gouverneur du territoire de Mississipi et le premier gouverneur élu du territoire de la Louisiane. Il y montra moins de talent que d'énergie; sa correspondance renseigne sur l'introduction du régime américain dans une région turbulente et jusqu'alors assez mal administrée). = 31 janvier. Richesse de l'Amérique en manuscrits (il s'agit des manuscrits déposés à la bibliothèque du

Digitized by Google

Congrès et qui appartiennent à la nation. Le nombre s'en est tellement accru dans ces dernières années qu'il faut prendre des mesures spéciales pour en faciliter la publication). — *Roger S. Hoar.* Constitutional Conventions (très utile résumé du travail accompli par les diverses Conventions ou Chambres législatives aux États-Unis depuis un demi-siècle. — *George A. Barton.* Archæology of the Bible (excellent). = 7 février. Les traités secrets (l'*Evening Post* ayant publié le texte des traités secrets de la Russie et autres documents portés par Trotzky à la connaissance du public, la direction de *The Nation* a demandé à plusieurs professeurs d'universités leur opinion sur les révélations que ces documents nous apportent. On donne ici dix de ces réponses). — Général *Benjamin F. Butler.* Private and official correspondence during the period of the civil war (5 vol. publiés par la petite-fille du général, Mᵉ Jossie Ames Marshall. Important). — Colonel *John S. Mosby.* Mémoires; publiés par *Ch. W. Russel* (la plus importante partie de ces mémoires se rapporte à la part prise par le général de cavalerie Stuart à la campagne de Gettysburg). = 14 février. Richard ROBERTS. Un apôtre oublié de la liberté (il s'agit de Lamennais, qu'on ne saurait appeler « a neglected apostle », et des *Paroles d'un croyant*). = *W. P. Trent*, etc. Cambridge history of american literature. Vol. I. Colonial and revolutionary literature, early national literature. Part I (livre remarquable, malgré un évident défaut de proportions entre les diverses parties, défaut commun à toutes les œuvres auxquelles sont employés plusieurs collaborateurs). = 21 février. N. SCHMIDT. L'avenir de la Turquie en Europe (c'est la Société des nations qui devrait régler la question d'Orient : Constantinople et les Détroits étant neutralisés et une indemnité raisonnable accordée à la Turquie en échange des possessions qu'elle abandonnerait en Europe, cette Société pourrait assurer la tranquillité des pays chrétiens sur la base du respect des nationalités). — W. R. THAYER. Pasquale Villari. = C.-rendu : *Léon Trotzky.* The Bolsheviki and world peace (livre écrit au début de la présente guerre; c'est un résumé de la philosophie révolutionnaire de Marx et, comme tel, il contient peu de nouveau; mais, quand on pense à l'application que l'auteur a faite de ses maximes, on est effrayé autant qu'intéressé).

GRANDE-BRETAGNE.

22. — **The english historical Review**. 1918, janvier. — Murray L. R. BEAVEN. Le roi Edmond Iᵉʳ et les Danois d'York (Athelstan est mort le 27 octobre 939 et non 940; si l'on restitue cette année 939-940 au règne d'Edmond Iᵉʳ, on parvient à débrouiller la suite des événements qui s'accomplirent dans le nord de l'Angleterre entre la mort du premier de ces rois et le meurtre du second). — E. ARMSTRONG. Les archives de Médicis (d'après le catalogue qui en a été publié en 1917; cf. *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 431). — G. C. Moore SMITH. Robert

Digitized by Google

Hayman et la colonisation de Terre-Neuve (biographie de R. Hayman, 1575-1633; en 1627, il fut le premier gouverneur d'une colonie qui venait de se former dans l'île de Terre-Neuve en un promontoire appelé Bristol Hope; sur cette colonie, Hayman écrivit plusieurs brèves poésies publiées par lui en 1628. La même année, il essaya, mais en vain, d'intéresser Charles Ier à la colonie qui, peu après, fut abandonnée). — Clarence E. CARTER. Politique de l'Angleterre à l'égard des Indiens américains du Sud, 1763-1768. — R. L. POOLE. L'emploi le plus ancien du cycle de Pâques de Denys le Petit (c'est en 664, au concile de Whitby, que le comput de Denys a été définitivement invoqué et accepté comme étant l'usage « romain » ou « catholique »). — Miss E. B. DEMAREST. Les pennies des hundreds (il y a dans le Domeday book des traces de contributions payées par les hundreds; c'était une taxe publique rattachée par un lien fort obscur au système fiscal de l'Angleterre saxonne). — W. E. LUNT. Les sources du premier concile de Lyon en 1245 (les deux principales sources où l'on puise d'ordinaire les renseignements sur la déposition de l'empereur Frédéric II sont le récit de Mathieu de Paris avec une « Brevis nota » anonyme « eorum quae in primo concilio Lugdunensi generali gesta sunt ». Il faut y ajouter un troisième document publié par Cole en 1844 : « Diversi articuli in concilio generali Lugdunensi et alibi. » La comparaison entre ces trois textes augmente la défiance que l'on doit avoir à l'égard de Mathieu de Paris, qui a sans doute enjolivé les détails recueillis par lui de première main; la « Brevis nota » mérite plus de créance). — Edward SALISBURY. Un accord politique en juin 1318 (document en français qui s'est glissé par hasard dans une liasse de pièces relatives à l'Écosse et comprises entre les années 1546 et 1653; il est fort endommagé, mais il porte une date : celle du 11 juin, et se rapporte à l'invasion de l'Angleterre par les Écossais en 1318. C'est un accord passé entre plusieurs grands du royaume réunis à Westminster au « petit Échiquier » afin de délibérer sur les mesures à prendre et en particulier sur la conduite séditieuse du comte de Lancastre). — W. H. Grattan FLOOD. La chapelle royale de la reine Marie (rapide histoire de cette institution musicale, qui fut introduite à la cour d'Angleterre par Édouard III en 1348. Publie une liste officielle des personnes qui composaient la Chapelle royale en 1554). — H. J. LAWLOR. Les tombes de Swift et de Stella (on a dit que Swift avait été enseveli dans le cercueil de Stella dans la cathédrale de Saint-Patrick à Dublin. C'est une erreur : ils eurent chacun leur cercueil; mais, à la suite d'une exhumation en 1835, le crâne de Stella fut déposé dans le cercueil de Swift). = C.-rendus : *Gwatkin*. Church and State in England to the death of Queen Anne (ouvrage inférieur à la réputation de l'auteur). — *L. F. R. Williams*. History of the abbey of St. Alban (travail fort estimable, malgré de regrettables lacunes). — Calendar of Liberate rolls preserved in the P. R. O. Henry III. Tome I : 1226-1240 (important. Le texte est riche de mots latins dont le sens

Digitized by Google

est obscur). — *D. Willis.* The estate book of Henry Bray de Harleston (bonne édition d'un texte intéressant). — *J. N. Dalton.* The collegiate church of Ottery St. Mary, being the Ordinatio et statuta ecclesie S. Marie de Otery, Exonensis diocesis 1338-1339 (somptueux volume consacré à un texte intéressant et très bien édité). — *C. T. Flower.* Public works in medieval law; vol. I (important). — *W. Jorga.* Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle. 4e série : 1453-1476 (beaucoup de textes recueillis avec la plus méritoire diligence). — *Ch. L. Powell.* English domestic relations, 1487-1653 (étude d'un caractère surtout bibliographique sur les ouvrages relatifs au mariage et à la vie de famille; beaucoup d'omissions et d'erreurs). — *A. Renaudet.* Préréforme et humanisme à Paris, 1494-1517 (remarquable). — *Arthur J. Klein.* Intolerance in the reign of Elizabeth, queen of England (estimable, mais superficiel). — *H. Grotius.* The freedom of the seas; translated by *R. Van Deman Magoffin*, edited by *James B. Scott* (cette traduction pourra rendre de sérieux services; mais l'on a eu le tort de prendre pour base l'édition de 1633 sans se référer à l'édition princeps de 1609; la traduction n'est pas toujours exacte). — *H. E. Egerton.* British foreign policy in Europe to the end of the nineteenth century (bon et impartial résumé). — *A. Panella.* Gli studi storici in Toscana nel secolo XIX (bon). — *Gr. Yakchitch.* L'Europe et la résurrection de la Serbie, 1804-1834 (bon). — *J. W. Fortescue.* History of the British army; vol. VIII (ce volume se rapporte presque uniquement aux opérations militaires en Espagne, 1811 et 1812). — *Alfred Stern.* Geschichte Europas von 1848 bis 1871; vol. I (remarquable). — *P. J. Treat.* The early diplomatic relations betwen the United States and Japan, 1853-1865 (utilise beaucoup de documents officiels, notamment une collection manuscrite de feu Robert H. Pruyn, qui fut ministre des États-Unis au Japon de 1862 à 1865). — *R. Blair.* Archæologia Aeliana; 3e série, t. XIV (plusieurs mémoires intéressants pour l'histoire de Durham). — *R. Edgar.* An introduction to the history of Dumfries; publ. par *R. C. Reid* (bon).

23. — **History**. 1918, janvier. — Ch. H. FIRTH. L'expulsion du Long Parlement (passe en revue et critique les récits de cet événement qui ont été composés sous la Restauration; montre qu'un injurieux discours prêté à Cromwell dans cette circonstance n'est qu'un pastiche politique fabriqué en 1768 au temps de l'affaire Wilkes). — C. W. PRÉVITÉ-ORTON. Une prophétie du temps d'Élisabeth (traite à ce propos de plusieurs prophéties depuis le XIIe siècle). — N. H. BAYNES. La politique étrangère et les intérêts commerciaux de Rome (est-il exact de dire que la politique étrangère de Rome eut pour objet de détruire le commerce des peuples rivaux? Résume les arguments qu'on peut opposer à cette opinion généralement acceptée par les plus récents historiens). — C. P. LUCAS. Le sens du mot Protectorat (appliqué aux colonies et dépendances britanniques). = C.-rendus : *A. M. Wergeland.* Slavery in germanic society during the middle ages (bon). —

Digitized by Google

[illegible] W. *Prévité-Orton*. Outlines of mediæval history (bon manuel). — [illegible] *Little*. Studies in english Franciscan history (excellent). — [illegible] W. *Household*. Our sea power, its story and its meaning (ouvrage [illegible] et assez souvent inexact). — *L. J. Trotter*. History of India; [illegible] par *W. H. Hutton* (la continuation, de 1874 à 1911, recommande l'ouvrage).

24. — The Quarterly Review. 1918, janvier. — Sir Fred. Pol[illegible] impériale; conditions pratiques (le lien qui rattache [illegible] les unités constituant l'Empire britannique : dominions [illegible] de la couronne, l'Inde, les îles de la Manche, est [illegible] l'allégeance due par chacune d'elles au souverain; [illegible] cet organisme trop rudimentaire. Il faut un [illegible] et permanent. Reste à trouver la forme [illegible] organe; sera-t-il conseil ou parlement?). — [illegible] Les paysans turcs d'Anatolie. — G. M. Treve[illegible] la Marne (réflexions suggérées à l'auteur, sur [illegible] l'histoire du monde depuis un siècle par la [illegible] de Pierre Orsi). — John Middleton [illegible] — Gaetano Salvemini. L'Italie et les Slaves [illegible] les problèmes de la Vénétie julienne. [illegible] de la Dalmatie. La convention de [illegible] par voie de compromis. L'Italie est [illegible] que les Italiens demeurant dans [illegible] traités de la façon la plus libérale. [illegible] anglais et français paraissent bien [illegible] des Slaves que ceux des Italiens; [illegible] rôle de médiateurs). — Algernon [illegible] à propos de la correspondance [illegible] du vicomte Morley). — J. A. [illegible] — Vigilant. Les Sinn Fei[illegible] Les Sinn Feiners et le Travail. [illegible] depuis octobre 1917, sur tous [illegible]

[illegible] the R. Historical Society. 3e série, t. XI. [illegible] histoire des rapports [illegible] depuis le XVe siècle jus[illegible] au XIXe siècle et désil[illegible] à l'égard de la politique [illegible] — J. Holland Rose. La mis[illegible] en 1870 (on sait que [illegible] l'Italie, pourtant bien [illegible] rester neutres. L'Autriche [illegible] joindrait aussitôt ses [illegible] en faveur de la France [illegible] par le comte Beust

pour mieux éconduire Thiers. Il y eut cependant un moment, après le retour de celui-ci, où l'Angleterre et l'Autriche auraient pu s'entendre et agir de concert au moins dans la question d'Orient et attirer la Russie dans leur parti ; mais elles restèrent passives autant que Bismarck était entreprenant. « Thiers échoua parce qu'à Vienne, à Londres, à Petrograd, il ne se trouva pas un homme d'État assez perspicace pour discerner les malheurs résultant d'un triomphe complet de l'Allemagne ni assez résolu pour l'obliger à écouter la voix de l'Europe ». — William FOSTER. Le bureau pour les affaires de l'Inde, 1784-1858 (expose l'organisation de cet important office, officiellement appelé « le très honorable Bureau des Commissaires pour les affaires de l'Inde », ses méthodes de travail, son personnel, les divers locaux qu'il occupa, etc., d'après les archives mêmes de cette administration). — Miss I. D. THORNLEY. La législation de Henri VIII sur le crime de trahison, 1531-1534 (cette législation fut approuvée par le Parlement, qui a donc, lui aussi, sa part de responsabilité dans l'application sanguinaire de l'Acte voté en 1534). — Henry GEE. Le complot de Derwentdale en 1663 (ce complot avait pour but de renverser le Parlement, de mettre à mort les évêques, doyens et chapitres, de détruire le livre des pièces officielles et de démolir les églises. L'histoire en est contée d'après les nombreuses dépositions obtenues des personnes arrêtées). — H. P. BIGGAR. Charles-Quint et la découverte du Canada (montre l'attention inquiète, hostile même, avec laquelle l'empereur ne cessa d'observer les progrès de la colonisation française au Canada ; « qu'on fasse aux Français une vigoureuse opposition », écrivait-il encore en 1548 à son fils, « et ils abandonneront la partie »). — A. F. SIEVEKING. Le duel et le militarisme (montre l'étroit rapport qui exista toujours entre le métier des armes et leur emploi en combat singulier, autorisé ou non par la loi. « Sous notre forme de gouvernement insulaire et démocratique, le duel n'a été qu'une manifestation temporaire de la faiblesse passionnée qui anime l'être humain ; au contraire, le militarisme ou tout autre système qui dénote la domination politique ou sociale d'une caste militaire, ou même le culte d'un idéal guerrier, offensif ou défensif, répugne à une nation attachée aux lois, aux coutumes et aux méthodes de ses pères. ») — Claude JENKINS. Les manuscrits historiques de Lambeth.

ITALIE.

26. — **Atti e Memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna.** 4e série, t. IV, 1914, janvier-juin. — Umberto SANTINI. Les droits sur les mutations et les rentes imposés à la ville de Forli en 1364 (par le cardinal Gilles Albornoz, légat du Saint-Siège ; histoire et nature de ces taxes ; leur importance économique. Texte des statuts de 1364). — F. BOSDARI. La commune de Bologne à la fin du XIVe siècle (le chapitre I contient un résumé de

Digitized by Google

l'organisation politique, sociale et intellectuelle. Quelques documents publiés en appendice). — A. HESSEL. La légitimation d'Anselmino Dalla Cocca (Anselmino était un bâtard de Bonacosa Dalla Cocca, bourgeois de Bologne. Publie la minute d'un diplôme de légitimation au nom de Rodolphe de Habsbourg, roi de Germanie). — I. B. SUPINO. Alfonso Rubbiani (article nécrologique). = Juillet-décembre. G. GHIRARDINI. La question étrusque des deux côtés de l'Apennin (leçon d'ouverture à l'Université de Bologne, le 20 janvier 1908; résumé des travaux qui, depuis un quart de siècle, ont été publiés sur cette question). — A. PALMIERI. Les feudataires et le peuple de la Montagne de Bologne; période communale (traite des grands barons, des vassaux de second ordre, des châteaux et des communautés rurales, de la décadence de la grande propriété féodale après l'an 1000, de la classe des artisans et des commerçants et des non-libres jusqu'au XIIIe siècle). — F. GABOTTI. Amédée VI de Savoie appelé au secours de Bologne en 1360 (publie une lettre du pape Innocent VI au Comte vert, le 26 avril 1360). — E. FILIPPINI. Ercole Grandi de Ferrare, peintre et architecte du XVe siècle. — G. GEROLA. Les treize Sporades dans le ms. de Cristoforo Buondelmonti (publie, d'après le ms. de Ravenne, Classense 308, une description latine de ces îles en 1420; avec un fac-similé). — D. Sante GHIGI. Les ossements de Théodoric, roi des Goths (on ne saurait accuser les moines bénédictins de Palazzolo ni ceux de S. Maria della Rotonda d'avoir profané la tombe du roi arien, car ils n'étaient pas encore à Ravenne quand le sarcophage fut vidé; le fait se produisit sans doute vers l'an 560, quand l'archevêque de Ravenne, Agnello, 556-569, reconsacra au rite catholique les églises des Goths et le Mausolée lui-même). — Lino SIGHINOLFI. Antonio di Vincenzo et Arduino Arriguzzi, architectes de San Petronio. = T. V, 1915, janvier-juin. F. VON DUHN. Bologne préétrusque et étrusque; traduit de l'allemand par Lorenzo BIANCHI (le texte original a paru dans la *Præhistorische Zeitschrift*, t. V, 1913; il y a dans la traduction quelques corrections et additions. Mémoire de soixante-quatre pages). — Aldo FORATTI. L'église de Saint-Pierre à Bologne du XVe au XVIIe siècle (documents relatifs aux travaux de construction et d'entretien. Avec huit planches). — Fr. LANZONI. Les sources de la légende de saint Apollinaire de Ravenne (étude critique sur la *Passio sancti Apollinaris*, qui est du VIIe siècle, et sur le développement qu'a prise la légende jusqu'au XVIIe). — Guiseppe RAVAGLIA. Une monographie sur les thermes de Porretta au XIVe siècle (elle a pour auteur Bonaventura, dit Tura Castelli ou da Castello, Bolonais, qui fut docteur en philosophie et en médecine en 1335 et docteur en droit canonique et civil en 1345. Son traité sur les bains de Porretta a été traduit en français et publié dans les *Annales de la Société d'hydrologie* par le docteur Bonnejoy, t. XIV. Suit une liste des sept mss. de ce traité et des quatorze éditions qui en ont été données). — Filippo BOSDARI. Giovanni I Bentivoglio, seigneur de Bologne, 1401-1402. Mémoire de soixante-douze

Digitized by Google

pages, suivi de documents. = Juillet-décembre. Les Ombriens dans les tombes antiques de Terni (ils appartiennent au type méditerranéen; ce sont donc les plus anciens habitants de l'Italie. Ils sont antérieurs aux « ariens », que les archéologues appellent « italiotes ». L'invasion arienne doit avoir eu lieu avant l'âge du bronze). — Tommaso CASINI. Notes sur la topographie historique de Bologne. — Pericle DUCATI. Sur les rites funéraires observés dans les sépulcres étrusques de l'antique Felsina. = T. VI, 1916, janvier-juin. P. FRANCIOSI. Maître Antonio de Sommarino, orfèvre de la Renaissance (ami intime de Raphaël, de Jules Romain, de Benvenuto Cellini, de P. Bembo, de B. Castiglione, du cardinal Bibiena, argentier de la cour pontificale; né entre 1450 et 1460, mort à la fin d'octobre 1522; sa vie et ses œuvres). — Giuseppe GEROLA. Le tableau d'histoire figuré dans les mosaïques de S. Apollinare in Classe (la scène figurée sur la paroi nord de la tribune à S. Apollinaire, dans la mosaïque exécutée sous l'archevêque Reparatus en 671-677, représente la remise des diplômes que ce prélat obtint de Constantinople. Reparatus est l'un des deux archevêques nimbés, saint Apollinaire est l'autre; parmi les empereurs, il faut reconnaître Constantin IV Pogonatos, Héraclius et Tibère). — Tommaso CASINI. Sur la constitution ecclésiastique du pays bolonais. I. La liste des églises de Nonantola, 1366 (cette liste doit son nom à un de ses anciens possesseurs, don Andrea Placido Ansaloni, né à Nonantola en 1719, vicaire de l'abbaye en 1775, mort en 1791; elle fut dressée en décembre 1365 par don Fazió, prieur de S. Siro à Bologne, qui ajouta sur son registre les collectes faites en 1366, 1368, 1372 et 1374. Elle peut aider à fixer les limites ecclésiastiques du diocèse et, par là aussi, celles des territoires de la région dans l'antiquité). — Lino SIGHINOLFI. Notes biographiques sur Francesco Francia (le Francia orfèvre et peintre naquit non pas en 1450, mais vers 1445-1446; il était fils de Marc Raibolini; vers 1483, il prit le surnom de Francia parce qu'à cette époque sa famille alla habiter une maison dite « des Francia »; il mourut le 5 janvier 1517). = Juillet-décembre. A. PALMIERI. La conjuration ourdie pour soumettre Bologne au comte de Vertus (1388-1389; le comte de Vertus était alors Jean Galéas Visconti, qui fut plus tard duc de Milan. Documents inédits en appendice). — L. FRATI. De quelques amis de Francia (Alessandro Achillini, Jacopo dal Gambaro, Bartolomeo Bianchini et Urceo Codro, Girolamo Pandolfi da Casio, Evangelista Scappi, Lodovico Dalla Calcina). — Pietro TORELLI. Pour la biographie de l'Arioste (plusieurs documents en appendice). — D. Sante GHIGI. Le baptistère des ariens à Ravenne au VIe siècle. — P. Serafino GADDONI. Inventaires de l'abbaye de S. Maria in Regola à Imola, 1398-1474. — Tommaso CASINI. Sur la constitution ecclésiastique du pays bolonais. II. Le « campione vescovile » de 1378 (autre liste des églises avec leurs appartenances. Elle est appelée par les archivistes « campione della mensa arcivescovile »). — Fr. LANZONI. A propos des faux commis par le P. Guido

Digitized by Google

Grandi (Lanzoni avait déjà émis des doutes sur l'authenticité de la Vita s. Bononii par Ratbert; G. Schwartz, dans le *Neues Archiv* de 1915, a prouvé que c'est un faux commis par le P. Grandi, camaldule, entre 1721 et 1733; il a de même fabriqué une inscription latine sur un certain saint Jean Vincent, ermite à Suse, et enfin une histoire de Léon, abbé de Nonantola. Or, il existe aux archives capitulaires de Faenza des preuves certaines que le P. Grandi a commis des faux, justement pour justifier l'attribution à l'ordre des camaldules d'un saint de Faenza, le fr. Novellone, mort en 1280).

27. — Nuovo archivio veneto. T. XXXII, 2e partie, 1916, octobre-décembre. — Roberto CESSI. L'aurore du Rinascimento (de la politique de Bonaparte à l'égard de Venise au moment où il se préparait à livrer la vieille république à l'Autriche). — Giuseppe SOLITRO. Les Comités secrets de la Vénétie avant et pendant la campagne de 1866. — Angelo OTTOLINI. L'irrédentisme vénitien et les proclamations nationales de 1860-1866 (avec un appendice de documents en vers et en prose). — G. OCCIONI-BONAFFONS. Les élections dans les provinces vénitiennes au printemps de 1861 (les élections faites par le gouvernement autrichien, au lendemain de la paix bâclée de Villafranca, pour envoyer des députés à Innsbruck et à Vienne, ont témoigné avec éclat des sentiments patriotiques des Vénitiens maintenus sous le joug). — Augusto SERENA. Documents réservés de la police autrichienne dans les provinces vénitiennes, 1860-1864 (ces documents, trouvés chez un marchand de salaisons, proviennent du commissaire supérieur de la police à Bellune). — Antonio BATTISTELLA. Petites notes de la police impériale. — A. PILOT. Venise de 1851 à 1866, d'après les journaux inédits de Cicogna. — Edoardo PIVA. Les Autrichiens chassés de Rovigo en mars 1848 et l'organisation du Comité départemental de la Polésine. — Alessandro LUZIO. Mantoue en 1848 (publie des fragments inédits de Don Enrico Tazzoli, d'après l'autographe). — Luigi RIZZOLI. La séance du Conseil communal de Padoue, 28 juillet 1866, et la médaille en l'honneur d'Alberto Cavalletto (médaille destinée à récompenser les services rendus à la ville par un de ses plus éminents citoyens : Cavalletto, ingénieur hydraulique distingué, ancien combattant de 1848-1849, incarcéré dans les prisons autrichiennes, exilé en 1859). — Sebastiano RUMOR. Les premiers jours de Venise délivrée (juillet-décembre 1866). — Giambattista FERRACINA. Petite chronique de Bellune en 1866, par Francesco PELLEGRINI. — Giuseppe BIADEGO. Correspondance inédite d'Aleardo Aleardi en 1850-1853. = T. XXXIII, 1re partie, 1917, janvier-mars. Benvenuto CESSI. Le droit pénal à Venise avant l'an 1000. — G. L. ANDRICH. Deux importants statuts municipaux du Comelico (l'intérêt de ces documents consiste à nous faire connaître la condition juridique des forêts dans deux communes du Cadore; l'un est pour S. Stefano et Casada, 1444, suivi de textes allant jusqu'en 1795; l'autre pour Caradies, Comelico supérieur, 1382). — Antonio FAVARO. Les successeurs de Galilée à l'Université de

Digitized by Google

Padoue jusqu'à la chute de la République. — Giuseppe PALADINO. Deux drogmans vénitiens à Constantinople : Tommaso Tarsia et Gian Rinaldo Carli (1701-1718). — Mario BRUNETTI. Comment Casanova s'enfuit des « Plombs », d'après un récit contemporain (d'après les « Notatori » de Gradenigo, à la date du 1er novembre 1756; ces notes confirment le récit que l'on peut lire dans l' « Histoire de ma fuite »). = C.-rendus : *G. Bistort.* La repubblica di Venezia dalle transmigraziani nelle lagune fino alla caduta di Costantinopoli, 1453 (œuvre d'excellente vulgarisation). — *P. B.* Il beato Enrico da Bolzano nella sua vita e nel suo culto (biographie succincte de ce saint homme, pauvre bûcheron de Bolzano, qui mourut à Trévise le 10 juin 1315; cette même année naquit Boccace, qui fut d'ailleurs le premier à parler de lui. Étude sur les sources de cette biographie). — *G. Fiocco.* Giovanni Giocondo Veronese (bonne biographie d'un homme qui, né vers 1430, fut à la fois un lettré, un savant, un architecte civil et militaire, mais dont il est difficile aujourd'hui de déterminer exactement les œuvres). — *O. Battistella.* Della vita e delle opere di Gaetano Gherardo Zompini, pittore e incisore Nervesano del secolo XVIII (bon). = 2e partie, avril-juin. Eugenia MONZANI. La politique européenne en Orient vers la fin du XVIIIe siècle, d'après des documents de source vénitienne, 1789-1792. — Ricciotti BRATTI. Antonio Canova, sa vie artistique et privée, d'après une correspondance inédite (ce sont des lettres écrites à l'architecte Antonio Selva, intime ami de Canova, de 1780 à 1820). — Mario BRUNETTI. Le doge n'est pas « une enseigne de boutique » (bref commentaire d'un passage où Priuli rapporte, à la date du 21 novembre 1505, une inscription injurieuse pour le doge Loredan, accusé de s'enrichir lui et son fils aux frais de la République. Malgré toutes les recherches de la police vénitienne, l'auteur de cette inscription est demeuré inconnu). — Antonio FAVARO. Un « Conservatore » de l'Université de Padoue élu membre du Conseil des Dix en 1524 (ce « Conservatore » s'appelait Girolamo Balbi. Biographie de ce personnage et documents relatifs à son élection). — Guido BUSTICO. Le boudoir milanais d'une Aspasie vénitienne au temps de Napoléon Ier (biographie d'Anna Vadori, qui naquit à Venise le 1er septembre 1761 et mourut à Naples le 20 mai 1832. Elle avait connu la plupart des littérateurs de son temps, dont plusieurs furent ses amants; le général Berthier compte aussi parmi ses adorateurs, mais Bonaparte la fit chasser de Paris). — Ed. VIANELLO. Vincenzo Bellemo (notice nécrologique suivie d'une bibliographie des œuvres de cet érudit de Chioggia). = C.-rendus : *P. Silva.* La monarchia di Luglio e l'Italia (utilise beaucoup de documents inédits qu'il vaudrait la peine de publier intégralement. Très sévère pour la politique de Guizot). — *Arnaldo Segarizzi.* Relazione degli ambasciatori veneti al Senato; vol. I-III (ces rapports concernent uniquement les États italiens. Tous ne sont pas inédits; mais de ceux qui ont été déjà publiés on donne un texte souvent amélioré. Important). — *B. Ravà.* Venise dans la littérature fran-

Digitized by Google

çaise, depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV (ouvrage touffu et confus où il y a cependant beaucoup à prendre). — L'ultima dominazione austriaca e la liberazione del Veneto nel 1866 (important). — *Sebastiano Rumor.* Bibliografia storica della città e provincia di Vicenza (excellent). — *D. Vitaliani.* Contributo alla storia della Lauda sacra nel Veneto (bon). — *J. K. Fotheringham.* Marco Sanudo, conqueror of the Arcipelago (bon). = T. XXXIV, 1re partie, juillet-septembre. Eugenio MUSATTI. Le principat vénitien (quelques observations sur l'office de doge, surtout au XIVe et au XVe siècle). — Augusto SERENA. Le synode des ermites augustins à Trévise en 1526 (documents inédits sur ce synode, dont aucune histoire contemporaine n'a parlé. Il avait été réuni pour prendre des mesures contre l'hérésie luthérienne). — Giuseppe DALLA SANTA. Pour servir à la biographie d'un bienfaiteur de l'humanité au XVIe siècle : S. Girolamo Miani (Miani naquit vers 1486 et mourut en 1537). — Luigi RIZZOLI. Documents nouveaux sur la Monnaie de Padoue au temps des Carrare, 1381-1409. — Ricciotti BRATTI. Antonio Canova; sa vie artistique et privée; suite. — Vittorio LAZZARINI. Le diplôme original de Bérenger II et d'Adalbert pour l'abbaye de Notre-Dame de la Vangadizza (de Vérone, le 30 mai 961). — ID. Carlo Cipolla (notice nécrologique suivie d'une bibliographie qui ne comporte pas moins de 575 numéros). — A. PILOT. Trois sonnets inédits sur l'élection et la mort du doge Francisco Loredano.

28. — Nuova rivista storica. Anno I, 1917, fasc. 3, juillet-septembre. — Antonio ANZILOTTI. Du néoguelfisme à l'idée nationale; suite (les libéraux modérés de Toscane; Giuseppe Montanelli; le néocatholicisme et la « Riforma cattolica della Chiesa », publiée par Gioberti; le concept de l'État par Rosmini; les idées exposées par les Jésuites dans la « Civiltá cattolica »; la crise du guelfisme qui tend vers la politique libérale et sa signification intime). — Ettore ROTA. La responsabilité de l'Allemagne dans la politique d'encerclement; la genèse de la guerre (montre l'importance de l'année 1898, où l'Europe bifurqua en deux camps distincts : le groupe germanique, agressif, querelleur, absolutiste, et le groupe celto-romano-slave, conciliateur, pacifiste et libéral. A cet instant s'arrêtent les triomphants débuts de Guillaume II; sa politique sera toujours plus envahissante, « mondiale », mais incohérente. Il ne put faire accorder sa « Weltpolitik » avec la « Weltœkonomie »). — Ettore BIGNONE. Le sophiste Antiphon et le problème de la sophistique dans l'histoire de la pensée grecque (à propos d'un important fragment d'Antiphon publié dans les papyrus d'Oxyrhynchus). — Rodolfo MONDOLFO. Esprit révolutionnaire et sens historique. — Un livre italien sur l'histoire du Bas-Empire et le haut moyen âge (celui de *F. Gabotto* : Storia dell' Italia occidentale nel medio evo, publié en 1911; livre d'un érudit de premier ordre et qui, cependant, a passé presque inaperçu en Allemagne et, par conséquent, aussi en Italie). = Fasc. 4, 1917, octobre-

Digitized by Google

décembre. — Giulio URBINI. L'architecture civile à Florence jusqu'au XVIe siècle. — Angelo OTTOLINI. La seconde république cisalpine, 2 juin 1800-14 février 1802 (rentrée de Bonaparte à Milan le 2 juin 1800 et organisation de la République cisalpine; premiers moments d'enthousiasme; retour des déportés et des bannis. Premiers symptômes d'opposition à une politique fort dissemblable de celle des Jacobins en 1797. A suivre). — Ettore ROTA. Rationalisme et histoire. Relations intellectuelles entre l'Italie et la France avant et après la Révolution française; suite (le problème politique et social de l'Italie à la lumière du rationalisme encyclopédique; la question religieuse pendant la période républicaine; le problème national à la lumière du positivisme historique et la réaction antifrançaise de Vincenzo Coco). — C. BARBAGALLO. Georges Platon (la vie et les œuvres de ce profond connaisseur des doctrines économiques, mort en février 1917. Sa critique du marxisme; influence exercée sur ses idées par les doctrines de Le Play. Bibliographie de ses œuvres). = C.-rendus : *Raffaele Ciasca*. L'origine del programma per l'opinione nazionale italiana (bonne étude sur les origines du Risorgimento). — *L. Halphen*. L'histoire en France depuis cent ans (excellent). = Anno II, 1918. [A partir de la présente année, cette revue paraît tous les deux mois.] G. FRACCAROLI. Philologie et littérature (proteste contre l'excès de la méthode allemande surtout en matière de philologie; l'enseignement et la science doivent former des hommes avant de produire des pédants). — Giosué MALIANDI. De la situation actuelle des études d'histoire religieuse (surtout en Italie). — Guido PORZIO. La plus ancienne aristocratie de Corinthe : les Bacchiades; suite. — C. B. Au sujet de l'œuvre historique de Pasquale Villari. — G. LAZZERI. Une histoire de Belgique (celle de Jules Destrée). — Giosué MALIANDI. Études italiennes d'histoire religieuse (à propos de l'ouvrage de *Ficarra* : la Posizione di S. Girolamo nella storia della cultura). — C. B. Une initiative de l'École papyrologique de Milan (cette école, fondée en 1912, se propose de publier régulièrement sous forme de brochures des textes tirés des papyrus, avec introduction, commentaire, bibliographie et lexique). — Fr. GUGLIELMINO. Un procès philologique et historique (résume un vif débat qui a récemment mis aux prises dans la presse italienne Ettore Romagnoli et Corrado Barbagallo et les philologues de l'école florentine, accusés de dilettantisme, de légèreté, etc.). = Fasc. 2. G. SALVEMINI. Pasquale Villari (notice nécrologique approfondie). — Giuseppe RENSI. Le concept de l'histoire de la philosophie (réagit vivement contre les conceptions et les méthodes allemandes, contre l'influence excessive de l'hégélianisme, contre l'école de B. Croce, de Gentile et de leurs partisans). — E. ROTA. Rationalisme et histoire; suite (le problème de l'école et de la liberté nationales à la lumière du positivisme historique). — De la manière d'écrire l'histoire (lettre de Louis Halphen sur les excès de la méthode critique, en réponse à certaines objections de C. Barbagallo, et réponse de ce dernier. Ces deux émi-

Digitized by Google

[illegible] pour dénoncer les abus de la méthode [illegible] livre d'histoire économique (celui de [illegible] monetari o bancari nei secoli XVII e XVIII.

[illegible] — [illegible] italiana. Vol. IX, 1917, fasc. 1, janvier- [illegible] Hierarchia Ordinis Praedicatorum [illegible] du septième centenaire de la [illegible] — G.-B. *Mannucci*. Pienza; i suoi [illegible] monographie sur un petit centre [illegible] d'Æneas Sylvius Piccolomini, [illegible] Episcopi (doit être identifié avec [illegible] de Pistoia). — *A. Canes-* [illegible] intéressant pour l'his- [illegible] Sienne). — *B. Mattiauda*. [illegible] origine ligure (insuffisant; [illegible] mastique). — *D. Bizzarri*. [illegible] comunale (bon). [illegible] della vita di Agnolo [illegible] *masini*. Nota critica [illegible] Machiavelli (beaucoup de [illegible] de Machiavel). [illegible] la Rinascenza [illegible] Piemonte 1517-1580 [illegible] *go* et *A. Favaro*. [illegible] deux volumes très [illegible] Pietro Metastaso [illegible] française et au [illegible] Gli archivi degli [illegible] Sant' Ambrogio [illegible] du XVIe). — [illegible] 40-476 [illegible] sur le [illegible] di Federico [illegible] par une copie [illegible] fondazione di [illegible] — *G. Dalla* [illegible] quattrocento [illegible] à leur [illegible] — *Ridolfo* [illegible] fut un [illegible] nouveaux, [illegible] — *A. Giulini*. [illegible] bon). [illegible] Pado- [illegible] sur les conspirations [illegible] Vesale nello [illegible] qui con-

cernent le séjour de Vésale à Pise en 1544). — Nel secondo centenario della nascità del conte Giorgio Giulini, istoriografo Milanese (deux beaux volumes publiés aux frais de la municipalité milanaise). — Publications relatives à la Révolution française et au Risorgimento. = Fasc. 3, juillet-septembre. Analecta Franciscana, sive Chronica aliaque varia documenta ad historiam fratrum minorum spectantia. T. VI : Necrologia (ce volume comprend : 1° le nécrologe du monastère de Mende de 1290 à 1790 par Clovis Brunel; 2° celui de la province de Sainte-Élisabeth de Thuringe, 1633-1910, par le P. Gallo Haselbeck; 3° celui de la province de Strasbourg par le P. Patrice Schlager; 4° celui du monastère de Liège dit de Jérusalem, 1447-1794, par le P. Ugolin Lippeus; 5° celui des frères de l'Observance de Raguse par le P. Benvenuto Rode). — *A.-R. Scarsella.* Annali di S. Margherita Ligure; t. II (fin de cette estimable monographie, 1734-1863). — *G. Bistort.* La repubblica di Venezia dalle trasmigrazioni nella laguna fino alla caduta di Constantinopoli (bon résumé). — *Clarence E. Boyd.* Public libraries and literary culture in ancient Rome (utile recueil des rares notices que nous possédons sur les vingt-huit ou vingt-neuf bibliothèques publiques qui existaient à Rome au temps de l'Empire romain). — *P. Guidi.* Gli antichi vescovi di Lucca (bon). — *A. Mathis.* Il pontefice Benedetto IX (étude scrupuleuse des sources; l'auteur, qui est un Jésuite et qui écrit dans la « Civiltà cattolica », fait preuve d'une assez grande largeur d'esprit; il en veut surtout à Gregorovius, mais sa critique n'est pas toujours sûre). — *F. Pimpinella.* Gelasio II (le pape Gélase appartient à une famille noble de Gaëte, celle de Coniulo). — *E. Perricone.* La tomba porfirea di Ruggiero II, primo re di Sicilia (bon). — *A. Tallone.* Tomaso I, marchese di Saluzzo, 1244-1296 (excellente biographie). — *L. Fumi.* Eretici e ribelli nell' Umbria (beaucoup de détails et d'idées sur l'histoire religieuse et politique de l'Ombrie où l'influence franciscaine fut si forte. Excellent complément à l'œuvre magistrale de F. Tocco). — *G. La Mantia.* Su i più antichi capitoli della città di Palermo dal sec. XII al XIV (bon). — *A. Serafini.* Girolamo da Carpi, pittore e architetto Ferrarese, 1501-1556 (bon). — *P. Franciosi.* Maestro Antonio da Sammarino orafo e politico del Rinascimento, e la storia della repubblica 1480-1530 (monographie très détaillée sur maître Antonio Fabri, de Saint-Marin, 1450-1522, orfèvre et diplomate; appendice de documents utile pour l'histoire de la République). — *A. de Pellegrini.* Genti d'arme della repubblica di Venezia. I condottieri Porcia e Brugnera, 1495-1797 (bonne histoire de quinze des familles de Terre ferme qui ont fourni des condottieri à la République). — *Giov. Sforza.* Un viaggio attraverso i Balcani nel 1575 (relation composée par Carlo Ranzo, gentilhomme de Verceil, qui accompagna Jacques Soranzo dans son ambassade auprès du sultan Mourad III). — *W. Boulting.* Giordano Bruno; his life, thought and martyrdom (bon; à noter ce qu'il dit de Bruno lors de son séjour en Angleterre et de ses idées sur les institutions anglaises). — *A. Favaro.*

Digitized by Google

I successori di Galileo nello studio di Padova fino alla caduta della Repubblica (excellent). — *E. Verga.* Il comune di Milano e l'arte della seta dal sec. XV al XVIII (important). — *U. Benassi.* Guglielmo Du Tillot; un ministro riformatore del sec. XVIII (bon). — *Giulio Natali.* Idee, costumi, uomini del Settecento (important). — *Lide Bertoli.* La fortuna del Petrarca in Francia nelle prima metà del sec. XIX (bon). — *P. Silva.* La monarchia di Luglio e l'Italia (important; condamne la politique extérieure du gouvernement de Juillet qui, se séparant de l'Angleterre, finit par s'associer à la politique italienne de Metternich; il perdit par là toute influence auprès des libéraux et patriotes italiens, qui avaient fondé de grands espoirs sur le roi des Barricades). = Fasc. 4, octobre-décembre. *C. Barbagallo.* Il materialismo storico (très bon résumé). — *G. Landini.* Il codice Aretino 180 : Laudi antiche di Cortona (excellente description d'un manuscrit provenant de la « Fraternità de' Laici » d'Arezzo; publie 22 « laudi » encore inédites). — *Id.* Appunti di critica storica per l'origine e la vita delle fraternità laicali in Italia (important; montre l'influence considérable exercée par le mouvement franciscain sur la création de ces associations fraternelles). — *Ugo Mioni.* La sacra liturgia (ouvrage de vulgarisation pure). — *F. Giannini.* Storia della Polonia e delle sue relazioni con l'Italia (trop de noms et trop de textes; l'histoire de la Pologne s'en dégage mal). — *J. Luchaire.* Les démocraties italiennes (remarquable synthèse de psychologie historique). — *A. de Marchi.* Le antichi epigrafi di Milano (recueil complet des inscriptions milanaises depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, suivi d'études archéologiques déjà publiées ailleurs, mais réunies ici pour la première fois). — *E. Buonaiuti.* Sant' Agostino (dans ses Confessions, saint Augustin s'est proposé de défendre un système théologique; c'est donc avec précaution que ce livre doit être lu. Les auteurs contemporains de saint Augustin nous apprennent plus de choses certaines sur sa transformation intellectuelle et morale). — *P. Lugano.* San Columbano, monaco e scrittore, 542-615 (très bonne étude par le P. Placido Lugano, bénédictin de Montoliveto, directeur de la Rivista storica benedettina, pour fêter le treizième centenaire de la mort du célèbre missionnaire irlandais). — Chartularium Studii Bononiensis. Documenti per la storia dell' Università di Bologna. T. III (ce volume contient les chartes contenues dans les archives du monastère de Saint-Étienne à Bologne; c'est là que sont conservés les plus anciens documents relatifs à l'Université). — *P. Torelli.* Studi e ricerche di diplomatica comunale (bonne étude sur les notaires communaux dans l'Émilie et le pays lombard-vénitien). — *A. Favaro.* Di un tentativo per procurare una nuova emigrazione di scolari dallo Studio di Bologna a quello di Padova intorno alla metà del secolo XIV (curieux; deux autres études sur le même sujet accompagnent celle-ci). — *A. Renaudet.* Préréforme et humanisme à Paris, 1494-1517 (excellent). — *Giuseppe Della Santa.* Commerci, vita privata e notizie politiche dei giorni della lega di Cambrai (d'après la

Digitized by Google

correspondance des frères Merlini). — *Id.* Per la biografia di un benefattore dell' umanità nel' 500 (apporte quelques précisions pour la biographie de Girolamo Miani, patricien vénitien, fondateur de la Congregazione Somasca; il naquit vers 1486). — *Ingold.* Bénévent sous la domination de Talleyrand et le gouvernement de Louis de Beer, 1806-1815 (bon). — *Fr. Guardione.* Gioacchino Murat in Italia (fait beaucoup trop vite; nombreuses erreurs qui portent non seulement sur des détails, mais sur des faits généraux d'histoire italienne). — *P. Orsi.* Gli ultimi cento anni di storia universale, 1815-1915, t. II (bon manuel). — *A. Baretta.* Le società segrete in Toscana 1814-1824 (intéressant). — L'ultima dominazione austriaca e la liberazione del Veneto nel 1866 (recueil de divers mémoires réunis sous les auspices du Nuovo Archivio veneto pour célébrer le cinquantenaire de la délivrance de Venise).

ORIENT.

30. — Le Monde slave. 1917, septembre-octobre. — P. DE SOKOLOVITCH. Un appel serbe aux Russes (écrit en réponse à la fameuse déclaration russe sur les buts de la guerre). — A. MEILLET. Le petit russe et le grand russe (classement généalogique des principaux dialectes slaves et notamment des deux groupes grand russe et petit russe, d'après leurs caractères phonétiques). — Pierre CHASLES. La question ukrainienne et le principe des nationalités. — Émile HAUMANT. La crise pacifiste de Russie. — Louis EISENMANN. Le problème slave dans la crise européenne; fin (les Alliés ont promis à la Russie de ne pas la trahir, de ne pas faire la paix à ses dépens. « A travers la Russie, c'est à tout le monde slave qu'est faite cette promesse. De ce monde slave, l'honneur et l'intérêt à la fois interdisent aux Alliés d'abandonner aux Allemands la moindre parcelle, car la guerre n'a que trop montré le danger de l'hégémonie germanique sur le slavisme et l'importance capitale de la liberté du monde »). — Hubert PERNOT. Un ambassadeur allemand à Constantinople en 968 (Liudprand, évêque de Crémone, d'après le rapport qu'il adressa à l'empereur Otton Ier et l'étude de G. Schlumberger sur Nicéphore Phocas). — E. DENIS. Les Lettons. (résumé et critique d'une conférence d'Émile Doumergue). — V. KLOFAČ. Souvenirs de prison (arrêté en 1915; enfermé à la « Tour de la mort » à Vienne; libéré en 1917). = Novembre. E. DENIS. La Bulgarie et la diplomatie alliée (notre diplomatie s'est laissé duper par la propagande bulgare; elle a cru que la Macédoine était bulgare, alors que les savants ont prouvé qu'elle est serbe. Trompée par la presse cobourgeoise, elle s'est faite la complice inconsciente des ambitions bulgares. D'ailleurs la Macédoine n'est pour les Bulgares qu'un moyen : le vrai but est d'obtenir l'hégémonie dans les Balkans; afin de l'atteindre, le tsar Ferdinand a su jouer de tous les moyens : hypocrisie, trahison; nos diplomates ont fermé les yeux à l'évidence et persisté à croire que jamais la Bulgarie ne romprait avec la Russie, ne tournerait le dos

Digitized by Google

aux Alliés). — Jacques DE COUSSANGE. La question finlandaise (comment l'a posée l'inintelligente tyrannie des tsars; comment les Finlandais ont tenté de la résoudre depuis la guerre et la Révolution russe. Actuellement, en Finlande comme en Russie, c'est l'anarchie qui l'emporte). — Louis MARIN. Avis présenté au nom de la Commission du budget sur le projet de loi portant approbation de la convention sur l'éducation des Serbes en France signée à Corfou, le 4 novembre 1914, entre la France et la Serbie (annexe du *Journal officiel* au procès-verbal de la Chambre des députés, séance du 7 juin 1917). — Memorandum présenté par les délégués socialistes yougoslaves au Comité hollando-scandinave de Stockholm. — V. KLOFAČ. Souvenirs de prison; suite. = C.-rendus : *Louis Leger*. Le panslavisme et l'intérêt français (important. E. Denis rend un chaleureux hommage aux efforts prodigués depuis un demi-siècle par l'auteur pour la connaissance de la langue, de la littérature et des peuples slaves en France). — *F. W. Fœrster*. Das œsterreichische Problem vom ethnischen und staatspædagogischen Standpunkte; 2e édit. (ouvrage d'un sentiment très élevé; mais comment croire possible aujourd'hui une Autriche fédéraliste où chaque grande race serait représentée selon son importance et ses intérêts?). — *Grégoire Yakchitch*. L'Europe et la résurrection de la Serbie; 2e édit. (thèse de doctorat d'Université présentée à Paris en 1907 et qu'il était plus utile que jamais de rééditer). — *Bain* et *Miladinovitch*. Précis d'histoire serbe (bon). = Décembre. E. DENIS. La révolution russe et la France (« la France de 1789 et la démocratie russe de 1917 sont sorties des mêmes origines, elles s'inspirent des mêmes programmes, elles ont la même mission qui est de museler la guerre et d'introduire plus de justice et de douceur dans les relations des hommes et des peuples. Si elles se séparaient, un grand cri de détresse traverserait la terre et le voile du temple de l'avenir se déchirerait »). — D. DRAGHICESCO. L'intervention roumaine dans la guerre mondiale (ses raisons et ses conséquences). — Henri GRAPPIN. Les organisations politiques polonaises. — Andriya RADOVITCH. Le Monténégro et ses tendances nationales (le Monténégro doit s'unir à la Serbie; « cette union formera la base d'un nouvel état qui, englobant tous les Serbes, Croates et Slovènes, opposera un rempart puissant à la poussée germanique vers l'Orient »). — E. DENIS. L'armée tchèque (commmentaire historique du décret promulgué par le président de la République française le 16 décembre 1917, décret qui crée et organise une armée nationale de Tchécoslovaques). — Le discours du comte Czernin à la Délégation hongroise (traduction intégrale de ce discours sur le texte donné par la *Neue freie Presse* du 7 décembre 1917). = C.-rendus : *Sidney Whitman*. Things I remember; the recollections of a political writer in the capitals of Europe (intérêt médiocre de ces souvenirs; à noter cependant un récit assez coloré des journées révolutionnaires de Varsovie et de Moscou en 1905). — Les dangers mortels de la Révolution russe (livre d'une lecture très pénible et très ins-

Digitized by Google

tructive à la fois, notamment en ce qui concerne la question agraire, les allogènes et le fédéralisme). = Tome II, 1918, janvier. Édouard WORONIECKI. Le martyre des Polonais de Prusse (expose les pratiques récentes de l'administration prussienne en ce qui concerne la proscription de la langue polonaise, le service militaire, la justice, l'école, la religion, les réunions publiques et les associations, les manifestations de l'art et de la pensée, la vie rurale et urbaine. Le système antipolonais de la Prusse « crée des lois iniques pour étouffer la nationalité polonaise »). — Louis JOUSSERANDOT. Pouckhine en France; I (traductions françaises de ses œuvres, en prose et en vers). — Ch. QUÉNET. Tchaadaev et les « Lettres philosophiques »; I (biographie de cet écrivain qui fut à longue distance un des promoteurs de la Révolution russe. Né vers 1794, aristocrate, libéral et franc-maçon, il quitte la Russie en 1823 et visite l'Europe occidentale lorsqu'elle était en plein romantisme. Il rentre à Moscou en 1828). — P. G. LA CHESNAIS. Les bolcheviks (parle surtout de Lénine, de ses idées et de son influence prédominante). — Franco CVJETIŠA. La presse italienne et les discours de M. Lloyd George et du président Wilson (critiques assez vives de ces discours qui ménageaient l'Autriche-Hongrie et, par là même, compromettaient les espoirs les plus exaltés de l'Italie). — V. KLOFAČ. Souvenirs de prison; suite. — Marguerite R. DENIS. Ouvrages essentiels en français sur la Pologne. = C.-rendus : *E. Pittard.* La Roumanie (œuvre de bonne vulgarisation). — *Dragomir Pétronievitch.* Les cathédrales de Serbie (travail intéressant, mais peu exact dans le détail et par trop dénué d'esprit critique). — *Étienne Fournol.* De la succession d'Autriche. Essai sur le régime des pays autrichiens avant, pendant et après la guerre (remarquable de clairvoyance et de pénétration; un peu flottant parfois et pas assez nuancé).

31. — **La Nation tchèque.** 3e année, 1917 [Avec ce numéro, la *Nation tchèque* se transforme sous une nouvelle direction, celle d'Édouard Beneš, qui succède à Ernest DENIS. Cette revue paraîtra désormais en livraisons bimensuelles in-8°]. N° 1, 1er juin 1917. — E. DENIS. La manœuvre autrichienne et la paix séparée (« la seule pensée d'une négociation séparée avec le gouvernement de Vienne équivaudrait pour nous à une défaite grave; fin dans le numéro suivant »). — Albert MATHIEZ. L'ancienne rivalité austro-prussienne (depuis la conquête de la Silésie par la Prusse au XVIIIe siècle; mais la rivalité n'a jamais été qu'une question de préséance; au fond les deux empires sont unis et ce serait chimère que de vouloir chercher à briser leur entente). — Comment on juge notre action [celle des Tchèques] en Allemagne (analyse le numéro de mars 1917 d'une revue pangermaniste « Der Türmer », article de Ch. Hermann). = 15 juin-1er juillet. L. E. Qu'est-ce que l'Autriche-Hongrie? (« L'Autriche-Hongrie, c'est une dynastie qui, par sa diplomatie, a fait sa monarchie en Europe et, par son armée, l'a maintenue contre ses peuples ». Les peuples opprimés sont au moins les trois cinquièmes de la population; ils veulent la

Digitized by Google

destruction de la monarchie et leur affranchissement). — P. DE QUIRIELLE. Les buts de guerre et le droit des peuples (réponse au questionnaire rédigé par une commission hollando-scandinave et qui devait servir de base à la conférence de Stockholm. La réponse a été donnée par avance dans la note du 10 janvier. Il faut s'y tenir et, d'ailleurs, il est oiseux de discuter sur des buts que la guerre déplace constamment). — Le manifeste révolutionnaire des écrivains tchèques (celui du 19 mai 1917). — L'ouverture du Reichsrat de Vienne (le 30 mai 1917. Violente opposition des députés slaves; consternation des Allemands, qui se retournent contre les Tchèques). = 15 juillet-1er août. Andrea TORRE. La Bohême, l'Europe centrale et l'Italie (préface à un volume qu'Édouard Beneš vient de faire paraître à Rome sous le titre : « La Bohême contre l'Autriche-Hongrie »). — E. B. Le socialisme autrichien, le Congrès de Stockholm et la question d'Autriche-Hongrie; fin le 15 août. — Comment l'Autriche-Hongrie traite ses nations (publie une lettre d'un Ruthène qui a été arrêté le 31 août 1914 et déporté dans un camp de concentration près de Gratz en Styrie). = 15 août. H.-W. STEED. La Bohême, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne (préface au livre d'E. Beneš déjà mentionné plus haut). = 1er septembre. E. DENIS. Le pape et la paix; fin en octobre (important). — St. OSUSKY. La politique extérieure magyare avant la guerre (montre que, depuis 1848, depuis Kossuth, l'intérêt politique a toujours poussé les hommes d'état hongrois à l'alliance avec la Prusse). = 1er octobre-15 octobre. T.-G. MASARYK. La guerre mondiale et le problème des petites nations (discours prononcé à Kiev, le 19 juillet 1917, devant les Tchécoslovaques; « nous demandons la liberté et l'indépendance de notre nation, comme nous réclamons la liberté et l'indépendance pour les Polonais, les Yougoslaves et toutes les nations civilisées et conscientes en général. Nous revendiquons une Europe libre, une humanité librement organisée; c'est notre programme tchèque, notre programme démocratique »). — A. DUBOSCQ. L'opinion magyare et les nationalités.

SUISSE.

32. — Bibliothèque universelle et Revue suisse. 1917, août. — Henry TARDENT. Le rôle de l'Australie dans la guerre actuelle. — Lorenzo d'ADDA. Enseignements des anciennes guerres. Rome et Carthage. — Th. C. BUYSE. Le régime prussien en pays conquis. Le Slesvig danois, de 1864 à 1916; 3e et dernière partie (suite d'édifiants témoignages réunis sous les rubriques suivantes : arrestations arbitraires, le crime de danophilie, les options. Régime inquisitorial et vexatoire, c'est le dernier mot de la politique prussienne à l'égard des infortunés Slesvigois). — J. MARION. Un peuple pacifique et son évolution morale sous l'influence de son élite; fin (de nombreuses citations tirées d'auteurs allemands montrent comment les professeurs, les écrivains, les poètes et les prédicateurs de l'Allemagne ont « exalté

Digitized by Google

les beautés de la guerre et la mission divine de l'Allemagne »). = Septembre. Henry TARDENT. Le rôle de l'Australie dans la guerre actuelle; suite. — André LANGIE. De la cryptographie (quelques notions sur l'histoire des écritures secrètes). — E. DERIAZ. Le règne de Nicolas II (il ne fut qu'un tissu de contradictions et de défaillances morales et politiques. « L'autocratie n'a rien su prévoir ni préparer; elle n'a laissé derrière elle que délabrement et désorganisation »). = Octobre. C. S. STREET. Le caractère anglais. — Benjamin VALOTTON. Roger Allier (touchante biographie d'un jeune lieutenant de chasseurs alpins qui, blessé à la bataille de Saint-Dié le 25 août 1914, fut fait prisonnier par eux et achevé de vingt blessures au crâne). — Louis LEGER. Les prisonniers de guerre français en Allemagne sous la Révolution (d'après les Mémoires de Louis Mézières; mobilisé en 1794, fait prisonnier dès le début de sa première campagne, échangé quinze mois après; plus tard instituteur à Vailly-sur-Aisne). — Henry TARDENT. Le rôle de l'Australie dans la guerre actuelle; suite et fin (le Labour party et le referendum pour la conscription militaire). — André LANGIE. De la cryptographie; suite et fin. = Novembre. Lorenzo D'ADDA. Où en est la guerre? — J. DE MESTRAL-CAMBREMONT. Le sentiment religieux dans les lettres du front. — Édouard BLASER. La neutralité de l'opinion publique et de la presse suisse. A propos d'une conférence faite par M. Hermann Schoop à la section zuricoise de la Nouvelle Société helvétique (analyse cette conférence qui avait pour objet de montrer que la plupart des journaux alémaniques se sont mis, dès le début de la guerre, à la remorque de la presse allemande; s'ils y sont restés, c'est que, convaincus du triomphe final de l'Allemagne, ils se rangent d'avance, héroïquement, du côté des plus forts; M. Schoop a résumé en outre un livre du prof. Oltramare qui accuse la presse romande de se mettre, de son côté, à la remorque de l'opinion française. Le seul journal vraiment neutre est *La Nouvelle gazette de Zurich*, qui glisse parfois vers l'Entente, au moins en ce qui concerne les origines de la guerre. En somme, les Suisses sont encore moins pour les Français que contre les Allemands; c'est leur manière d'affirmer leur neutralité). — Louis LEGER. Les prisonniers de guerre français en Allemagne sous la Révolution; fin. = Décembre. Lorenzo D'ADDA. Où en est la guerre? Les événements d'Italie; suite et fin (fréquentes réminiscences de l'histoire romaine). — Carlo WEHRLIN. L'activité italienne (réorganisation économique du pays depuis la guerre et propagande à l'étranger). — Maurice VERNES. Ernest Naville et le rapprochement entre les confessions chrétiennes. = 1918, janvier. E. LAUR. Les problèmes économiques l'avenir de notre peuple. = Février. Louis LEGER. Les Roumains de Transylvanie (d'après un ouvrage de Mircea Sirianu intitulé : La question de Transylvanie et l'unité politique roumaine, 1916). — R.-W. d'EVERSTAG. Le règne de l'avion. — A. GUILLAND. Chronique allemande (signale le tome III de la correspondance de Treitschke, publiée par Max Cornicelius. Il s'en dégage une idée fort

Digitized by Google

différente de celle qu'on se fait en France du fameux historien allemand : il n'était pas un chauvin fanatique, mais un impérialiste, qui voulait l'unité de l'Allemagne sous l'hégémonie prussienne. Parle aussi du bicentenaire de Winckelmam, qui a été célébré le 9 décembre 1917; « avec Gœthe, il est le grand esprit cosmopolite de la patrie allemande »). = Mars. Sidney WEBB. Le commerce mondial après la guerre. — Mme Émile OLLIVIER. La vie d'Émile Ollivier (détails sur les jeunes années du futur ministre, d'après de nombreux témoignages fournis par des personnes aujourd'hui disparues). — Antoine GUILLAND. Chronique suisse allemande (à noter un résumé de la vie d'Ilg, le grand ingénieur de Ménélik et le créateur de l'Éthiopie moderne). = Avril. Mme Émile OLLIVIER. La vie d'Émile Ollivier; suite et fin : l'adolescence (élève de Sainte-Barbe et de Louis-le-Grand, Émile devient bachelier en 1841, commence ses études de droit et donne, à peine âgé de seize ans, des leçons pour vivre. Influence exercée sur lui par Pierre Leroux; manifestation qu'il organise contre l'abbé Dupanloup et pour défendre la mémoire de Voltaire. Quelques lettres de lui à son père et à ses frères en 1845). — P. V. GERBER. Le calendrier universel et invariable (préconise le système imaginé par le mathématicien genevois Grosclaude, mort en 1916, système auquel adhéra le congrès universel des Chambres de commerce à Londres en 1910). — Antoine GUILLAND. Chronique allemande (de quelques travaux allemands sur le remaniement de la carte européenne en vue de constituer une nouvelle « Mittel-Europa », sur la création d'une « Mittel-Africa » allemande. Reproduit une déclaration du général von Libert, un des plus notoires chefs du parti pangermaniste : « Notre formule doit être : la force avant le droit. Il ne faut faire appel à aucune sentimentalité, à aucune humanité; il ne faut avoir recours qu'à la brutalité... Il faut que la France paie jusqu'à ce qu'elle soit saignée à blanc »).

33. — Indicateur d'histoire suisse. Nouvelle série, t. XIV, 1916. — R. DURRER. Note sur le développement des traditions nationales (suite; fragments de la chronique de G. Suter, 1549). — A. BOISSIER. Le culte de Diane en Suisse et l'origine du *Fraumünster* à Zurich. — E.-A. GESSLER. La cotte de mailles du Musée historique de Lucerne (une tradition ancienne l'attribue au duc Léopold d'Autriche et au butin de Sempach). — C. BRUN. Bulletin d'histoire : travaux relatifs à la Suisse allemande et italienne (1915-1916). — D. LASSERRE. La Suisse et Genève en 1582, d'après les documents des archives de Zurich et de Lucerne (épisode de la lutte séculaire entre Genève et la Savoie; le secours armé accordé par les cinq cantons de la Suisse centrale au duc Charles-Emmanuel, en vue d'un coup de main sur Genève, alliée des Bernois, faillit déchaîner la guerre civile entre les confédérés; il en résulta une aggravation du conflit entre les deux groupes confessionnels de la Suisse). — F. JECKLIN. Anniversaires fondés par les cordonniers, tanneurs et bouchers à Saint-Martin de Coire (ils montrent la confrérie à l'origine des corporations de métier). —

Digitized by Google

L. BRENTANI. L'attaque de Bellinzona par les Uranais en 1439, d'après les procès-verbaux du conseil de cette ville. — E. FAPPOLET. L'étymologie du mot *huguenot* (conclut comme M. Ganchat dans la note du Jahrbuch, analysée ci-dessous, en faveur de l'origine genevoise de ce mot dérivé de l'allemand *Eidgenoss* et admet, avec le *Dictionnaire* de Hatzfeld-Darmesteter, le passage de « eiguenot » à « huguenot » sous l'influence du nom propre Hugues, en expliquant celle-ci par le rôle politique de Besançon Hugues dans la lutte pour l'indépendance politique de Genève). — P. BLUMER. Contribution à l'histoire du comté de Zurich (détaché vers 820 de l'ancien Thurgau; discute les conclusions d'une thèse récente, de M. Ch. Speidel, en ce qui concerne les droits des Kibourg et des Habsbourg dans ce territoire). — Bulletins d'histoire. C. BRUN. Travaux récents relatifs à la Suisse allemande et italienne (1916); P.-E. MARTIN. Publications historiques de la Suisse romande (1916, 1er semestre). — G. MEYER VON KNONAU. Discours d'ouverture de l'assemblée générale de la Société suisse d'histoire, à Soleure, le 26 septembre 1916. — C. BENZIGER. Les relations entre le Danemark et la Suisse (s'attache surtout à mettre en lumière l'activité, dans les domaines scientifique et littéraire, économique et artistique, de quelques Suisses qui s'établirent en Danemark dès le XVIIe siècle et les liens créés par les voyageurs de l'un et l'autre pays). — F. AUBERT. Pictet de Rochemont en Angleterre 1787, d'après la relation de voyage de Prevost-Dassier (montre l'importance de ce voyage, où le futur diplomate genevois et fondateur de la *Bibliothèque britannique*, au moment de quitter le service de France pour rentrer dans la vie privée, étudia avec son père, le physicien Marc-Auguste Pictet, les institutitions agricoles, industrielles et philantropiques de l'Angleterre). — F. BURCKHARDT. Bibliographie méthodique des travaux relatifs à l'histoire suisse, année 1915. = T. XV (1917). H. MERCIER. La Suisse et le Congrès de Bade, 5 juin-7 septembre 1714, d'après les sources diplomatiques françaises (récit vivant — composé surtout à l'aide des dépêches du comte du Luc, ambassadeur en Suisse et premier plénipotentiaire français — de ce Congrès où fut ratifié le traité de Rastadt et des intrigues qui s'y nouèrent, par les soins de du Luc et du légat Passionei, pour rétablir en Suisse, en faveur des cantons catholiques, la situation territoriale antérieure à la paix d'Aarau de 1712; en appendice, une lettre intéressante de Louis XIV, qui s'oppose à l'idée d'une intervention armée en faveur des cantons catholiques). — Th. FOËX. Un épisode des relations de Genève avec la Savoie : le château de Bellerive, 1666-1700 (la construction, sur la rive savoyarde du lac, non loin de Genève, d'un port et d'un entrepôt, destinés à détourner de Genève le sel et d'autres marchandises de transit, fit craindre aux Genevois la ruine de leur commerce; ils réussirent à inquiéter les Bernois en insistant sur le caractère militaire du nouvel établissement jugé par eux contraire au traité de Saint-Julien. Appuyée par les cantons protestants et neutres, Berne

Digitized by Google

négocia longuement avec le duc de Savoie; après la mort de Charles-Emmanuel II, la Savoie renonça à développer le port de Bellerive qui resta un simple entrepôt de sel). — Bulletins d'histoire. C. BRUN. Suisse allemande et italienne (1916-1917); P.-E. MARTIN. Suisse romande (1916, 2e semestre). — E. DÜN. La signification de la bataille de Morgarten (partant de cet événement qui assura, en 1315, l'existence de la Confédération, l'auteur étudie dans ses grands traits, dès l'origine jusqu'aux guerres de Bourgogne et de Souabe, le conflit séculaire entre les Suisses et la maison de Habsbourg, entre le principe démocratique et républicain, d'une part, et le principe féodal et monarchique, de l'autre; il présente sous une forme et avec des vues nouvelles les éléments et les phases successives de cette lutte). — Ch. GILLIARD. Pierre de Savoie a-t-il institué les États de Vaud? (s'il faut chercher au XIIIe siècle les origines de cette institution, il ne semble pas qu'elle ait été régulièrement constituée avant le milieu du XIVe). — G. MEYER VON KNONAU. Discours d'ouverture de l'assemblée générale de la Société suisse d'histoire, à Beromünster, le 10 septembre 1917. — E. CORNAZ. Les États de Vaud à la fin du XIVe siècle (1385-1399; rôle politique, organisation et attribution de ces États, formés alors des seuls représentants des villes vaudoises).

34. — Jahrbuch für schweizerische Geschichte. T. XLII, 1917. — E. BAHLER. L'expédition de corps francs en Savoie, en septembre 1689, sous les ordres de J.-J. Bourgeois, de Neuchâtel (formée de religionnaires : Vaudois du Piémont, Français, Neuchâtelois, etc., elle suivit de près la « glorieuse rentrée », dans leurs vallées, des Vaudois commandés par H. Arnaud. Insuffisamment préparée et mal commandée, cette seconde expédition aboutit à un complet échec : six jours après la traversée du Léman, les bandes indisciplinées de Bourgeois refluèrent sur le territoire genevois et furent transportées à Coppet. Le gouvernement bernois, qui n'avait pas su ou pas voulu empêcher cette entreprise, fit retomber, sur celui qui la conduisait, la faute des véritables instigateurs; Bourgeois fut décapité. L'auteur a utilisé les documents des archives bernoises et les copies, conservées aux Archives fédérales, des agents de Louis XIV en Suisse et à Genève; il a ignoré que la plupart de ces dépêches ont été publiées *in extenso* par M. L. Cramer dans le *Bulletin de la Société d'histoire vaudoise*, no 32, Forre Pellice, 1914). — W. OECHSLI. Des noms donnés à l'ancienne Confédération et aux divers éléments qui la composaient (seconde partie consacrée à l'étude des noms portés par l'ensemble de la Confédération : *Eidgenossen* et *Eidgenossenschaft*, où l'auteur montre en passant qu'il existait un parti centralisateur et un parti fédéraliste dès la première moitié du XVe siècle et que le sentiment national, si vif à cette époque et encore si fort chez Zwingli, reçut un coup terrible lors du schisme confessionnel; *Confederati* et *Confederatio*, *Liga*, *Bund*, *Ligues*, ce dernier terme étant le plus usité dans les relations de la France avec les Suisses au XVe et au XVIe siècle; *Helvetii*, *Hel-*

Digitized by Google

vetia, *Corps helvétique*, d'un nom antique, relevé par les humanistes du XVe siècle et dont l'usage devint surtout fréquent au XVIIIe siècle; *Schweiz* et *Schweizer*, du nom d'un des premiers cantons, appliqué par extension, dès le XIVe siècle, à l'ensemble des confédérés; employé d'abord, en mauvaise part, par les adversaires des Suisses, il fut regardé par eux comme injurieux; au XVIe siècle, l'accord unanime des nations européennes le leur imposa, mais il ne devint populaire en Suisse qu'à la fin du XVIIe siècle; dès lors, il écarta peu à peu les anciens noms ou s'associa à eux. Ce travail est fondé sur l'étude des sources les plus variées; les vues générales qu'il contient en font une contribution importante à l'histoire du développement national de la Suisse. En appendice, une note de R. L. GANCHAT, le savant directeur du Glossaire des patois de la Suisse romande, sur le mot *Huguenot*, dont l'origine, en dépit des objections de Littré et des autres étymologies qui ont été proposées, doit être cherchée dans le mot suisse *Eidgenoss*). — H. WARTMANN. Le pays saint-gallois de la Lint (excellente étude d'histoire régionale : compris entre les lacs de Zurich et de Wallenstadt, et traversé par l'ancienne voie commerciale qui de Zurich conduisait en Italie par les passages des Grisons, ce pays formait une marche entre les populations rhéto-romane et alamanique. Les couvents de Schännis et de Saint-Gall, puis les maisons de Lenzbourg, Kibourg, Toggenbourg, Rapperswil et Habsbourg se le partagèrent successivement, y faisant prospérer les petites villes de Rapperswil et de Wesen; au XVe siècle, les prétentions rivales de Zurich, d'une part, de Schwytz et de Glaris, de l'autre, sur cet important passage, furent la cause principale de la première grande guerre civile entre confédérés). — J. BERNOULLI. Le prévôt Jean de Zurich, chancelier du roi d'Allemagne Albert Ier (fait revivre, d'une manière aussi intéressante qu'ingénieuse, la figure de ce personnage dont l'origine était restée obscure et le montre s'élevant, par son propre mérite, d'une humble condition aux plus hautes fonctions du royaume : étudiant à Bologne en 1290, protonotaire, puis chancelier du roi, il assiste en 1299 à l'entrevue de Quatrevaux où son maître traite avec Philippe-le-Bel; cinq fois ambassadeur auprès du Saint-Siège, il finit par occuper, de 1306 à 1328, l'important siège épiscopal de Strasbourg).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — Dans son numéro du 16 mars 1918, l'*Illustration* a donné le fac-similé de la lettre du roi de Prusse Guillaume Ier que nous avons publiée en tête de notre précédente livraison. Nous avions pris la copie de ce document, et les deux lettres de l'impératrice Eugénie et du roi de Prusse avaient été imprimées et tirées avant que ce fac-similé eût paru. Ce n'est pas notre faute si la *Revue historique*, retardée par les circonstances, a été distribuée seulement deux semaines après l'*Illustration*. Ce fac-similé n'est du reste pas aussi net qu'on le pourrait désirer. On peut néanmoins y lire, à la quatrième ligne, les mots : « Personne plus que moi ne *déploré* », le roi ayant sans doute voulu écrire « n'ait déploré » ou « ne déplore ». On remarquera aussi la forme tout allemande de la lettre *c. Made in Germany!* D'autre part, le fac-similé n'a pu reproduire les filigranes que nous avons signalés. Notre publication et celle de l'*Illustration* se complètent.

— Georges DURUY, dont les journaux viennent d'annoncer la mort (fin mars 1918), portait avec honneur un nom illustre, cher à l'Université et à la France. Il était né à Paris en 1853, entra à l'École normale supérieure en 1872 et fut membre de l'École française de Rome. Il s'intéressa vivement à la Rome pontificale du XVIe siècle et c'est à elle qu'il emprunta le sujet de sa thèse de doctorat soutenue en 1882. Ce qui l'attacha, ce n'étaient point les institutions de l'État des papes ni le conflit religieux ni même l'éclat de la Renaissance artistique; il se laissa séduire par la forte individualité d'un ambitieux sans scrupule, ne reculant devant aucun crime, se lançant dans les intrigues les plus compliquées, le *Cardinal Carlo Caraffa* (1519-1561), qui régna véritablement à Rome pendant le pontificat de son oncle Paul IV (1555-1559) et qui périt de mort misérable au temps de Pie IV. Son livre est la résurrection, non d'une époque, mais d'un homme avec ses vertus et ses vices, sa grandeur et ses faiblesses, et ce livre est fort amusant[1]. Cette thèse de doctorat présente tout l'intérêt psychologique d'un roman : aussi bien Georges Duruy nous devait donner plus tard des romans qui ont eu un vif succès. Mais le fils de Victor Duruy, auteur de tant d'excellents manuels d'histoire qui ont été si longtemps et si justement populaires, a voulu aussi écrire des livres d'histoire pour la jeunesse; il a composé des *Biographies d'hommes célèbres* pour les

1. La thèse latine : *De pactis anno 1556 apud Valcellas indutiis*, examine la question si Henri II, en traitant avec Charles-Quint, a manqué à ses engagements envers le pape Paul IV.

Digitized by Google

écoliers de neuvième, des *Histoires de France* pour la huitième et la septième, écrites en un style clair et simple, propres à frapper l'imagination des enfants. Il a donné dans la « Bibliothèque des écoles et des familles » une bonne *Histoire de Turenne*. Nommé professeur d'histoire et de littérature à l'École polytechnique, il a fait goûter par un auditoire d'élite, mais souvent réfractaire à un enseignement « en marge » des sciences mathématiques, ses leçons d'une inspiration très élevée, animées du souffle patriotique le plus ardent. Georges Duruy croyait que le sentiment de la patrie avait diminué en France sous l'influence de la propagande socialiste et de quelques instituteurs; il s'appliqua à le relever. Dans cette intention, il écrivit le volume *l'Officier éducateur*, les préfaces qu'il mit en tête des traités d'Émile Bocquillon, de Maurice Loir, du lieutenant Roland et une série d'articles parus dans les journaux. Il lui était réservé de lier son nom à une importante publication historique. Par son mariage, il était entré dans la famille de Saint-Albin, qui détenait les Mémoires de Barras; ces Mémoires vinrent de la sorte en sa possession et, comme il le dit : « Par une ironie vraiment bien étrange de la destinée, ces Mémoires que l'un des plus mortels ennemis de Napoléon a remplis du fiel de sa longue rancune, que Barras a légués pour y mettre la dernière main, c'est-à-dire pour les rendre plus agressifs encore s'il est possible, à un ami dont il connaissait la haine passionnée contre l'Empereur, ces Mémoires restent pendant cinquante-cinq ans sans remplir leur destination de vengeance posthume et finissent par tomber entre les mains de qui? d'un admirateur de Napoléon. » Georges Duruy eut un instant l'idée de détruire ces papiers; mais il comprit son devoir envers l'histoire et le public, et il fit paraître les Mémoires en quatre volumes (Paris, Hachette, 1895-1896); pourtant, tout en remplissant son devoir d'éditeur, il sut critiquer les assertions de Barras dans ses quatre préfaces. Il a, par exemple, bien mis en relief le rôle de Bonaparte au siège de Toulon; il a prouvé que, pour de l'argent, Barras fut le complice de Bonaparte lors du coup d'État du 18 brumaire; il a élucidé d'autres problèmes controversés. Et n'est-ce point aussi une étrange fatalité qu'à la fin de ce fascicule de la *Revue historique*, où nous avons attiré l'attention sur d'autres papiers inédits de Barras, nous devions annoncer la mort de l'éditeur de ses Mémoires, qui fut, lui, un historien très probe, un excellent Français et le meilleur des patriotes? C. Pf.

— M. Paul Vidal de La Blache vient de mourir subitement, le 5 avril 1918, à Tamaris (Var), où il s'était rendu pour passer les vacances de Pâques. Il était né à Pézenas le 22 janvier 1845 et entra à l'École normale supérieure en 1863. Le 16 janvier 1867, après avoir été reçu agrégé d'histoire et géographie, il était nommé membre de l'École française d'Athènes, dont Émile Burnouf prenait à ce moment la direction. Il voyagea beaucoup, visita les sites célèbres de la Grèce, recueillit à Salonique des inscriptions qui avaient échappé à Heuzey, fit un séjour à Constantinople, parcourut l'Asie Mineure, la Syrie, la

Digitized by Google

Palestine et se trouvait en Égypte au moment de l'inauguration de l'isthme de Suez, en 1869. De l'École d'Athènes, il rapporta les matériaux de ses deux thèses de doctorat (1871) : *Hérode Atticus, étude critique sur sa vie*, où la description des monuments élevés par son héros à Athènes occupe une grande place, et *Commentatio de titulis funebribus graecis in Asia Minore*. On a parfois dit que, parce que dans ce titre figurait le nom d'Asie Mineure, le gouvernement confia à M. Vidal de La Blache l'enseignement de la géographie à la Faculté des lettres de Nancy; mais la vérité est que M. Vidal fut poussé vers la géographie par son goût des voyages et par une véritable vocation. Il allait devenir, à Nancy d'abord, puis à l'École normale supérieure, enfin à la Sorbonne, l'admirable maître dont les nombreuses générations d'élèves qu'il a formés conservent le souvenir le plus reconnaissant. Il a été véritablement le rénovateur de l'enseignement géographique en France. Avec lui ont disparu les fastidieuses nomenclatures de noms de lieux; il a donné comme fondement à la géographie l'étude même du sol, tout en la distinguant nettement de la géologie qui est une autre science; il a su voir et il a fait voir les traits caractéristiques des régions naturelles; il a toujours montré quelles furent les relations de l'homme avec la terre qu'il habite, comment il l'a fécondée par son travail, transformée, embellie, enrichie par l'industrie et le commerce. Ses disciples ont marché dans la même voie; appliquant ses méthodes, ils ont créé dans nos universités les instituts de géographie; ceux qui comparent notre enseignement géographique dans les facultés des lettres tel qu'il était donné vers 1875 et l'essor qu'il a pris de nos jours se rendront compte de ce que nous devons à Vidal de La Blache. Les futurs historiens qui ont suivi ses cours ont subi, eux aussi, profondément son influence : ils ont eu de plus en plus le souci de placer les événements dans le site même où ils se sont produits, de décrire ce site et d'en indiquer l'influence.

Les progrès faits en haut par la science géographique eurent leur répercussion sur l'enseignement secondaire et sur l'enseignement primaire. A l'usage de nos lycéens, M. Vidal de La Blache fit paraître, avec M. P. Camena d'Almeïda, une série de manuels excellents. Lui-même composa ce beau livre : *États et nations de l'Europe. Autour de la France* (1889), modèle de géographie politique où les États sont étudiés non seulement dans leur formation historique, mais dans leur structure géographique et dans leur harmonie avec le sol. Il publia aussi un atlas divisé en deux parties : histoire et géographie. Les historiens consulteront toujours les premières cartes avec profit. Enfin, dans toutes nos écoles sont suspendues ses cartes murales où les mots essentiels, gravés en gros caractères, se fixent dans la mémoire et où à côté des noms de lieux sont inscrites les principales productions de la terre ou de l'industrie.

Outre ces livres de vulgarisation, M. Vidal de La Blache avait publié dans les comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres un savant mémoire sur *les Voies de commerce dans*

Digitized by Google

la géographie de Ptolémée (1897); à propos du conflit anglo-brésilien, il avait, dans la « Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris », fait paraître une étude très fouillée sur *la Rivière Vincente Pinson* (1902). Quand M. Lavisse entreprit son *Histoire de France*, il chargea M. Vidal de La Blache de faire connaître, en un chapitre préliminaire, les grands traits de la géographie de notre pays; ce chapitre s'est allongé et est devenu le volume intitulé : *Tableau de la géographie de la France* (1903), et qui a été réimprimé à part avec de nombreuses gravures (1907). M. Vidal décrit une à une chacune des régions de notre France avec une rare précision scientifique; mais, en artiste, il saisit les relations de ces régions entre elles et leurs relations avec les hommes qui les habitent. La géographie atteint de la sorte une grandeur véritable; elle saisit l'imagination; elle confine à la poésie. Mais il devait encore se surpasser. Il a fait paraître pendant cette guerre, alors que tous les regards des Français sont tournés vers l'Alsace-Lorraine, un autre ouvrage sur *la France de l'Est*, dont nous dirons, dans un compte-rendu spécial, la haute valeur. A étudier de près nos deux provinces perdues, à exposer, à l'aide de documents puisés aux Archives nationales, leur développement historique, à signaler leur rôle géographique au contact de deux régions dont les tendances divergent de plus en plus, l'Europe occidentale et l'Europe centrale, M. Vidal a trouvé une consolation à un deuil cruel; nous avons ici-même (*Rev. histor.*, t. CXIX, p. 459) parlé des travaux historiques de son fils, le commandant Joseph Vidal de La Blache, tué à l'ennemi. Ainsi qu'il me l'a déclaré, il a voulu, avant de mourir, rendre un hommage à notre Alsace et à notre Lorraine, si héroïques en leurs luttes de quarante-six années contre le joug étranger, saluer leur réunion de demain à la France, à laquelle les rattachent tout ensemble la géographie, les sentiments de leurs habitants et les intérêts économiques de l'Europe. Ce beau livre, qui couronne sa carrière[1], est en même temps une belle action. C. PF.

— Nous apprenons avec regret la mort de M. Maurice DUNAN, auteur d'excellents manuels d'histoire ancienne (peuples de l'Orient, Grèce, Rome) qui sont restés classiques. Il était né à Paris, le 20 août 1850. Chargé de cours d'histoire aux lycées de Bastia et de Tournon, il fut reçu premier à l'agrégation au concours de 1875, professa ensuite à Angoulême et à Marseille. En 1881, il était appelé au lycée Louis-le-Grand, où il fut chargé de la préparation des candidats à Saint-Cyr, et où, pendant trente ans, il se consacra à ses élèves avec un rare dévouement. Il enseigna en outre la géographie à l'école primaire supérieure Arago et dans les cours du soir de la ville de Paris et il a publié pour ses élèves un atlas (chez Lecène et Oudin) qui eut le plus vif

1. M. Vidal de La Blache a encore donné récemment aux *Annales de géographie* une étude sur *les Grandes agglomérations humaines*. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques et président de cette Académie au moment de sa mort.

Digitized by Google

succès. Il remplit aussi la tâche de secrétaire-adjoint à la Société de géographie commerciale de Paris. En 1911, il prit sa retraite et se retira à Moulins, d'où sa famille était originaire. Il pensait consacrer ses loisirs à étudier l'histoire régionale; des recherches méthodiques aux archives municipales et aux archives départementales de l'Allier, spécialement sur la période de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, lui fournirent la matière d'un très intéressant travail : *la Garde d'honneur du préfet de l'Allier*, dont nous avons dit la valeur (*Rev. histor.*, t. CXV, p. 417). Il s'intéressait aussi à la généalogie des familles de Moulins et aux hôtels de la ville, si curieux. Il était le vice-président et l'âme de la Société d'émulation de l'Allier. Il cultivait avec amour à Moulins un admirable jardin qui était sa fierté. Hélas! ce jardin fut bouleversé et la maison crevée par la récente explosion. Il est mort le 19 mars dernier à Nice, près de son fils, le capitaine Marcel Dunan, ancien correspondant du *Temps* à Vienne, l'auteur de *l'Été bulgare*, et qui doit bientôt nous décrire dans *l'Automne serbe* la terrible retraite de la fin de 1915. C. Pf.

Pays-Bas. — *Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde* (V[e] série, t. IV). — M. le professeur Blok, de Leyde, donne une étude sur la célèbre apologie du prince d'Orange de l'an 1580, qui fut une réponse à la bulle de proscription de Philippe II. M. Blok a prouvé de façon certaine que l'apologie a été composée par Villiers, prédicateur de la cour, et que Du Plessis Mornay et Languet ont adouci la première rédaction; il insiste sur l'attitude des États-Généraux quand le prince leur présenta son apologie : celle-ci ne fut pas du goût de toutes les provinces.

— M. le Dr Holwerda, de Leyde, a eu la bonne fortune de retrouver aux environs d'Ubbergen, près de Nimègue, les restes de l'ancienne ville des Bataves, brûlée pendant la révolte de ce peuple contre les Romains, en l'an 70 ap. J.-C., et, à quelques centaines de mètres de distance, les restes d'une grande forteresse des Romains eux-mêmes, construite pour la Xe légion après la victoire sur Civilis[1].

— Dans l'assemblée générale des membres du « Historisch Genootschap », tenue à Utrecht le 29 mai 1917, M. le professeur Pijper a fait une leçon sur la *Nieuwe Studie van het oudste Christendom*, fondée principalement sur le livre de Strygowski, *Orient oder Rom*, et M. le Dr Theissen a exposé *la Mission du comte d'Egmont en Espagne en l'an 1565*, d'après les documents que lui a fournis la correspondance inédite de la gouvernante Marguerite de Parme avec Philippe II. Les deux conférences ont été publiées séparément par le Historisch Genootschap[2]. N. J.

Pologne. — Thadée (Tadeusz) Korzon, le Nestor des historiens polo-

1. Voir Dr J. Holwerda, *De Stad der Bataven en de Romeinsche vesting te Nijmegen* (Leyde, E. J. Brill, 1918).

2. Amsterdam, Johannes Müller, 1917.

Digitized by Google

nais, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-neuf ans; il était né en 1839 à Minsk (Lithuanie); à vingt ans, il était professeur d'histoire au lycée de Kowno, puis il fut employé à Vilna par la Commission d'émancipation des paysans; accusé d'avoir pris part à l'insurrection polonaise, il fut arrêté, déporté à Orenbourg et Oufa (sur les confins de l'Europe). Ce n'est qu'en 1867 qu'on lui permit de rentrer en Pologne et, en 1869, il put s'établir à Varsovie. Pendant l'exil, il travailla à une *Histoire du moyen âge* (en polonais; Varsovie, 1872) et s'occupa de la philosophie de l'histoire (notamment de Buckle, Draper, Vico). Professeur à l'école de commerce de Varsovie et dans différents lycées — la voie universitaire lui étant fermée — il fut le maître vénéré de nombreuses générations d'élèves. Son cours d'histoire fut publié depuis 1876 en trois parties (plusieurs éditions) et eut beaucoup de lecteurs parmi la jeunesse polonaise. La partie consacrée à l'histoire moderne comprend trois volumes; elle est la meilleure de tout l'ouvrage; l'auteur y a mis à profit des pièces d'archives. Tout ce grand labeur pédagogique ne fit qu'encadrer le travail original et monumental de Korzon. Depuis le moment où l'administration tzariste lui accorda l'accès aux Archives du royaume de Pologne, il profita de chaque heure libre pour copier des actes sans nombre. Les historiens russes ou allemands ne se lassaient pas de démontrer, depuis les partages de la Pologne, que celle-ci avait péri uniquement et nécessairement à cause de son organisation politique. Kostomaroff (1870), Solovieff (1863), Ilowaysky ou Raumer (1839), Hermann (1853-1861), Sybel (1853) niaient tout progrès en Pologne au cours des dernières années de la République. Hermann, l'auteur d'une *Histoire de l'État russe*, qui fut célèbre autrefois même hors de l'Allemagne et qui s'appuyait sur une vaste documentation, en particulier sur les rapports d'un diplomate saxon, Essen, déclarait : « Les faibles essais tentés par des personnalités isolées pour améliorer l'état moral et politique de leur nation disparaissaient presque sans laisser de traces, comme des gouttes d'eau dans une mer de sable brûlant. » Il y eut même des historiens polonais, surtout après la malheureuse insurrection de 1863, qui, dans un accès de pessimisme exaspéré, épousèrent ces théories intéressées et injustes (surtout le P. Kalinka dans ses ouvrages sur *le Règne du dernier roi de Pologne* et sur *la Diète de Quatre ans*, ce dernier honoré d'une traduction allemande). Korzon entreprit de réfuter cette thèse qui tendait à disculper les larrons couronnés du XVIIIe siècle. Après huit ans de travail dans les archives, il démontra avec une patience sans bornes et une abondance de preuves surprenantes que la Pologne était en train de rénover sa vie politique et sociale, qu'elle s'était mise au travail dans tous les domaines de l'activité sociale, politique, administrative, financière et que, si elle succomba, ce fut par la fourberie prussienne et par la violence coalisée des puissances copartageantes. Le premier en Pologne, Korzon dressa un tableau ample et minutieux de la vie économique et sociale du pays pour une courte période embrassant à peine trente ans; il passe tour à tour en revue le sol, la population,

Digitized by Google

le commerce, l'industrie, les métiers, les finances, l'administration politique et militaire; dans chaque partie de ce vaste tableau, il pose et résout les questions de main de maître. Le talent littéraire d'un Macaulay ou d'un Taine lui faisait défaut. Néanmoins les six volumes de l'*Histoire intérieure de la Pologne sous le règne de Stanislas Auguste (1764-1794)* (deux éditions : Cracovie, 1882-1886, et Varsovie, 1897-1898, celle-ci ornée de portraits, de cartes, de statistiques, etc., p. 513, 428, 491, 339, 298, 392) — les *Conclusions* du sixième volume, supprimées par la censure tsariste, furent publiées séparément à Léopol en 1898 (58 p.) — restent un monument de premier ordre dans l'historiographie polonaise du XIXe siècle (cf. *Rev. histor.*, t. XXXIII, p. 373, et t. LXXXVII, p. 373).

Pour se reposer après ce long travail d'archives, Korzon se mit à écrire la première biographie critique du héros national Thadée Kosciuszko; elle parut en l'année du centenaire de l'insurrection de Kosciuszko dans les publications du Musée national polonais de Rapperswil (1894, 691 p., 2e édit., Cracovie, 1906) et il en fit une édition populaire (brochure; Varsovie, 1905). Après avoir étudié Kosciuszko, Korzon passa plusieurs années à refaire la vie de Jean Sobieski (*l'Heur et le malheur de Sobieski, 1629-1674*, Cracovie, 1898, 3 vol.). Ces deux monographies, concernant les faits de guerre accomplis par deux grands capitaines nationaux, l'amenèrent à écrire une *Histoire des guerres et de l'art militaire en Pologne jusqu'aux partages* (Cracovie, 1912, 3 vol., 387, 532, 459 p.).

Korzon a publié en outre de nombreux articles dans des revues de son pays. Parmi ceux qui n'ont pas été réunis en volumes, notons des études sur le plus grand historien polonais du XIXe siècle, proscrit, réfugié en France et en Belgique, Joachim Lelewel (*Revue trimestrielle historique polonaise*, 1897), sur Joinville (1879), Staszic (1888), Ranke (1886), le Grand Condé (1892), sur le *Congrès de l'histoire comparée à Paris, 1900*, le *Congrès international des sciences historiques à Rome, 1903*, etc.

Korzon est mort à Varsovie le 8 mars 1918, sous le joug de l'occupation allemande. Presque octogénaire et ayant travaillé toute sa vie pour la libération de son pays, il ne vécut pas assez longtemps pour voir la Pologne libre, réunie et indépendante. St. POSNER.

ERRATUM.

P. 141, l. 10 et 14, au lieu de *Jonnet*, lire *Gonnet*.

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

L'OFFENSIVE DE LA SOMME

(JUILLET-NOVEMBRE 1916)

(Suite et fin[1]*.)*

IX.

Cette première journée d'une bataille tant attendue n'est donc qu'une demi-victoire. Nous avons été franchement vainqueurs sur tout notre front d'attaque; les Anglais l'ont été seulement sur leur droite. Les deux armées ont ramassé des canons et 5,000 prisonniers. Sur la gauche, sauf à l'entrée de la route de Bapaume, c'est à recommencer.

Il n'y a pas seulement chez Haig « cette merveilleuse opiniâtreté et ce courage indomptable » qu'a célébrés son prédécesseur le vieux French, mais encore une froide raison qui se rend un compte exact des choses, dans la défaite comme dans le succès, et qui fait, dans la lutte contre les obstacles, sa part au temps. Il décide donc, dès la nuit du 1er au 2 juillet, de continuer à pousser l'attaque par sa droite, depuis les avancées d'Albert jusqu'au contact avec les Français, mais de procéder sur sa gauche, au nord de l'Ancre, où l'échec n'est pas contestable, à une nouvelle préparation, dans le double dessein de fixer l'ennemi et de rendre possible un peu plus tard une plus heureuse attaque[2].

A cet effet, il laisse le général Rawlinson à la tête des trois corps d'armée qui poursuivront l'offensive en liaison avec nous, et il fait passer les deux autres sous les ordres du général Gough,

1. Voir *supra*, p. 46 à 65.
2. Rapport Haig.

Digitized by Google

qui reçoit pour instructions de maintenir une forte pression sur le front La Boisselle-Serre. Gough formera ainsi pivot de manœuvre, tandis que Rawlinson avancera vers le nord.

Les dispositions de Haig ont été prises d'accord avec Foch, qui, de son côté, va chercher à développer son succès, suppléant aux effectifs par les combinaisons. Comme il a trouvé naguère d'Urbal sur l'Yser, il a, sur la Somme, Fayolle, qui sait être, selon l'occurrence, audacieux et circonspect.

Cette phase de la bataille de Picardie va durer, jusqu'à la mi-juillet, constamment favorable au sud de la Somme, et, au nord, avec des hauts et des bas, des reculs et des rétablissements.

X.

Surpris, comme on l'a vu, par la vigueur de notre assaut, les Allemands s'étaient vite ressaisis. Ils réagirent dès la nuit du 1er, lancèrent, mais sans résultat, cinq contre-attaques contre nos nouvelles positions du bois Favières, aux abords d'Hardecourt. Le 2, au point du jour, Fayolle commença à bombarder leurs secondes positions, qui n'étaient pas moins fortes que leurs premières. Elles comprenaient également trois lignes — lignes de résistance, de repli et de contre-attaques — hérissées, sauf la dernière, de broussailles de fer, amplement pourvues d'abris bétonnés et réunies par des boyaux.

Notre préparation se prolongea jusqu'à l'après-midi, où l'infanterie reprit alors l'attaque. Le terrain se trouva si complètement bouleversé, conquis, pour ainsi dire, par les projectiles, que les fantassins n'eurent plus qu'à l'occuper sans pertes sensibles. Les trous d'obus marquaient comme la petite vérole cette grasse terre de la Somme.

Ce jour-là et pendant les journées suivantes, et malgré le temps qui redevint pluvieux et de fréquents orages, la VIe armée continua à développer sa manœuvre avec une belle régularité. Plus de ces actions particulières, comme naguère en Artois ou en Champagne, qui avaient trop souvent, comme conséquence, après une avance brillante, de laisser en flèche, exposée à des feux de trois côtés, l'unité isolée qui payera cher sa victoire d'une heure. Cette fois, la progression sur un large front est bien rythmée : les troupes se tiennent à la hauteur les unes des autres ; l'artillerie, après avoir ouvert les voies à l'infanterie, la

Digitized by Google

suit dans ses avances pour la protéger des contre-attaques et lui frayer de nouveaux chemins ; le front de bataille n'est plus en bombements et en renflements, mais en échelons qui s'étayent selon le dispositif classique.

Tout le plateau de Flaucourt fut conquis ainsi. Le 20e corps entra dans Frise, gros village au cœur des étangs de la Somme que nous avions perdu l'hiver précédent ; sur la rive gauche, dans Herbécourt, Feuillères, Assevillers, et, sur la rive droite, dans Curlu, Hem et Hardecourt. Ces villages ou hameaux étaient organisés sur de petits plateaux et flanqués pour la plupart de petits bois qui étaient sillonnés de tranchées et entourés de fils de fer.

C'était, sur une étendue de dix kilomètres et sur une profondeur variant de quatre à cinq, toute la fortification permanente des deuxièmes positions allemandes qui tombait entre nos mains, avec un nouveau lot d'environ 5,000 prisonniers valides, des canons (86 au total depuis le début de la bataille) et des centaines de mitrailleuses. Les Allemands ne contre-attaquèrent à plusieurs reprises que pour accroître leurs pertes, qui furent lourdes. Nos tirs de destruction avaient été très efficaces ; on trouva quarante cadavres dans un seul abri.

Le 5, les Allemands ne tenaient plus, aux rebords immédiats du plateau, que Biaches, sur le canal, et, un peu au sud, Barleux et Villers-Carbonnel, à la bifurcation des routes de Roye et d'Amiens. Au débouché de cette sorte de défilé que nous avions franchi en moins d'une semaine, ils s'étaient concentrés devant Péronne, que nous avions devant nous, à moins d'une lieue, dans sa beauté encore intacte d'une miniature de missel.

Notre ligne s'étendait maintenant, en arc de cercle, sur la ceinture des crêtes partant de l'est de Curlu pour descendre aux environs d'Estrées.

Foch aurait eu sous la main une armée d'exploitation qu'il aurait sans doute forcé les passages de la Somme et fait tomber Péronne. Mais Joffre ne pouvait pas dans le même temps dégager et dégarnir Verdun.

Fayolle, après quelques jours de repos, n'en continua pas moins à pousser vers la haute Somme. Ce mouvement vers l'est du plateau de Péronne s'imposait par la nécessité d'assurer la liberté de manœuvre en direction de Bapaume. Le 1er colonial avait été un peu en flèche jusqu'à l'avance du 20e corps ; les

Digitized by Google

Allemands lui tiraient d'enfilade et, presque, dans le dos. Ces belles troupes (Sénégalais et Marsouins) prirent d'assaut le village de Biaches (9 juillet), à un kilomètre seulement des remparts sud de Péronne, dont le séparent la Somme et les marais (les Allemands s'enfuirent en grand désordre jusqu'au faubourg de Sainte-Radegonde). La cote 97 qui domine la rivière, couronnée par la ferme de la Maisonnette, tomba le lendemain.

Les Allemands, qui savaient toute l'importance de ces deux points d'appui, revinrent à l'assaut. Du 15 au 17 juillet, Biaches et la Maisonnette changèrent quatre fois de mains. Ils nous restèrent. Ayant ainsi assis sa position, la VIe armée commença, mais en rencontrant toujours une vive résistance, les opérations d'élargissement.

XI.

L'aile droite de l'armée anglaise besogna durement pendant ces mêmes journées, gardant son contact avec nous.

Tout en ébranlant fortement les lignes allemandes, elle avait échoué, le 1er, comme nous l'avons raconté, à réduire le saillant de Fricourt, bastion avancé du système qui dominait et bloquait la route de Bapaume. Elle parvint, le 2, après de très violents combats, à emporter le village, qui n'était plus qu'un monceau de pierres et de gravois, son petit bois et une ferme au nord.

Délogés de cette forte position d'angle, les Allemands ne défendirent qu'avec plus d'acharnement les villages de La Boisselle, de Contalmaison et d'Ovillers, qui la flanquaient au nord, et le bois de Mametz. Ce bois, dont il ne reste plus que des troncs, s'étendait à droite du ravin sec dont les Anglais, depuis qu'ils étaient entrés la veille à Montauban, tenaient la rive gauche sous leurs feux immédiats.

Les progrès que le général Rawlinson fit, le 3, aux abords de la route d'Albert à Bapaume ne furent maintenus qu'en partie dans la nuit qui suivit et qui fut terrible. Les Anglais se battirent comme des lions, mais le commandement semblait trop compter sur leur seul courage ; l'attaque d'une division au sud de Thiepval, opération qui aurait pu forcer les Allemands à se retirer jusqu'à Pozières sous la menace de l'enveloppement, échoua faute d'être appuyée sur sa gauche[1]. Le 4, une pluie torren-

1. *Nelson's History*, p. 53.

Digitized by Google

tielle changea en marais les terrains poudreux. La Boisselle tint jusqu'au 5.

Le terrain ne fut pas moins âprement disputé au 13e corps, qui, de Montauban, faisait effort pour s'étendre par les boqueteaux de Bernafay, en direction du bois des Trônes, et par ceux de la Chenille, en arrière du bois de Mametz.

Ces avances de quelques centaines de mètres, après maintes fluctuations sanglantes, furent chèrement payées en raison, semble-t-il, de l'insuffisance des préparations. L'encerclement d'Ovillers, la prise, à revers, du bois de Mametz, autant de manœuvres bien conçues, d'un sûr coup d'œil; exécutions hâtives, presque improvisées. Ici encore apparaît la magnifique ténacité britannique. La difficulté excite ces splendides soldats; notre rapide conquête des deuxièmes positions allemandes au sud de la Somme les stimule. Ils gagneront plus tard et plus difficilement leur bataille; ils la gagneront tout de même. On se bat souvent jour et nuit; les combats de nuit sont horribles. « Exactement comme l'enfer, mais pire[1]. » Contalmaison, village machiné en fortin, bardé de mitrailleuses, « genre Festubert et Loos », est emporté le 7, malgré la résistance de la 3e division de la Garde; il est repris le jour même par les Allemands, contre-attaquant en force du bois de Mametz. Enfin, le 10, un ouragan furieux et prolongé de mitraille — car il n'est jamais que la guerre qui apprend la guerre — et dont un prisonnier allemand dira qu'il a dépassé en horreur ceux de Verdun, s'abat sur l'ensemble des organisations ennemies, qui deviennent intenables. Les Anglais rentrent dans Contalmaison et, deux jours après, occupent la totalité du bois de Mametz.

Entre temps, ils avaient, au nord du champ de bataille, gagné du terrain entre La Boisselle et Thiepval, sur le saillant de Leipzig, et pénétré, au sud, dans le bois des Trônes. Ovillers était maintenant enveloppé et dans l'impossibilité d'être secouru; pourtant sa petite garnison (2 officiers et 24 soldats de la Garde)[2] se rendit seulement le 16.

Dans cette dure bataille, presque ininterrompue, de dix jours et dix nuits, les Allemands ont conservé leurs positions entre Gommécourt et Thiepval; ils ont toute leur première ligne à l'est de la route de Bapaume, sur deux à quatre kilomètres en

1. Récit d'un officier dans l'histoire du *Times*, t. IX, p. 506.
2. *Nelson's History*, p. 55.

Digitized by Google

profondeur. Les Anglais avaient occupé le territoire de cinq villages et fait près de 8,000 prisonniers.

XII.

Paris, pour la Fête Nationale, vit défiler, du tombeau de Napoléon au monument de la République, les détachements des armées alliées et des nôtres, les Belges en tête pour avoir été les premiers, aux Thermopyles de l'Europe, à offrir leurs poitrines.

Il y avait eu un jour où Paris s'était cru destiné aux suprêmes sacrifices, à la bataille dans ses rues, à la destruction de ses monuments et de ses gloires. Il n'avait pas bronché. Le souvenir de ces heures gênait le « Tout-Paris » de Bordeaux. On n'avait pas encore rendu à la grande ville tout le tribut qu'elle méritait. Cette revue fut sa première récompense. La religion de la patrie ne diffère pas des autres ; elle ne se passe pas indéfiniment des cérémonies magnifiques ou simples du culte.

L'hiver précédent, l'opinion dans toute la France avait supporté avec fermeté les mauvais jours de Verdun. Il n'y eut guère de trouble que dans les milieux politiques. L'esprit public était demeuré excellent depuis cette dure épreuve, toutefois avec un grain de scepticisme, après trop de fausses espérances qui étaient venues moins du front que des gouvernements. (Les gens au pouvoir s'étaient, le plus souvent, mépris sur la solidité, la maturité d'esprit de la nation. Se jugeant seuls en état de supporter la vérité, ils dissimulaient les difficultés, exagéraient les chances.)

Tout cet été de 1916, l'opinion va enregistrer avec satisfaction, mais avec beaucoup de calme, les résultats partout favorables de l'offensive générale. En saisira-t-elle toute l'importance? Elle ne s'échauffera qu'aux derniers jours d'août, et précisément quand la roue va tourner, en Orient, du côté sombre, à la tardive entrée en guerre de la Roumanie, qui, une fois de plus, a laissé passer en juin le moment favorable.

Sans doute, l'Entente ne réalise pas tout son dessein, son plan tel qu'il a été décidé à Chantilly à la fin de 1915, qui devait s'exécuter au même signal sur tous les fronts. Ainsi Broussiloff est parti avant l'heure, en juin, sans toute son artillerie lourde, pour dégager les Italiens ; Joffre part à l'heure avec Haig, mais sur un front et avec des effectifs moindres de moitié, à cause de

Digitized by Google

Verdun ; Cadorna partira en retard, en août, parce qu'il lui a fallu le temps de se remettre de ses échecs du Trentin. Les Austro-Allemands ont donc tiré un profit considérable de leurs offensives préventives. Cependant, l'essentiel du plan subsiste, d'un plan dont les auteurs ne s'étaient pas flattés que les ennemis les laisseraient faire à leur guise, mais « qui contenait en lui-même les moyens de les déjouer[1] ».

XIII.

Non seulement l'Autriche, mais l'Allemagne, à l'ordinaire mieux avertie, ont affiché jusqu'en juin d'insolentes certitudes. Les porte-paroles du Grand État-Major, le général von Blüme, le major Moraht, écrivaient : « La grande pensée de nos adversaires, l'unité d'action sur l'unité de front, peut être considérée comme enterrée... Nous gardons notre précieux privilège : dicter à l'ennemi notre volonté stratégique... La Russie est réduite à l'inertie ; le roi d'Italie craint pour sa couronne ; la France, sous la sanglante dictature de M. Poincaré, arrive au bout de ses forces. Reste l'Angleterre, mais avec une armée bonne seulement pour la défensive[2]. » La surprise fut rude sur tous les fronts, si rude que le Gouvernement et le commandement furent amenés à confesser leur erreur.

On commença bien par accuser le public d'avoir été seul à entretenir de fâcheuses illusions et, déçu, de les traduire par des « plaintes coupables » et par « un découragement voisin de la trahison[3] ». « Notre peuple a-t-il fait tout son devoir? » demandaient les officieux. « Notre confiance dans la victoire est-elle toujours la même qu'au début de la guerre? » Cependant les torts les plus graves étaient certainement ailleurs que dans la masse crédule : « procédés artificiels » de l'État-Major trop en dehors de la vérité pour ne pas finir par succomber devant elle ; habileries outrageantes des camarillas répétant que « les Anglais se battraient jusqu'au dernier Belge » ; harangues et dépêches mensongères de l'empereur lui-même qui, tant de fois, avait promis Verdun. Il fallut convenir en fin de compte que les chefs de la politique et ceux de l'armée avaient manqué de clair-

1. Napoléon, *Œuvres de Sainte-Hélène*, t. XXX, p. 409.
2. *Norddeutsche allgemeine Zeitung* du 4 juin ; *Tageblatt* du 1er, etc.
3. *Appel de la presse allemande* du 21 juillet.

Digitized by Google

voyance[1]. Une proclamation impériale, tout en annonçant toujours la victoire, déclara « que la puissance et la volonté de l'ennemi n'étaient pas encore brisées[2] ».

Il passa alors sur l'Allemagne comme un vent de vérité. L'été ne s'achèvera point sans que l'empereur, rendu responsable de la tuerie sans résultat de Verdun et des défaites évitables de l'Autriche, n'abdique le commandement des armées aux mains de Hindenburg. Que n'a-t-il écouté le maréchal, déconseillant l'offensive sur la Meuse, conseillant l'offensive sur le front russe? Si l'Allemagne va réaliser, en septembre, l'unité absolue de commandement sous un grand homme de métier, Hindenburg, doublé de Ludendorff, ou Ludendorff avec Hindenburg pour façade, c'est que son triple danger dans l'été de 1916 : Picardie, Galicie, Carso, elle l'a très bien vu.

XIV.

Les débuts de l'offensive sur la Somme ont été particulièrement amers. Les pertes ont été très lourdes. C'est la guerre de position qui continue et qui ne prétend donc pas à de grandes avances sur le terrain, mais avec une tactique nouvelle et d'extraordinaires moyens de destruction. La France a fait preuve d'une recrudescence de vie « dont elle-même ne se serait pas crue capable ». Elle a entraîné l'armée anglaise en des combats « où une nombreuse artillerie renforce l'infériorité numérique des hommes ». Ainsi parlent les civils[3]. Le langage des militaires est plus explicite encore et mêlé de sévères remontrances. On a trouvé sur des prisonniers cet ordre du jour du général von Below : « L'issue de la guerre dépendra de la bataille de la Somme. Nous devons gagner la bataille malgré la supériorité de l'ennemi en artillerie... Il faudra reprendre tous les terrains perdus dès l'arrivée des renforts. Coûte que coûte, il faut tenir sur les positions actuelles. J'interdis l'évacuation volontaire des tranchées. L'ennemi ne devrait se frayer un chemin que sur des monceaux de cadavres... J'invite les officiers à rétablir avec une énergie extrême l'ordre en arrière du front[4]. »

1. *Tageblatt de Berlin*, *Journal de Francfort*, etc.
2. 31 juillet.
3. *Appel* du 31 juillet.
4. 3 juillet.

Digitized by Google

L'Autriche est la partie vulnérable de la *Mittel-Europa* dont l'Allemagne est l'âme agissante. Le grand-duc Nicolas en a eu le sentiment exact, quand il a porté son principal effort en Galicie, avec l'ambition de la Moravie et de la Hongrie. Alexeïeff a repris le dessein du grand-duc ; il escompte la diversion roumaine contre les Bulgares. L'Autriche est de nouveau entamée sur ses deux fronts, à l'est et à l'ouest.

Sur le front oriental, c'est la guerre de mouvement, à l'avantage presque constant des Russes.

Broussiloff, après ses premières victoires, a poursuivi ses progrès dans le couloir entre Pruth et Dniester. Il n'était pas homme à se satisfaire d'avoir reconquis la Bukovine et d'être rentré dans la vieille capitale ruthène (Cernovitz). Son offensive se développe, selon l'aveu inquiet de Tisza, « en une gigantesque bataille ». Ces Russes, que Vienne et Berlin ont crus à jamais impuissants, les voici à nouveau sur la frontière roumaine : devant les défilés des Karpathes, où ils ont acculé un gros d'Autrichiens ; sur le Styr, où ils tiennent en échec quelques-unes des meilleures troupes de Hindenburg, accouru avec l'empereur lui-même ; sur la chaussée de Baranovitchi, où ils prononcent une vive attaque.

A l'est de Lemberg, les Autrichiens et les Bavarois accumulent en conséquence les artilleries à l'arrière de Brody ; au nord-est, au croisement des grandes voies vers la Pologne et la Silésie, ils travaillent jour et nuit à établir devant Kovel un vaste camp retranché et l'appellent d'avance le Verdun allemand. Renforcé de douze divisions, dont sept allemandes, Linsingen cherche alors à envelopper les Russes d'entre Styr et Stochod, tout au moins à porter la bataille entre les coudes des deux rivières et à pousser sur Loutsk, afin de mettre Kovel à l'abri. La cisaille, trop large, se brise. Broussiloff, après avoir rompu la ligne ennemie sur trois points, retourne l'opération d'encerclement contre Linsingen, qui n'échappe que par une très prompte retraite.

Les bulletins de Vienne avouent d'« héroïques combats de retardement ». Berlin explique : « Mieux vaut reculer pas à pas (qu'accorder à Broussiloff la grande bataille qu'il cherche) et renoncer aux applaudissements des lecteurs de communiqués. » Fin juillet, la gauche de l'armée russe a passé le Styr et le Stochod ; la droite le Dniester, le Sereth moldave et le

Digitized by Google

Pruth; elles s'alignent sur le centre. Sakharoff, Tcherbatcheff et Letchitsky occupent maintenant toute la Galicie orientale, de Brody à Stanislau.

Les Autrichiens, épuisés, découragés, s'étaient rendus en tas. « Tout est perdu; à quoi bon continuer? » (Récit de Stanley Washburn, correspondant du *Times*). Ils avaient perdu, après deux mois de campagne, 360,000 prisonniers, dont 7,000 officiers, 500 canons et 3,000 mitrailleuses.

Pour être moins considérables, sur un terrain plus difficile, les succès des Italiens en août n'en seront pas moins brillants et prometteurs. A peine les Autrichiens se sont-ils arrêtés dans les *Prealpi* et repliés vers leurs lignes de départ que Cadorna, fidèle aux accords de Chantilly, a repris ses préparations sur le Carso (fin juin). Au printemps, quand il reçut dans le dos l'avalanche du Trentin, il n'avait encore avancé qu'aux rebords de l'âpre plateau rectangulaire qui s'étend, coupé d'innombrables gorges et semé de masses rocheuses, de la mer aux Alpes et de l'Isonzo, son fossé occidental, au golfe de Fiume. Il n'y pouvait appliquer, sous un ciel brûlant en été et glacial en hiver, que les lentes tactiques de la guerre de siège. Après de laborieux travaux d'approche, ses batteries ouvrent le feu sur tout le front du bas Isonzo, entre Podgora, face à Gorizia, et l'Adriatique. Les *bersaglieri* enlèvent d'abord le bastion sud-ouest du plateau Monfalcone, puis, le lendemain, Gorizia, devenue intenable depuis que les falaises qui dominent la ville, le San-Michele et le Sabotino, sont aux Italiens (8-9 août). Le roi y fit une entrée triomphale.

Si le Carso avait été encore ce qu'il était en l'an V, une plaine nue où il suffit à Bonaparte de lancer sa cavalerie pour faire tomber Trieste en deux jours et Klagenfurt, « à quatorze postes de Vienne », en huit, on eût pu dire que la victoire de Gorizia ouvrait aux Italiens les routes de la capitale de l'Autriche et de son plus grand port. Elle ne faisait tomber, en 1916, que le premier mur d'enceinte d'une vaste forteresse. Cependant le coup était sensible et, à cause de Gorizia, ville fameuse, retentissant, car la réputation d'un combat dépend beaucoup de l'endroit où il se livre.

En morts, blessés et prisonniers, les pertes des Autrichiens, depuis le début des batailles italiennes, dépassaient 300,000 hommes.

Digitized by Google

Battue à l'ouest et envahie à l'est, l'Autriche se fit humble une fois de plus devant l'Allemagne. Les officiers allemands disaient publiquement qu'elle était devenue un fardeau pour l'Empire. Elle avait déjà accepté, avec des remerciements, que toutes les armées du front oriental, avec leurs archiducs, fussent désormais sous les ordres directs de Hindenburg (3 août).

XV.

Les nerfs des Allemands, « très tendus depuis la victoire de Broussiloff[1] », l'eussent été bien davantage si la politique intérieure de la Russie avait été conduite avec la même fermeté, à une heure qui eût pu être décisive, que ses armées, et si les tergiversations de la Roumanie n'avaient pas compromis à l'avance une entreprise qui aurait dû être de grandes conséquences.

C'avait été, dans les années précédentes, une grave erreur de la Russie que de ne pas traduire aussitôt en actes la proclamation du grand-duc Nicolas, des premiers jours de la guerre, sur la reconstitution de la Pologne. Sazonoff eût voulu que l'empereur signât lui-même le manifeste ; l'empereur y eût consenti ; les autres ministres l'en détournèrent sous de futiles prétextes. Ce fut la première brèche. La solennelle promesse avait été sincère ; elle finit par paraître un leurre.

La perte totale de l'ancien royaume après les défaites du printemps et de l'été de 1915 n'aurait pas été un obstacle au décret attendu. On l'eût traité de manœuvre ; la Russie n'en aurait pas moins réparé sa complicité dans le crime empoisonné du XVIIIe siècle finissant.

La fortune qui revient maintenant avec l'offensive de Broussiloff, c'est la dernière occasion pour engager noblement l'avenir. La Pologne, à la vérité, est occupée toujours tout entière par les Austro-Allemands, mais elle entend déjà sonner les bottes russes sur ses frontières et reste encore, dans sa majorité, favorable à l'union personnelle avec la Russie. Sazonoff convainquit l'empereur, qui lui ordonna de préparer d'urgence un projet d'autonomie (13 juillet).

L'oukase impérial, bien que tardif, aurait eu une grande portée : il eût à la fois fortifié les résistances antiallemandes dans le royaume et marqué le retour du Gouvernement aux idées

1. Colonel Gaedke, dans le *Vorwaerts* du 17 juillet.

Digitized by Google

libérales. Mais le parti réactionnaire veillait. Sturmer[1], connu pour ses sympathies allemandes, et l'« homme de Dieu » Raspoutine, son protecteur qui l'avait fait ministre, persuadèrent à l'impératrice que ce projet était la perte de la Russie. La folle courut à la *Stavka* (quartier général), où elle arracha en quelques heures à l'empereur le congé de Sazonoff, son remplacement aux Affaires étrangères par Sturmer et l'ajournement du décret sur la Pologne (20-21 juillet).

Le renvoi du Necker russe, c'était le triomphe public de la réaction et aussi le triomphe du « parti de Potsdam ». Bien que l'empereur fît déclarer que le changement du ministre des Affaires étrangères ne modifierait en rien la politique extérieure de la Russie, Sturmer et sa clique de germanophiles impénitents étaient très suspects; tout au moins, de graves indiscrétions et, sans doute, des complaisances intéressées et un nouveau ralentissement de la guerre étaient à craindre. L'homme n'était pas seulement médiocre, hypocrite et bas, mais notoirement malhonnête, « volant à partir de 50 roubles », disait-on, alors qu'un *tchinovnik* qui se respecte ne vole qu'à partir de 50,000. Le parti allemand en Russie avait été de tout temps violemment hostile à la Pologne; son succès contre Sazonoff faisait cette fois les affaires du parti allemand en Pologne.

La main allemande qui s'aperçoit dans l'intrigue russe où *Herr von Sturmer* triomphe de Sazonoff n'apparaît pas moins clairement dans le trafic bulgare où le premier ministre roumain Bratiano se laissa prendre.

Du premier jour de la guerre (6 août 1914), Sazonoff avait pressé la Roumanie de se déclarer pour l'Entente et d'attaquer sur l'Autriche en même temps que la Russie. Il lui reconnaissait, en échange, le droit de retenir tous les territoires de Transylvanie et de Bukovine qui étaient habités par des Roumains. Le roi Karol avait un traité secret avec l'Allemagne. Quand il fut mort du refus de ses ministres de prendre parti contre l'Entente, les conversations reprirent avec la Russie et ses alliées. Ce fut un long marchandage. La Roumanie n'eut satisfaction qu'en décembre 1915 sur ses exigences territoriales (Transylvanie, Bukovine, Banat).

On passa, en janvier, à l'examen des opérations militaires à

1. Premier ministre depuis le 2 février, en remplacement du nonagénaire Goremykine.

Digitized by Google

poursuivre en liaison avec l'armée russe. De graves divergences éclatèrent aussitôt. Bratiano insistait pour que l'armée roumaine fût employée à la conquête de la Transylvanie, pendant que les Russes arrêteraient les Bulgares en Dobroudja et sur le Danube; Alexéïeff proposait, au contraire, que l'armée roumaine employât ses principales forces à attaquer sur la route de Sofia les Bulgares, dont il ne redoutait rien en Dobroudja, et qu'elle se contentât de couvrir la frontière du côté de la Transylvanie, appuyée par dix divisions russes sur le flanc des armées allemandes. On perdit plus de six mois à discuter sur ces deux stratégies. Bratiano se méfie des Russes; il les soupçonne de ne pas vouloir, pour quelque traîtrise, le laisser agir dans les régions qui lui étaient réservées par les accords diplomatiques et de ménager les Bulgares. Alexéïeff objecte, non sans raison, que proposer Roustchouk pour objectif principal et immédiat aux Russes, afin de protéger Bucarest, c'est ne tenir aucun compte des difficultés que présenterait une marche de 250 kilomètres sur la rive droite du Danube. Finalement, le 1er juillet, comme Broussiloff, progressant encore dans son offensive, avait crevé le front austro-allemand sur 150 kilomètres et occupé Kimpolung, Alexéïeff fit savoir à Bucarest que c'était le seul moment où l'intervention de la Roumanie pût intéresser la Russie et qu'il fixait au 7 août la date extrême de son entrée en campagne[1].

Bratiano, toujours méfiant, et, cette fois, à bon droit depuis l'arrivée de Sturmer aux affaires, posa alors de nouvelles conditions. Il réclama notamment une offensive de Sarrail contre les Bulgares.

Il était, d'autre part, entré secrètement en conversation avec le roi Ferdinand, à la suite de faux renseignements qu'il avait recueillis et, aussi, sur les avis, perfides ou seulement sots, qui lui vinrent de Pétrograd. La Bulgarie, lui fait dire Sturmer, ne demande qu'à s'entendre avec les alliés. Bratiano, malgré les avertissements réitérés qui lui venaient de Paris, s'en est persuadé, comme si le Bulgare pouvait oublier les événements de 1911, l'agression de la Roumanie pendant la seconde guerre balkanique, la perte de la Dobroudja et le traité humiliant de Bucarest. De fait, tout en se réservant peut-être une porte de sortie, Ferdinand, d'accord avec Vienne et Berlin, a accepté d'amuser Bratiano, qui a fait le premier des ouvertures à son ministre

1. Le 6 juillet, nouvelle note confirmative de la précédente.

Digitized by Google

Radoslavof, et Sturmer, qui joue peut-être un double jeu. Il retardera ainsi l'entrée de la Roumanie dans la guerre, que ce soit en Transylvanie, à la gauche des Russes au plein de leur élan victorieux, ou sur la route de Sofia.

On n'imagine pas, en effet, que les Empires centraux fussent dans l'ignorance, malgré les protestations de Bratiano, des négociations qu'il poursuivait avec l'Entente. L'Allemagne entretenait de nombreux agents à Bucarest, y pratiquait une abondante corruption. Elle se réservait de pousser les Bulgares contre la partie faible de la Roumanie.

Entre temps, les États-Majors alliés signèrent à Chantilly avec le colonel Rodéanu (27 juillet) la convention militaire. Ils acceptèrent que le gros des Roumains prît l'offensive en Transylvanie, toutefois à la condition qu'une armée de 150,000 hommes attaquerait immédiatement les Bulgares. Cette attaque devait être conjuguée avec une offensive vigoureuse de Sarrail, qui partirait la première.

Mais Bratiano, toujours crédule aux propos qui lui venaient de Sofia, et s'appuyant de l'opinion d'Alexéïeff, déclina catégoriquement d'attaquer les Bulgares; et, bien qu'il n'eût pas réussi à leur faire partager ses illusions, les gouvernements de Paris et de Londres n'insistèrent pas, sans apercevoir que tout le programme de la coopération roumaine s'en trouvait faussé. L'opération principale se fera en Transylvanie, la Roumanie s'y plaçant à la gauche de Broussiloff qui poursuivra son attaque; la Roumanie n'aura en Dobroudja que des troupes de couverture; les Russes y enverront des forces suffisantes pour arrêter éventuellement les Bulgares.

Bratiano, avant d'entrer en conversation avec Sofia, réclamait 250,000 Russes dont l'attaque aurait précédé celle de l'armée roumaine; il se contenta finalement de la promesse d'un premier envoi de 50,000 hommes, qui serait complété par la suite, si c'était nécessaire.

La faute deviendra vite évidente. Les Roumains avaient alors une excessive confiance dans la fortune qui les avait constamment servis depuis un demi-siècle; les Alliés escomptaient de leur concours, depuis si longtemps attendu, un grand retentissement politique et, pour peu que le sort fût favorable, la défaite complète des Autrichiens sous la double poussée des Roumains

Digitized by Google

et des Russes vers l'ouest. On obligerait ainsi l'Allemagne, appelée à l'aide par l'Autriche, à un effort supplémentaire et, peut-être, au delà de ses moyens. Il fallait, disait-on, saisir l'occasion et ne pas laisser aux Autrichiens le temps d'occuper les cols de Transylvanie (5-9 août).

Comme Broussiloff venait d'entrer à Stanislau le même jour où les Italiens prenaient Gorizia (11 août), Bratiano se décida cette fois et il signa, mais seulement huit jours après (18 août); puis, il attendit encore jusqu'au 27 pour déclarer la guerre à l'Autriche, pendant que l'Italie la déclarait enfin à l'Allemagne.

L'Entente a pratiqué une fois de plus la politique du succès diplomatique, la pire de toutes, selon Bismarck. Comme si la réalité ne reprend pas toujours ses droits, elle l'a sacrifiée à l'apparence. La double déclaration de guerre, cela faisait un beau coup de théâtre à la veille de la rentrée des Parlements. Mais l'Austro-Allemagne avait gagné, grâce aux hésitations de Bratiano et à la fourberie bulgare, qu'elle avait mise en mouvement, les deux mois d'été où l'intervention roumaine aurait pu être efficace. Déjà elle tenait sa vengeance.

XVI.

On se souvient que vers la mi-juillet, après quinze jours de bataille, nous avions emporté, au sud de la Somme, la totalité de la première position allemande et presque toute la seconde. Les Anglais n'étaient maîtres encore que d'une partie de la première position qui leur était opposée (un peu plus de la moitié, celle qu'ils avaient enlevée sur leur droite; devant leur gauche, le secteur nord restait aux Allemands).

Haig persista dans son dessein (du 1er juillet) de préparer, selon toutes les règles, une nouvelle attaque dans la vallée de l'Ancre, mais de pousser sans relâche à sa droite, combinant ainsi avec nous son principal effort, en direction générale de la route de Péronne à Bapaume. Des vallons sinueux y ouvraient des débouchés couverts vers Pozières, le bois des Foureaux (le *High Wood* des Anglais) et Combles. La seconde position allemande étant à nous au sud de la Somme, il lui fallait, ne fût-ce que pour se mettre à l'alignement, conquérir la seconde position allemande au nord.

Des raisons qui n'étaient pas seulement tactiques décidèrent

Digitized by Google

Haig à reprendre ses opérations le 14 juillet ; ce sera le *France's day*, « hommage aux immortels défenseurs de Verdun[1] ».

Le front allemand s'étendait sur la crête méridionale du faîte de partage, depuis Longueval jusqu'aux deux Bazentin, environ six kilomètres. Il avait été copieusement bombardé depuis trois jours quand le 14, au grand matin (3 heures 25), l'infanterie anglaise sortit de ses tranchées en chantant la *Marseillaise* et en poussant des *hurrah for France*.

Elle avait été précédée, au cours de la nuit, par des troupes d'attaques qui s'étaient portées en avant, de 1,000 à 1,500 mètres, jusqu'aux pieds de la crête, laquelle n'était éloignée, en moyenne, des tranchées allemandes que de 400 mètres. L'ennemi ne s'était point aperçu d'un mouvement, qui avait été protégé par de fortes patrouilles et par les obscurs silences, sur un terrain reconnu à l'avance avec un soin extrême[2].

Quand l'assaut partit, il y avait juste assez de jour « pour distinguer de l'ennemi qui s'éveillait l'ami (les troupes d'attaques) qui commençait à gravir la crête ». L'opération fut vivement menée. De l'est à l'ouest, tout le bois des Trônes fut occupé à huit heures du matin, le village de Longueval (moins les vergers) à quatre heures de l'après-midi, les deux Bazentin avant midi et la plus grande partie du bois des Foureaux avant le coucher du soleil. Vers le soir, la cavalerie, dragons de la Garde et Hindous du Deccan, chargea (pour la première fois depuis la retraite de Mons) dans les blés en avant de Bazentin-le-Grand.

Les Anglais se consolidèrent les jours suivants sur leur conquête (quatre villages et trois bois) et élargirent à l'est la brisure du front allemand.

Un village, dont on dit qu'il a été libéré (dans la zone du feu), il a fallu commencer par le détruire sous les obus. Ce fut le sort de Bazentin, berceau de Lamarck, Christophe Colomb du darwinisme.

Plus de 2,000 prisonniers, dont plus de 100 officiers, donnèrent à croire qu'il y avait des organes allemands qui se dégradaient. Au dire des *tommies*, l'armée ennemie était « rapiécée » (*patchy*) avec des morceaux nouveaux qui ne valaient pas l'ancien fond.

1. Récit du colonel Repington.
2. Rapport Haig.

Digitized by Google

L'Empereur allemand était sur les lieux ; sa présence fut signalée par un bulletin du 16. Il fit aussitôt rappliquer quelques-unes de ses plus belles troupes, la 3e division de la Garde, la 5e des Brandebourgeois, qui était celle de Douaumont et de Vaux. Le dégagement de Verdun commençait.

Mais, nécessairement, plus Verdun sera soulagée, plus la bataille deviendra rude sur la Somme. Sans avoir encore renoncé à gagner la bataille sur la Meuse, l'Empereur n'en attend plus qu'une victoire d'apparat. Un flot plus haut, une plus furieuse « vague de Verdun », comme elles s'appellent elles-mêmes, couvrirait maintenant la glorieuse ruine : qu'y aurait-il changé? Or, Souville, centre de la suprême résistance, tient bon ; loin de céder du terrain, Nivelle en regagne. C'est donc le front de Picardie qui devient le principal.

En conséquence, de la mi-juillet à la fin de septembre, l'État-Major allemand y concentrera des masses sans précédent d'artilleries de tous les calibres pour une bataille de Valmy à la millième puissance. Il y enverra contre les Anglais et contre nous soixante-sept nouvelles divisions[1]. Ni Gallwitz (Ire armée) ni Below (IIe) ne les ménageront ; ils ne regarderont pas à les user dans d'incessantes contre-attaques. Comme nos artilleries s'accroissent autant que les leurs, sinon davantage, l'enfer de la Somme égalera bientôt dans les imaginations allemandes l'enfer de Verdun. Pourtant, ces pertes énormes ne sembleront pas disproportionnées à l'enjeu qui n'est point quelques villages et quelques crêtes — autant de kilomètres (environ 180) que les Allemands ont gagnés en six mois devant Verdun — mais l'initiative des opérations, la maîtrise de la guerre, le maintien de l'équilibre.

Voilà l'objet, moins mesurable sans doute que le terrain, pour lequel se poursuit la bataille de la Somme ; dès lors, elle sera de beaucoup plus dure dans ses deuxième et troisième phases que dans la première.

Ce renforcement de la résistance allemande se fait sentir dès la seconde quinzaine de juillet. « Si désireux qu'il soit de poursuivre son succès du 14[2] », Haig a vite reconnu qu'il lui faut

1. Plus 17 bataillons sur notre front, ce qui fait 310 bataillons contre les Anglais et 312 contre nous.

2. Rapport Haig.

Digitized by Google

élargir d'abord son front (les six kilomètres gagnés sur la seconde position allemande). A cet effet, il n'exercera encore par sa gauche, à l'ouest, qu'une pression méthodique sur le groupe des villages de Pozières et de Thiepval et de leurs puissantes tranchées; sa principale action sera sur sa droite.

La IVe armée anglaise, qui continue à faire l'aile droite, après avoir enveloppé Longueval, a tourné au sud, longé la lisière du bois des Trônes et rejoint à la ferme Maltz Horn (nord-ouest de Hardecourt-aux-Bois) la ligne française; elle se trouve ainsi en équerre. Ramener cette partie du front à hauteur du centre, se dégager de « l'indésirable saillant » dont la pointe est au bois Delville, la manœuvre s'impose, mais elle va se heurter à des difficultés de toutes sortes contre des positions qui étaient fortes par elles-mêmes et avaient été puissamment organisées depuis le premier combat de la Somme, en vue d'une défense opiniâtre. Les Allemands y ont un double avantage : celui de l'espace — qui leur permet de développer leurs feux en demi-cercle, non seulement sur le bois Delville (que les Anglais appellent *Devil's wood*, le bois du Diable) et Longueval où le bois s'adosse, mais encore sur l'étroit terrain où, tant anglaises que françaises, s'entassent les communications et les batteries; — et celui des crêtes qui, de Guillemont, fort village à l'entrée de plusieurs vallées sèches, au Bois-Haut, donnent à leurs artilleries des vues directes. Il s'agira de les déloger, d'abord de Guillemont et du bois de Leuze, leur première ligne, puis de leur seconde, Ginchy, la ferme Waterloo et le bois des Bouleaux.

La bataille de l'aile droite (général Rawlinson), rallumée le 18 juillet par une contre-attaque des Allemands sur le bois Delville, ne se termina qu'aux premiers jours de septembre par la prise de Guillemont, qui entraînera la chute de Ginchy. A l'aile gauche, le général Gough, s'en tenant à son rôle de pivot, a emporté le 25 juillet, après un violent duel d'artillerie, Pozières et son moulin, bastions avancés de la crête est du plateau de Thiepval et points culminants de la région où confinent Picardie et Artois.

A ne regarder qu'à la carte, on s'étonnerait volontiers qu'il ait fallu quarante-sept jours de combats aux Anglais pour gagner un village, un petit bois et quelques fermes. Ces bâtiments et ces bois étaient sur les lieux mêmes de terribles places fortes; les termes exacts dont il faudrait faire usage dans ce

Digitized by Google

récit, ce devraient être ceux des guerres de siège. L'opération consiste, tantôt à prendre d'assaut, tantôt à tourner les points forts de l'ennemi pour les faire tomber successivement. Ces bastions sont défendus avec acharnement par les Allemands qui ont l'ordre de tenir à outrance et s'y conforment.

Le temps fut presque constamment pluvieux, rendant vaines les explorations aériennes dans des brumes épaisses et transformant le sol des vallées en marécages. La ténacité coutumière des Anglais n'avait pas encore été mise à une aussi dure épreuve. Harcelés par d'incessants bombardements d'obus asphyxiants, obligés de s'y reprendre à deux ou trois fois avant de s'assurer la possession définitive d'une corne de bois (Delville, Foureaux) ou d'un gros de vergers « à conquérir un par un » (nord de Longueval), ils manifestèrent d'un peu de découragement. Leurs opérations, vers la mi-août, parurent se ralentir, sauf au nord-ouest de Pozières.

Les Allemands ne pouvaient se résigner à la perte de ces hauteurs qui commandent la vallée où coulent les eaux abondantes et limpides de l'Ancre et d'immenses horizons vers Bapaume. Descendant en masses de Martinpuich, ils revinrent par six fois à l'assaut, dans la nuit du 16 et le lendemain, entre Thiepval et la grande route, mais s'y brisèrent sous le feu britannique. Les Anglais profitèrent de leurs avantages pour pousser leurs lignes vers Thiepval, qu'ils n'avaient pas cessé de bombarder depuis un mois. Le plateau avait littéralement avalé le village avec son château, son église et son bois. Ils n'en étaient plus éloignés que d'un kilomètre et mordaient maintenant sur la fameuse redoute de Leipzig (18-24 août).

Tout juste les journaux de Berlin venaient de recevoir cette directive : « La crise de la Somme est passée; l'Angleterre y a jeté au gouffre, dans un sacrifice fou et sans but, la fleur de sa nation. »

Les Anglais, qui avaient fait, sans doute, des pertes sévères, apprenaient, une fois de plus, aux Allemands que c'est la ténacité du Duc de fer qui a gagné la bataille de Waterloo, non ce lourd soudard de Blücher qui n'eut qu'à ramasser les lauriers. Pourtant, « cette indomptable volonté de ne pas céder », dont parle Milton, se mêlait, cette fois, d'un peu de lassitude[1].

1. *Nelson's History*, p. 75.

Digitized by Google

XVII.

Joffre, toujours en liaison étroite avec Haig, rappela son attention sur la situation générale. L'Anglais, habitué à préférer l'action à la pensée[1], s'obstine souvent dans l'action commencée sans penser qu'il y a peut-être autre chose à faire. Joffre s'inquiète de l'émiettement de son offensive. Les actions isolées étant plutôt à l'avantage des Allemands, il en conclut qu'il faut reprendre des opérations d'ensemble; rien qu'une poussée d'ensemble des forces anglo-françaises donnera à l'offensive le caractère de puissance qui favorisera l'action des Russes en Galicie et l'entrée en ligne de la Roumanie.

L'attaque directe sur Guillemont avait paru aux Anglais une idée tactique d'autant plus juste que ce village dominait leur front. Ils n'y pénétrèrent par deux fois (30 juillet et 7 août) que pour être presque aussitôt obligés de se replier devant de grosses contre-attaques. Il fut donc convenu entre le commandement anglais et le nôtre qu'on renverserait le plan et qu'on procéderait par une série d'actions combinées entre les deux armées, en commençant par la position Maurepas-Cléry, dans notre secteur de gauche[2].

Maurepas, au sud, et Guillemont, à l'ouest, étaient les deux clefs de Combles, gros chef-lieu de canton, à l'entrée d'un vallon sec, exactement à l'est d'Albert et à l'ouest de la route de Péronne à Bapaume. Ainsi va s'élargir l'opération qui, du côté anglais, n'a eu d'abord pour objet que la suppression d'un saillant.

Notre conquête du plateau de Flaucourt avait été suivie en juillet, au nord de la Somme, par deux attaques (20 et 30 juillet) qui forcèrent les lignes allemandes sur un kilomètre (d'une part, mamelon nord de Hardecourt et croupe de Maurepas; de l'autre, ferme Monacu et bois de Hem). Au sud, deux autres attaques (20 et 24) emportèrent la première ligne de tranchées allemandes entre Barleux et Belloy-en-Santerre et nous rendirent maîtres des formidables organisations d'Estrées. Il fallut employer les grands moyens, les 270 et les 370, contre ce repaire tenu seu-

1. Mathew Arnold, *Our preference of doing to thinking.* — Voir André Chevrillon, *la Psychologie de l'Angleterre.*

2. Rapport Haig.

Digitized by Google

lement par 200 Allemands; l'observateur, qui le survola pendant le bombardement, vit les pierres et les débris « voler comme des oiseaux au-dessus du sol ». Les Allemands opposèrent partout une vive résistance, tantôt dans une région de chicanes, comme à la ferme Monacu, forteresse aux multiples ouvrages avec des flanquements dans les crassiers de l'usine et des nids de mitrailleuses dans les roseaux de la Somme, tantôt dans des labyrinthes de tranchées circulant au fond des ravins secs et de savantes organisations à contre-pentes. Ces fronts d'attaque étaient trop restreints pour que la reprise de l'action ne fût pas condamnée à des résultats incomplets. D'autres difficultés que la VIe armée avait rencontrées pour l'exploitation de ses premiers avantages provenaient pour partie de ces succès mêmes dans une bataille à partie double. L'extension de nos lignes vers le sud rendait presque impossible de laisser à un même chef le soin de mener la bataille sur les deux côtés de la rivière, dans des directions de plus en plus divergentes, vers Péronne et vers Bapaume.

Comme l'idée directrice de la bataille restait d'appuyer les forces britanniques agissant sur la rive droite, Joffre décida de confier les opérations à deux armées. Il était logique, en effet, de ne pas distraire Fayolle de sa mission essentielle et, par conséquent, de confier à un autre chef (Micheler) la conduite des opérations élargies sur la rive gauche. La VIe armée, renforcée d'artillerie, reprendra donc sans délai ses attaques, entretenant par l'exemple celles des Anglais; la Xe va étendre à Belloy-en-Santerre sa gauche appuyée jusqu'alors à la voie Amiens-Chaulnes; restant subordonnée aux résultats obtenus sur la rive droite, elle diffère provisoirement son entrée en action (31 juillet).

Fayolle a fait preuve, dans la première partie de la bataille, d'une rare habileté manœuvrière pour l'emploi du terrain et d'un heureux coup d'œil[1]. La limite d'âge l'avait atteint avant la guerre comme brigadier d'artillerie. Rappelé à l'activité, il eut le commandement de la 70e division de réserve, d'abord au Grand-Couronné de Nancy, sous Castelnau, puis, sous Pétain, en Artois, où il enleva Carency. Joffre, qui l'avait distingué

1. Général de Lacroix, *les Armées britanniques en France* (*Revue des sciences politiques* du 15 octobre 1917).

Digitized by Google

pour sa solidité et sa droiture, lui donna le 33e corps, quand Pétain prit la IIe armée, et, à la veille de la bataille de la Somme, la VIe armée. Maintenant, dans une lutte sans répit de deux mois, il va s'affirmer davantage de jour en jour, soucieux par-dessus tout de dominer l'artillerie ennemie et de protéger ses fantassins par le feu ; infatigable, toujours attentif et souvent hardi, dénué de toute préoccupation personnelle et, comme il disait, « ne voyant dans la guerre que le Boche ».

Etabli fortement sur les hauteurs de Flaucourt et, d'autre part, en liaison avec la droite anglaise, il a pour mission de conquérir les hauteurs à l'est de Combles, en vue de préparer l'offensive ultérieure en direction générale de Bertincourt et de s'installer définitivement sur la Tortille.

XVIII.

Sur un terrain dont toutes les ressources ont été mises en œuvre par l'ennemi pour le disputer pied à pied et vers où il dirige incessamment de Belgique et de Verdun du matériel humain et du canon, cette guerre est pour nous, comme pour les Anglais, une guerre de siège et de mines. Elle l'a été du lendemain de l'offensive de juillet et le sera jusqu'à la fin de la campagne. « Quelle odieuse guerre! Des jours et des jours dans des trous, ou plutôt des niches, chacun la sienne dans la paroi d'un boyau », pendant que le canon fait entendre « un roulement ininterrompu ». « On est fatigué à ne pas se tenir sur les jambes; les hommes dorment par terre dans tous les coins, et au milieu de quel tintamarre! Le physique va bien, et le moral aussi, mais l'intellectuel n'existe plus[1]. » Il n'y a de belles journées, où la vie éclate à nouveau parmi la mort qui sévit, qu'après les longues, les interminables préparations d'artillerie, quand l'ordre de l'assaut fait jaillir des tranchées les lignes de tirailleurs qui s'élancent vers la lisière d'un bois ou les décombres d'un village, encore bordées de mitrailleuses[2].

Ces journées de bataille sont rares et courtes. Rares, parce que les chefs ne lancent les attaques qu'après des bombardements

1. Augustin Cochin, *Quelques lettres*, p. 26 et 27, publiées par son frère Jean Cochin. Augustin Cochin fut tué le 8 juillet au calvaire d'Hardécourt; son frère ainé, Jacques, avait été tué l'année précédente au combat du Xon.

2. « Le Boche en prenait; tout le monde était ravi. » (A.-Augustin Thierry, *la Bataille de la Somme*, dans la *Nouvelle Revue* du 15 janvier 1918.)

Digitized by Google

qui ont supprimé ou réduit l'obstacle, et que la bête formidable qu'est la tranchée allemande râle longtemps avant d'être prise : application nouvelle de la doctrine napoléonienne que « le talent de la guerre, consiste à lever les obstacles qui peuvent rendre plus difficile une opération ». Courtes, car les objectifs, selon les instructions de Joffre et de Foch, sont peu éloignés, précis et, pour ainsi dire, impératifs. Le chef ne commande plus seulement : « Vous emporterez telle ligne. » L'ordre est de ne pas dépasser telle ligne. Grosse dépense de projectiles, grande économie de vies humaines.

Les stratèges en chambre s'étonneront du peu de terrain conquis, de la lenteur des progrès. Précisément, l'intelligence de la bataille de Picardie, c'est la pierre de touche des cerveaux qui ont fait l'effort de comprendre ce qu'est devenue la guerre.

Les opérations contre Maurepas furent menées, d'abord jusqu'au 23 août, par le 20e corps, qui emporta la moitié du village, poussa jusqu'à la route de Guillemont et s'empara de la redoute dite de Tatoï, de la carrière de Hem et des bois de l'Angle ; le 1er (Guillaumat) acheva ensuite d'un seul élan la conquête de Maurepas, où deux compagnies du 3e régiment de Garde combattirent jusqu'au dernier homme, et poussa jusqu'à la route de Cléry. Nous tenions toute la troisième ligne allemande.

La chute de Maurepas et des tranchées avoisinantes et quelques progrès partiels des Anglais, qui étaient parvenus aux abords de Guillaumont, vont permettre maintenant l'attaque d'ensemble, au nord et au sud de la Somme, sur un front total de trente kilomètres, allant de Hamel à Chilly, par nos deux armées et l'armée anglaise.

L'accalmie survenue devant Verdun a donné au général en chef la possibilité d'accroître encore les artilleries à la disposition des armées de la Somme. Foch n'en a jamais assez. Il a enseigné autrefois : « Plus on est faible, plus on attaque. » C'était toujours vrai de la guerre de manœuvre, à la condition, évidente, d'interpréter l'axiome dans le sens de l'ascendant moral. Cette bataille de Picardie est le type de celles qui ne peuvent se gagner que par le canon, par une supériorité énorme d'artillerie.

Fixée d'abord au 30 août, l'attaque fut reportée au 3 septembre pour la VIe armée et les Anglais, et au 4 pour la Xe, en raison d'un temps très défavorable, auxiliaire naturel de la défensive allemande. Succédant aux brouillards de la première

Digitized by Google

quinzaine du mois, les bourrasques ne gênaient pas moins nos réglages d'artillerie et nos liaisons.

De leur côté, les Allemands ont amené sur la Somme, à défaut de réserves stratégiques, des unités nouvelles qu'ils ont formées avec des bataillons prélevés sur d'autres parties du front et d'importants renforts d'artillerie lourde. Le Kaiser était revenu, une fois de plus, sur les lieux.

Un prélude formidable et sûr d'artillerie avait à peu près démoli les tranchées et fait taire les batteries allemandes quand il se développa le cinquième jour (3 septembre) dans une attaque d'infanterie qui rompit le front allemand sur près de neuf kilomètres. Du côté des Anglais, le résultat le plus important de la journée fut la prise de Guillemont par trois brigades irlandaises (Munster, Leinster et Connaught), qui s'y maintinrent malgré trois furieuses contre-attaques et poussèrent à 500 mètres à l'est. Par contre, ils ne purent conserver ni la ferme Falfemont, au contact avec notre extrême-gauche, ni Ginchy, sauf la partie basse du village où ils restèrent face à face avec l'ennemi. De notre côté, sur un front plus étendu, six kilomètres, depuis le nord de Maurepas jusqu'à la Somme, le 1er corps surprit l'ennemi en plein désordre, au milieu des relèves, et marcha d'un pas ferme à travers un lacis de tranchées, de succès en succès[1]. C'était l'ancien corps de Lille, composé en majeure partie d'hommes des pays envahis, qui combattait pour ses foyers[2]. Cette infanterie, magnifique et enragée, emporta tous les objectifs : hameau du Forest, crête de la croupe du Forest à Cléry, village de Cléry. Elle ramassa, ce jour-là et le lendemain, où elle s'empara de l'éperon des bois Marrières, 2,500 prisonniers, 32 canons et une grande quantité de mitrailleuses.

La prise de Cléry, bourg allongé en amphithéâtre, sur une boucle de la Somme, était importante, à l'un des rares passages de la rivière. La position avait été reconnue déjà par les Romains ; les vestiges de leurs retranchements s'y mêlent encore à ceux du château que les sires de Créqui élevèrent au XIVe siècle en plein marais et dont les remparts portaient l'insolente devise : *Nul s'y frotte.*

Les Allemands ne purent dissimuler ces échecs : « La lutte se poursuivait difficile sur la Somme. »

1. *Marched steadily from victory to victory* (Nelson, p. 101).
2. *Ibid.*

Digitized by Google

XIX.

Ils n'avaient pas attendu cette nouvelle défaite pour imposer à l'Empereur le remplacement de Falkenhayn, comme chef d'État-Major général, par Hindenburg (29 août).

C'était l'abdication militaire du Kaiser.

Falkenhayn était ministre de la Guerre quand il avait été appelé, en janvier 1915, à remplacer Moltke le jeune, à qui l'Empereur ne pardonnait pas d'avoir négligé Paris pour se faire battre sur la Marne.

L'Allemagne avait été tout entière avec l'Empereur, ce jour-là, contre Moltke. Elle avait mis plusieurs mois à connaître sa défaite de la Marne, racontée d'abord comme un repli stratégique d'un affluent de la Seine à un autre. Quand la voix du monde finit par lui apprendre notre Marathon, c'était au moment d'une autre défaite à peine moins cruelle à son orgueil, l'Yser ; la charge, cette fois, en incombait à l'Empereur. Ayant manqué, pensait-il, son entrée triomphale à Paris par l'obstination théorique de Moltke, c'était lui qui avait conçu la ruée sur l'Yser, l'attaque en direction de Calais[1] et de Londres.

Falkenhayn ne fut, de fait, que l'exécuteur des ordres militaires de l'Empereur et son complaisant. Il avait pris parti, le sachant agréable, pour l'attaque sur Verdun, que Hindenburg déconseillait. L'immense déception ajouta encore à la popularité du vieux reître, libérateur de la Prusse orientale, conquérant de la Pologne, vainqueur des Russes, vrai soldat allemand qui ne savait pas farder la vérité. Par deux fois, l'Empereur lui a pris ses plus belles troupes du front russe pour ses grands desseins : la guerre balkanique, avec la Méditerranée pour but ; la ruée sur Verdun, avec Paris pour but. Les deux projets ont échoué : le balkanique devant nos lignes orientales ; l'occidental, à la fois sur la Meuse et sur la Somme, celle-ci libérant celle-là. C'était Falkenhayn encore, couverture trouée de l'Empereur, qui venait de laisser les Autrichiens échouer au Trentin et qui n'avait prévu ni Broussiloff ni l'offensive anglo-française.

Si disciplinée que fût l'Allemagne, elle ne se tut point du

1. Après la bataille de l'Yser, la presse allemande a contesté impudemment que Calais ait été à aucun moment l'objectif de l'empereur. Cette assertion est démentie par les documents contemporains. Les Wurtembergeois et Bavarois chargeaient en criant : *Calais! Calais!* (Le Goffic, *Steenstraete*, p. 8.)

Digitized by Google

mécontentement qui lui vint de tant de déceptions. Le chef imprévoyant, impulsif, incapable, c'était l'Empereur lui-même. Il fut désigné comme le responsable par les pangermanistes qui l'avaient trouvé si souvent docile, mais qui le savaient hostile à leurs appétits démesurés. Les socialistes, d'autres encore, firent chorus. Il pensa, d'abord, contenter l'opinion en mettant sous les ordres directs de Hindenburg tout le front oriental (3 août). On le vit encore, par deux fois, sur le front de la Somme, jouant au capitaine, haranguant les troupes. Pourtant son flair de vieux comédien, qui sait distinguer la claque du public, ne s'y trompa point ; il encombrait, gênait tout le monde. Comme ses discours ne suffirent pas à ramener la victoire et comme la Roumanie venait de se décider à rejoindre l'Entente, faisant un ennemi de plus, il lui fallut se résigner, remettre au chef populaire tout le commandement. Il ne sera plus le *Kriegsherr* que sur le papier. C'est désormais la dictature militaire de Hindenburg, étayé de Ludendorff. Les « Dioscures[1] ».

La rancune de cette *diminutio capitis* ne sera pas étrangère à la revanche qu'il cherchera dans la seconde de ses offensives brusquées, celle des offres de paix à la fin de l'année.

Les succès persistants, bien que ralentis des Russes (qui se taisaient de leurs effroyables holocaustes devant Kovel, inutile charnier de plusieurs centaines de mille hommes), l'arrivée de la Roumanie dans la guerre des Latins et des Slaves contre les Teutons, Verdun dégagée, Gorizia prise, la victoire anglo-française cheminant sur la Somme, éveillaient alors chez les peuples de l'Entente d'ardentes espérances. Ils voyaient l'Allemagne s'enfonçant dans le crépuscule, désormais traînant son avenir derrière elle, vouée à la défaite prochaine. Il faut mesurer à ces illusions les craintes qui vinrent à l'Allemagne. Comme elle paraissait ployer sous le poids des crimes et des fautes, elle se redressa, dépossèda son Empereur de la direction suprême des armées, y appela le plus digne, dirigea son principal effort contre les armées fraîches qui ne l'assaillaient à ce moment, comme l'Italie lui déclarait la guerre, qu'avec la certitude de la prompte victoire des Alliés. C'était faire très exactement ce que, rationnellement, elle devait faire.

1. « Le renvoi de Falkenhayn équivaut à la reconnaissance par l'Allemagne *de la défaite subie devant Verdun*. Cet aveu vient plus de six mois après le commencement de cette gigantesque aventure. » (*Post* du 3 septembre.)

Digitized by Google

XX.

La conquête totale, par les Anglais et par nous, du long dos d'âne aux flancs escarpés entre Thiepval et Estrées, c'est ce que Haig appelle dans son rapport la seconde phase (qu'il arrête au 3 septembre) de la bataille de la Somme; ce sont, en effet, les deuxièmes lignes ennemies qui ont été le principal objectif pendant cette période. Toutefois, ces sortes de divisions ne laissent pas que d'être arbitraires, car le rideau ne tombe pas à la bataille, comme il fait au théâtre, avant la fin de la tragédie; il n'y a point d'entr'actes; les opérations chevauchent les unes sur les autres; l'action se poursuit plus ou moins intense, sans interruption.

C'est ainsi que l'attaque générale du 3 s'est propagée de notre côté, entre Cléry et Le Forest (sud de Combles), jusqu'en vue de la grande artère de Péronne par Bapaume à Arras et à Béthune, face à Bouchavesnes, et qu'elle a poussé, du côté anglais, jusqu'aux premières tranchées allemandes au delà de Ginchy, enfin conquise le 9 septembre (l'important ouvrage appelé le quadrilatère restant aux Allemands) et jusqu'aux lisières du bois de Leuze à 1,200 mètres et au nord-ouest de Combles. Nous commencions à entourer Combles sur une ligne qui formait un peu près un demi-cercle.

Ce gros bourg grimpant aux deux venants d'un ravin incliné vers la rive gauche de la Somme est comme la poterne de Bapaume. Les Allemands en ont fait une forteresse.

Les lignes des Anglais n'étaient plus qu'à une petite distance en arrière des nôtres, à l'ouest du méridien de Combles, alors que nous l'avions dépassé vers l'est, depuis la boucle de la Somme à Cléry jusqu'aux lisières du bois d'Anderlu, sur un éperon au nord de Le Forest. Ils avaient leur centre sur les crêtes qui font la séparation entre les eaux françaises et les eaux des rivières belges. Leur aile gauche était encore arrêtée aux lisières du bois des Foureaux et leur aile droite, au sortir de Ginchy, devant la cote 354, point culminant du plateau de Morval.

Pendant que Fayolle et Rawlinson s'installaient sur ces nouvelles positions de la rive droite, Micheler, qui aurait voulu partir plus tôt et qui, peut-être, aurait alors eu affaire à moins forte partie, engageait avec beaucoup de vigueur des combats de large envergure sur la rive gauche. Ces opérations ont pour but géné-

Digitized by Google

ral de détruire les forces ennemies qui avaient passé la Somme en amont de Péronne. Le premier résultat à atteindre est de s'assurer la possession des plateaux de Villers-Carbonnel à Chaulnes.

Les Allemands s'étaient solidement accrochés au village de Barleux depuis leur surprise de juillet et avaient renforcé leurs organisations dans le sud du village devenu bastion, au travers du plateau de Santerre. Ces ouvrages s'étendaient sur plusieurs lignes aux deux bords de la route et de la voie ferrée de Péronne par Chaulnes (vers le faîte entre Ingon et Luce), à Roye et à Montdidier. L'offensive de la Xe armée, dans la grande boucle de la Somme, se prononçait donc, de l'ouest à l'est, en direction générale du cours de la haute Somme entre Ham et Péronne, toutes deux, comme Bapaume sur la grande transversale d'Arras. Nous tenions Belloy-en-Santerre, un peu au nord, et le village d'Estrées à cheval sur l'ancienne chaussée romaine qui, venant d'Amiens, passe la rivière au pont de Brie. Les Allemands avaient leurs principales forteresses à Barleux, Berny, Deniécourt (hameau d'Estrées), Soyécourt, Vermandovillers, Lihons, l'ancien parc des ducs de Chaulnes, en avant du bourg, et Chilly.

Comme ils avaient, sur l'autre rive de la Somme, établi leur organisation Combles-Cléry en avant de la route de Péronne à Bapaume, leur ligne de Barleux à Chaulnes constituait le remblai de la route de Roye à Péronne, secteur principal (sur le plateau de Santerre) de la route nationale de Paris à Lille.

C'est cette ligne qu'il s'agissait d'enlever ou d'entamer.

L'attaque se développa le 4 septembre sur une étendue d'environ vingt kilomètres. Qui ne « réalise » pas une pareille attaque comme un assaut de la guerre de siège contre des remparts et des fossés, figurés ici par des lignes de tranchées, reliant entre eux une série de villages fortifiés, ne voit pas la bataille moderne. La lutte d'artillerie a eu beau être violente des deux côtés, ni nos soldats n'ont été ébranlés ni les ouvrages allemands entièrement démolis.

Nos troupes enlevèrent d'un premier élan les tranchées ennemies de Barleux à Deniécourt et deux villages (Soyécourt et Chilly) ; la pluie les arrêta, une fois de plus, dès le lendemain, sur ce front irrégulier qui comprenait à Vermandovillers et à Deniécourt deux enclaves profondes qu'il allait s'agir maintenant de réduire. Micheler ne put d'abord que maintenir ses positions contre des retours furieux de l'ennemi. Il reprit alors de nouvelles

Digitized by Google

préparations d'artillerie qui achevèrent de détruire les ouvrages de Berny, Vermandovillers, Lihons et Deniécourt (avec Chaulnes, l'un des deux piliers de la défense allemande). Il occupa ces décombres et progressa vers le plateau de Chaulnes, mais continua à échouer devant Barleux, l'un de ces villages « endiablés » qui résistent à tout (8-15 septembre).

Ces combats, où nous fîmes plus de 2,000 prisonniers valides, n'étaient encore, eux aussi, que les grandes manœuvres de la victoire. Les conséquences de la conquête laborieuse d'un terrain fait pour la défensive n'apparaîtront que plus tard. Ce sont les pierres de soutènement du rempart qui commencent à se rompre.

Micheler avait attendu davantage de l'offensive, longuement préparée, de la Xe armée. Tout de même, ici encore, les Allemands reculaient; nous n'avions à aucun moment (et pareillement les Anglais au nord de la Somme) cédé un pouce de terrain que pour le reprendre aussitôt.

Leurs écrivains, tantôt se rabattirent à une comparaison, d'ailleurs inexacte, entre le taux de notre avance vers leur ligne Bapaume-Péronne et le taux de leur avance vers Verdun, oubliant qu'ils avaient gagné les quatre-cinquièmes de leur avance sur Verdun dans la première semaine de la bataille de huit mois; tantôt ils baptisèrent de l'euphémisme : « repli élastique des lignes » la perte de leurs positions et raillaient « ce signe extérieur de victoire que serait la marche en avant ».

XXI.

La troisième bataille sur la rive nord eut des débuts très brillants.

Les Allemands n'avaient reculé que pour s'établir à de nouvelles positions fortifiées, villages crénelés, chaque corne de bois aménagée en tranchée, labyrinthe de galeries souterraines. C'étaient, pour les Anglais et pour nous, les mêmes bombardements à recommencer contre les mêmes boucliers de la terre.

Sortant de Péronne et après avoir dépassé le Mont-Saint-Quentin, Bouchavesnes est le premier village sur la route de Bapaume, à droite, en avant de l'épine de Malassis, et face aux pentes descendantes d'une large crête très boisée. Un peu plus loin, sur la gauche, Raucourt, face au bois de Saint-Pierre-Vaast, puis le

Digitized by Google

village double de Sailly-Saillisel, l'un à l'ouest, l'autre à l'est de la chaussée.

Cette organisation de Bouchavesnes et de ses défenses avancées sur six kilomètres était très forte; elle fut enlevée par la VIe armée en huit jours (4-13 septembre), ce qui, à juste titre, passa pour rapide; une préparation très complète d'artillerie a été suivie de l'attaque des bois Marrières et de la cote 145, muraille du secteur devant Bouchavesnes. Ce succès s'est déployé en opérations enveloppantes sur les ailes : à gauche par les bois d'Anderlu et de l'hôpital en direction de Raucourt; à droite, depuis les étangs de Cléry jusqu'à l'ouest de Feuillancourt. Ici, nous prenions pied sur la cote 75, croupe qui s'élève au-dessus de la rive droite de la Somme et fait face au Mont-Saint-Quentin, formidable chien de garde de Péronne. Enfin, l'assaut du centre sur Bouchavesnes fut ingénieusement réglé par l'ancien ministre de la guerre Messimy, commandant la 6e brigade de chasseurs; il opéra par sa gauche de façon à rester sur le terrain dominant et en liaison avec le 44e de ligne, « le plus vaillant des camarades de combat[1] ».

Les attaques, au départ du bois Marrières, vers le ravin, furent si promptes et d'une exécution si brutale qu'elles furent applaudies, comme au théâtre, par la ligne des chasseurs qui les virent passer et que les éléments de droite ne parvinrent pas à suivre le mouvement. Messimy accompagna ses vagues d'assaut, afin de ne laisser échapper, par le retard d'un ordre, aucune occasion favorable, et stimulé qu'il était par Joffre qui, venu la veille sur le terrain avec Foch et Fayolle, avait dit qu'il comptait sur lui pour prendre Bouchavesnes. La route de Péronne à Bapaume fut presque aussitôt emportée à la baïonnette par le bataillon de Pélacot (44e d'infanterie).

« Entrés dans la bataille à l'allure de la charge, ne marquant le pas que sur ordre et pour mieux reprendre leur élan, les chasseurs de la 6e brigade ne connurent l'obstacle que pour le renverser. A la rescousse des bataillons du 44e et du 133e (bataillon Thouzelier), ils ne firent qu'un bond jusqu'à Bouchavesnes[2]. »

L'affaire fut une série de manœuvres, exécutées sous le feu avec une grande régularité. Moins de deux heures après le départ (de 17 heures 45 à 19 heures), Bouchavesnes, où le combat s'était

1. Ordre du jour du 13 septembre.
2. Ordre du général de Bazelaire, commandant le corps d'armée.

Digitized by Google

poursuivi de maison en maison, était à nous, avec ce qui restait vivant (400 hommes) des deux bataillons qui l'occupaient. Ivres de leur succès, nos fantassins dansaient parmi les trophées sur la place du village.

Encore dans la nuit, le bataillon Mahieu, malgré que son chef fût tombé pendant l'attaque, arrondit sa conquête dans le sud de Bouchavesnes, aux abords d'une ferme qui s'enfonçait comme un coin dans les positions ennemies (18 septembre). Les Allemands, qui avaient été surpris en pleine relève, réparèrent leur désordre. Ils contre-attaquèrent le lendemain, après un furieux bombardement, sur les chasseurs qui tenaient le village, mais ils s'y usèrent et se replièrent dans les bois.

Au cours de nos opérations contre la route de Péronne à Bapaume, ces mêmes régiments irlandais, qui s'étaient illustrés à Guillemont, avaient emporté Ginchy (9 septembre). Le 12, jour de la prise de Bouchavesnes, toute la VIe armée britannique, bien établie enfin sur le faîte de partage où les Allemands avaient eu leurs secondes positions, commença contre leurs troisièmes lignes un intense bombardement. Les Anglais avouaient très honorablement leur regret d'avoir retardé l'avance de notre VIe armée; décidés à progresser cette fois en même temps que nous, ils avaient fait le nécessaire pour y réussir.

XXII.

Le ravin de Combles séparait, comme on a vu, les deux armées. Il avait été convenu entre Haig et Foch qu'il ne serait pas nécessaire d'attaquer directement cette petite ville très fortifiée, déjà dominée de droite et de gauche par les Anglais et par nous; nos progrès combinés avec les leurs la rendraient intenable aux Allemands. La droite de la Ve armée britannique, ayant Morval pour objectif, et la gauche de notre VIe armée, poussant sur Sailly-Saillisel, déborderaient Combles et la feraient tomber.

Il fallait progresser entre le bois des Bouleaux et le val de Combles pour atteindre Morval; entre le bois, autrement étendu et fortifié, de Saint-Pierre-Vaast et le ravin pour atteindre Sailly-Saillisel. Les deux opérations étaient difficiles, la seconde surtout[1], et exigeaient une liaison étroite entre les armées.

1. Rapport Haig.

Digitized by Google

« Leur amitié cordiale et leur désir sincère d'entr'aide firent l'office de l'unité de commandement qui est à l'ordinaire essentielle pour combattre dans de telles conditions[1]. »

Le plan de Haig est d'attaquer par sa droite sur Morval, Lesbœufs et Flers. Si l'attaque réussit, il l'étendra à gauche contre le front Martinpuich-Courcelette. La prise de Thiepval deviendra dès lors indispensable; la VIe armée (du général Gough), qui n'a poursuivi, par ordre, depuis juillet, qu'une avance méthodique, quittera son rôle de pivot de manœuvre; des positions qu'elle a successivement conquises, elle n'aura plus grand'peine à faire tomber tout le reste du redoutable plateau.

L'assaut fut donné le 15 septembre au matin, après trois jours d'un bombardement intense dont la violence s'accrut encore au début de la bataille. Haig avait mis en ligne toute la IVe armée et le 1er corps canadien de la Ve. De la gauche à la droite, les Canadiens s'élancèrent vers Courcelette, les Écossais sur Martinpuich, deux divisions territoriales (Northumberland et Londres) sur le bois des Foureaux, les Néo-Zélandais sur Flers, la Garde sur Lesbœufs et Morval.

Les *tanks* apparurent pour la première fois dans cette journée radieuse d'automne.

Le *tank* descend en droite ligne des chars armés de faux qui sont figurés aux bas-reliefs de Korsabad et de Ninive et dont Arrien et Végèce ont décrit la tactique. Les Grecs et les Troyens, au dire d'Homère, s'étaient déjà servis de ces engins; Cyrus en avait introduit l'usage dans les armées persanes. Ils étaient, a-t-on écrit, plus redoutables en apparence qu'en réalité; pourtant, ils traînèrent avec eux l'épouvante pendant des siècles. Wells, dans une de ses histoires fantastiques[2], en avait fait un *trépode* dévalant à immenses enjambées et culbutant ou brisant tous les obstacles avec un fracas assourdissant.

Dans cette guerre extraordinaire qui emploie en même temps des armes où la science a poussé l'art de tuer aux dernières limites de l'horreur et des armes en usage aux temps les plus reculés de l'antiquité homicide, le monstre est devenu un camion automobile blindé, à la carapace à peu près invulnérable et bariolée comme un décor de ballet russe. Monté sur des chenilles, il

1. Rapport Haig.
2. *La Guerre des mondes.*

Digitized by Google

gravit les pentes et les descend avec une égale aisance, et broyant, éventrant ou renversant tout sur son passage, arrachant les broussailles de fil de fer quand il franchit les tranchées, écrasant les nids de mitrailleuses, faisant des trouées dans les bois, crevant les murs et les maisons, et, tout le temps, par ses mitrailleuses et son canon, crachant en avant, à droite et à gauche, la mitraille et les liquides enflammés. Il enferme dans son ventre une demi-douzaine d'hommes, dont le chef se dirige, comme le pilote d'un sous-marin, à l'aide d'un périscope.

La bête d'acier est à la fois hideuse et grotesque. Les soldats anglais, à voir travailler le tank, ne se tiendront pas de joie : « Comment avez-vous été blessé? » demande un major à un Irlandais. — « J'étais en train de rire au passage du *tank*. » Dans l'horreur, la gaîté bruyante, la joie lourde de Falstaff, la part de comique[1] qui est toujours chère au soldat anglais.

Tank ne veut rien dire. Le mot avait été choisi exprès pour que, surpris par l'ennemi, il n'apportât avec lui aucune indication. Les *tanks* s'appelaient officiellement *Machine Gun Corps*, *Heavy section*[2]. Le secret en fut très bien gardé. Les avions allemands n'aperçurent qu'à la veille de la bataille quelques-uns des monstrueux crapauds qui s'exerçaient hors de leurs abris.

Le commandement anglais se rendait compte que l'instrument n'était pas encore à point. Les perfectionnements n'apparaîtraient qu'à l'usage. Ce n'est encore qu'une expérience, dont nous tirerons profit comme nos alliés. La tactique (dans ses grandes lignes) en est déjà reconnue : les *tanks* précéderont l'assaut de l'infanterie pour déblayer le terrain des mitrailleuses dissimulées dans des trous.

L'effet de surprise contribua à la victoire; les « vaisseaux de terre de Sa Majesté », comme les appelaient leurs occupants, obstinément amphibies comme tous les Anglais, mirent du désarroi chez les Allemands; ils pénétrèrent dans Flers et dans la sucrerie de Courcelette moins de deux heures après le commencement de la bataille. Cependant, le général Fayolle avait dit avec raison, quelques jours avant : « Les Anglais attaquent sur un grand front cette fois, et avec leurs nouvelles machines de guerre. Je

1. « De comédie », écrit à tort un auteur anglais (John Buchan, *Nelson's History*, p. 119).

2. Corps des mitrailleuses, section lourde.

Digitized by Google

mets plus de confiance encore dans la vaillance de leur belle infanterie[1]. » Les Écossais et les Canadiens se distinguèrent particulièrement dans cette chaude journée, ceux-ci à Courcelette, « regagnant quelques kilomètres de terrain français à leur ancienne patrie[2] ». Le succès, admis par les Allemands, fut dû en outre à une feinte très habile du général Haig : il avait, la veille, lancé une brigade au sud-est de Thiepval contre la tranchée Hohenzollern et la redoute que les Allemands appelaient le « Wunderwerck », *l'ouvrage merveilleux;* ouvrage et tranchées avaient été emportés. Le commandement allemand conclut que l'effort principal des Anglais, dont il attendait l'offensive[3], serait de ce côté et y lança une grosse contre-attaque qui fut, d'ailleurs, repoussée.

Avant la tombée de la nuit, les Anglais occupaient les tranchées ennemies au delà de Flers, le plateau 154, au contact de la ligne Morval-Gueudecourt, le bois des Foureaux et les deux villages de Courcelette et de Martinpuich. Ils ne furent arrêtés qu'à leur extrême droite par un fort ouvrage, le « Quadrilatère », à un kilomètre environ de Ginchy, au creux d'un profond ravin boisé vers le coude de la route de Morval. Dur combat où tomba le fils aîné du premier ministre, Raymond Asquith, *scholar* du vieux type Élisabethien, avocat brillant et charmant poète. « Il aimait sa jeunesse et sa jeunesse devint éternelle[4]. » De quel immense tribut les « intellectuels » de nos deux pays ont payé l'honneur d'être l'élite pensante!

La bataille du 15 septembre donnait aux Anglais toutes les positions dominantes entre Thiepval et Combles, excellents observatoires sur toute la région de Bapaume, une appréciable progression sur leurs contre-pentes, une avance moyenne de deux kilomètres, à travers deux forts systèmes de défense, sur un front de dix, trois villages, puissamment organisés, et 4,000 prisonniers. C'était le coup le plus rude porté aux Allemands par les Anglais depuis le début de la campagne, un succès considérable et, relativement, peu coûteux.

Ils le développèrent encore dans les journées suivantes, malgré de vives contre-attaques, mais gênés de nouveau par le temps

1. *Commentaires de Polybe*, t. IX, p. 142.
2. *Nelson's History*, p. 115.
3. Rapport Haig.
4. *Nelson's History*, p. 122.

Digitized by Google

qui ne s'était éclairci que pour quelques heures. La pluie tomba presque sans interruption du 18 au 22, rendant impossibles les observations aériennes, qui étaient déjà difficiles par les longues matinées brumeuses d'automne. Cependant, le 18, le « Quadrilatère » fut enlevé par la Garde qui s'y était entêtée; le 21, les Allemands contre-attaquèrent en vain dans la région de Flers et au sud de l'Ancre; puis le bombardement put reprendre le 24 sur les points de la troisième position allemande qui tenait encore, et toute la lignée alliée s'ébranla à nouveau le 25, la droite de Haig depuis Martinpuich jusqu'au ravin de Combles, la gauche de Fayolle du ravin à la Somme.

L'objectif était, du côté des Anglais, d'occuper, au nord de Combles, l'éperon de Flers et les trois villages de Morval, Lesbœufs et Gueudecourt; du nôtre, de réduire, à l'est, Rancourt et le hameau de Frégicourt.

Nous nous étions emparés, dès le 14, de la ferme Le Priez, organisée par les Allemands en redoute fortifiée et qui protégeait, du nord-est, Combles à l'abri dans sa cuvette. L'ennemi fit, le 21, un puissant effort, sur un front de cinq kilomètres et avec trois divisions fraîches — la 214e, embarquée pour le front russe et rappelée à mi-route, et le 18e corps, retiré du front de l'Aisne — pour reprendre la ferme et nos tranchées jusqu'au bois Labbé, secteur de Bouchavesnes. C'est la seule contre-attaque en règle que les Allemands aient montée pendant la bataille de la Somme. Ils lancèrent jusqu'à cinq vagues d'assaut, précédées de fortes préparations d'artillerie, sur nos nouvelles positions, et s'obstinèrent jusqu'à la nuit. Nos troupes tinrent bon, eurent vite fait de reprendre à la baïonnette le nord-est de Bouchavesnes où l'ennemi avait pris pied et gardèrent partout le terrain conquis.

La journée du 25 ne fut pas moins mauvaise pour les Allemands. Notre offensive, parfaitement conjuguée avec celle des Anglais, les surprit comme ils pansaient encore leurs blessures du 21 qui avaient été cruelles. Leur résistance n'en fut pas moins solide, par endroits désespérée; il y eut dans l'élan des nôtres la force que donne la certitude anticipée du succès. Tous les objectifs furent atteints, les uns avant le soir, les autres dans la nuit, sauf Gueudecourt. Pris et perdu, le gros village tomba seulement le 26, à la suite de l'enlèvement d'une tranchée fameuse chez les Anglais sous le nom de « Gird »; un tank et un avion armé de mitrailleuses, qui descendit à moins de 200 mètres, partici-

Digitized by Google

pèrent à l'action[1]. Un de nos détachements avait poussé jusqu'au cimetière de Combles en dehors et au nord-est du bourg et s'y était installé.

Dès lors, la forteresse de Combles, encerclée de toutes parts, devenait intenable. Les Anglais s'y rencontrèrent avec nous, arrivant ensemble, eux de gauche, nous de droite, au ravin creux qui s'ouvre, du nord au sud, entre Morval et Frégicourt, et que nos feux croisés avaient pris de toutes parts. Les Allemands s'étaient opposés de leur mieux au développement régulier de nos fronts. Quand ils nous virent irréductibles, les Anglais à Morval et à Lesbœufs, nous à Rancourt et à la ferme Le Priez, ils se sentirent dans un étau. On tira au sort les deux bataillons qui se feraient tuer et qui se rendirent; le reste s'échappa pendant la nuit (26 septembre). Des monceaux de cadavres couvraient le sol éventré par nos obus. C'était le premier chef-lieu de canton que nous reprenions depuis octobre 1914.

Il parut alors à Haig que les succès de sa IVe armée étaient assez considérables pour lui permettre de faire à nouveau « avancer en ligne » sa VIe et d'ordonner la prise de Thiepval[2]. Méthodiquement, il avait retenu le général Gough pendant près de trois mois, selon le plan qu'il avait arrêté dans la soirée du 1er juillet, après l'échec de sa gauche. Il le lâche à présent, sans perdre une heure, avant que les Allemands se soient remis du coup qu'ils ont reçu le 25 sur leur autre aile. L'assaut contre le plateau de Thiepval partit le 26 à midi.

La puissante position avait été déjà, comme on l'a vu, fortement ébréchée. Restait à emporter la crête du plateau, le village même de Thiepval, la ferme de Mouquet et les trois grandes redoutes, réputées inexpugnables, de Zollern, Stuff et Schwaben, avec le système de tranchées qui les reliait. L'attaque fut menée avec tant de vigueur que la ferme et la redoute Zollern furent enlevées du premier jour, et, dès le lendemain, le village, ainsi que les faces sud et ouest de la redoute Stuff et la face sud de la redoute Schwaben. Mais les Allemands se cramponnèrent aux pentes nord du plateau qui descendent vers l'Ancre.

Ils avaient subi de lourdes pertes et laissèrent plus de 2,300 prisonniers aux mains des Anglais; le chiffre des prisonniers faits

1. Rapport Haig.
2. Id.

Digitized by Google

par les deux armées britanniques depuis le 14 septembre s'élevait à plus de 10,000.

XXIII.

Les Allemands n'auraient été battus sur la Somme que par nous qu'ils en eussent éprouvé moins de dépit ; ce qui ne se pouvait supporter, c'était de l'avoir été, cette fois, par les Anglais, négociants, commis sortis d'hier de leurs comptoirs, joueurs de *football* et de *cricket*, par les Australiens, Néo-Zélandais et Hindous. Ils avaient cessé d'ancienne date de mettre en doute leur vaillance ; ils s'étonnent et s'irritent maintenant que ces trafiquants, et ces *sportifs*, ces coloniaux et ces intellectuels aient appris la guerre, ne se laissent plus emporter dans des assauts désordonnés et fous, sachent eux aussi attendre l'heure marquée pendant que, réglées par les avions, leurs artilleries détruisent sous des averses de fer et de feu les retranchements et les bastions. La blessure cria de toutes ses bouches saignantes.

L'Allemand sait vaincre ; il ne sait pas être vaincu avec grâce. Il se mit à dénoncer avec dégoût ses propres méthodes, du moment qu'elles étaient pratiquées par les Anglais et par nous. Cette guerre sur le front occidental, ce n'est plus la guerre, gémissent les correspondants ; la noble guerre des Niebelung, la guerre classique et fière de Clauzevitz — menée de la façon que l'on sait en Belgique et en France, en Pologne et en Serbie ; — mais ce n'est plus qu'un écrasement brutal, une boucherie sauvage, « la mise en œuvre du gigantesque matériel qu'a préparé pour les Alliés l'industrie du monde entier ».

Que la guerre eût ou non perdu son antique poésie sans en créer une autre, c'était un fait que les temps restaient durs pour les armées allemandes de la Somme, sous Hindenburg comme sous Falkenhayn. Les communiqués avaient beau alléguer à chaque nouveau repli qu'il ne s'agissait que d'un petit peu de terrain sans valeur[1] cédé à chaque fois pour de hautes raisons stratégiques, millimètres visibles seulement au microscope sur la carte, et les commentateurs expliquer, selon la doctrine ortho-

1. Communiqué sur les batailles du 15 et du 16 : « Nous avons abandonné quelques villages sur la ligne Gueudecourt-Bouchavesnes. » Rien de Combles. Rien de Thiepval.

Digitized by Google

doxe, que le gain seul du terrain ne procure pas l'avantage, que l'avantage résulte seulement du rapport de l'espace avec les forces combattantes. Tout de même le lecteur arpentait! Comme la bataille de la Somme allait entrer dans son quatrième mois, l'addition des pertes successives de terrain faisait une zone de 180 kilomètres carrés, ce que les Allemands avaient gagné en huit mois sur la Meuse. — Tout de même, le lecteur raisonnait, le plus souvent en silence, mais quelquefois en public[1] : ces villages, ces bois et ces crêtes d'où l'action combinée des artilleries et des infanteries anglaises et françaises avaient délogé, de semaine en semaine, quelques-unes des plus belles troupes de l'Empire, ce n'étaient pas apparemment des positions de nul intérêt; le Commandement n'aurait pas fait décimer tant de divisions, de 50 à 60[2], et consenti un sacrifice de 200 à 300,000 hommes (dont 45,000 prisonniers) pour des bicoques et des tertres!

Finalement, les officiers expliquèrent « que les troupes qui venaient de se battre avec tant d'opiniâtreté et d'héroïsme » allaient « élever de nouveau une barrière de fer devant les forces unies de l'ennemi ». — Ainsi c'était bien une première « barrière de fer » qui avait été rompue sur vingt-deux kilomètres. — Au surplus, « les Français tiendraient-ils toute la ligne Bapaume-Péronne qu'ils n'auraient obtenu rien autre que l'enfoncement d'un front de défense sans aucune valeur stratégique ». — On aperçoit ici comme une première esquisse du repli Hindenburg au printemps de 1917.

Au soir du 26 septembre, où les Alliés rentraient dans Combles, clef des dernières positions allemandes vers Péronne et Bapaume, et dans Thiepval, pivot, réputé imprenable, de toute l'organisation ennemie à l'ouest du champ de bataille, la situation paraissait donc très favorable. Elle l'était en effet, les Allemands repoussés sur leurs quatrièmes positions, d'où ils n'avaient plus que des vues médiocres, toujours bons au combat, mais mécontents de tant d'échecs; et les Anglais et nous, tenant partout les hauteurs et les observatoires, respirant le vent de la victoire, les *tommies* surtout dans la joie de leurs premières franches victoires sur les « Huns », ainsi qu'ils appelaient les « Boches ».

1. *Gazette de Francfort, Dernières nouvelles de Munich, Vorwaerts* de fin septembre et du début d'octobre.

2. Vingt-deux contre les Anglais.

Digitized by Google

A mes précédentes visites à l'armée britannique, j'y avais observé une volonté âprement tendue, le pli du front chez l'homme qui médite le plus grand effort. Elle rayonnait maintenant, fière de sa supériorité tactique, enfin démontrée, après de cruelles épreuves, par son beau succès ; le regard du dernier goujat en était illuminé.

Les nôtres, plus accoutumés à vaincre, se rendaient mieux compte des obstacles qu'il restait à surmonter.

XXIV.

Joffre avait espéré « un été de Picardie » ; rien qu'une succession continue de quinze belles journées claires d'automne sur des terrains secs aurait permis certainement de développer largement la victoire incontestée de septembre[1]. C'était également l'avis de Foch que le fruit était mûr. Haig n'en disconvenait pas, mais il ne convenait pas encore, bien qu'averti par le loyal Rawlinson, que sa IVe armée, après sa rude besogne de trois mois, éprouvait quelque lassitude. La victoire elle-même ne lui avait point fait passer sa fatigue. Elle la lui aurait plutôt fait sentir à la façon du repos où les nerfs se détendent et laissent la parole à la chair.

Le temps redevint mauvais, « il se cassa[2] », selon l'expression anglaise ; octobre ne sera qu'une suite de grosses tempêtes et de pluies pénétrantes, coupées à peine par de tristes journées de brouillards.

La pluie est toujours défavorable aux assaillants. Elle est plus méchamment hostile dans cette crayeuse Picardie, où les plaques d'argile et de sable qui recouvrent la nappe souterraine sont associées à des couches de limon, « qui nulle part ne sont plus épaisses[3] ». Comme le climat n'y est point propice aux évaporations rapides, la pluie a vite fait de transformer la terre, imbibée ainsi qu'une éponge, en « ce cinquième élément », selon le mot de Napoléon : la boue. En outre, les sources n'y étant point à flancs de coteau, mais apparaissant, sous le nom de « sommes », dans le fond des vallées, l'eau surabonde sous toutes les formes, étangs, canaux, tourbières, « entre les croupes molles et

1. *Nelson's History*, p. 129.
2. *The weather broke.*
3. Vidal de La Blache, p. 90 et 94.

Digitized by Google

jaunes »; au temps de la paix *l'hortillonneur*, ou maraîcher, circulait en barques autour de Péronne et d'Amiens.

Naguères, les bons cantonniers picards parvenaient malgré tout à entretenir les larges routes, bordées de peupliers. Les interminables convois, surtout dans les secteurs anglais, les avaient rendues méconnaissables; comme elles manquaient de profondeur, les conducteurs des ponts et chaussées « n'avaient rien sur quoi construire[1] ». Bâtir de nouvelles routes était difficile, car le sol crayeux était pauvre et, de plus, bouleversé tellement par les bombardements et le passage des batteries et des troupes qu'il avait perdu toute cohésion. D'innombrables obus avaient éclaté sur le sol, ouvrant partout des fissures et des crevasses. La pierre manque et les bois sont rares; il faut donc faire venir de loin les matériaux, ce qui complique le problème. Avant de raccommoder une route, il faut la laisser reposer et il n'y avait pas de vacances « pour ces pauvres passages torturés ». Les Anglais n'avaient chez eux que deux bonnes grandes routes, celles d'Albert à Bapaume et d'Albert à Péronne. Dès le troisième mois de la bataille, elles portaient des marques d'usure. Si ces anciennes chaussées, romaines ou royales, s'abîmaient, on peut juger ce qu'étaient devenus les chemins vicinaux et ruraux aux abords de Contalmaison, Longueval et Guillemont.

Les difficultés devinrent donc extrêmes pour les transports en ravitaillements et en munitions[2]. Les Anglais, en campagne, restent de gros mangeurs; les canons, eux aussi, sont « de gros mangeurs », avait dit le général Langlois. La boue épaisse ralentissait tous les mouvements. Les routes de Picardie ne sont point pavées comme celles des Flandres; deux journées de pluie en faisaient des rivières fangeuses où l'homme enfonçait jusqu'au mollet, où les automobiles, les *lorries*, les camions de toutes sortes s'enlisaient. La marche dans les boyaux était une bataille contre la terre épaisse, gluante, qui doublait, triplait le poids des chaussures. Les plus agiles glissaient, tombaient, se relevaient en statue de glaise. Les plateaux comme les vallons, qui avaient été pendant des mois criblés de mitrailleuses, remués, fouillés comme par d'invisibles charrues, n'étaient plus que marécages. Il y avait maintenant deux *No man's Lands* également

1. *Had nothing to build upon.*
2. Rapport Haig.

Digitized by Google

affreux : devant les tranchées de première ligne, front où les artilleries continuaient à tonner; entre l'ancien front et le nouveau, où passaient ces convois, quand ils ne s'embourbaient pas.

Ces souffrances, ces misères, les longues nuits où, le ravitaillement ayant manqué, la faim éloignait le sommeil, c'était la guerre. Mais la bataille, elle aussi, devenait de plus en plus difficile, parce que le canon perdait à chaque instant ses yeux qui sont les avions. Les plus hardis aviateurs, envolés au-dessus des lignes ennemies, vers le *Hun-land* (pays des Huns), s'égaraient dans la mer des nuages et des brumes, rentraient bredouille, ne revenaient qu'à la boussole.

Le temps n'était pas plus favorable aux secteurs où notre VIe et notre X^e^ armée prolongeaient l'armée britannique; toutefois, elles avaient été moins éprouvées par le combat et elles avaient davantage l'habitude de la guerre.

XXV.

Joffre, dans un ordre du jour du 29 septembre, consacra les résultats obtenus à cette date par la bataille de la Somme : « Verdun dégagée, vingt-cinq villages reconquis, plus de 35,000 prisonniers, 150 canons pris, les lignes successives de l'ennemi enfoncées sur dix kilomètres de profondeur. » C'était *sa* bataille, autant que celle de la Marne, qu'il gagnait également avec Foch. Il l'avait obstinément voulue, n'avait pas cessé de la préparer pendant plus de quatre mois de bataille de Verdun. Il l'avait engagée à l'heure dite qui se trouva être la plus favorable. Alors que les Allemands encerclaient déjà Souville et Froideterre, peut-on assurer que, sans la Somme, Verdun, malgré Nivelle et Mangin, eût été préservée? Joffre était résolu à poursuivre son offensive et son succès avec une vigueur nouvelle.

Il ne s'agissait plus maintenant de Verdun qui respirait, comme on verra dans la suite de ce récit, depuis que la IIe armée avait repris la crête de Thiaumont et Fleury et que les Allemands, déçus en Lorraine et serrés en Picardie, puisaient à leur armée de la Meuse pour alimenter celle de la Somme. Il s'agissait toujours d'arracher à l'ennemi l'initiative des opérations et de déterminer en notre faveur une rupture d'équilibre, et, par surcroît, d'empêcher tout prélèvement allemand sur notre front au profit de l'offensive de Hindenburg contre les Roumains.

Digitized by Google

En effet, les affaires des Roumains allaient déjà mal depuis un mois à peine qu'ils étaient en guerre.

S'ils y étaient entrés à la fin de juin, quand Broussiloff battait l'une après l'autre, du Pripet au Dniester, sur un front de 400 kilomètres, les armées autrichiennes, le destin de la guerre orientale aurait été sans doute changé. L'instinct populaire avait vu clair. C'était l'époque où, à Bucarest, les manifestants s'en allaient acclamer la légation de Russie aux cris de : « Vive l'armée victorieuse[1] ! » Par malheur, comme on l'a vu, Bratiano, hésitant et retors, avait encore attendu deux mois pendant lesquels Broussiloff s'était essoufflé dans les Karpathes et l'honnête et clair Sazonoff avait été remplacé à Pétrograd par l'obscur et suspect Sturmer. Entre temps aussi, Hindenburg, avec Ludendorff, avait pris le commandement en chef des armées de la *Quadruplice*.

Quand Hindenburg avait insisté, pendant deux ans, pour que l'Allemagne se tînt à l'ouest sur la défensive et fonçât avec le gros de ses forces à l'est, son commandement du front oriental faisait son opinion suspecte. Argument de M. Josse, orfèvre ou capitaine, avide de gain ou de gloire. Maintenant, il avait sur tous les fronts toute la responsabilité. L'objection ne tenait plus; en outre, l'entrée de la Roumanie dans la guerre modifiait le problème. Ses adversaires d'autrefois (le Kronprinz, Falkenhayn, les Occidentaux) expliquèrent : « La décision (pour l'Allemagne) ne demeure pas au front oriental, elle y passe. »

Cela était gros de conséquences, que virent aussitôt les états-majors, les écrivains militaires : « Si l'Allemagne était en état de comprendre, Hindenburg raccourcirait de lui-même son front occidental[2]. » Toutefois, Hindenburg ne s'y décida pas encore bien que le bruit en courût et qu'en effet ses premiers ordres pour la construction des lignes de repli (par la suite fameuses sous les noms de Wotan et de Siegfried) soient de cette époque.

Fin septembre, la perte de toute la ligne Bouchavesnes-Flers-Martinpuich semblait justifier son peu de goût pour la guerre de Picardie, tandis que sa théorie orientale triomphait sur le Danube.

Les fautes stratégiques des Roumains, leur infériorité en artil-

1. Journaux des 26 et 27 juin.
2. *Commentaires de Polybe*, t. IX, p. 177 (23 septembre).

Digitized by Google

lerie et une première défaillance des Russes les servirent beaucoup.

La plate Dobroudja, s'allongeant entre le Danube et la mer Noire, tendait des chemins aisés à une armée russe, qui serait descendue de la Bessarabie, en jonction avec les Roumains, vers la plaine bulgare, pour y couper les routes de Sofia, c'est-à-dire de Constantinople. Or, il n'y avait en avant de Constantza qu'un gros de Roumains et de Serbes.

On se souvient que Bratiano, se fiant aux Russes pour agir en Dobroudja, avait subordonné sa déclaration de guerre à l'acceptation de son plan qui était de porter le principal effort de l'armée roumaine dans les comitats de Transylvanie. Il répondait ainsi aux aspirations nationales (qui n'avaient rien à voir à la stratégie), avait l'espoir de combiner son attaque avec une puissante offensive russe sur sa droite et s'était flatté jusqu'à la dernière heure que les Bulgares resteraient neutres.

Il faut se figurer l'armée roumaine comme un grand lac qui se serait, depuis plusieurs mois, rempli lentement en arrière des Alpes de Transylvanie et qui aurait débordé tout à coup d'un seul côté, se frayant par trente-huit passages des chemins vers la lisière de la Hongrie.

La déclaration de guerre ayant été remise à Vienne le 27 août à neuf heures du soir, les avant-gardes roumaines franchirent aussitôt la frontière. Les Autrichiens se replièrent, sans d'autres résistances que de leur arrière-gardes. Les Roumains occupèrent Brasso (Kronstadt), Sibiu (Hermanstadt) et Orsova, première ville hongroise en amont des Portes de Fer, le dernier des défilés du Danube avant son entrée en Valachie (29 août-2 septembre).

Grosse émotion à Pesth, tumulte dans le Parlement : « Pour garder la Transylvanie qu'on veut nous voler, les Hongrois deviendront des tigres. »

Mais déjà Mackensen, à la tête de l'armée qu'il avait réunie en Bulgarie pendant que Ferdinand leurrait Alexéïeff et Bratiano, a pris les Roumains à revers. Il est entré brusquement en Dobroudja, s'est emparé, après un vif combat, de Tourtoucaïa, grosse tête de pont sur la rive droite du Danube, où il a ramassé 25,000 prisonniers, et, peu après, de Silistrie. Il a ramené ainsi du premier coup les Bulgares dans le quadrilatère qu'ils avaient

Digitized by Google

dû céder à la Roumanie au traité de Bucarest et il s'est assuré à la fois la large défense du fossé danubien et une forte base d'offensive vers la Dobroudja supérieure (6-10 septembre).

« Victoire décisive », annonça le Kaiser (dépêche à l'impératrice). Il exagérait à son ordinaire. Cependant, la vague roumaine s'arrêta du coup en Transylvanie, tandis que Bucarest, cruellement bombardée par les avions, appelait au secours contre le flot qui montait de Bulgarie.

Joffre avait vu tout de suite d'où le péril le plus grave menaçait la Roumanie. D'une part, il pressa Sarrail; de l'autre, il réclama de la Russie l'envoi immédiat de 200,000 hommes en Roumanie. L'Empereur, malgré de vives instances répétées, ne voulut autoriser Alexéïeff qu'à envoyer quatre divisions russes et deux serbes en Dobroudja. Broussiloff disait qu'il avait à lutter, entre Stanislau et la région de Kovel, contre soixante-dix divisions; il avait peu d'artillerie et subissait des pertes effroyables.

Les 12,000 kilomètres carrés que les Roumains occupaient en Transylvanie leur avaient été cédés à peu près sans résistance par les Autrichiens; ils se heurtèrent, après avoir franchi l'Oltu, aux premières divisions allemandes qui les obligèrent aussitôt à repasser la rivière devant leurs gros canons. Falkenhayn, en compensation de sa disgrâce, avait reçu le commandement d'une masse de manœuvre austro-allemande, évaluée à 25 ou 30 divisions, qui s'était concentrée face aux Alpes de Transylvanie. Poursuivant son avantage, il essaya d'envelopper la gauche roumaine, qui manœuvrait en direction générale de Klausenbourg et dont les colonnes avançaient sur deux routes éloignées l'une de l'autre de quatre-vingt kilomètres. Secourue à temps par la IIe armée, la Ire armée roumaine réussit à échapper à l'étreinte et à se replier vers le sud, mais non sans avoir subi de lourdes pertes. Les Bavarois occupèrent aussitôt le passage de Vulcan, poterne de la route de Kraïova, et le col de la Tour-Rouge (27-29 septembre).

Ces durs combats ayant mis fin à leur offensive, il ne restait plus aux armées de l'ouest qu'à concentrer leurs efforts sur la défense des cols que Falkenhayn attaquait avec une puissante artillerie (5 octobre).

Pendant qu'échouait cette entreprise où la stratégie s'était faite, une fois de plus, la malencontreuse servante de la politique, la petite armée russo-roumaine de la mer Noire s'était enfin ras-

Digitized by Google

semblée; elle réussit, non sans peine, à arrêter devant la voie ferrée de Tchernavoda à Constantza les Germano-Touraniens de Mackensen qui se mirent dans les tranchées, aux environs des anciens fossés de Trajan. Les Roumains perdirent encore beaucoup de monde dans une malheureuse tentative sur la rive droite du Danube, entre Tutrakan et Roustchouk.

Le Commandement roumain avait escompté, comme il avait été en effet convenu, que son offensive de Transylvanie serait appuyée sur sa droite par Broussiloff, en Bukovine, et, en Macédoine, par Sarrail. Or, la reprise d'activité de Broussiloff, après un brillant début à Horozanka, entre Dniester et Zlota-Lipa, faiblit vite, soit que ses troupes fussent épuisées par leur dur effort de quatre mois, soit qu'elles manquassent à nouveau de munitions, par suite de malversations et, pis encore, de louches manœuvres de Sturmer et de son entourage, notoirement hostile aux Roumains. Pour Sarrail, son opération avait été retardée par des désordres graves à Athènes où notre légation fut insultée et par la trahison concertée avec le roi, qui livra aux Bulgares les forts de Rupel, Cavalla et un corps d'armée de 10,000 soldats. Sarrail ne pouvait raisonnablement commencer son action avant que l'apparition de nos vaisseaux à Salamine eût obligé le roi à accepter notre ultimatum, à nous faire des excuses et à rétablir dans sa capitale et sur nos derrières quelque chose qui ressemblât à la sécurité. Il attaqua alors sur un front de plus de 150 kilomètres, en même temps sur les deux rives du Vardar et sur la Tcherna. Cent et quelques milles Serbes, débris de la glorieuse retraite, reconstitués sous le prince Alexandre, battirent les Bulgares sur le Bro et escaladèrent les pentes escarpées du Caïmaktchalan. Un double mouvement, par l'ouest et par l'est, nous amena ensuite à Florina et ouvrit la route de Monastir. Le front bulgare avait craqué. Les Serbes rentraient en territoire serbe; le prince Alexandre annonça « le commencement de reconstitution de son royaume par la conquête de sept villages ».

XXVI.

Si rapide qu'ait été la chute des grandes espérances de la Roumanie, cependant sa guerre n'était point perdue et sa situation aurait pu être rétablie. Il eût fallu que la Russie se portât sans retard à son aide avec toutes ses forces disponibles, qui étaient

Digitized by Google

encore considérables, et que les autres armées de l'Entente, regardant toujours l'Europe comme un seul champ de bataille, s'accrochassent sur tous les fronts aux Austro-Allemands. L'effort sera dur après cette année de rudes batailles à peine interrompues par de courts entr'actes; à que d'efforts plus durs encore l'Entente sera condamnée si la Roumanie est mise hors de cause, en quelques semaines, pour s'être jointe aux ennemis de l'Allemagne!

La première qualité du général en chef dans la guerre moderne, c'est la faculté d'embrasser d'un œil synthétique tous les théâtres de la guerre. En conséquence, Joffre adresse aux principales armées sous ses ordres des instructions qu'on peut résumer ainsi : Nivelle va continuer à pousser devant Verdun; Foch va chercher à donner à l'offensive de la Somme une vigueur nouvelle; Haig promet son concours; en Macédoine, Sarrail est invité à progresser pour le moins jusqu'à Monastir et à avancer sur le Vardar et sur la Strouma.

Les opérations finales de Verdun se sont étendues sur trois mois (octobre-décembre); Sarrail, manœuvrant avec habileté, tourna sur leur gauche les Bulgares qui abandonnèrent Monastir afin de garder leurs lignes de retraite sur Prilep (19 novembre). Ayant traversé la Tserna à la nage, le premier régiment de cavalerie serbe pénétra dans la ville par l'est pendant que les Franco-Russes entraient par le sud. Sur la Somme, la VIe et la Xe armée et quelques unités anglaises reprirent, à quatre jours d'intervalle, leurs attaques (6-10 octobre). Haig toujours en direction de Bapaume, Fayolle et Micheler vers Péronne.

Leurs victoires de septembre aux deux ailes, en ramenant la IIIe armée anglaise au nord de Courcelette et la IVe au nord-ouest de Gueudecourt, avaient obligé le centre allemand à se replier entre ces deux points sur un front Le Sars-Eaucourt, les derniers villages sur la route d'Albert à Bapaume[1]. Les Anglais attaquèrent, sur sept kilomètres, l'ensemble des hauteurs qui les séparaient de la route de Bapaume à Péronne. Eaucourt, avec son moulin et son abbaye, fut vivement enlevé; Le Sars tomba le 7 octobre. Le même jour, Fayolle, à la droite des Anglais, couronna les pentes ouest de la croupe de Sailly-Saillisel, coupa la route de Bapaume à Péronne à moins de 200 mètres du vil-

1. Rapport Haig.

Digitized by Google

lage et borda les lisières du redoutable bois de Saint-Pierre-Vaast, poursuivant ainsi le mouvement qui avait pour objet de tourner le Mont-Saint-Quentin. Le 10, Micheler, au sud de la Somme, attaqua sur cinq kilomètres, entre Berny-en-Santerre et Chaulnes, enleva sur sa gauche les lisières d'Ablaincourt et progressa dans les bois à sa droite, où il ramassa près de 2,000 prisonniers, avançant de la sorte ses lignes de la corde à l'arc.

Le premier résultat de ces efforts combinés des Alliés parut de bonne augure; les journées suivantes furent moins favorables, en raison de la ténacité des Allemands sur leurs dernières positions de repli et, surtout, du temps toujours pluvieux, donc hostile à toute opération offensive, aux contre-attaques ennemies comme à nos attaques. Les Allemands, après la perte du terrain compris entre les deux routes de Bapaume, depuis Le Sars jusqu'à Morval, s'étaient fortement établis sur les crêtes à l'arrière et sur l'éperon en forme de marteau dont l'extrémité occidentale est un gros renflement appelé la butte de Warlencourt. Les Anglais s'usèrent en vains efforts pour en gravir les pentes sous le feu des mitrailleuses, tout comme les Allemands pour reprendre la redoute Schwaben, dans le secteur de Thiepval. De leur côté, notre VIe et notre X[e] armée ne purent que consolider les positions conquises et réaliser de légers progrès, Fayolle dans Sailly-Saillisel où chaque ilôt de maisons était le prix de très durs combats et Micheler à l'est de Belloy-en-Santerre et d'Ablaincourt dont il emporta la sucrerie.

Bien que ces actions eussent l'avantage de retenir les effectifs allemands sur notre front, Joffre aurait voulu faire davantage. Si fâcheuses que fussent les conditions climatériques, il ne jugeait pas impossible de reprendre sur la Somme, comme sur la Meuse, « une offensive large et profonde ». Il tenta, à plusieurs reprises, d'obtenir de Haig qu'ils préparassent une opération d'ensemble, sans perte de temps et avec tous les moyens. Le général anglais semble n'y avoir pas consenti avec conviction; il écrit dans son rapport que « le moment d'une action décisive passait rapidement pendant que le temps ne donnait aucun signe d'amélioration et que l'état du sol était si mauvais qu'une longue période de sécheresse, peu probable dans cette saison de l'année, eût pu seule favoriser le dessein d'une nouvelle offensive[1] ».

1. *Would suit our purpose.*

Digitized by Google

Comme on prouve le mouvement en marchant, notre X^e^ armée emporta, le 18, la première ligne allemande entre Biaches et la Maisonnette; la VIe acheva, le 19, la conquête de Sailly[1], complétant celle de la ligne de faîtes qui traversait le champ de bataille. Quinze jours plus tard, une nouvelle attaque porta l'infanterie de Micheler aux villages d'Ablaincourt et de Pressoire. Ainsi se resserrait le cercle autour de Péronne.

Nous tenions maintenant tout le terrain dominant, c'est-à-dire la victoire.

« Dans ces circonstances », relate Haig, « je décidai de hâter les préparatifs pour l'exploitation de la situation favorable sur ma gauche (vallée de l'Ancre), tout en continuant de faire de mon mieux pour améliorer mes positions sur ma droite », en liaison avec l'armée de Fayolle. Ses opérations, dans la région de Péronne, se bornèrent en conséquence à appuyer par une attaque à l'est de Lesbœufs une brillante opération contre le bois de Saint-Pierre-Vaast; par contre, sur le plateau de Thiepval, après avoir repoussé un furieux assaut contre la redoute Schwaben, il prit l'offensive sur six kilomètres et s'empara des tranchées (dites de Stuff et de Regina) qui bordaient la crête (23 octobre).

« Si les Anglais conservent la crête de Thiepval », dit un ordre régimentaire qu'on trouva sur un prisonnier allemand, « ils pourront détruire nos batteries de la vallée de l'Ancre et les abris de l'infanterie. » C'était, en effet, la clé des positions de l'Ancre: le général Gough tenait désormais sous ses canons tous les débouchés entre la rivière et la route de Bapaume; il avait le point d'appui indispensable à ses opérations ultérieures dans la vallée.

Non seulement les Anglais se maintinrent sur leurs positions, mais ils développèrent bientôt (11 au 13 novembre) leur succès par une vigoureuse attaque d'ensemble sur les deux rives de l'Ancre. Ils enlevèrent Saint-Pierre-Divion, au bas de la montée de Thiepval, et, sur l'autre bord de l'Ancre, Beaucourt et Beaumont-Hamel. Les Allemands contre-attaquèrent en pure perte. Près de 7,000 prisonniers restèrent aux mains des Écossais et des fusiliers marins. Ces belles troupes s'étaient battues dans un brouillard épais, sur un sol détrempé par des pluies glacées;

1. « Nous n'avons pas attaqué le hameau de Saillisel. » (Situation du 16 au 22 octobre.) La majeure partie de l'agglomération fut occupée le 5 novembre.

Digitized by Google

en certains endroits, les combattants enfonçaient dans la boue jusqu'aux cuisses.

Les Anglais donnèrent le nom de bataille de l'Ancre à ces beaux combats qui montraient qu'une armée intrépide et tenace est supérieure aux intempéries. Leurs forces, comme les nôtres, tenant toutes les hauteurs, étaient, elles aussi, maîtresses de la situation[1]. Depuis l'Ancre jusqu'aux abords de la chaussée de Péronne à Bapaume, elles couronnaient le faîte de partage qui était leur objectif tactique. Les Allemands ne s'étaient maintenus qu'aux deux piliers du Transloy, sur la route de Péronne, et de Grandecourt, sur l'Ancre. Ils y étaient déjà serrés de près. Partout ailleurs, ils n'étaient plus accrochés qu'en contre-pente : la victoire anglaise était écrite sur le terrain[2].

Cependant Haig décida de terminer aux lieux de son dernier succès la campagne de 1916. Joffre lui ayant proposé de continuer son action et de gagner sans cesser de combattre le mois de février ou de mars pour livrer alors une grande bataille, les Anglais entre Arras et la région de Bapaume, nous entre Somme et Oise avec trois armées, Haig accepta le rendez-vous pour la fin de l'hiver, mais se déclara dans l'impossibilité de demander à ses troupes un nouvel effort avant qu'elles eussent pris un repos prolongé. « Les brumes de novembre », écrit un témoin[3], « tombaient comme un rideau sur le drame. Bien que la guerre moderne puisse dédaigner les saisons, les éléments n'en prennent pas moins quelquefois leur revanche ; quand arriva ce stade de la bataille, les armées, qu'elles le veuillent ou non, sont condamnées à cette garde des tranchées qui remplace les quartiers d'hiver des temps de Marlborough. »

XXVII.

La détermination du général anglais, qu'il ne prit point sans regret et qui s'appuie de bonnes raisons, si contestée qu'elle ait été par des juges sévères et lointains, mettait fin à l'offensive de la Somme. Nous nous arrêtâmes à la dernière étape devant Péronne comme les Anglais à la dernière étape devant Bapaume. Les eussions-nous franchies avant la fin de l'année, eux et

1. Général de Lacroix (*loc. cit.*).
2. H. Bidou, dans le *Journal des Débats* du 3 février 1917.
3. *Nelson's History*, p. 162.

Digitized by Google

nous, si nous avions poursuivi le combat — les Anglais dans la vallée de l'Ancre et sur le secteur Eaucourt-Bapaume de la route d'Albert, nous à la boucle de la Somme et au bois de Saint-Pierre-Vaast sur la route de Bapaume à Péronne — c'est une question insoluble; on ne gagne pas avec des hypothèses les batailles qui n'ont pas été livrées. Mais les choses elles-mêmes répondront que les positions des Allemands sur la Somme étaient si bien devenues intenables qu'Hindenburg, dans la dernière semaine de l'hiver, n'attendra ni sur l'Ancre, devant les Anglais qui se sont remis en mouvement aux derniers jours de janvier[1], ni entre l'Avre et l'Oise, devant nous, le départ des offensives qui se préparent; évacuera, sous la menace d'une attaque enveloppante, la vaste région qui avait été funeste à ses plus belles troupes. Son repli stratégique, tant vanté par les Allemands, se justifie sans doute par la considération qu'il permettra de réduire les effectifs sur une ligne plus solide que l'arc dont elle est la corde; il ne s'explique pourtant que par la crainte de voir rompre de vive force, au dernier acte d'une pression continue, le front qui avait été proclamé irréductible aux premiers jours de la bataille et, par contre-coup, de risquer une lourde défaite pour la défense du saillant dangereux de Noyon. Parce que la bataille de la Somme a été interrompue par la mauvaise saison, il a fallu attendre le retour de la belle saison pour qu'elle apparût à tous les yeux comme une victoire. Encore fallut-il que nous fussions rentrés dans plus de 100 villes et villages, sur une étendue de 2,000 kilomètres carrés, pour que politiciens et pessimistes de métier fissent taire leurs craintes, bruyamment proclamées à l'époque, sur le piège qu'était le repli allemand. La dévastation sauvage des régions évacuées renforça l'aveu d'une défaite qui s'étendait par ses conséquences jusqu'aux bords de l'Aisne. La retraite allemande nous rendra Péronne et Bapaume, objectifs directs de la bataille, et, en dehors du champ de bataille, Roye

1. Au cours de l'hiver, les Anglais avaient étendu leur front sur la route de Péronne à Bapaume où ils nous remplacèrent à Bouchavesnes, au bois de Saint-Pierre-Vaast et à Sailly. Fin janvier, ils avaient progressé dans la vallée de l'Ancre. La prise de la tranchée de Puisieux (26-27 janvier) obligea les Allemands à évacuer sans combat Grandcourt, où les Anglais étaient entrés le 1er juillet de l'année précédente sans pouvoir s'y maintenir. Puis l'occupation de Grandcourt (6 février) contraignit les Allemands à se retirer de Petit-Miraumont (24) et, le lendemain, de Pys et de Serre. La ligne de Transloy-Loupart céda le 10 mars, après la prise d'Irles.

Digitized by Google

et Lassigny, Noyon et Ham, Chauny et Tergnier[1], saccagés et incendiés, mais vivants. Ce seront les trophées de la Somme.

Aussi bien la bataille, telle qu'elle avait été conçue par Joffre et menée par Haig et par Foch pendant quatre mois, avait-elle eu d'autres ambitions que d'emporter seulement le Gibraltar de la Somme, en faisant tomber ou craquer les unes après les autres les pierres angulaires et les maîtresses-poutres de la forteresse, Flaucourt et Combles, Bouchavesnes et Thiepval. Or, ces autres objets ont été atteints dès la fin de l'automne ; et Verdun dégagée, les Allemands fixés sur le front occidental, l'affaiblissement de leurs forces vives étaient bien des résultats aussi positifs qu'un gain, si appréciable fût-il, de terrain. L'offensive de la Somme avait arrêté le transfert de troupes d'Occident en Orient, transfert qui avait commencé en juin après l'offensive russe et qui se réduisit au renvoi, à une exception près, de divisions fatiguées et que remplaçaient toujours des divisions fraîches[2]. En novembre, quand leur offensive en Roumanie battait son plein, les Allemands avaient plus de divisions sur leur front occidental qu'en juillet, malgré l'abandon de l'attaque sur Verdun ; et ils en avaient engagé sur la Somme les quatre-cinquièmes, plusieurs deux fois, quelques-unes trois[3]. Ils avaient laissé entre les mains des Alliés plus de 60,000 prisonniers, dont 1,500 officiers — leurs pertes totales peuvent s'évaluer au quadruple, pour le moins au triple — plus de 500 canons et mortiers, un millier de mitrailleuses.

Le bloc de marbre était taillé ; la victoire y frissonnait, attendant le printemps.

Joseph REINACH.

1. Villes évacuées par les Allemands lors du repli Hindenburg.

2. *The enemy forces that moved East consisted, with one exception, of divisions that had been exhausted in the Somme battle, and these troops were always replaced on the Western front by fresh divisions* (rapport Haig).

3. Même rapport.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

ÉTUDES CRITIQUES
SUR
L'HISTOIRE DE CHARLEMAGNE[1]

IV.

Le Moine de Saint-Gall.

Le Charlemagne d'Einhard est encore un personnage historique; celui du Moine de Saint-Gall n'est plus qu'un personnage de fantaisie, et les contes plaisants ou grotesques qui forment la matière de son livre ne mériteraient guère de retenir notre attention si les plus graves érudits ne s'y étaient souvent laissés prendre.

Il y a beau temps sans doute qu'on a été mis en défiance; et au XVIIIe siècle déjà, nos Bénédictins français traitaient avec une amusante indignation une œuvre qu'ils qualifiaient de « déshonorante »[2]. Ils la publiaient cependant, la jugeant, malgré tout, instructive sur quelques points et ne pouvant se défendre d'en extraire plusieurs renseignements « dignes de remarque », dont l'historien de Charlemagne était appelé selon eux à faire son profit[3]. Au début du siècle suivant, Guizot croyait même devoir venger le pauvre moine, trahi par ses confrères, de l'injuste mépris sous lequel ceux-ci avaient voulu l'écraser, et, tout en reconnaissant que son livre n'était pas toujours d'une « exactitude scrupuleuse », il en vantait l'originalité

1. Les précédentes études ont paru dans la *Revue historique*, t. CXXIV, p. 52-64, t. CXXV, p. 287-330, et t. CXXVI, p. 271-314.

2. Dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. V (1744), p. x : « Il est inutile de nous mettre en peine davantage d'en rechercher l'auteur : car l'ouvrage le déshonore plus qu'il ne l'honore... »

3. *Op. cit.*, p. xi : « Les sçavans cependant ont trouvé dans cet ouvrage de certaines choses dignes de remarque... » Dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. V (1740), p. 616-618, dom Rivet avait émis un jugement analogue à celui de dom Bouquet.

Digitized by Google

et insistait sur les faits et les détails de mœurs « que nous ignorerions sans lui »[1].

Aujourd'hui nous sommes moins indulgents; et pourtant le point de vue a peu changé. Auguste Molinier parle encore « des éléments historiques fort intéressants » qui « se mêlent » chez le Moine de Saint-Gall aux anecdotes de « caractère légendaire »[2]. Et les plus récents historiens de l'époque carolingienne, tout en tenant l'ouvrage même en piètre estime, n'osent pas renoncer à en faire état : les auteurs des *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, Abel et son continuateur Simson, y puisent à maintes reprises et ne se croient jamais dispensés d'en examiner une à une toutes les affirmations[3]; Fustel de Coulanges, dans le dernier volume de ses *Institutions politiques de l'ancienne France*, en pèse plus d'une fois les termes et, selon sa coutume, leur prête volontiers une valeur juridique[4]; c'est aussi un des « témoignages » que M. Imbart de La Tour aime à invoquer dans son beau livre sur les *Élections épiscopales*[5], un de ceux que Gasquet retient dans son étude sur l'*Empire byzantin et la monarchie franque*[6], un de ceux enfin pour lesquels les spécialistes d'histoire économique[7] ont une véritable prédilection.

Lors même qu'on refuse d'ajouter foi aux racontars du vieux moine, on leur concède en un certain sens une valeur historique. Sans doute, dit-on, la figure de Charlemagne et les principaux événements de son règne y ont été déformés, mais on y retrouve

1. Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, [t. III], 1824, p. 168-170.

2. Auguste Molinier, *les Sources de l'histoire de France*, t. I (1901), p. 201.

3. S. Abel, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 2e édition revue par B. Simson (1888); t. II, par B. Simson (1883). Les principaux passages du Moine de Saint-Gall utilisés sont relevés à la table alphabétique qui termine chacun des volumes au mot *Monachus Sangallensis*.

4. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne* (1892), p. 323, 325, 326, 328, 330, 331, 425, 429, 510, 528, etc. — Voir aussi Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, par exemple t. III, 2e édition (1883), p. 369, n. 2.

5. Imbart de La Tour, *les Élections épiscopales dans l'Église de France du IXe au XIIe siècle* (1890), p. 80, 84, 91, 101, 211.

6. A. Gasquet, *l'Empire byzantin et la monarchie franque* (1888), p. 281, 285, 290, 291, 293.

7. Voir surtout K.-Th. von Inama-Sternegg, *Deutsche Wirtschaftsgeschichte bis zum Schluss der Karolingerperiode*, 2e éd. (1909), p. 514, 571, 574, 575, 578, 587, 595, 597, 608, 610, 662, etc., et Alfons Dopsch, *Die Wirtschaftsgeschichte der Karolingerzeit, vornehmlich in Deutschland*, t. II (1913), p. 136, 138, 142, 143, 144, 147, 157, 158, etc.

Digitized by Google

vivante l'idée que le peuple en avait conservée à la fin du IXe siècle. Toutes les anecdotes du livre sont des légendes populaires : l'auteur les a en partie recueillies de la bouche d'un de ces vétérans des guerres de Saxe, d'Italie et du pays avare qui, comme plus tard ceux de la « Grande armée », aimaient à narrer leurs merveilleux exploits; d'autres lui ont été communiquées par un prêtre de son monastère, lui aussi contemporain de Charlemagne; et il en est plus d'une enfin qu'il avait dû entendre conter soit à Saint-Gall même, soit dans les environs, parmi ces paysans qui se transmettaient de père en fils la tradition de la grande époque[1].

Nous ne croyons, pour notre part, ni à l'historicité ni à l'origine populaire de la légende propagée par le Moine de Saint-Gall. Cette légende sans doute présente plus d'un point de contact avec la réalité historique; mais on fait fausse route quand on s'imagine qu'il suffit, pour en apprécier la valeur, de rechercher dans quelle mesure elle est conciliable avec les faits attestés par les documents contemporains. Que la légende et l'histoire coïncident, cela peut être curieux, décisif, mais à cette condition expresse que la légende n'ait pas été façonnée ou même créée de toutes pièces par des hommes de lettres dont l'inspiration a sa source dans les livres.

Or faut-il croire le Moine de Saint-Gall sur parole quand il prétend enregistrer la tradition orale de son enfance ou de son âge mûr? Tout est là. Et il est surprenant que cette question n'ait jamais encore été nettement posée.

* * *

Avant de tenter d'y répondre, nous rappellerons d'abord brièvement ce qu'est l'œuvre elle-même[2].

1. Cf. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* (1865), p. 38-41; Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, t. I, 7e éd. revue par E. Dümmler (1904), p. 207; Ebert, *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, traduction Aymeric et Condamin, t. III (1889), p. 228-236; A. Kleinclausz, *l'Empire carolingien, ses origines et ses transformations* (1902), p. 512-513; M. Jansen et Schmitz-Kallenberg, *Historiographie und Quellen der deutschen Geschichte bis 1500*, 2e éd. (1914), p. 28-29 (t. I, fasc. 7 du *Grundriss der Geschichtswissenschaft* d'Aloys Meister).

2. Nous suivons la dernière édition, qui est celle de Ph. Jaffé, *Monumenta Carolina* (t. IV de sa *Bibliotheca rerum germanicarum*, Berlin, 1867), p. 628-700. — Les manuscrits qui nous ont conservé le texte de l'œuvre se répartissent en deux classes : la première, représentée surtout par un manuscrit de la Bibliothèque de Hanovre (le manuscrit H de l'édition Jaffé), la deuxième représentée par un manuscrit de Stuttgart et un manuscrit de Saint-Florian (manuscrits Z et W de Jaffé). Les manuscrits de la seconde catégorie ne nous donnent qu'une

Digitized by Google

A première vue, on est un peu embarrassé pour en définir avec précision le caractère. Ce n'est pas une biographie; ce n'est pas un livre d'*histoire :* c'est tout au plus un recueil d'*histoires* relatives à Charlemagne, et aussi, sous forme de digressions, à quelques autres membres de la famille carolingienne, Pépin le Bref, Louis le Pieux, Louis le Germanique. Ces digressions sont même parfois d'une telle longueur que l'auteur semble oublier tout à fait son sujet principal; mais la faute en est à sa méthode ou plutôt à son absence de méthode : il procède sans plan, par simples associations d'idées, une anecdote en appelant une autre, un nom, un détail suggérant un rapprochement, qui suffit à orienter le récit dans un sens nouveau.

Dans ce désordre, il y a cependant un semblant d'ordre : le Moine de Saint-Gall a pris soin lui-même de nous avertir que les deux premières parties de son livre — les seules qui subsistent sur les trois qu'il devait compter[1] — sont consacrées respectivement l'une « à la piété et à l'administration ecclésiastique » de l'empereur et l'autre à ses guerres; et, jusqu'à un certain point, cette division répond à la réalité. Mais, à l'intérieur de chacune des parties, le pêle-mêle est tel qu'il faut renoncer à trouver un fil conducteur.

L'ouvrage débute par deux anecdotes justement célèbres relatives

copie très écourtée, où manquent des passages essentiels, sans lesquels le texte demeure incompréhensible; mais, à trois reprises (à la fin du chapitre 10, au milieu du chapitre 26 du livre I et au chapitre 7 du livre II), ils nous offrent un texte plus développé que celui du manuscrit H. Ce texte, comme l'a justement fait observer M. Zeumer (*Der Mönch von Sankt-Gallen*, dans les *Historische Aufsätze dem Andenken an Georg Waitz gewidmet*, p. 117), est à coup sûr, en un passage au moins (II, 7), plus près de l'original que celui du manuscrit H, dans lequel ont été sautés plusieurs mots indispensables; mais il est possible que, dans les deux autres cas (I, 10, et I, 26), la version plus complète des manuscrits Z et W soit le résultat d'une double interpolation. Cela n'est pas certain cependant, car le manuscrit H est loin, de son côté, d'offrir toutes garanties sous le rapport de l'exactitude : en d'autres passages encore que celui dont nous venons de parler, il arrive au copiste de sauter des membres de phrase (par exemple aux chapitres 2 et 5 du livre I, p. 632, n. *r*, et p. 635, n. *o*). Mais que Z et W aient ou non été interpolés, cela importe assez peu ici, car il ne s'agit, au total, que de quelques lignes, dont l'intérêt est à peu près nul pour l'histoire légendaire de Charlemagne.

1. A la fin du livre I (éd. Jaffé, p. 666), il dit en effet : « In praefatione hujus opusculi » (cette préface est perdue), « tres tantum auctores me secuturum spopondi ». Or, il ajoute que le livre I procède des récits d'un certain Wérimbert et le livre II des récits d'un certain Adalbert; au troisième *auctor* devait donc correspondre un livre III. Cette troisième partie manque. On a même supposé qu'elle avait dû rester à l'état de projet. Il est difficile de se prononcer sur ce point, car les manuscrits ne nous ont conservé qu'un texte tronqué : non seulement on y cherche en vain la préface à laquelle renvoie la phrase citée plus haut, mais la transcription de la seconde partie s'arrête au milieu d'une phrase.

Digitized by Google

au rôle de Charlemagne comme rénovateur des études : celle des Scots, qui, pour toute marchandise, offrent la science à leurs clients et auxquels l'empereur réserve un accueil empressé (I, 1), et celle des pauvres écoliers qu'il récompense de leur application au travail en leur conférant évêchés et abbayes, tandis qu'il foudroie du regard et menace les enfants nobles qui, fiers de leur naissance, ont négligé de s'instruire (I, 3). Cette scène amène celle de la collation d'un évêché à l'un de ces écoliers studieux que l'empereur a distingué (I, 4) ; puis on passe de là à des histoires d'évêques qui ne brillent pas par leur instruction (I, 5 et 6), et l'une d'elles, sur un nouvel élu absent de l'église au moment où il aurait dû entonner un répons, sert d'introduction à deux chapitres (I, 7 et 8) sur les initiatives prises par Charlemagne en matière de célébration d'offices.

Une digression sur Alcuin (I, 9), dont il avait déjà été question (I, 2), mais dont le Moine de Saint-Gall se rappelle tout à coup quelques traits, est suivie de nouveaux détails sur les offices religieux, sur l'adoption du chant grégorien par le clergé franc (I, 10), sur la façon dont Charlemagne pratiquait le carême (I, 11) et sur les observations qu'il fit à un évêque qui se servait avant lui du pain qu'il venait de bénir (I, 12), — ce qui évoque l'idée de la collation des bénéfices et conduit ainsi à parler des précautions prises par le souverain pour éviter le cumul (I, 13). Mais la manière généreuse dont Charles sut, dans un cas spécial, se départir de ses principes pour laisser jouir le frère de la reine Hildegarde de toutes ses charges nous vaut elle-même un lot d'historiettes relatives à deux autres évêques qui eurent à se louer de sa générosité (I, 14 et 15).

Ces deux prélats étaient des « humbles », dont la vertu fut récompensée ; quelques-uns de leurs confrères furent des « orgueilleux », que l'empereur sut humilier : cette réflexion introduit plusieurs pages (I, 16 à 19) sur un mauvais évêque, vaniteux, avare, gourmand, ambitieux, ignorant, au sujet duquel la verve de notre conteur ne tarit pas. Bientôt même, perdant tout à fait de vue Charlemagne et entraîné par son sujet, il fait défiler devant nous des prélats qui n'eurent avec l'empereur aucun rapport et ne se recommandent à notre attention que par leurs péchés : en voici un qui veut persuader à ses fidèles qu'il est un saint et qu'il fait des miracles (I, 20) ; cet autre se laisse convaincre de rompre le carême sous prétexte de maladie, mais triomphe du démon par la pénitence (I, 21) ; un troisième, tenté lui aussi par « l'antique Ennemi de toute justice », succombe au péché de luxure (I, 22) ; la série continue avec un évêque qui spécule sur les denrées et qui d'ailleurs le paie cher, car Satan envoie percer toutes ses barriques de vin (I, 23) ; après quoi vient le tour

Digitized by Google

d'un évêque italien qui manque de se noyer en punition de sa frivolité (I, 24) et celui d'un fornicateur qui expie son crime par un refroidissement mortel (I, 25).

Des évêques au pape la transition est toute trouvée : le Moine de Saint-Gall n'a garde d'oublier Léon III, ses malheurs et leur suite, c'est-à-dire la venue de Charlemagne à Rome et son couronnement comme empereur (I, 26), — ce qui ramène aussitôt notre pensée vers Aix-la-Chapelle, la capitale de l'empire.

L'évocation de la basilique de cette ville (I, 27) entraine quelques pages sur diverses escroqueries commises pendant qu'on la construisait : escroqueries d'un abbé chargé de diriger les travaux (I, 28); escroqueries d'un fondeur à qui le souverain avait confié la fabrication d'une cloche et qui substitua dans son alliage de l'étain à l'argent pur qu'il s'était fait remettre pour obtenir soi-disant un meilleur résultat (I, 29); et — après quelques détails sur l'organisation des travaux publics en général (I, 30) — escroqueries d'un « préfet (ou prévôt) de la maison royale », nommé Liutfrid, qui détourna à son profit les sommes destinées à l'entretien des ouvriers (I, 31).

Nous revenons aux mœurs des gens d'Église avec l'histoire d'un diacre qui se livre au péché contre nature, « suivant l'habitude des Cisalpins », et qui en est puni par une mortelle piqûre d'araignée (I, 32), puis (I, 33) avec l'histoire moins banale d'un clerc qui, manquant de piété, est un beau jour volatilisé sous les yeux mêmes du souverain ébahi (*obstupefactus*).

Enfin la mention, que l'auteur a faite dans le chapitre réservé aux vols de Liutfrid, d'un certain manteau très ample porté par Charlemagne, quand il se rendait de nuit à l'église, lui revenant brusquement à l'esprit, l'incite à terminer la première partie de son œuvre par une longue page sur les vêtements de l'empereur.

La deuxième partie n'est pas moins incohérente. On peut croire au début que, fidèle à son programme, le Moine de Saint-Gall y racontera les guerres de Charlemagne ou du moins quelques épisodes de ces guerres; mais il faut déchanter. Il commence bien par une description du camp retranché des « Huns », c'est-à-dire des Avares, et par un rappel de la victoire remportée sur eux par les Francs (II, 1); il fait bien suivre encore ce chapitre de trois courtes anecdotes relatives à de menus incidents survenus, affirme-t-il, durant la guerre de Saxe — la prise d'une forteresse par deux soldats de condition modeste, que Charles récompense princièrement (II, 2), la négligence de deux jeunes nobles qui s'endorment à la porte de la tente royale dont la garde leur a été confiée (II, 3), les exploits de deux bâtards qui se font bravement tuer dans la mêlée plutôt que de

Digitized by Google

se plier à un service domestique (II, 4) ; — mais notre auteur perd de vue aussitôt l'histoire militaire. Car la guerre de Saxe lui remet en mémoire un mot de l'empereur de Constantinople, qui osa un jour s'étonner devant des ambassadeurs francs que leur roi perdît son temps à se battre contre des ennemis aussi médiocres que les Saxons (II, 5). Et le voilà du coup entraîné à nous conter quantité d'histoires de diplomates, lesquelles n'ont plus le moindre rapport ni avec les guerres de Saxe ni avec aucune autre guerre.

La première est celle de l'évêque Heiton, un des membres de l'ambassade envoyée à Constantinople : menacé de mort pour avoir, au mépris de l'étiquette byzantine, retourné le poisson qu'on lui avait servi, il dut son salut à sa présence d'esprit et se vengea de son aventure en bernant et en humiliant quelque temps après des ambassadeurs venus de Grèce à la cour carolingienne (II, 6). De la mission de ces derniers, le Moine de Saint-Gall retient deux détails : l'empereur trouva si belle une antienne que, par surprise, il leur entendit chanter dans leur langue qu'il ordonna sans tarder d'en transcrire la musique et d'y adapter des paroles latines ; par surprise aussi, les habiles ouvriers du palais carolingien réussirent à leur dérober le secret de la construction des orgues et en fabriquèrent un merveilleux (II, 7). Des ambassadeurs grecs, nous passons tout naturellement à ceux du roi de Perse, qui, après avoir réussi, non sans peine, à rejoindre Charlemagne, furent éblouis par l'empereur, par sa cour, assistèrent — ou plutôt n'osèrent assister — à ses exploits cynégétiques — qu'on nous raconte cependant —, lui offrirent toute sorte de présents et lui avouèrent, pour finir, leur étonnement d'avoir été sur leur passage si mal accueillis par les comtes, les évêques et les abbés, ce qui vaut des châtiments exemplaires à tous ces mauvais serviteurs de la royauté franque (II, 8). — Le chapitre des ambassades se clôt par l'énumération des cadeaux qu'apportèrent à Aix-la-Chapelle les ambassadeurs du « roi d'Afrique » et de ceux que Charles lui-même expédia soit à ce dernier, soit au roi de Perse, lequel, par reconnaissance, n'hésita pas à lui abandonner ses droits souverains sur la Terre Sainte (II, 9).

De plus en plus nous oublions les guerres : car, ayant fait en passant une allusion à Louis le Germanique, le Moine de Saint-Gall ne peut résister au plaisir de dire ce qu'il sait de l'enfance de ce dernier et de la façon dont il fut présenté à Charlemagne, puis de ses vertus et de ses bonnes œuvres, dont à Saint-Gall même on éprouva plus d'une fois les heureux effets (II, 10 et 11).

Il semble un moment que nous revenons au sujet : brièvement

Digitized by Google

nous trouvons résumées les guerres contre les Danois, dont Charles fit de terribles massacres, « prescrivant de décapiter tous ceux qui dépasseraient la longueur des épées ». Mais le récit tourne court : car l'ordre donné par Charlemagne rappelle un mot prononcé durant les querelles qui ensanglantèrent l'empire carolingien, lorsque des « géants enflés de l'esprit d'orgueil » essayèrent de renverser « le fils de David », c'est-à-dire Louis le Pieux; et ces complots contre l'autorité de Louis le Pieux rappellent, à leur tour, ceux dont Charlemagne lui-même faillit à deux reprises être la victime de la part des grands et de son bâtard Pépin le Bossu (II, 12).

L'anecdote d'un certain Eishere, originaire de Thurgovie, qui, avec sa lance, embrochait « comme de petites grenouilles » les Bohémiens, les Wiltzes et les Avares par groupes de huit ou neuf (II, 12), nous ramène cependant aux épisodes guerriers et est suivie, en effet, d'un chapitre sur les invasions des « Normands » aux frontières septentrionales de l'empire et sur la mort de leur chef Gotfrid (II, 13). Et ce sont leurs courses maritimes qui provoquent la scène bien connue : Charlemagne versant des larmes à la vue de leurs barques, qui ont failli aborder sur la côte narbonnaise, et à la pensée des maux qu'ils feront endurer après lui à son peuple (II, 14).

Les chapitres suivants ont trait à la conquête de la Lombardie; toutefois, comme Pépin le Bref a donné sur ce point l'exemple à Charlemagne, deux pages sont réservées à son expédition en Italie et, à ce propos, au combat qu'il livra contre un lion et un taureau pour prouver sa supériorité aux envieux de son armée, qui voulaient rabaisser son mérite, et aussi au combat qu'il livra contre le démon dans de tout autres circonstances (II, 15 et 16). Cette nouvelle parenthèse fermée, le Moine de Saint-Gall peut aborder le récit de l'expédition de Charlemagne, nous peignant d'abord l'effroi du roi lombard Didier à la vue des forces franques qui viennent bloquer sa capitale, puis la prise de la ville, enfin le séjour de Charles en Frioul, où il attend patiemment la mort du patriarche d'Aquilée pour lui donner un remplaçant. Mais comme la maladie du patriarche laisse au roi franc quelque répit, nous assistons entre temps à une partie de chasse qui, poursuivie malgré la pluie, donne lieu elle-même à des incidents burlesques, dont on ne nous fait point grâce (II, 17).

Ces incidents nous font encore oublier les guerres, et de nouvelles digressions viennent se greffer les unes sur les autres : comme Charlemagne a pu braver la pluie et les ronces grâce à la simplicité de son costume, tandis que les seigneurs de sa suite ont eu leurs somptueux vêtements mis en miettes, l'occasion est bonne pour reprendre l'éloge

Digitized by Google

de Louis le Germanique, qui ne se laissa pas davantage séduire par les fausses richesses et qui, à tout l'or et tout l'argent que lui apportaient un jour des ambassadeurs normands, préféra un beau glaive bien trempé (II, 18). Ces Normands eux-mêmes font penser à l'un d'entre eux qui, sous le règne de Louis le Pieux, pratiquant avec constance l'escroquerie aux cadeaux de baptême, ne put, un jour, contenir son indignation parce que la robe blanche qu'on voulait lui passer, en sa qualité de prétendu néophyte, pour faire à la cuve baptismale sa vingt et unième visite, était moins belle que de coutume (II, 19)...

Et nous ne saurons jamais si notre infatigable conteur a fini par revenir à son sujet, car nos manuscrits s'interrompent brusquement tandis qu'il est en train (II, 20 et 21) de dévider devant nous d'autres histoires sur Louis le Pieux, sur sa perspicacité (*sic*), sa douceur, sa charité, ses largesses.

Tel est, fidèlement résumé, ce livre étrange, monument de désordre et d'incohérence que le Moine de Saint-Gall a élevé à la gloire du grand empereur franc.

* * *

L'analyse qui précède laisse déjà transparaître combien peu de place l'histoire proprement dite tient dans l'ensemble de l'œuvre, ce qui s'explique assez bien quand on considère l'époque à laquelle elle a été composée et les moyens d'information restreints dont disposait l'auteur.

Bien que sa préface ait disparu, nous savons que c'est pour Charles le Gros et à sa demande qu'il a écrit, car il s'adresse à lui plus d'une fois au cours de ses récits, pour vanter par exemple les mérites de « son très religieux » et « très glorieux père » Louis le Germanique[1] ou de « son aïeul » Louis le Pieux[2], ou encore pour lui souhaiter de brillantes victoires sur les Normands[3]; et il lui rappelle au début d'un de ses chapitres qu'il n'a pris la plume que pour se conformer à ses ordres[4]. Il fait, d'autre part, une allusion très nette à la démission de l'abbé de Saint-Gall Hartmut et à sa retraite

1. Moine de Saint-Gall, II, 9, 10 et 17, éd. Jaffé, p. 679 et 695.
2. *Ibid.*, II, 9 et 19, p. 679 et 697.
3. *Ibid.*, II, 14, p. 688.
4. *Ibid.*, I, 18, p. 646 : « Nimium pertimesco, o domne imperator Karole, ne, dum jussionem vestram implere cupio, omnium professionum et maxime summorum sacerdotum offensionem incurram; sed tamen de his omnibus non grandis mihi cura est, si tantum vestra defensione non destituar. »

Digitized by Google

comme simple moine dans une cellule du couvent[1], ce qui indique qu'il n'a achevé son travail qu'après le 6 décembre 883[2].

Voilà donc un auteur qui, entre décembre 883 et novembre 887, date de la déposition de Charles le Gros, s'est proposé d'écrire tout un livre sur un roi mort depuis près de trois quarts de siècle, pour répondre au désir que le nouvel empereur carolingien avait dû lui exprimer lors d'une visite qu'il fit, nous le savons, à Saint-Gall précisément en décembre 883, à son retour d'Italie[3]. Quel que fût cet auteur, comment, à cette date, pouvait-il réunir les renseignements nécessaires à la rédaction de son volume?

C'est ici qu'interviennent ce vétéran des guerres du VIIIe siècle et ce vieux prêtre dont nous avons déjà dit un mot en débutant. Car c'est au Moine de Saint-Gall lui-même que nous sommes redevables de la tradition qui les concerne. Le guerrier se nomme Adalbert, et notre moine prétend avoir, de mauvaise grâce d'ailleurs, subi mainte fois, lorsqu'il était enfant, l'interminable récit de ses campagnes[4]. Le vieux prêtre se nomme Wérimbert; il est le fils du précédent et sa mort remontait à huit jours seulement, nous affirme-t-on, quand fut achevée la première partie du livre[5]. Nous ne mettrons pas en doute l'existence de ces personnages : car, sans prendre pour argent comptant les détails étonnants de précision — et dont on chercherait en vain la source — fournis par l'*histoire littéraire de la France* au sujet de Wérimbert[6], il n'est pas niable qu'un moine de ce nom

1. Moine de Saint-Gall, II, 10, p. 680 : « Quod adeo verum est, ut, cum fidelis ejus abba noster Hartmutus, *nunc autem vester inclusus*, ei retulerit quod, etc... »

2. Date à laquelle la démission d'Hartmut fut acceptée par Charles le Gros. Voir Ratpert, *Casus S. Galli*, dans les *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. II, p. 74, et éd. Meyer von Knonau, *St. Gallische Geschichtsquellen*, II, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte* (de Saint-Gall), t. XIII (1872), p. 64.

3. *Cf.* Böhmer, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, revu par E. Mühlbacher, t. I, 2e éd. (1908), n°s 1677b-c.

4. Moine de Saint-Gall, I, 34, p. 666 : « Sequens vero [libellus] de bellicis rebus acerrimi Karoli ex narratione Adalberti, patris ejusdem Werimberti, cudatur; qui cum domino suo Keroldo et Hunisco et Saxonico et Sclavico bello interfuit et cum valde senior parvulum me nutriret, renitentem et sepius effugientem, vi tandem coactum de his instruere solebat. »

5. *Ibid.*, I, 34, p. 666 : « Sed quia praecipuus eorum [auctorum], Werimbertus, septimo die de hac vita recessit et debemus hodie, id est III die kal. junii, commemorationem illius, orbi filii discipulique, agere, hic fiat terminus libelli istius, qui ex sacerdotis ejusdem ore de religiositate et aecclesiastica domni Karoli cura processit. »

6. *Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 603-605.

Digitized by Google

vivait à Saint-Gall dans la seconde moitié du IXe siècle[1] et il est difficile d'imaginer comment notre auteur aurait pu, dans cette abbaye même, parler de sa mort récente au mépris de la vérité historique. Qu'il ait été le fils d'un certain Adalbert et que cet Adalbert ait pris part aux guerres du temps de Charlemagne, cela n'est pas impossible, quoique la plupart des guerres mentionnées nous reportent à près d'un siècle en arrière. Mais quel profit le nouveau biographe de Charlemagne a-t-il pu tirer de la conversation de ces deux vieillards?

Ayant vécu jusqu'en 883 au moins[2], Wérimbert, qui est censé l'avoir documenté sur « la piété et l'administration ecclésiastique » de son héros[3], ne devait pas posséder sur ce chapitre de souvenirs personnels bien nets et les récits du vaillant Adalbert, écoutés d'une oreille distraite par l'auteur lorsqu'il était tout enfant, avaient eu le temps de subir plus d'une altération. Aussi faut-il y regarder de plus près et se demander dans quelle mesure ces deux garants — Adalbert surtout — ne sont pas cités là uniquement pour inspirer confiance, pour donner du crédit à des histoires dont on aurait peine sans cela à justifier l'origine, un peu comme ce Bertolai de la « chanson » de Raoul de Cambrai, auquel le poète du XIIe siècle tient à faire endosser la paternité des légendes qu'il imagine[4], ou — pour éviter le terrain mouvant des chansons de geste — comme tous ces prétendus contemporains dont les fabricants de vies de saints affirment régulièrement au moyen âge qu'ils se sont bornés à déchiffrer et transcrire les vieux manuscrits que le hasard a mis entre leurs mains[5].

* * *

Afin d'atteindre plus sûrement notre but, nous rechercherons d'abord dans quelle mesure le Moine de Saint-Gall n'a pas eu

1. Otfrid de Wissembourg lui adresse vers 860 son *Livre des évangiles* (voir Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 575; Ebert, *op. cit.*, t. III, p. 122); et le même Wérimbert, sans doute, remplit en 882-883 les fonctions de sacriste du monastère (voir Meyer von Knonau, *St. Gallische Geschichtsquellen*, II, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte*, t. XIII, p. 72, liste des dignitaires du chapitre monastique de Saint-Gall).

2. Puisque le Moine de Saint-Gall écrit huit jours après sa mort et, au plus tôt, en 883, comme on l'a vu plus haut.

3. Voir page précédente, n. 5.

4. Cf. Bédier, *les Légendes épiques*, t. II (1908), p. 349-354 et 437-439.

5. C'est ce que dit Hincmar, composant une Vie de saint Rémi, Eude de Glanfeuil, composant une Vie de saint Maur, l'auteur de la Vie de saint Liévin et beaucoup d'autres. Voir Molinier, *les Sources de l'histoire de France*, t. I, p. 113, n° 283; p. 154, n° 534; Halphen, *la Vie de saint Maur*, dans la *Revue historique*, t. LXXXVIII (1905), p. 288-289.

Digitized by Google

recours à d'autres sources d'information pour les rares faits historiques dont le souvenir est consigné dans son volume.

Il est manifeste en effet que Wérimbert et Adalbert ne lui ont pas tout appris; et il ne peut lui-même dissimuler qu'il a entr'ouvert quelques-uns de ces nombreux livres qui déjà à l'époque où il écrivait s'alignaient sur les rayons de la riche bibliothèque de son monastère[1] : avant de rapporter ce que lui a narré Adalbert — lequel, « comme tous les hommes mêlés au siècle, manquait de culture littéraire », — il croit devoir donner quelques détails rétrospectifs dont il dit en propres termes qu'il les répète « sur la foi d'autres écrivains[2] »; il cite, en outre, plus loin l'*Histoire ecclésiastique* de Bède[3], la Vie de saint Ambroise[4] et fait deux allusions très facilement reconnaissables aux œuvres de Sulpice Sévère sur saint Martin[5]. Mais il s'agit là de simples réminiscences; et il est curieux que

1. Voir les listes d'acquisitions faites au IXe siècle pour le compte de la bibliothèque de Saint-Gall, dans Ratpert, *Casus Sancti Galli*, p. 70 et 72 des *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, et éd. Meyer von Knonau, *St. Gallische Geschichtsquellen*, II, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte* (de Saint-Gall), t. XIII (1872), p. 47-48 et 53-55.

2. Moine de Saint-Gall, II, 1, éd. Jaffé, p. 666-667 : « Ex relatione secularis hominis et in scripturis minus eruditi sermonem hunc facturi, non ab re credimus si *juxta scriptorum fidem* pauca de superioribus ad memoriam revocemus. »

3. *Op. cit.*, II, 16, p. 690 : « Nam de majore Pippino integrum pene librum doctissimus Beda in aecclesiastica procudit historia. »

4. *Op. cit.*, II, 10, p. 680 : « Quod cum Hludowicus imperatori retulisset, ille hujusmodi sententiam promulgavit : Si vixerit puerulus iste, aliquid magni erit. *Quae verba ideo de Ambrosio mutuati sumus*, quia Karolus quae dixit non possunt ex amussim in latinum converti. Nec inmerito *prophetiam de sancto Ambrosio magno accomodaverim Hludowico* quia etc... » Les mots : « Si vixerit puerulus iste aliquid magni erit » sont en effet tirés de la Vie de saint Ambroise par Paulin de Milan, chap. III (dans Migne, *Patrologia latina*, t. XIV, col. 28).

5. Moine de Saint-Gall, II, 11, éd. Jaffé, p. 681 : « Ad orationis studium et devotionem jejuniorum curamque servitii divini supra omnes homines ita erat intentus, ut, exemplo sancti Martini, quicquid aliud ageret, semper quasi praesenti Domino supplicare videretur » = Sulpice Sévère, *Vita Martini*, chap. 26, éd. Halm (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*), p. 136 : « Numquam hora ulla momentumque praeteriit quo non aut orationi incumberet aut insisteret lectioni, quamquam etiam inter legendum aut si quid aliud forte agebat numquam animum ab oratione laxabat. Nimirum ut fabris ferrariis moris est, qui inter operandum pro quodam laboris levamine incudem suam feriunt, ita Martinus etiam, dum aliud agere videretur, semper orabat. » Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 694 : « Et ipse quidem Karolus habebat pellicium berbicinum non multo amplioris precii quam erat roccus ille sancti Martini quo pectus ambitus nudis brachiis Deo sacrificium obtulisse astipulatione divina comprobatur » = Sulpice Sévère, *Dialogi*, II, 1, éd. Halm (*recueil cité*), p. 181 : « ... bigerricam vestem, brevem atque hispidam, quinque conparatam argenteis... Cum hac igitur oblaturus sacrificium Deo veste procedit. »

Digitized by Google

de ces auteurs auxquels il renvoie, il n'ait précisément rien ou presque rien tiré. Sa référence à Bède est même si peu exacte[1] qu'on doit craindre qu'il n'ait pas lu cet historien avec beaucoup d'attention.

Par contre, il est des livres qu'il ne cite pas et dont, de toute évidence, il a pourtant fait son profit. Déjà Simson, il y a plus de trente ans, relevait quatre emprunts presque textuels à la Vie de Charlemagne d'Einhard[2], et l'on admet aujourd'hui généralement que le Moine de Saint-Gall ne s'est pas tout à fait privé de ce secours[3]. Il s'en est si peu privé qu'on pourrait l'accuser plus d'une fois d'avoir démarqué son modèle, si cette accusation avait un sens, s'agissant d'un auteur du moyen âge qui, comme tous ses confrères, prenait sans scrupule son bien où il le trouvait. C'est pour avoir lu Einhard qu'il a parlé du rôle joué par le pape Étienne II dans la substitution des Carolingiens au roi mérovingien Childéric[4] : il y a seulement ajouté une erreur nouvelle en appliquant à Charlemagne lui-même ce qu'Einhard écrivait de Pépin le Bref[5]. C'est aussi pour avoir lu Einhard sans le bien comprendre qu'il a parlé un peu plus loin de l' « envie » (*invidia*) que « la gloire des Francs » suscitait chez « les Grecs et les Romains[6] ». Il y est revenu d'ailleurs à propos du couronnement impérial de Charlemagne[7] et s'est inspiré d'Einhard

1. Il fait allusion, on l'a vu plus haut (p. 271, n. 3), à presque tout un livre de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède consacré à Pépin l'Ancien, alors que Bède ne parle de Pépin qu'en passant, au cours des chapitres 11 et 12 du livre V.

2. B. Simson, t. II des *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen* (1883), appendice VII, intitulé : « Remarques sur le Moine de Saint-Gall » (p. 612-615).

3. Voir notamment Ebert, *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. Aymeric et Condamin, t. III, p. 234; Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 366.

4. Moine de Saint-Gall, I, 10, éd. Jaffé, p. 639 : « ... a beatae memoriae Stephano papa, qui, deposito et decalvato ignavissimo Francorum rege Hilderico, se ad regni gubernacula antiquorum more patrum perunxit. »

5. Einhard, *Vita Karoli*, chap. 1, éd. Holder-Egger, p. 2 : « Gens Meroingorum... usque in Hildricum regem, qui jussu Stephani Romani pontificis depositus ac detonsus atque in monasterium trusus est, durasse putatur. »

6. Moine de Saint-Gall, I, 10, éd. Jaffé, p. 640 : « ... ut semper Graeci et *Romani invidia* Francorum gloriae carpebantur »; Einhard, *Vita Karoli*, 28, éd. Holder-Egger, p. 32 : « *Invidiam* tamen suscepti nominis, *Romanis* imperatoribus super hoc indignantibus, magna tulit patientia. »

7. Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 658 : « Quod... non tamen gratanter suscepit, pro eo quod putaret Grecos, majore succensos invidia, aliquid incommodi regno Francorum machinaturos. » — Ce thème a même tellement plu au Moine de Saint-Gall qu'il l'a appliqué encore à Pépin le Bref lui-même, au livre II, chap. 15, p. 689 : « Ipse vero invidiam Romanorum, immo ut verius loquar Constantinopolitanorum, declinans, mox in Franciam revertitur. »

Digitized by Google

encore pour dépeindre la « surprise » du roi franc au moment de la cérémonie de l'an 800[1]. Enfin il a également eu la Vie de Charlemagne sous les yeux pour ses chapitres sur la « basilique » d'Aix-la-Chapelle[2] et sur les grands travaux entrepris à la même époque[3], ainsi que pour sa description des vêtements de l'empereur[4].

Mais c'est surtout pour sa seconde partie, celle dont le guerrier Adalbert est censé avoir fourni toute la substance, que la *Vie de Charlemagne* lui a été précieuse. De là vient visiblement le peu qu'il dit de la guerre des Avares, qu'il fait durer huit ans comme Einhard[5], et des guerres de Saxe, auxquelles il déclare, encore avec

1. Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 658 : « Convocavit antistes apostolicus de vicinis partibus quoscumque potuit et coram positis illis et invictis Karoli gloriosissimi comitibus, *nichil minus suspicantem ipsum* pronunciavit imperatorem defensoremque ecclesiae Romanae. Quod cum ille non potuisset abnuere, quia divinitus sic praedestinatum crederet, *non tamen gratanter suscepit...* »; Einhard, *Vita Karoli*, 28, p. 32 : « Quod primo *in tantum aversatus est* ut adfirmaret se eo die, quamvis praecipua festivitas esset, ecclesiam non intraturum *si pontificis consilium praescire potuisset.* »

2. Comparer les passages suivants, entre lesquels il y a un parallélisme indéniable :

Moine de Saint-Gall, I, 28.	Einhard, 26.
Cum strenuissimus imperator Karolus aliquam requiem habere potuit, non ocio torpere sed divinis servitiis voluit insudare, adeo ut in genitali solo *basilicam*, antiquis Romanorum operibus praestantiorem, fabricare propria dispositione molitus, in brevi se compotem voti sui gauderet. *Ad cujus fabricam* de omnibus cismarinis regionibus magistros et opifices omnium id genus artium advocavit.	Religionem christianam, qua ab infantia fuerat imbutus, sanctissime et cum summa pietate coluit ac propter hoc plurimae pulchritudinis *basilicam* Aquisgrani exstruxit... *Ad cujus structuram* cum columnas et marmora aliunde habere non posset, Roma atque Ravenna devehenda curavit.

3. Comparer ce qu'il dit du pont de Mayence (I, 30, p. 661) et ce qu'en dit Einhard (*Vita Karoli*, ch. 17, éd. Holder-Egger, p. 20, et ch. 32, p. 36).

4. Comparer les passages suivants :

Moine de Saint-Gall, I, 34.	Einhard, 23.
Erat antiquorum ornatus vel paratura Francorum : *calciamenta* forinsecus aurata, corrigiis tricubitalibus insignita, *fasciolae crurales* vermiculatae et subtus eas *tibialia* vel coxalia *linea*... Super quae et *fasciolas* in crucis modum... longissimae illae corrigiae tendebantur. Deinde *camisia* clizana; post haec *balteus* spatae colligatus, etc.	Vestitu patrio, id est Francico, utebatur. Ad corpus *camisam* lineam et *feminalibus lineis* induebatur, deinde tunicam quae limbo serico ambiebatur et *tibialia;* tum *fasciolis crura* et pedes *calciamentis* constringebat..., gladio semper accinctus, cujus capulus ac *balteus* aut aureus aut argenteus erat, etc.

5. Moine de Saint-Gall, II, 1, p. 668 : « Quos [Hunos] tamen invictissimus Karolus ita *in annis octo* perdomuit *ut de eis ne minimas quidem reliquias*

Digitized by Google

ce dernier, que Charles « fut occupé quelquefois par lui-même[1] ». De là vient aussi ce qu'il dit des ambassades envoyées aux extrémités du monde[2], du protectorat de Charlemagne sur les Lieux saints[3], de la guerre menée par son fils Pépin contre les Avares[4], des dévastations des pirates normands et sarrasins[5], des deux complots dirigés contre l'empereur[6]. Il intervertit même l'ordre de ces complots parce que, suivant Einhard de trop près, tout en le lisant distraitement, il place comme lui en premier celui où trempa Pépin le Bossu, bien qu'il ait été postérieur à l'autre, ainsi qu'Einhard avait pris soin de le noter[7]. Son récit de l'invasion et de la mort du Danois Gotfrid rappelle aussi le récit d'Einhard : il a seulement renchéri sur son modèle, à moins qu'il ne l'ait interprété à contre-sens, en faisant tuer Gotfrid non plus par un homme de sa suite (*a proprio satellite*), mais par son propre fils (*filius suus*)[8].

Enfin il y a entre son récit de la campagne de Lombardie et les passages correspondants de la *Vie de Charlemagne* plus d'un point de contact : ainsi, à propos du mariage de Charlemagne avec la fille du roi lombard Didier, il reproduit les termes mêmes dont s'est servi

remanere permiserit »; Einhard, *Vita Karoli*, chap. 13, p. 16 : « Quod [bellum] cum ab his strenuissime fuisset administratum, *octavo tandem anno* completum est. Quot proelia in eo gesta, quantum sanguinis effusum sit, testatur vacua omni habitatore Pannonia et locus in quo regia kagani erat ita desertus *ut ne vestigium quidem in eo humanae habitationis appareat.* »

1. Moine de Saint-Gall, II, 2, p. 668 : « In bello autem Saxonico, cum *per semet ipsum* aliquando fuisset occupatus... »; Einhard, *Vita Karoli*, chap. 8, p. 11 : « Hoc bello... *ipse* non amplius cum hoste quam bis acie conflixit », et, au point de vue de la forme, chap. 13, p. 15 : « Unam tamen *per se* in Pannoniam... expeditionem fecit. » — Comparer aussi le Moine de Saint-Gall, II, 5, p. 669 : « Cumque missorum primus alias omnia pacata referret, nisi quod gens quaedam, qui Saxones vocitantur, creberrimis latrociniis Francorum fines inquietarent... », et Einhard, chap. 7, p. 9 : « Suberant et causae quae cotidie pacem conturbare poterant, termini videlicet nostri et illorum poene ubique in plano contigui praeter pauca loca in quibus... caedes et rapinae et incendia vicissim fieri non cessabant. »

2. Moine de Saint-Gall, II, 5, p. 669; Einhard, chap. 16, p. 19.

3. Moine de Saint-Gall, II, 9, p. 678; Einhard, chap. 16, p. 19.

4. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 652; Einhard, chap. 13, p. 15.

5. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 682 : « ... latrocinia *pyraticamque* Northmannorum sive Maurorum »; Einhard, chap. 14, p. 17 : « ... Nordmannos... *pyraticam* exercentes », et chap. 17, p. 21 : « ... Mauros nuper *pyraticam* exercere adgressos. »

6. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 683-686; Einhard, chap. 20, p. 25-26.

7. Einhard, *loc. cit.* : « Facta est et alia *prius* contra eum in Germania valida conjuratio. » Le mot *prius* a échappé au Moine de Saint-Gall.

8. Moine de Saint-Gall, II, 13, p. 687; Einhard, chap. 14, p. 17.

Digitized by Google

Einhard[1] et, quand on le voit[2] conduire Charlemagne directement en Frioul à la suite de la prise de Pavie, contrairement à la vérité historique[3], on ne peut s'empêcher de se rappeler qu'Einhard, lui aussi[4], a négligé de marquer un intervalle entre ces faits[5].

Il ne suffit donc pas de dire avec Simson que le Moine de Saint-Gall a connu la *Vie de Charlemagne* d'Einhard; il faut ranger délibérément cet ouvrage au nombre de ceux qu'il a utilisés, et largement utilisés, pour se documenter sur l'histoire de son héros.

On en peut citer d'autres encore dont il n'a pas davantage cru devoir nous entretenir et qu'il a cependant mis à contribution. C'est le cas des *Annales royales*, que l'on trouve d'ailleurs transcrites avec la *Vie de Charlemagne* au début de la plupart de nos manuscrits du Moine de Saint-Gall[6]. Plusieurs des détails précis fournis par ce dernier sur les ambassades reçues à la cour carolingienne ont été extraits de ce texte[7], plus ou moins enjolivé ou déformé. Par exemple, énumérant les cadeaux apportés de Perse à l'empereur

1. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 691 : « ... *filiam Desiderii Longobardorum principis duxit uxorem* »; Einhard, chap. 18, p. 22 : « Deinde cum... *filiam Desiderii regis Langobardorum duxisset uxorem*... »

2. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 693.

3. Il s'écoula en réalité près de deux ans entre ces deux faits. Voir Böhmer et Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, t. I, 2e éd. (1908), nos 163*b* et 200*c*.

4. Einhard, chap. 6, p. 8, l. 24.

5. A noter également chez le Moine de Saint-Gall, II, 6, p. 671, l'expression « per alpes et invia », qui pourrait être une réminiscence d'Einhard, chap. 6, p. 9 : « ... quam difficilis *Alpium* transitus fuerit quantoque Francorum labore *invia* montium juga et... cautes superatae sint... »

6. Ce sont les manuscrits E6, E7, E7*a*, E7*b*, E7*c*, E7*d*, E7*e*, E7*f* de l'édition Kurze des Annales royales (*Annales regni Francorum*, p. XIII-XIV), c'est-à-dire — pour les années antérieures à 802 — des manuscrits de la version remaniée dite *Annales Einhardi*.

7. C'est dans les Annales royales, année 811 (éd. Kurze, p. 133), que le Moine de Saint-Gall a dû prendre les noms des ambassadeurs francs — le comte Hugue et l'évêque Heiton — dont il parle au chapitre 6 du livre II (p. 671-672). L'empereur byzantin, ajoute-t-il, envoya à son tour des ambassadeurs : « direxit... legatarios suos » (*ibid.*, p. 671), ce qui correspond à une phrase où l'annaliste (ann. 812, éd. Kurze, p. 136) dit de cet empereur : « suos legatos direxit ». Au chapitre 8 du même livre, toutes les indications relatives aux provinces parcourues par les ambassadeurs persans, à leur arrivée à Aix-la-Chapelle avant Pâques, à l'envoi d'un éléphant fait par Haroun al Rachid, semblent le résultat d'un amalgame plus ou moins heureux des renseignements fournis par les Annales (ann. 801 et 802, éd. Kurze, p. 114 et 117). Au chapitre 9 (p. 677), pour l'ambassade envoyée par le « roi d'Afrique », le Moine de Saint-Gall procède encore, selon toute vraisemblance, de l'année 801 des Annales (éd. Kurze, p. 116).

Digitized by Google

franc, notre auteur, tout en reproduisant une partie de la liste des Annales, y a intercalé de deux en deux, avec une surprenante régularité, quelques indications complémentaires, parlant « de baume, *de nard*, d'onguents, *d'épices*, de parfums, *de médicaments* », là où son modèle parle seulement « de baume, d'onguents et de parfums[1] ». Sur le complot dirigé par Pépin le Bossu[2], les *Annales royales*, sous leur forme dernière (*Annales Einhardi*)[3], ont dû lui fournir l'indication du lieu où résidait le roi (Ratisbonne) et celle du clerc Fardulf, qui dénonça les conjurés[4]. Leur influence se manifeste aussi dans le récit de l'expédition préparée contre le Danois Gotfrid et de l'épizootie qui décima le bétail destiné au ravitaillement de l'armée[5]. Elle apparaît mieux encore dans les chapitres consacrés aux guerres d'Italie : c'est à ces Annales (toujours dans la version remaniée, dite *Annales Einhardi*) que le Moine de Saint-Gall doit le peu qu'il sait des interventions de Pépin le Bref contre le roi lombard Astolf[6]; et s'il fait aller le premier roi carolingien « en oraisons » à Rome, c'est qu'il lui a appliqué par erreur ce que les Annales disent, dans les mêmes termes, de son fils Charlemagne[7]. Enfin l'on peut croire que le texte de l'annaliste n'a pas été sans lui fournir quelques détails pour son tableau du siège de Pavie[8].

1. Annales royales, ann. 807 (éd. Kurze, p. 123) : « Odores atque unguenta et basalmum »; Moine de Saint-Gall, II, 8, p. 676 : « Opobalsamum, *nardum*, urguentaque varia, *pigmenta*, odoramenta *vel medicamenta diversissima.* » Le Moine de Saint-Gall parle aussi d'un éléphant, par confusion avec l'éléphant que ramena de Perse le juif Isaac et dont il est question dans les Annales sous l'année 802. Fidèle à son habitude, il y ajoute l'indication supplémentaire d'autres animaux rares chez les Occidentaux : des singes.

2. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 683-684.

3. C'est cette version d'ailleurs, on l'a vu (page précédente, n. 6), qui est transcrite dans les manuscrits du Moine de Saint-Gall.

4. *Annales regni Francorum*, ann. 792, éd. Kurze, p. 91.

5. Moine de Saint-Gall, II, 13, p. 687; *Annales regni Francorum*, ann. 810, p. 131-132.

6. Comparer les passages suivants :

Moine de Saint-Gall, II, 13.	*Annales Einhardi.*
Longobardis vel caeteris hostibus *Romanos infestantibus*, miserunt legatos suos ad eundem Pippinum ut *propter amorem sancti Petri* sibi quantocius in auxilium venire dignaretur.	753... Stephanus papa venit ad Pippinum regem... suggerens ei ut se et *Romanam* ecclesiam *ab infestatione Langobardorum* defenderet. 755. Pippinus... *propter justitiam beati Petri*... exigendam Italiam... ingreditur.

7. Moine de Saint-Gall, II, 15, p. 689 : « Qui, absque mora subjugatis hostibus, *orationis* tantum *gratia Romam* victor *ingreditur* »; *Annales regni Francorum*, ann. 774, éd. Kurze, p. 39 : « *Orandi gratia Romam profiscicitur.* »

8. Comparer notamment les expressions dont se sert le Moine de Saint-Gall

Digitized by Google

A la lecture des *Annales royales*, il a joint celle des *Annales de Lorsch* — ou *Annales Laureshamenses* — dont l'utilisation est évidente dans le chapitre relatif aux malheurs du pape Léon III : de part et d'autre, le soulèvement des Romains est attribué à l' « envie » (*invidia*) et l'échec de leur tentative pour aveugler le souverain pontife est rapporté en termes presque identiques[1]. De même, le Moine de Saint-Gall n'a eu qu'à transposer une phrase de l'annaliste de Lorsch pour écrire celle où il représente l'attribution à Charlemagne du titre impérial en l'année 800 comme une consécration toute naturelle d'un état de choses qui faisait déjà du roi franc, à cette date, un véritable empereur moins le nom[2]. Et, quand il parle

(II, 17, p. 691) pour indiquer que Didier s'enferme dans Pavie (« ipseque in muris Ticinensibus se concludens ») et celles dont se sert l'annaliste (ann. 773, éd. Kurze, p. 37 : « Desiderium regem... Ticeno inclusum obsedit »). Cf. les Annales, ann. 774, p. 39.

1. Comparer les passages suivants du Moine de Saint-Gall (I, 26, p. 656 et 658) et des *Annales Laureshamenses*, ann. 799 et 800 (*Monum. Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 37-38 :

Moine de Saint-Gall.	*Annales Laureshamenses.*
Unde contigit ut quidam illorum, *invidia cecati*, sanctae recordationis Leoni papae... mortiferum crimen imponentes, *eum cecare fuissent aggressi. Sed divino nutu* conterriti sunt et retracti, ut nequaquam oculos ejus eruerent...	800... non propter aliam justitiam sed *per invidiam* eum condemnare volebant [Romani]...
	799... *voluerunt eruere oculos ejus* et eum morti tradere. *Sed juxta Dei dispositionem* malum quod inchoaverunt non perficerunt.
Innocentiam vero beati Leonis papae ita donator et restitutor *sanitatis* approbavit Dominus ut...	800... dabant laudem Deo quia ipsum apostolicum Leonem et *sanum* in corpore et in anima custoditum meruerunt habere.

2. Comparer les passages suivants du Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 657, et des *Annales Laureshamenses*, ann. 801 (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 38) :

Moine de Saint-Gall.	*Annales Laureshamenses.*
... *tunc sanctus ille* [*papa*], divinam constitutionem secutus : ut qui jam re ipsa rector et imperator plurimarum erat nationum, *nomen quoque imperatoris, caesaris* et augusti apostolica auctoritate gloriosus assequeretur, invictum Karolum Romam venire postulavit...	... *tunc visum est ipso apostolico Leoni*... ut ipsum Carolum... *imperatorem nominare* debuissent, qui ipsam Romam tenebat, ubi semper *caesares* sedere soliti erant, seu reliquas sedes quas ipse per Italiam seu Galliam necnon et Germaniam tenebat... Ideo justum eis esse videbatur ut ipse... *ipsum nomen haberet.*

Le Moine de Saint-Gall a dû, en outre, rapprocher le passage de l'annaliste de Lorsch de celui où l'auteur des Annales royales remaniées (ann. 749, éd. Kurze, p. 9) parle de l'attribution faite à Pépin le Bref du titre de roi par l'autorité (*auctoritate*) du pape Zacharie : il emploie, lui aussi, l'expression *apostolica auctoritate*. — Comparer également ce que dit le Moine de Saint-Gall

Digitized by Google

dans la seconde partie de son livre de la distribution du trésor des Avares au profit « des évêchés et des monastères » du royaume carolingien, on ne voit pas, en dehors de ces mêmes annales, où il aurait pu trouver des indications aussi précises[1].

Sur les affaires d'Italie, il a dû puiser sa science ailleurs. Il y a notamment des analogies trop marquées de forme et de fond entre son récit de la prise de Pavie « sans effusion de sang » et quelques lignes d'une lettre adressée vers 775 à Charlemagne par un certain Catulf pour qu'on puisse douter d'un emprunt textuel[2]. Pour ce même épisode, il est difficile d'admettre qu'il ait réussi, sans avoir recours au *Liber pontificalis*[3], à se procurer les renseignements qu'il donne sur Ogier, ce transfuge de la cour carolingienne qui, aux côtés de Didier et du haut de la tour la plus élevée de Pavie, est censé avoir assisté à l'arrivée des troupes franques devant la capitale lombarde. Ce qui ne veut pas dire qu'il ait lu attentivement l'historien pontifical, car il aurait vu, à le mieux lire, qu'Ogier s'était en réalité enfui à Vérone[4]. Mais il n'était pas à une altération près de la vérité, et il a pu fort bien modifier les faits de propos délibéré pour avoir l'occasion d'écrire la scène dramatique dont, en cet endroit de son œuvre, le personnage d'Ogier est le principal acteur. D'autre part, s'il n'avait pas eu le *Liber pontificalis* entre les mains, s'expliquerait-on la provenance des détails qu'il donne ailleurs sur l'arrestation et le châtiment des assassins du pape Léon III[5]?

(p. 658) de l'impossibilité où Charlemagne se trouva de refuser le titre impérial (« Quod cum ille non potuisset abnuere, etc. ») à ce qu'en dit l'annaliste de Lorsch (« Quorum petitionem ipse rex Karolus denegare noluit, etc. »).

1. Moine de Saint-Gall, II, 1, p. 668; *Annales Lauresh.*, ann. 795, éd. cit., p. 36.

2. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 693 : « Postera vero die quanta facilitate... *absque cruoris effusione*, sola tantum industria, civitatem superaverit, ceperit, possederit... »; lettre de Catulf, dans Jaffé, *Monum. Carolina*, p. 337, et *Monum. Germaniae, Epistolae Karol.*, t. II, p. 502 : « Opulentissimam quoque civitatem etiam Papiam cum rege *sine cruoris effusione* et insuper cum omnibus thesauris ejus adprehendisti. »

3. *Liber pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. I, p. 488 et 493 (Vie du pape Hadrien). Le nom d'Ogier est donné sous la forme *Autcarius* par le biographe pontifical.

4. *Ibid.*, p. 495. — Ce ne sont cependant pas les bévues commises par le Moine de Saint-Gall au cours de ce récit qui sont de nature à faire écarter l'hypothèse d'un recours au *Liber pontificalis*, quoi qu'en pense M. Bédier (*les Légendes épiques*, t. II, p. 315) : on a déjà vu plus haut de quelle façon Einhard et les annales ont été utilisés.

5. Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 658 : « Omnes itaque comprehensos vel diversis mortibus vel inremeabilibus dampnavit exiliis »; *Liber pontificalis*, t. II, p. 8 (Vie de Léon III) : « Qui dum tales crudeles et iniquos eos piissimus impe-

Digitized by Google

Disons, en outre, qu'on a toutes raisons de croire qu'il a connu le texte même du serment prononcé en l'an 800 par ce dernier pour répondre à ses accusateurs, car il en a reproduit — non sans les modifier — les données essentielles[1].

Voilà bien des lectures déjà pour un conteur que n'arrêtaient guère les scrupules historiques. Et pourtant nous sommes loin d'avoir épuisé la liste des textes qu'il a consultés. Simson[2] relevait jadis chez lui, à propos de la réforme du chant d'Église par Charlemagne, l'emploi de deux passages du traité de Walahfrid Strabon sur l'organisation du culte chrétien (*De exordiis et incrementis quarumdam in observationibus ecclesiasticis rerum*[3]), dont, du reste, l'abbaye de Saint-Gall possédait dès le IXe siècle un manuscrit au moins[4]; et il est possible que les quelques mots insérés au début de l'ouvrage sur la décadence des lettres avant Charlemagne

rator cognovisset, in exilio partibus Franciae misit. » — Rapprocher aussi ces deux expressions : « eum cecare fuissent aggressi » (Moine de Saint-Gall, p. 656) et « ipsum penitus caecare conati sunt » (*Liber pontif.*, t. II, p. 4).

1. Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 656 : « Unde contigit ut quidam illorum... *mortiferum crimen imponentes*, eum cecare fuissent aggressi »; p. 657 : « In haec verba juravit : Sic in *die magni judicii* sim particeps evangelii, sicut immunis sum *criminis*, falso mihi ab istis objecti »; serment du pape Léon, dans Jaffé, *Monum. Carol.*, p. 378-379 : « ... homines mali... *miserunt super me gravia crimina*... Purgo me... quia istas *criminosas* et sceleratas res, quas mihi objiciunt nec perpetravi nec perpetrare jussi; testis mihi est Deus in *cujus judicium venturi sumus*, etc. »

2. Au t. II des *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen* (1883), p. 614.

3. Comparer les passages suivants du Moine de Saint-Gall, I, 4, p. 633, et I, 10, p. 639, et de Walahfrid Strabon, *De exordiis et incrementis*, dans les *Monum. Germaniae, Capitularia*, t. II, p. 515 et 508 :

Moine de Saint-Gall.	Walahfrid Strabon.
... in capellam suam assumpsit; quo nomine Francorum reges propter cappam sancti Martini, quam secum propter sui tuicionem et hostium oppressionem jugiter ad bella portabant, sancta sua appellare solebant.	Dicti sunt autem primitus cappellani a cappa beati Martini, quam reges Francorum ob adjutorium victoriae in proeliis solebant secum habere, quam ferentes et custodientes cum ceteris sanctorum reliquiis clerici cappellani coeperunt vocari.
... Karolus... omnes provincias... in laudibus divinis, hoc est in cantilenae modulationibus ab invicem dissonare perdolens, a beatae memoriae Stephano papa... aliquos carminum divinorum peritissimos clericos impetrare curavit.	Cantilenae vero perfectiorem scientiam quam jam pene tota Francia diligit, Stephanus papa cum ad Pippinum patrem Karoli Magni imperatoris in Franciam... venisset, per suos clericos petente eodem Pippino invexit.

4. Voir *Monum. Germaniae, Capitularia*, t. II, p. xxx, et Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 315.

Digitized by Google

aient été inspirés par la préface que le même Walahfrid avait écrite pour son édition de la *Vie de Charlemagne* d'Einhard[1].

Mais Walahfrid avait passé trop brièvement sur l'épisode de l'introduction du chant grégorien dans les églises franques pour que le Moine de Saint-Gall ne fût pas tenté d'aller chercher ailleurs un supplément d'information. Aussi ne s'est-il pas privé du secours que lui offrait la *Vie de Grégoire le Grand*, achevée peu d'années auparavant[2] par Jean Diacre et où il pouvait lire toute une page sur ce sujet[3]. Il l'a non seulement lue; il y a non seulement pris l'idée d'attribuer à Charlemagne une réforme dont l'initiative remontait en réalité à Pépin le Bref[4], ainsi que Walahfrid Strabon l'avait correctement indiqué; mais il y a pris aussi l'idée de faire de l'église de Metz la dépositaire de la saine tradition[5], et plusieurs de ses expressions rappellent même d'assez près celles de son modèle[6]. Seul est bien de son crû l'anachronisme un peu fort qui lui fait placer sur le siège épiscopal de Metz au temps de Charlemagne l'évêque Drogon[7], dont la promotion n'eut lieu qu'en 823[8].

C'est à tort aussi qu'on a souvent cité comme originaux les ren-

1. Moine de Saint-Gall, I, 1, p. 631; préface de Walahfrid Strabon, dans Einhard, *Vita Karoli*, éd. Holder-Egger, p. XXVIII.

2. En 875. Voir Manitius, *op. cit.*, p. 691.

3. Jean Diacre, *Vita Gregorii Magni*, II, 9-10, dans Migne, *Patrologia latina*, t. LXXV, col. 91-92.

4. Cf. Abel et Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. II, p. 277.

5. Moine de Saint-Gall, I, 10, p. 640 : « ... alterum vero, petente filio suo Truogone episcopo Metensi, ad ipsam direxit aecclesiam. Cujus industria non solum in eodem loco pollere, sed etiam per totam Franciam in tantum coepit propagari, ut nunc usque apud eos qui in his regionibus latino sermone utuntur, aecclesiastica cantilena dicatur Metensis, apud nos vero qui teutonica sive teuthisca lingua loquimur, Mette, vel secundum grecam derivationem usitato vocabulo Mettisca nominetur »; Jean Diacre, *loc. cit.* : « Mox itaque duos suorum industrios clericos Adriano tunc episcopo dereliquit, quibus tandem satis eleganter instructis, Metensem metropolim ad suavitatem modulationis pristinae revocavit et per illam totam Galliam suam correxit, etc... Denique usque hodie quantum Romano cantui Metensis cedit, tantum Metensi ecclesiae cedere Gallicanarum ecclesiarum Germaniarumque cantus ab his qui meram veritatem diligunt comprobatur. »

6. Moine de Saint-Gall, I, 10, p. 639 : « Karolus... omnes provincias immo regiones vel civitates in laudibus divinis, hoc est in cantilenae modulationibus ab invicem *dissonare perdolens...* »; Jean Diacre, *loc. cit.* : « Carolus... *dissonantia* Romani et Gallicani cantus Romae *offensus.* » — Moine de Saint-Gall, *ibid.* : « ... *peritissimos clericos* impetrare curavit »; Jean Diacre, *ibid.* : « ... duos suorum *industrios clericos*... dereliquit. »

7. Voir le texte cité note 5.

8. Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III, p. 58, et Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 728.

Digitized by Google

seignements qu'il a rassemblés sur le compte d'Alcuin et de ses disciples[1] : il lui a suffi d'ouvrir l'ancienne biographie de l'illustre abbé[2] pour y recueillir tous les détails qu'il nous donne; et là encore on retrouve sous sa plume quelques-unes des expressions de son devancier[3]. Il l'a d'ailleurs utilisé avec sa légèreté habituelle et a bravé les vraisemblances[4] jusqu'à faire d'Alcuin « un disciple du très docte Bède », quand le biographe anonyme dit plus justement qu'il a été l'élève « d'Egbert, disciple du très docte Bède »[5]. Puis, généralisant à l'excès, il a tiré d'une phrase du biographe relative aux abbayes attribuées par Charlemagne à des disciples d'Alcuin lui-même[6] qu'à deux exceptions près *tous ces disciples* reçurent soit des évêchés, soit des abbayes[7] !

De même, il a trouvé les éléments principaux de ses chapitres sur Louis le Pieux (II, 19-21) dans la biographie de cet empereur composée par Thégan[8] et dont l'abbaye de Saint-Gall possédait une copie dès le temps de l'abbé Grimald (841-872)[9]. Et c'est sans doute la relation, aujourd'hui malheureusement perdue, que l'évêque Heiton avait écrite[10] de son ambassade à Constantinople en 811, qui a servi

1. Moine de Saint-Gall, I, 2 et 9.

2. *Vita Alcuini*, chap. 1 à 10, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. C, col. 91-101.

3. Moine de Saint-Gall, I, 2 : « *Albinus* quidam de natione *Anglorum* »; Vie d'Alcuin, ch. 1 : « *Albinus*, nobilis gentis *Anglorum* exortus prosapia. » — Moine de Saint-Gall, I, 2 : « *discipulus doctissimi Bedae* »; Vie d'Alcuin, chap. 2 : « *Bedae doctissimi discipulo* Hecberto traditur. » — Moine de Saint-Gall, I, 2 : « Quem... secum retinuit... adeo ut... ipsum *magistrum* suum appellari voluisset »; Vie d'Alcuin, chap. 6 et 10 : « Quem Carolus... alloquitur : Sunt nobis, *magister* eximie, etc... Domine *magister*, etc. »

4. Bède mourut à une date qu'on s'accorde d'ordinaire à fixer à 735 (cf. Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 74), alors qu'Alcuin venait à peine de naître (Manitius, *op. cit.*, p. 273, place sa naissance « vers 730 »; Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 119, et d'autres auteurs « vers 735 »).

5. Passages cités plus haut, note 3.

6. Vie d'Alcuin, chap. 14, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. C, col. 99.

7. Moine de Saint-Gall, I, 9, p. 638. — Voir quelques preuves du contraire dans Hauck, *op. cit.*, t. II, p. 144, n. 1.

8. Il fait l'éloge de la piété de Louis le Pieux (« orationibus, scilicet elemosinis... insudabat », II, 20) à peu près dans les termes dont se sert Thégan à propos de Charlemagne (*Vita Hludowici imperatoris*, 7, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 592) : « ... nihil aliud coepit agere nisi in orationibus et elemosinis vacare. » Il loue comme lui (chap. 3 et 19) la charité de l'empereur (II, 21). Le nom de l'évêque Anselme, qui trahit la confiance de Louis le Pieux (II, 20), provient sans doute aussi de Thégan, chap. 22.

9. Cf. Manitius, *op. cit.*, p. 655.

10. L'existence en est attestée au XIe siècle par Hermann de Reichenau, dans sa chronique (*Monum. Germaniae, Scriptores*, t. V, p. 102).

Digitized by Google

de point de départ à l'histoire fantaisiste qui remplit tout un chapitre (II, 6) de la deuxième partie.

Il ne faudrait pas non plus trop se hâter de qualifier d'inédites les anecdotes dont le Moine de Saint-Gall n'a pu puiser l'inspiration dans les textes précédents. De plusieurs sans doute on finira par découvrir la source, et pour quelques-unes cette recherche a déjà abouti. Ainsi, Gaston Paris a déjà reconnu il y a plus de cinquante ans[1] dans l'histoire de la décapitation des Danois dont la taille dépassait la longueur d'une épée[2] une vieille légende que le moine de Saint-Gall avait trouvée appliquée à Clotaire II dans les *Gesta regum Francorum* ou dans les *Gesta Dagoberti* ou encore dans la Vie de saint Faron[3]. De même, tous les commentateurs ont observé depuis longtemps qu'il lui a suffi de transposer une anecdote rapportée par Tite Live, par Valère Maxime et bien d'autres au sujet de Tarquin le Superbe[4] pour conter comment Pépin le Bossu, en arrachant des mauvaises herbes dans des carrés de légumes, fit connaître à Charlemagne son sentiment touchant le sort qu'il convenait de réserver à des conjurés dont le complot avait été découvert[5].

On aurait pu rapprocher aussi de l'histoire connue des chiens envoyés à Alexandre le Grand par le roi d'Albanie[6] celle de ces chiens dont, au dire du Moine de Saint-Gall, Charlemagne fit présent au roi de Perse et qui, comme leurs prototypes de l'antiquité, n'hésitèrent pas à égorger le lion contre lequel on les lâcha[7].

D'autres anecdotes semblent n'être que le développement de brèves

1. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* (1865), p. 443.

2. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 683 : « ... ita omnes humiliavit ut etiam pueros et infantes ad spatas metiri praeciperet et quicumque eandem mensuram excederet capite plecteretur. »

3. *Gesta regum Francorum*, 41, dans les *Mon. Germaniae, Scriptores rerum merovingicarum*, t. II, p. 314; *Gesta Dagoberti*, 14, *ibid.*, p. 405; *Vita Faronis*, 77, *ibid.*, t. V, p. 193.

4. Tite Live, I, 54; Valère Maxime, VII, 4.

5. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 685.

6. Pline, *Hist. natur.*, VIII, 40; Solin, 16.

7. Moine de Saint-Gall, II, 9, p. 677-678. — Le Moine de Saint-Gall cite ailleurs (II, 15) un autre trait de la légende d'Alexandre le Grand (« Non audistis quid fecerit... brevissimus Alexander procerissimis satellitibus suis? ») ; mais on ne sait de quel texte il procède ici. Ce trait ne correspond à rien ni dans Quinte Curce ni dans Julius Valerius ni dans la légende française d'Alexandre le Grand. Cf. Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge* (1886, 2 vol.), et Gaston Paris, *la Légende de Pépin « le Bref »* (*Mélanges de littérature française du moyen âge*, publ. par M. Roques, p. 189, n. 1).

Digitized by Google

indications données dans des textes dont nous avons déjà constaté l'emploi : l'opposition faite à Pépin le Bref par ses vassaux durant la campagne contre le roi lombard Astolf et qui sert de prétexte à l'anecdote du lion et du taureau, que le vaillant petit roi pourfend tranquillement d'un seul coup d'épée[1], est en germe dans une phrase de la *Vie de Charlemagne*, où Einhard signale la mauvaise volonté opposée par les grands aux desseins du souverain et leurs menaces de désertion[2]. Un autre passage de la *Vie de Charlemagne*, où les pirateries exercées par les Sarrasins sur la côte de Narbonnaise sont rappelées en même temps que celles des Normands sur les côtes septentrionales du royaume[3], a pu suffire à suggérer la scène où l'empereur est censé s'émouvoir à la vue des barques normandes qui ont failli atteindre ce même littoral... narbonnais, au grand scandale de l'empereur et au grand étonnement des historiens modernes[4].

Que de faits, que d'anecdotes, dont le Moine de Saint-Gall ne tenait le récit ni de Wérimbert ni d'Adalbert — ce guerrier plus accoutumé, lui du moins, à piller l'ennemi qu'à piller les livres de ses contemporains!

1. Moine de Saint-Gall, II, 15, p. 689.

2. Einhard, *Vita Karoli*, 6, éd. Holder-Egger, p. 8 : « Quod [bellum] prius quidem et a patre ejus [Pippino]... cum magna difficultate susceptum est, quia quidam e primoribus Francorum, cum quibus consultare solebat, adeo voluntati ejus renisi sunt ut se regem deserturos domumque redituros libera voce proclamerent. » — On n'a pas retrouvé jusqu'alors le prototype de l'épisode du combat livré contre le lion et le taureau. M. Pio Rajna (*le Origini dell' epopea francese*, 1884, p. 461) le rapproche de celui que Peredeus, au dire de Paul Diacre (*Historia Langobardorum*, II, 30), livra à Constantinople, sous les yeux de l'empereur byzantin, contre un lion lâché dans le cirque; mais les deux épisodes ne se ressemblent guère. Les chroniqueurs du moyen âge en rapportent bien d'autres du même genre, qui mériteraient tout autant d'être cités (par exemple Frédégaire, à propos de l'empereur Héraclius). Aussi ne nous croyons-nous pas plus que Gaston Paris (*la Légende de Pépin « le Bref »*, *loc. cit.*, p. 188 et suiv.) en état de résoudre la question.

3. Einhard, *Vita Karoli*, 17, éd. Holder-Egger, p. 21.

4. Moine de Saint-Gall, II, 14, p. 687-688. — Dans cette scène on a relevé depuis longtemps une confusion curieuse entre le nom de Charlemagne et celui de son aïeul Charles « Martel » (« Nam comperto Northmanni quod ibidem esset, ut ipsi eum nuncupare solebant, Martellus Karolus... »). Cette confusion a été faite, on le sait, très souvent dans la suite, notamment par les poètes des chansons de geste (cf. G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 438 et suiv.; P. Rajna, *op. cit.*, p. 200); mais rien ne permet d'en conclure avec Ebert (*Hist. de la littérature du moyen âge en Occident*, t. III, p. 235) et d'autres que la tradition épique fût déjà formée. Cette confusion n'est d'ailleurs pas plus extraordinaire de la part du Moine de Saint-Gall que celles qui lui ont fait attribuer à Charlemagne des actes imputables à son père ou inversement.

Digitized by Google

*
* *

Qu'ont donc raconté à notre auteur ces témoins ou prétendus témoins?

Une fois défalqués les quelques renseignements précis extraits des textes que nous venons d'énumérer, il reste bien peu de chose — sur l'histoire de Charlemagne tout au moins : car il est digne de remarque que le Moine de Saint-Gall ne laisse pas échapper une occasion de s'évader de cette histoire, et sous les prétextes les plus futiles, on l'a vu, de dissimuler son ignorance en nous contant tout ce qu'il sait de personnages qui n'ont rien de commun avec Charlemagne lui-même[1]. Et dans cette portion de l'ouvrage dont nous n'avons pas réussi à découvrir les sources — que d'autres découvriront peut-être — quel entassement d'invraisemblances, d'erreurs ou d'anachronismes dont, à coup sûr, ni Wérimbert ni Adalbert ne sauraient être tenus pour responsables!

Une des séries d'anecdotes qui occupent le plus de place dans la première partie[2] vise un mauvais évêque qui, à lui seul, collectionna un nombre respectable de péchés capitaux : vanité, avarice, ambition, gourmandise, sans compter une ignorance telle qu'il était tout à fait hors d'état de prêcher, et quelques autres défauts encore. Or le Moine de Saint-Gall, qui d'habitude reste dans le vague — un vague prudent — touchant la personnalité des clercs qu'il flétrit, a cru devoir faire ici une exception : sans donner de nom, il désigne le siège épiscopal occupé par ce peu recommandable prélat, en disant qu'il est « le premier de Germanie »[3]. Il s'agit donc de Mayence. Comme une des scènes principales où paraît ce triste héros se passe au temps de la guerre contre les Avares, le doute n'est pas possible : de 787 à 813, un seul archevêque a occupé le siège primatial de Germanie, et cet archevêque était Riculf[4] — Riculf, c'est-à-dire non pas un inconnu, mais justement un des prélats les plus en vue de cette époque, un des mieux en cour, un de ceux qui jusqu'au bout jouit de la confiance du souverain et ne cessa de la mériter par ses services, un de ceux aussi qui faisaient partie du cercle de lettrés dont Charlemagne aimait à s'entourer, un des correspondants habituels

1. Nous sommes même loin d'avoir signalé toutes ces digressions dans l'analyse sommaire de l'œuvre présentée plus haut.

2. Moine de Saint-Gall, I, 16-19, p. 644-649.

3. « Non contentus episcopatu, quem *in prima sede Germaniae* retinet... » (I, 17, p. 646).

4. Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III, p. 160; Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 719.

Digitized by Google

d'Alcuin[1], bref l'homme qui, certes, répond le moins au signalement donné par le Moine de Saint-Gall. Pour une fois où il s'avisait de fournir des précisions, il était difficile de tomber plus mal[2].

Il en a fourni aussi, il est vrai, au sujet d'un autre évêque, celui qui, sans être aucunement un modèle de sainteté, voulait convaincre ses fidèles de son aptitude à faire des miracles; et ici il a risqué un nom : il s'appelait Réchon, nous dit-il; mais, pour éviter les recherches indiscrètes, il a eu soin d'ajouter aussitôt que c'était l'évêque d'une « toute petite cité »[3]. Que n'a-t-il été prudent jusqu'au bout et n'a-t-il fait choix d'un nom moins exceptionnel! Nous l'aurions peut-être alors cru sur parole; tandis qu'on ne connaît qu'un évêque qui, à cette époque, ait jamais porté ce nom rare, et sa « toute petite cité » n'était autre que l'importante ville de Strasbourg[4].

Le Moine de Saint-Gall est d'ailleurs malheureux à peu près dans chaque cas où il s'aventure à citer des noms. Nous l'avons déjà constaté pour des passages où il avait des textes sous les yeux[5]. En voici d'autres exemples pour des passages dont nous ne connaissons pas la source. Dès son premier chapitre, parlant des deux moines scots venus en Gaule au début du règne de Charlemagne, il affirme que l'un s'appelait Clément et que l'autre fut chargé d'enseigner à l'abbaye de « Saint-Augustin près Pavie »[6]. Or ce Clément — Clément « le Scot » — est bien un personnage historique; mais on ne le voit apparaître en Gaule qu'au début du règne de Louis le Pieux, à partir de 817[7], et il serait surprenant qu'aucune mention n'eût été faite de lui dans l'abondante littérature épistolaire et poétique du temps de Charlemagne s'il était réellement arrivé en Gaule trente

1. Cf. *Monumenta Germaniae, Epistolae karolini aevi*, t. II, aux pages indiquées dans l'index; Abel et Simson, *Jahrbücher des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I et II, *passim* (voir l'index).

2. Il est à peine utile, après cela, de relever qu'au cours d'une de ses anecdotes le Moine de Saint-Gall fait intervenir au temps de la guerre contre les Avares (791-799) la reine Hildegarde, morte depuis 783. Du vivant de cette dernière, l'archevêque de Mayence fut le célèbre Lull, disciple de saint Boniface, auquel, de toute évidence, les anecdotes du Moine de Saint-Gall ne s'appliqueraient pas mieux.

3. « Fuit alius episcopus parvissimae civitatulae... » (Moine de Saint-Gall, I, 20, p. 649).

4. Cf. L. Duchesne, *op. cit.*, t. III, p. 172; Hauck, *op. cit.*, t. II, p. 723.

5. Voir plus haut, p. 272 et 281.

6. Moine de Saint-Gall, I, 1, p. 632.

7. Voir Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reichs unter Ludwig dem Frommen*, t. II, p. 256-259, et, sur l'œuvre de Clément le Scot, Manitius, *Gesch. der latein. Literatur*, t. I, p. 456-458.

Digitized by Google

ou quarante années plus tôt. Quant à son compagnon, on s'est ingénié à en retrouver la trace, et voici tout ce qu'on a découvert[1] : un Irlandais appelé Dungal était en 825 à Pavie chargé de diriger l'instruction religieuse des clercs de Lombardie[2]. Où résidait-il? Était-ce au monastère de Saint-Augustin, ou, pour lui laisser son nom habituel, au monastère de Saint-Pierre « in Ciel d'Oro[3]? » Nous l'ignorons; mais on a tout lieu de supposer que ce Dungal n'y avait pas été envoyé dans les premières années du règne de Charlemagne et qu'il faut l'identifier avec un clerc de ce nom qui fut moine à Saint-Denis depuis 784 jusqu'en 811 au moins[4]. Ce qui fait crouler du coup toute l'anecdote dont il serait un des héros.

Un peu plus loin[5], notre auteur fait d'un abbé, sur le compte duquel il aurait dû cependant être renseigné, l'abbé de Saint-Gall Grimald, mort en 872[6], un disciple d'Alcuin, mort en 804[7], ce qui est assez invraisemblable. Puis, quand il aborde le récit des aventures du pape Léon III en 799, il ajoute aux renseignements fournis par les textes quelques détails inédits, et ces détails ne manquent pas de saveur : avant de se confier au roi franc, le pape aurait fait secrètement appel à « l'empereur de Constantinople Michel »[8] — ce qui était difficile, Michel n'ayant été empereur qu'en 811 et le trône byzantin étant alors occupé par une femme, l'impératrice Irène,

1. Cf. Abel, *Jahrbücher des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 2e éd., par Simson, p. 393, n. 1; Ebert, *Hist. générale de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. Aymeric et Condamin, t. II, p. 250 et n. 1; Manitius, *op. cit.*, t. I, p. 374.

2. *Monum. Germaniae, Capitularia*, t. I, p. 327 (capitulaire de l'empereur Lothaire, ann. 825, art. 6) : « De doctrina vero, quae ob nimiam incuriam atque ignaviam quorumdam praepositorum cunctis in locis est funditus extincta... ab his qui nostra dispositione ad docendos alios per loca denominata sunt constituti maximum detur studium... Primum *in Papia conveniant ad Dungalum* de Mediolano, de Brixia, de Laude, de Bergamo, de Novaria, de Vercellis, de Tertona, de Aquis, de Janua, de Aste, de Cuma... »

3. On pouvait l'appeler Saint-Augustin pour cette raison que le roi lombard Liutprand y avait transporté des reliques de ce saint. Sur ce monastère, cf. P. Kehr, *Italia pontificia*, t. VI, p. 191.

4. Cf. Manitius, *op. cit.*, p. 370-371; *Mon. Germaniae, Epistolae karol. aevi*, t. I, p. 570.

5. Moine de Saint-Gall, I, 9, p. 638.

6. Ratpert, *Casus S. Galli*, dans les *Mon. Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 71, et éd. Meyer von Knonau, *St. Gallische Geschichtsquellen*, II, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte* (de Saint-Gall), t. XIII (1872), p. 51 et n. 128.

7. Cf. Manitius, *op. cit.*, p. 274.

8. « Quod cum clamculo per familiares suos Michahelo imperatori Constantinopoleos indicari fecisset, etc. » (Moine de Saint-Gall, I, 26, p. 656-657).

Digitized by Google

comme tous les annalistes et chroniqueurs le disent avec insistance; — après quoi, Michel lui ayant répondu d'avoir à se tirer tout seul d'affaire, il aurait invité Charlemagne à venir à Rome sans lui révéler les raisons de sa requête[1], ce qui se concilie encore une fois assez mal avec les récits très clairs que le Moine de Saint-Gall avait entre les mains et où nous voyons le pape s'enfuyant à Paderborn pour se mettre sous la protection du roi franc, lui faisant en pleine Saxe un exposé de la situation et le décidant ainsi à entreprendre un nouveau voyage en Italie[2].

Sur l'histoire diplomatique et militaire, notre moine a également des trouvailles. Il nous représente, par exemple, Charlemagne parlant en 807 de l'impératrice sa femme à des ambassadeurs byzantins en l'appelant Hildegarde[3], bien que celle-ci fût morte depuis 783 et que Charlemagne lui-même fût veuf depuis l'année 800[4]. Il nous représente d'autres ambassadeurs byzantins trouvant en 812[5] Charlemagne entouré non seulement de sa femme et de ses filles, mais aussi de ses « trois jeunes fils, déjà associés au pouvoir »[6], ce qui ne laisse pas d'être embarrassant, Louis le Pieux, âgé de trente-quatre ans, étant alors le seul survivant des trois fils légitimes de l'empereur[7]. Il nous parle aussi de deux missions successives de l'évêque de Bâle Heiton à Constantinople[8], alors que l'histoire n'en connaît qu'une, en 811[9]; et, à ce propos, il nous dit quelques mots de l'empereur byzantin — en l'espèce Nicéphore Ier (802-811) — nous le

1. « Invictum Karolum Romam veniret postulavit. Qui... causae vocationis suae penitus ignarus... » (*ibid.*, p. 657).

2. Voir, par exemple, le récit des Annales royales remaniées, éd. Kurze, p. 107.

3. « Sic affectus ad Hildigardam venire debeo » (Moine de Saint-Gall, II, 8, p. 675). — Nous avons déjà relevé plus haut (p. 285, n. 2) la même erreur. Hildegarde était Souabe d'origine : c'était, par suite, la reine populaire à Saint-Gall, celle dont il est parlé dans les textes de cette abbaye.

4. Cf. Abel et Simson, *Jahrbücher des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 2e éd., p. 449; t. II, p. 214.

5. Leur venue à la cour carolingienne se place, d'après le contexte, postérieurement au retour de l'ambassadeur Heiton, parti à Constantinople en 811. C'est donc bien aux ambassadeurs byzantins signalés par les annales en 812 que le Moine de Saint-Gall entend faire allusion.

6. « In cujus (Karoli) undique circuitu consistebat instar militiae coelestis, tres videlicet juvenes filii ejus, jam regni participes effecti, filiaeque cum matre, etc. » (Moine de Saint-Gall, II, 6, p. 672).

7. Nous venons de rappeler, en outre, que depuis 800 Charlemagne n'avait plus de femme légitime.

8. C'est en effet le même ambassadeur (« idem missus », est-il dit p. 670) qui est le héros du chapitre 5 et du chapitre 6 du livre II.

9. Cf. Abel et Simson, *op. cit.*, t. II, p. 460.

Digitized by Google

dépeignant comme un homme « engourdi dans l'oisiveté et incapable de se battre »[1], observation pleine d'imprévu pour qui connaît la biographie de Nicéphore[2]. Ce n'est pas enfin sans surprise qu'on le voit considérer[3] le mariage de Charlemagne avec la fille du roi Didier — en 770 — comme une des conséquences de la première expédition du roi franc en Lombardie — en 773.

Est-ce à Wérimbert, est-ce à Adalbert que le Moine de Saint-Gall est redevable de ces extraordinaires confusions?

* * *

Mais peut-être, dira-t-on, a-t-il seulement eu le tort de vouloir compléter et préciser les récits recueillis de la bouche de ces deux témoins : faisons abstraction de toutes ces erreurs, qui sont le résultat d'un étalage malheureux de fausse science, et nous retrouverons dans toute leur fraîcheur et leur vivante naïveté les anecdotes du vieux guerrier carolingien et de son fils, le prêtre Wérimbert.

Raisonner ainsi serait encore, nous le craignons, faire preuve d'une confiance excessive; car la plupart de ces anecdotes sentent tellement le « procédé » littéraire qu'il est impossible de leur reconnaître le moindre fondement historique ni le moindre caractère de spontanéité. Le Moine de Saint-Gall affectionne certains « clichés » et s'y tient. C'est, par exemple, le chef qui s'engraisse aux dépens des pauvres gens, qu'il soit évêque et spécule sur le renchérissement des denrées en période de disette (I, 23), qu'il soit maître d'œuvres à Aix-la-Chapelle (I, 28) ou « préfet de la maison royale » (I, 31) et dépouille les artisans placés sous ses ordres. C'est le prélat avare et frivole que le marchand exploite en vantant sa marchandise et en faisant mine de la remporter suivant une formule invariable, qu'il s'agisse d'un beau mulet (I, 24) ou d'un rat empaillé, présenté comme une pièce unique (I, 16). C'est le clerc qui dit la messe en état d'impureté et qui en est puni par une mort foudroyante (I, 25, et I, 32).

La mort subite est d'ailleurs le châtiment réservé à la plupart des sinistres personnages que le Moine de Saint-Gall fait défiler dans la première partie de son livre : un clerc, qui s'est rendu coupable du péché d'orgueil, est réduit en cendres (I, 33); le « préfet de la maison royale » dont nous rappelions les « iniquités », quoique bien portant, passe brusquement de vie à trépas (I, 31); le maître d'œuvres d'Aix-

1. « Torpens otio nec utilis belli negocio » (Moine de Saint-Gall, II, 5, p. 669).

2. Voir sa biographie sommaire dans Bury, *A history of the Eastern Roman empire from the fall of Irene to the accession of Basil I* (1912), p. 8-15.

3. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 691.

Digitized by Google

la-Chapelle est tué dans un incendie par la chute d'une poutre au moment où il veut sauver ses trésors (I, 28) ; le fondeur indélicat qui fraude en fabriquant une cloche la reçoit sur la tête et a le crâne fracassé (I, 29).

Il y a aussi ce qu'on pourrait appeler le lieu commun ou le cliché hagiographique. Comme dans la plupart des vies de saints, nous rencontrons des clercs — ce sont ici des prélats — luttant contre le démon et finissant par en triompher de diverses façons, qui toutes se retrouveraient facilement dans la littérature hagiographique du haut moyen âge. L'un de ces prélats, après avoir une première fois succombé à la tentation en rompant le carême, ne se laisse pas détourner par l'arrivée d'un lépreux couvert d'ulcères du vœu qu'il a formé de laver et raser le samedi saint tous les indigents qui se présenteraient à lui (I, 21). Un autre, après avoir, à son tour, succombé à la tentation et commis le péché de luxure, réussit par la force de son repentir à chasser l'influence néfaste et à rentrer en communion avec Dieu (I, 22). Un troisième met le démon en fuite en faisant le signe de la croix (I, 23). Le roi franc lui-même, en la personne de Pépin le Bref, subit les attaques de Satan un jour qu'il va se baigner à Aix-la-Chapelle, mais il l'écarte en le transperçant de son épée (II, 16).

Dans sa peinture du caractère de Charlemagne, le Moine de Saint-Gall répète à plusieurs reprises les mêmes banalités : les escrocs qu'il met en scène viennent-ils à mourir, leurs biens sont saisis par l'empereur, qui s'empresse de les distribuer aux pauvres (I, 29, et I, 31) ; Charles demande-t-il l'hospitalité à un évêque, il est si généreux que c'est tout bénéfice pour son hôte (I, 14, et I, 15).

Au surplus, notre auteur aime à répéter deux fois, sous deux formes différentes, mais très voisines, ses anecdotes soi-disant historiques. Nous avons déjà rapproché celle du « préfet de la maison royale », un certain Liutfrid dont on chercherait vainement le nom dans les documents de l'époque (I, 31), et celle du maître d'œuvres d'Aix-la-Chapelle (I, 29). Nous avons rapproché aussi les deux histoires des deux clercs célébrant, l'un comme l'autre, la messe en état de péché (I, 25, et I, 32) et des deux prélats également avares, également frivoles et pareillement dupés par deux marchands (I, 16 et 24) [1]. Mais rien non plus ne ressemble davantage à l'arrivée impromptue de Charlemagne chez un évêque, qu'il comble ensuite de cadeaux (I, 14), que l'arrivée également impromptue du même Charlemagne chez un

1. Remarquons encore qu'au début du livre II les chapitres 2, 3 et 4 sont consacrés successivement à l'histoire de *deux* soldats de condition modeste, de *deux* jeunes nobles et de *deux* bâtards.

Digitized by Google

autre évêque, qu'il récompense de la même façon (I, 15) ; et il y a des analogies singulières entre les aventures des ambassadeurs, les uns byzantins (II, 6), les autres persans (II, 8), qui ne peuvent parvenir jusqu'au souverain carolingien qu'après avoir été renvoyés les uns et les autres de province en province et après un interminable voyage. Enfin, lorsque dans son récit du siège de Pavie le Moine de Saint-Gall nous dépeint l'effroi croissant du roi lombard Didier à la vue des troupes franques en train de se masser sous les murs de la ville, lorsqu'il nous le montre répétant à l'arrivée de chaque nouveau contingent, plus formidable que le précédent, toujours cette même question : « Cette fois, est-ce enfin Charles? » (II, 17), on ne peut s'empêcher de se rappeler que déjà quelques pages plus haut il a usé d'un procédé identique en nous dépeignant l'étonnement et l'effroi croissants des ambassadeurs byzantins, conduits de pièce en pièce devant des personnages de plus en plus imposants, et répétant, eux aussi, toujours cette même question : « Cette fois, est-ce enfin Charles? » (II, 6)[1].

Ces deux scènes n'ont évidemment ni l'une ni l'autre de valeur historique. M. Bédier, avec juste raison, fait observer[2] qu'elles ont été coulées dans le même moule que mainte autre histoire merveilleuse qu'offrent les œuvres littéraires de tous les temps et du moyen âge en particulier; et nous dirons avec lui qu'elles ne sont rien que « de la littérature », c'est-à-dire qu' « elles ne représentent rien qu'un effort pour exprimer par un procédé de rhétorique tantôt la force guerrière et tantôt le faste de Charlemagne ».

Cette observation vaut non seulement pour ces deux scènes, mais pour toutes celles qui viennent d'être citées et pour beaucoup d'autres encore qui, sans revêtir plusieurs formes successives, n'en ont pas moins un caractère tellement conventionnel et « littéraire » qu'il est vraiment impossible de n'y pas voir des œuvres d'imagination pure. C'est le cas sans doute — au moins pour une forte part — des aventures tragi-comiques d'Heiton, cet évêque franc qui faillit être mis à mort à Constantinople pour avoir, à la table de l'empereur, violé une des règles capitales de l'étiquette byzantine en retournant dans son assiette le poisson qu'il voulait couper[3]. Personne du moins, en

1. C'est par suite d'une évidente distraction que M. Bédier (*les Légendes épiques*, t. II, p. 314) rapproche la scène de Didier dans Pavie non pas de celle des ambassadeurs byzantins, mais de celle des ambassadeurs persans (II, 8), lesquels ne peuvent détacher leurs yeux de l'empereur qu'ils qualifient d' « homme en or ».

2. Bédier, *les Légendes épiques*, t. II, p. 314.

3. Moine de Saint-Gall, II, 6, p. 670-671.

Digitized by Google

dehors du Moine de Saint-Gall, même pas Constantin Porphyrogénète, pour lequel le protocole byzantin n'a plus de secret, n'a conservé le moindre souvenir de ce détail si important de l'étiquette. Et que dire des neufs « cercles » de retranchements qui entouraient le camp où les Avares avaient entassé leurs trésors[1], tout comme les neuf « cercles » du Styx qui dans Virgile[2] (que le Moine de Saint-Gall cite à maintes reprises) défendent les approches de l'enfer? On en a discuté sérieusement; on a été jusqu'à vouloir déterminer l'emplacement et chercher sur le terrain la trace de ces fortifications[3], dont on aurait pu remarquer cependant qu'il n'en est question nulle part ailleurs : ni chez les annalistes, ni chez les chroniqueurs, ni même dans une longue lettre où Charlemagne en personne raconte à la reine Fastrade la déroute de ses ennemis et la prise de leurs trésors[4]; et il y a de fortes chances pour que le mot *ring* (c'est-à-dire « cercle »), employé par les auteurs du temps pour désigner le camp des Avares[5], ait suffi pour suggérer soit au Moine de Saint-Gall soit à tout autre écrivain, qu'il aura copié, la sotte légende de ces neuf lignes de retranchements — nombre fatidique — qui protégeaient la capitale barbare.

La fameuse scène des pauvres écoliers que Charlemagne félicite et dont il fait des évêques et des abbés, tandis qu'il réprimande durement et menace de ses rigueurs les jeunes nobles paresseux[6], qu'est-elle, de son côté, sinon une simple variation de pure fantaisie sur le thème du Jugement dernier et sur cette maxime de l'Évangile : les premiers seront les derniers?

On a beau chercher, en dehors des faits et des noms qui ont été pris dans les livres que nous avons énumérés et dont la liste pourra être complétée, on ne trouve pas un détail dans tout le récit du Moine de Saint-Gall dont on puisse dire avec assurance : voilà un détail historique, un détail qu'il n'a pu inventer. Partout on a le sentiment qu'il a procédé à la façon des poètes de chansons de geste ou des

1. Moine de Saint-Gall, II, 1, p. 667-668.

2. Virgile, *Æn.*, VI, 439. C'est sans doute l'origine des « neuf cercles » de l'Enfer de Dante.

3. Voir Pertz, édition du Moine de Saint-Gall, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 748, n. 59; Amédée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, 5e éd. (1874), t. II, p. 157-159.

4. Voir cette lettre dans Jaffé, *Monumenta Carolina* (t. IV de sa *Bibliotheca rerum germanicarum*), p. 349, et dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae karolini aevi*, t. II, p. 528.

5. On trouvera un relevé de ces textes dans Abel et Simson, *Jahrbücher des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen*, t. II, p. 99-100, notes.

6. Moine de Saint-Gall, I, 3, p. 633.

Digitized by Google

auteurs de romans prétendus historiques, comme le roman d'Énéas ou celui de Troie, qui furent si fort à la mode au XIIe siècle et dont nul n'a jamais soutenu qu'ils soient véridiques ni qu'ils représentent une tradition populaire restée vivante depuis l'antiquité.

* * *

Le livre du Moine de Saint-Gall n'est pas seulement une œuvre d'imagination : il est encore une œuvre de circonstance, écrite à une certaine date, pour un lecteur déterminé, qui est l'empereur Charles le Gros. Et il est manifeste qu'en s'adressant à lui, le Moine de Saint-Gall entendait faire mieux que le distraire : il voulait l'instruire en lui présentant, comme un modèle dont il l'invitait à se rapprocher, le portrait de son illustre ancêtre. Aussi toutes les historiettes de la première partie et quelques-unes de celles qui composent la seconde partie sont-elles combinées en vue d'un certain effet à produire, d'une leçon à donner. Elles sont comme ces anecdotes, ou *exempla*, dont les sermonnaires du moyen âge aimaient à émailler leurs récits, avec cette différence qu'elles sont presque toutes situées dans un milieu et à une époque que l'auteur n'a pas connus.

La plupart, naturellement, sont destinées à mettre en relief les qualités qu'il juge essentielles chez un souverain : la piété et le dévouement aux intérêts de la religion[1], la charité[2], la bonté et la générosité[3], mais aussi l'autorité et au besoin la sévérité, qui inspire une saine « terreur »[4], la maîtrise de soi-même[5], l'attention toujours en éveil[6], l'amour de la science[7], le goût du simple et du pratique et le mépris des ornements frivoles[8].

Certaines anecdotes indiquent des écueils à éviter : il faut se garder de confier plusieurs charges civiles ou ecclésiastiques à un seul homme[9] ; il ne faut pas laisser les ducs manquer à leurs devoirs militaires[10] ; il ne faut pas faire trêve à la lutte contre les Normands[11].

Un plus grand nombre doivent prémunir l'empereur contre les vices et la cupidité des évêques, que déteste, par principe, tout moine

1. Moine de Saint-Gall, I, 7, 9, 10; II, 10, 11, 20.
2. *Ibid.*, II, 21.
3. *Ibid.*, I, 4, 8, 14, 15, 18, 29, 31; II, 2, 3, 8.
4. *Ibid.*, I, 3; II, 8, 12.
5. *Ibid.*, I, 8 et 12.
6. *Ibid.*, I, 30; II, 12.
7. *Ibid.*, I, 1 et 3.
8. *Ibid.*, I, 34; II, 17, 18.
9. *Ibid.*, I, 13.
10. *Ibid.*, II, 12.
11. *Ibid.*, II, 14.

Digitized by Google

de l'abbaye de Saint-Gall, celle-ci ayant été presque constamment, sous les Carolingiens, en butte aux vexations et aux usurpations des évêques de Constance[1]. Mais l'auteur réserve sa haine aux évêques de haute naissance, à ceux qui ont la morgue et l'ignorance de la noblesse. Il loue, au contraire, les clercs de modeste extraction qui, par leur vertu et leur science, ont mérité d'être tirés hors de pair par le souverain. Il est manifeste d'ailleurs qu'il attache à l'instruction un très haut prix : après avoir placé tout au début de son livre l'anecdote de l'arrivée des moines scots, marchands de science, il s'arrête ensuite avec une prédilection marquée sur Alcuin et ses disciples et sur ces brillants écoliers que Charlemagne récompense si bien. On peut même ajouter que, parmi les connaissances dont il veut qu'un clerc soit pourvu, la liturgie et la musique d'Église ont, à ses yeux, une importance capitale : plusieurs de ses anecdotes y ont trait[2], et l'une d'elles a pour sujet la collation d'un évêché à un pauvre clerc qui, au cours d'un office, sut de lui-même trouver et entonner le répons voulu[3].

* * *

Cette attention apportée au chant liturgique ne saurait surprendre chez un clerc de l'abbaye de Saint-Gall, où la musique religieuse fut étudiée avec prédilection dès le temps de Charles le Gros[4]. Mais notre auteur fait preuve d'une telle curiosité en ces matières qu'on s'est demandé[5] s'il ne fallait pas reconnaître en lui un des moines

1. Cf. Meyer von Knonau, *St. Gallische Geschichtsquellen*, dans les *Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte* (de Saint-Gall), t. XII (1870), XIII (1872) et XV-XVI (1877).

2. Moine de Saint-Gall, I, 7, 8, 10.

3. *Ibid.*, I, 6.

4. Cf. le livre de Schubiger, *Die Sängerschule Sankt Gallens vom achten bis zwölften Jahrhundert* (1858).

5. Cette identification a été proposée en dernier lieu par Zeumer, dans un mémoire intitulé : *Der Mönch von Sankt Gallen* (*Historische Aufsätze dem Andenken an Georg Waitz gewidmet*, 1886, p. 97-118), puis par E. Zeppelin (*Wer ist der Monachus Sangallensis?* dans les *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees*, t. XIX, 1890, p. 33-47), dont nous n'avons pu voir le travail. Elle a été admise par Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. I, 7e éd., p. 207 et 272, par Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 359 et suiv., et par la majorité des critiques. — Il s'est trouvé un érudit allemand pour soutenir cette opinion, au moins originale, que le livre du Moine de Saint-Gall — qu'il est permis de dater avec précision des années 883-887, nous l'avons vu, — était l'œuvre d'Ekkehard le Jeune (ou Ekkehard IV), moine à Saint-Gall... *au milieu du XIe siècle*, et il a écrit tout un livre pour le prouver (R. Baldauf, *Der Mönch von St. Gallen*, Leipzig, 1903, 168 p., in-8°).

Digitized by Google

de Saint-Gall les plus en vue de la fin du IXe siècle, qui dut sa célébrité non moins à sa science musicale qu'à son talent poétique et littéraire et à son influence considérable comme professeur : nous avons nommé Notker le Bègue[1].

Que faut-il penser de cette identification? — Cela importe évidemment assez peu au point de vue de la valeur positive de l'œuvre : que Notker en soit ou non l'auteur, celle-ci doit être jugée en elle-même, et nous avons vu déjà dans quel sens il fallait se prononcer. Mais, à défaut d'autre intérêt, le livre du Moine de Saint-Gall conserve celui d'être un des rares textes contemporains du règne de Charles le Gros — c'est-à-dire de la dernière tentative véritable d'empire carolingien — où se reflète la conception qu'un lettré pouvait se faire alors de cet autre Charles, le grand empereur Charlemagne, dont on espérait naïvement que la tradition allait enfin revivre en la personne du fils dégénéré de Louis le Germanique. Or, à cet égard, il n'est pas indifférent de savoir si le livre est dû à quelque moine obscur ou s'il est vraiment sorti du cerveau d'un Notker.

Entre ces deux alternatives, le doute n'est plus guère possible aujourd'hui : si Notker le Bègue n'est pas le Moine de Saint-Gall, il faut avouer que toutes les apparences sont trompeuses.

En effet, parmi les quelques détails que le Moine de Saint-Gall nous donne en passant sur lui-même, il y a longtemps[2] qu'on a relevé comme particulièrement caractéristiques ceux qui ont trait à un défaut physique sur le compte duquel il rejette, en manière de plaisanterie, le caractère trainant et embarrassé de son récit : s'il n'a pu mieux faire, c'est qu'il est bègue et édenté, *balbus et edentulus*[3]. Qu'il y ait pu y avoir d'autres bègues à Saint-Gall vers la fin du IXe siècle, nous ne le nierons pas; mais il est certain que Notker souffrait précisément de cette infirmité, qui lui valut de son temps le surnom[4] sous lequel il est connu, et qu'il se plaisait à la rappeler lui-même. Dans un hymne en l'honneur de saint Étienne, il s'excuse, « malade et bègue qu'il est », d'avoir osé célébrer les

1. Sur lui, voir notamment Ebert, *Hist. générale de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. Aymeric et Condamin, t. III, p. 154-162; Manitius, *op. cit.*, t. I, p. 354-367, et la dissertation de Ulrich Zeller, *Bischof Salomo III von Konstanz, Abt von St. Gallen* (Leipzig, 1910), p. 29-39.

2. C'est Melchior Goldast qui semble avoir été le premier à attirer, en 1606, l'attention sur ce passage pour en tirer cette conclusion que l'auteur devait être Notker le Bègue. Voir Zeumer, *loc. cit.*, p. 97.

3. « Haec igitur, quae ego balbus et edentulus, non ut debui, circuitu tardiore diutius explicare temptavi... » (Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 693).

4. « Notker Balbulus. » Voir Manitius, *op. cit.*, t. I, p. 363, 364, 367; *Monum. Germaniae, Poetae latini medii aevi*, t. IV, p. 336, etc.

Digitized by Google

miracles d'un aussi grand saint[1]. Dans une lettre qu'on a par ailleurs toute sorte de raisons de lui attribuer[2], il revient sur le même défaut pour en plaisanter presque dans les mêmes termes et tout à fait dans le même esprit que le « Moine de Saint-Gall » : à des disciples qui se sont adressés à lui pour avoir des modèles de chants et de lamentations, il répond que c'est se moquer que demander pareil service à « un bègue et un édenté » (*balbus*, *edentulus*[3]). Un peu plus tard, dans une biographie de saint Gall dont des fragments ont été retrouvés il y a quelques années, prétextant qu'il est édenté (*edentulus*), malade, atteint de tremblement sénile et presque aveugle, il regrette de ne pouvoir égaler l'activité du saint patron de son monastère[4]. Ces rapprochements permettent-ils de douter que le Moine de Saint-Gall et Notker le Bègue ne fassent qu'un seul auteur?

Entre le livre du Moine de Saint-Gall et les œuvres authentiques de Notker, il y a d'ailleurs plus d'une analogie. Les sujets traités ont beau être très différents, les mêmes habitudes de langage, les mêmes procédés de style se reconnaissent de part et d'autre. Ainsi, le Moine de Saint-Gall fait une vraie débauche de superlatifs ou, pour mieux dire, il lui est à peu près impossible d'employer un adjectif ou même un adverbe autrement qu'au superlatif : Charlemagne n'est pas « religieux », il est « très religieux « (*religiosissimus*[5]); un fait ne lui est pas « connu », il lui est « très connu » (*notissimum*[6]), un mulet qui se dirige vers une rivière n'y va pas à « vive allure » et d'une « course rapide », mais à « très vive allure » (*ambulatio volubilissima*) et d'une « course très rapide » (*cursus rapidissimus*), et sa manière de nager n'est pas « semblable », mais « très

1. *Monum. Germaniae, Poetae lat.*, t. IV, p. 339 :

Aeger et balbus vitiisque plenus
Ore polluto Stephani triumphos
Notker indignus cecini, volente
Praesule sancto.

2. Voir Zeumer, *loc. cit.*, p. 100 et suiv., et U. Zeller, *op. cit.*, p. 29 et suiv.

3. « Rem miraculo dignam, immo portentuosam, mihi praecipitis, ut balbus, edentulus et ideo blesus, vel, ut verius dicam, semiblaterator, surdastris vobis, vel potius insensatis, cantare seu ludere sive lamentari debeam » (*Monum. Germaniae, Formulae merowingici et karolini aevi*, p. 412, n° 28).

4. « Numquam vel ego partim morbo, partim senio jam edentulus, caeculus et tremulus tam in superioribus quam inferioribus digitis... » (P. von Winterfeld, *Notkers Vita S. Galli*, dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXVII, 1902, p. 748).

5. Moine de Saint-Gall, I, 25, p. 655.

6. *Ibid.*

Digitized by Google

semblable » (*simillima*) à celle des dauphins[1]. Ce n'est pas « énergiquement » ou « courageusement », mais « très énergiquement » (*acerrime*), « très courageusement » (*fortissime*[2]) que se battent les soldats de l'empereur « très invaincu » (*invictissimus*[3])... Or cet abus du superlatif est une des caractéristiques du style de Notker : qu'on ouvre, par exemple, son traité sur les livres recommandés aux clercs (*Notatio de illustribus viris qui ex intentione sacras scripturas exponebant*)[4] ou ses lettres et modèles de lettres conservés dans le Formulaire de Saint-Gall[5], et l'on retrouvera partout ce même procédé.

Le Moine de Saint-Gall a aussi pour les diminutifs un goût excessif : au lieu de clercs (*clerici*), de pauvres (*pauperes*), d'enfants (*pueri*), de gouffres (*gurgites*), il parlera de « petits clers » (*clericuli*), de « petits pauvres » (*pauperculi*), de « petits enfants » (*pueruli*), de « petits gouffres » (*gurgituli*)[6]. Et voilà encore une

1. Moine de Saint-Gall, I, 24, p. 655.

2. *Ibid.*, II, 2, p. 668.

3. *Ibid.*, I, 33, p. 665. — Inutile de multiplier les exemples. Il n'est pas de page où l'on ne trouve des superlatifs, souvent à foison. Voici, par exemple, un relevé pour les seules pages 638-640 de l'édition Jaffé, prises au hasard : *optimi, fortissimus, ordinatissime, sanctissimus, clarissimus, strenuissime, gloriosissimus, doctissimus, maxima, ignavissimo, peritissimos, doctissimos, gloriosissimi, praeminentissima, diversissime, corruptissime, ingeniosissimus, vigilantissime, acutissime, ingeniosissimos.*

4. Publié en dernier lieu par Dümmler, dans son mémoire sur le Formulaire de Saint-Gall (*Das Formelbuch des Bischofs Salomo III von Konstanz*, 1857, p. 64-78), et antérieurement dans Migne, *Patrologia latina*, t. CXXXI, col. 993-1004. Voici quelques exemples empruntés aux col. 995-996 de l'édition Migne : *dulcissima, tenacissima, profundissimi, penetrabilissimi, utilissimum, laborantissimus, desudantissimus, utilissimum, dulcissimam, paucissima, acutissime, maximo, famosissima, latissime, brevissimo, difficillimum, praestantissimum.*

5. Édition Zeumer, dans les *Monumenta Germaniae, Formulae*, p. 390-433. Voici quelques exemples empruntés au n° 24 (p. 409-410) : *flagrantissimorum, optimis, certissimo, maximam, plenissimi, religiosissimo, plenissimo, artissima, sapientissimi.*

6. Moine de Saint-Gall, I, 4, p. 634 (*clericulus*), I, 18, 24 et 31, p. 646, 654 et 662 (*pauperculus*), I, 26, p. 658 (*gurgitulus*), II, 10, p. 679 et 680 (*puerulus*). Notons encore au passage *habitaculum* (p. 632), *juvenculus* et *juvencula* (p. 634 et 652), *quantulumcumque* et *quantulacumque* (p. 637 et 682), *abbatiola* (p. 642), *gallicula* (p. 647), *canicula* et *bestiola* (p. 649), *poticula* (p. 654), *curticula* (p. 662 et 699), *rivulus* (p. 662), *opusculum* (p. 666), *circulus* et *arbuscula* (p. 667), *aliquantulum* (p. 670, 673 et 684), *parvulus* (p. 670 et 681), *gallicula* (p. 675), *traditiuncula* (p. 680), *Bernhardulus, ranunculus* et *vermiculus* (p. 686), *ramusculus* (p. 688), *narratiuncula* (p. 690), *edentulus* (p. 693).

Digitized by Google

manie dont il est facile de retrouver la trace presque à chaque page des livres de Notker[1].

L'on rencontre aussi à la fois sous la plume de Notker et sous celle du Moine de Saint-Gall toute une série de locutions d'un emploi assez exceptionnel, comme *juxta nomen suuum*, pour annoncer une étymologie[2], *opipare convivium*, pour désigner un festin abondant[3], ou encore l'adjectif *diacedrinus* appliqué à un vêtement de couleur jaune-citron[4].

Enfin M. Zeumer, qui a signalé de nombreuses coïncidences de ce genre[5], a observé avec raison[6] que les œuvres de Notker et celle du Moine de Saint-Gall présentaient même parfois des ressemblances, non plus seulement de style, mais de pensée. Et il est certain qu'elles s'accordent dans leurs appréciations sur quelques personnages historiques : Julien l'Apostat, dont le règne est présenté de part et d'autre comme le début d'une ère nouvelle[7], Alcuin dont les mérites sont exaltés en termes presque identiques[8], saint Jérôme et saint Augus-

1. Voir, par exemple, la *Notatio de illustribus viris, etc.*, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXXI : *opusculum* (col. 995), *ferculo* (col. 996), *juvenculus* et *sententiolas* (col. 997), *puerulo* (col. 999); préface du *Liber sententiarum, ibid.*, col. 1003-1004 : *juvenculus, versiculos*; formulaire de Saint-Gall, dans les *Monum. Germaniae, Formulae*, p. 409 (n° 24) : *juvenculus, quantulumcumque*; p. 411 (n° 26) : *breviculum, juvenculus*; p. 415 (n° 29) : *tantillus, homuntio, palliolum, fasciculum, vermiculus*; p. 423 (n° 41) : *tendiculis, sordidula*, etc.

2. Moine de Saint-Gall, II, 12, p. 686 : « Erat quidam vir de Durgowe juxta nomen suum « magna pars terribilis exercitus » vocabulo Eishere... »; formulaire de Saint-Gall, n° 42 (*Mon. Germaniae, Formulae*, p. 424) : « Decessor vester, vir apostolici vigoris, juxta nomen suum « victor populorum », beatissimus Nicolaus »; *ibid.*, n° 44 (éd. citée, p. 428) : « Non aliter nisi per pontem conscendere poterimus, quam pontifex juxta nomen suum infirmis et imbecillibus construere debet »; *ibid.*, n° 46 (éd. citée, p. 428) : « Carissimis filiis juxta nomen suum « potestas » et « pax » adimpleatur. »

3. Moine de Saint-Gall, I, 18, p. 647 : « Opipare illud convivium... »; II, 8, p. 675 : « ... ad opipare convivium opulentissimi Karoli... sunt invitati »; *Notatio de illustribus viris*, éd. Dümmler, p. 67, et dans Migne, *loc. cit.*, col. 996 : « Si vero Romanarum etiam deliciarum opipari convivio delectaris... »

4. Moine de Saint-Gall, II, 17, p. 674 : « diacedrina littera decoratis »; formulaire de Saint-Gall, n° 39, éd. citée, p. 421 : « palliolum diacaedrinum » (les manuscrits et l'édition Zeumer portent par erreur « dium caedrinum »).

5. Zeumer, *Der Mönch von Sankt Gallen*, *loc. cit.*, p. 105-110.

6. *Ibid.*, p. 105-106.

7. A noter, en outre, une coïncidence caractéristique dans la forme : « Cum *Deo odibilis Julianus* in Persico bello fuisset *interemptus*... » (Moine de Saint-Gall, II, 1, p. 667); « ... *detestandus apostata Julianus*. Quo coelitus *interempto*, etc. » (*Notatio*, éd Dümmler, p. 77, et dans Migne, *loc. cit.*, col. 1002).

8. Moine de Saint-Gall, I, 2, p. 632 : « Albinus... erat in omnibus scripturis *supra caeteros modernorum temporum exercitatus*... Quem benigne susceptum...

Digitized by Google

tin qui sont cités comme les Pères de l'Église les plus accomplis[1].

Si l'on observe, en outre, que, dans les deux groupes d'œuvres, de part et d'autre se marque la même familiarité avec les poèmes de Virgile, et une familiarité telle qu'on ne la rencontre à un pareil degré chez aucun autre écrivain de Saint-Gall au IXe siècle[2], n'est-on pas en droit de conclure de toutes ces analogies de détail que l'identification du Moine de Saint-Gall avec Notker le Bègue se présente à nous comme l'hypothèse la plus logique et la plus vraisemblable?

* * *

Au surplus, que Notker en soit ou non l'auteur, le livre du Moine de Saint-Gall reste, nous ne le contesterons pas, un des monuments les plus curieux de la littérature latine au temps de la décadence carolingienne, mais il n'est à aucun titre un document historique ni même, à proprement parler, un recueil de légendes populaires.

Historique, il ne l'est tout au moins — et de quelle façon imparfaite, on l'a vu — que par ses données générales, que par le cadre dans lequel sont disposés les récits; mais les éléments qui ont servi à cette reconstitution d'un passé déjà lointain ont été extraits des textes que le Moine de Saint-Gall avait à sa portée, que nous sommes nous-mêmes encore presque toujours en mesure de lire aujourd'hui.

Quant aux anecdotes qui forment le fond de l'ouvrage, elles ne relèvent du folklore que dans la mesure — très faible assurément — où le Moine de Saint-Gall a pu être tenté d'adapter à Charlemagne des légendes dont il aurait puisé l'inspiration ailleurs que dans des livres. On a beau les disséquer, on ne découvre jamais en elles le résidu historique original, si tenu soit-il, qu'on devrait y retrouver si les faits mêmes du règne de Charlemagne leur avaient donné spontanément naissance. Sorties un beau jour de l'imagination de l'auteur, elles n'ont guère plus de valeur pour l'historien de Charlemagne que *les Trois mousquetaires* pour l'historien de Louis XIII.

Louis HALPHEN.

secum retinuit [Karolus]... adeo ut semet discipulum ejus et ipsum *magistrum suum* appellari voluisset »; *Notatio*, éd. Dümmler, p. 72, éd. Migne, col. 999 : « Quid dicam de Albino, *magistro Caroli imperatoris*, qui... nulli secundus esse voluit sed in gentilibus et sacris litteris *omnes superare contendit.* »

1. Moine de Saint-Gall, I, 9, p. 639; *Notatio*, éd. Dümmler, p. 72, éd. Migne, col. 999 et *passim*.

2. Cf. Zeumer, *Der Mönch von St. Gallen*, *loc. cit.*, p. 106.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE BYZANTINE.

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1914-1916.

I. TEXTES ET SCIENCES AUXILIAIRES. — L'Académie des sciences de Pétrograd dirige depuis plusieurs années la publication des Actes (chrysobulles et diplômes) des monastères de l'Athos, donnés en supplément aux *Vizantijski Vremennik*. Le Père Louis Petit, MM. Regel, Kurtz et Korablev ont déjà édité les actes de Vatopédi (1898), Esphigmenou (1906), Zographou (1907). Un ensemble de diplômes encore plus riche a été fourni par les actes de Chilandar, fondé en 1198 par le prince serbe Étienne Nemanya et son fils saint Savas. Les actes grecs de Chilandar avaient été déjà publiés par le Père Louis Petit[1]. Dans une deuxième partie, M. KORABLEV a édité les actes slaves comprenant quatre-vingt-quinze diplômes émanant pour la plupart des princes serbes des XIIIe et XIVe siècles, Étienne Ourosch, Étienne Douchan, etc.[2]. Les plus récents montrent les rapports fréquents entre les moines de Chilandar et les tsars de Russie aux XVIe et XVIIe siècles. Tous ces actes, soit grecs, soit slaves, présentent le plus grand intérêt pour l'histoire de la pénétration slave au mont Athos, pour l'étude des institutions monastiques (organisation du régime autonome de Chilandar par Étienne Nemanya, conflits d'obédience entre Chilandar et d'autres monastères), enfin pour l'histoire des institutions sociales, de la propriété rurale et du servage dans l'empire byzantin, particulièrement au XIVe siècle.

M. LOPAREV a entrepris d'importantes études critiques sur les vies de saints des VIIIe et IXe siècles considérées comme sources historiques[3]. Cette période décisive dans l'histoire du monde byzantin,

1. Supplément aux *Vizantijski Vremennik*, t. XVII. Saint-Pétersbourg, 1911.

2. *Actes de l'Athos.* V. Actes de Chilandar. Deuxième partie : *Actes slaves*, publiés par B. Korablev. — Supplément aux *Vizantijski Vremennik*, t. XIX, p. 370-651. Petrograd, 1915, in-8°.

3. Loparev, *Gretcheskiia jitiia sviatuich VIII i IX viekov.* I : *Sovremennuia jitiia.* [*Vies grecques des saints des VIIIe et IXe siècles.* I. *Vies contemporaines.*] Pétrograd, 1914, in-8°, XII-568 p. (cf. Loparev, *Vizantijksiia iitiia*

Digitized by Google

marquée par la querelle des images, le schisme religieux avec l'Occident et l'entrée en scène des peuples slaves, n'est guère connue que par des ouvrages de chronographie officielle dont le caractère tendancieux et les erreurs voulues ont été bien souvent montrés. Les vies des saints, très nombreux à cette époque, permettent fort heureusement de compléter et de rectifier les témoignages des chronographes, mais leur étude critique n'a pas été faite jusqu'ici d'une manière suffisamment systématique. Il est nécessaire, si on veut les utiliser comme des sources, de déterminer les conditions dans lesquelles elles ont été composées, de connaître le milieu où elles furent élaborées et le degré d'instruction de leurs auteurs. Dans une introduction générale, M. Loparev cherche d'abord à préciser les règles de composition littéraire qui constituent le genre hagiographique, oratoire par ses origines, destiné à prouver plus qu'à raconter, mais historique par son contenu. Le « schéma » hagiographique se retrouve plus ou moins modifié dans presque toutes ces œuvres. C'est d'abord le titre, βίος, s'il s'agit d'une simple narration, βίος καὶ πολιτεία (vie privée et publique), si la vie est accompagnée de développements oratoires. La préface, courte dans les vies narratives, est souvent d'une prolixité fastidieuse dans les œuvres d'un caractère oratoire; l'auteur affirme généralement en des phrases stéréotypées le caractère authentique de son récit. Ce récit lui-même obéit à un plan rigoureux fixé par la tradition : détails sur les ascendants du saint, sur les circonstances qui ont accompagné sa naissance, sur son enfance, son éducation et, s'il y a lieu, son mariage. En général, le biographe cherche à montrer que, dès son plus jeune âge, son héros s'est toujours distingué du commun par des caractères exceptionnels. Dans la narration, la description des exercices et des mortifications et surtout le récit des miracles tiennent une place considérable. Les données historiques sont comme diluées au milieu de cette masse d'anecdotes; elles n'en apparaissent pas moins sur le canevas littéraire et ont souvent une grande valeur, surtout si elles proviennent du témoignage d'un contemporain ou d'un disciple direct du saint : outre les détails sur le saint et sur sa famille, renseignements sur ses maitres, noms des higoumènes des monastères où il a vécu, fonctions qu'il y a exercées, vie et règlements monastiques, renseignements sur les malades guéris par les miracles du saint, etc. Les vies des saints offrent donc les plus riches matériaux pour l'histoire des mœurs. On y trouve en outre parfois des détails sur les empe-

sviatuich VIII-IX* viekov*, dans *Vizantijski Vremennik*, t. XVII-XVIII, 1913-1915).

Digitized by Google

reurs et les personnages importants et il y a intérêt à les confronter avec ceux des chronographes, avec lesquels ils présentent parfois de graves divergences. Écrites dans les provinces les plus différentes de l'empire, les œuvres hagiographiques n'ont pas subi le contrôle de la censure gouvernementale au même degré que les sources annalistiques. C'est ce qui fait leur grande valeur, mais cette conclusion ne s'applique qu'aux vies vraiment contemporaines, de forme généralement très simple. Il n'en est pas de même des remaniements postérieurs, purs exercices de rhétorique, composés en grande partie dans la période de renaissance des études ecclésiastiques qui suivit la Restitution des images de 842. Plusieurs de ces exercices d'école ont été composés en vue d'obtenir des grades universitaires analogues à notre doctorat. C'est ainsi que David le Paphlagonien obtient le grade de rhéteur avec une vie de saint Eudokime.

Ainsi la première tâche de la critique doit consister à distinguer dans une vie de saint entre les éléments stéréotypés, partant suspects, du thème hagiographique et les détails précis qui sont en dehors de ce cadre. Il est nécessaire en outre, autant qu'il est possible, de rassembler tous les détails nécessaires sur la personne de l'hagiographe et de déterminer le lieu où l'œuvre a été composée (en général l'endroit même où l'on conservait les reliques des saints et où tous les récits relatifs à leur vie et à leurs miracles venaient en quelque sorte se concentrer). C'est un phénomène analogue à celui que M. Bédier a signalé dans la formation de notre littérature épique. En appliquant ces principes de la critique hagiographique aux vies des VIIIe et IXe siècles, M. Loparev les a groupées d'après les centres où elles paraissent avoir été composées et il est arrivé à déterminer les traits particuliers qui distinguent chacun de ces groupes et donnent un air de parenté aux vies élaborées dans le même milieu. Cette méthode si féconde au point de vue critique présente en outre un grand intérêt historique en permettant d'apprécier l'activité intellectuelle qui régnait dans les monastères et les écoles au IXe siècle. On peut mieux juger ainsi de l'importance des grands centres intellectuels, tels que l'Université de Constantinople et les monastères de Stoudion ou de l'Olympe. En analysant au point de vue critique chacune des soixante biographies des VIIIe et IXe siècles qui nous sont parvenues, M. Loparev a dressé en outre un répertoire très riche de faits qui éclairent d'un jour nouveau l'histoire politique, religieuse, intellectuelle, sociale de cette époque. Certaines de ces biographies, qui figuraient dans des bibliothèques privées, tenaient dans la société byzantine une place analogue à celle que la littérature d'imagination tient dans la nôtre. Sans pouvoir suivre l'auteur dans

Digitized by Google

cette reconstitution de la société byzantine du IXe siècle, nous nous contenterons d'indiquer les grandes divisions de son travail, qui représentent les principaux centres de production hagiographique : I. Constantinople (école de Sainte-Sophie, Stoudion, Psamathia, Blachernes, monastère de Chora, Saint-Joseph, Psichaïtes) ; II. Asie Mineure (Paphlagonie, Olympe, Propontide, Chypre) ; III. Orient (Syrie, Palestine ; un des principaux centres est le monastère de Saint-Sabas. Quelques-unes de ces biographies sont ornées de détails merveilleux et invraisemblables qui rappellent le genre fantastique des Mille et une nuits) ; IV. Péninsule des Balkans (Hellade, Macédoine, Thrace) ; V. Occident (Sicile, Calabre). L'étude des miracles de saint Georges d'Amastris (Paphlagonie) a donné lieu à une intéressante étude critique sur l'expédition des Russes contre Constantinople en 860. Il établit contre Vasiljevski que cette vie a été composée vers 865 par un moine d'Amastris quelques années après l'incursion des Russes[1].

M. S.-J. Mercati, connu déjà par ses études critiques sur les traductions grecques des poésies de saint Éphrem le Syrien, commence la publication d'une édition complète des œuvres du célèbre docteur[2]. Né à Nisibe vers 306, saint Éphrem se retira à Édesse après l'occupation persane de 363 et fut l'un des fondateurs de la célèbre école qui eut un rôle si considérable en Orient au début du moyen âge. En outre, par ses homélies rythmées qui furent traduites de son vivant du syriaque en grec et en latin, il fut le créateur de la poésie ecclésiastique du moyen âge. On voit donc tout l'intérêt que peut présenter une édition critique de ses œuvres, destinée à remplacer celle d'Assemani (Rome, 1737-1743, d'après les seuls manuscrits du Vatican) et à compléter les nombreuses publications de textes isolés, faites après la découverte de nouveaux manuscrits.

M. Mercati a d'abord entrepris de vastes recherches critiques dont il expose le programme dans sa préface. Dans ce premier fascicule, dont l'exécution matérielle est digne d'être signalée, il commence par éditer les textes qui ne se trouvent pas dans les collections des œuvres de saint Éphrem, mais qui sont épars dans les livres liturgiques grecs. Il se propose ensuite de publier toutes les collections des versions grecques en les rapprochant du texte syriaque ou des anciennes versions latines. En dernier lieu, il passera aux collections syriaques dont il donnera une nouvelle édition.

1. Cf. nos articles dans le *Journal des savants*, août et octobre 1916, janvier 1917.

2. S.-J. Mercati, *S. Ephraem Syri Opera*. Tomus primus : *Sermones in Abraham et Isaac, in Basilium Magnum, in Eliam*. Rome, imprimerie de l'Institut biblique pontifical, 1915, in-4°, XIV-231 p.

Digitized by Google

Les versions grecques, qui seront publiées d'abord, offrent pour les byzantinistes un intérêt de premier ordre. Elles sont en grande partie contemporaines du saint lui-même et, pour juger de leur réputation au moyen âge, il suffit de constater que, pour le nombre, les manuscrits grecs de saint Éphrem viennent au quatrième rang dans l'ensemble des collections patristiques (après saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile). Les Pères grecs, comme saint Grégoire de Nysse, lui ont fait plusieurs emprunts et, ce qui est plus important, les mélodes, comme Romanos, dépendent de lui. Ces versions grecques donnent la solution du problème des origines de la poésie rythmique grecque. Elles sont en effet formées de strophes de quatre vers de sept ou huit syllabes sans aucune observation de quantité ou d'accent. Les questions de date et d'authenticité ont donc une importance capitale. Ce fascicule contient les trois homélies sur Abraham et Isaac, sur saint Basile le Grand, sur le prophète Élie. Chaque texte est précédé d'une introduction critique donnant le classement des manuscrits et les discussions relatives à l'authenticité.

Ce n'est pas seulement au point de vue littéraire que ces textes sont intéressants. Ils permettront d'éclaircir bien des questions controversées, telles que l'origine des homélies dramatiques et même, dans une certaine mesure, celle des sources de l'iconographie religieuse. Dans l'homélie sur Abraham, on trouve développé un parallèle éloquent entre le sacrifice d'Isaac et celui du Calvaire, dont l'art chrétien des siècles suivants fera son profit. L'homélie sur saint Basile a été déclarée apocryphe par Rubens Duval (*Anciennes littératures chrétiennes*), Éphrem étant mort avant Basile. M. Mercati établit que ce texte fut écrit après 372 (allusions à la persécution de Valens), mais avant juin 373; il conjecture qu'Ephrem l'a composé du vivant même de Basile, après la visite qu'il lui avait faite à Césarée et qui lui avait laissé une forte impression. On voit tout l'intérêt historique que présente l'initiative de M. Mercati et on ne peut que souhaiter de lui voir poursuivre une publication qui jettera tant de lumière sur le développement intellectuel du moyen âge.

Le commentaire topographique de la *Chronique de Morée*, entrepris par M. Dragoumis (voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 69), s'est enrichi de nouvelles remarques intéressantes[1] : Étude sur les fiefs de la seigneurie de Mathegriffon restitués par Guillaume de Villehardouin à Marguerite de Passavant (voir *Chron. de Morée*, éd. Longnon, p. 502-531); Le « plain de la Caf Celle » (*Ibid.*, p. 934) =

1. Dragoumis, Χρονικῶν Μωρέως ἱκτορικά και τοπωνύμικα. Athènes, Sakellarios, 1914, 1915, 1916, in-8°, 3 fasc., 137, 33, 326-338 p. (extrait de Ἀθηναί).

Digitized by Google

Καλτεζαί, environs de Mistra; Les douze « Kastra » grecs conquis par Guillaume de Champlitte en 1205.

M. Jorga a achevé la publication des documents relatifs à la prise de Constantinople et à la préparation de la croisade au xve siècle[1]. Les quatrième et cinquième séries, aussi riches que les précédentes, vont de 1453 à 1500. Quelques documents sont même antérieurs à la prise de Constantinople. Les principaux recueils dépouillés sont : l'Archivio del Duca Candia (Venise, Frari), divers dépôts allemands (manuscrits des bibliothèques de Munich, Dresde, Leipzig, archives de Nuremberg), les archives italiennes, les archives impériales de Vienne, où les recherches ont dû être interrompues, M. Jorga s'étant vu retirer par le gouvernement autrichien le droit de continuer ses recherches. L'auteur a résumé pour plus de clarté les décisions des diètes allemandes et hongroises relatives à la guerre contre les Turcs. La bibliothèque de Dresde a fourni des extraits de deux chroniques vénitiennes inédites qui donnent des détails intéressants sur la conquête de la Morée par les Vénitiens (1463-1469) et la prise de Négrepont par les Turcs (1470). Cette excellente publication facilitera l'étude des origines de la diplomatie occidentale après la prise de Constantinople. L'auteur de « Philippe de Mézières et la croisade au xive siècle » s'est engagé à nous donner lui-même cette étude sur le déclin de l'idée de croisade et l'on ne peut que souhaiter de lui voir accomplir bientôt cet important travail. M. Jorga n'a pas publié *in extenso* tous les textes qu'il a choisis et il s'est contenté d'en résumer une partie en français. Un index alphabétique serait désirable et rendrait les plus grands services. Parmi les documents intéressant spécialement l'histoire byzantine, citons : Extraits d'un portulan d'Ancône, 1435-1444 (détails sur la douane impériale); Rapport du dominicain Jean de Raguse, envoyé à Constantinople en 1436 pour travailler à l'union religieuse; Rapport sur les territoires de l'empire de Constantinople et l'état de l'Église grecque en 1436 (liste des paroisses de Constantinople, population évaluée à 40,000 habitants, détails curieux sur le *modus vivendi* établi entre l'autorité turque et l'Église grecque dans les territoires chrétiens occupés par les Turcs); Consultation théologique présentée au pape en décembre 1452 pour savoir s'il est licite aux catholiques romains de secourir les Grecs (l'auteur se prononce pour l'affirmative); Détails et lettres diverses sur la transmission de la nouvelle de la prise de Constanti-

1. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XVe siècle*. 4e série : *1453-1476;* 5e série : *1476-1500*. Bucarest, édition de l'Académie roumaine, 1915, 2 vol. in-8°, VI-378 et 349 p.

Digitized by Google

nople en Occident (on voit, d'après une lettre de Philelphe de 1464, que le doge Foscari proposa au Sénat d'entreprendre immédiatement la guerre contre les Turcs, t. IV, p. 237. La nouvelle, transmise par Venise, arrive à Vicence le 29 juin).

M. G. SCHLUMBERGER a publié une sixième série de sceaux byzantins inédits[1] parmi lesquels on relève trois bulles impériales au nom d'Isaac Comnène (n° 312), Alexis Comnène (313-314), Constantin Ducas (315), plusieurs bulles épiscopales et toute une série importante pour l'histoire des thèmes : Léon, patrice et stratège des Thracésiens (298), Constantin, protospathaire impérial et stratège de Cherson (305). Ce dernier sceau est orné au droit de la croix à double traverse avec branchages partant du pied. Sur la fréquence de ce motif en Crimée à l'époque iconoclaste, voir G. Millet, *les Iconoclastes et la croix*, dans le *Bull. de corresp. hellén.*, t. XXXIV, p. 103-106. Le thème de Cherson fournit encore le sceau de Sergios, spatharocandidat impérial et « ἐκ προσώπου » (306). Ainsi que l'ont montré Rambaud (*Empire grec au Xe siècle*, p. 197-198), Mitard (*Études sur le règne de Léon VI*, Byzantinische Zeitschrift, t. XII, p. 593) et Bury (*The Imperial administrative system*, p. 46), les « ἐκ προσώπου » sont délégués par l'empereur dans les fonctions de stratèges sans en avoir le titre effectif (cf. Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, p. 245 et 577). Parmi les sceaux des fonctionnaires des thèmes, grand chartulaire et commerciaire du thème de Chaldée (310), protonotaire de Paphlagonie (297), juges du tribunal du Velon et des thèmes des Arméniaques (307), des Cybyrrhéotes (311), un des plus intéressants est celui de Basile, centarque, (κένταρχος) du thème de Séleucie, XIe-XIIe siècle (303). C'est la première fois que ce titre se rencontre sur un sceau sous cette forme, mais M. Schlumberger avait déjà publié (*Sigillographie byzantine*, p. 166) le sceau d'un « protokentarios » d'Hellade. Les κένταρχοι, d'après Léon VI (*Tactica*, t. IV, p. 11), commandent des unités de 100 hommes. Philothée (éd. Bury, p. 139, 6) mentionne un κένταρχος τῶν σπαθαρίων parmi les officiers du stratège d'Anatolie, peut-être, suivant l'hypothèse de Bury, le chef de la garde personnelle du stratège. Citons encore le sceau d'un « tagmatophyrlaque », protospathaire et vestiarite (316) : c'est le troisième spécimen connu (voir *Sigillographie byzantine*, p. 369), et la formule très rare d' « esclave de la croix », qui se trouve sur le sceau d'un haut dignitaire, ΖΗΝΟΝΟΣ ΥΠΑΤΟΥ-ΔΟΥΛΟΥ ΤΟΥ ΣΤΑΥΡΟΥ (327), et qui est peut-être une nouvelle

1. G. Schlumberger, *Sceaux byzantins inédits*, 6e série. Paris, Rollin et Feuardent, 1916, in-8°, 17 p. (extrait de la *Revue numismatique*).

Digitized by Google

preuve de la vénération que les iconoclastes témoignaient à la croix (voir G. Millet, *art. cité*). On voit quels éléments importants la nouvelle série de sceaux réunie par M. Schlumberger apporte à l'histoire des institutions.

De son côté, M. Jean Ebersolt a rédigé le catalogue des sceaux byzantins conservés au musée de Constantinople[1]. Reconnaissant combien il est difficile de dater les sceaux postérieurs au IXe siècle, il a adopté le principe de classification par catégories et fonctions posé par M. Schlumberger. Cette méthode offre l'avantage de fournir à la critique historique des suites sigillographiques qui renseignent sur l'histoire des fonctions administratives. On peut regretter cependant que les fonctions aient été classées par ordre alphabétique et non d'après un ordre logique, qui eût offert de grands avantages. L'ordre alphabétique eût pu figurer dans une simple table. Un grand nombre de ces pièces sont analogues à d'autres déjà connues. Quelques-unes, au contraire, ont un caractère nouveau. Tel est le sceau à l'effigie de la vierge Episkepsis (124), qui montre la Madone debout, orante, avec le buste du Christ sur la poitrine. Nous avons là une reproduction de la célèbre icone conservée à l'église des Blachernes. Le texte du « de Cerimoniis », (II, 12, éd. de Bonn, p. 553), nous montre les empereurs pendant la cérémonie du bain sacré des Blachernes, allant prier εἰς τὴν ἐπίσκεψιν : ce sceau fournit donc le meilleur commentaire du texte. Un des sceaux impériaux est au nom de l'impératrice Eudoxia (126). Il s'agit soit de la femme d'Arcadius soit de celle de Théodose II. On trouve dans cette série le sceau de l'empereur Philippicos, 711-713 (137), et deux sceaux intéressants de l'époque iconoclaste. L'un, au nom de Constantin, avec une légende latine, porte au revers le buste du Christ (138) ; l'empereur, d'après M. Ebersolt, serait Constantin V et il se fonde sur la ressemblance du type avec celui d'une autre bulle où l'on voit d'un côté Léon III, de l'autre Constantin V. On peut s'étonner que le buste du Christ figure sur le sceau du violent adversaire des images qu'était Constantin V et cette circonstance rend l'identification douteuse. Au contraire, la pièce suivante (139) nous montre nettement l'application des édits iconoclastes. Ici les légendes sont en langue grecque, mais écrite en caractères latins. Au droit est une inscription aux noms de Léon (III) et Constantin (V) (ou Léon IV et son fils Constantin, ou Léon V et son fils Constantin). Au revers apparait une croix élevée sur quatre degrés avec l'ins-

1. Jean Ebersolt, *Sceaux byzantins du musée de Constantinople*. Paris, Rollin et Feuardent, 1914, in-8°, 74 p.

Digitized by Google

cription rituelle : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » C'est un exemple curieux à ajouter à ceux qu'a rassemblés M. G. Millet pour montrer la dévotion des iconoclastes envers la croix. La plupart des sceaux anonymes à trimètres iambiques sont connus par ailleurs, sauf deux exemplaires couverts d'inscriptions plaisantes. Parmi les sceaux des fonctionnaires, les « commerciaires », officiers de finances des thèmes, sont représentés par dix spécimens. A citer aussi (400) le sceau d'un « consul et archonte de la soie » avec au droit les bustes de deux empereurs du VIIe siècle (probablement Héraclius et son fils Constantin). Il s'agit d'un haut fonctionnaire d'une manufacture impériale de soie (βλαττίον). Les n°s 458 et 459 nous font connaître la fonction de « commerciaire et paraphylax d'Abydos ». Il s'agit du fonctionnaire préposé à la douane impériale et à la garde du port d'Abydos. Le n° 471 nous donne le nom du patrice Houmir, un Arabe converti au christianisme au VIIe siècle (cf. *Sigillographie byzantine*, p. 564). C'est par des publications de ce genre que l'on arrivera à constituer le Bullarium byzantin qui, en éclairant les textes et en précisant leurs données, permettra d'écrire l'histoire des institutions de l'empire byzantin.

II. Ouvrages d'ensemble. — Les deux premiers volumes de « l'Orient et l'Occident à travers quinze siècles », dûs au général G. F. Young[1], constituent une histoire générale de l'Europe depuis l'avènement d'Auguste jusqu'à la fin du règne de Léon l'Isaurien (740). L'auteur a donc réuni dans une même étude l'histoire de l'empire romain et celle de l'Europe au moyen âge. Bien que les sources de ces deux périodes relèvent en réalité de deux disciplines entièrement distinctes, il n'y a que des avantages à les coordonner dans un même exposé et à montrer comment l'Europe du moyen âge est sortie de l'empire romain. C'est en somme le plan de Gibbon qui est repris et adapté à l'information scientifique actuelle. Pour rendre plus complète la ressemblance, l'histoire de l'empire byzantin tient une place très importante dans le récit de M. Young. Là s'arrêtent d'ailleurs les analogies, et les conclusions de l'auteur moderne sont non seulement originales, mais presque toujours diamétralement opposées à celles de son prédécesseur.

La forme est claire et agréable ; l'auteur s'est efforcé de donner un tableau d'ensemble des diverses manifestations d'activité et il a réduit avec raison l'histoire des guerres à une mesure plus juste que celle

1. Br. Genl. G. F. Young, *East and West through fifteen centuries, being a general History from B. C. 44 to A. D. 1453*. Londres, Longmans, 1916, in-8°. Vol. I, XXVI-605 p.; vol. II, XII-674 p.

Digitized by Google

que lui font ordinairement les chroniqueurs. Mais surtout, et c'est ce qui fait l'originalité de son livre, il respecte rigoureusement l'ordre chronologique des faits, « qui doit prévaloir, « dit-il », contre toutes les autres considérations ». Les inconvénients de cette méthode seraient grands si elle était poussée avec une trop grande rigueur, mais M. Young a su l'appliquer avec tact : bien que le procédé qui consiste à grouper les faits de même ordre soit plus clair et moins fatigant pour le lecteur, l'ordre chronologique a pour avantage de montrer comment les faits d'ordres différents, religieux, militaires, économiques, ont réagi les uns sur les autres et il convient aux larges synthèses de ce genre destinées à montrer la vie d'une époque dans toute sa complexité. Il est intéressant d'avoir un tableau bien dressé des faits concomitants qui se passent dans l'empire byzantin, dans la Gaule mérovingienne ou la Bretagne anglo-saxonne : à ce point de vue, l'ouvrage de M. Young rendra de grands services aux étudiants d'histoire.

L'auteur est au courant des principales sources ; mais la bibliographie qu'il a dressée en tête de ses deux premiers volumes présente des lacunes vraiment déconcertantes. On ne voit pas pourquoi il cite les ouvrages sans donner leur date, mais surtout on regrette de voir omis un assez grand nombre de livres fondamentaux qui ont renouvelé complètement la plupart des questions et dont l'autorité s'impose lorsqu'il s'agit d'ouvrages de haute vulgarisation comme celui-ci. Je laisse de côté l'histoire de l'empire romain, bien que j'ai été surpris de ne pas voir mentionnés l'Histoire ancienne de l'Église de Mgr Duchesne, les travaux de Seeck sur la fin du paganisme, de Pichon sur les sources de l'époque de Constantin, de Jouguet sur les papyrus, de Jules Maurice sur la numismatique. Si nous passons à l'empire byzantin, on s'étonnera encore plus que l'auteur n'ait fait aucun état des ouvrages de Charles Diehl, qu'il ne cite ni la *Carthage romaine* d'Audollent, ni *le Grand Palais impérial* d'Ebersolt, ni l'*Apostelkirche* d'Heisenberg, ni l'*Eraclio* de Pernice, ni même la littérature byzantine de Krumbacher. Cette information insuffisante a eu parfois sur ses conclusions des conséquences fâcheuses qui auraient pu être facilement évitées. C'est ce que nous allons essayer de montrer brièvement en nous en tenant aux faits qui intéressent l'empire byzantin.

La thèse centrale de l'auteur, qui donne une unité à sa composition, c'est que, contrairement au jugement habituel, le point culminant de l'histoire de l'empire romain doit être placé non sous les Antonins, mais au IVe siècle, entre Constantin et la mort de Théodose. Il rejette comme tendancieux les témoignages des païens attar-

Digitized by Google

dés qui considèrent la victoire du christianisme comme une décadence et il soutient que jamais la situation de l'empire n'a été aussi brillante qu'au IVe siècle : puissance militaire (les frontières sont mieux défendues, le chiffre de l'armée a doublé, les réformes militaires de Constantin, mal jugées souvent, ont eu pour effet de constituer des unités tactiques plus maniables que la légion), splendeur des cités (création de nouvelles capitales), prospérité économique (le IVe siècle est l'âge d'or de la Bretagne romaine et de l'Afrique), progrès général de la civilisation (plus de moralité, abolition des supplices cruels, souci du sort des faibles, des femmes et des esclaves). Il y a dans ce tableau séduisant un côté un peu paradoxal et il ne serait pas malaisé d'y jeter quelques ombres en s'adressant aux témoignages contemporains. Mais surtout l'auteur fait trop abstraction des terribles invasions du IIIe siècle qui ont commencé à désorganiser l'empire et à le germaniser en partie. Tous les témoignages archéologiques montrent que la vie urbaine est beaucoup plus restreinte en Gaule qu'à l'époque des Antonins. L'industrie et le commerce y sont déjà aux mains des Syriens. A la vérité, le tableau que M. Young dresse de l'empire est vrai des provinces orientales qui n'ont pas souffert des invasions et qui n'ont pas connu les terribles crises sociales et économiques analogues à celles des Bagaudes ou des Circoncellions d'Afrique. Et c'est là qu'apparaît la principale lacune de cet ouvrage, si estimable à d'autres égards. Si M. Young eût fait davantage état de la littérature historique de ces dernières années, il n'eût pas omis l'événement capital qui explique la transformation de l'Europe à la fin de l'antiquité. Cet événement est, selon nous, la renaissance de l'ancien Orient qui prend partout l'offensive contre l'hellénisme et impose au monde romain tout entier ses produits industriels, ses marchands, ses conceptions religieuses et politiques, ses monuments artistiques. C'est l'Orient qui est au IVe siècle la partie vitale de l'empire romain et il est exact de dire que jamais sa situation ne fut plus prospère qu'à cette époque. Un ouvrage d'histoire générale ne peut passer sous silence un fait d'une pareille portée.

Ce même manque d'information se constate dans l'exposé d'un des événements les plus importants de la fin de l'antiquité, la fondation de Constantinople. En dépit des preuves péremptoires tirées des papyrus, par Jouguet et O. Seeck, M. Young adopte la date de 323 pour celle de la dernière guerre contre Licinius. Cette guerre eut lieu en réalité en 324 et la résolution de fonder Constantinople suivit immédiatement la victoire. Sans tenir compte des excellentes recherches de M. Jules Maurice sur les monnaies, M. Young admet que Constantinople a été bâtie en trois ans (327-330). Les textes et

Digitized by Google

les monnaies prouvent que la construction s'est étendue au moins sur sept ans (324-331). De même l'affirmation qu'il n'y eut aucun rite païen à la cérémonie d'inauguration et qu'il fut interdit d'y élever des temples apparaît aujourd'hui comme téméraire (voir *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 211-272). M. Young a du moins formulé la véritable cause de la fondation, qui était la nécessité pour l'empereur de résider à portée de la frontière du Danube. Est-il exact en revanche d'écrire que le croissant resta l'emblème de la nouvelle cité comme il l'avait été de l'ancienne Byzance et que les Turcs l'adoptèrent après 1453? En fait, aucune des monnaies sorties de l'atelier de Constantinople, étudiées par M. J. Maurice, ne porte cet emblème. D'autre part, il est admis aujourd'hui que les Turcs ont reçu le croissant des princes seldjoucides et qu'il figurait sur les étendards des janissaires d'Ourkhan (1326-1360).

La description du palais impérial sous Constantin et, plus tard, sous Justinien eût gagné à tenir compte des travaux d'Ebersolt et Mordtmann. Le plan donné à l'appendice XIX contient beaucoup d'erreurs : le Forum Augustæon y est placé au sud de l'Hippodrome, à la place actuelle de la mosquée d'Ahmed; il était en réalité situé entre le vestibule de Chalce et la façade sud de Sainte-Sophie. De même l'Hippodrome se trouvait en bordure du palais de Daphné, situé à la place de la moderne mosquée d'Ahmed.

La théorie des invasions barbares en Occident est également sujette à caution. Est-il vrai de dire que les armées romaines ont été submergées par le flot des barbares? On sait depuis longtemps que les choses ne se sont pas passées aussi simplement et Fustel de Coulanges, dont le nom n'est même pas prononcé, a montré par des preuves décisives les effectifs réduits dont disposaient les barbares. L'invasion s'est faite surtout par infiltration et a presque toujours le caractère d'une révolte militaire de « fœderati » barbares.

De même pour le règne d'Héraclius, M. Young se fie à l'étude de Drapeyron, qui, malgré des mérites incontestables, a été entièrement renouvelée. Il ne tient compte d'aucune des recherches qui ont été faites sur la question difficile de la restitution de la Vraie Croix. Il montre Héraclius apportant la croix à Constantinople, puis allant la replacer à Jérusalem; il considère toujours la fête de l'Exaltation de la croix comme établie à cette occasion. Il est vraiment fâcheux de faire ainsi abstraction de toutes les recherches patientes qui ont complètement renouvelé cette question. Il en est ainsi pour les invasions arabes. M. Young explique leurs victoires faciles sur les armées impériales par l'élan irrésistible que leur donnait leur fanatisme. Mais cette cause n'est pas suffisante; il faut avant tout tenir compte

Digitized by Google

de l'état de désorganisation où se trouvait l'Orient au VIIe siècle, de la faiblesse et du manque de solidité des troupes impériales, des rancunes excitées chez les Orientaux par la persécution contre les monophysites (voir les excellentes considérations de Jean Maspero dans son étude sur l'armée romaine d'Égypte). M. Young étudie avec soin les controverses religieuses, mais il ne montre pas suffisamment leur portée politique : ceci s'applique surtout à ce qu'il dit du monothélisme (t. II, p. 446-447), qui est avant tout une tentative suprême d'Héraclius pour réconcilier l'Orient avec l'empire. On regrette enfin de voir reparaître des erreurs traditionnelles qui ont décidément la vie dure (établissement des Slaves en Dalmatie par Héraclius en 638 ; incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par ordre d'Amrou ; création des thèmes par Constant). Les deux premiers événements proviennent de traditions apocryphes ; le troisième est présenté d'une manière fausse, la création des thèmes étant en réalité le résultat d'une longue évolution[1].

A côté de ces imperfections qu'il eût été facile d'éviter, l'ouvrage de M. Young a des qualités réelles d'exposition qui en rendent la lecture agréable. Des tableaux généalogiques, des cartes et une illustration bien choisie le rendent commode et attrayant et, sauf sur les questions où il s'est fié à des guides dont l'autorité est périmée, il a donné un tableau exact et toujours intéressant des grands faits de l'histoire du moyen âge.

Les *Récits de Byzance et des Croisades* de M. G. SCHLUMBERGER[2] sont une réunion d'articles publiés dans divers journaux et qui retracent d'une manière colorée quelques-uns des épisodes les plus pittoresques de l'histoire de l'empire byzantin et de l'Orient latin : siège de Constantinople par les Avars sous Héraclius, sac de Salonique par les Arabes de Crète en 904, campagne des Russes dans les Balkans en 972, aventures curieuses du césar Otton II réfugié à bord d'un navire de guerre byzantin après la grande défaite que les Arabes de Sicile lui avaient infligée à Stilo, en Calabre (982), reconstitution, d'après les fouilles de Kosciusko, de la Cherson byzantine, témoignage sur la visite de Basile II à Athènes en 1018, récit des aventures d'une princesse byzantine, fille de l'empereur de Chypre Isaac Comnène, qui, tombée aux mains de Richard Cœur

1. De même, il paraît difficile d'admettre (p. 336) que les 15,000 fœderati du nord enrôlés par Tibère II soient le premier noyau des Varanges, et (p. 426) que la couronne de fer de Monza soit celle de Constantin ; ce n'est en tout cas qu'une conjecture sans preuve solide.

2. G. Schlumberger, *Récits de Byzance et des Croisades*. Paris, Plon, 1916, in-12, 361 p.

Digitized by Google

de Lion, fut captive en Normandie et en Touraine, épousa Raimond VI, comte de Toulouse, fut répudiée et se remaria à un aventurier flamand, Jean de Nesle, châtelain de Bruges, qui avait fait escale à Marseille avant son départ pour la croisade (1202), tels sont quelques-uns des chapitres de ce livre attrayant. En présentant ainsi le côté romanesque et aventureux de l'histoire de l'Orient médiéval, il ne pourra que contribuer à attirer l'attention du grand public sur des faits mal connus et auxquels les événements actuels ont donné un nouvel intérêt.

III. Histoire par périodes. — Mgr Duchesne a montré d'une manière plus précise qu'on ne l'avait fait jusqu'alors que l'impératrice Théodora a eu une politique religieuse particulière et souvent en opposition avec celle de Justinien[1]. Rien n'est plus curieux que les aventures de ces moines monophysites qu'elle cache dans le palais impérial, auxquels elle envoie des secours dans leur exil et dont elle facilite la propagande. Mgr Duchesne établit en particulier que c'est grâce à l'impératrice que la hiérarchie monophysite a pu se perpétuer en Orient. Après la mort de Sévère d'Antioche (538) et l'envoi en exil de Théodose d'Alexandrie, l'Église monophysite était complètement désorganisée ; l'union rêvée par Justinien eût pu aboutir. Mais, grâce à Théodora, un certain moine Jean, interné sur la mer Noire, arrive à sortir de sa prison et, en dépit de la police impériale, parcourt l'Asie Mineure en faisant des ordinations. En quelques années le clergé monophysite se reforma et, quand les évêques furent assez nombreux, ils élurent un successeur à Sévère. « Grâce à la trahison de l'impératrice, une hiérarchie non-conformiste était reconstituée dans les patriarcats d'Orient. »

M. Koulakovsky a publié le tome III de son *Histoire de Byzance*[2], qui embrasse la période si importante, mais pleine d'obscurité, comprise entre le meurtre de Maurice et l'avènement de Léon l'Isaurien (602-717). On retrouve dans ce volume toute la sûreté d'information et les qualités d'exposition qui distinguent les deux premiers, mais, sur bien des points de détail, il est encore plus nouveau. On peut dire que l'auteur n'a négligé aucune des sources byzantine, occidentale ou orientale dont plusieurs sont de publication récente et lui ont permis de faire la critique du récit

1. Duchesne, *les Protégés de Théodora*. Paris, 1915, in-8° (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, t. XXXV, p. 57-79).

2. Julien Koulakovsky, *Istoriia Vizantii*. T. III : *602-717*. Kiev, Koulijenko, 1915, in-4°, XIV-431 p. Sur les tomes I et II, voir *Rev. histor.*, 1912, t. CXI, p. 330. Cf. *Journal des savants*, septembre, octobre et novembre 1917.

Digitized by Google

traditionnel admis sur la foi de Nicéphore et de Théophanès. Il a utilisé aussi dans une large mesure les excellentes monographies dont cette époque a été l'objet, et les noms de Butler, Diehl, Audollent, Ouspensky, Pantchenko, Brooks, etc., reviennent souvent dans ses références, bien qu'il ait proposé parfois des modifications à leurs théories. Ce volume a donc avant tout une valeur critique et l'on serait plutôt tenté de se plaindre que le travail d'analyse ait fait quelque tort à celui de la synthèse. On voudrait voir l'auteur interrompre parfois son récit chronologique pour marquer les étapes importantes du développement de l'empire : on regrette ainsi qu'il n'ait pas concentré dans un seul chapitre tous les faits d'ordre intérieur qui disparaissent quelque peu au milieu du récit des guerres. Cette constatation n'enlève rien à la valeur des conclusions nouvelles qui distinguent pour ainsi dire chacun des chapitres.

L'auteur a amélioré en particulier notre connaissance du règne de Phocas. Dans une étude critique sur Théophanès (*Vizantijski Vremennik*, t. XXI, p. 1-14), il avait déjà montré que ce chroniqueur avait confondu la révolte des Juifs d'Antioche qui eut lieu dans les derniers jours du règne de Phocas avec les révoltes des factions du Cirque qui furent continuelles sous son règne et amenèrent la répression sanglante de Bonose dans les villes d'Orient. Phocas, qui avait eu les Verts pour alliés à son avènement, se brouilla avec eux pour des causes mal déterminées, peut-être à cause de sa politique religieuse. M. Koulakovsky a montré d'une manière saisissante que le règne de ce soudard grossier et cruel eut pour résultat la désorganisation de l'empire : l'armée impériale détruite, les finances obérées, l'émeute en permanence dans les grandes villes, les provinces envahies par les Perses et les Avars, les monophysites d'Orient exaspérés par ses persécutions religieuses, voilà l'héritage qu'il lègue à son successeur. Il fut renversé par l'aristocratie administrative dont faisait partie la famille d'Héraclius. L'histoire de cette révolution a été bien élucidée. Avec Diehl et Pernice, M. Koulakovski rejette la légende de la double marche d'Héraclius et de Nicétas sur Constantinople. Il montre qu'Héraclius a voulu d'abord s'assurer de l'Égypte, principal grenier de Constantinople et de l'empire. Ce fut seulement après la soumission de l'Égypte par Nicétas que l'exarque d'Afrique fit partir son fils pour la capitale avec une flotte. L'itinéraire du jeune Héraclius est déterminé avec précision et les études topographiques du Père Pargoire ont permis de donner un récit très vivant de la prise du port Sophien, qui fut l'événement décisif de la lutte.

L'étude du règne d'Héraclius a modifié quelques-unes des conclusions de l'ouvrage de Pernice. M. Koulakovsky ne dissimule pas

Digitized by Google

d'ailleurs l'insuffisance des sources qui nous renseignent sur son gouvernement intérieur. On ignore comment il parvint à faire cesser les querelles des factions du Cirque, à rétablir l'ordre et la discipline dans l'armée et dans l'État, à réunir enfin les ressources en hommes et en argent nécessaires à l'audacieuse contre-offensive qu'il dirigea contre la Perse. M. Koulakovsky a raconté dans le plus grand détail les désastres des neuf premières années du règne, les campagnes contre la Perse, les débuts de l'invasion arabe. Il a mis en lumière le caractère nouveau de la politique dynastique d'Héraclius (association au trône du jeune Constantin dès sa naissance, principaux postes confiés aux parents de l'Empereur, mariages consanguins dans la famille impériale) ; les secondes noces du souverain avec sa nièce Martine et ses efforts pour associer au trône la postérité de son second lit devaient amener de nouvelles guerres civiles. La conquête de la Palestine par les Perses et la prise de Jérusalem ont été racontées surtout d'après la monodie d'Antiochus le Stratège, qui paraît avoir une connaissance exacte des lieux. Aux détails sur le séjour des Perses en Palestine, on pourrait ajouter le renseignement curieux donné par la lettre des trois patriarches d'Orient à Théophile en 836 (texte publié par Mgr Duchesne, *Roma e Oriente*, t. III, p. 283) : les Perses auraient épargné l'église de la Nativité à Bethléem parce qu'ils reconnurent leur costume national dans celui des rois mages représentés à la façade de cette église. La vie de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, a fourni des détails intéressants sur le gouvernement des Perses en Palestine, qui mirent à la tête de Jérusalem le moine Modestos, représentant du patriarche, et sur l'accueil fait en Égypte aux réfugiés de Palestine. Ce qui ressort de ce récit, c'est le souci des Perses de se concilier les populations chrétiennes et en particulier les monophysites persécutés sous les règnes précédents. On les voit faire reconstruire les églises de Jérusalem, expulser de la ville les Juifs qui avaient pris part en 614 au massacre des chrétiens et autoriser la réunion à Ctésiphon d'un concile de l'Église monophysite (615), auquel assiste le patriarche captif de Jérusalem, Sophronius. De même après la conquête de l'Égypte (618), c'est au patriarche monophysite que les Perses confèrent l'autorité civile et le soin de faire rentrer les impôts. Ces ménagements des Perses à l'égard des monophysites expliquent les efforts faits par Héraclius pour les réconcilier avec l'orthodoxie. Contrairement à de Boor et à Pernice, M. Koulakovsky refuse d'admettre la prise de Carthage par les Perses en 618 et la lecture Καρχηδόνα au lieu de Χαλκηδόνα dans le texte de Theophanes. Par contre, il ne voit

Digitized by Google

aucune raison de rejeter le témoignage de Nicéphore, d'après lequel Héraclius aurait songé à cette époque à s'établir à Carthage.

Les préparatifs financiers et militaires de l'empereur contre la Perse ont été élucidés aussi complètement que le permet l'insuffisance des sources. M. Koulakosvky suppose que les régiments d'Europe, τὰ στρατεύματα τῆς Εὐρώπης, transportés en Asie d'après Theophanes, étaient de simples cadres destinés à être remplis par un corps expéditionnaire. En réalité ce n'est que par des conjectures que l'on peut se faire une idée de la composition de la première armée d'Héraclius. Dès le début, beaucoup d'officiers supérieurs paraissent avoir été recrutés dans la noblesse arménienne. Une autre question obscure est celle de l'arrêt des Perses qui ne poussent pas leurs avantages après la conquête de l'Égypte et laissent trois ans à Héraclius (618-621) pour organiser son expédition. M. Koulakovsky a bien relevé, d'après Sebeos, une tentative de Chosroès pour surprendre Constantinople par mer, mais ce fut une simple échauffourée et il semble bien que ce soit surtout le manque d'une flotte de guerre qui ait empêché les Perses d'attaquer sérieusement Constantinople. C'est un fait important qu'avant la constitution de la marine arabe de Moavyah la flotte impériale a exercé la maîtrise exclusive et incontestée de la mer. Telle est sans doute la raison de l'arrêt des Perses qui ne pouvaient improviser une flotte de guerre et n'y songeaient peut-être même pas.

L'itinéraire d'Héraclius pendant ses six années de campagne contre la Perse a été suivi avec précision. Il quitte Constantinople dans l'hiver de 621 et c'est au palais de Hiereia qu'il arrête ses dernières dispositions. Le 4 avril 622, dimanche de Pâques, il va prendre congé de son peuple et confie la régence au patriarche Sergius et au patrice Bonos. Il s'embarque pour atterrir au bout d'un jour à Pylae, au sud de Nicomédie. Il entre en Cappadoce en automne (tout l'été a été passé à exercer son armée). Après ses premières victoires sur Schahrbaraz, il fait un court séjour à Constantinople (février 623), il célèbre la Pâque à Nicomédie (27 mars) et arrive le 20 avril à Césarée de Cappadoce, où son armée est concentrée. Il traverse la Petite-Arménie, passe l'Araxe (juin) et envahit l'Atropatène, où il manque de surprendre Chosroès. Pendant ses quartiers d'hiver (623-624), il entre en relations avec les peuples chrétiens du Caucase. Les campagnes de 624 et de 625 furent, ainsi que le montre M. Koulakovsky, des campagnes de défensive : Héraclius battit en retraite jusqu'en Cilicie et même après sa victoire du Saros ne put empêcher une armée perse de péné-

Digitized by Google

trer jusqu'à Chalcédoine et de préparer le siège de Constantinople de concert avec les Avars. Ce fut seulement en 627, après un séjour d'un an en Transcaucasie, dont il fit sa base d'opérations, qu'Héraclius put prendre l'offensive décisive qui le mena aux portes de Ctésiphon.

La question si obscure de l'exécution du traité conclu avec Kawadh a été élucidée avec soin. Pour obtenir l'évacuation de la Syrie et de l'Égypte ainsi que la restitution de la Vraie Croix, Héraclius dut se mettre personnellement en rapports avec Schahrbaraz (entrevue d'Arabissos, juin 629, dont les détails sont fournis par la chronique syrienne de Thomas le prêtre). Contrairement à ses prédécesseurs, M. Koulakovsky, après une étude critique très complète, conclut que la Vraie Croix fut rapportée à Jérusalem, non en 629, mais seulement le 21 mars 630. C'est à cette date qu'il faut placer aussi les premières mesures de représailles prises contre les Juifs. M. Koulakovsky a montré suffisamment que le prétendu édit de Phocas ordonnant de baptiser les Juifs est le résultat d'une erreur de Denys de Tellmar, qui confond les empereurs et les dates. La traduction slavonne des Grandes Ménées, publiée par la Commission archéologique de Russie, donne un récit très vivant de la publication de l'édit d'Héraclius à Carthage. En rapprochant ce récit du document juif appelé « Doctrina Iacobi nuper baptizati », on voit que l'édit ordonnant de baptiser les Juifs fut publié en 634 et cette date est confirmée par Michel le Syrien.

La dernière partie du règne d'Héraclius est marquée par deux événements également désastreux et en relations l'un avec l'autre. D'une part la tentative de conciliation monothélite imposée par la force acheva d'exaspérer les monophysites d'Orient et détermina un nouveau schisme entre Constantinople et Rome. D'autre part la révélation soudaine de la puissance militaire des Arabes anéantit en quelques années les résultats des guerres d'Héraclius. On s'expliquerait plus facilement cette décadence inattendue de la puissance impériale si l'on connaissait mieux l'histoire des institutions militaires de l'époque d'Héraclius. A vrai dire on ne connaît bien la situation militaire qu'en Égypte, grâce au témoignage des nombreux papyrus dont le regretté Jean Maspero avait tiré une étude si importante[1] que M. Koulakovsky a utilisée : faiblesse des effectifs, infériorité du commandement, recrutement indigène et héréditaire, manque d'esprit militaire, tels sont les caractères qui distinguent l'armée d'Égypte. Ces armées provinciales recrutées sur place et se

1. Jean Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*. Paris, 1912. Voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 78.

Digitized by Google

battant seulement dans leur pays paraissent être la force militaire principale de l'empire. On peut en étudier l'organisation en Égypte, dans l'exarchat de Ravenne, en Afrique et aussi en Arménie, où, comme l'a montré M. Koulakovsky, l'organisation militaire d'Héraclius sous un chef national fut l'origine du thème des Arméniaques. En dehors de ces milices, Héraclius ne paraît avoir disposé que de très petites armées qui furent anéanties par suite de leur indiscipline dans les sanglantes batailles de Syrie (633-638). Cette situation explique les succès faciles des Arabes.

En outre, dans le dernier article qu'il a écrit, publié ici-même[1], sur « la Conquête de l'Égypte par les Arabes », Amélineau a donné des preuves abondantes de l'indifférence complète et parfois de l'hostilité des populations coptes pour la domination impériale. Certains papyrus révèlent la corruption administrative et la fiscalité qui pesaient sur l'Égypte. Mais surtout les documents d'origine copte manifestent tous la même indignation contre la politique religieuse de l'empereur et de son représentant le patriarche Cyrus, à la fois chef de l'Église et gouverneur d'Égypte, qui est pour eux l'Antéchrist[2]. En Égypte, les Arabes furent donc bien accueillis par les indigènes, tandis qu'en Syrie les Juifs furent leurs principaux auxiliaires. Telle est la cause de la situation désastreuse dans laquelle Héraclius laissa l'empire à ses successeurs. Parmi les faits de cet ordre réunis par M. Koulakovsky, ceux qui ont trait au rôle important que le clergé monophysite avait joué en Orient pendant la domination perse ont une grande valeur. Il avait été favorisé par les autorités perses qui l'avaient considéré comme le représentant naturel des populations indigènes : il n'est donc pas étonnant qu'il ait vu sans enthousiasme le retour à l'empire dont la propagande monothélite contribua à l'éloigner définitivement.

L'histoire des Héraclides et des usurpateurs qui leur succèdent, de la mort d'Héraclius à l'avènement de Léon l'Isaurien (641-717), forme la dernière partie du volume. L'étude critique que M. Koulakovsky a faite du texte de Théophanès lui a permis de renouveler entièrement l'histoire traditionnelle de ces princes, sur le compte desquels Théophanès a enregistré les rancunes de l'aristocratie. La conclusion qui ressort de ce récit c'est qu'ils ont reçu d'Héraclius en héritage des difficultés insurmontables, qu'ils ont cependant lutté

1. Voir *Rev. histor.*, t. CIX-CXX, 1915. M. Koulakovsky n'a pu avoir connaissance de cet article avant la publication de son livre.

2. Les arguments par lesquels Amélineau a soutenu que Cyrus n'était pas investi des fonctions de patriarche nous paraissent peu probants. Le passage de la vie de Schenouti cité par l'auteur affirme bien son double pouvoir spirituel et temporel.

Digitized by Google

pour sauver l'empire et que leur œuvre est loin d'être négligeable. Quelques-unes des initiatives dont on a fait honneur aux Isauriens leur appartiennent. A l'intérieur, le double mariage d'Héraclius a été l'origine des luttes de famille qui fournirent un prétexte aux révoltes militaires. En soixante-seize ans, on peut compter douze révolutions de ce genre et, seul des Héraclides, Constantin IV mourut dans son lit : tous les autres périrent assassinés. Malgré cette situation instable, les Héraclides ont fait accomplir à l'empire une évolution décisive et, après eux, il apparaît comme transformé. M. Koulakovsky n'a peut-être pas formulé suffisamment les conclusions qui ressortent, semble-t-il, des faits qu'il a établis avec le plus grand soin. Les Héraclides furent en quelque sorte les liquidateurs de la politique universelle et cosmopolite qui était celle de l'empire romain et dont l'expédition de Perse forme le dernier épisode. En face des Arabes, dont la flotte organisée par Moavyah vers 649 dispute à la flotte impériale la maîtrise de la mer et menace Constantinople, devant les progrès des nouveaux peuples du Danube, Slaves et Bulgares, les Héraclides obligés de se tenir sur la défensive, ont su l'organiser, en consentant, il est vrai, à des sacrifices nécessaires.

C'est ainsi qu'il finissent par abandonner le monothélisme, à contre-cœur il est vrai et après des péripéties fertiles en nouvelles violences (Typos de Constant, exil du pape Martin et de Maxime le Confesseur), mais ils finissent par admettre que le sixième concile œcuménique (680-681) condamne formellement la doctrine abhorrée. Ils abandonnent l'Égypte et l'Afrique : après la tentative curieuse de Constant pour faire de la Sicile une base d'opérations contre les Arabes, ils se désintéressent de plus en plus de l'Occident. Ils consacrent en revanche tous leurs efforts à la défense de Constantinople. Pendant cinq ans (672-677) (M. Koulakoysky montre que le chiffre de sept ans donné par Theophanes est une exagération oratoire), la flotte de Moavyah bloque sans succès Constantinople et elle est détruite grâce à l'invention du feu grégeois. En 677, Constantin IV impose à Moavyah une paix glorieuse pour l'empire et qui assure à Constantinople trente-huit ans de répit.

D'autre part les Héraclides se sont préoccupés beaucoup de la question des peuples du Danube. Ils n'ont pu empêcher les Bulgares de s'établir en Mésie, mais ils ont eu vis-à-vis d'eux une diplomatie habile et, jusqu'à la mort de Justinien II en 711, ils ont pu obtenir leur neutralité. M. Koulakovsky a montré que les deux guerres bulgares attribuées par Théophanès à Justinien II paraissent le résultat d'une confusion. L'alliance avec les Bulgares a été l'un des principes de la politique de cet empereur et il en a profité pour

Digitized by Google

agir contre les Slaves dont les tribus, installées en Thrace et en Macédoine, interceptaient les communications entre Constantinople et Thessalonique. Justinien II a dégagé à la fois cette route et Thessalonique elle-même; en outre il a entrepris d'utiliser les Slaves pour augmenter les forces de l'empire et couvrir Constantinople contre les Arabes. Nous arrivons ici au résultat important du livre de M. Koulakovsky, mais il est regrettable qu'il ait partagé entre son texte et des éclaircissements supplémentaires les recherches importantes qu'il a faites sur l'origine des thèmes.

Les faits qu'il a recueillis montrent le désir de Justinien II de repeupler les territoires d'Asie Mineure désolés par l'invasion et d'y installer des populations guerrières qui offriraient un recrutement facile et s'interposeraient entre l'invasion arabe et Constantinople. L'établissement des habitants de l'île de Chypre dans la péninsule de Cyzique en 691 (voir la critique excellente des fausses allégations de Théophanès à ce sujet) est une simple émigration de populations civiles. Au contraire les Mardaïtes du Liban établis en 686 en Pamphylie paraissent y avoir reçu des fiefs militaires qui furent l'origine du thème des Kibyrrhéotes : loin d'avoir dégarni la frontière d'Asie Mineure, comme le prétend Théophanès, puisque les Mardaïtes habitaient le Liban, en plein territoire arabe, Justinien fortifia au contraire la côte méridionale dont la ville d'Attalie fut le principal centre défensif. Mais de tous ces établissements le plus important fut celui des Slaves de Macédoine en Bithynie, à la suite de l'expédition de 687. Un corps de 30,000 Slaves, sous le nom d'armée surnuméraire, λαὸς περιούσιος, devint la principale force du thème de l'Opsikion, transporté à cette époque de Thrace en Bithynie. La trahison de ces Slaves devant les Arabes à la bataille de Sébastopolis en 693 est un fait certain, mais elle n'entraîna que le tiers de l'effectif et l'existence postérieure des « mercenaires slaves de Bithynie » est attestée par une bulle de plomb au nom d'un fonctionnaire impérial ἀπὸ ὑπάτων, datée de la huitième indiction (694 ou 710). M. Koulakovsky, qui accepte la lecture proposée par M. Schlumberger, penche pour la deuxième date, à laquelle l'empereur se trouvait en Bithynie, et émet la conjecture qu'à la suite de la trahison de 693 un fonctionnaire impérial remplaça à la tête des Slaves leur chef national.

Ce transport des Slaves en Asie a donc une place importante dans l'histoire de la constitution des thèmes. Dans un supplément nourri de faits et plein de vues ingénieuses, M. Koulakovsky a repris toute la question si controversée. La lettre de Justinien au pape Jean (687) nous montre à cette époque quatre corps d'armée qui sont l'origine de thèmes : Opsikion, Anatolique, Thrace, Arméniaque. Il n'est pas

Digitized by Google

douteux que le thème a désigné un corps d'armée avant d'être une circonscription territoriale. L'expression même de thème semble relativement récente et c'est par suite d'un anachronisme que Théophanès l'emploie dès l'époque d'Héraclius. Aux arguments de M. Koulakovsky on peut ajouter celui de la Vie du patriarche Nicéphore, qui nous montre au début du IXe siècle Léon l'Arménien δημαγωγὸς τῶν λεγομένων θεμάτων. Au Xe siècle, au contraire, on ne trouve plus devant θέμα l'expression τὸ λεγόμενον. Tout en rejetant la théorie de M. Ouspensky sur le sens primitif du mot thème (populations civiles soumises à des charges militaires), M. Koulakovsky admet, en se fondant sur un traité de Nicéphore Phocas, la persistance d'une juridiction civile dans le thème, juridiction qui cherche même au Xe siècle à empiéter sur le domaine militaire. La question des thèmes est donc encore plus complexe qu'on ne l'avait supposé et elle est loin d'être résolue. Les thèmes, ainsi que l'a montré M. Koulakovsky, ne sont pas le résultat d'une création systématique. Chacun d'eux a une origine différente. Ils sont l'héritage d'une époque où, à côté de l'armée régulière (comitatus) recrutée par la conscription, existaient des corps de soldats héréditaires établis aux frontières (milites limitanei) et cultivant les terres à charge de service. Après la désorganisation de l'armée impériale sous Phocas, les deux systèmes furent repris, mais le second finit par prévaloir. Enfin M. Koulakovsky a montré l'intérêt qu'il y aurait à étudier l'origine spéciale de chacun des thèmes en prenant comme exemples les Optimates et l'Opsikion. Le thème des Optimates a pour origine les corps d' « Optimates » et « fœderati » barbares qui apparaissent au Ve siècle (Stilicon prend à la solde de l'empire les Optimates de l'armée de Radagaise) et dont il est question au VIe siècle dans le Strategicus de Maurice. Leur chef a gardé le titre de « domesticus », survivance d'un passé lointain. L'Opsikion (imperiale Obsequium) est à l'origine un corps de la garde impériale (domestici, scholæ) dont plusieurs détachements sont cantonnés en Asie Mineure dès 562. Le nom même de leur chef, le comte de l'Opsikion, atteste cette origine. Au IVe siècle, ce titre de comte était réservé aux chefs des corps de la garde, alors que l'armée avait à sa tête des « magistri militum » dont les stratèges des autres thèmes sont les successeurs.

Ce ne sont là que quelques aperçus des résultats vraiment nouveaux que l'on trouve dans ce troisième volume de l'*Histoire de Byzance*, consacré à une époque attachante sans doute par l'importance de ses événements, mais quelque peu ingrate par la pauvreté d'informations qu'elle nous a laissées. Autant qu'il était possible, M. Koulakovsky a pu en dissiper les obscurités et son travail fait grand honneur à l'école byzantiniste de Russie.

Digitized by Google

M. Ch. Diehl a soumis à un nouvel examen critique la Vie de saint Étienne le Jeune, un des principaux documents de l'époque iconoclaste[1]. Faisant état des renseignements donnés par le biographe, il n'a pas eu de peine à montrer que la prétendue cruauté et l'acharnement de Constantin V contre les moines ont été singulièrement exagérés par ses adversaires. Armé des canons du concile de 753, l'empereur n'en fait aucun usage contre Étienne. Pendant plusieurs années, avec une patience inlassable, il cherche à obtenir son adhésion par tous les moyens, ne punit ses intempérances de langage que par l'exil à Proconnèse, le fait ramener à Constantinople et, ayant échoué dans une dernière tentative, entre dans une grande colère; quelques officiers trop zélés en profitent pour faire massacrer Étienne, mais l'ordre n'est pas venu de l'empereur. Tous ces faits sont exacts et nul ne peut contester les exagérations des chroniqueurs partisans des images. La persécution des partisans des images n'en est pas moins un fait certain et la modération de Constantin V ne devait pas avoir des mobiles bien désintéressés : venir à bout de saint Étienne le Jeune eût été pour la cause iconoclaste une grande victoire. M. Diehl rectifie d'une manière utile la chronologie de l'histoire de saint Étienne (juin 762 : Premières démarches de l'empereur; octobre : Dévastation par le peuple du monastère d'Auxence; 763 : Exil à Proconnèse; décembre 763 : Emprisonnement au Prétoire de Constantinople; 20 novembre 764 : Martyre).

En un petit volume rempli de faits, M. Fotheringham a condensé une série importante de recherches critiques sur la domination vénitienne en Orient après la quatrième croisade et les a groupées autour de la figure si curieuse du conquérant de l'archipel, Marco Sanudo[2]. Comme l'auteur nous en avertit dans sa préface, il a moins voulu écrire une histoire que rassembler les éléments nécessaires à la solution de quelques problèmes difficiles. Un premier chapitre est consacré à l'origine des Sanuti, qui paraissent être une branche de la puissante famille des Candiani ou Candidiani, dont les membres, originaires du « Vicus Candianus », situé entre Ravenne et Rimini, comptèrent parmi les premiers colonisateurs de l'île du Rialto et jouèrent un rôle important dans l'histoire primitive de l'aristocratie vénitienne. Les origines de Marco Sanudo lui-même sont obscures; les chroniques du XVe siècle qui lui attribuent des exploits en 1177,

1. Ch. Diehl, *Une vie de saint de l'époque des empereurs iconoclastes* (extrait des *Séances de l'Académie des inscriptions*, 1915, in-8°, p. 134-150).

2. J. K. Fotheringham, assisted by L. F. R. Williams, *Marco Sanudo Conqueror of the Archipelago*. Oxford, Clarendon Press, 1915, in-8°, v-150 p.

Digitized by Google

dans la guerre contre Frédéric Barberousse, sont suspectes et il n'apparaît guère d'une manière certaine avant la quatrième croisade, dans laquelle il accompagna son oncle maternel, le doge Henri Dandolo.

Grâce aux documents génois, M. Fotheringham apporte des éclaircissements intéressants à la question de la politique vénitienne avant 1204. Il montre que la raison véritable qui détermina Venise à attaquer Constantinople était de défendre sa situation économique dans l'empire byzantin, gravement menacée par les entreprises de Gênes et de Pise. Malgré les incursions incessantes des corsaires génois qui avaient occupé un port de Crète, l'empereur Alexis III avait conclu une alliance étroite avec Gênes au détriment de Venise; il n'y a pas à chercher d'autre motif à la facilité avec laquelle le Sénat de Venise accueillit les ouvertures du prétendant Alexis. Les événements qui suivent la prise de Constantinople en 1204 montrent avec quelle logique imperturbable Venise développa ses entreprises politiques. Dandolo fait écarter Boniface de Montferrat du trône impérial, non, ainsi qu'on l'a soutenu, parce qu'il le trouve trop puissant, mais parce que ses relations intimes avec Gênes, voisine de Montferrat, le rendent suspect. Puis, avec une habileté remarquable, au moment où Boniface va conclure avec Gênes une alliance dirigée contre Venise, la diplomatie vénitienne intervient : par le traité d'Andrinople, Boniface accepte l'alliance de Venise et lui vend la Crète. Nous ne pouvons qu'indiquer quelques-uns des points importants pour l'histoire byzantine qui sont traités dans ce volume. Citons : les recherches sur les rapports de Manuel Comnène avec Guillaume et Rainier de Montferrat, origine probablement des prétentions de Boniface sur Thessalonique; l'étude sur la constitution élaborée en 1205 après la mort de Dandolo par la colonie vénitienne de Constantinople et amendée par le doge Pietro Zani au profit de l'influence de la métropole; le récit romanesque des luttes entre les corsaires génois, tels qu'Enrico Pescatore, comte de Malte, et les conquérants vénitiens qui lèvent à leurs frais des bandes armées et deviennent comme Marco Sanudo princes souverains sous la suzeraineté impériale. M. Fotheringham établit ainsi la chronologie de l'histoire de Sanudo : 1204-1205, conquête de Naxos; 1205, mission à Venise pour préparer la conquête de l'Archipel; 1207, conquête de l'Archipel et organisation du « duché de la mer Égée »; c'est à ce moment que Sanudo occupa un moment Smyrne et épousa la sœur de Théodore Lascaris, empereur de Nicée; 1212, intervention en Crète à la demande du duc vénitien Giacomo Tiepolo; Sanudo trahit Venise, fait cause commune avec les révoltés, échoue, mais ne quitte la Crète que moyennant une grosse somme d'argent; 1216,

Digitized by Google

voyage à Thessalonique, où il amène 1,500 hommes à l'empereur Henri et fait reconnaître son fils Angelo comme successeur éventuel du duché de l'Archipel; 1230, nouvelle intervention en Crète et nouvelle défection; Sanudo abandonne les Vénitiens attaqués par Jean Vatatzès. Telle est la trame des événements extraordinaires de cette vie d'un conquistador vénitien du XIIIe siècle. Malheureusement les documents contemporains sont avares de renseignements et il faut pour le connaître s'adresser à des textes postérieurs où sont recueillies les traditions familiales des ducs de Naxos. M. Fotheringham a recueilli avec sagacité tout ce que pouvait lui donner de certain une série de chroniques vénitiennes des XIVe et XVe siècles, dont plusieurs sont inédites, l'Ἱστορία τῆς Νάξου, écrite au XVIIe siècle par le Génois Grimaldi (le manuscrit appartient à Mme della Rocca de Naxos), « l'Histoire nouvelle des anciens ducs de l'Archipel » du Père jésuite Sauger (Paris, 1688), une « Description de l'île de Naxos », écrite en 1800 par un autre jésuite, le Père Lichtle (le manuscrit inédit se trouve au British Museum, Add. 36538; il a été traduit en grec et publié dans Ἀπόλλων, t. VII-VIII, 1891-1892). Après une critique serrée de ces documents, l'auteur a pu reconstituer la physionomie du gouvernement de Marco Sanudo à Naxos, qu'il a trouvée dévastée par les pirates génois et dont il a fait une des îles les plus prospères de l'Archipel. Au centre de l'île, il s'est construit une puissante forteresse, au pied de laquelle s'est développée une ville indigène; il a distribué cinquante-six fiefs à ses compagnons d'armes, Vénitiens, Génois, Français, Espagnols, mais il a toujours ménagé ses sujets grecs et a respecté leurs susceptibilités religieuses. C'est par cette sage politique qu'il a réussi à implanter sa dynastie dans l'Archipel.

M. H. A. Gibbons a étudié l'histoire de la formation de l'empire ottoman depuis les origines jusqu'à la crise qui suivit la bataille d'Ancyre[1]. Le sujet a été souvent traité et il suffit pour s'en rendre compte de consulter la volumineuse et excellente bibliographie jointe à ce livre; elle concilie d'une manière très heureuse l'ordre méthodique avec l'ordre alphabétique; elle rendra à ce point de vue de grands services. De plus, M. Gibbons a trouvé moyen de présenter d'une manière nouvelle l'histoire si controversée des origines. Peut-être fait-il trop bon marché de ses devanciers et en particulier de l'excellente *Histoire de l'empire ottoman* de M. Jorga (voir *Rev. histor.*, t. XCIX, p. 389, et t. CV, p. 110).

Sur le fait initial, la fuite des tribus de l'Asie centrale devant l'in-

1. H. A. Gibbons, *The foundation of the Ottoman Empire (1300-1403)*. Oxford, Clarendon Press, 1916, in-8°, 379 p.

Digitized by Google

vasion mongole, l'auteur n'apporte rien de nouveau et peut-être même est-il un peu bref. Les origines de l'État ottoman ne nous sont connues que par des traditions légendaires recueillies dans les chroniques turques toutes postérieures à la prise de Constantinople. Des historiens comme Hammer ont accueilli toutes ces légendes sans contrôle; d'autres, comme Jorga, les ont au contraire éliminées. L'originalité de M. Gibbons consiste à essayer d'en donner une interprétation critique et il est arrivé à plusieurs résultats intéressants. Il établit d'abord qu'Osman, l'ancêtre historique, n'est pas né fils de prince. C'est un chef d'une tribu très modeste qui s'est fait lui-même « a self-made man ». Le grand événement de sa vie a été sa conversion à l'islam; les histoires romanesques racontées par les chroniqueurs montrent avec évidence qu'il n'a pas toujours été musulman. C'est cette conversion qui explique l'activité d'Osman à partir de 1290 et ses attaques contre les Grecs. L'islam a été le lien qui a réuni des éléments hétérogènes pour en faire un peuple et c'est là l'œuvre essentielle d'Osman. Son état est encore d'un dessin très vague. Il ne paraît même pas avoir frappé monnaie et l'on ignore la date exacte de son établissement à Brousse, dont il semble s'être emparé péniblement après un blocus de plusieurs années. A plus forte raison, il n'était pas maître de l'Asie Mineure. C'est une idée fausse de se représenter les Osmanlis comme ayant conquis d'abord l'empire seldjoucide avant d'attaquer l'Europe. En réalité, ils ont été jusqu'à Mourad, une des plus petites puissances d'Anatolie au milieu des grands émirats turcs formés des débris de l'État seldjoucide. C'est seulement quand ils ont été les maîtres dans les Balkans qu'ils ont pu songer à conquérir l'Asie Mineure, et la question n'était même pas encore tranchée au XVe siècle, puisque la bataille d'Ancyre eut pour résultat la restauration de la plupart des émirs dépossédés par Bayezid. M. Gibbons a rendu un réel service en constituant, surtout à l'aide des éléments fournis par les deux écrivains arabes contemporains, Ibn-Batoutah et Shehabeddin, une carte des quarante-trois émirats qui se partageaient l'Anatolie au XIVe siècle (voir appendice B).

Si Osman a fondé le peuple, chacun de ses trois premiers successeurs a développé son œuvre en lui imprimant sa marque personnelle. Orkhan a créé l'État; Mourad a fondé un empire en Europe; Bayezid a revendiqué l'héritage de Byzance. L'œuvre d'Orkhan est entourée d'obscurités et les sources ne montrent pas comment d'une bande d'aventuriers il a fait un État. M. Gibbons expose les données du problème qui se posait à lui et montre comment il lui était difficile de créer un État conforme aux principes théocratiques du monde

Digitized by Google

musulman. Il considère avec raison comme mythique la prétendue législation attribuée au frère d'Orkhan, Alaeddin. Il ne tient peut-être pas assez compte du fait que les Osmanlis, comme tous les peuples turcs et mongols, devaient posséder un ensemble de coutumes primitives, le « yassak », qui a dû servir de base à la nouvelle organisation. Il montre en revanche comment apparaît sous Orkhan le principe de la politique turque : tolérance religieuse à l'égard des chrétiens, mais avantages assurés à ceux qui embrassent l'islam. Dès cette époque, une masse de renégats contribue à former le peuple osmanli, profondément distinct des « Turcs » proprement dits.

Telle est la nouvelle puissance qui, en moins d'un demi-siècle, a absorbé l'empire byzantin et soumis les peuples des Balkans; l'invasion de Timour a retardé de cinquante ans la chute définitive de Constantinople. Nous ne suivrons pas l'auteur dans le récit très clair et bien informé de ces événements qui ont donné lieu à de nombreux travaux. Çà et là quelques points ont été repris et examinés d'une manière critique. Trois circonstances, d'après l'auteur, ont facilité le passage des Turcs en Europe : la peste noire, qui a interrompu les communications avec le Levant et rendu les croisades impossibles; la guerre entre Gênes et Venise et surtout les guerres civiles de l'empire byzantin. Ce sont les chrétiens qui ont montré aux Osmanlis les routes des Balkans et l'un des principaux coupables fut Jean Cantacuzène, dont le rôle néfaste est bien caractérisé. Lorsque les Osmanlis s'emparent de Gallipoli en 1354, ils avaient déjà parcouru depuis 1345 les riches vallées de Macédoine et de Thrace. Le défaut de clairvoyance des hommes d'État byzantins et des puissances italiennes est un sujet d'étonnement. Seuls les papes paraissent avoir vu le danger et, dès 1372, Grégoire XI le dénonce dans une lettre vraiment prophétique adressée au roi de Hongrie. Citons encore l'excellente étude critique sur l'origine des janissaires, dont le rôle et l'importance ont été exagérés; jusqu'à Mahomet II, ils ne forment qu'un corps très restreint et l'objet de leur institution paraît avoir été plus politique que militaire : c'était un procédé pour accroître le peuple osmanli à l'aide d'éléments chrétiens.

On s'étonne de ne pas voir mentionnées dans la bibliographie pourtant copieuse l'étude de J. Gay sur « le Pape Clément VI et les affaires d'Orient », 1904, et celle d'O. Tafrali sur « Thessalonique au XIVe siècle », 1913. Ce dernier ouvrage en particulier aurait fourni à M. Gibbons des renseignements nouveaux sur l'occupation de Thessalonique par Bayezid, qu'il se contente de nier simplement. — Il n'est pas tout à fait exact que Jean Cantacuzène se soit fait moine

Digitized by Google

« au monastère de Mistra » (?). Il se retira en 1355 au monastère de Mangane à Constantinople, conduisit son fils Mathieu Cantacuzène à Mistra auprès de son frère le despote Manuel, revint à Constantinople, passa au mont Athos et retourna à Mistra en 1380, lorsque Mathieu fut devenu despote de Morée; il y mourut en 1383. — Enfin il nous semble que M. Gibbons a quelque peu exagéré les bons rapports des Serbes avec Bayezid après Kossovo; il affirme que tous les Serbes se rallièrent à lui « sauf les poètes », mais il est évident que ces poètes n'étaient eux-mêmes que des interprètes de la conscience populaire. Si le patriotisme serbe a pu traverser de longs siècles, c'est qu'il n'a jamais cessé d'être.

Le voyage si curieux de l'empereur Manuel II Paléologue en Occident (1399-1403) a été raconté avec beaucoup de charme par M. Schlumberger[1], qui établit les différentes étapes de l'impérial voyageur et décrit les réceptions dont il fut l'objet à Venise, à Padoue, à Milan, à Paris, à Londres, à Gênes. Le débarquement en Morée eut lieu non à Modon, mais à Monemvasia, ainsi que l'a établi Vasiljev (voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 78). M. Schlumberger prouve que le retour, déterminé par les nouvelles de la bataille d'Angora arrivées à Paris vers la Toussaint de 1402 (la bataille est du 27 juillet), eut lieu rapidement. Il démontre que le pape vu par Manuel à son retour est Boniface IX et rejette l'anecdote suspecte de Martin Crusius sur le conflit de cérémonial qui aurait brouillé le pape et l'empereur. Des détails intéressants sont donnés sur l'activité littéraire de Manuel pendant son voyage et sur le précieux manuscrit de Denys l'Aréopagite envoyé par lui aux moines de Saint-Denis.

IV. Histoire des provinces et des peuples voisins de l'empire. — C'est avec un sentiment de profonde tristesse que nous signalons ici l'une des dernières études qui ait été écrite par Jean Maspero avant la guerre où il devait trouver une mort glorieuse et prématurée. Dans la suite de ses *Græco-Arabica*[2], il s'était attaché à corriger certaines erreurs de lectures de termes grecs par des chroniqueurs arabes. L'explication de ces erreurs améliore presque toujours notre connaissance de l'Égypte à la fin de la domination byzantine. Dans la Vie du patriarche Benjamin, il est question d'un certain Melitus, qui au moment de l'invasion des Perses en Égypte en 616, gardait une ville au nord-est de laquelle était situé un monastère, qui fut épargné par eux à cause de sa situation. Jean Maspero

1. G. Schlumberger, *Un empereur de Byzance à Paris et à Londres*. Paris, Plon, 1916, in-8°, 58 p.

2. Jean Maspero, *Græco-Arabica* (extrait du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XII, p. 44-51).

Digitized by Google

démontre que la ville en question était Alexandrie et que Melitus est une transcription fautive de « milites ». Les Perses entrèrent à Alexandrie par l'ouest et massacrèrent les moines de 600 monastères. La garnison (milites) dut se retirer à l'est et protégea ainsi le monastère placé au nord-est, probablement la Μετάνοια de Canope. Dans la vie de Damien, parmi les évêques célèbres de l'époque (fin du VIe siècle), il est question de Constantin et Aklistus ou Cleistus. Ce n'est en réalité qu'un seul personnage, Constantin ὁ ἔγκλειστος (le reclus), qui avait été reclus avant son élévation à l'épiscopat (entre 578-604).

Nous ne reviendrons pas sur le compte-rendu qui a été déjà donné du bel ouvrage de M. Diehl sur Venise[1]. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de signaler tout l'intérêt que présentent les 200 premières pages de ce volume pour l'histoire des rapports entre Venise et Byzance. M. Diehl a bien montré en particulier comment la constitution vénitienne est sortie des institutions administratives de l'Italie byzantine et on lira avec le plus grand profit les chapitres qu'il a consacrés à la politique commerciale de Venise en Orient et aux établissements vénitiens de Constantinople.

Dans son étude sur l'*Italie byzantine*, Mme DE GULDENCRONE a dressé un tableau d'ensemble de la politique des empereurs de Constantinople en Italie, du Ve au milieu du XIe siècle[2]. Le titre de l'ouvrage est quelque peu décevant, car on y cherche en vain une étude de la pénétration religieuse, politique, intellectuelle qui modifia si profondément la nationalité italienne. Il s'agit presque uniquement des rapports politiques entre les empereurs et les puissances italiennes et encore les recherches de l'auteur se sont-elles limitées à l'Italie centrale et méridionale. Ni Venise, ni la Sicile byzantine ne sont étudiées. Le récit va de l'invasion d'Alaric à l'avènement de Henri III, qui ne forme guère une date décisive et ne clôt pas l'histoire de l'Italie byzantine. La plupart des faits de cette période ont déjà fait l'objet de monographies importantes (Diehl, *Exarchat de Ravenne*; Gay, *Italie méridionale*) que Mme de Guldencrone a citées souvent. Il est exact de dire que l'Italie est devenue byzantine au début du moyen âge, mais il paraîtra étrange de faire de Théodoric, parce qu'il avait été élevé à Constantinople, le premier agent de cette influence hellénique; elle est beaucoup plus ancienne en réalité. Ce qu'on voudrait savoir c'est dans quelle mesure et dans quels domaines

1. Charles Diehl, *Une république patricienne : Venise*. Paris, É. Flammarion, 1915, in-12, VIII-316 p. (voir *Rev. histor.*, t. CXXI, p. 159-163).

2. Baronne Diane de Guldencrone, née de Gobineau, *l'Italie byzantine. Étude sur le haut moyen âge (400-1050)*. Paris, E. Leroux, 1914, in-8°, XVII-539 p.

Digitized by Google

cette influence byzantine s'est exercée. Mme de Guldencrone passe successivement en revue l'œuvre de Justinien, l'invasion lombarde, la formation de l'état de Saint-Pierre (il paraît excessif de dire qu'on trouve dans la Pragmatique Sanction de Justinien les fondements du pouvoir temporel du pape), la puissance carolingienne, l'histoire assez confuse des empereurs de Spolète, la restauration byzantine à la fin du IXe siècle et l'histoire des luttes entre les princes lombards, les empereurs germaniques et l'empire byzantin. On trouvera dans ce livre plusieurs descriptions assez attachantes de la Rome pontificale des IXe et Xe siècles et un chapitre curieux et quelque peu paradoxal sur le gouvernement de Théophylacte et de sa famille, représentés avec raison comme des agents de l'influence byzantine.

L'Italie byzantine tient, comme il est juste, une assez grande place dans le joli voyage dans les Abruzzes et les Pouilles qu'a raconté M. Schlumberger[1]. Citons en particulier la description de la grotte du Mont Sant Angelo. Parmi les agréables crayons qui illustrent cette plaquette, citons celui de la mystérieuse statue impériale de Barletta dont M. Schlumberger regarde l'identification comme impossible.

A neuf verstes de Batoum, dans la direction de Trébizonde, à l'embouchure du Tchorok, se trouve une ancienne forteresse bien conservée, que les habitants du pays appellent Gonia. M. Th. Ouspensky, après l'avoir examinée[2], croit impossible de déterminer à première vue la date de cette construction. En attendant qu'il soit possible d'en faire une exploration archéologique, il a rassemblé une série de textes qui démontrent l'existence d'une forteresse à ce point important de la côte depuis l'époque de Mithridate, le Castellum Absarus de Pline l'Ancien, l'Ἄψαρος d'Arrien qui prend au XIIe siècle le nom de Gonia et joue un grand rôle dans l'histoire de l'empire de Trébizonde comme place frontière entre l'empire et la Géorgie.

V. Histoire de l'Église. — Dans une étude sur les *Relations normales entre Rome et les églises d'Orient avant le schisme du XIe siècle*[3], nous avons essayé de démontrer que la guerre n'avait pas toujours régné entre Rome et l'Église grecque et que le

1. G. Schlumberger, *Voyage dans les Abruzzes et les Pouilles (3-17 mai 1914)*. Paris, Plon, 1916, in-8°, 59 p.

2. Th. I. Ouspensky, *Starinnaia Kriepost na ousljié Tchorokha.* [*Une ancienne forteresse à l'embouchure du Tchorok.*] (*Bulletin de l'Académie des sciences*). Pétrograd, 1917, in-8°, 163-169 p.

3. Louis Bréhier, *Normal relations between Rome and the Church of the East before the Schism of the Eleventh Century*. New-York, the Constructive Quarterly, Mac Bee, janvier 1917.

Digitized by Google

schisme n'a pas eu le caractère fatal et inéluctable qu'on lui attribue d'ordinaire. Tout un ensemble d'institutions et de coutumes assurait le jeu régulier des relations entre Rome et les patriarcats d'Orient (envoi des synodica à chaque avènement pontifical, inscription dans les diptyques du canon de la messe des patriarches régnants, échange des apocrisiaires, véritables nonces permanents dont un texte de Constantin Porphyrogénète nous montre la survivance jusqu'au Xe siècle sous le nom de « syncelles »). Sur toutes les questions litigieuses (dogme de la double procession du Saint-Esprit, primauté du pape, conflits de juridiction et de propagande, questions disciplinaires) un *modus vivendi* avait fini par s'établir. Enfin les relations entre les fidèles des deux églises que nous connaissons surtout par les textes hagiographiques, montrent avec des preuves surabondantes qu'aucune hostilité ne régnait entre eux et qu'à la veille même du schisme de 1054 Latins et Orientaux continuaient à se considérer comme les membres d'une même église. C'est dans les questions politiques bien plus que dans les querelles religieuses qu'il faut chercher les origines du schisme.

La vie de saint Nicolas, évêque de Myre, mort en 341, intéresse l'histoire religieuse de Byzance à cause du développement de la légende et du culte du célèbre thaumaturge. Son dernier biographe, M. l'abbé Marin[1], a eu à sa disposition, outre le recueil vieilli de Falcone (*Acta primigenia*, Naples, 1751), tous les textes réunis par G. Anrich (*Hagios Nikolas*, Leipzig, 1913) et la vie syriaque publiée par Bedja et Nau (*Acta martyr. et sanctor.*, t. IV). L'ouvrage est précédé d'une bibliographie complète et un chapitre est consacré à l'étude critique des sources. Il ressort de la discussion que la plus ancienne vie grecque est celle du moine Michel (le patriarche Méthodius, milieu du IXe siècle). La vie syriaque, plus ancienne, peut remonter au VIIIe siècle. Quant à la biographie du Xe siècle, elle est le résultat d'une contamination entre la vie écrite par le moine Michel et la vie d'un saint Nicolas, abbé de Sion, près de Myre, écrite par un de ses moines à la fin du VIe siècle. Avant la constitution de ces biographies, les seuls documents qu'on possède sur saint Nicolas sont des poèsies et des panégyriques. Un des plus anciens documents est une pièce de Romanos le Mélode. C'est avec un bagage aussi mince et en s'appuyant sur un sol aussi peu sûr que M. l'abbé Marin a essayé de retracer l'activité religieuse de saint Nicolas; dans cette biographie les « peut-être » tiennent une grande

1. Marin, *Saint Nicolas, évêque de Myre* (collection : *Les Saints*). Paris, Gabalda, 1917, in-12, XVI-201 p.

Digitized by Google

place et les faits positifs se réduisent à peu de chose. Le seul fait inconstestable, c'est l'existence d'un culte de saint Nicolas, déjà ancien et bien établi dès le VIe siècle, non seulement à Myre, mais dans tout l'empire byzantin. Les derniers chapitres consacrés à l'histoire du culte présentent un grand intérêt pour l'histoire des rapports entre l'Orient et l'Occident. Ils demanderaient a être développés et pourraient faire la matière d'un autre volume. Les fouilles de Sainte-Marie-Antique ont montré l'existence du culte de saint Nicolas à Rome dès le VIIe siècle. Il existait déjà à Bari et dans l'Italie méridionale avant le fait décisif de la translation des reliques de Myre le 9 mai 1087. Dès 1091, le métropolite russe Éphrem célébrait la fête de cette translation et ce fait curieux mériterait un éclaircissement. Enfin, il faudrait chercher par quelle voie ce culte s'est répandu en Lorraine et y est devenu si populaire qu'au témoignage de l'auteur les quatre diocèses de Metz, Verdun, Nancy et Saint-Dié ont encore aujourd'hui plus de soixante églises sous le vocable de saint Nicolas. Peut-être les moines orientaux immigrés dans l'est de la France au XIe siècle n'ont-ils pas été étrangers à sa diffusion.

VI. HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — Le livre de M. A VENIERO sur Paul le Silentiaire[1] est une contribution intéressante à l'histoire littéraire de Byzance à l'époque de Justinien. On y trouvera : 1° La vie de Paul le Silentiaire (elle se réduit à un texte d'Agathias. Paul, fils de Cyrus, petit-fils de Florus, de famille noble et aisée, cultive les sciences et l'éloquence et exerce la charge de silentiaire au palais impérial. Né à la fin du Ve siècle, il a vécu jusque vers 575). 2° Une étude sur la littérature à l'époque de Justinien, qui fournit l'occasion d'un tableau animé de Constantinople et du gouvernement impérial au VIe siècle. Au point de vue de la forme, la littérature s'inspire des modèles de l'époque hellénistique et alexandrine, mais deux éléments nouveaux en transforment l'esprit : le christianisme et les souvenirs de la grandeur de Rome. Il en est résulté des œuvres hybrides, païennes par la forme, mais d'inspiration chrétienne. L'auteur analyse avec beaucoup de finesse l'évolution qui a conduit les Pères de l'Église et les auteurs chrétiens à revendiquer comme une arme de combat les trésors de la sagesse antique mis au service de la vérité. 3° Cette transformation est étudiée en particulier dans l'épigramme, restée conforme aux règles de prosodie et de rhétorique alexandrines, mais profondément renouvelée dans son inspiration. 4°-5° Traduction italienne et commentaire critique des épigrammes

1. Alessandro Veniero, *Paolo Silenziario. Studio sulla letteratura bizantina del VI secolo*. Catane, F. Battiato, 1916, in-8°, VII-368 p.

Digitized by Google

de Paul le Silentiaire. 6°-8° Poème sur l'église Sainte-Sophie et l'ambon (introduction critique, traduction italienne et commentaire. Dans son introduction, M. Veniero réunit les textes relatifs à l'origine de Sainte-Sophie et laisse en suspens la question de sa fondation par Constantin, affirmée seulement par Cedrenus et Codinus. Mais comme ni Eusèbe, ni Socrate ne parlent de cette fondation, il est clair que cette attribution à Constantin provient d'une tradition apocryphe. La première église Sainte-Sophie est donc celle de Constance consacrée en 360[1]. Suit une liste des descriptions de Sainte-Sophie, parmi lesquelles on s'étonne de ne pas voir figurer celle de Corippus, *Panegyr.*, t. IV, p. 290-314. M. Veniero établit que la première en date de ces descriptions est celle de Procope de Césarée, *Æd.*, I, écrite avant 559, puisqu'il ne mentionne pas l'écroulement de l'abside. Au contraire, Paul le Silentiaire décrit l'abside restaurée en 563. Il qualifie lui-même son poème d'audition, ἀκρόασις, et de fait il nous apprend que le poème sur Sainte-Sophie et la description de l'ambon furent récitées par lui devant l'empereur et le patriarche en trois auditions qui eurent lieu l'une au palais patriarcal, les autres au palais impérial. Ces poèmes forment en réalité un panégyrique du gouvernement de Justinien et ce qui fait leur principal intérêt c'est qu'ils nous montrent par quels procédés l'empereur cherchait à agir sur l'opinion publique, très vivante, de sa capitale). 9° Poème sur les thermes Pythiens (traduction italienne et commentaire). Il s'agit des célèbres thermes de Brousse reconstruits magnifiquement par Justinien et où Théodora vint prendre les eaux en 533 avec une suite de plus de 4,000 personnes (comme il n'est nullement question de ces événements dans le poème, on en a refusé la paternité à Paul le Silentiaire. M. Veniero montre qu'il en est bien l'auteur, mais qu'il s'agit d'une œuvre de jeunesse, d'un caractère surtout didactique et destinée à discuter les théories en faveur à Byzance sur les exhalaisons terrestres et les tremblements de terre). On voit par cet aperçu tout l'intérêt que présentent ces études pour l'histoire de la philologie et de la civilisation byzantines.

L'histoire de la littérature byzantine de M. Montelatici[2] est un manuel très bien fait où l'on trouvera sous une forme commode les principaux noms, les grandes dates et un exposé sommaire, mais bien au courant des principales questions controversées. On reprochera peut-être à l'auteur d'être entré trop vite « in medias res » et

1. P. 191. Ce n'est pas en 316, mais en 326, vingtième année du règne de Constantin, qu'il faudrait en tout cas placer la fondation rapportée par Cedrenus.

2. Giovanni Montelatici, *Storia della Letteratura bizantina (324-1453)*. Manuali Hœpli. Milan, Hœpli, 1916, in-16, VIII-292 p.

Digitized by Google

de n'avoir pas analysé dans son introduction les diverses influences qui ont agi sur le développement littéraire de Byzance : tradition classique, pénétration orientale, goût de la théologie, influences occidentales, française et italienne, à partir du XIIIe siècle. La division en trois périodes : transition (324-640), décadence (640-1080), renaissance (1080-1454), semble quelque peu artificielle. Dans chaque période on étudie successivement la poésie, la prose (histoire), la prose didactique. La nomenclature des genres littéraires classiques s'applique mal à cette littérature complexe dont le principal caractère est justement la confusion des genres. Dans la première période, une place importante est faite justement à Romanos le Mélode, « le plus grand poëte religieux de tout le monde médiéval ». Les recherches de La Piana sur les homélies dramatiques sont passées sous silence, bien que son livre figure dans la bibliographie. Il n'est pas question non plus de l'ouvrage parénétique d'Agapet sur l'institution du prince, qui a eu une si grande vogue au moyen âge. Enfin les recherches de M. Loparev dont nous avons parlé plus haut montrent la place importante que l'hagiographie occupait dans la littérature byzantine : celle que lui fait M. Montelatici paraîtra insuffisante[1].

M. É. Michon a étudié une série de rebords sculptés, en général circulaires, de bassins de marbre, dont les bas-reliefs, à sujets parfois païens, mais presque toujours chrétiens, sont disposés pour être vus de l'extérieur[2]. Il dresse le premier catalogue complet de ces petits monuments, une quarantaine de spécimens découverts en Italie, en Algérie, en Tunisie, en Dalmatie, au Monténégro, en Grèce, en Asie Mineure, dans l'île de Chypre, en Égypte. La plupart des sujets correspondent à ceux de l'iconographie funéraire et reproduisent les symboles bibliques adoptés sur les sarcophages. Rejetant la plupart des explications proposées, il y voit des vases destinés à contenir de l'eau bénite et imaginés à une époque où les fidèles avaient cessé de faire les ablutions prescrites dans le « cantharus » placé au seuil de l'église pour se contenter du geste symbolique qui rappelait le rite

1. Bien que la bibliographie donne les ouvrages essentiels, on peut y signaler quelques lacunes. On n'y voit figurer ni l'excellente étude d'Adamantiou sur la Chronique de Morée (Athènes, 1906), ni les Mélanges sur la vie et la langue du peuple grec de Politis (Athènes, 1904). L'édition française citée de la Chronique de Morée est celle de Buchon; elle est avantageusement remplacée maintenant par celle de Jean Longnon (Société de l'Histoire de France, 1911). Parmi les discours de Psellos, on ne voit pas cité l'accusation contre Michel Cérulaire devant le Synode (voir L. Bréhier, *Un discours inédit de Psellos*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XVI-XVII, 1903-1904).

2. É. Michon, *Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs*. Paris, Gabalda, 1916, in-8°, 105 p.

Digitized by Google

primitif. Les sujets païens annoncent le IVe et même le IIIe siècle. Les rebords à sujets chrétiens ne seraient pas plus anciens que le Ve siècle et révèlent un art antérieur à l'art byzantin. Ces conclusions, en dépit du caractère très spécial de cette étude, nous paraissent avoir une portée générale : 1° Nous avons là un exemple très curieux de l'adoption par les chrétiens du IVe-Ve siècle d'un objet rituel du paganisme. 2° Les rebords à sujets chrétiens nous montrent la diffusion dans tout l'Orient de sujets analogues à ceux des peintures des catacombes romaines. On sait combien les monuments d'art chrétien oriental sont rares et dispersés, d'où le grand intérêt du corpus constitué par M. Michon.

Peu de temps après la prise de Trébizonde par l'armée russe (18 avril 1916), une mission scientifique dirigée par M. Ouspensky s'occupa d'explorer et de préserver les monuments présentant un intérêt archéologique[1]. Les édifices religieux de Trébizonde avaient été étudiés avec soin par M. Gabriel Millet en 1895[2], mais il avait dû borner ses recherches presque exclusivement à l'architecture et à la sculpture. Aujourd'hui, les savants russes viennent de mettre à jour sous le badigeon et sous les stucs qui les recouvraient des séries entières de fresques. Les travaux ont porté d'abord sur les trois grandes églises de la ville : la Vierge Krysoképhale (Orta-Hissar) où étaient ensevelis les empereurs de la dynastie des Comnènes (M. Ouspensky a découvert là plusieurs monuments funéraires, dont l'un transformé en turbeh musulman) ; l'église consacrée à saint Eugène, le patron de la cité (c'était la plus ancienne église de Trébizonde qui contenait les reliques du martyr saint Eugène, centre d'un grand pèlerinage ; M. Ouspensky a constaté que le culte de ce saint, jadis si populaire, a complètement disparu aujourd'hui) ; enfin l'église Sainte-Sophie, construite par Manuel Comnène (1238-1263). M. Th. Schmitt, membre de la mission, a fait des découvertes importantes : il a trouvé sous les stucs du sanctuaire des fresques qui révèlent des tendances inconnues jusqu'ici à l'art du moyen âge et, sous un plancher établi par les Turcs, il a mis à jour un magnifique pavement de mosaïque bien conservé. Poursuivant son exploration à travers les ruines de l'immense palais impérial qui couronnait la citadelle. M. Ouspensky a trouvé des restes nombreux d'édifices religieux. Dans une abside, il a découvert trois zones de peintures qui représentent : 1° Constantin et sainte Hélène avec la

1. Communication de l'académicien Th. I. Ouspensky, du quartier général de Trébizonde (*Bulletin de l'Académie des sciences de Pétrograd*, 21 septembre 1916 et 26 octobre 1916, in-8°, 1464-1480 et 1657-1663 p.).

2. *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1895.

Digitized by Google

croix. Au-dessus de Constantin une petite figure du Sauveur bénissant. Plus loin, deux saints guerriers avec la cuirasse et l'épée, dont saint Démétrius, puis l'image de la Vierge et un autre guerrier avec le bouclier (saint Théodore Tiron), enfin saint Eugène avec la croix dans la main droite (c'est la première effigie bien nette du patron de la ville qui ait été découverte). 2° Les fêtes de la Vierge : naissance de Marie, visitation, une scène de baptême. 3° Les fêtes du Seigneur : Présentation, Baptême, Transfiguration, Résurrection de Lazare, Rameaux. On a donc là tout un ensemble iconographique. Enfin M. Ouspensky a pu rassembler un grand nombre de manuscrits et de fragments de sculpture dans l'église de la Vierge Krysoképhale.

Nous nous bornerons à signaler les deux publications importantes de M. G. Millet. Son *École grecque dans l'architecture byzantine*[1] et ses *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIVe, XVe et XVIe siècles*[2] forment non seulement un magnifique commentaire au bel album des monuments de Mistra[3], mais renouvellent dans une certaine mesure nos connaissances sur l'évolution des écoles artistiques au moyen âge. Un compte-rendu spécial de ces deux livres sera donné dans cette *Revue*.

Le recueil d'articles et d'études diverses que M. Charles Diehl vient de publier nous fait faire un voyage aussi agréable qu'instructif à travers les différents domaines de l'Orient byzantin[4]. Son livre est un tableau coloré et vivant des aspects les plus pittoresques de la civilisation byzantine. La description des « sanctuaires chrétiens d'Égypte « nous montre ce qu'était au VIe siècle le célèbre pèlerinage de Saint-Ménas, « la Lourdes byzantine ». Successivement l'auteur nous mène dans la basilique de la Nativité à Bethléem, dont les travaux des Pères Vincent et Abel ont renouvelé l'histoire, à Salonique la ville de saint Démétrius, dont le culte à travers les siècles lui fournit un chapitre intéressant d'histoire religieuse, à Byzance enfin où il évoque comme dans un beau triptyque « le charme de Sainte-Sophie », « Constantinople byzantine » avec les pompes du Grand Palais et le grouillement de la foule à l'Hippodrome, « Constantinople d'islam » avec la vieille Turquie aux costumes si pittoresques et la ville si étrange qu'est restée Stamboul aujourd'hui.

1. Gabriel Millet, *l'École grecque dans l'architecture byzantine*. Paris, E. Leroux, 1916, in-8°, XXVIII-329 p.

2. Gabriel Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIVe, XVe et XVIe siècles*. Paris, Fontemoing, 1916, in-8°, LXIV-809 p.

3. Gabriel Millet, *Monuments byzantins de Mistra*. Paris, E. Leroux, 1910, album in-4°.

4. Charles Diehl, *Dans l'Orient byzantin*. Paris, de Boccard, 1917, in-16, VII-331 p.

Digitized by Google

Dans les derniers chapitres, l'histoire proprement dite et l'histoire de l'art s'entremêlent. On relira avec plaisir la fine étude de psychologie d'un Larochefoucauld campagnard du XIe siècle (la sagesse de Cecaumenos), les aventures extraordinaires de la « Despina » Theodora Comnène, princesse de Trébizonde, et les conclusions si intéressantes et d'une critique si serrée auxquelles ont donné lieu le psautier serbe et les fresques de Sainte-Marie-Antique. Aucun livre ne peut mieux contribuer à faire pénétrer dans le grand public les résultats des derniers travaux scientifiques.

M. G. MILLET a écrit pour la publication que la revue l'*Art et les Artistes* a consacrée à « la Serbie glorieuse » un chapitre très instructif sur les origines et le développement de l'art serbe au moyen âge[1]. Il a montré que la floraison de cet art commence avec Étienne Némania et se prolonge même après la bataille de Kossovo, en plein XVe siècle. Il analyse les influences byzantine, orientale et plus tard italienne qui se sont exercées, tant sur l'architecture que sur la peinture. La Serbie est un carrefour où se croisent les influences, mais aux éléments qu'elle emprunte elle imprime la marque originale de ses qualités nationales. Sur des plans byzantins par exemple on a « des nefs plus longues, des voûtes plus hautes, des membres plus dégagés, des articulations plus souples, des combinaisons variées et des effets imprévus ». Même liberté dans la peinture religieuse qui a produit de véritables chefs-d'œuvre comme le *Christ de pitié* de Kalénitch ou l'allégorie de la mer dans le *Jugement dernier* de Gratchanitsa. M. Millet distingue trois écoles : celle de Rascie (XIIe siècle) inspirée par Byzance et la Cappadoce, celle de Vieille-Serbie et Macédoine grecque, contemporaine du tsar Étienne Douchan et dont le rayonnement s'est fait sentir à la fois à Mistra et à Novgorod, enfin l'école crétoise des peintres d'icones qui règne dans la vallée de la Moravaau XVe siècle[2]. Une illustration élégante et abondante accompagne ces intéressants aperçus.

Louis BRÉHIER.

1. G. Millet, *l'Ancien art serbe. La Serbie glorieuse*. Paris, « L'Art et les Artistes », 1917, in-4°, 30-56 p.

2. Sur l'*École crétoise*, voir G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, p. 656-671.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Louis GERNET. **Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce (étude sémantique).** Thèse principale pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1917. In-8°, XVIII-476 pages.

Dans ses *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce*, M. Gernet s'est proposé, comme l'indique le sous-titre, de faire une étude sémantique. Sous les principaux mots usités dans le droit criminel il a voulu voir les couches d'idées que la succession des siècles y a déposées, mais surtout atteindre le tuf des conceptions primitives.

Il commence par définir l'objet de son étude, par poser les règles qu'elle implique. Sociologue, il entend dépasser et les conceptions et les méthodes habituelles au philologue et à l'historien. Pour justifier cette prétention et pour pénétrer le lecteur de l'esprit qui convient, il présente dans un chapitre préliminaire l'histoire d'un mot particulièrement instructif : ὕβρις. D'Homère aux tragiques, à mesure que les institutions de la famille s'intègrent à la cité, ce mot gagne à la fois en étendue et en intensité, mais conserve toujours, comme un résidu religieux et social, l'idée ou le sentiment du désordre et de la violence, de l'aveuglement et du mal. Avec ce viatique, le lecteur peut entrer dans le fond du sujet.

La première partie est consacrée aux notions de délit et de peine. Le délit, c'est l'ἀδικία. Mais, avant que ce terme ait pris un aspect relativement moderne, individualiste et laïque, il s'est imbu d'une idée religieuse, celle de souillure. Qu'on se place au point de vue actif ou passif, qu'on envisage l'offenseur ou l'offensé, l'évolution est la même : l'acte auquel la mentalité primitive reconnaissait une efficace sinistre et une puissance indéfinie apparut longtemps comme une impiété, lorsqu'il se prêta enfin à une abstraction dans des sociétés qui distinguaient le droit religieux de la morale; l'acte qui rompait jadis l'équilibre entre les γένη fut un attentat contre des individus, au temps où le γένος se désintégra, et un attentat contre la communauté entière, quand les γένη s'intégrèrent dans la cité. L'évolution est arrivée à son terme et le délit remplit les conditions d'une pensée positive du jour où il suppose un jugement, où la juridiction sociale remplace la lutte entre hommes par une appréciation des faits et change le vengeur en accu-

Digitized by Google

sateur. La peine suppose l'idée de coërcition collective. Dans les mots ζημιοῦν et κολάζειν, elle se présente sous la forme d'une réaction passionnelle : c'est la vengeance exercée par le clan d'abord, par la cité ensuite. L'ἀτιμία surtout prolonge dans la cité la pensée religieuse du clan et montre bien qu'à toutes les époques le caractère passionnel de la peine répond au sentiment durable des sociétés changeantes. La notion rationnelle de la pénalité n'est ainsi qu'une abstraction tardive : elle suppose l'idée de la règle, elle veut une mesure fixée par un jugement. Par le rapprochement des mots τιμωρία et δίκη, on passe, de la période où la τιμή du clan trouvait dans la vengeance collective une satisfaction sanglante, à la période où s'ajoute aux vieilles idées la conception nouvelle d'assistance prêtée par tout un peuple à la victime d'une lésion; on voit se constituer la fonction sociale de la peine. C'est alors, quand on est arrivé à un système gradué de la pénalité, que, dans un milieu où les conceptions économiques aussi se sont transformées, la ζημία implique l'idée de dommage, d'indemnité pour les particuliers et d'amende pour l'État. La conception rationnelle de la peine, comme celle du délit, est le produit d'une synthèse sociale et psychologique; elle a pour conséquence l'avènement de l'individualisme dans le droit pénal.

Tout naturellement, la deuxième partie traite de l'atteinte à la personne. Conformément aux principes posés, le respect de l'individu doit résulter, selon les époques, des droits du γένος ou de la cité. Ici revient tout d'abord, « prestigieux et dramatique », le terme d'ὕβρις. Aucune définition ne saurait distinguer dans l'ὕβρις le délit public du délit privé. Où la notion apparaît pure et intense, c'est quand l'outrage est perpétré dans une assemblée religieuse : la personne devient respectable par la vertu de sa solidarité avec le groupe; c'est la *majestas* de la société qui est offensée dans un de ses membres. Bien mieux, parmi tous les termes qui désignent tous les délits privés, il y en a toute une catégorie qu'il est impossible d'expliquer en se référant aux modalités matérielles de l'acte, mais qui nous reportent aux temps où il n'existait de droit individuel, s'opposant aux droits collectifs, qu'à l'aide de la magie, s'opposant à la religion. L'ὕβρις, lorsqu'elle attente au sentiment religieux, prend l'aspect d'une puissance sinistre. L'αἰκία, dans ses emplois anciens, est douée d'un pouvoir funeste et lugubre; la βλάβη émane d'un δαίμων hostile; la λώβη, qui est dans Homère la souillure de la honte, garde quelque chose de son pouvoir magique; l'action en κακηγορία poursuit, dans les délits qu'elle incrimine à l'époque classique, les sacrilèges redoutés et les mots interdits par les lointaines générations; l'acte de λυμαίνεσθαι est en rapport étroit avec l'antique idée de souillure. Tous ces termes rappellent dans le droit de la cité la réaction diffuse du droit primitif. Si l'outrage a pu devenir individuel, c'est que l'auteur et la victime utilisaient, pour satisfaire une haine personnelle, la puissance religieuse de leur clan, et que la cité, en laïcisant l'idée d'outrage, en lui donnant une valeur positive, fit prévaloir le

Digitized by Google

respect de la personne. Ce respect c'est la τιμή. Mais le mot qui désignera un jour l'honneur individuel a d'abord enfermé l'idée de surnaturel, de *mana*. En ce temps-là, il convenait aux divinités ou, plus généralement, à toutes les puissances religieuses du clan. Des grandes familles, la τιμή s'étendit à la cité, qui s'incorpora leur vertu pour la communiquer à tous les citoyens.

Dans la troisième partie, intitulée *la Représentation du délinquant*, M. Gernet examine les questions de la responsabilité et de la culpabilité. C'est une étude du mot ἁμαρτάνειν qui lui fournit l'occasion de montrer comment la notion de responsabilité se transforme. L'ἁμαρτία, erreur et folie, devient le crime volontaire, le délit involontaire, la faute morale; mais cette évolution, si logique qu'elle soit en apparence, ne peut s'expliquer que par les crises de la conscience collective. A l'origine, la criminalité religieuse est un égarement de l'esprit, une participation à l'ἄτη qui provoque et déchaîne la réaction mécanique des forces divines. Il faut que le régime social subisse une série de transformations pour que du crime objectif et mystique se dégagent l'idée du criminel et la notion d'excusable. Les difficultés qui s'opposèrent à la distinction du volontaire et de l'involontaire se manifestent dans les emplois illogiques des mots ἑκών et ἀκών, comme dans la notion de la βούλευσις criminelle. Confusion de l'intention et de la préméditation, du délit involontaire et de la faute excusable, conception trouble de l'instigation au meurtre, tout témoigne d'une analyse insuffisante dans le code et dans le système des tribunaux qu'Athènes reçut de Dracon et conserva toujours. C'est encore le mot ὕβρις qui, au terme de l'évolution, représente l'évolution tout entière. Il exprime la notion, désormais subjective, du délinquant socialisé; mais il désigne, en pleine cité, un état tragique, un danger séducteur. L'ostracisme, institution d'une société très intégrée, n'en est pas moins la réaction collective contre une ὕβρις collective. L'ὕβρις anti-démocratique soulève tout un peuple terrorisé. Le délit s'individualise; mais les représentations religieuses y persistent.

M. Gernet constate dans ses conclusions que l'interprétation sémantique lui a permis d'éliminer toute explication purement logique ou historique, politique ou économique. La fonction primordiale du mot est d'exprimer, non pas une abstraction, mais la société même. C'est le sentiment qu'il fait jaillir; c'est un progrès vivant qu'il manifeste. La raison n'intervient que plus tard, beaucoup plus tard. Produit de la complexité sociale, elle ne prend de force que dans une justice organisée, et ainsi la logique, comme le sentiment dont elle est la métamorphose, émane d'un vouloir collectif. Quant à la notion de l'individu, elle est en rapport continuel avec les modifications de la structure sociale : à l'origine, la personne s'absorbe dans le clan; quand le clan se désagrège, elle se défend par les pratiques de la magie et des représailles privées; dans la cité, elle s'assure d'une protection sociale. Mais en tout temps le sentiment de l'individu suppose le sentiment de la société.

Digitized by Google

Cette analyse, que j'ai tâché de faire fidèle et complète en employant autant que possible le parler de l'auteur, aura montré, je l'espère que l'ouvrage est de valeur. Il y a là une somme de travail énorme. Presque aucun des termes communs à la morale et au droit de la Grèce n'est négligé et, pour l'interprétation des tragiques, par exemple, on devra recourir désormais à ce répertoire d'explications ingénieuses ou profondes. On est surpris seulement que M. Gernet ait omis l'ἀρά, si pleine de sentiments primitifs, si chargée de forces démoniaques; elle lui aurait certainement fourni un de ses meilleurs arguments.

Mais le plus grand mérite de l'ouvrage, c'est le long effort de réflexion intense dont il témoigne. M. Gernet a su concentrer ses méditations avec une vigueur inlassable et en même temps déployer une souplesse qui lui permet de tourner tous les obstacles qu'il ne parvient pas à renverser. Ajoutons que, si le vocabulaire est quelquefois un peu âpre, à cause des expressions techniques ou de sens spécial, la langue, toujours élégante et solide, se fait subtile et nuancée pour suivre dans d'agiles inversions et des longueurs voulues les sinuosités et les hésitations de la pensée.

Il est pourtant une réserve que l'on doit faire. Partisan déterminé des théories sociologiques, M. Gernet ramène ce qu'il appelle volontiers le « sous-jacent » à la notion de souillure, au *mana*, aux sentiments collectifs et aux représentations magiques. Que la méthode comparative soit féconde, qui le nie? Mais elle est d'un maniement dangereux. Il y faut des précautions sévères. M. Gernet a su donner plusieurs modèles de démonstration sûre, par exemple dans ses développements sur la τιμωρία et sur l'αἰκία. Mais trop souvent il pèche par la méthode. Il dédaigne la timidité des philologues et le « dualisme » des historiens, qui séparent, dit-il, les institutions de la psychologie. Mais par quoi remplace-t-il leurs modes d'investigation? En vertu des postulats qu'il pose en tête de son ouvrage, il revendique le droit de suivre la continuité de la pensée primitive dans des sentiments, et non dans des éléments intellectuels, et de ne s'asservir jamais à la chronologie. En fait, qu'il le veuille ou non, il procède par pure déduction. Il retrouve dans ses conclusions les notions qu'il a introduites dans ses prémisses soit par une rétroactivité consciente soit par fidélité inconsciente à la doctrine. Sa probité n'est pas en doute. Mais c'est un systématique. La hardiesse plus que philologique de la pensée, avec l'idée plus qu'historique de s'élever à l'unité, c'est ce qui caractérise la métaphysique : M. Gernet est un métaphysicien. Disons mieux : il apparaît quelquefois comme un croyant qui démontre les dogmes qu'il admet *a priori*.

Cette réserve faite — et elle était nécessaire — on ne peut que louer les grandes et fortes qualités de M. Gernet. Si l'emploi qu'il en fait est parfois discutable, la réalité n'en peut être contestée.

Gustave GLOTZ.

Digitized by Google

Abbé René AIGRAIN. **Sainte Radegonde (vers 520-589).** Paris, V. Lecoffre-Gabalda, 1917. In-16, XI-181 pages. (Collection *les Saints.*)

L'ouvrage que vient de faire paraître l'abbé Aigrain, héritier de la tâche du célèbre érudit Godefroid Kurth, peut être considéré comme l'un des meilleurs de la collection *les Saints*, publiée par l'éditeur Gabalda. A part quelques traces assez rares de préoccupations confessionnelles, l'exposé de l'abbé Aigrain appartient à la catégorie des travaux que les historiens peuvent retenir comme inspirés de la vraie méthode scientifique.

La personnalité de Radegonde est une des plus caractéristiques de l'histoire des temps mérovingiens. Il semble, au premier abord, facile de la dégager des trois récits fondamentaux qui la font connaître : l'histoire des Francs de Grégoire de Tours, les biographies dues à Fortunat et à la religieuse de Sainte-Croix, Baudonivie. Mais en réalité, ces trois sources sont de valeur et de caractère fort inégal, et peut-être dans son avant-propos l'abbé Aigrain eût-il bien fait de le marquer davantage, aussi bien que d'indiquer d'une manière plus précise l'apport de chacun de ces auteurs dans l'élaboration d'une vie vraiment définitive de la reine fondatrice de Sainte-Croix. S'il signale brièvement l'abus des procédés communs aux hagiographes qu'on rencontre dans la biographie rédigée par Fortunat, ne reste-t-il pas trop dans le vague, à propos de la biographie que Baudonivie a composée, et où il eût été bon de distinguer les éléments vraiment historiques des éléments légendaires. Enfin, il n'est rien dit de la valeur du témoignage de Grégoire de Tours.

Ces réserves formulées, il convient de reconnaître dans le travail de l'abbé Aigrain un remarquable effort d'exposition claire, sobre, précise, et même impartiale, presque toujours couronné de succès. L'auteur, dans un premier chapitre, a su, soit à l'aide des textes originaux, soit avec le secours des recherches des érudits allemands, tracer un bon tableau de la Thuringe, le berceau de Radegonde au VIe siècle. Il montre en passant, d'après Kurth, que la Thuringe légendaire de Clodion n'est autre que le pays de Tongres. Il précise les détails qu'on peut dégager d'une manière à peu près certaine des récits de l'expédition de Thierry, roi des Austrasiens, aidé de Clotaire contre Hermenefried, et de la chute du royaume germanique de Thuringe (531-534). L'abbé Aigrain place aux environs de 520 la naissance de Radegonde, puisqu'elle était en 531, d'après Fortunat, une toute jeune fille (*puella, infantula*), déjà vivement frappée par les scènes d'horreur de cette guerre dont elle fut une des victimes. On sait qu'elle inspira au futur évêque de Poitiers, Fortunat, le fameux tableau poétique *De Excidio Thuringiae*, qui est une des œuvres les mieux réussies de ce rhéteur. Il est possible, comme l'admet M. Aigrain, qui suit l'opinion de Hauck, que Radegonde ait déjà été chrétienne au moment où Clotaire l'emmena

Digitized by Google

en captivité. Le nouvel historien de la sainte, dans une des meilleures parties de son ouvrage, a su tirer des textes un tableau vraisemblable du séjour de Radegonde à la cour de Clotaire. La plupart des biographes antérieurs, préoccupés d'édifier de pieux lecteurs, montraient en cette reine des Francs, l'une des nombreuses épouses du barbare roi de Soissons, une sorte de nonne étrangère à ses devoirs de souveraine et de femme. Au contraire, dans la villa royale d'Athies, puis dans celle de l'Omignon, Radegonde paraît avoir été préoccupée de se former à son métier de reine. Elle y est initiée par les beaux esprits de la cour à la connaissance des Pères de l'Église latine et des poètes latins, au point de devenir une princesse lettrée. En même temps, elle se livrait aux œuvres charitables, et elle concevait, par réaction contre le milieu sensuel et brutal où elle vivait, l'idéal d'une vie religieuse plus conforme à ses aspirations intimes. Promue au rang d'épouse légitime à Vitry-en-Artois après 536, malgré ses répugnances, elle en accepta les charges. L'abbé Aigrain a le bon sens de réagir contre les assertions des admirateurs d'un ascétisme saugrenu qui prêtent à Radegonde et à Clotaire l'idée d'un mariage blanc. Au contraire, la reine, aimable et douce, savait concilier les devoirs de sa condition avec les inspirations de sa conscience de grande chrétienne, secourable aux pauvres, aux malades, aux prisonniers, éprise d'exercices pieux et même de discrètes mortifications.

L'épisode de Radegonde fuyant la cour de Clotaire semble bien se rattacher à la révolte des Thuringiens en 555 et à l'assassinat du frère de la reine par l'ordre du roi franc, assassinat qui fut une des conséquences de cette révolte. Les témoignages de Fortunat et de Grégoire de Tours sont à cet égard concluants. A partir de cette séparation trop légitime, la biographie de Radegonde est moins enveloppée d'obscurité. L'évêque de Noyon, saint Médard, admet la reine parmi les diaconesses, c'est-à-dire consent, non sans hésitation, à lui conférer la qualité de religieuse. Elle avait alors au moins quarante ans. La législation canonique, d'accord avec le droit romain, autorisait la dissolution du mariage, s'il y avait séparation amiable, ce qui paraît avoir été le cas pour Clotaire et Radegonde. Peut-être le meurtre du prince de Thuringe et les atteintes de Clotaire à la foi conjugale ont-ils aussi contribué à entraîner l'adhésion du prélat. De Noyon, Radegonde aurait gagné les lieux célèbres où avait vécu saint Martin, à savoir Tours et Candes, puis se serait retirée sur une des *villae* que le roi lui avait donnée, celle de Saix, près de Loudun. Là elle aurait mené quelque temps l'existence d'une grande dame passionnée pour les œuvres de charité et de piété, si l'on en croit les récits de Baudonivie et de Fortunat. A la nouvelle d'un voyage de Clotaire en Poitou, Radegonde, craignant que le roi n'eût la fantaisie de reprendre la vie commune, se réfugia à Poitiers. Il n'est pas question avant le XIIe siècle du miracle des *avoines* qui aurait marqué ce nouvel exode; l'abbé Aigrain en signale le caractère légendaire. A Poitiers, aidée du duc Austrapius

Digitized by Google

et de l'évêque Pient, Radegonde édifie dans l'intérieur même de l'enceinte, comme l'établit M. Aigrain, et tout près des murs, sa cellule et son monastère, outre une église dite de Sainte-Marie, entre l'enceinte et le Clain, hors des murs. Les travaux de construction de cette dernière duraient encore en 570. On sait quel fut le renom de cette abbaye Sainte-Croix, le premier et le plus grand des monastères de femmes d'Occident, où vécurent des princesses du sang royal, et dont Agnès, la religieuse préférée de Radegonde, fut la première abbesse élue. Saint Germain, évêque de Paris, consacra cette abbesse après avoir obtenu à Tours la réconciliation de Clotaire avec la reine. Celle-ci se fit dès lors octroyer pour sa fondation de nombreuses concessions de biens.

La dernière partie de l'ouvrage de M. Aigrain concerne l'administration du monastère fondé par Radegonde à Poitiers. Ce couvent, soumis à la règle de saint Césaire, échangea son nom de Sainte-Marie contre celui de Sainte-Croix, lorsqu'on y eut transféré un fragment des reliques de la croix cédé par l'empereur Justin II à la reine (568 à 573). Ce don princier fut accompagné de l'envoi d'un évangéliaire rehaussé d'or et d'un reliquaire en émail qui existe encore et qui est le plus ancien travail d'émaillerie byzantine conservé en Gaule. En bonnes relations avec les divers rois francs, qui la respectent et la ménagent, avec les souverains étrangers, qui reçoivent volontiers ses envoyés, Radegonde apparaît à Poitiers sous les traits d'une fondatrice d'ordre aussi énergique que pieuse. Elle soutient contre l'évêque Marovée une lutte où sa diplomatie féminine triomphe de la mauvaise volonté et de la jalousie d'un prélat ombrageux, auquel déplaisent les hautes relations de la fondatrice de Sainte-Croix et ses rapports avec des évêques étrangers ou voisins. Grégoire de Tours donne en effet à ce conflit son vrai caractère et montre l'esprit mesquin qu'y manifesta le prélat poitevin. D'autre part, comme l'indique M. Aigrain, il est bien possible qu'un administrateur pénétré de ses droits ait vu d'assez mauvais œil un monastère, dans sa ville épiscopale, adopter cette règle de saint Césaire qui imposait aux religieuses la clôture, la pauvreté et le travail, mais leur conférait une indépendance presque complète à l'égard de l'ordinaire et attribuait à l'abbesse la plénitude quasi absolue de l'autorité. Cette règle paraît avoir été importée à Sainte-Croix après un voyage de Radegonde à Arles en 570. La protection des rois francs et la sauvegarde collective des évêques de Gaule achevèrent de donner à la création de Radegonde une place de premier ordre en Occident.

Reprenant avec plus de précision et de goût sévère les esquisses célèbres d'Ampère et d'Augustin Thierry, M. Aigrain s'essaie à dégager sobrement, à la fin de son ouvrage, la physionomie morale de Radegonde. Il fait aussi justice des fantaisies de Ch. Nisard sur les rapports de Fortunat avec la reine et il montre que ces rêveries ont pour unique fondement les gentillesses d'un rhéteur trop épris des élégiaques latins. Une sensibilité frémissante formait le fond de cette âme de femme et

Digitized by Google

de sainte qui joignait à la sincérité des affections de famille l'ardeur d'une charité chrétienne, prête à s'épancher sur toutes les infortunes. Mais ces dons n'excluaient ni le sens pratique, ni la lucidité de l'esprit, ni la fermeté du caractère. Les hagiographes font tort à la reine quand ils insistent outre mesure sur ses pratiques d'ascétisme et de piété. Si elle a laissé le souvenir d'une des grandes et belles figures de l'époque mérovingienne, elle le doit bien davantage à ses talents d'organisatrice du premier institut monastique féminin de Gaule, dont l'influence ait été fondamentale, et à ses hautes vertus de charité admirable à l'égard des pauvres, des malades et des déshérités de la vie. C'est ce côté de la biographie de Radegonde que M. Aigrain a su bien mettre en lumière, et c'est pourquoi son travail, bien ordonné, marque le plus vigoureux effort fait jusqu'à présent par un historien ecclésiastique pour donner à une biographie, où l'histoire a été trop souvent sacrifiée à la légende, les caractères d'une œuvre vraiment historique.

P. BOISSONNADE.

G. VON BELOW. **Der deutsche Staat des Mittelalters.** *Ein Grundriss der deutschen Verfassungsgeschichte.* Bd. I : *Die allgemeinen Fragen.* Leipzig, Quelle und Meyer, 1914. In-8°, XX-387 pages.

Savant merveilleusement informé, critique redoutable, M. von Below, au cours d'une carrière déjà longue, a exploré en tous sens l'histoire économique et juridique de l'Allemagne médiévale. Il promettait depuis bien des années de donner un jour la synthèse de ses travaux. Peu de mois avant la guerre, il a enfin tenu parole. « L'État allemand du moyen âge. Manuel d'histoire constitutionnelle allemande », tel est le titre de son grand ouvrage, dont le premier volume, consacré aux « questions générales », a seul paru, à notre connaissance.

M. von Below n'est pas un pur érudit. Une idée directrice inspire les innombrables articles ou mémoires où son activité s'est longtemps dispersée. Elle réapparaît à chacune des pages de son nouveau livre et le domine tout entier. C'est une idée de polémiste. On ne peut guère l'exprimer qu'en l'opposant à d'autres conceptions plus généralement admises. Voici à peu près comment elle se présente.

Les historiens enseignent communément que la notion d'État a subi au moyen âge une sorte d'éclipse. Sans doute, il a existé dans l'Europe médiévale des royaumes et des empires dont quelques-uns furent vastes et puissants. Mais par leur organisation, par l'esprit qui animait leurs institutions, ils différaient profondément de l'État antique et de l'État moderne. Leur emprise sur les individus était faible. La famille, le petit groupe formé par le seigneur et ses « hommes », le domaine rural, la corporation, la commune, voilà où se réfugiait la vie

Digitized by Google

sociale. Les sociétés étendues que nous appelons États n'étaient composées que de l'agglomération incohérente et instable de sociétés de cette espèce, plus limitées, plus durables et plus fortes. Aujourd'hui, tout un ensemble d'obligations juridiques, nettement spécialisées, lie à l'État le citoyen ou le sujet : c'est le droit public. Une pareille conception demeure étrangère à l'intelligence du moyen âge. Un des plus célèbres historiens du droit germanique, Otto Gieke, a dit : « Dans les États féodaux, comme auparavant dans l'ancienne Allemagne, la distinction du droit public et du droit privé était inconnue[1]. » Le droit de justice qui nous semble aujourd'hui l'attribut peut-être le plus essentiel de l'État, était au moyen âge, dans son origine et son principe, une propriété privée qui s'aliénait et s'exploitait comme un champ. Dans le lien vassalitique, ciment de la société féodale, on ne peut voir qu'un lien contractuel entre deux personnes privées. — Telle est la théorie courante. Contre elle, M. von Below s'élève. Il écrit « pour prouver que la constitution allemande, au moyen âge, a eu le caractère d'une constitution d'État » (p. v). Son livre, malgré son titre, semble moins un « manuel » qu'un livre à thèse. C'en est l'intérêt. C'en est aussi la faiblesse.

Trois longs chapitres, consacrés à la « littérature du problème » servent d'introduction : 111 pages d'un texte serré, bourré de notes. Devant nous défile la foule pressée de tous les historiens, ou peu s'en faut, qui ont écrit sur le passé de l'Allemagne, depuis le vieil Haller, théoricien de la réaction qui suivit la crise napoléonienne, apologiste de « l'État patrimonial » où l'absolutisme se déguise sous un faux air familial, jusqu'aux plus récents érudits, auteurs de monographies estimables que nous lisons d'ordinaire, non pour les théories qu'ils développent selon la parole du maître qui leur fournit leur sujet de thèse, mais simplement pour les faits utiles qu'ils recueillent avec conscience. Tous les historiens, disons-nous. Il demeure bien entendu qu'il ne s'agit que d'historiens allemands. On ne peut s'empêcher de sourire en voyant l'œuvre de Fustel de Coulanges résumée par cette phrase : « Il a renouvelé, sous une forme plus mesurée, les vues précédemment exposées par les historiens français » (p. 63). Avant la guerre, la science allemande de plus en plus s'enfermait en elle-même. C'est un fâcheux travers, propre aux peuples vainqueurs. Il faudra nous en garder, après la victoire.

Cette longue revue d'érudit, à quoi M. von Below nous contraint, manque d'attraits. Du moins, une fois parvenu à « l'exposé systématique » qui occupe le reste du volume, le lecteur espère que, débarrassé du cauchemar bibliographique, il pourra enfin atteindre la réalité des faits de l'histoire. Il est bientôt détrompé. Loués quelquefois, critiqués d'ordinaire et souvent avec verdeur, Haller, Gieke, Waitz, Seeliger et combien d'autres réapparaissent presque à chaque page. Le livre ne semble qu'une longue discussion, un choc incessant de théories. Sans

1. Cité p. 34.

Digitized by Google

doute, le tempérament de M. von Below explique-t-il en partie un pareil procédé de composition. En partie seulement, cependant; car il se retrouve dans d'autres ouvrages allemands contemporains. La si précieuse « histoire économique de l'empire carolingien », que M. Dopsch nous a récemment donnée, en demeure également toute viciée. Cet abus de la bibliographie et de la polémique, qui devient de mode en Allemagne, fatigue l'attention; mais ce n'est là que son moindre défaut; il ne lasse pas seulement le lecteur, il interdit à l'auteur lui-même tout contact direct avec les faits et les textes qui les relatent. Ernest Babut disait : « Un historien devrait toujours lire une pièce comme s'il était le premier à la connaître[1]. » C'est la condamnation même de la méthode de M. von Below et de M. Dopsch. Trop souvent les historiens leur cachent l'histoire.

Un autre trait donne à l'œuvre de M. von Below une apparence d'irréalité : il étudie l'État allemand « au moyen âge » sans marquer nettement, dans cette vaste période de temps, des divisions chronologiques. Ce mot de moyen âge est bien vague, et dissimule sous un semblant d'unité bien des contrastes. Sans doute, M. von Below le sait aussi bien que personne. Il n'ignore point, en principe, l'évolution des idées et des institutions. Mais la forme qu'il a choisie pour son exposé est cause que parfois, en fait, cette évolution lui échappe. C'est ainsi qu'il nous dit (p. 123) : « Pour les cas graves le non-libre dépend généralement du tribunal de l'État (non du tribunal de son maître). » Cela est vrai sans doute, au moins en théorie, de la législation carolingienne; vrai aussi, peut-être, des derniers temps du moyen âge; mais au XIe siècle, par exemple, en était-il de même? La question est au moins douteuse et vaudrait la peine d'être discutée. M. von Below ne la pose même pas, parce qu'il ne distingue pas, dans le moyen âge, les différentes époques[2].

M. von Below s'est autrefois vigoureusement et, je crois, victorieusement attaqué à la théorie, dite « théorie domaniale », qui voyait dans le grand domaine rural, conçu sous l'aspect des plus vastes *vil-*

1. Cité par A. Mathiez, *l'Institut et la liberté scientifique. Ernest Babut*, p. 14.

2. Une phrase de M. von Below, dans le paragraphe qui précède celui dont est tirée notre citation, pourrait faire supposer que l'affirmation relative aux droits du non-libre s'applique « à la fin de l'époque carolingienne ». Mais de quel droit « la fin de l'époque carolingienne » doit-elle « servir de base à une description de la condition des non-libres au moyen âge », comme paraît le proposer M. von Below? Tout cela est singulier et médiocrement clair. — Un autre exemple des excès où le goût de la théorie entraîne M. von Below est fourni par le passage où il admet une distinction entre deux formes sociales, baptisées l'une « Lehnwesen » et l'autre « Feudalismus ». On sait — et M. von Below le reconnaît lui-même — que « feudum » est le synonyme exact, ou plutôt la traduction latine, de « Lehen ». Ainsi, les deux mots choisis pour désigner deux systèmes sociaux différents (dont les caractères ne s'opposent d'ailleurs pas très nettement) ont rigoureusement le même sens.

Digitized by Google

lae romaines, la source originelle dont découlaient la plupart des institutions du moyen âge : justice privée, corporations (issues, disait-on, des métiers seigneuriaux), communautés urbaines elles-mêmes. Dans son nouvel ouvrage, il reprend à ce sujet les idées qu'il avait déjà exposées, sans leur donner, semble-t-il, une force plus grande. Sur la question du droit de justice, il fournit quelques renseignements utiles; mais il ne traite pas d'ensemble ce problème, dont la solution importerait pourtant singulièrement à la thèse qu'il soutient; peut-être en a-t-il réservé l'examen pour son second volume. Les pouvoirs du roi, la nature du lien qui unissait à leur souverain les sujets, voilà surtout ce que M. von Below paraît s'être proposé d'élucider. Il n'entre pas dans le détail des faits. Il se borne à des considérations générales souvent un peu vagues. Il montre fort bien que le moyen âge s'est fait de la royauté une idée très haute, et somme toute très précise : le roi est vraiment, non pas seulement un suzerain, mais un souverain, et l'incarnation d'un État. L'empereur Conrad II disait, ou l'historien Wipo lui faisait dire : « Si rex periit, regnum remansit, sicut navis remanet, cujus gubernator cadit » (p. 176). De pareilles conceptions sont familières aux historiens français qui, à la suite de Fustel de Coulanges, ont souvent insisté sur la survivance de l'idée royale aux époques les plus troublées du moyen âge. Mais, contrairement aux théories les plus répandues dans la science française, M. von Below n'admet pas que la royauté médiévale s'inspire principalement de souvenirs romains; elle est, d'après lui, en son essence foncièrement germanique (p. 146, cf. p. 213). Opinion tendancieuse peut-être, mais où tout n'est point à rejeter. Lorsque le roi franc sanctionne, par sa présence, un affranchissement « par le denier », il fait acte de souverain; car seul ce rite, accompli devant lui, peut donner la pleine liberté à l'esclave ou au lite. Or, les origines de l'affranchissement par le denier sont incontestablement germaniques. On accordera volontiers à M. von Below que l'idée de l'État n'est pas demeurée absolument étrangère aux anciens Germains; mais il semble puéril de nier que la tradition romaine l'ait fait fructifier.

A l'époque carolingienne, cette idée trouva son expression la plus nette dans le serment que tous les sujets, les humbles comme les grands, prêtaient à l'empereur ou au roi. Ce serment tomba assez rapidement en désuétude. Après l'extinction de la dynastie carolingienne, on n'en découvre plus trace. Désormais, le serment vassalitique, exigé seulement des grands, en tint lieu; mais, par son origine et sa nature, il en était profondément différent. M. von Below fait des efforts assez vains pour diminuer l'importance de ce grand changement, qu'au fond il paraît bien sentir. « Le serment des grands », nous dit-il, « fut à l'origine un serment prêté à titre de fonctionnaire. Plus tard, il se transforma en serment féodal » (p. 234). Mais on a établi de façon certaine que dès l'époque carolingienne et plus tôt même sans doute, les fonctionnaires des rois francs étaient en même temps

Digitized by Google

leurs vassaux et se liaient à eux par le serment de *commendatio*. Il n'est donc guère possible de distinguer entre le serment du fonctionnaire et celui du vassal. La confusion du droit public et du droit privé est sur ce point plus ancienne et plus profonde que ne paraît le croire M. von Below.

En somme, en partie à cause des défauts de méthode signalés plus haut, le livre de M. von Below, malgré beaucoup de suggestions intéressantes, laisse une impression assez trouble. Sans doute, la notion d'État n'a pas été ignorée par la conscience juridique du moyen âge; mais en faire le centre, et comme le *leitmotiv* d'un manuel d'institutions médiévales, a tout l'air d'une gageure. Puis quelque chose dans la conception de cet ouvrage étonne. Si les Allemands du moyen âge ont eu l'idée de l'État, ils ne l'ont sans doute pas eue, pour la plupart, sous une forme abstraite : l'image qui pouvait dominer leurs intelligences, plier leurs volontés, c'était sans doute non pas celle de l'État en général, mais celle de l'État allemand. En d'autres termes, il semble que l'histoire de l'idée de l'État se sépare difficilement de l'histoire de l'idée de nation ou du patriotisme. Y a-t-il eu un patriotisme allemand au moyen âge, et sous quelle forme s'est-il exprimé? La question ne paraît pas avoir intéressé M. von Below. Il est permis de voir dans cette négligence singulière un des traits caractéristiques de la science politique allemande, pour qui l'État est tout, et la nation peu de chose.

Marc BLOCH.

Louis DIMIER. **Descartes.** Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1918. In-16, 320 pages. Prix : 3 fr. 50.

S'étant fait l'historien de Bossuet, c'est-à-dire de l'écrivain le plus représentatif sans doute du XVIIe siècle[1], M. Louis Dimier s'est avisé qu'il ne pouvait nous donner une idée complète de cette époque s'il ne nous présentait également la figure et la doctrine de Descartes. De là est sorti ce livre, fortement pensé, solidement construit, fondé sur la critique la plus fine des ouvrages du philosophe et sur la connaissance la plus exacte des phénomènes sociaux, des idées morales et des événements politiques qui naquirent ou se développèrent dans le temps que vécut Descartes, en France et autour de la France. Il appartenait à un historien de nous faire sentir de quel sentiment concret de la vie, de quel souffle moral était chargée cette œuvre qui ne demeure abstraite et froide qu'aux yeux d'un observateur superficiel. A l'image conventionnelle d'un Descartes tout solitaire et contemplatif, s'enfermant dans un « poêle » pour dérouler l'écheveau de sa dialectique, M. Dimier substitue résolument celle d'un homme d'activité et d'éner-

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 366.

Digitized by Google

gie, qui voyage et qui observe, qui sert en Hollande sous le prince d'Orange, Maurice, fils de Guillaume le Taciturne, stathouder, et qui mène à la Cour la vie de gentilhomme, portant le plumet et l'écharpe verte. Culture singulièrement variée, par où son esprit s'ouvrit délicatement à la beauté des choses. Nul écrivain n'eut, à un plus rare degré, le sens du pittoresque dont on a dit qu'il fut si rare au XVIIe siècle. Descartes a aimé la nature et l'a peinte en des couleurs sobres et vraies. Chez lui « tout fait image, il semble ne pouvoir nommer un seul objet sans le peindre[1] ».

Mais il serait vain de se borner à décrire le merveilleux tableau que nous offre la nature : il faut pénétrer dans son secret, s'emparer des forces qu'elle récèle à l'infini et les employer à nos besoins. Par là, Descartes prend position dans l'histoire de la science, par là il innove, — et tel est le solide fondement de sa philosophie. Il s'intéressa d'abord à la physique. Un des premiers projets qu'il fit fut celui d'un traité du *Monde*, c'est-à-dire d'une physique générale. Le *Discours de la Méthode* sert d'introduction à deux livres de physique, la *Dioptrique* et les *Météores*, à un livre de mathématiques, la *Géométrie*. M. Dimier insiste avec raison sur la *Dioptrique*, qui est « un modèle d'ordre, de pénétration et de clarté, » et où l'on trouvera toute la théorie des sens exposée à propos du phénomène de la réfraction et des verres grossissants. Plus tard, Descartes se passionna pour la médecine, dont il attendait le prolongement de la vie humaine. Il multiplia les observations anatomiques, on le vit même délaisser sa bibliothèque pour « étudier » un veau écorché : « Voilà, » déclarait-il à un de ses amis, « le livre que j'estime le plus et que je lis le plus ordinairement. » Le dessein scientifique apparaît à toutes les époques de la vie de Descartes, à chaque page de son œuvre. Il constitue la partie la plus originale — la seule vraiment originale — de ce que l'on a appelé le système cartésien.

Car ceux-là eurent tort, qui voulurent dresser, sous le nom de Descartes, tout un système complet de philosophie originale : « Sa distinction de l'âme et du corps, ses preuves de l'existence de Dieu ne sont propres à rien de pareil; elles ne contiennent pas de métaphysique nouvelle. » Descartes n'eut point le dessein d'élever un système complet, opposé point pour point à l'ancienne philosophie. Il ne voulut que fortifier, sur certaines matières qu'il avait particulièrement approfondies, la religion que les théories des panthéistes et des sceptiques mettaient en péril et il entendit rester en harmonie avec la tradition. C'est déformer sa doctrine que de la rapprocher des théories de l'Encyclopédie, — et c'est une occasion pour M. Dimier de prendre Brunetière, qu'il avait déjà malmené dans son *Bossuet*, en flagrant délit de pensée « faible » et « inconsistante ». Quant à voir en Des-

1. M. Dimier a emprunté à la correspondance, au traité des ***Météores***, etc. (p. 164 et suiv.) une série d'exemples de cet art de peindre chez Descartes.

Digitized by Google

cartes un apôtre de la pensée libre, c'est faire preuve d'une profonde ignorance ou d'une grande déloyauté intellectuelle. M. Dimier s'élève avec virulence — mais comment ne pas l'approuver? — contre l'étonnant « maquillage » pratiqué par l'esprit de parti sur le caractère du philosophe et sur le sens profond de sa doctrine.

Il semble très juste, en fin de compte, de ne point séparer Descartes de Bossuet. Bossuet, si fortement nourri de la tradition ecclésiastique, est avec cela tout imprégné de la philosophie cartésienne. Inversement, Descartes, né chrétien et Français, ne doit pas être arraché « à la tradition théiste et réaliste du siècle que Bossuet représente éminemment ».

Louis VILLAT.

A. MARTINEAU. **Les origines de Mahé de Malabar**. Paris, Champion et Larose, 1917. In-8°, XVI-320 pages, 5 cartes.

La Compagnie des Indes avait besoin de poivre pour son commerce : c'était l'un des articles qui rapportaient le plus, 300 °/₀ environ de bénéfices, alors que les mousselines et soieries ne donnaient guère que 200 °/₀. Or, les comptoirs d'échange qu'elle avait à plusieurs reprises tenté de fonder au Malabar n'avaient jamais pu arriver à lui en assurer des fournitures sûres et régulières; il lui fallait un établissement où elle fût chez elle, qui lui permît d'attirer à soi, pour toujours, la production de tout un district; c'est ce qu'un bon serviteur, M. Mollandin, chercha à lui ménager, par une convention signée avec le rajah de Bayanor le 15 décembre 1722, qui nous concédait un terrain à Mahé avec des privilèges commerciaux.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de la Compagnie anglaise, qui aurait voulu se réserver le monopole des poivres; le chef de sa factorerie de Tellichéry — Tellichéry est à huit kilomètres de Mahé — M. Adam, entreprit de la débarrasser de cette concurrence et, par corruption ou intimidation (il alla jusqu'à malmener ou affamer ses ressortissants), il fit tant et si bien qu'en avril 1725 le rajah nous chassa assez ignominieusement.

Il y avait un peu de la faute du Conseil de Pondichéry, cénacle de commerçants qui n'aimaient pas les dépenses, et qui avaient marchandé à M. Mollandin l'argent qu'il eût fallu pour exploiter le traité de 1722. Mais maintenant ils sentirent l'honneur national engagé (ils y furent d'ailleurs aidés par des ordres « précis et positifs », venus de Paris, à l'instigation de qui? M. Martineau ne le dit pas : peut-être de Lenoir, qui était alors en France et qui fut un des grands auteurs de la fondation de Mahé?) et ils firent le nécessaire. Ils firent même grand — relativement — et ils donnèrent toute une escadre et une petite armée de 350 hommes à M. de Pardaillan, enseigne des vaisseaux du roi, chargé de relever notre pavillon; l'affaire débuta par un

Digitized by Google

débarquement de vive force qui aujourd'hui encore mériterait d'être étudié comme un modèle de ce genre d'opérations, puis les choses se mirent à traîner en longueur; tout à coup, le rajah se décida et, moyennant quelqu'argent, nous rendit tous nos droits (8 novembre 1726).

La vraie raison en était que la Compagnie anglaise, tout comme la nôtre, ne se souciait que des profits et pertes; elle avait trouvé que l'affaire ne valait pas ce qu'elle coûtait et M. Adam avait dû cesser de subventionner Bayanor, qui avait préféré une paix lucrative à une guerre gratuite. Bientôt même, le chef du comptoir de Tellichéry, à qui M. Martineau rend cette justice de le considérer comme un bon Anglais, allait quitter son poste, et les deux Compagnies convinrent que, pour faire du commerce aux moindres frais, mieux valait s'entendre que se combattre : un accord du 28 avril 1728 décida que, s'il y avait la guerre en Europe, la paix n'en continuerait pas moins à régner entre Mahé et Tellichéry.

Notre établissement, Mahé du Malabar, existait donc; mais la Compagnie ne l'avait voulu que pour avoir du poivre de première main, et un esprit que l'on croyait de bonne économie et de prudente modestie allait interdire pour toujours que l'on y rêvât d'autre chose : les gouverneurs eurent la défense absolue de se mêler à la politique locale, et toute l'histoire de cette colonie, plus sage encore que celle de Pondichéry, ne fut désormais plus que celle de son administration, de son trafic, de sa navigation; on parla bien, parfois, dans l'intérêt du commerce, de comptoirs nouveaux à créer, sur d'autres points du Malabar, voire à Mascate, mais à la réflexion, on ne fit rien : cela aurait coûté trop cher.

Ce fut ainsi que Mahé, prospère et faible, vécut jusqu'en 1739, date à laquelle s'arrête l'étude de M. Martineau, et même jusqu'en 1760, année où sa faiblesse emporta sa prospérité! L'histoire est mince, comme on voit : celle d'un canton de soixante hectares et d'un commerce de quelques centaines de mille livres! Mais l'intérêt en dépasse étrangement ce cadre minuscule : nous y voyons — M. Martineau, qui sait bien la portée de son étude, nous le dit lui-même — comme une image en raccourci de toute notre histoire dans l'Inde..., et peut-être ailleurs : « Nous fûmes servis par des hommes de haute intelligence et d'une expérience consommée, desservis par notre esprit national, dédaigneux du présent, inapte à faire en temps opportun les sacrifices nécessaires, et comptant sur les hasards de l'improvisation pour réparer toutes les erreurs...; les qualités se déployèrent *comme dans un rêve*, laissant après elle une impression d'audace et de génie, mais les fautes s'accomplirent *dans la réalité*, au milieu d'un lamentable cortège de ruines et de désastres », et c'est d'avance toute la merveilleuse et lamentable épopée de Dupleix.

M. Martineau a donc fait une œuvre utile : il a dû y trouver de singulières jouissances : une matière vierge, au point qu'il ne saurait même y être question de bibliographie (c'est tout au plus s'il a pu nous

Digitized by Google

indiquer un seul petit imprimé qui lui ait fourni quelques renseignements épisodiques!) — donc aucun préjugé, aucune tradition ou convention à démolir d'abord pour pouvoir se mettre en face des faits — et au contraire ceux-ci surgissant tout seuls des pièces officielles, suffisamment abondantes, toutes groupées par avance, vivantes, spontanées, sincères, nécessairement vraies, puisque par sa nature même cette sorte de documents nous met en présence de la vie, de la réalité au fur et à mesure qu'elle se fait; ce doit être délicieux d'avoir à travailler de la sorte!

Mais il ne saurait être donné à tous d'y réussir: il y faut, outre les qualités ordinaires de l'historien, un discernement et une divination d'un ordre très particulier, qui ne peuvent être acquis que par une expérience directe et active, non seulement des hommes et des choses, mais des affaires elles-mêmes et de leur conduite; un savant de cabinet ne s'y retrouverait pas, il y faut un homme d'action et de réalité; si bien qu'en dernière analyse, M. Martineau était peut-être le seul qui pût écrire ce livre et que personne, très probablement, ne pourra le refaire ou le continuer; espérons donc qu'un jour prochain viendra où il nous donnera, pour le compléter, cette suite nécessaire qui sera l'histoire de l'apogée et de la chute de Mahé; les études d'histoire coloniale, qui lui doivent déjà tant d'utiles créations et une si heureuse impulsion, lui seront ainsi encore redevables d'un genre d'ouvrage qui nous manque encore : une monographie complète de l'histoire d'une colonie assez modeste et assez ignorée pour qu'on puisse l'étudier sans parti pris et sans opinion préconçue, simplement comme un cas typique et vraiment privilégié.

Je me permettrai un seul regret : pourquoi M. Martineau n'a-t-il pas joint à son livre un index des personnages nommés? Il en est qui, comme La Bourdonnais, Dupleix, Paradis, etc..., ont joué un rôle considérable sur d'autres théâtres; il eût été commode que les chercheurs pussent retrouver du premier coup dans ce volume ce qui les concerne : l'épisode relatif à Dupleix, par exemple, que nous lisons à la page 41, est tout à fait significatif, et n'avait encore été signalé par personne; il serait regrettable qu'on l'oubliât.

J'aurais aussi aimé voir M. Martineau élucider, pendant qu'il en avait l'occasion et peut-être la possibilité, un petit point concernant La Bourdonnais : chacun sait que, dans ses *Mémoires*, l'illustre Malouin s'attribue le mérite exclusif de l'invention des radeaux bastingués de coton qui rendirent possible le débarquement du 1er décembre 1725. Or, rien dans les trois récits que nous avons de cette affaire (Pardaillan, La Farelle, Deidier) ne vient appuyer cette prétention; un fait rapporté par M. Martineau, page 87, semble même l'infirmer; j'y serais pour ma part d'autant plus disposé que la description de ces radeaux donnée par La Bourdonnais semble d'une inexactitude bien surprenante de la part de leur inventeur; c'est justement pourquoi j'aurais désiré en avoir l'opinion de M. Martineau.

Il ne s'agit pas d'un détail, qui serait sans importance, mais bien de

Digitized by Google

mesurer quel crédit il faut accorder aux affirmations de La Bourdonnais dans ces *Mémoires*. A cet égard, je trouve encore dans le livre de M. Martineau deux indications qui me semblent assez défavorables au futur vainqueur de Madras, ou tout au moins à la sûreté de ses souvenirs. Le *Pondichéry*, sur lequel il prétend que Lenoir l'envoya au Bengale immédiatement après la fin de la guerre de Mahé (novembre 1726), était à Canton le 20 septembre et n'en revenait que le 16 avril 1727 (p. 145), dans un état de délabrement de nature à l'immobiliser assez longtemps; il en repartait le 28 décembre de la même année, pour Moka (p. 227). A quel moment se serait donc placé le voyage au Bengale? Entre avril et décembre? C'est assez peu vraisemblable, et je suppose plutôt qu'à vingt ans de distance, La Bourdonnais a pu confondre les noms de deux bâtiments.

Par ailleurs, La Bourdonnais raconte que son entrée en relations avec les Portugais eut pour origine les secours qu'il donna à deux de leurs navires dans le golfe d'Oman, puis son intervention auprès de l'iman de l'Yémen; M. Martineau nous le montre au contraire de passage à Goa en 1730, et proposant au vice-roi d'aller chercher des munitions et des soldats chez les Français pour participer à la défense de la colonie menacée par les Mahrattes. Il y a là une divergence assez forte; on pourrait en trouver d'autres. Elles aideraient peut-être à comprendre la défiance que La Bourdonnais inspirait dès cette époque aux gens de Pondichéry, et dont nous trouvons un si curieux exemple à la page 237 du livre de M. Martineau; tous les malentendus de 1746 étaient déjà en germe dans cette antipathie.

J. TRAMOND.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale.

— James M. Beck. *La guerre et l'humanité.* Traduit de l'anglais par A. Cohn ; introduction de Stéphane Lauzanne ; préface de Th. Roosevelt (Paris, Payot et Cie, 1917, in-16, 388 p.). — Réunion en volume d'articles courageux parus dans le *New York Times*, alors que les États-Unis d'Amérique n'avaient pas encore pris parti. La violation de la neutralité belge, l'assassinat de Miss Cavell, la noyade de la *Lusitania*, la déportation des populations civiles sont exposés clairement par un homme qui aime la démocratie et les idées de justice et de liberté. M. R.

— Ramsay Muir. *Nationalisme et internationalisme.* Traduit de l'anglais par Henry de Varigny (Paris, Payot et Cie, 1918, in-16, 334 p.; prix : 4 fr. 50). — Ce livre est apparu au moment où l'on discerte longuement sur la « Société des nations ». La génération actuelle, ou du moins les survivants qui luttent toujours conçoivent un monde nouveau où serait réalisée la fusion complète des peuples démocratiques, constitutionnellement fédérés, fusion bienfaisante pour elle dans la paix. A côté de ces idées subsistent toujours celles des hommes qui n'admettent que le particularisme national. C'est ce conflit entre deux conceptions que nous décrit Ramsay Muir. Laquelle triomphera? Il est malaisé de se prononcer encore, à cette heure où se joue plus âprement que jamais sur le champ de bataille le sort de l'Europe.

M. R.

— Paul Ilg. *L'homme fort.* Traduit de l'allemand par Jules Brocher (Paris, Payot et Cie, 1917, in-16, 310 p.; prix : 4 fr. 50). — Paul Ilg nous présente en Adolphe Lenggenhager « l'homme fort », un type d'officier de carrière, imbu de l'éducation à la prussienne, n'ayant en vue que son égoïsme particulier et ayant perdu tout contact avec le peuple. Pour Lenggenhager, l'autorité brutale, la fierté et la dureté sont seules capables de lui donner l'ascendant qui en imposera à la foule, qui lui permettra à lui, fils de fermier, de s'élever à un rang social qu'il croit supérieur et de briguer la main d'une jeune fille de l'aristocratie. Mais il se heurte à des sentiments plus forts qui le briseront et qu'expose Hösli, un autre type d'officier, pénétré de l'esprit de paix et de conciliation. Au moment où il semble triompher, il s'effondre, rejeté dédaigneusement par sa fiancée. On ne remonte pas impuné-

Digitized by Google

ment un courant; la force seule n'est pas capable d'assurer une domination constante. M. R.

— Benjamin CONSTANT. *L'esprit de conquête.* Réédition précédée d'un avant-propos par M. Albert THOMAS (Paris, Grasset, 1918, in-16, 18 p.; prix : 0 fr. 75). — Cet opuscule parut en 1813 et était dirigé contre Napoléon Ier. Benjamin Constant y dénonce les guerres de conquête : même une guerre victorieuse entraîne la ruine du peuple qui l'a entreprise; en tout cas, elle a pour conséquence l'anéantissement de toutes les libertés publiques et le despotisme. Toutes ces idées se retournent contre l'Allemagne qui a déchaîné la présente lutte; mais l'Allemagne ne comprendra que le jour où elle sera vaincue. — C. PF.

— P.-G. LA CHESNAIS. *Le traité de Francfort* (Nancy-Paris, Berger-Levrault, in-12, 15 p.). — La brochure a paru sous les auspices de la « Ligue républicaine d'Alsace-Lorraine ». C'est un résumé fort net des origines, du contenu et des conséquences du funeste traité. L'auteur a eu raison de suivre le beau livre de Gaston May. Il y a ajouté quelques formules nerveuses. Citons celle-ci : « La guerre entre la France et l'Allemagne en 1870-1871 a été un duel devant témoins. Le monde entier est engagé dans la lutte actuelle. L'Allemagne, si elle était victorieuse, ne connaîtrait d'autre obstacle à ses ambitions que les difficultés techniques d'une direction générale de l'organisation du monde. Sa prétention, sa justification à ses propres yeux, c'est précisément qu'elle serait destinée, par ses aptitudes spéciales, à un tel travail de direction. Elle foulerait les nations asservies. » M. La Chesnais conclut que les Alliés devront dicter la paix : « Ils ne devront pas cependant la dicter comme vainqueurs, mais comme juges, et ils devront se montrer justes envers la nation allemande, aussi bien qu'envers les autres, — justes pour elle, car il ne faudra pas l'imiter dans son injustice, mais justes aussi contre elle, sans faiblesse. »
C. PF.

— Paul LOUIS. *Trois péripéties dans la crise mondiale* (Paris, Alcan, 1917, in-8°, II-125 p.; « Collection rouge »). — Cette substantielle brochure groupe, comme les précédentes du même auteur éditées dans la même collection (*la Guerre d'Orient et la crise européenne; les Crises intérieures allemandes pendant la guerre; l'Europe nouvelle*), quelques articles parus dans la *Revue bleue*, où il exerce hebdomadairement, avec une autorité reconnue, la critique de la politique extérieure. Ces articles sont au nombre de huit. Mais, comme le titre l'indique, ils visent surtout trois épisodes importants survenus, l'un à la fin de 1916, les deux autres au début de 1917, dans la crise universelle : 1° le changement de règne autrichien (cf., p. 27, la sage déduction formulée le 3 février 1917, que le renouvellement du personnel dirigeant en Autriche-Hongrie ne suffirait sans doute pas, quels qu'y fussent le besoin de paix extérieure et les craintes de déchire-

Digitized by Google

ments intérieurs, à arrêter le cours des choses); 2° la révolution russe (ici les espérances de l'écrivain ont été davantage déçues par l'événement, mais c'est une disgrâce qu'il partage avec bien d'autres annalistes politiques, lesquels se sont même plus lourdement trompés que lui); 3° l'intervention américaine enfin (envisagée avec une particulière lucidité). — M. P. Louis déclare n'avoir rien retouché à ses articles écrits sur l'heure; nous l'en félicitons. R. L.-G.

— Robert HERRICK. *La décision mondiale* (Paris, Henri Didier, in-12, VIII-288 p.; prix : 4 fr.). — Professeur de littérature anglaise à l'Université de Chicago, M. Herrick s'est aussi fait connaître en Amérique par ses romans retraçant la vie contemporaine de ses compatriotes. Mécontent de l'attitude effacée observée — en ce temps-là — par le gouvernement de Washington, appréciant et goûtant la civilisation latine, il s'embarqua au mois d'avril 1915 et vint passer quelques mois en Italie et en France. Ce volume est l'exposé fidèle et vivant des impressions qu'il a ressenties et des observations qu'il a recueillies dans les deux pays.

Pour un romancier habitué à sonder les problèmes psychologiques, l'Italie offrait à ce moment un intéressant sujet d'étude. En apparence indécise entre la neutralité et la guerre, elle armait cependant depuis plusieurs mois; l'impulsion considérable que les capitaux allemands avaient imprimée à l'industrie italienne faisait sentir son influence dans le monde des affaires; mais au fond de l'âme des classes moyennes s'agitaient le souvenir tenace de l'oppression autrichienne d'autrefois et la pensée non moins tenace des frères non encore « rachetés ». L'Italien est à la fois sentimental et pratique; M. Herrick l'a très bien noté : les hommes d'État nationalistes songeaient donc de leur côté à la mauvaise frontière septentrionale et au danger de voir l'Autriche s'emparer de la maîtrise de l'Adriatique. Pour M. Herrick, témoin oculaire et perspicace, c'est le torpillage de la *Lusitania* qui mit d'accord les sentimentaux et les pratiques et fit jaillir de toutes les lèvres le cri de : *Fuori i barbari*. Dans tous les cas, ces pages auront la valeur d'un témoignage *de visu* et *de auditu* pour l'historien anxieux de découvrir les ressorts qui mirent en branle l'opinion publique à cette heure fatidique de la lutte mondiale.

Au mois de juin, notre auteur passa en France et ici il n'eut pas besoin de son flair psychologique pour reconnaître l'unanimité qui animait la nation tout entière. Paris avait encore le calme recueilli et silencieux des premiers jours de la guerre; tous sentaient que l'heure de l'épreuve suprême n'était pas écoulée. En province, M. Herrick visita Senlis, la vallée de la Marne, Reims, Bar-le-Duc; partout, il relève l'application méthodique des féroces doctrines de guerre des Allemands, véritable fondement de la barbarie germanique. Il conclut ainsi : « Plutôt que d'avoir une civilisation « efficiente » au prix qu'a payé l'Allemagne, revenons à l'inefficience primitive d'un village de

Digitized by Google

Sicile! » L'individualisme, qui est à la base de la civilisation latine, lui paraît le plus sûr antidote contre le virus du militarisme effréné qui a infecté la race germanique jusqu'aux moelles. E. C.

— Charles WEIMANN. *France et Allemagne. Les deux races* (Paris, Fischbacher, 1918, in-12, XII-339 p.; prix : 3 fr. 50). — Ce livre a été écrit et imprimé il y a trente ans, en 1887, au moment de l'affaire Schnæbelé. L'auteur a pensé que, dans les circonstances présentes, il devait le remettre sous les yeux du public; il l'a fait précéder d'une très courte préface et a signalé un certain nombre d'*errata*. On trouvera dans le volume un parallèle constant entre la France et l'Allemagne, sans que les défauts de l'âme française soient passés sous silence, sans que les qualités des Allemands soient omises[1]. Beaucoup de citations de l'une et l'autre littérature, des observations sur les deux langues, des souvenirs historiques, des anecdotes, le tout un peu pêle-mêle, bien que groupé en trois livres, dont les titres sont empruntés au cours classique de psychologie : les sentiments, l'intelligence, la volonté. L'auteur nous apprend qu'il est de Mulhouse et secrétaire général de la Fédération des Sociétés alsaciennes-lorraines de France et des colonies : il ne touche pourtant point à la question d'Alsace-Lorraine. C. PF.

LA GUERRE.

— *Le mémoire du prince* LICHNOWSKY. *Texte complet et commentaire* (Paris, Payot. Collection des « Études de la guerre publiées sous la direction de René Puaux », cahiers 11-12; pages 907-1032 du tome Ier; prix : 3 fr.). — Dans le monde entier, il n'est sans doute personne qui, étudiant les origines de la guerre actuelle, n'ait connu, au moins dans ses parties essentielles, le mémoire écrit par le dernier ambassadeur d'Allemagne auprès du gouvernement britannique pour justifier sa propre conduite pendant les années 1912-1914 et montrer les fautes commises par la diplomatie impériale. En France, la traduction intégrale, publiée par le *Journal des Débats*, a déjà porté ce texte important à la connaissance de tous ceux qui veulent savoir et comprendre. Il était nécessaire qu'elle fût rééditée sous une forme plus durable et plus maniable qu'une feuille de journal; c'est le service qu'a rendu M. René Puaux. Il s'est d'abord un peu trop hâté de faire paraître sa brochure; puis, quand il eut sous les yeux le texte original

1. M. Weimann insiste beaucoup sur une théorie qu'il emprunte à la *Kulturgeschichte* de Julius Scherr. Les Allemands ne descendraient point des anciens Germains nobles ou libres — ceux-ci auraient formé les aristocraties militaires des pays latins — mais des Germains de condition inférieure, lides ou esclaves. Cette théorie me paraît entièrement fausse; les seigneurs féodaux français ne sont pas les descendants des conquérants germains, comme l'avait jadis voulu Montesquieu.

Digitized by Google

et complet du Mémoire, il reprit sa traduction, ajouta quelques passages omis en premier lieu (sur Sir A. Nicholson, Sir W. O. Tyrrell, Bismarck), supprima deux paragraphes (p. 336-337), corrigea nombre de menues erreurs. Ces changements ont imposé au Mémoire une pagination nouvelle : pages 909-965. Le reste n'a pas été revu avec le même soin. On retrouvera, page 971, cette tournure si peu française : « Combien les plaintes du prince sont mal fondées... est démontré... »; la traduction : *oh! si tacuisses*, par : « oh! si je m'étais tu! » (p. 1001). Ces taches légères, et qu'il sera facile de faire disparaître dans un nouveau tirage, n'affaiblissent en rien le puissant intérêt du Mémoire. Sans doute, c'est un plaidoyer plus qu'une page d'histoire, et le prince n'a pas résolu toutes les énigmes posées par la conduite des empires centraux à la veille de la guerre. On en retiendra en tout cas cette affirmation, qui ne saurait être contestée, que l'ambassadeur a été souvent tenu dans l'ignorance des véritables intentions de son propre gouvernement parce qu'on le savait tout acquis à une politique de conciliation avec l'Angleterre. Il permet à tout le moins de saisir sur le vif l'action tortueuse de l'empereur et de ses ministres, tiraillés par des conflits intimes et des influences contradictoires.

Dans l'édition Puaux, le texte du Mémoire est suivi d'un utile cortège de pièces annexes : analyse des discours prononcés au Reichstag, le 16 mars 1918, par les ennemis politiques de l'ambassadeur disgracié et en particulier par M. von Payer, vice-chancelier de l'Empire; une lettre de M. von Jagow (20 mars) tendant au même but; un article du *Temps* (29 mars) en réponse aux critiques de M. von Jagow; un article de M. Théodore Wolff, rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt* (25 mars), qui, avec toutes les précautions nécessaires envers la censure, entreprend d'expliquer, sinon de justifier, l'attitude du prince. La dernière de ces pièces annexes est une lettre de M. Mulhon au chancelier de l'Empire (7 mai 1917); cette lettre, qui a produit, elle aussi, une profonde impression, ne se rattache au Mémoire du prince que par un lien assez lâche; mais il est bon qu'elle soit versée au dossier formé par des Allemands contre la politique allemande. — Ch. B.

— A. Zwendelaar, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. *Principes de guerre* (Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1918, in-16, 39 p.; prix : 1 fr.). — Ce n'est pas un « traité de tactique », mais un modeste opuscule destiné à perfectionner des gradés, que les nécessités du moment ont pu faire nommer, alors qu'ils avaient reçu seulement une instruction sommaire. L'auteur s'occupe successivement des sujets suivants : l'influence de la volonté sur la poursuite d'une opération tactique, quels qu'en soient les objets et les périls, les effets d'une discipline raisonnée, les divers problèmes que suscite la morphologie d'un terrain, les qualités que doit acquérir un bon chef. Il insiste enfin sur ces principes, si lumineusement appliqués par Napoléon : 1° il faut *vouloir* fortement et *dès le début* imposer son plan, afin d'ébranler

Digitized by Google

la volonté ennemie; 2° l'économie des forces doit être judicieusement proportionnée au but; 3° la poursuite immédiate du succès donne seule le bénéfice de la victoire qui, sans elle, reste stérile. — Ch. D.

— *Pages actuelles, 1914-1918* (Paris, Bloud et Gay; suite). — N°s 115-116. Abbé Eugène GRISELLE. Syriens et Chaldéens; leur martyre, leurs espérances (d'après des mémoires communiqués par Mgr Manna, évêque de Van en Arménie; un rapport de M. Abel Zayia, missionnaire lazariste, sur les événements de Perse, 1914-1915; un journal des troubles d'Ourmiah rédigé par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de janvier à mai 1915; une conférence du Dr H. de Brun sur les ressources de la Syrie et ce qu'elle vaudrait sous une administration probe, active et intelligente. En appendice, l'auteur analyse un mémoire du sieur Michel sur un voyage qu'il fit en Perse en qualité d'envoyé extraordinaire de Louis XIV dans les années 1706-1709). Ch. B.

— *Pages d'histoire, 1914-1917* (Paris, Berger-Levrault; suite). — N° 144 : *Les communiqués officiels depuis la déclaration de la guerre.* XXXII : *Juillet 1917.* — N° 145. *Les pourparlers diplomatiques, 1913-1917.* Tome XIII : *Le Livre blanc grec* (contient soixante-dix-sept documents traduits en français; le n° 1 est le Protocole relatif à la conclusion d'un traité d'alliance entre la Grèce et la Serbie, signé le 22 avril-5 mai 1913; le n° 77 est un télégramme où M. A. Naoum, ministre de Grèce à Sofia, renseigne M. Zaimis, ministre des Affaires étrangères à Athènes, sur les excès commis par les Bulgares dans la Macédoine orientale, 14 juin 1917). Ch. B.

— Raoul ALLIER. *Les Allemands à Saint-Dié, 27 août-10 septembre 1914.* Préface du général DE LACROIX (Paris, Payot, 1918, in-16, XVI-297 p. avec 15 cartes, plans et fac-similés; prix : 4 fr. 50). — Parmi les défenseurs de Saint-Dié lors de l'attaque allemande se trouvait le sous-lieutenant Roger Allier, du 11e bataillon de chasseurs alpins; il se battit, le 29 août 1914, au passage à niveau des Tiges et tomba blessé aux deux jambes. Pendant vingt-quatre heures, il fut abandonné à l'ambulance sans aucun soin. Le dimanche 30 août, il était déposé sur une voiture qui allait partir pour l'Alsace; et, longtemps après, le père devait retrouver le corps de son fils qui gisait dans une tombe commune, le crâne fracassé. Dans un volume émouvant en mémoire de son fils, l'un des plus beaux « livres de guerre » où nous est dépeinte l'âme de cette glorieuse génération qui s'est sacrifiée pour la patrie, M. Raoul Allier avait déjà touché aux événements dont Saint-Dié fut le théâtre à la fin d'août[1]; mais il a poursuivi son enquête avec un soin méticuleux, il a interrogé tous les témoins, il s'est fait communiquer les « journaux » écrits par un certain nombre d'habitants et, en soumettant tous ces documents à une critique rigou-

1. Ce livre (in-8°, 317 p.) a été écrit « pour la famille et pour les amis ».

Digitized by Google

reuse, en éliminant avec scrupule tous les « on-dit », en ayant, selon l'expression du général de Lacroix, « pour fil conducteur sa conscience », il a composé ce nouveau volume, où il suit jour par jour, heure par heure, les faits tragiques qui se sont déroulés à Saint-Dié et il établit les responsabilités. Dans un chapitre préliminaire, il démontre par toute une série de preuves que les Allemands sont les auteurs responsables de la lutte présente et que, bien avant la déclaration de guerre du 4 août, ils avaient violé la frontière des Vosges. Puis, après avoir décrit la situation de Saint-Dié dans les journées du 20 au 26 août, au moment où nos troupes se retiraient de l'Alsace, il en arrive à l'entrée des Allemands dans la petite ville, le 27 août; il rappelle qu'ils se sont servis, dans la rue Thurin, de civils comme de boucliers, que deux de ceux-ci ont été tués, que le lieutenant Eberlein fit placer deux paysans français sur des chaises au milieu de la rue d'Alsace où se continuait le combat. Il donne en appendice l'article des *Münchner neueste Nachrichten*, où cet officier, dont le nom passera à la postérité, se vante, comme d'un exploit original, de ce crime contre le droit des gens. Il nous dit aussi toutes les persécutions auxquelles la ville fut en butte, après que les Français se furent retirés, le feu mis au faubourg de La Bolle, les corvées pénibles imposées aux habitants, les réquisitions et les pillages jusque dans les hôpitaux ou dans le temple où le calice de la communion fut emporté. Mais l'espérance des Déodatiens reste « irréductible » : le 10 septembre, les Allemands s'en vont et repassent le col des Vosges; la bataille de la Marne, qui se livre à ce moment, les fait reculer sur tout leur front. L'ouvrage de M. Raoul Allier est un exposé sincère et impartial de ces faits; ce n'est pas un réquisitoire, c'est un chapitre d'histoire. C. Pf.

— Émile Henriot. *Carnet d'un dragon dans les tranchées* (Paris, Hachette et Cie, 1918, in-16, 249 p.; prix : 3 fr. 50; dans la collection « Mémoires et récits de guerre »). — M. Émile Henriot, qui était exempt du service militaire, a réussi à s'engager dans les dragons en février 1915; de février à juin, il a fait son apprentissage militaire à Niort; de juin à septembre, il s'est trouvé en Lorraine et a pris les tranchées dans les forêts de Modon ou de Parroy, lui, le dragon; fin septembre, il a espéré prendre part à la grande attaque en Champagne et poursuivre au loin l'ennemi, au galop de son cheval; il est au bivouac pendant que les fantassins essaient de percer la ligne allemande; mais hélas! le concours de la cavalerie devient inutile, et Henriot, promu brigadier, est envoyé avec son régiment en Alsace, où il reprend les tranchées au Langelittenhagen. Au mois de mai 1916, où s'arrête son récit, il n'avait pas encore tiré, au bout de onze mois de front, un seul coup de fusil! Que nous raconte-t-il donc dans ce volume compact? Lui-même va nous le dire : « On ne voit de loin », écrit-il, « que les obus, la bataille, la souffrance physique étalée dans les hôpitaux. Tout cela, c'est la souffrance exceptionnelle. Celle de tous les jours, de toutes les minutes, de tous les instants, ne la connaissent que ceux

Digitized by Google

qui l'ont subie, ayant fait la guerre. Et ce n'est pas la médiocre littérature de guerre qu'on sert en tranches dans les journaux et les livres, héroïsme à bon marché, fantasias brillantes, descriptions plaquées de l'existence du « poilu », qui peut aider à faire voir ce qu'est en réalité notre vie, notre humble vie de tous les jours, si pauvre au fond, si vide, si pesante... Souvent, je rêve d'un journal de guerre, scrupuleusement tenu, au jour le jour, et disant tout ce qui se passe dans un cœur et une tête d'homme au front, montrant dans sa répétition exacte et monotone ce qu'est la vie de combattants partagée entre le cantonnement de repos, où ils ne se reposent pas, et les premières lignes, où ils ne se battent pas. » C'est ce journal de guerre que M. Henriot nous donne; il y est question des corvées de tous les jours, du pansage des chevaux, de l'astiquage des cuirs et des effets d'équipement, des revues de chaussures et de linges, de la chaleur et du froid, de la poussière, du gel et de la pluie qui pénètre les lourds manteaux. Toute la réalité est notée avec une rare acuité de vision; les petites phrases, souvent sans verbe, mais où le détail est accumulé, donnent au récit une intensité très grande de vie. L'extraordinaire est que cette existence, sans incident marqué, et dont chaque jour a amené ses ennuis et ses peines, ait pu se continuer si longtemps, et M. Henriot nous permettra bien d'exprimer notre admiration aux cavaliers pour leur endurance; l'extraordinaire aussi est que, sans aucun récit de bataille, sans considérations stratégiques ou tactiques, sans réflexions sur les causes de la lutte gigantesque ou sans injures à l'ennemi, M. Henriot ait écrit un livre de guerre non seulement très vivant, mais qui doit compter parmi les plus émouvants. C. Pf.

— Général Malleterre. *Les campagnes de 1915* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-12, 306 p. avec 28 cartes dont 2 hors-texte; prix : 4 fr.). — Ce livre inaugure toute une série qui comprendra chaque année de guerre. L'auteur a groupé les études qu'il avait publiées dans le *Temps*, la *Revue des Deux Mondes* et la *Nouvelle Revue*. Il considère les faits dans l'ordre diplomatique comme dans l'ordre militaire et décrit les événements qui se sont passés sur tous les fronts, y compris la guerre coloniale et maritime. Avec 1915, ces deux nouvelles « méthodes tactiques », la tranchée et le canon lourd, s'imposent à tous les belligérants. Malheureusement pour l'Entente, « le grand recul du front russe, l'infructueuse expédition des Dardanelles, l'écrasement de la Serbie, l'échec de la diplomatie alliée aux Balkans se succédèrent pendant que le front occidental demeurait stationnaire, malgré les attaques successives que tentaient les Français ». Dans ce résumé, comme dans ses autres ouvrages, le général Malleterre s'exprime toujours avec la fermeté et la précision qui restent ses qualités maîtresses. Ch. D.

— Paul Dubrulle. *Mon régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme.* Impressions de guerre d'un prêtre-

Digitized by Google

soldat. Préface d'Henry BORDEAUX (Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-12, 317 p.; prix : 3 fr. 50). — Un « enfant du Nord », après avoir « donné son cœur à Dieu », met non seulement sa vie au service de la patrie, mais encore, en faisant appel à sa culture et à toutes les ressources de son intelligence, exprime dans un langage, dont la concision n'en fait pas moins tressaillir les âmes, les diverses impressions qu'éprouvent au combat une section, une compagnie, un régiment. C'est un « kaléidoscope » sanglant, mais combien riche en leçons et combien générateur d'énergies patriotiques, qui passe devant les yeux. Qu'il s'agisse de « la barrière de poitrines qui arrêtèrent le flot déferlant des Boches » entre la croupe d'Haudiomont et la Meuse, de l'émouvante visite de Joffre, qui décore le drapeau du 8e, de la vie monotone dans le calme secteur de Paissy, qu'il soit question de l'encerclement de Combles, de la progression vers Sailly-Sallisel et de toutes les souffrances de ses camarades, sur ces champs de bataille de Picardie avides de sang humain à toutes les époques de l'Histoire, Paul Dubrulle décrit à merveille l'état moral du soldat, ses douleurs, ses angoisses et ses espérances. Ce chroniqueur de la servitude et de la grandeur d'un corps d'élite n'est pas vainement tombé, le 16 avril 1917, car son ouvrage posthume, qui révèle le sens des visions concrètes, reste un des modèles du genre. Ch. D.

— Marcel DUPONT. *En campagne. L'attente. Impressions d'un officier de légère, 1915-1917* (Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16, 345 p.; prix : 3 fr. 50). — Le nouveau volume du remarquable peintre militaire qu'est M. Dupont se rapporte surtout aux combats sous Verdun. Il ne raconte pas la sublime épopée; il en esquisse quelques épisodes perdus dans l'immensité de la bataille, mais avec quel art simple et pénétrant! Avec quelle finesse il analyse ses pensées et ses sensations au milieu du danger; comme il sait faire admirer le courage, le dévouement de ses hommes! Cavalier condamné à la vie immobile des tranchées, il est dans l'attente du moment où la guerre de mouvement redeviendra possible; mais il comprend, surtout après les dures batailles de l'Artois, que ce moment est encore fort éloigné. « Nous passerons », dit-il (ch. I, 24 septembre 1915) dans une phrase volontairement inachevée, mais dont le sens est clair, « quand notre matériel sera en état de lutter avec celui de l'ennemi. » L'Allemagne, qui voulait cette guerre, avait pris toutes ses mesures pour la faire courte et triomphante; son industrie était prête comme son armée. Pour la France et plus encore pour ses alliés, il fallut d'abord gagner du temps; une industrie ne s'improvise pas plus qu'une armée. Quant au dénouement espéré, y touchons-nous? Ch. B.

— Henry RUFFIN et André TUDESQ. *Notre camarade Tommy. Offensives anglaises de janvier à juin 1917.* Préface de M. Arthur BALFOUR (Paris, Hachette, 1917, in-16, 241 p. et 2 cartes; prix : 3 fr. 50; dans la collection « Mémoires et récits de guerre »). — M. Henry Ruf-

Digitized by Google

fin' est correspondant de guerre de « l'agence Havas », M. André Tudesq du « Journal »; ils ont suivi les opérations sur le front anglais dans le premier semestre de 1917. Dans les deux premiers mois de l'année, les communiqués portent en général ces mentions : « Rien à signaler. — Nuit calme sur le front. — Pas de changement. » Mais, en réalité, il se passe beaucoup de choses quand rien ne se passe; et nos correspondants nous disent quelles sont ces choses : raids d'avions sur les lignes ennemies, coups de main, capture de prisonniers, série de petites offensives précédées de minutieuses préparations. Mars fut « la saison des délivrances ». C'est l'époque du fameux repli Hindenburg. Les Tommies entrent à Grandcourt et à Miraumont; à leur suite, nos deux écrivains sont dans Péronne et sur le Mont-Saint-Quentin, dans Bapaume, dans Nesle, d'où les Allemands ont enlevé un grand nombre de jeunes filles et de femmes. Les ennemis ont écrit sur les murs « au revoir » et ils sont en effet revenus, à l'heure où nous écrivons ce compte-rendu; mais, sans doute, ils en seront de nouveau prochainement chassés. Avril, mai, juin 1917 furent « la saison des grandes offensives »: l'offensive de l'Artois qui donne aux Alliés la crête de Vimy et les mène à Liévin, presque aux portes de Lens, et, plus au sud, presque aux portes de Saint-Quentin; l'offensive des Flandres qui, par la conquête de Messines et Wytschaete, élargit le rayon autour d'Ypres. Ici, à la date du 8 juin 1917, s'arrête brusquement le récit. Nous avons lu avec émotion ces pages, tout ensemble précises comme un procès-verbal et vibrantes de l'impression fraîche, et nous nous associons à tous les éloges données à « notre camarade Tommy », le héros anglais, écossais, irlandais, canadien, australien, néo-zélandais, défendant sur la Somme et l'Yser la cause même de la liberté et de la civilisation. C. Pf.

— Lieutenant Marcel Étévé. *Lettres d'un combattant, août 1914-juillet 1916.* Préface de M. Paul Dupuy (Paris, Hachette, 1917, in-16, xx-249 p.; prix : 3 fr. 50; dans la collection « Mémoires et récits de guerre »). — Marcel Étévé était élève de l'École normale supérieure et passait son agrégation au moment où la guerre éclata. Jeune homme des plus distingués, nourri de la moelle des classiques, suivant avec passion le mouvement littéraire contemporain, musicien consommé et compositeur de talent — il avait écrit la musique de scène pour un acte représenté à la Comédie française — il partit pour faire son apprentissage militaire à Toulouse, car il n'avait pas encore fait son service. Le 1er janvier 1915, il fut nommé sous-lieutenant et, au mois d'avril, il se trouvait au front. Le 20 juillet 1916, il était tué à Estrées, lors de l'attaque de la Somme. Or, à Toulouse et pendant les quinze mois qu'il fit campagne, il écrivit presque tous les jours les lettres les plus touchantes à la mère qui l'avait élevé avec tant de sollicitude et dont il était l'orgueil; il adressa aussi d'aimables billets à des camarades d'école et à diverses personnes. On a eu mille fois raison de réunir ces lettres familières, écrites sans aucune prétention, sou-

Digitized by Google

vent dans les tranchées, alors que la canonnade faisait rage; elles attestent un grand talent littéraire et nous dévoilent une très belle âme. A sa mère, il ouvre tous les sentiments de son cœur et il trouve, pour la rassurer, des mots d'une charmante câlinerie; avec ses amis, il plaisante de la façon la plus agréable, mais il laisse deviner sous le badinage les pensées sérieuses qui se présentent à son esprit et la conscience avec laquelle il remplit tous ses devoirs de soldat et d'officier. Ces lettres exquises, dont l'auteur ne pouvait se douter qu'un jour elles seraient publiées, sont le plus précieux des documents. Elles nous renseignent sur les goûts littéraires et artistiques et sur les sentiments de la génération qui se levait en 1914. Étévé lit beaucoup au fond de sa cagna et il porte sur les livres qui lui tombent sous la main des jugements tout spontanés, un peu à l'emporte-pièce. Entouré des plus grands périls, sans cesse en danger de mort, bien décidé au sacrifice, s'il est nécessaire, il demeure fidèle aux convictions de sa vie, à l'esprit laïque. Comme l'écrit dans sa belle préface M. Paul Dupuy, qui l'a beaucoup connu, « il s'est trouvé très naturellement, et sans le secours d'aucune foi religieuse, égal aux devoirs les plus redoutables ». Mais surtout la lecture de cette correspondance donnera aux historiens la sensation toute fraîche, l'impression immédiate de cette lutte gigantesque, de l'effort continu qu'elle exige des hommes et des officiers, de la manière dont ils s'instruisent et s'entraînent quand ils sont au « repos », des misères dont ils souffrent dans les tranchées, de la constance stoïque avec laquelle ils supportent les bombardements les plus violents, de l'élan avec lequel ils montent à l'assaut, du courage avec lequel ils meurent. Certainement ces historiens ne sauront trouver des termes assez forts pour exprimer leur admiration et leur reconnaissance pour ces jeunes gens d'élite qui ont été fauchés au moment même où ils entraient dans la vie et qui se sont dévoués, pour qu'après eux l'humanité ne connût plus pareilles horreurs. C. Pf.

— René Mercier. *Nancy bombardée.* Préface de G. Simon; avant-propos de H. Terquem (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-12, xxiii-246 p.; prix : 4 fr. 50). — M. René Mercier nous a dit naguère comment, en septembre 1914, Nancy fut sauvée (voir *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 135). Il nous raconte, dans le nouveau volume, les nombreux bombardements — par avions ou par pièce à longue portée — qu'essuya la ville depuis le jour de l'an 1916, où, pour la première fois, elle fut atteinte par un canon monstre, jusqu'au début de 1918. Il indique le nombre des victimes que fit chacun des attentats des Teutons; il fait allusion aux dégâts matériels causés à la cité, mais il n'a pu tout dire encore. L'historien futur de Nancy prononcera les noms de ceux qui périrent; il soulignera sur un plan de la ville les maisons détruites ou endommagées, montrant les points de chute des obus ou des bombes. Mais ce que cet historien trouvera dans le volume de M. Mercier et ce que peut-être il aurait eu peine à se représenter, c'est

Digitized by Google

l'image même de la cité sous la mitraille, c'est l'attitude de ses habitants, les propos qu'ils tinrent, les imprudences qu'ils commirent en se montrant dans la rue au moment du danger, l'existence qu'ils s'arrangèrent dans les caves, les raisonnements qu'ils firent sur la portée et l'usure du canon, les légendes qui se formèrent. M. Mercier nous donne une impression très nette de toutes ces choses; il écrit ses souvenirs sans la moindre déclamation, avec une bonne humeur charmante, en gardant le sourire : *Keep smiling*, telle est l'épigraphe de son livre. Pourtant cet homme, qui parle avec une pointe d'ironie des obus et bombes qui éclatent, a fait souvent composer et tirer le journal qu'il dirige dans le fracas des explosions, et, si son récit s'était prolongé jusqu'au mois de février 1918, il aurait dû nous dire que la maison de l'*Est républicain* fut à moitié détruite et que la feuille parut quand même le lendemain à l'heure ordinaire. Le maire de la ville, M. G. Simon, qu'on a toujours vu au danger, rend hommage dans la préface à l'excellente tenue des Nancéiens; le maire de Dunkerque, M. H. Terquem, d'origine lorraine, esquisse un parallèle de Nancy et de Dunkerque; celle-ci comme celle-là a connu les bombardements aériens et, dès le 25 août 1915, elle a été atteinte par les projectiles d'un canon placé à trente-six kilomètres de distance; mais Dunkerque est en plus bombardée par mer : *per cœlum, per mare, per terram.*

Paris a eu le 23 mars 1918 son premier bombardement par un canon monstre, à 120 kilomètres, après avoir déjà eu à plusieurs reprises la visite des avions. Que les Parisiens lisent le livre de M. Mercier; ils en tireront plus d'une leçon utile; ils y trouveront aussi du réconfort et un exemple à imiter. C. Pf.

— Charles Le Goffic. *Steenstraete. Un deuxième chapitre de l'histoire des fusiliers marins, 10 novembre 1914-20 janvier 1915* (Paris, Plon, 1917, in-16, 309 p. avec 2 cartes et 14 gravures; prix : 3 fr. 50). — On sait l'étourdissant succès du premier chapitre, *Dixmude*, dont nous avons rendu compte (*Rev. histor.*, t. CXIX, p. 193). Si Dixmude, dans l'enfer des Flandres, fut « le cercle de feu », Steenstraete fut « le cercle de boue ». Et l'on sait assez que dans cette guerre le plus redoutable ennemi, pire que la mitraille, pire que le feu roulant de l'artillerie à calibre énorme, pire que l'Allemand même, a parfois été la boue (cf. le ch. VII, p. 133 à 160, *Dans le cloaque*), montant parfois, en certains endroits formant poche, jusqu'à la ceinture. Mais les « demoiselles aux pompons rouges », qui défiaient les shrapnells, défiaient aussi la glaise humide et glissante, la vase fétide et envahissante, la mortelle fange glacée dont certains ne purent pourtant se désengluer. Par la puissance de ce tableau, comme par la documentation abondante et précise, le deuxième tome de M. Ch. Le Goffic constitue une précieuse contribution à l'histoire de la bataille de l'Yser, telle qu'on pourra l'écrire beaucoup plus tard. Son inlassable activité nous annonce d'ailleurs un troisième chapitre,

Digitized by Google

Saint-Georges de Nieuport, suite et fin de l'histoire des fusiliers marins, l'invincible phalange. Au moment où un ennemi forcené frappe à nouveau sur la route de Calais, l'intérêt tragique de cette évocation glorieuse, s'accroît encore, s'il est possible.

Il y a moins de notes au bas des pages que dans le tome précédent; mais un appendice apporte quelques textes de première main. Les cartes sont excellentes. R. L.-G.

— Charles LE GOFFIC. *La guerre qui passe* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-8°, 383 p.; prix : 3 fr. 50). — Recueil de brefs articles (en tout cinquante-trois) qui ont paru dans des journaux ou dans des revues et qui méritaient de ne pas tomber dans l'oubli. Tous, sauf les deux ou trois premiers, se rapportent à la présente guerre; ils sont groupés en quatre sections : 1° paysages (dont la plume prestigieuse de l'auteur a marqué certains, comme ceux de l'Yser et de Saint-Gond, de traits inoubliables); 2° figures de soldats (Galliéni, le commandant Delage), de poètes (Charles de Pomairols) et de romanciers (Johannès Jœrgensen); 3° récits (souvenirs de Cronstadt, les espions de Champagne, la surprise de Villeseneux, etc.); 4° impressions (le folklore des tranchées et les légendes de l'arrière, le culte de Jeanne d'Arc, le blocus sous-marin, etc.). Nous retrouvons les fusiliers marins, chers au cœur de M. Le Goffic, et qu'il a su nous faire aimer autant qu'admirer; mais avec lui on s'élève sans effort au-dessus des faits particuliers, et ce n'est certes pas sans intention qu'au début de son livre comme à la fin il pose, sans appuyer, un des plus redoutables problèmes de l'après-guerre, celui de la repopulation. Ch. B.

— René BENJAMIN. *Les rapatriés* (Paris, Berger-Levrault, in-16 carré, 63 p.; prix : 1 fr. 50). — R. Benjamin est l'heureux auteur du *Gaspard* qui a eu un si vif succès. Il a été le témoin à Évian de l'arrivée de Français qui quittaient les pays occupés par l'ennemi pour se réfugier dans la France libre; ce sont ces Français qu'on appelle d'un mot impropre les « rapatriés ». Il nous décrit, avec un puissant relief, dans ces pages émouvantes, les misères que ces malheureux, prêtres, vieillards, femmes, enfants, ont souffertes sous le joug allemand, mais aussi leur joie de se sentir délivrer après de si cruelles souffrances. Pages à lire. C. PF.

— Benjamin VALLOTTON. *Les loups* (Paris, Payot et Cie, 1918, in-16; prix : 4 fr. 50). — Les loups, ce sont ceux qui persécutent l'Alsace depuis quarante-sept ans et tiennent la Pologne sous le joug, ceux qui, vêtus de gris, ont violé la neutralité de la Belgique, ravagé nos provinces du Nord, assassiné les arbres et rendu chauve le sol à Lassigny, à Ham, à Péronne. M. Vallotton leur crie à la face, avec une véritable éloquence, l'indignation qui jaillit de son cœur. De belles pages, un délicieux conte de Noël alsacien sur les cloches de Rixwiller. Ne cherchez pas ce nom dans un dictionnaire topographique; mais puissent revenir, semblables à celles de Rixwiller, toutes les cloches

Digitized by Google

d'Alsace dont les Prussiens se sont emparés; puissent-elles sonner à pleine volée la victoire française! C. Pf.

— Marie de Roux. *Le défaitisme et les manœuvres pro-allemandes, 1914-1917* (Paris, Nouvelle librairie nationale, 1918, in-16. 128 p.; prix : 1 fr. 80). — Précis très sobre des tentatives allemandes pour amener en France un mouvement pacifiste accentué. Les faits sont placés à leur date dans le cadre des événements diplomatiques et militaires. Mais il manque encore des documents pour mettre en pleine lumière ces manœuvres et le recul du temps pour exposer de la façon la plus impartiale les différentes affaires dont la justice a été ou est saisie en France. M. R.

— Édouard Driault. *Pas de paix durable sans la barrière du Rhin* (Paris, Floury, 1917, in-8°, 56 p. et 11 cartes; prix : 0 fr. 60). — Edmond Laskine. *La démocratie française et le Rhin* (Paris, Floury, 1917, in-8°, 128 p.; prix : 1 fr.). — L'histoire, la sécurité de la France, les libertés du monde exigent que par le prochain traité de paix la France s'étende jusqu'au Rhin ou du moins que l'influence française s'établisse sur la rive gauche du fleuve : telle est la thèse développée avec habileté et à l'aide de graphiques par M. Driault. Nous aurions souhaité qu'il eût indiqué plus nettement lequel des deux partis, annexion pure et simple ou zone d'influence, il adopte. Le lecteur reste indécis sur la pensée dernière de l'auteur. A la fin de l'étude, une bibliographie, dressée par M. Laskine, des ouvrages français sur la question rend service. — C'est depuis 1813 seulement que l'Allemagne aurait découvert, à la suite d'Arndt, que le Rhin était fleuve d'Allemagne et non frontière de l'Allemagne, — *der Rhein, Teutschlands Strom, aber nicht Teutschlands Grenze.* Cette thèse, que M. Laskine répète à deux reprises (p. 9 et 30), n'est pas entièrement juste : le mot d'Arndt n'aurait présenté aucun sens en 1789, alors qu'existaient les électorats de Cologne, de Mayence et de Trèves; en 1813, il devenait pour les Allemands un programme, et ils l'ont répété de 1815 à 1870 pour revendiquer l'Alsace. M. Laskine veut ensuite démontrer que toujours les socialistes français, Anacharsis Cloots, qui était du reste de Clèves, dès lors ville prussienne, les conventionnels, et, à une époque plus récente, P.-J. Proudhon, Louis Blanc, Armand Barbès, Auguste Blanqui, Edgar Quinet, ont été partisans de la réunion à la France de toute la rive gauche du Rhin. Peut-être ces hommes n'ont-ils pas tous droit à l'épithète « socialiste », du moins leurs idées sociales présentent-elles de grandes variantes. Les citations éparses que M. Laskine a tirées de leurs œuvres sont intéressantes et chaque passage s'explique par la date où il a été écrit; mais M. Laskine n'a-t-il pas lui-même fait de tous ces morceaux détachés un système cohérent? Et a-t-il le droit de donner ce système comme l'expression même de la doctrine socialiste française? C'est aux socialistes et non à nous de répondre à cette question, et nous avons bien l'idée qu'ils répondront par la négative.

Digitized by Google

M. Laskine a bien aussi cette idée, comme le prouvent les adjurations qu'il fait au parti, en l'invitant « à choisir entre Metternich et Danton, entre les kaiserlich de 1815 et les sans-culottes de 1793 ». Mais de ce volume un peu incohérent[1] on peut tirer quelques renseignements utiles. M. Laskine connait bien l'Allemagne; signalons ses pages sur la république neutre de Moresnet, sur le droit français resté en vigueur dans la Prusse rhénane jusqu'au 1er janvier 1900. Il a lu les nombreux ouvrages de nos démocrates ou socialistes français et le lecteur s'instruira en sa compagnie. C. PF.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Paul-Albert HELMER. *Les menaces allemandes contre la Hollande* (Paris, Les nouvelles de France, 1918, in-12, 46 p.). — En 1912, un ingénieur allemand, Groh, publia à Berlin une brochure intitulée : *Holland deutscher Bundesstaat. Eine mögliche technische Eroberung;* ce qui doit se traduire : « La Hollande État confédéré allemand. Une conquête possible par des moyens techniques. » La thèse soutenue est la suivante : « Le port de Rotterdam fait à celui de Hambourg une grande concurrence qui doit cesser; la Hollande s'est opposée de toutes ses forces à ce que l'empire allemand établisse des droits sur la navigation du Rhin; elle a renoncé en 1911 à fortifier Flessingue, ce qui aurait barré à l'Angleterre l'entrée de l'Escaut; donc sus à la Hollande, à moins qu'elle n'accepte de se mettre sous la domination de l'empire allemand! Les ingénieurs allemands pourront sans trop grande difficulté détourner de la Hollande le cours du Rhin en le dérivant vers l'Ems, de Wesel à Emden; à défaut d'une entreprise aussi colossale, on construirait de Wesel à Emden un simple canal qui servirait de débouché au commerce du fleuve; de toutes façons, la Hollande serait ruinée. » Que cette idée de canal se soit présentée à beaucoup d'esprits en Allemagne, particulièrement depuis 1895, date de l'ouverture du canal de Kiel, M. Helmer le montre par les citations les plus caractéristiques; il ne s'agit donc point là d'un projet chimérique né dans la cervelle d'un pangermaniste. Un entrefilet du *Journal des Débats* du 9 février 1918, expose qu'un Comité s'est réuni récemment à Brême pour examiner le projet d'un canal entre Rhin, Ems, Weser et Elbe, faisant suite au canal de Kiel. Il ne faut pas que la Hollande et les Alliés ignorent le danger. C. PF.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

— Hildebrando ACCIOLY. *A questão da Alsacia-Lorena e o proximo Congresso da paz* (Rio de Janeiro, Imprensa nacional, 1917, in-8°, 44 p.; extrait de la « Revista Americana »). — C'est, dit l'au-

1. Le volume est sans doute un recueil d'articles qui ont été réunis après coup; seuls les derniers chapitres de la page 63 à la page 121 se suivent bien.

Digitized by Google

teur, une des questions les plus graves que le prochain Congrès de la paix aura à examiner, car l'annexion de 1871 a constitué pendant plus de quarante ans une menace permanente pour la paix européenne. Les représentants des puissances devront donc se préoccuper avant tout de supprimer cette menace. Après avoir bien marqué l'attitude résolument pacifique de la France à la veille de la guerre, l'auteur réfute les arguments linguistiques, ethniques et historiques des annexionnistes allemands. Il donne ensuite un aperçu rapide de l'histoire du Rhin considéré comme frontière naturelle de la France au nord et à l'est. La réunion de l'Alsace à la France fut une « reconquête ». M. Accioly traduit *in extenso* la protestation des députés d'Alsace-Lorraine à l'Assemblée nationale de Bordeaux et celle d'Édouard Teutsch à la séance du Reichstag du 18 février 1874. Il conclut au retour pur et simple des deux provinces à la France ; un plébiscite, c'est bon pour un pays qu'on annexe, mais non pas pour un pays qu'on délivre.

Il est réconfortant d'entendre un Latin d'Amérique proclamer la nécessité, non pas seulement pour la France, mais pour le monde entier, de la restauration intégrale du droit. J. R.

— *L'inviolable serment, 1er mars 1871-1er mars 1918* (publié par le Comité « L'effort de la France et de ses Alliés », in-8°, 48 p.). — On trouvera dans cette très jolie plaquette, embellie encore par un beau dessin de Henri Roger, les discours qui ont été prononcés à la Sorbonne et au théâtre de Bordeaux le 1er mars 1918 (cf. *Rev. histor.*, t. CXXVII, p. 411). L'inviolable serment, c'est celui que les députés de l'Alsace et de la Lorraine ont juré, au nom de ces deux pays, le 1er mars 1871 : « Vos frères d'Alsace et de Lorraine conserveront à la France absente de leurs foyers une affection filiale jusqu'au jour où elle viendra y reprendre sa place. » Ce serment a été fidèlement tenu, comme l'ont attesté, à quarante-sept années de distance, les orateurs des deux cérémonies du 1er mars 1918, comme l'attesteront les représentants que l'Alsace-Lorraine libérée enverra aux Chambres françaises. C. Pf.

— *L'album Zislin. Dessins de guerre* (Paris, Berger-Levrault, 3e fascicule, planches 33 à 48 ; prix : 3 fr. 50). — Nous avons déjà signalé les deux premiers fascicules (*Rev. histor.*, t. CXXV, p. 389, et t. CXXVI, p. 373). On retrouvera ici la même verve ; Guillaume II et le kronprinz, Allemands civils ou militaires y sont caricaturés avec esprit. Nous assistons au déménagement des immigrés obligés de quitter l'Alsace ; les malles de Monsieur, celles de Madame surtout sont bondées ; légende : « Il est fâcheux, sans doute, d'être obligé de quitter ce beau pays ; mais, tout de même, nous en emporterons plus que nous y aurons apporté. » C. Pf.

— Dietrich Schäfer. *Das Reichsland* (Berlin, G. Grobe, 1917, in-12, 120 p. ; dans la collection « Schriften zur Zeit und Geschichte »). — Ce livre est un curieux document non sur l'Alsace-Lorraine, mais

Digitized by Google

sur l'esprit des pangermanistes, dont l'auteur, professeur à l'Université de Berlin, est un des plus fougueux représentants. M. Schäfer décrit rapidement le pays, fait des écrivains alsaciens du moyen âge, Otfrid, Gotfrid, Ellenhard, Twinger von Königshofen, des pangermanistes avant la lettre, dénonce l'ambition de la France, qui annexe d'abord un tiers de l'Alsace en 1648, un autre tiers en 1680, le troisième lors de la Révolution. La science du professeur n'est pas toujours sûre. Il persiste à croire qu'Erwin, qui a sculpté l'admirable façade de la cathédrale de Strasbourg, était de Steinbach, au pays de Bade; il n'a pas lu le texte du traité de Munster, puisqu'il affirme que dans la cession à la France ne sont pas compris les quarante villages autour de Haguenau, alors qu'ils sont spécialement abandonnés par l'article 75 du traité (*omnesque pagos et alia quaecumque jura quae a dicta praefectura dependent*), puisqu'il soutient que Wissembourg n'est pas nommé dans l'acte et a été remplacé par Landau, transformation singulière de la phrase exacte : « Dans la Décapole, Landau prit la place de *Mulhouse*. » Il prétend encore que Thionville a été livrée à la France par les Chambres de réunion, alors que cette ville a été cédée par le traité des Pyrénées de 1659 (§ 58). En soutenant plus loin que Ribeauvillé, Riquewihr, Bischwiller ne sont devenus français que lors de la Révolution, au même titre que le comté de Nassau-Sarrewerden ou la principauté de Salm, il prouve qu'il n'entend rien à l'histoire de la réunion de l'Alsace à la France. Mais passons sur la partie historique; la seconde partie, intitulée : « Sous la domination allemande », est de beaucoup la plus intéressante et elle nous a réjoui. Après avoir proclamé que l'Alsace était un pays foncièrement allemand — *urdeutsch* — le docteur Schäfer reconnaît que les tentatives faites de 1871 à 1914 pour l'assimiler à l'Allemagne n'ont point eu de résultat satisfaisant. Le discours de Teutsch du 18 février 1874, dont il attribue la rédaction à Gambetta et la traduction à Sonnemann, l'élection unanime de députés protestataires en 1887 et même, après le vote de la constitution de 1911 et l'échec aux élections du parti nationaliste par suite de l'alliance des socialistes et des pangermanistes, l'attitude des deux Chambres alsaciennes lors de l'affaire de Saverne, le refus de tous les députés alsaciens au Reichstag de voter le 30 juin 1913 la contribution extraordinaire de guerre sont pour lui des symptômes des vrais sentiments des Alsaciens. Les Allemands citent volontiers quelques Alsaciens ralliés, Pétri, Hackenschmidt, Schneegans, Eckbrecht comte de Dürckheim, Lienhard; mais ces gens ne représentent pas, dit Schäfer, la pensée foncière du pays. De l'échec du germanisme, le professeur de Berlin recherche les causes; il en accuse successivement les notables Alsaciens, surtout les industriels, le clergé catholique, les bonnes sœurs qui tiennent les pensionnats, les gouverneurs d'Alsace sans exception — Manteuffel surtout — la constitution du 26 mai 1911, le docteur Bucher, l'abbé Wetterlé, tous ceux qui, selon lui, sont de tristes échantillons de la « double culture » allemande

Digitized by Google

et française. Il indique en conclusion les remèdes : l'Alsace comme la Pologne doit être asservie à l'Allemagne; on lui doit refuser tous les droits d'un État allemand indépendant. Je souhaite de tout cœur que ce livre de propagande soit lu par les Alsaciens et les Lorrains annexés; ils sauront clairement ce qui les attend dans le cas où triompherait l'Allemagne; ils souhaiteront avec d'autant plus d'ardeur la victoire de la France — de la France libératrice. C. Pf.

— Lujo Brentano. *Elsässer Erinnerungen* (Berlin, Erich Reiss, 1917, in-8°, 157 p.). — Lujo Brentano, neveu du poète Clément Brentano, arriva à Strasbourg au printemps de 1882 comme professeur, à la Faculté de droit, de la chaire d'économie politique, dans laquelle il succéda à Schmoller, et il y demeura six années, jusqu'à la fin de 1887. Il nous raconte dans ce volume ses souvenirs d'Alsace; on y trouvera quelques pages assez amusantes, par exemple celles sur les dîners du gouverneur Manteuffel, sur une visite au couvent des trappistes d'Oelenberg, sur les débuts d'Althoff, qui devait devenir plus tard le dictateur tout-puissant des universités prussiennes et même allemandes. Mais, ce qui nous intéresse surtout, ce sont les sentiments de ces professeurs allemands à l'égard de la population alsacienne. Oh! il ne les dissimule pas. Le gouvernement allemand commit, selon lui, une très grande faute en n'annexant pas l'Alsace à la Prusse : si l'Alsace est devenue française, c'est qu'elle était, depuis la Révolution, incorporée à un grand État où les qualités de ses habitants se sont épanouies dans l'armée, dans l'administration, dans tous les hauts emplois; si le pays était devenu prussien en 1871, les Alsaciens se seraient mis en foule à son service et seraient devenus bien vite des Allemands! M. Brentano ne se demande pas si entre la France et la Prusse il n'y a pas quelques légères différences, si l'Alsacien se serait accommodé de l'esprit bureaucratique et autoritaire de la Prusse, de la morgue de ses hobereaux, alors qu'il fut gagné par l'esprit démocratique, la politesse exquise et le charme de la France. Brentano naturellement est mécontent, comme Schäfer, de la conduite des autorités allemandes en Alsace; il les accuse de mollesse; il dit pis que pendre du maire allemand Stempel et même de l'ancien questeur de l'Université Schricker et tout naturellement de Manteuffel. Lors de son séjour en Alsace, il se montra très cassant dans la direction du *Deutscher Kunstverein*, qui s'opposa à la *Société des amis des arts;* c'est lui qui provoqua le livre du jeune Heinrich Herkner, fils d'un fabricant de Bohême, contre les industriels de Mulhouse, et l'apparition de ce volume fut en 1886 un beau scandale; notre ami Xavier Mossmann y répondit de main de maître. Enfin, quand, en 1887, l'Alsace eut nommé au Reichstag quinze députés protestataires, leur donnant mission de voter contre le septennat, il ressentit avec indignation ce qu'il appelle un soufflet à l'idée allemande (*dem Deutschtum*), et c'est alors qu'il écrivit contre le gouvernement d'Alsace-Lorraine des articles tels qu'on l'invita à quitter Strasbourg et à accepter un « avan-

Digitized by Google

cement » pour Vienne. Il devait revenir à Strasbourg en passant au mois de janvier 1916 et il en profite pour nous dire ce qu'il pense de la question d'Alsace-Lorraine telle qu'elle se présente à l'heure actuelle. Par un raisonnement des plus singuliers, il justifie l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. L'homme politique doit rechercher, dit Bentham, le bonheur du plus grand nombre; l'Allemagne, en 1871, comptait 39,509,054 habitants; l'annexion de l'Alsace, qui n'en avait que 1,549,738, assurait la sécurité de ces Allemands; donc il était juste et conforme aux principes démocratiques que ce million et demi d'Alsaciens fût sacrifié[1]. Ce raisonnement eût permis à l'Allemagne de s'emparer de la France entière, dont la population était inférieure à la sienne. L'Alsace devenue allemande doit naturellement, dit Brentano, demeurer allemande. Pourtant le professeur, qui a vieilli, n'ose plus réclamer, comme dans son âge mûr, son annexion à la Prusse, même au cas où cette Prusse recevrait une loi électorale moins archaïque que celle qu'elle possède actuellement. Il ne faut pas que les soldats alsaciens et lorrains qui se sont battus pour l'Allemagne dans cette guerre ne puissent pas se considérer comme libres. On fera, en conséquence, de l'Alsace-Lorraine un État allemand, *ein Bundesstaat*, et on donnera comme roi à cet État un prince de Wittelsbach — M. Brentano est Bavarois — mais pourquoi pas un prince de Wurtemberg? L'Alsace régie par un *Schwob* serait une chose bien drôle; puis, conclut notre auteur, poursuivi par son idée fixe, on appellera beaucoup d'Alsaciens au service de la Prusse, pour donner un nouveau champ à leur activité; aussi bien ni le chancelier Distelmeyer (au XVIe siècle) ni le feld-maréchal Derfflinger (au XVIIe), au service des Hohenzollern, n'ont été des Brandebourgeois, et l'Alsace deviendrait ainsi une heureuse province allemande. Pour ma part, je me permets d'en douter. Les Alsaciens ont mauvais caractère. C. PF.

— FLORENT-MATTER. *L'Alsace-Lorraine pendant la guerre. Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, gr. in-8°, X-239 p.; prix : 5 fr.). — Le directeur de l'*Alsacien-Lorrain de Paris*, M. Florent-Matter, a réuni dans ce volume tout ce que nous connaissons et tout ce qu'il nous est permis de dire sur l'histoire de l'Alsace-Lorraine pendant cette guerre. Un premier livre montre l'entrée des troupes françaises en Alsace et en Lorraine au mois d'août 1914, l'accueil enthousiaste qui leur fut fait, les drapeaux tricolores sortis de la cachette où ils attendaient depuis quarante-trois ans, mais aussi les représailles exercées par les Allemands quand nos soldats furent contraints de se retirer, la manière atroce dont ils brûlèrent le hameau de Bourtzwiller, près de Mulhouse. C'est une suite de récits authentiques faits par les soldats français qui

1. Nous tenons à citer textuellement : « Gerade nach dem demokratischen Grundsatz des grössten Glücks der grössten Zahl war die Annexion gerechtfertigt. »

Digitized by Google

entrèrent les premiers dans le pays annexé, par les Alsaciens-Lorrains qui les reçurent, par des Allemands, témoins indignés. Non, il n'est pas vrai que des Alsaciens ont tiré sur les « pantalons rouges »; les actes d'hostilité ont eu pour auteurs des immigrés de la rive droite du Rhin et qu'on eut le tort de ne pas arrêter. Le second livre est intitulé : « Les Alsaciens-Lorrains sous les armes pendant cette guerre. » M. Matter rappelle que dans l'armée française le nombre des officiers d'origine alsacienne ou lorraine était, en 1914, de plus de 1,200, alors qu'il y avait à peine une douzaine d'officiers alsaciens-lorrains dans l'armée allemande; puis, depuis le début des hostilités, combien de jeunes gens d'Alsace et de Lorraine ont déserté l'armée allemande pour prendre du service dans les rangs français : en l'année 1914, 10,002 Alsaciens-Lorrains se sont engagés dans la Légion étrangère, en 1915, 1,328; en 1916, 1,862; et combien d'autres font partie des autres régiments! Plus de 30,000 se battent avec les Français et un jour nous connaîtrons leurs exploits. Florent-Matter signale au moins ceux d'un jeune industriel de Massevaux, Charles Braun, mort pour la France, après avoir abandonné dans les circonstances les plus tragiques les lignes allemandes. Il nous dit, d'un autre côté, comment les Alsaciens-Lorrains sont traités dans l'armée allemande : toujours suspectés, toujours exposés aux endroits les plus durs, punis avec la dernière des rigueurs. Un troisième livre nous rapporte les souffrances de la population civile d'Alsace-Lorraine pendant cette guerre : les restrictions qui y sont plus sévères que dans le reste de l'Allemagne, les condamnations prononcées, les déportations des habitants au delà du Rhin, les perquisitions domiciliaires, la correspondance soigneusement surveillée; c'est « l'Alsace-Lorraine sous le joug allemand ». Des annexes sont comme la justification de ce qui a été dit dans le volume; c'est une liste, d'après les journaux allemands, des Alsaciens-Lorrains condamnés par les conseils de guerre et tribunaux allemands pour crimes de haute trahison, d'aide à la désertion ou pour délit de « sentiments hostiles à l'Allemagne »; c'est là un délit nouveau inventé par le code allemand; on est condamné pour ses opinions! Cette liste, si longue qu'elle soit, n'est pas complète, car, depuis la fin de 1915, interdiction est faite aux journaux de publier les sentences des conseils de guerre. Plus complète est la liste des déserteurs; imprimée en petits caractères, elle remplit les pages 143-164. Suivent des listes de 5,328 Alsaciens-Lorrains qui, domiciliés hors d'Allemagne et n'ayant pas répondu à l'ordre de mobilisation, ont été déchus de la nationalité allemande et de 327 Alsaciens-Lorrains qui, ayant reçu, le 1er février 1916, l'ordre de rentrer en Alsace et n'y ayant pas obtempéré, ont été de même « dénationalisés ». Ces deux dernières listes sont empruntées au *Reichsanzeiger*, moniteur officiel de l'empire allemand. L'on peut se figurer aisément le drame qui s'est passé dans le cœur de chacun de ces Alsaciens ainsi numérotés; ce sont dans le livre de simples noms, mais ils ont leur éloquence. M. Florent-Matter nous annonce un autre livre : « Les Alsaciens-Lorrains au service de la France. »

Digitized by Google

Ce livre sera fait d'après des documents français. Mais il ne pourra être publié qu'après notre victoire, quand les parents seront à l'abri de représailles. Puisse-t-il paraître prochainement! C. Pf.

— La librairie Fischbacher a entrepris une nouvelle collection qui porte le titre : *Voix d'Alsace et de Lorraine* (in-8°). Elle s'ouvre par une brochure de V.-H. Friedel : *La question d'Alsace-Lorraine. La propagande allemande depuis la guerre et les faits* (1917, 116 p.). M. Friedel montre comment, par la presse à sa solde, par des brochures d'indigènes ralliés, ainsi celle de Lienhard et Cie, par des invitations de visiter le *Reichsland* adressées à des journalistes neutres, par les déclarations que firent le 5 juin 1917, sur un thème imposé, les présidents des deux Chambres du Langtag, les docteurs Hoeffel et Ricklin, l'Allemagne a essayé de persuader au monde et de se persuader à elle-même que l'Alsace-Lorraine est foncièrement allemande et qu'elle n'a qu'un désir : rester unie pour toujours à l'Allemagne. A ces assertions mensongères, il oppose les faits : les déclarations des députés alsaciens-lorrains à Bordeaux en 1871, la protestation de Teutsch au Reichstag le 18 février 1874, les engagés volontaires servant pendant cette guerre dans l'armée française, les condamnations prononcées par les conseils de guerre contre les Alsaciens-Lorrains pour « sentiments hostiles à l'Allemagne ». — La collection continue par quelques pages éloquentes de Rod. Reuss : *La question de l'Alsace-Lorraine* (1918, 39 p.). En 1871, Rod. Reuss, professeur au Gymnase de Strasbourg, écrivit en allemand, pour être compris des vainqueurs, une petite brochure : *Protestation alsacienne, lettre ouverte à M. le professeur Henri de Treitschke*, qui fut imprimée à Genève dès que le manuscrit put franchir en contrebande la frontière. Il y répondait — et de belle encre — au professeur allemand dont le lyrisme s'était épanché sur les beautés des sites vosgiens, sur la splendeur de la cathédrale, sur les traditions germaniques des territoires reconquis et qui montrait en même temps tout son mépris aux Alsaciens assez stupides pour ne pas apprécier leur bonheur d'être rendus à la grande Allemagne : « Nous savons mieux que ces malheureux », osait-il dire, « quel régime est pour eux le meilleur. » Aujourd'hui, à quarante-sept années de distance, M. Reuss prouve que les Alsaciens-Lorrains sont demeurés fidèles à la parole donnée en 1871 par leurs députés à Bordeaux : les nouvelles générations partagent les sentiments des anciennes; l'Alsace-Lorraine s'est donnée à la France et ne s'est pas reprise. Et qui pourra lire sans émotion ces lignes vibrantes d'un Alsacien dont les trois fils sont morts dans les rangs français pour la libération de leur petite patrie? En tête du fascicule, on a imprimé le discours prononcé à la Chambre des députés, à l'ouverture de la session, le 8 janvier 1918, par un autre Alsacien, M. Jules Siegfried, qui a parlé de l'Alsace en termes excellents. — Signalons aussi la brochure de Benjamin Vallotton : *L'effort alsacien-lorrain* (Bloud et Gay, 1917, in-8°, 29 p.). C'est la reproduction d'une belle conférence faite à la Sorbonne et qui a profondément ému l'auditoire

Digitized by Google

pressé dans le grand amphithéâtre; témoignage d'un Suisse qui a vécu en Alsace après l'annexion à l'Allemagne, qui s'est épris du beau pays, a pénétré l'âme de ses habitants. Il nous est le garant que

> On changera plutôt le cœur de place
> Que de changer la vieille Alsace.

Enfin, voici une autre conférence, celle-là faite à New-York, à l'Aeolian Hall, le 14 mars 1917, par un citoyen américain, WHITNEY-WARREN (*La question d'Alsace-Lorraine*, in-8°, 31 p.). M. Whitney-Warren, lui aussi, et avec une grande énergie, rend hommage à la fidélité des Alsaciens-Lorrains et démontre que la guerre ne peut se terminer que par leur retour pur et simple à la France. Quand il faisait cette conférence, les États-Unis étaient sans doute profondément remués par la guerre européenne, mais ils n'étaient pas belligérants. Trois semaines après, le président Wilson lisait au Congrès son manifeste et l'Amérique venait lutter à nos côtés; de ce fait, la conclusion de M. Whitney-Warren prend comme une force nouvelle : « Tout attire invinciblement l'Alsace-Lorraine vers la France démocratique, vers la France mère. Revenue au sein de la patrie protectrice, elle retrouvera enfin la vie normale à laquelle elle aspire depuis si longtemps. Telle est la solution unique, la seule qui donne satisfaction à la logique, à la justice, et qui dans l'avenir garantira la paix du monde. »

C. PF.

— Dans les *Annales de l'Alsace*, publiées par l'Union amicale d'Alsace-Lorraine, viennent de paraître les *Souvenirs d'un écolier alsacien de 1860 à 1866* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1917, in-8°, 24 p.; prix : 0 fr. 75). Cet écolier devint plus tard le pasteur Charles WAGNER dont la mort récente (12 mai 1918) a causé une émotion si profonde. Il nous conduit à Vibersviller, dans l'ancien département de la Meurthe, et à Tieffenbach, entre la Petite-Pierre et Bouxwiller. Nous suivons le jeune enfant à l'école, assistons aux leçons de géographie et d'histoire, de français et d'allemand. L'enseignement est médiocre; le sens des mots français n'est pas expliqué; l'histoire se borne à la nomenclature des rois de France dont le portrait se trouvait en un médaillon dans le « livre ». Mais heureusement les « anciens », dans le *schopf*, parlent au jeune gamin de la Révolution, des guerres de Napoléon; les hommes appartenant à une génération plus récente l'entretiennent de 1848, des arbres de la liberté qu'on avait plantés. Il faut lire cette causerie de M. Wagner, qui, avec une charmante simplicité et une grande sincérité, a ajouté un chapitre à son beau livre : *Jeunesse*. Elle nous fait mieux connaître et aimer encore davantage, si possible, notre Alsace. C. PF.

— Jules FROELICH. *L'esprit alsacien* (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-12, 63 p.; prix : 2 fr.). — La librairie Berger-Levrault entreprend la publication d'une « petite bibliothèque alsacienne » qu'elle imprime sur beau papier et avec de fort jolis caractères et elle ne pouvait mieux l'ouvrir que par la présente brochure. M. Jules Froelich, reproduisant

Digitized by Google

une causerie qu'il a faite à la Société Erckmann-Chatrian le 30 septembre 1916, dans Nancy si cruellement éprouvée par la guerre, rappelle les souvenirs de Sébastien Brant, de Jean Fischart, de Thomas Vogler, dit Aucuparius; il évoque Charles-Daniel Arnold, le joyeux auteur du *Pfingstmontag*, Charles Gérard, dont l'*Ancienne Alsace à table* est si savoureuse, et aussi Gustave Stoskopf, qui depuis... Il cite les dessins si mordants et si vrais de Hansi et de Zislin et maints traits malicieux par lesquels les Alsaciens savent bafouer les Allemands et se venger de l'oppression qu'ils subissent. Mais vous voudrez vous-même chercher dans le volume ces anecdotes fort amusantes. M. Froelich parle avec beaucoup d'esprit de l'esprit alsacien dont il est un représentant et qu'il a défini à l'aide de ces trois épithètes : frondeur, agressif et narquois. Vous constaterez, en le lisant, combien ces épithètes sont justes. C. Pf.

Histoire du Danemark.

— H.-P. Hansen et J.-C. Möller. *La question du Slesvig*. Traduction et introduction par Jacques de Coussange (Paris, Chapelot, 1918, in-8°, 98 p.; prix : 1 fr. 25). — M. Jacques de Coussange, qui connaît fort bien les problèmes relatifs aux États scandinaves, qui, quelque temps avant la guerre, publiait un excellent livre sur *le Nationalisme* dans les trois royaumes, vient de traduire deux études sur le Slesvig dues à des écrivains danois et comptant parmi les meilleures qui aient été écrites pendant la guerre actuelle. La première, de M. H.-A. Hansen, est une histoire résumée du Slesvig depuis les lointaines origines jusqu'au moment où le traité de Prague, le 24 août 1866, céda le pays en même temps que le Holstein à la Prusse, en assurant toutefois « aux Slesvigois septentrionaux le droit d'être de nouveau réunis au Danemark s'ils en exprimaient le désir par un vote librement émis ». On sait que la Prusse ne tint aucun compte de ce paragraphe 5 du traité et que le 11 octobre 1878, dans un accord avec l'Autriche, elle se déclara déliée de sa promesse. — La seconde étude, de M. J.-C. Möller, dépeint la résistance du Slesvig à l'œuvre de germanisation entreprise par les Prussiens de 1864 à 1914; elle montre « les liens indestructibles » entre le Slesvig du Nord et le Danemark. Dans son introduction, M. Jacques de Coussange présente ces deux travaux et, poursuivant la seconde étude, il expose la situation du Slesvig depuis le 1er août 1914 et aussi les sentiments des Danois à l'égard des frères qui leur furent arrachés en 1864. « La reprise du Slesvig danois est une dette de justice historique », conclut-il avec raison. Une bibliographie de la question, placée à la fin du volume, rendra service aux historiens. C. Pf.

— Paul Verrier. *Le Slesvig* (Paris, Félix Alcan, 1917, in-8°, 79 p.; prix : 1 p. 10 c.). — Conférence faite en 1913 à l'École des hautes études sociales et non retouchée depuis la guerre. L'auteur, qui connaît bien l'Allemagne et le Danemark, les pays et les langues, histo-

Digitized by Google

rien et linguiste, a exposé la question du Slesvig en érudit, mais non pas avec un cœur indifférent. Comment en effet pourrait-on conter sans frémir (à moins d'être allemand, *echt Deutsch*) la violation de la parole donnée par la Prusse au traité de Prague et, depuis lors, les persécutions contre l'âme danoise du Slesvig? L'instituteur à l'école, le pasteur en son temple, l'officier à la caserne, l'agent de police et l'espion partout sont les ouvriers attelés sans relâche à cette vilaine œuvre; jusqu'ici l'entreprise est demeurée stérile, mais elle continuera tant qu'il y aura une Prusse et que l'injustice commise en 1864 ne sera pas réparée. Ch. B.

Histoire des États-Unis.

— Julia Post Mitchell. *Saint-Jean de Crèvecœur* (New York, Columbia University, et Londres, Humphrey Milford, 1916, in-8°, xvi-362 p.; « Studies in english and comparative literature »). — Biographie très consciencieuse d'un homme qui fut à la fin de l'Ancien régime un des intermédiaires les plus actifs entre la France et les États-Unis et dont les *Lettres d'un cultivateur américain* contribuèrent à faire connaître en Europe le pays, ses ressources naturelles et ses habitants. L'auteur a trouvé dans les archives de France et d'Amérique d'assez nombreux documents inédits qui complètent sur plusieurs points la biographie publiée en 1883 par Robert de Crèvecœur. Elle a pu ainsi mettre en lumière le rôle de Crèvecœur comme consul à New York et la part qu'il eut alors dans l'établissement d'un service de navigation régulier entre New York et Lorient. Il ne lui a pas été possible, cependant, d'élucider d'une manière satisfaisante le problème qui se pose à propos de l'arrivée de Crèvecœur en Amérique. Y est-il venu comme officier dans l'armée française du Canada, ou, au contraire, comme négociant à Philadelphie? La solution de ce problème dépend, paraît-il, d'un document qui existe, mais qui est inaccessible. On se demande avec étonnement quel intérêt peuvent bien avoir les possesseurs de documents semblables à en empêcher la publication. D. P.

— Arthur Meier Schlesinger. *The colonial merchants and the American Revolution, 1763-1776* (New York, Longmans, 1918, in-8°, 647 p.; « Columbia University studies in history, economics and public law », t. LXXVIII.). — « Je ne sais pas », a dit John Adams, « pourquoi nous rougirions d'avouer que la mélasse a été un ingrédient essentiel dans l'indépendance américaine. » Le gros volume de M. Schlesinger est un savant commentaire de cette déclaration. M. Schlesinger montre comment, à la suite des mesures prises par le Parlement anglais en 1764 et 1765, les commerçants des provinces du Nord se trouvèrent menacés de la banqueroute — principalement parce que la contrebande, dans laquelle figurait au premier rang la mélasse des Antilles, allait être interdite — et comment ils se mirent à la tête du mouvement de protestation. Dans le Sud, la situation était

Digitized by Google

différente. L'élément commercial était surtout constitué par des « facteurs » qui n'étaient pas des autochtones, mais des représentants des maisons anglaises; cette classe ne fit donc pas d'opposition au gouvernement britannique. Par contre, les planteurs de riz et de tabac, auxquels ces facteurs faisaient de grosses avances et qui avaient souvent beaucoup de peine à se libérer (témoin George Washington lui-même), avaient les meilleures raisons d'être mécontents de la domination économique de l'Angleterre. Planteurs du Sud et commerçants du Nord s'entendirent donc à merveille, quoique leurs motifs fussent différents.

Les négociants de Boston et de New York, cependant, ne songeaient nullement à renoncer au marché anglais et, lors de la première campagne de non-importation, ces paisibles citoyens ne tardèrent pas à être effrayés des actes de violence auxquels se livrait la populace « radicale » sous couleur de punir les traîtres. Dès qu'ils le purent, c'est-à-dire dès qu'ils eurent obtenu la plus grande partie de ce qu'ils demandaient, ils firent machine arrière et usèrent de toute leur influence dans les comités auxquels ils appartenaient pour hâter la pacification. Ils y réussirent si bien qu'en 1770 les radicaux purent croire, à leur grand désespoir, que le mouvement avait définitivement échoué. Pendant trois ans les marchandises anglaises rentrèrent en Amérique comme avant la crise.

Malheureusement pour lui, le gouvernement anglais reconstitua l'alliance du commerce et des radicaux en autorisant la Compagnie des Indes à vendre directement son thé dans les colonies américaines, ce qui amena l'affaire de Boston. M. Schlesinger a minutieusement étudié cette question du thé et cette étude lui a fait voir que les droits établis par le Parlement n'ont pas été la cause primordiale des difficultés. Depuis 1770, peu de personnes se faisaient scrupule de boire du thé qui avait payé les droits, les commerçants en vendaient librement et l'agitation contre la Compagnie des Indes commença même à un moment où l'on croyait en Amérique que le thé vendu par la Compagnie serait exempt de droits. L'origine du mouvement est tout autre : ce fut une protestation contre l'établissement dans les colonies de la puissante Compagnie, qui, soutenue par l'Angleterre, finirait, pensait-on, par ruiner le commerce indigène et par instituer un véritable monopole. De là le mécontentement des négociants et leur nouvelle union avec le parti radical.

Cette alliance les mena beaucoup plus loin qu'ils ne le pensaient. Mesures de non-importation, mesures de non-exportation, surveillance impitoyable des comités locaux, tout se réunit pour leur rendre la vie difficile dans les années qui suivirent. Après la déclaration d'indépendance, un certain nombre devinrent « loyalistes », d'autres prirent résolument parti pour les insurgents, la plupart, semble-t-il, se soumirent silencieusement. Ils ne recommencèrent à jouer un rôle que beaucoup plus tard, au moment où fut discutée la constitution des États-Unis.

On voit que l'ouvrage de M. Schlesinger modifie sur un assez grand nombre de points les idées reçues. Il y est plus souvent question

Digitized by Google

d'intérêts matériels que des grands principes qui sont généralement considérés comme le point de départ de la Révolution américaine. Peut-être les personnages étudiés par M. Schlesinger étaient-ils particulièrement dépourvus d'idéalisme ; mais peut-être aussi la phrase de John Adams, que nous avons citée en commençant, est-elle autre chose qu'une simple boutade. D. P.

— *European treaties bearing on the history of the United States and its dependencies to 1648*, edited by Frances Gardiner DAVENPORT (Washington, Carnegie Institution, 1917, in-8°, VI-387 p.). — Cette publication renferme quarante documents diplomatiques qui se rapportent de près ou de loin aux territoires qui ont formé les États-Unis ou qui constituent leurs dépendances. Le premier de ces documents est la bulle de 1455, par laquelle Nicolas V attribuait au Portugal toutes les régions situées au sud du cap Bojador et « jusqu'aux Indiens » ; le dernier est le traité signé à Münster en 1648 entre l'Espagne et les Provinces-Unies, où pour la première fois l'Espagne consentit à l'insertion d'une clause qui permettait à une autre nation de faire le commerce et de s'établir dans les deux Indes. On voit de quelle façon très large l'Institution Carnegie a compris cette collection.

Le nom de Miss Davenport est à lui seul une garantie de la méthode rigoureuse et de la science avec laquelle ces textes, dont plusieurs sont publiés pour la première fois, ont été établis et élucidés. Les historiens attendront avec impatience le second volume, où seront contenus les documents relatifs à la période qui va des traités de Westphalie au traité d'Utrecht. D. P.

— Daniel HALÉVY. *Le Président Wilson ; étude sur la démocratie américaine* (Paris, Payot, 1918, in-16, 271 p.). — L'ouvrage de M. Daniel Halévy est nécessairement une œuvre toute provisoire, comme l'auteur l'avoue lui-même au début de son livre, mais le lecteur français sera très heureux de trouver dans sa langue un exposé aussi clair et aussi documenté de la vie et des idées de M. Wilson. M. Halévy nous fait connaître les origines puritaines et la formation intellectuelle du futur Président. Il nous retrace sa carrière d'écrivain et de professeur et signale en passant ses idées sur l'enseignement classique, qui sont fort opposées à l' « américanisme » de certains réformateurs européens. Il nous le montre faisant ses premières armes, en qualité de président de l'Université de Princeton, contre les puissances de l'argent ; puis, comme gouverneur de New Jersey, essayant de faire entrer un peu de lumière dans les « cavernes » de la politique d'affaires. Il ne manque pas d'insister sur ce qu'a d'extraordinaire pour un Français le choix, comme candidat du parti démocrate à la Présidence des États-Unis, d'un professeur d'Université qui n'a jamais été ni député ni sénateur ; c'est que la politique n'est pas, au même degré que chez nous, une « véritable profession » où « on avance de poste en poste » et que, le Président étant nommé par le peuple, les partis trouvent souvent avantageux, « pour accroître leurs chances de succès », de

Digitized by Google

laisser de côté les « professionnels usés et déflorés par la vie parlementaire ». A tort ou à raison, le prestige des parlementaires n'est pas très grand aux États-Unis.

Les pages les plus intéressantes de l'étude de M. Halévy sont peut-être celles où il expose l'évolution politique de M. Wilson, qui, partisan d'abord, sous l'influence de Bagehot, d'un régime parlementaire à l'anglaise, est arrivé à une conception de son rôle que M. Halévy appelle, d'un mot qui paraît tout de même un peu fort, une « politique césarienne ». Mais en définitive M. Wilson n'a fait que rentrer dans la tradition de la constitution américaine, qui laisse au Président, dans sa sphère, la plus large indépendance. On pourrait dire, croyons-nous, que les Présidents des États-Unis ont eu généralement l'autorité qu'ils méritaient; les médiocres ont été asservis par la puissance législative; les autres, soutenus par l'opinion publique, ont dominé les assemblées. C'est peut-être même pour cela que cette constitution à la Montesquieu, que M. Halévy juge « si ingénieusement agencée pour la destruction du pouvoir et l'anéantissement du gouvernement », a, somme toute, si bien fonctionné depuis 1787. — D. P.

— Roy GITTINGER. *The formation of the state of Oklahoma* (University of California publications, VI. Berkeley, University of California Press, 1917, in-8°, 256 p.). — Le nom d'Oklahoma signifie, paraît-il, « demeure de l'homme rouge » dans la langue des Choctaws, et cette région est restée, en effet, jusqu'en 1906 le dernier asile de l'indépendance indienne, indépendance toute relative d'ailleurs; en 1906, l'Oklahoma a été élevé à la dignité d'État et les Indiens sont devenus citoyens américains. M. Gittinger nous décrit la manière dont s'est formée, au *début* du XIXe siècle, entre la Red River et la Platte, la grande réserve indienne; comment les colons américains ont progressivement empiété *sur cette* réserve; comment le gouvernement des États-Unis a essayé tout d'abord d'arrêter le flot des immigrants; comment ceux-ci ont fini par faire capituler les pouvoirs publics. Il y avait là matière à une étude très pittoresque, mais M. Gittinger s'est plutôt préoccupé d'élucider, au moyen des documents officiels surtout, l'histoire constitutionnelle de la région qui a formé l'État d'Oklahoma. Dans les limites qu'il s'est tracées, son travail rendra les plus grands services.

D. P.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Camille JULLIAN. *Les leçons de notre histoire et la paix de demain* (Paris, 1918, in-8°, 36 p.; édition de la « Revue politique et littéraire »). — M. Jullian a consacré son cours au Collège de France pendant l'année scolaire 1917-1918 à la formation de l'unité celtique. Mais dans les défauts et les qualités des Gaulois d'autrefois, il retrouve les défauts et les qualités des Français d'aujourd'hui, d'un côté, le bavardage, la crédulité, les sottises des discussions politiques; de l'autre, l'amour de la clarté, l'individualisme. L'histoire aussi

Digitized by Google

nous montre ce que doit être la paix prochaine : « Un châtiment solennel porté par le tribunal des Alliés contre les souverains et les bandes coupables d'agressions et de convoitises, convaincus de crimes de droit commun; une France rétablie dans son corps naturel (avec *l'Alsace-Lorraine et le bassin de la Sarre*), repliée dans le culte de ses devoirs et le souci de sa vie personnelle, mais une France charmant sa jeunesse éternelle par la reconnaissance de peuples délivrés et de patries adolescentes : l'humanité brisant enfin l'œuvre de tous les empires, depuis celui de Cyrus jusqu'à celui de Bismarck, et mettant son idéal dans l'accord des nations libres, égales et fraternelles ».

C. Pf.

— P. Boissonnade. *Les relations entre l'Aquitaine, le Poitou et l'Irlande du Ve au IXe siècle* (Poitiers, impr. G. Roy, 1917, in-8°, 24 p.; extrait du « Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest », t. IV). — Des rapports semblent s'être établis de bonne heure entre l'Aquitaine et l'Irlande. Ce fut surtout pendant les quatre premiers siècles du haut moyen âge que ces relations devinrent étroites. Dans l'hagiographie de l'église monastique d'Irlande, saint Martin est présenté comme le père spirituel du monachisme irlandais. Les habitants de l'île venaient en pèlerinage au tombeau de saint Hilaire à Poitiers. Au VIIe siècle, c'est l'église d'Irlande qui fait sentir son influence en Poitou et attire les Poitevins à ses sanctuaires. L'apôtre irlandais Fridolin fait un long séjour à Poitiers; d'autres insulaires notoires traversent le Poitou. Du VIe au IXe siècle, l'activité des relations commerciales entre l'Irlande et l'Aquitaine n'est pas moins grande que celle des relations intellectuelles et religieuses. Ces échanges disparaissent au cours des IXe et Xe siècles, probablement devant la menace de la piraterie normande. La civilisation irlandaise subira une longue éclipse jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Dans son étude, M. Boissonnade a fait un emploi judicieux et prudent d'informations puisées, pour la plupart, aux sources hagiographiques.

J. R.

— Edgard Blum. *Les maréchaux de France* (quatre articles dans la *Nouvelle Revue*, 1er octobre, 15 octobre, 1er novembre et 15 novembre 1917. T. XXXI, p. 230 à 242 et 359 à 368; t. XXXII, p. 81 à 87 et p. 173 à 182). — Intéressante histoire rétrospective du maréchalat depuis ses origines. Analyse du titre — analyse des pouvoirs qu'il conférait à celui qui en était revêtu — transformations successives de la fonction, restée viagère pendant tout l'Ancien régime malgré plusieurs manifestations de la tendance à l'hérédité — rôle politique, rôle courtisan, rôle militaire, rôle financier et administratif des maréchaux — cette énumération témoigne assez de la conscience de M. Blum, qui a appuyé son étude sur la connaissance de tous les textes essentiels. Les événements ne peuvent qu'en souligner l'intérêt d'actualité.

R. L.-G.

— M. F. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne, a publié, dans

Digitized by Google

les « Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse », deux curieuses études qui se rapportent au XVe siècle. La première, au tome V de la deuxième série (1917), pages 485 à 495, est intitulée : *Mise en interdit de la ville de Narbonne, 1426-1427.* Un « donat » ou oblat de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, accusé d'adultère et de meurtre du mari, avait été condamné par le tribunal du viguier de Narbonne et exécuté; après une enquête faite par Gérard de Charras, chanoine de Béziers et conservateur des privilèges de l'ordre, excommunication fut prononcée contre le viguier, le juge et leurs agents, et la ville de Narbonne fut mise en interdit. Dans la cathédrale se produisirent de graves scènes de désordre, quand un prêtre de l'ordre, Raymond Dupuy, y donna lecture des deux sentences. Mais M. Pasquier, faute de documents, doit interrompre ici son récit et il laisse l'histoire en suspens. — On savait par Jean de Roye qu'en 1474 Charles le Téméraire tenta de faire empoisonner Louis XI par un certain Jean Hardy, ancien valet du duc de Guyenne. Le complot fut révélé par Colinet de Lachesnaye, maître d'hôtel du roi et un maître queux que Hardy avait tentés de corrompre et furent, dit Jean de Roye, « moult honorablement et profitablement guerdonnés ». M. Pasquier (*Tentatives d'empoisonnement de Louis XI en 1474*, t. IV de la collection, 1916, p. 455-468) nous dit quelle fut la récompense de Colinet; il a découvert à ses archives, dans le fonds de Malte, des lettres patentes de Louis XI, portant donation audit Colinet, pour avoir révélé un complot, de la terre du Costira et du moulin de Pradères. Le Costira et Pradères sont des communes du canton de Fronton, arrondissement de Toulouse; M. Pasquier publie l'acte et nous donne quelques renseignements sur ces terres et sur les descendants du maître d'hôtel. C. Pf.

— Alfred Leroux. *La colonie germanique de Bordeaux.* Tome I : *1462-1870* (Bordeaux, Féret, 1918, in-8°, 257 p.; prix : 5 fr.). — Dans la longue période qu'embrasse son travail, l'auteur distingue trois époques où l'attitude des Allemands à Bordeaux fut très différente :

1° Depuis le règne de Louis XI et jusqu'aux traités de Ryswick, seuls les Hanséates néerlandais s'installent à demeure et les « Germains » affluent uniquement lors des grandes foires qui se tiennent deux fois par an à Bordeaux.

2° Par suite de la décadence du « colbertisme » et des « entorses » que subit de plus en plus le droit que la monarchie appliquait aux étrangers, se produisit, sous Louis XV, une nombreuse « immigration tudesque ». Ces allogènes entrent en rapports avec l'« Académie », si célèbre au temps de Montesquieu, participent aux conventicules que tiennent les protestants après la Révocation et surtout contribuent à donner au commerce local l'essor et la splendeur qu'il connut à la fin de l'Ancien régime, au temps des « affaires avec les îles » et des « voyages au Sénégal ».

3° Les « étrangers » accueillent assez bien la Révolution. Les uns

Digitized by Google

s'agrègent à des clubs, d'autres stimulent la « levée en masse ». Quand Bonaparte rétablit la liberté religieuse, les Allemands participent à la restauration des cultes. Le régime de Metternich et la réaction de 1849 amènent un nouvel et constant afflux d'immigrés. De là l'importance grandissante que prennent les négociants tudesques sur la « place de Bordeaux », contrecarrant avec succès non seulement les juifs portugais, mais encore les vieilles maisons françaises. La « colonie » se fait honneur d'avoir reçu comme visiteurs l'empereur Joseph II, Alexandre de Humboldt et Richard Wagner. Les principes humanitaires et internationalistes, préconisés surtout depuis 1848, rendent les naturalisations assez rares.

La victoire de la Prusse, en 1870, fit disparaître à Bordeaux, comme ailleurs, les représentants de cette Allemagne « gemütlich », souvent romantique et idéaliste, parfois aussi morale et religieuse.

Quelle a été dans la Gironde l'importance des « doctrinaires de la force », quel résultat économique avaient-ils atteint en juillet 1914? Un second volume, actuellement sous presse, du pangermanisme, nous décrira l'emprise sur un coin de France. Ch. D.

— Paul MEURIOT. *Le recensement de l'an II* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-4°, 47 p.). — Le 11 août 1793, sur la proposition de Lacroix, de l'Eure-et-Loir, la Convention décréta que chaque commune de la République dressera un état de sa population effective; les états devaient être envoyés aux directoires des districts, de là aux directoires des départements, chargés de les faire parvenir au « Comité de division » de l'assemblée. Le recensement eut lieu en grande partie en l'an II, mais dans certaines régions occupées momentanément par l'ennemi ou en proie à la guerre civile, il ne fut terminé qu'à la fin de l'an III. M. P. Meuriot a examiné avec beaucoup de soin les documents relatifs à ce recensement. Ils accusent une population totale de 28,092,000 habitants. Le recensement devait servir à fixer des circonscriptions électorales de 39,000 à 41,000 âmes, dont chacune aurait nommé un député au suffrage universel; mais la Constitution de l'an I, comme on sait, ne fut pas appliquée; au moins sur les données de ce recensement fut faite la répartition des sièges législatifs sous le régime de la Constitution de l'an III et furent déterminés les nouveaux ressorts des tribunaux correctionnels. La population de la ville de Paris fut recensée à part par sections et, en comparant les résultats du recensement avec le total des « cartes de pain », M. Meuriot fixe le chiffre des habitants à 627,000, dont environ 10,000 non domiciliés. Cette étude de statistique, bien conduite, apporte à l'histoire générale de très utiles renseignements. C. PF.

— Joseph REINACH. *La vie politique de Léon Gambetta, suivie d'autres essais sur Gambetta* (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, XVIII-318 p.; prix : 5 fr. 50; « Bibliothèque d'histoire contemporaine »). — La *Vie politique de Gambetta* a paru pour la première fois en 1883;

Digitized by Google

c'est un panégyrique; l'histoire de Gambetta ne pouvait alors pas même être tentée. Elle reparaît aujourd'hui avec de légères retouches qui n'en altèrent pas le caractère; mais depuis, l'auteur, journaliste et homme politique, est devenu un historien. Après avoir vu de près Gambetta dans ses dernières années, il connut aussi Mme Léon, la fidèle amie et conseillère du célèbre homme d'État; il a tenu entre ses mains leur correspondance. Après avoir publié les discours du grand tribun, il nous donnera peut-être aussi un jour ce qu'elle contient d'intéressant pour éclairer la postérité et, déjà, il a pu montrer combien les lettres jettent de lumière sur les discours. Il entasse des matériaux pour l'avenir. A la suite de la *Vie politique*, il publie le premier plaidoyer politique de Gambetta, celui qu'il prononça le 17 juillet 1862 pour défendre un ouvrier, Buette, compromis dans le procès dit « des cinquante-quatre », qui avait été machiné par la police impériale. Puis viennent divers morceaux de Gambetta : des notes de lecture, un appel à la jeunesse d'Italie (1861), une lettre datée de Bruges, en 1865, sur « la Vierge et saint Donatien » de Jean Van Eyck. Ensuite M. Reinach reproduit deux articles de lui déjà donnés dans la *Revue de Paris* : le premier composé de souvenirs et de documents sur le projet d'une entrevue entre Gambetta et Bismarck (1878), qui finalement n'aboutit pas; le second un récit sur l'affaire Schnæbelé, récit fait de toute première main, puisqu'il fut dans cette affaire à la fois acteur et témoin. Enfin vient une étude sur les opinions de Gambetta concernant la loi militaire de 1882, où sont utilisées des notes de Francis Charmes, secrétaire de la Commission relative au recrutement et à l'avancement dans l'armée. Pour terminer, M. Reinach réédite le discours qu'il a prononcé, le 14 janvier 1906, à la cérémonie des Jardies. « Que représente donc ce grand républicain? Il est l'incarnation du patriotisme français », disait l'orateur; paroles qui justifient l'idée du livre et en montrent l'opportunité. Dans la préface, M. Reinach a conté comment il est entré en rapports avec Gambetta et avec Mme Léon. Il nous doit maintenant de nous révéler le « Gambetta inconnu », tel qu'il s'est peint lui-même dans ses lettres à son amie. Ch. B.

— Joseph VIANEY. *Saint François Régis (1597-1640), apôtre du Vivarais et du Velay* (Paris, Gabalda, 1914, in-12, 3e éd., XI-216 p.; prix : 2 fr. 40; collection « Les saints »). — De nombreuses publications ont été consacrées, ces derniers temps, à l'œuvre de rénovation catholique accomplie, sous le règne de Louis XIII, par les compagnies religieuses. François Régis fut l'ouvrier le plus actif et le plus heureux de la contre-réforme dans la partie septentrionale de la province de Languedoc. Son nouveau biographe a mis à profit les travaux de ses prédécesseurs, notamment de Mazon, l'historiographe du Vivarais; il a essayé, en outre, de remonter aux sources; malheureusement beaucoup de lettres écrites par le saint et par ses supérieurs ont disparu des archives de la Compagnie de Jésus. M. Vianey a la connaissance intime du pays où s'est déroulé l'apostolat du saint. Né le 31 janvier 1597

Digitized by Google

à Fontcouverte, dans le Narbonnais, le futur évangélisateur des ruraux vécut dans son enfance près de la terre et dans l'intimité des paysans. Sa famille avait été mêlée aux guerres de la Ligue. Entré dans l'ordre des jésuites, François Régis étudie la philosophie au collège vivarois de Tournon, de 1622 à 1625; il fait ses premières armes dans un village voisin, à Andance, où il fonde une confrérie du Saint-Sacrement. Il avait une dévotion cordiale et frémissante. Il aimait surtout s'adresser aux gens de la campagne; ce fut par excellence le prédicateur des petites gens. Pendant sept ans, de 1633 à 1640, le jeune jésuite poursuit sa course infatigable à travers les montagnes du Vivarais et du Velay; il s'attache particulièrement à combattre la corruption des mœurs. Il obtient du premier coup des conversions retentissantes. En 1635, le Père Régis reçoit l'ordre d'évangéliser la partie du Vivarais où les guerres de religion ont revêtu le caractère le plus atroce : le pays des Boutières. Les gens y étaient rudes et violents, prompts à jouer du couteau et à faire parler la poudre. Dans ce milieu réfractaire, dans ces régions presque inaccessibles, Régis fait des merveilles. Il parcourt tout le pays, prêchant et confessant au milieu des chemins, couchant dans les fermes ou les cabanes de pâtres. Pour ses missions rurales, Régis choisit la mauvaise saison, parce qu'alors les hommes ne sont pas distraits par les travaux des champs; s'enfonçant dans la neige jusqu'à la ceinture, glissant sur la glace, il entend le hurlement de la « burle » et des loups. En 1640, l'avant-veille de la Noël, par un temps affreux, il se réfugie dans une grange; il y contracte une pneumonie; le lendemain matin, tout brûlant de fièvre, il arrive à La Louvesc, dans le Haut-Vivarais, où l'attend une foule immense. Là, il est terrassé par la maladie, et le 31 décembre, il rend le dernier soupir, à quarante-trois ans, dans toute la force de l'âge.

Aussitôt après sa mort, on se prit à le vénérer comme un saint. Béatifié en 1716, il fut canonisé en 1737. Son tombeau devint tout de suite l'objet d'un pèlerinage. Le souvenir de saint Régis est resté très vivant en Velay et Vivarais; il ne s'est pas bien étendu au-delà; c'est un saint local, le saint préféré de la montagne vivaroise et du plateau vellave. J. R.

— *Études lexoviennes*. T. I, 1915 (Paris, Éd. Champion, et Caen, L. Jouan, in-4°, 240 p.). — C'est un très bel exemple que donne, en pleine guerre, M. Jean Lesquier, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, auteur de deux remarquables thèses : *les Papyrus de Magdola* et les *Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*. Tout en poursuivant ses savantes études d'égyptologie, il a fondé un recueil consacré à Lisieux, sa ville natale : dans ce recueil seront insérés des travaux solides d'érudition relatifs à l'histoire civile, religieuse, économique ou artistique de cette cité normande. Le premier volume, imprimé avec un véritable luxe, contient six articles très fouillés et que nous avons

Digitized by Google

plaisir à signaler à nos lecteurs dans l'ordre même du volume qui est en même temps l'ordre chronologique.

Pages 1-15. Raymond LANTIER. *Lisieux gallo-romain* (avec un plan). M. Lantier essaie de fixer les limites de la *civitas Lexoviorum* sur les deux rives de la Touques, dans l'Auge et le Lieuvin : la capitale était *Noviomagus Lexoviorum*, aujourd'hui Lisieux. Il signale toutes les découvertes archéologiques qui ont été faites sur le territoire de la ville; elles permettent de conclure que trois villes se sont en réalité succédé, la plus ancienne sur le plateau qui domine à l'ouest le cours de la Touques, la seconde dans la vallée au bord de la Touques et de l'Orbiquet; puis, dans les premières années du IVe siècle, la ville descend définitivement dans la vallée et se rapproche de la croisée des chemins; elle est entourée d'une muraille dont des traces subsistent. La ville n'a pas d'histoire; elle a été surtout un marché dans un pays vivant de culture et d'élevage.

Pages 19-50. Jean LESQUIER. *La reddition de 1449*. M. Lesquier explique dans quelles circonstances et à quelles conditions la ville se rendit aux capitaines de Charles VII le 16 août 1449, un mois après la reprise officielle des hostilités entre la France et l'Angleterre. Il publie en appendice les textes des chroniqueurs qui ont parlé de cet événement : Gilles le Bouvier, Jean Chartier, Mathieu d'Escouchy, Martial d'Auvergne, Robert Blondel, Thomas Basin, évêque de Lisieux, qui traita de la reddition avec les capitaines français; il reproduit aussi l'acte de capitulation, déjà édité dans les *Ordonnances* et par Quicherat, et aussi deux documents inédits tirés des archives de Lisieux : des lettres patentes de Charles VII, du 29 août 1449, octroyant à la ville la permission de lever des aides; d'autres, du 11 juin 1457, renouvelant, pour six années, aux habitants de Lisieux l'autorisation d'être « marchans fournissans de sel le grenier à sel » dudit Lisieux.

Pages 51-74. R.-N. SAUVAGE. *Les troubles de 1562*. Le 9 mai 1562, des bandes armées de protestants pénétrèrent dans l'église Saint-Pierre de Lisieux, brisèrent les images, ravirent les calices, brûlèrent les chartes de l'église. Le culte catholique fut interrompu pendant quelque temps. Le duc de Bouillon, gouverneur de Normandie, favorisait alors la Réforme et il envoya à Lisieux le sieur de Fervaques, qui interdit la messe, dispersa les chanoines, installa comme prédicant un moine défroqué. Mais Charles IX nomma comme gouverneur de Normandie Claude de Lorraine, duc d'Aumale, qui, de son côté, établit à Lisieux un gouverneur catholique, le sieur de Gauville. Une réaction se produisit; des huguenots furent pendus et étranglés; les protestants quittèrent en grand nombre la ville; ceux qui restèrent, surveillés, assujettis aux taxes et aux garnissaires, finirent par revenir au catholicisme. Ce sont ces troubles que nous raconte M. Sauvage, d'après les archives du chapitre et les archives municipales; en appendice, une très curieuse lettre des protestants chassés de Lisieux par le parti catholique, adressée de Caen, le 8 janvier 1563 (n. st.), à leurs

Digitized by Google

concitoyens, et dont l'original a été inséré dans les registres de la ville.

Pages 75-122. Georges BESNIER. *L'établissement de la taille proportionnelle, 1717.* Pendant que le duc de Noailles était président du Conseil des finances, il fit rendre par le Conseil d'État, le 27 décembre 1717, un arrêt autorisant l'établissement de la taille proportionnelle dans la ville de Lisieux. L'impôt se devait composer d'une taxe de 10 °/₀ sur la valeur des loyers et d'une taxe personnelle établie par les corps, communautés et professions sur leurs membres, chacun payant selon ses facultés, et par le maire et les échevins sur les personnes sans industrie ni profession. Cette expérience eut un succès décisif et durable. Le système, amendé, subsista jusqu'à la Révolution, et beaucoup de villes de la Normandie sollicitèrent et obtinrent la faveur d'un régime analogue. M. G. Besnier discute toutes les questions et cite tous les textes concernant l'établissement de ces taxes qui constituaient une révolution fiscale.

Pages 123-180. Alexandre MOISY. *Lisieux sous Louis XVI.* Cette étude s'appuie sur un « État général de logement », dressé en conformité de l'ordonnance royale du 1er mars 1768, concernant le logement des troupes, et tenu à jour les années suivantes. L'auteur nous promène dans toutes les rues des quatre quartiers de Lisieux, signale les monuments et immeubles appartenant à l'évêque, aux chanoines, aux communautés religieuses, les établissements publics, les « manoirs », c'est-à-dire l'ensemble des bâtiments édifiés autour d'une cour et renfermant plusieurs logis; il nous donne la liste des nobles et des fonctionnaires. Il reproduit un plan de la ville en l'année 1785, dont l'original provient de la bibliothèque de Louis Dubois, l'historien de Lisieux.

Pages 181-240. René QUÉRU. *Le cahier de doléances du tiers état en 1789.* M. Quéru a dépouillé tous les procès-verbaux des vingt-quatre corps de métier et ceux des trois juridictions locales : bailliage vicomtal, élection et grenier à sel, concernant la réunion des états généraux, ceux du moins qui subsistent encore. Ces corps nommèrent en janvier et février 1789 des délégués qui se joignirent le 1er mars au Conseil général de la ville et peut-être au tiers-état non incorporé pour rédiger le cahier de doléances de la ville et nommer les dix délégués chargés de le porter au bailliage d'Orbec. M. Quéru publie ce cahier, conservé aux archives municipales; il indique les rapports entre ce cahier et ceux adoptés au bailliage secondaire d'Orbec et au bailliage principal d'Évreux; car c'est à Évreux que furent nommés les quatre représentants du tiers de la région aux états : Beauperrey, Buschey des Noës, Buzot et Lemaréchal. C. PF.

— Albert MATHIEZ. *La monarchie et la politique nationale* (Paris, Félix Alcan, 1917, in-8°, 100 p.; prix : 1 fr. 25; dans la « Collection rouge »). — Cette brochure est une réponse à la thèse soutenue par M. Jacques Bainville dans son livre, *Histoire de deux peuples : la*

Digitized by Google

France et l'Empire allemand, qui, à cause de ses saisissants raccourcis, de son style vif et alerte, a obtenu un grand succès. M. Bainville simplifie l'histoire à l'excès en voulant expliquer tous les faits qui se sont produits depuis les origines de la monarchie capétienne jusqu'à nos jours par l'opposition entre la civilisation française et la barbarie allemande. Puis il prétend que toujours la politique extérieure de la France a été conduite par la royauté avec un admirable esprit de suite, tandis que, depuis le XVIIIe siècle, où se répandirent les idées philosophiques et sous les divers régimes républicains elle n'a été qu'une série de fautes et d'incohérences. Avec beaucoup de raison, M. Mathiez s'élève contre cette double théorie. Il signale les méfaits que l'ambition fit commettre à Louis XIV ; il montre que les intérêts dynastiques plus que les intérêts nationaux ont guidé la politique de l'Ancien régime ; il s'élève avec Richard Waddington contre le renversement des alliances en 1756 qui a semblé à M. Bainville un chef-d'œuvre de prévoyance diplomatique. Il soutient que Louis XVI, par ses tractations secrètes avec l'ennemi de 1790 à 1792, trahissait véritablement la France. Il flétrit justement les traités de 1814 et 1815, conclus par les Bourbons. Mais M. Mathiez ne se laisse-t-il pas entraîner de son côté par la passion? Il blâme un peu de parti-pris toute la politique de la monarchie, l'expédition de Morée sous Charles X, comme s'il avait été possible en 1826 de deviner la politique du roi Constantin, et aussi le désintéressement, dans l'affaire de Belgique, du roi Louis-Philippe, qu'il appelle « un souverain de calicot », — ici la Censure a sévi. Dans son ensemble, M. Mathiez a raison : mais ses observations eussent parfois gagné à être présentées avec plus de modération. Ces pages, parues dans leur première forme dans un journal quotidien, *le Rappel*, ont gardé le ton de la polémique. C. Pf.

— Dominique Durandy. *Mon pays. Villages et paysages de la Riviera* (Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1918, in-16, 328 p.; prix : 3 fr. 50). — Livre dont la lecture peut être recommandée aux touristes (il en est encore) qui vont du Var promener leurs loisirs sur la Côte d'Azur, à Cagnes, à Vence et à la Turbie. L'auteur s'est imprégné d'histoire et de poésie ; il fait revivre en touches rapides les villes de guerre élevées sur la frontière de l'ancien comté de Nice, les villes féodales juchées sur les rochers qui surveillent la Méditerranée : Èze, Aiglun, Bar-sur-Loup, Gréolières, etc.; les villes et sites pittoresques : Utelle et Saint-Blaise, où il suit les traces de Masséna. Il trouve, non sans raison, que son pays est le plus beau du monde ; il l'aime et il sait le faire aimer. Ch. B.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **La Révolution française.** 1918, janvier-février. — E. LINTILHAC. Le salon de Mme Dodun et « le petit Comité » des Girondins (ce salon se trouvait dans une maison de la place Vendôme, actuellement au no 12, dans laquelle habitait Vergniaud; détails sur Mme Dodun, née Louise-Jules Bourgeois; renseignements sur les Girondins qui y fréquentaient). — A. AULARD. La Révolution américaine et la Révolution française. Les origines : William Penn et Locke (la constitution que le quaker William Penn donna en 1682 à la Pennsylvanie; la constitution donnée en 1669-1670 à la Virginie passe souvent pour l'œuvre de Locke; mais en réalité elle est contraire aux idées de ce philosophe dont M. Aulard donne une analyse). — Hippolyte BUFFENOIR. L'image de J.-J. Rousseau dans les Sociétés de la Révolution en province (à Lyon et à Montauban). — Joseph DELFOUR. Le conventionnel Piorry (né à Poitiers en 1758; élève au collège de cette ville; exercices scolaires en prose latine et en vers français ou patois qu'il composa; à suivre). — R. BONNET. Une vignette du graveur Gaucher pour une manufacture d'armes (en tête des lettres des ateliers Guilliand à Saint-Étienne sous la Révolution). = C.-rendus : Abbé *Sevestre*. Les idées gallicanes et royalistes du haut clergé à la fin de l'Ancien régime, d'après la correspondance et les papiers inédits de Pierre-Augustin Godart de Belbeuf, évêque d'Avranches (Mgr Belbeuf semble un personnage médiocre; il n'est en réalité ni gallican ni royaliste; pourquoi le prendre comme type du clergé de l'Ancien régime?). — *Sigismond Lacroix* et *René Farge*. Actes de la commune de Paris; t. VIII (texte des délibérations du Conseil général, du corps municipal et du bureau municipal du 11 au 18 novembre 1791; tome digne des précédents). — *G.-A. Borgese*. L'Italie contre l'Allemagne (ouvrage à méditer). — *Daniel Halévy*. Le président Wilson (biographie plus interprétative que narrative). — *Jean de Bonnefon*. L'Almanach de Bruxelles (remplace, pour la partie généalogique, le *Gotha*). = Mars-avril. Assemblée générale de la Société de l'histoire de la Révolution (24 mars 1918). — A. AULARD. La Société des nations et la Révolution française (conférence faite au Collège libre des sciences sociales le 17 mars 1918. « La fraternité des peuples embrassant la fraternité des individus, c'est l'idée profonde et essentielle de la Révolution française »). — P. ROBIQUET. Fouché

Digitized by Google

pendant les Cent-Jours (traite aussi de son rôle au 18 brumaire et pendant la première Restauration; insiste sur une lettre confidentielle envoyée le 10 mai 1815 par Fouché au préfet du Pas-de-Calais relative à la surveillance des royalistes). — Joseph DELFOUR. Le conventionnel Piorry; fin (passe très vite sur sa carrière politique; sous l'Empire, il fut conseiller à la cour de Liége. Il mourut à Poitiers en 1847). — CAUDRILLIER. Les rapports de Candide à Desmaretz (Candide, de son vrai nom Lagrange, était un indicateur de la police; ces rapports, adressés au chef de la police secrète, se rapportent aux années 1803-1804). — L'Institut d'histoire de Paris (transformation du service de la bibliothèque et des travaux historiques de la ville de Paris). = C.-rendus : *Massereau*. Recueil des cahiers de doléances des bailliages de Tours et de Loches (211 cahiers publiés; édition faite avec soin). — Commandant *Weil*. La morale politique du grand Frédéric (extraits de sa correspondance). — Dr *Cabanès*. Chirurgiens et blessés à travers l'histoire, des origines de la Croix-Rouge (intéressant). — *James W. Gerard*. Mes quatre années en Allemagne (livre substantiel; doit être médité par les hommes politiques et les historiens).

2. — **Revue de l'histoire des colonies françaises**. 1918, 1er trimestre. — Henri CORDIER. Voyages de Pierre Poivre de 1748 jusqu'en 1757 (pages inédites tirées du récit de ses voyages, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle; Poivre quitte Lorient le 23 octobre 1748; visite l'Ile-de-France, l'Inde, Canton, Manille, les Célèbes, etc.; rentre en France le 22 avril 1757; c'est l'un des hommes les plus remarquables que la France ait envoyés en Asie et dans l'Insulinde au XVIIIe siècle). — François ROUSSEAU. De l'Inde à la plaine de Grenelle (aventures d'un escroc nommé Dubuc, qui dupa Tippou Saheb, se livra à l'espionnage au profit de l'Angleterre et fut fusillé le 31 mai 1805). = C.-rendus : *Jean de Maupassant*. Un grand armateur de Bordeaux : Abraham Gradis, 1699-1780 (excellent). — *Léon Belmont*. Louis Mathieu, surnommé Louisy (c'est le premier représentant noir de la Guadeloupe; il siégea à la Constituante de 1848).

3. — **Revue de l'histoire des religions**. 1917, novembre-décembre. — Maurice VERNES. Le sanctuaire moabite de Béth-Péor (il est situé sur la rive orientale du Jourdain, à la latitude de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Morte; c'est là qu'aurait été promulgué la législation du Deutéronome qui occupe, dans sa presque totalité, le cinquième livre du Pentateuque; c'est là que fut enterré Moïse). — A. BEL. Histoire d'un saint musulman vivant actuellement à Mecknès (il s'appelle Moulaye Ahmed El-Wazzâni et doit « à sa simple imbécillité » la réputation dont il jouit). — A. VAN GENNEP. L'état actuel du problème totémique; II (les théories de Saintyves, Reuterskiöld, Thurnwald, Torres, Pikler, Somló, Herbert Spencer, Wilhelm Wundt, H.-R. Rivers, Frazer, Alfred Loisy, Risley, etc.; exposé et cri-

Digitized by Google

tique; à suivre). = C.-rendus : *P. Roussel.* Les cultes égyptiens à Délos du IIIe au Ier siècle av. J.-C. (excellent volume d'une rare sobriété de style). — *S. Ephraem Syri.* Opera, éd. *S.-J. Mercati*; t. I (contient trois homélies grecques, en vers isosyllabiques). — *Rendel Harris.* Testimonies; part I (très important; a montré que les « testimonia », c'est-à-dire les textes de l'Ancien Testament invoqués comme des annonces du Nouveau, ont été signalés dans une œuvre perdue d'Hégésippe; M. Harris dans la seconde partie doit reconstituer cette œuvre). — *P. Marty.* Les Mourides d'Amadou Bamba (c'est un agitateur du pays de Cayor, toucouleur d'origine; les Mourides sont ses disciples). — *Id.* Études sur l'islam maure (très important pour l'histoire civile et religieuse de l'Afrique septentrionale).

4. — Revue des études anciennes. 1918, janvier-mars. — A. CUNY. Questions gréco-orientales. IX. Méonien κανδαύλα (le mot, qui signifie « étrangleur de chiens », est sans doute d'origine italique). — M. HOLLEAUX. Études d'histoire hellénistique. VIII. Un nouveau document relatif aux premiers Attalides (il s'agit d'une inscription de Delphes, sans doute de l'année 263 ou 262). IX. Sur la lettre d'Attale aux Ἀμλαδεῖς (corrections au texte de Dittenberger, OGI, 751). — É. BOURGUET. Inscriptions de Delphes (trois textes inédits; un quatrième a été étudié dans l'article de M. Holleaux, n° VIII). — H. DE LA VILLE DE MIRMONT. La date des « Captifs » de Plaute (il faut la maintenir en 563/191). — Paul GRAINDOR. Stèle funéraire archaïque de Ténos (premier quart du Ve siècle). — J. LOTH. Koui dans une inscription gauloise de Cavaillon et l'oghamique koi (ce serait l'équivalent de *hic jacet*). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines LXXVII. De l'unité italo-celtique; sur la race et le nom des Ligures (M. Piganiol a soutenu que les Ligures ne sont pas des Indo-Européens, qu'ils représentent la civilisation des temps néolithiques et du premier âge du bronze; répond brièvement à cette théorie). — M. CLERC. L'enceinte grecque de Marseille (à propos de la brochure de V. de Gaudemaris dont sont discutées les conclusions). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *A. Meillet.* Grammaire du vieux perse (très important). — *Id.* Introduction à l'étude comparative des langues indo-européenne; 4e édition (ouvrage sans cesse amélioré; admirable instrument de travail). — *E. Pottier.* Les antiquités assyriennes du musée du Louvre (excellent catalogue). — *Clifford Herschel Moore.* Religious thought of the Greeks from Homer to the triumph of christianity (veut surtout montrer l'origine hellénique des dogmes chrétiens). — *G. Poisson.* L'origine latine des Roumains (sous la civilisation latine existe un *substratum* ethnique). — *Frédéric Teggart.* Prolegomena to history (thèse contestable, mais œuvre qui fait penser). — *L. Bréhier.* L'art chrétien et son développement iconographique des origines à nos jours (remarquable). — *Rendel Harris.* Testimonies (textes de l'Ancien Testament invoqués

Digitized by Google

comme des annonces du Nouveau; fait remonter cette doctrine à Hégésippe; conclusions très neuves).

5. — **Revue des études historiques**. 1918, janvier-mars. — Paul BONNEFON. Saint-René Taillandier et Edgar Quinet (lettres inédites du premier au second, de 1840 à 1868; étude sur leurs relations). — Vicomte DE REISET. Heures d'angoisse. Le premier bombardement de Vic-sur-Aisne, 31 août 1914 (où M. de Reiset a un château; comment fut épargnée la ville que les Allemands voulaient brûler). — Léon MIROT. Un épisode de l'alliance franco-castillane au XIVe siècle : Charles V et l'avènement de Henri de Trastamare (d'après l' « Histoire de Charles V », de M. Delachenal). — Georges DAUMET. Une femme-médecin au XIIIe siècle (donation faite à Saint-Jean-d'Acre, en août 1250, d'une rente viagère de douze deniers parisis par jour à dame Hersende, médecin). — A. LABORDE-MILAA. Le XVIIIe siècle religieux et chrétien (à propos des deux thèses de Paul-Maurice Masson et d'Albert Monod). = C.-rendus : *Alfred Leroux*. La colonie germanique de Bordeaux. T. I : 1462-1870 (très intéressant; article de J. Mathorez). — *N.-M. Bernardin*. Du XVe au XXe siècle, études d'histoire littéraire (série d'études réunies après la mort de l'auteur). — *L. Misermont*. Études sur Jean Le Vacher, consul de France et vicaire apostolique (série de brochures en vue du procès de béatification). — *Paul d'Estrée*. Le maréchal de Richelieu, 1696-1788 (ce premier volume s'arrête à 1758). — *Ph. Sagnac*. Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire (« l'historien né le cède en rien au patriote »). — *A. Schalk de La Faverie*. Napoléon et l'Amérique (clair et attrayant). — Livres sur la guerre que nous avons signalés.

6. — **Revue des études napoléoniennes**. 1918, mars-avril. — William E. LINGELBACH. L'Angleterre et le commerce neutre à l'époque napoléonienne et depuis (traduction d'un article paru dans le « Military historian and economist » en avril 1917, avant l'intervention de l'Amérique dans la guerre. L'établissement d'un droit public garantissant d'une façon efficace la liberté des mers devrait être « l'idée maîtresse de la politique européenne »). — Édouard GACHOT. Sous l'Empire. Le recrutement en Belgique (résistance opposée dans les Flandres au recrutement imposé par Napoléon Ier; des mesures employées pour lutter contre les agences interlopes qui se chargeaient de faire échapper les conscrits au service). — Baron HENNET DE GOUTEL. Les derniers jours de l'Empire racontés par un Cent-Suisse, d'après le Journal inédit de M. DE MARSILLY, 1811-1816; I (il est surtout question de l'entrée des Alliés à Reims en mars 1814; puis Marsilly obtint de rentrer dans la compagnie des Cent-Suisses, « bien qu'il n'eût pas émigré ». Il vécut alors tout près de la cour, aux Tuileries; ces notes nous initient au détail du service). — Mme Jeanne DOIN. Eugène Boudin à Trouville sous le second Empire. — Georges WEILL. Metz au temps français, 1830-1870. — Roger PEYRE. A propos de

Digitized by Google

l'article de M. Charles Saunier sur l'attirance de l'art français au delà du Rhin (ajoute beaucoup de noms de peintres allemands qui furent les élèves des maîtres français).

7. — Annales de géographie. 1918, 15 mars. — L. JOUBIN. Le comité thalassographique italien et la station de Messine (ce comité mérite de servir d'exemple pour un comité analogue d'océanographie, qu'il faudrait constituer en France). — VIDAL DE LA BLACHE. Les grandes agglomérations humaines. Deuxième article : Europe; remarques générales (montre l'influence qu'exercent dans la marche de la civilisation européenne l'imitation et l'exemple). — E.-F. GAUTIER. Les villes saintes de l'Arabie (décrit Djeddah, qui est le port de La Mecque, et Ianbo, qui est le port de Médine; la visite de ces villes a pu être faite récemment, avec toute facilité, sous la protection des missions militaires de l'Angleterre et de la France qui y séjournent depuis la fin de 1916. Ces villes, qui sont comme un défi porté à la nature, n'existent que par des habitants sans cesse renouvelés et entretenus par les pèlerinages. Cas peut-être unique au monde de géographie humaine). = C.-rendu : *René Musset.* Le Bas-Maine (très bonne étude de géographie historique). = 15 mai. L. GALLOIS. Paul Vidal de La Blache (article nécrologique par un des disciples préférés du maître disparu). — Paul VIDAL DE LA BLACHE. Les grandes agglomérations humaines. Troisième article : Régions méditerranéennes. — Maximilien SORRE. L'avenir économique des Landes (d'après l' « Enquête sur la reprise et le développement de la vie industrielle dans la région landaise », 1917. L'auteur s'occupe d'ailleurs plus du passé récent de cette région que de son avenir). — G. ANFOSSI. L'industrie de la houille blanche en Italie. Premier article : L'Italie du Nord (comprenant aussi la Ligurie et la Toscane; d'après la « Statistica degli impianti elettrici in Italia, 1899-1908 », publiée par le ministère italien du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture). — Otto NORDENSKJÖLD. Les chutes de Trollhættan; leur développement et leur histoire économique. — L. GALLOIS. La culture et le commerce du blé dans la Russie d'Europe.

8. Bulletin italien. 1918, janvier-mars. — R. STUREL. Bandello en France au XVIe siècle; suite et fin (publie un poème inédit de 798 vers. « Discours sur une des histoires tragiques du Bandel contenant les amours infortunées de Didaco et de Violante et leur mort. » R. Sturel n'a pu mettre la dernière main à son étude). — Émile PICOT. Les Italiens en France au XVIe siècle; douzième article (les Français aux Universités de Bologne, de Ferrare, de Pavie et de Pise). — Clementina DE COURTEN. André Chénier et Ugo Foscolo (tous les deux sont nés à Constantinople, d'une mère grecque; leurs poèmes et leurs idées présentent aussi bien des ressemblances).

9. — Journal des savants. 1918, mars-avril. — Paul FOURNIER. Histoire du Parlement de Paris (signale d'abord les lacunes des trois

Digitized by Google

volumes de M. Maugis, puis montre ce qu'ils nous apprennent de nouveau sur la composition du Parlement, sur ses attributions politiques, sur sa conduite dans les luttes religieuses du XVIe siècle). — Paul MONCEAUX. Les gnostiques; II (expose, d'après E. de Faye, les doctrines de Basilide, de Valentin, de Marcion; les autres sectes gnostiques, particulièrement celle des « Marcosiens » qui fut quelque temps très populaire dans le monde féminin de la vallée du Rhône). — J.-B. CHABOT. Histoire de l'Éthiopie; I (analyse des principaux documents contenus dans les neuf premiers volumes des « Rerum æthiopicarum scriptores occidentales », publiés par le P. Beccari). — Raymond LANTIER. La civilisation quaternaire dans la Péninsule ibérique; I (d'après le livre de Hugo Obermaier « El Hombre Fósil »; aspect de la Péninsule dans les temps primitifs; la faune de cette région). — Cl. HUART. Les Musulmans chiites dans l'Inde (d'après le livre de Mrs Mir Hasan ʿAlî, une Anglaise qui avait épousé un musulman de Lakhnau, vécut six ans avec son mari, puis quitta brusquement l'Inde vers 1828; une seconde édition de ce livre a paru en 1917 à Oxford). = C.-rendus : *Edward A. Sydenham*. Historical references on coins of the roman Empire from Augustus to Gallienus (choix de monnaies dont les légendes ont un rapport avec les événements connus). — *W. Warde Fowler*. Æneas at the site of Rome (édition et commentaire du VIIIe livre de l'*Énéide*). — *Eugène Cavaignac*. Histoire de l'antiquité. T. I : Javan (faits présentés en bon ordre, actes et idées appréciés avec mesure). — *E.-L. Bouchier*. Sardinia in ancient times (analyse du volume). — *Salomon Reinach*. Catalogue illustré du musée des antiquités nationales au château de Saint-Germain-en-Laye (objets exposés dans les fossés, au rez-de-chaussée et à l'entresol du musée). — *Eugène Dévaud*. Les maximes de Ptahhotep d'après les papyrus. T. I : Texte (très bonne édition).

10. — Polybiblion. 1918, février. — Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : *L. Jerrold*. La France hier et aujourd'hui; traduit de l'anglais (pages toutes débordantes de vie); *Charles Le Goffic*. Steenstraete (les fusiliers marins du 10 novembre 1914 au 20 janvier 1915); *Ferri Pisani*. L'intérêt et l'idéal des États-Unis pendant la guerre mondiale (riche d'informations exactes, souvent personnelles, et de détails techniques); *Y*. L'odyssée d'un transport torpillé (réalité ou fiction?). — E. JORDAN. Livres, brochures et tracts sur le problème de la dépopulation. — *Gabriel Faure*. Paysages littéraires (tout à fait charmant). — *Henri Goy*. De Québec à Valparaiso (grand intérêt documentaire). — *Éd. Cuq*. Une statistique des locaux affectés à l'habitation dans la Rome impériale (rapports entre les *domus* et les *insulæ*). — *Antonio Lanciotti*. I falsari celebri, ossia il monachismo italiano durante il medio evo (les faussaires célèbres, ce sont les moines italiens et particulièrement ceux de Subiaco; sans critique). — *Jos. Berthelé*. Anciens textes campanaires de l'Hérault (dans l'arrondissement de Montpellier). — Mémoires de

Digitized by Google

Louis-Marie de Loménie, comte de Brienne, dit le jeune Brienne; t. I et II publ. par *Paul Bonnefon* (intéressants, très durs pour le cardinal de Richelieu). — *Cl. Perroud.* La proscription des Girondins, 1793-1795 (excellent). — *Ém. Sevestre.* Les idées gallicanes et royalistes du haut clergé à la fin de l'Ancien régime, d'après la correspondance et les papiers inédits de P.-A. Godart de Belbeuf, évêque d'Avranches (il appartenait à la « petite église »). — *Léon Dubreuil.* Les vicissitudes du domaine congéable en Basse-Bretagne à l'époque de la Révolution (excellent). — *Ernest Seillière.* Un artisan d'énergie française : Pierre de Coubertin (l'œuvre accomplie par M. de Coubertin est très belle). = Mars-avril. Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : *A. Millerand.* La guerre libératrice (série d'articles et de conférences où éclate un ardent patriotisme); le comte *de Caix de Saint-Aymour.* Autour de Noyon : sur les traces des barbares (œuvre d'un écrivain qui connaît à fond cette partie du département de l'Oise); *Arnoldo Fraccaroli.* Alla guerra sui mari (rôle de la marine italienne, émouvant). — *J. Rambaud.* Ouvrages sur l'économie politique et sociale. — *F. Brunot.* Histoire de la langue française des origines à 1900. T. V : Le français en France et hors de France au XVIIe siècle (nouvel étage ajouté au monument). — *Paul Huvelin.* Une guerre d'usure : la deuxième guerre punique (alerte et vibrant). — *H.-François Delaborde.* Recueil des actes de Philippe-Auguste; t. I (publiés avec une science et une conscience dignes de tous éloges). — Vitæ paparum Avenionensium d'*Étienne Baluze*, nouvelle édition par *G. Mollat*; t. I (dans une étude qui précède cette nouvelle édition, M. Mollat prouve que Baluze n'avait pas procédé avec la méthode et la rigueur critique que l'on exige aujourd'hui; grâce à l'ordre adopté, aux manuscrits utilisés et non connus de Baluze, cette nouvelle édition marque un grand progrès). — Campagnes de *Jacques de Mercoyrol de Beaulieu*, capitaine au régiment de Picardie, 1743-1763; éd. par le marquis *de Vogüé* et *Auguste Le Sourd* (intéressant). — *Albert Durand.* Histoire religieuse du département du Gard pendant la Révolution; t. I (jusqu'au 10 août 1792; nombreux documents). — *Louis Marchand.* Les idées de Berryer (série de morceaux choisis placés sous divers chefs). — *F. Mourret.* Le mouvement catholique en France de 1830 à 1850 (d'une belle tenue d'orthodoxie). — *John Rose Ficklen.* The history of reconstitution in Louisiana, (après la guerre de Sécession : l'auteur n'a pu poursuivre cette histoire que jusqu'en 1868; il a été surpris par la mort).

11. Revue archéologique. 1917, novembre-décembre. — P. DE LISLE DU DRENEUC. Armes et objets gaulois découverts près de Châtillon-sur-Indre (le 11 décembre 1886; ils appartiennent à l'époque de la Tène III et viennent d'être donnés au musée de Nantes). — Frederik POULSEN. A propos d'une tête de Démosthène (acquise en 1896 par la Glyptothèque Ny Carlsberg, à Copenhague). — Émile BOURGUET. Inscription de Delphes (décret accordant la proxénie à Dionysiclès,

Digitized by Google

fils d'Intoclès, d'Alabanda; corrections au texte). — M. HOLLEAUX. Textes gréco-romains : la lettre du préteur Sp. Postumius aux Delphiens, 189 (on a trouvé en septembre 1894 un nouveau fragment de cette lettre, ce qui permet de la reconstituer tout entière). — Eusèbe VASSEL. Inscriptions céramiques puniques (VIIe siècle av. J.-C.). — Salomon REINACH. Un portrait mystérieux (dans le buste du pseudo-Sénèque dont il reste une trentaine d'exemplaires, croit reconnaître le poète comique Épicharme; aussi bien un double hermès nous montre cette même tête avec une autre qui peut être celle de Ménandre). — B. BERENSON. Une peinture de Girolamo de Crémone au musée du Havre (elle représente l'enlèvement d'Hélène; article en anglais). — SEYMOUR DE RICCI. Esquisse d'une bibliographie égyptologique; suite (travaux relatifs à soixante-cinq localités ou pays énumérés du nord au sud). — W. DEONNA. Notes archéologiques. VII. Aphrodite à la coquille (le thème, d'origine orientale, est celui de la déesse qui naît de la coquille et qui, aux débuts, est une déesse-coquille : il remonte au VIIe siècle; au IVe et au IIIe siècle les coroplastes hellénistiques le reprennent et le transforment suivant l'esthétique grecque. L'art romain a adapté à l'ornementation funéraire le motif qui survit dans l'art chrétien jusqu'à une époque avancée). — Franz CUMONT. Fragments d'annales trouvés à Ostie (elles étaient gravées sur les murs d'un édifice : les fragments trouvés se rapportent aux années 36 à 38 ap. J.-C.). — ID. A propos de Cybèle (observations sur la thèse de H. Graillot). — SEYMOUR DE RICCI. Paul Meyer (article nécrologique, avec une liste de ses principales publications de 1860 à 1914). = C.-rendus : *Raoul Montaudon*. Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques, époques préhistoriques, protohistoriques et gallo-romaines; t. I (l'ouvrage comprendra sept volumes; effort digne d'estime). — *P. Roussel*. Délos, colonie athénienne (excellent). — *Franz Cumont*. Études syriennes (huit excellents mémoires). — *Gabriel Millet*. L'École grecque dans l'architecture byzantine (fournit un commentaire architectural aux planches du bel album : « Monuments byzantins de Mistra »). — *E. Marque*. Le dernier oppidum gaulois assiégé par César (dans cette brochure hardie, il y a une part notable de travail sérieux, mais la thèse générale est fausse). — *Madison Grant*. The passing of the great race, or the racial basis of European history (loin de marquer un pas en avant, la doctrine de l'auteur est un retour à celle de Gobineau).

12. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1918, 15 mars. — *N. Cunningham*. The commonweal (titre que l'on peut traduire par le « bien public », et c'est du bien public que l'auteur fait le but et le critérium de toutes les formes de gouvernement. Intéressante analyse historique de l'évolution politique de l'Angleterre). — F. PASSELECQ. La question flamande et l'Allemagne (très intéressant; mais la situation officielle de l'auteur ne lui a pas permis de dire toute la stricte vérité). — *Vénizelos, Politis, Répoulis, Cafandaris*. Cinq ans

Digitized by Google

d'histoire grecque, 1912-1917. Discours prononcés à la Chambre des députés en août 1917; trad. par *Léon Maccas* (important). — *James M. Beck.* La guerre et l'humanité; trad. par *Stéphane Lauzanne* (remarquable). — *Popovitch* et *Katzlerovitch.* Appel des socialistes serbes au monde civilisé (mémoire éloquent et précis sur les atrocités commises en Serbie par les vainqueurs). = 1er avril. *Ch. Diehl.* Dans l'Orient byzantin (recueil de quatorze mémoires très intéressants). — American Journal of archæology. T. XXI : 1917 (critique d'un article où M. Bonnell veut prouver que l'idée de représenter le serpent avec une tête humaine est venue aux artistes par l'intermédiaire des mystères). — *E.-H. Pacheco* et *J. Cabré.* Las pinturas prehistóricas de Pena Tu. Avance al estudio de las pinturas prehistóricas del extremo sud de España (important). — *J. Cabré* et *C. Esteban.* Le Val de Charco del Agua Amargua (peintures rupestres représentant des scènes de chasse d'un haut intérêt pour l'étude de l'armement et de la parure des tribus primitives de l'Espagne). — *A.-F. Truyols.* Estudios de critica textual y literaria (essais fort timides de critique textuelle de l'Ancien Testament). — *B. Vosnjak.* L'administration française dans les pays yougoslaves (simple brochure, mais instructive). — *Paul Gautier.* Un prophète. Edgar Quinet. Édition nouvelle de ses articles sur l'Allemagne (ouvrage d'une grande portée historique et morale). — *Jastrow.* The war and the Bagdad railway (très intéressant). — *A. Gauvain.* L'Europe au jour le jour. T. I : La crise bosniaque, 1908-1909 (recueil d'articles publiés dans *les Débats*; ils méritent de survivre à l'actualité). — *Fr. Contreras.* Les écrivains hispano-américains et la guerre européenne (les écrivains dont on parle ici sont très chauds partisans de l'Entente; mais jusqu'à quel point réflètent-ils l'opinion générale?). — *A. C. Benson.* Cambridge essays on education (livre qui fait penser). — *L. Hautecœur.* Mme Vigée-Lebrun (bon). — L'art et les saints : saint Nicolas, par *A. Marguillier;* sainte Catherine, par *H. Brémond;* sainte Geneviève, par *A.-D. Sertillanges;* saint Martin, par *Henry Martin* (à recommander). = 15 avril. *Cl. Perroud.* La proscription des Girondins, 1793-1795 (contient des renseignements très instructifs sur l'attitude de la Convention à l'égard des Girondins proscrits et sur celle des proscrits eux-mêmes). — Livres sur la guerre, parmi lesquels : *Edmond Pilon.* Pèlerinages de guerre, jadis et de nos jours (agréables récits guerriers des temps passés : XVIIIe et XIXe siècles); *A. Toulemon.* Mobilisés; scènes et récits de la guerre (recueil d'articles de journaux et de nouvelles, trop apprêtés, mais non sans charme); *G. Gaulène.* Des soldats (œuvre d'imagination dont les personnages sont peints d'après nature). = 1er mai. *F. Brunot.* Histoire de la langue française. T. V. Le français en France et hors de France au XVIIe siècle (étude très solide et très bien documentée; l'auteur a étudié spécialement la diffusion de la langue française en Angleterre, aux Pays-Bas et en Allemagne). — Mgr *Tissier*, évêque de Châlons. Au fil de la guerre. Vérité et vérités

Digitized by Google

(recueil de lettres pastorales, de discours, de sermons ou d'allocutions au cours de l'année 1916; manifestations religieuses et patriotiques dans lesquelles les « vérités » ne sont pas ménagées aux incroyants). — *Jean Lagardère.* France. Demain! Aux ouvriers et ouvrières de reconstruction d'après-guerre (l'œuvre consiste surtout dans la restauration du sentiment religieux). — *L. Rouzic.* Le prix des larmes. — *Y. de la B.* Médiation pontificale et relations avec le Vatican (expose les principales questions de politique extérieure qu'il serait utile de négocier avec la Papauté). — *Eug. Lévy.* La Révolution française. Essai sur le génie de la France nouvelle (beaucoup de galimatias). — *E. Altiar.* Journal d'une Française en Amérique, septembre 1916-juin 1917 (très intéressant). = 15 mai. *Leo Wiener.* Contribution toward a history of arabico-gothic culture; I (veut prouver que les mots de basse latinité qui ne peuvent s'expliquer par le gothique d'Ulphilas et le vieux haut-allemand doivent s'interpréter par l'arabe; cette thèse est insoutenable. C'est également une entreprise vaine de vouloir expliquer le mot « drap d'Arras » par l'arabe « tiraz » et non tout uniment par le nom de lieu Arras). — *M. Annaei Lucani.* De Bello civili liber VIII edited by *J.-P. Postgate* (très bonne édition). — *H.-M. Gailhac.* Les éternels barbares. La Germanie de Tacite suivie des passages des Commentaires de César relatifs aux Germains (œuvre de propagande antigermanique où l'on trouve en effet quelques rapprochements saisissants entre les barbares d'autrefois et ceux d'aujourd'hui). — *E. Jovy.* Fénelon inédit; d'après les documents de Pistoia (l'auteur a découvert parmi les livres du savant théologien Fabroni, conservés à la bibliothèque de Pistoia, beaucoup d'œuvres de Fénelon touchant l'histoire religieuse de son temps, et notamment le jansénisme). — *Id.* Le collège janséniste de Noyon en 1719 (intéressant et nouveau). — *Id.* De Royer-Collard à Racine (beaucoup de recherches et de trouvailles). — Almanach illustré de la *Gazette des Ardennes* pour 1918 (le principal morceau de cet almanach est un article de Th. Dimmler, tendant à montrer le respect des Allemands pour les œuvres d'art français sauvées par eux dans la zone des armées. Grâces leur en soient rendues!).

13. — **Revue des sciences politiques.** 1918, 15 avril. — Joseph Reinach. Le problème des États-Unis d'Orient (le *Mittel-Europa* n'est que l'enseigne mensongère d'un empire germanique s'étendant aux provinces baltiques, à la Pologne, à l'Autriche, à toute la péninsule balkanique; M. Reinach oppose à cette conception celle d'États-Unis de l'Orient, comprenant l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, les États des Balkans, chaque peuple ayant réalisé, d'un commun accord, ses ambitions ethniques; cet empire, placé sous l'hégémonie des Habsbourg et dont les provinces seraient constituées par ces divers États, ferait contrepoids à la fois à l'Allemagne et à la Russie). — Émile Bourgeois. Les traditions de la défensive française (importance de Paris pour la France; c'est pour protéger cette ville que les Fran-

Digitized by Google

çais sont allés à Metz et à Strasbourg; il fallait à la France se défendre contre les Allemands : la médaille que Louis XIV fit frapper en 1681, après la prise de Strasbourg, portait la légende : *Clausa Germaniæ Gallia*). — JOSEPH-BARTHÉLEMY. Le gouvernement par les spécialistes et la récente expérience anglaise (dans le cabinet formé par Lloyd George, le 10 décembre 1916; inconvénients et avantages de cet appel des « compétences » dans un ministère). — G. LECARPENTIER. L'analyse économique du professeur A. Marshall (lisez, l'analyse des « Principes d'Économie politique » du professeur de Cambridge, dont une traduction française a paru en 1907-1908; 7e édition anglaise, 1916). — Dossiers d'information sur la guerre et la paix. I. F.-P. RENAUT. Les confins russes d'Occident de la Baltique à la mer Noire (les provinces baltiques : Esthonie, Livonie, Courlande, la Pologne, la Lithuanie, la Wolhynie, l'Ukraine, la Bessarabie; renseignements très précis sur chacune de ces contrées; chiffre de la population : commerce, industrie). II. Henri SCHUHLER. Les colonies allemandes (historique; Togo, Cameroun, Afrique sud-occidentale, Afrique orientale, possessions du Pacifique, Tsing-Tao). — Eug. D'EICHTHAL. Nationalités et fédération (préconise en Autriche une fédération des diverses nationalités). = C.-rendus : Ouvrages sur la guerre, parmi eux : *Daniel Halévy*. Le Président Wilson (très pénétrant); *Auguste Boppe*. A la suite du gouvernement serbe de Nich à Corfou, 20 octobre 1915-17 janvier 1916 (émouvant); *Alphonse Muzet*. Le monde balkanique (bon manuel).

14. — Revue générale du droit. 1918, janvier-février. — J. BONNECASE. La « notion de droit » en France au XIXe siècle; suite et fin (« le Droit s'était montré aux Constituants de 1789 porteur de la charte d'affranchissement des individus. Poursuivant son œuvre éternelle, il réapparaît après plus d'un siècle pour présider cette fois à la libération des Nations »). — F. DE VISSCHER. Les actions noxales et le système de noxalité, d'après ses origines historiques et la loi des XII tables; suite. — E.-H. PERREAU. La Belgique et le droit des gens (d'après le livre de Ch. de Visscher : « La Belgique et les juristes allemands »). — J. FAUREY. Le droit de dissolution en régime parlementaire (il s'agit de la Grèce). = C.-rendus : *Stan. Berge*. La justice française au Maroc (remarquable). — *A. Gauvain*. L'Europe avant la guerre (d'un grand intérêt). — *A. Pitois*. Histoire du droit français (nouvelle édition où l'on a distingué les grandes périodes). — *M. Leroy*. L'ère Wilson : la Société des nations (excellent commentaire du manifeste Wilson du 22 janvier 1917). — *B. Auerbach*. Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie; 2e édition (montre bien l'essor de ces nationalités; il faut porter le deuil de la grande Autriche).

15. — Le Correspondant. 1918, 10 avril. — R.-P. LAGRANGE. Le nationalisme juif et la Palestine (le nationalisme est le fondement même de l'histoire d'Israël dans l'antiquité; c'est parce qu'ils ont voulu être et

Digitized by Google

qu'ils ont été toujours des étrangers hors de la Palestine que les Juifs ont été si durement traités pendant tout le moyen âge. Puis ils ont fait effort pour s'assimiler aux milieux civilisés parmi lesquels ils vivaient et ils y ont réussi parfois, en France par exemple. Par là, ils couraient le risque du suicide. Le Sionisme est une réaction contre ce mouvement et il a été assez habile pour obtenir la déclaration de M. Balfour, 2 novembre 1917. Les Juifs pourront donc retrouver un « home » en Palestine ; mais on ne peut les autoriser à rentrer en maîtres dans le pays, car il y a d'autres habitants que les Juifs en Palestine. Force leur est de modérer leurs prétentions et de ne demander que des avantages pratiques obtenus sans léser les droits des autres nationalités et confessions). — MILES. Silhouettes de guerre. M. John Dillon (biographie qui se confond avec l'histoire du mouvement séparatiste en Irlande et du « Home rule »). — Michel KATCOV. Lettres au tsar Alexandre II (cinq lettres fort intéressantes et prophétiques adressées du 25 décembre 1886 à mai 1887 au tsar Alexandre II par un journaliste très apprécié, qui n'était nullement l'ennemi de l'Allemagne ni l'ami de la France, mais qui s'efforce de démontrer au tsar le danger d'une politique de complaisances excessives à l'égard de l'Allemagne, la « perfidie du concours de Bismarck » dans les affaires de la Bulgarie et, finalement, la nécessité d'un rapprochement vers la République française). — ***. La question des détroits. L'histoire et les hypothèses. — Lieutenant-colonel DE PLAS. Sept mois de campagne en Belgique. Feuillets détachés d'un journal de marche (du 11 octobre 1914 au 23 avril 1915. Premier emploi de gaz asphyxiants par l'ennemi). — Pierre DE QUIRIELLE. L'Italie et la guerre. II. La politique italienne au Sénat. Le ravitaillement et la résistance. Le rapprochement avec les Yougoslaves. — G. JEAN-AUBRY. Claude Debussy, musicien français. — A BÉCHAUX. La vie économique et la guerre. = 25 avril. ***. Le blocus, arme de guerre. — MILES. Silhouettes de guerre. Lord Pirrie, contrôleur général de la marine marchande britannique. — F. ENGERAND. Le drame de Charleroi. IV. Les offensives hors frontières. Lorraine-Ardennes (la défaite de Morhange, le 20 août, manifeste « la faillite définitive de l'offensive forcenée qu'avait codifiée le règlement de 1913 ». Castelnau a compris à temps le démenti infligé à la théorie par les faits : « Sur le champ sanglant de Morhange, il sacrifie la doctrine de toute sa vie et, désormais, il conseillera le contraire de ce que jusque-là il avait enseigné. » Quant à la bataille des Ardennes, il n'est pas encore possible d'y voir clair : « Pas d'unité de commandement, des batailles éparses et disloquées, méconnaissance systématique du terrain et des moyens de défensive, défaut de liaison des corps et des armes, aucune manœuvre, mais seulement l'offensive aveugle, systématique, frénétique »). — Eugène TAVERNIER. La portée universelle de la Révolution russe (analyse quelques-unes des œuvres publiées avant la guerre par le « publiciste » Trotski et par trois littérateurs : Merejkovski, Philosophoff et une dame qui signait Hippius. Le but qu'ils se proposaient

Digitized by Google

était de « contaminer » de proche en proche l'opinion du monde en lui inoculant le virus russe). — Ernest DAUDET. La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. La mission du baron de Courcel, février 1882-août 1886 (parmi les anecdotes rapportées ici, l'on peut noter celle qui se rapporte à la nomination d'Alphonse XII comme colonel d'un régiment allemand de Strasbourg et à la réception tumultueuse qui fut faite au roi d'Espagne par des émeutiers parisiens. La manifestation était d'ailleurs dirigée au moins autant contre Jules Ferry que contre le roi d'Espagne). — Jean POZZI. La première bataille de la Somme, juin-septembre 1916 (ce sont plutôt des notes qu'un récit complet de la bataille). — Paul DARCY. L'avant-guerre pangermaniste aux États-Unis (l'organisation pangermaniste, l'émigration allemande aux États-Unis, l'éveil spontané du « Deutschtum » américain, l'action des pangermanistes et du gouvernement impérial). — René MERCIER. Nancy bombardée. Journal d'un bourgeois de Nancy (21 janvier 1916 à janvier 1918). = 10 mai. Fernand ENGERAND. Le drame de Charleroi. V. Le dénouement (insiste sur les fautes considérables commises dès le début par le commandement français : méconnaissance du plan allemand d'invasion par la Belgique, abandon de notre frontière du Nord, offensive ordonnée sur tous les points en même temps. Malgré les directives du Grand Quartier général, Lanrezac, chef de la Ve armée, se prépare à une bataille défensive sur la Sambre afin de boucher la trouée de l'Oise, 21 août; mais ses intentions sont mal interprétées par la plupart de ses chefs de corps « pénétrés des idées si fausses qui leur avaient été inculquées au cours de ces dernières années ». Menacé d'enveloppement le 23 août, Lanrezac prend sur lui de prescrire la retraite. « Cette résolution renversait le plan allemand et le faisait échouer dans sa partie essentielle et pour laquelle avait été violée la neutralité de la Belgique : l'enveloppement de notre aile gauche et, par elle, l'anéantissement de l'armée française... » Disgrâce suprême : à Lille où, sous les généraux Herment et Percin la défense commençait à s'organiser, les « autorités civiles » obtiennent du gouvernement l'ordre d'abandonner la place le 24 août au soir. On livrait ainsi à l'ennemi, sans combat, la plus riche région minière et industrielle de France). — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Sackville-West, délégué britannique au Conseil de guerre de Versailles. — Lieutenant-colonel D. Au front américain, l'organisation de l'armée, les soldats, les officiers, leurs idées sur la guerre. — J. DE LANZAC DE LABORIE. Les Jésuites en France sous la Restauration et la monarchie de Juillet (d'après l'histoire de la Compagnie de Jésus en France de 1814 à 1914 par F. Joseph Burnichon). — Comte R. DE BRIEY. La Belgique et l'Allemagne au centre de l'Afrique. — Louis GUICHARD. La tranchée des marins (plusieurs récits de scènes maritimes, la « tranchée » des marins étant le service de garde sur les flots). = 25 mai. A. DE LAPRADELLE. La guerre aérienne et le Droit. — A. GÉRARD, ambassadeur de France. Les hommes d'État du Japon, 1868-1918. —

Digitized by Google

Ernest DAUDET. La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. La mission du baron de Courcel, février 1882-août 1886; suite (idées et projets de Bismarck en 1884; traité secret avec le roi de Roumanie, ce qui, de fait, transforme la Triplice en Quadruplice. Sympathie exprimée par Bismarck pour Jules Ferry et pour sa politique coloniale, sans doute parce qu'elle détournait ses regards de la « ligne bleue des Vosges »). — Henry LAPORTE. Quatre mois de bolchevisme : Russie, Finlande. Notes de voyage, janvier-mai 1918. — G. JEAN-AUBRY. L'art français moderne en Angleterre; peinture et sculpture. Les relations picturales de la France et de l'Angleterre au cours du XIXe siècle (instructive histoire du legs de Sir Hugh Lane à la National gallery). — ***. La question des détroits; 2e article (du traité d'Andrinople en 1829 au traité de Londres en 1840). — Henri BRÉMOND. Un mémoire inédit de Fénelon sur la France et la cour de Rome (analyse un mémoire très secret et un appendice adressés par Fénelon au pape Clément XI en vue de réconcilier la France et la Papauté. Ces deux documents ont été retrouvés par M. Jovy dans la bibliothèque du cardinal Fabroni à Pistoia et publiés par lui en 1917). — LANZAC DE LABORIE. La morale politique du grand Frédéric (simple annonce du gros livre publié sous ce titre par le commandant Weil).

16. — **Études.** Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1918, 20 mars. — Jules LEBRETON. Jésus-Christ et la Samaritaine. — Philippe HENRIOT. Les acteurs de la tragédie; un grand premier rôle : le quartier-maître général Ludendorff (notes biographiques : Ludendorff est relativement encore jeune, il est né en 1865 dans les environs de Posen; c'est à Posen que naquit en 1847 Hindenburg). — Marcel CHOSSAT. La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien; III (contre Voltaire qui prétendait que depuis quatorze siècles toutes les guerres ont été causées par le fanatisme). — François DATIN. Le désarroi doctrinal chez les Anglicans et le cas du Dr Henson (H. Hensley Henson a été imposé par l'État comme évêque de Hereford au début de 1918; en théologie, il appartient à l'opinion libérale; une telle ingérence fait désirer à beaucoup d'Anglais le « désatablissement » de l'Église, c'est-à-dire la séparation de l'Église et de l'État). — J. ROUËT DE JOURNEL. « Du développement des idées révolutionnaires en Russie » (le titre est emprunté à un opuscule de Herzen; montre le développement de ces idées depuis le moyen âge jusqu'en 1825; à suivre). — H.-L. DAUCHEZ. Les médecins chrétiens pendant la guerre (actes de dévouement de médecins désignés par des initiales). — Stéphane HARENT. Fénelon apologiste de la foi (d'après le livre de Mgr Cagnac). = 5 avril. Charles FRANÇOIS-SAINT-MAUR. Le capitaine aviateur Didier La Cour Grandmaison (tué en combat aérien le 10 mai 1917; à suivre). — J. ROUËT DE JOURNEL. « Du développement des idées révolutionnaires en Russie »; fin (au XIXe siècle et au début du XXe siècle; les littérateurs : Pouchkine, Gogol, Tourguéniev, Dostoievski, Tolstoï, Gorki). — Pierre LAHORGUE. Études sur Pascal. I.

Digitized by Google

Pascal et les suites du péché originel. — Marcel CHOSSAT. La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien; IV (comment l'Allemagne a violé ce droit naturel). — Lucien ROURE. Ile-de-France et France (d'après le livre d'A. Mithouard : « La terre d'Occident »). = 20 avril. L. BILLOT. La parousie; VII. — Abel DECHÊNE. La patrie de Victor Hugo (Victor Hugo a écrit sur la patrie de beaux vers; mais il a aussi célébré la fraternité, l'humanitarisme, prôné l'antimilitarisme; le 14 juillet 1870, il plantait dans son jardin à Guernesey le chêne des États-Unis d'Europe). — FRANÇOIS-SAINT-MAUR. Le capitaine aviateur Didier La Cour Grandmaison; fin. — Louis LALANDE. Le problème noir aux États-Unis d'Amérique (origine des noirs aux États-Unis; les luttes qui précédèrent et suivirent l'affranchissement du 31 janvier 1865; le nègre ne sera relevé que « par l'école à base religieuse »). — Impressions de guerre. LXIII. Louis BERNE. En Italie : l'amitié d'un village (mars 1918). — Joseph BRUCKER. Bulletin d'histoire de la Compagnie de Jésus (les *Monumenta historica Societatis Jesu;* les ouvrages du R. P. Frias sur les Jésuites d'Espagne; les livres sur le « style jésuite »; les additions à la « Bibliothèque » de Backer-Sommervogel: le livre « Response aux demandes d'un grand prélat », paru en 1625 à Pont-à-Mousson est bien du P. Bruet, non du P. Joseph). = C.-rendus : Vicomte *de Guichen.* La révolution de Juillet en 1830 et l'Europe (volume un peu touffu). — *R. Gay de Montella.* España ante el problema del Mediterráneo (synthèse faite avec clarté et finesse des événements politiques qui, de 1901 à nos jours, se sont déroulés autour de la Méditerranée). = 5 mai. Jean DISSARD. La transfixion de Notre-Dame (histoire de la dévotion aux douleurs de Notre-Dame). — Dr M. VERDUN. Les paludéens en France et le paludisme pendant la guerre. — Marcel CHOSSAT. La guerre et la paix d'après le droit naturel chrétien; fin (il ne faut pas ignorer le rôle pacificateur de la force au service du droit ni nier la légitimité de la guerre faite pour se défendre, entreprise pour le triomphe de la justice). — Louis JALABERT. Les îles d'Aland et la Suède (géographie et histoire; les revendications suédoises; les événements de février 1918). — C. HEARTY. Louis Lenoir (en mémoire d'un Père jésuite tué le 9 mai 1917). = C.-rendus : *B. Bourdenne.* La vie et l'œuvre du vénérable Michel Garicoïts, fondateur de l'Institut des prêtres du Sacré-Cœur de Jésus (intéressant; Garicoïts né à Ibarre le 15 avril 1799 est mort à Bétharram le 14 mai 1863). — *Fernand Passelecq.* La question flamande et l'Allemagne (montre l'union fraternelle des éléments wallon et flamand).

17. — La Grande Revue. 1918, mars. — Albert THIERRY. Carnets de guerre; suite. Le dépôt (novembre et décembre 1914). — René BRANCOURT. L'héroïsme dans la poésie américaine. — Léon DUBREUIL. 1792-1793 et 1914-1918 (grande analogie entre la situation de la France au début des guerres de la Révolution et la situation actuelle. Montre comment les administrateurs de 1792-1793 ont réussi à faire face à des difficultés inouïes et comment ils ont contribué à donner à la France

Digitized by Google

les armées nécessaires. Sans établir rien qui ressemble au régime terroriste, n'y aurait-il pas intérêt, aujourd'hui, à développer les « méthodes révolutionnaires ? »). — Maurice GRIGAUT. La vie française jugée par les Américains (analyse le rapport présenté à l' « Association des manufacturiers américains pour l'exportation » par la Commission envoyée en France). = Avril. Albert MATHIEZ. L'immunité parlementaire sous la Révolution (décrétée par les états généraux dès le 23 juin 1789, l'inviolabilité parlementaire fut respectée jusqu'en 1793 ; on en vint alors après le 31 mai non seulement à faire arrêter, juger et condamner des membres de la Convention, mais même à faire prononcer la levée de l'immunité par les deux Comités de Salut public et de Sûreté générale. Cette dictature des Comités dura jusqu'au 9 thermidor. On en revint alors à la pratique antérieure. « Les hommes d'affaires glissés dans les Assemblées connurent une sécurité qui discrédita le régime parlementaire et prépara de loin brumaire »). — Charles STIÉNON. La leçon de Cambrai et les événements actuels (il s'agit de l'heureuse attaque des Anglais dans la direction de Cambrai en novembre 1917 et du puissant retour offensif des Allemands qui enlevèrent aux Anglais les fruits de leur première victoire. Il semble que le commandement britannique n'ait pas pris parti dès le principe entre une action locale, avec un but bien déterminé et qu'il ne fallait pas dépasser, et une tentative de grande envergure pour laquelle il ne réunit pas tous les moyens nécessaires. En outre, le commandement français avait mis à la disposition des Britanniques une force considérable d'infanterie et de cavalerie qui ne fut pas employée). — Geneviève BIANQUIS. Les projets de service obligatoire des femmes en Allemagne. — Gabrielle ROSENTHAL. Le service social des femmes en France. = Mai. Israël ZANGWILL. Le principe des nationalités ; I (conférence faite par le grand romancier juif au South Place Institute le 6 mars 1917 ; c'est une critique mordante des solutions que l'on a proposées pour définir les termes de nation, de race et de patrie). — Albert THIERRY. Carnets de guerre ; suite (décembre 1914-février 1915). — Louis BOISSE. L'Allemagne et le chemin qui descend (étude sur la psychologie du peuple allemand : « Ils n'ont qu'une unité, celle de la force ; c'est la route descendante qu'ils suivent ; c'est le « über » qu'ils revendiquent, mais leur revendication bruyante est précisément l'aveu d'un manque »). — Camille DUCRAY. Les peintres des victoires de Napoléon. — Léon ABENSOUR. L'effort féminin à l'étranger. — Louis MARQUET. L'épreuve des démocraties et des autocraties (réponse à Lysis : « L'idéal démocratique s'est bien tenu en face de la force autocratique, et l'épreuve de la guerre ne tourne pas au désavantage des démocraties »).

18. — **Mercure de France.** 1918, 1er avril. — Georges DAUVILLE. L'internationalisme et la guerre. — Marc DUFAUX. Une mentalité d'avant la guerre : le tiers-esprit. = 16 avril. C. BESSONNET-FAVRE. Leibnitz et la colonisation germanique de la Russie (signale dans l'œuvre de Leibnitz nombre de rapports, mémoires et lettres adressés

Digitized by Google

par Leibnitz aux ambassadeurs moscovites, aux familiers du tsar et à Pierre-le-Grand lui-même en vue d'obtenir des concessions de terres et de mines, de canaliser les grands fleuves, de faire exploiter les richesses de la Russie par des ouvriers et des ingénieurs allemands; en même temps il proposait d'attirer dans ce pays les Chinois. Moscou deviendrait ainsi le point de rencontre et le trait d'union des forces intellectuelles de l'Occident et de l'Extrême-Orient pour développer la civilisation russe, au profit de l'Allemagne. Tout en flattant l'autocrate russe, il combattait l'autocratie française dans la personne de Louis XIV et devenait l'hôte du prince Eugène de Savoie. Il déclarait néanmoins travailler « pour le bien-être du genre humain tout entier », car, ajoutait-il, « je considère le ciel comme la patrie et les hommes bien nés comme des compatriotes »). = 1er mai. Louis BOISSE. La guerre et la mystique de l'immanence (étudie surtout la doctrine de Kant et son influence sur la formation de la mentalité allemande. Cette guerre est « la rencontre dramatique de deux principes », celui de l'immanence et celui de la transcendance. Kant a exposé avec force le premier, que ses continuateurs ont répudié; ce n'est pas à lui qu'il faut faire remonter la corruption de l'esprit allemand). — G. JEAN-AUBRY. Poètes français d'Angleterre (Swinburne, John Payne et George Moore). — René DUMESMIL et Th. SIMON. La guerre vue par les écoliers et la psychologie de l'enfant. = 16 mai. Roger MAURICE. Les états-majors et la troupe (erreurs d'organisation dans les états-majors pendant la première année de la présente guerre; bien que corrigées en grande partie vers la fin de 1916, elles ont contribué à répandre dans la troupe des idées fausses et injustes sur l'état-major, organisme indispensable autant que délicat qu'on ne peut improviser). — Jules DUHEM. La question yougoslave; la monarchie danubienne et l'Europe; conclusions actuelles. = 1er juin. Ernest RAYNAUD. La préfecture de police (anecdotes sur l'ancienne préfecture et sur la nouvelle, sur MM. Lépine et Hennion). — BOUTRAS GHALI. L'Islam et les Turcs (ce sont les Turcs qui ont déshonoré et avili l'âme arabe; ce n'est pas l'Islam).

19. — **Revue des Deux Mondes.** 1918, 1er avril. — Robert DE LA SIZERANNE. Les masques et les visages. Une violation de neutralité au XVIe siècle. César Borgia à Urbino; I (raconte d'après les lettres de Guidobaldo I, comte de Montefeltro et troisième duc d'Urbin, l'attentat dont celui-ci fut victime de la part du Borgia en 1502). — A. BELLESSORT. Le nouveau Japon. III. Européens et Japonais; l'aventure de Lafcadio Hearn (biographie du fin littérateur auquel on doit d'avoir révélé au monde occidental tant de traits curieux sur l'ancien Japon. Bien qu'il eût réussi à se faire naturaliser Japonais, Héarn resta toujours pour ses compatriotes un étranger dont ils étaient fiers, mais qu'ils tenaient poliment à l'écart. L'Occident, qu'il détestait, surtout l'Occident anglo-saxon, est seul resté fidèle à sa mémoire). — L. LENÔTRE. Rêveries d'après-guerre sur des thèmes anciens. II. Les mauvaises fées

Digitized by Google

(la Révolution a détruit tout l'ancien système de l'instruction publique et privée; l'éducation civique inaugurée par la Convention a été purement déclamatoire; ceux qui étaient enfants alors ont poussé au hasard, comme ils ont pu, exposés aux méfaits de la « fée Utopie » et de l'« exotisme ». Revenons à l'ancien temps où le bambin revenait du lycée « avec une pile de prix enrubannés et une couronne de lauriers »). — Contre-amiral DEGOUY. La guerre sous-marine. Phase finale. — Gaston DESCHAMPS. Aux régions dévastées. III. Avec la Croix-Rouge américaine. — Maurice MURET. Les romans de guerre de M. Stilgebauer. = 15 avril. ***. Vaincre (considérations sur le rôle de l'offensive qui doit vaincre l'Allemagne). — Mme Marie-Louise PAILLERON. François Buloz et ses amis. II. George Sand et Alfred de Musset. Nouvelles « lettres de Venise ». — Robert DE LA SIZERANNE. Une violation de neutralité au XVIe siècle. César Borgia à Urbino. II. L'occupation (raconte comment le comte de Montefeltro réussit à recouvrer ses États, 1502, puis comment, abandonné par ses propres partisans, il dut entrer en accommodement avec César; bientôt César fit assassiner les amis du comte, qui abandonna pour la seconde fois ses États et ne se crut en sûreté que sous la protection de Venise, janvier 1503). — Baron BEYENS. L'avenir des petits États. IV. La Bulgarie (fort intéressant portrait du tsar Ferdinand qui a voulu être, suivant son expression, à la fois « son Fouché » et « son Talleyrand »; intelligent, ambitieux et fourbe, il aura peut-être cette chance suprême de voir l'Allemagne et l'Autriche subir les conditions de l'Entente victorieuse et par conséquent de secouer une tutelle qu'il déteste; la défaite de Guillaume II le débarrasserait de l'amitié impériale qui lui est à charge). — Henry BIDOU. Les batailles de la Somme. I. Du 1er au 12 juillet 1916 (il peut être intéressant de comparer cette étude avec celle de M. Joseph Reinach que publie la *Revue historique*). = 1er mai. René BAZIN. Français et Anglais (conférence faite à Londres l'hiver dernier sur « les raisons que nous, Anglais et Français, avons de nous aimer les uns les autres »). — GAILLY DE TAURINES. La protestation de l'Alsace-Lorraine en 1874 (élections unanimement protestataires en Alsace et en Lorraine; séance du Reichstag, le 18 février 1874, où les députés élus viennent apporter leur protestation en face de Bismarck et des Allemands menaçants, furibonds ou gouailleurs). — Louis GILLET. L'art flamand et la France (« en dépit des prétentions allemandes, l'art flamand n'a guère eu de commun avec l'Allemagne que les innombrables emprunts que celle-ci lui a faits; au contraire, c'est avec la France que l'unissent des rapports séculaires et ininterrompus »; suit le développement de ces rapports pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours). — R. DE LA SIZERANNE. Une violation de neutralité au XVIe siècle. César Borgia à Urbino. III. La restauration (la mort d'Alexandre VI, 17 août 1503, ramène Guidobaldo dans sa capitale; quant à César, il réussit à rentrer en grâce auprès de son ennemi, mais pour succomber à son tour aux savantes intrigues du nouveau

Digitized by Google

pape Jules II; celui-ci trouve le moyen de se délivrer de Borgia, en gardant d'ailleurs pour l'Église les conquêtes opérées par l'astucieux et criminel duc de Valentinois. Jugement sur César Borgia). — Ernest DAUDET. Soixante années du règne de Romanoff, 1821-1881. III. Alexandre II. — Henry BIDOU. Les batailles de la Somme. II. 14 juillet-15 octobre 1916. — André BEAUNIER. Chateaubriand et les sauvages (à propos de l'étude de Gilbert Chinard sur l'exotisme dans l'œuvre de Chateaubriand. Montre avec quelle poésie Chateaubriand a su utiliser les sources imprimées où il puisait ses récits souvent imaginaires. S'il n'a pas vu tous les pays qu'il décrit, il a d'autre part créé un monde de rêve où il se complut toute sa vie; il peint un désert vertueux parcouru par de bons sauvages au milieu duquel il croyait retrouver la liberté bannie de France). = 15 mai. Marie-Louise PAILLERON. François Buloz et ses amis. III. Alfred de Musset (fin; intéressant; beaucoup de lettres inédites. Notables corrections aux souvenirs de P. de Musset sur son illustre frère. Buloz, qui a vécu pendant trente ans en fort bonne intelligence avec Alfred, parle de lui, dans ses lettres, en des termes que l'histoire devra retenir). — GAILLY DE TAURINES. La protestation de l'Alsace-Lorraine en 1874; II (après la retentissante protestation du député Teutsch, l'évêque de Strasbourg, Mgr Ræss, qui avait accepté d'abord de se joindre aux autres députés protestataires, fit défection; il déclara qu'il n'avait « nullement l'intention de mettre en question le traité de Francfort ». Cette défection avait le caractère d'une véritable trahison à l'égard de ses collègues; même il eut l'imprudence d'ajouter qu'il parlait « au nom de ses coreligionnaires », ce qui lui attira de nombreuses et véhémentes protestations de la part de ces derniers et notamment des autres députés catholiques, laïcs et prêtres. Heureusement, l'attitude de l'évêque de Metz, Mgr Dupont des Loges, sauva l'honneur du clergé compromis par cette lamentable palinodie. Montre comment furent accueillies la protestation de Teutsch et la déclaration de Ræss dans la presse, en France, en Allemagne et à l'étranger. Noble attitude des députés polonais qui refusèrent de voter l'annexion « parce que », disaient-ils, « nous nous refusons à empiéter sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes »). — Jérôme et Jean THARAUD. La foire de Rabat. III. Images anciennes et modernes. — Louis DE LAUNAY. Pierre Duhem. L'énergétique et la science du moyen âge. — Contre-amiral DEGOUY. Zeebrugge et Ostende. La première opération sur le front nord (l'entrée du canal maritime de Bruges obstruée; celle du port d'Ostende le sera plus tard à son tour et l'a été en effet). — Jean DORMIS. Un poète serbe : Miloutine Boïtch. — Henry BIDOU. Les batailles de la Somme. III. L'offensive allemande de 1918, 21 mars-10 avril (recul de la Ve armée britannique du 21 au 30 mars; qui entraîna celui de la IIIe armée française; la relève successive des troupes anglaises par cette IIIe armée permet de boucher l'un après l'autre les trous ouverts par l'ennemi qui est finalement arrêté le 1er avril sur le front d'Arras jusqu'à l'Oise. « En trois semaines, cette bataille avait

Digitized by Google

consommé plus de divisions allemandes que celle de 1916 en trois mois). = 1er juin. Georges GOYAU. L'unité belge et l'Allemagne (la Belgique est un pays bilingue, mais le peuple belge n'a qu'une âme, forgée par l'histoire, les arts, la guerre. L'invasion allemande a consacré l'unité belge). — André BELLESSORT. Le nouveau Japon. IV. De Tokyo à Séoul (Japonais et Coréens; derniers temps de l'indépendance coréenne et transformation de la Corée par le Japon). — René PICHON. Les Tchèques contre l'Allemagne (l'hostilité des Tchèques est pour l'Autriche une menace perpétuelle; elle forme un obstacle incessant à l'action militaire et politique de l'Austro-Allemagne. Elle n'a pu se manifester par un soulèvement à main armée, mais elle a pris la forme autrement redoutable d'une « révolution perlée »). — Jean LARTIGUE. Dans les Flandres, 1914-1915. Notes d'un combattant.

20. — **La Revue de Paris.** 1918, 1er avril. — J. B. CARTER. La cathédrale du sacrifice (notes de voyage sur la France, que l'auteur, directeur de l'École américaine d'archéologie de Rome, traversa en 1916 et 1917 et où il vint faire des conférences; il admire le courage tranquille des Français et la joie confiante que leur apporte l'aide américaine. « Voilà comment, jour après jour, ils [les Français] construisent leur cathédrale; ils la construisent dans la même plénitude de joie spirituelle qu'il y a bien longtemps François, celui d'Assise, avait restauré Saint-Damien »). — Frank L. SCHŒLL. La propagande allemande en Suisse française. II. Les procédés (grande ingéniosité dans l'exploitation du mensonge et du démarquage. A noter le livre d'une journaliste américaine, Miss Ray Beveridge : « Meine lieben Barbaren », qui est rempli d'inventions grossières ou ridicules; ce qu'elle raconte de l'hôpital des frères de la Miséricorde à Coblence et du camp d'officiers à Heidelberg est nettement contredit par l'auteur de l'article, qui était à Coblence et à Heidelberg lors de ses deux visites. Malgré tout, « la doctrine de la paix à tout prix a fait quelque progrès en Suisse depuis 1916 »; mais ce n'est point à la propagande allemande qu'est dû ce résultat; il faut l'attribuer à la lassitude produite par la guerre et les restrictions qu'elle entraîne, et à l'influence exercée sur des âmes sensibles par les pathétiques objurgations de ceux qui planent au-dessus de la mêlée. Quant à la propagande française en ce pays, elle a été pour ainsi dire nulle). — Ernest LÉMONON. L'opinion italienne et l'émigration (des conditions auxquelles le courant de l'émigration italienne pourrait être détourné d'Allemagne en France, où la main-d'œuvre fera pendant si longtemps défaut). = 15 avril. André CHEVRILLON. Au Mahgreb; I (étonnante transformation accomplie au Maroc pendant ces quatre ou cinq dernières années par la méthode d'occupation française). — UNE INFIRMIÈRE. Le printemps serbe à Corfou; I (souvenirs sur les Serbes soignés à Corfou dans les hôpitaux français en 1916). — Henri GRAPPIN. Le centenaire de Kosciuszko en Pologne prussienne (Kosciuszko est mort en Suisse le 15 octobre 1817. La manière dont ce centenaire a été honoré par les Polonais des régions

Digitized by Google

soumises à la Prusse montre que ces Polonais ne se sont en aucune façon résignés à leur malheureuse destinée). — Auguste DUPOUY. Pêcheurs et patrouilleurs de l'Océan (dans les mers de Bretagne). — André SPIRE. Le Sionisme (déclaration du gouvernement anglais « sympathisant avec les aspirations juives sionistes » du 2 mars 1917; le président Wilson y adhère le 9 janvier 1918, puis la France, qui précise, le 9 février, son attitude « tendant à créer pour les Juifs en Palestine un foyer national ». Joignez une note officielle du gouvernement de la République, 2 décembre 1917, indiquant la répartition des zones d'influence en Syrie : « Les rôles que la France et la Grande-Bretagne espèrent jouer sont ceux de guides vers un avenir meilleur ou d'arbitres entre les religions ethniques, de conseillers amicaux, les uns dans le Nord, les autres dans le Sud... C'est seulement au moyen de l'unité, en abolissant les discordes engendrées par le régime turc, que les habitants de la Syrie pourront réaliser cet avenir splendide auquel leur donnent droit leurs souffrances passées et leur confiance obstinée dans la destinée de leur pays »). = 1er mai. Commandant Henri MICHEL. L'organisation de la victoire. — André CHEVRILLON. Au Maghreb. II. Marrakech; suite (description des tombeaux saadiens, etc.). — X. Lettres filiales d'un soldat (très intéressant; il y est d'ailleurs à peine question de la guerre elle-même, bien que X ait combattu à la Marne, qu'il ait été blessé, qu'il ait ensuite voulu être renvoyé en première ligne comme médecin auxiliaire. Tué en Argonne, décembre 1916). — UNE INFIRMIÈRE. Le printemps serbe à Corfou; suite et fin (départ des Serbes; l'hôpital est transféré à Salonique et les infirmières rentrent en France). — Jules BERTAUT. L'anglicisme en France sous la Restauration. — Commandant WEIL. Marie-Louise à Parme (publie un rapport adressé de Turin, le 3 octobre 1883, par le baron de Barante, ambassadeur de France près la cour de Sardaigne et en même temps ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire près Marie-Louise, duchesse de Parme, au ministre des Affaires étrangères de France. Détails intéressants sur l'administration du duché, ainsi que sur la personne même de l'archiduchesse, qui « parlait volontiers » de la France, « mais sans attacher aucune impression forte et personnelle. . Il eût été difficile de lui parler de l'empereur Napoléon; rien dans son palais ne le rappelle... Elle s'est entourée davantage des souvenirs de son fils, mais rien n'indique en elle une douleur profondément sentie »). — Auguste GÉRARD. Les tentatives d'influence allemande en Angleterre (dans la littérature; Carlyle, qui reste profondément anglais sous son vêtement allemand; Chesterton et Ford M. Hueffer).

21. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances. 1917, septembre-octobre. — Antoine THOMAS. Le nom de fleuve « Aude » (contrairement à une opinion émise par M. Rouzaud, le mot « Aude » vient bien du latin *Atax*, comme leude vient de *licita*, deume de *decima*). — M. PILLET. L'expédition scientifique et artistique de Mésopotamie et de Médie (en 1851; elle était dirigée par

Digitized by Google

Fresnel, qui s'était attaché Oppert, Thomas et Perreymond; elle reconnut le site de la Babylone antique, fixa l'emplacement du « palais des Merveilles »; Fresnel et Perreymond furent emportés par les fièvres et sont enterrés à Bagdad). — Ed. CUQ. Un second papyrus byzantin sur l'apokéryxis (c'est la coutume grecque autorisant le père à chasser de sa maison l'enfant qui manque gravement à ses devoirs envers lui, à l'exclure de sa famille et de sa succession, à lui défendre de porter son nom patronymique; on a publié au t. III des « Papyrus du musée du Caire » six fragments d'un acte de ce genre rédigé en 569 par le notaire d'Antinoé, Dioscore; analyse et explication de ces fragments).

22. — **Académie des sciences morales et politiques.** Comptes-rendus des séances et travaux. 1918, avril. — Charles BENOIST. Rapport sur les causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité. La « Ceinture dorée ». L'arrondissement de Saint-Malo (généralités sur cet arrondissement; description de Saint-Malo par l'intendant Nointel, Expilly et Ogée, dont les deux derniers copient le premier). — Henri WELSCHINGER. Les vues politiques du prince de Bülow sur la France et l'Angleterre (compare les deux éditions de la « Politique allemande » de l'ex-chancelier, celle de 1914 et de 1917; à suivre). — IMBART DE LA TOUR. Un canton de France pendant la guerre (il s'agit d'un canton du Morvan; lecture faite à la séance publique annuelle des cinq Académies). — E. RODOCANACHI. Notes secrètes de la police autrichienne de Venise sur Byron, Lamennais, Montalembert et Alexandre Dumas (tirées des archives d'État de Milan, palais Sforza). — Paul NOURRISSON. L'influence du cinématographe sur la jeunesse. = Mai. Henri WELSCHINGER. Les vues politiques du prince de Bülow sur la France et l'Angleterre; suite (« dans les relations politiques avec l'Angleterre, comme avec la France et la Russie, la diplomatie allemande a manqué de légèreté et de finesse. Elle a été lourde et brutale, et les effets qui ont suivi ne doivent étonner personne, pas même les Allemands, s'ils daignent y réfléchir »). — Jacques FLACH. La participation militaire du Japon et ses intérêts vitaux (rappelle l'attitude du Japon depuis le début de la guerre et croit que les intérêts vitaux de ce pays exigent sa pleine coopération militaire avec les Alliés contre l'impérialisme allemand). — Gaston CADOUX. La statistique et la réparation des dommages de la guerre (réparations en nature et en argent que l'on peut exiger de l'Allemagne). — E. DE GUICHEN. Les relations politiques russo-allemandes du XIXe au XXe siècle (communauté de sentiments entre Berlin et Pétersbourg sous Napoléon Ier; la convention de Tauroggen; caractère cordial des rapports russo-prussiens sous la Restauration et la monarchie de Juillet; la neutralité de la Prusse évita à la Russie en 1854 la formation d'une coalition européenne; rôle d'Alexandre II en 1870; l'alliance des trois empereurs; formation de l'alliance franco-russe).

23. — **Annales de Bretagne.** 1918, avril. — Lucien GUILLOU.

Digitized by Google

André Vanderheyde, courtier lorientais, et ses opérations, 1756-1765; suite (renseignements sur la navigation; relations avec les Antilles et les possessions de la Compagnie de l'Orient; le cabotage; vente et construction de navires). — Léon DUBREUIL. Révolutionnaires de Basse-Bretagne : Jean-Marie Baudouin de Maison blanche; fin (après fructidor, il devint président de l'administration départementale des Côtes-du-Nord; après brumaire, il entra au Conseil de préfecture, donna sa démission en fructidor an XIII et mourut à Lannion le 6 décembre 1862). — Louis DE LAIGUE. Nantes à l'époque gallo-romaine; suite (le site de la ville, les monuments; on connaît l'existence d'un temple, d'un tribunal et d'un portique; la basilique chrétienne chantée par Fortunat). — La métropole de Bretagne; suite (voir *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 372). — Jean ALLENOU. Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol; suite (le travail complet a paru en volume dont il sera rendu compte). — G. DOTTIN. Louis Eunius ou le purgatoire de saint Patrice; suite. — H. REBILLON. Bibliographie bretonne, année 1912 à 1915 (compléments) et 1916.

24. — Annales du Midi. 1917, juillet-octobre. — J. CALMETTE. Le siège de Toulouse par les Normands en 864 (cherche à déterminer, avec plus de précision que ne l'avaient fait avant lui MM. Levillain et Lot, le rôle joué dans ce siège par le roi Pépin II, allié aux Normands, Charles l'Enfant, fils de Charles le Chauve, et Humphroi, marquis de Gothie). — Clovis BRUNEL. Opuscules provençaux du XVe siècle sur la confession. — Antoine THOMAS. Bernard de Panassac et Guillaume « de Villaribus », d'après des documents nouveaux (détails nouveaux sur Bernard de Panassac, un des fondateurs des jeux floraux, sa fille « Albria » et son gendre Guillaume « de Villaribus » ou « de Villers »). — ID. Le nom du fleuve « Aude » (ce nom vient certainement du latin « Atacem » ou « Atace », avec lequel la Cesse, affluent de l'Aude, n'a rien à voir). — H. GRAILLOT. Contribution à l'histoire de l'art méridional (six documents relatifs à la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, 1453-1531). = C.-rendus : *Jean de Jaurgain.* L'évêché de Bayonne et les légendes de saint Léon (beaucoup d'erreurs de détail, mais fournit quelques données nouvelles sur des points secondaires). — *Bligny-Bondurand.* Inventaire sommaire des archives départementales du Gard antérieures à 1790. T. VI : Suppléments des séries civiles, C, D, et religieuses, G, H (important). — *Aug. Puis.* Les lettres de cachet à Toulouse au XVIIIe siècle, d'après les documents conservés aux archives départementales (bon).

25. — Mémoires de l'Académie de Vaucluse. 1918, 1er et 2e trimestres. — Chanoine REQUIN. Elzéar Genet, dit il Carpentrasso (maître de chapelle du pape Léon X, mort en Avignon le 14 juin 1548; il fut le prédécesseur de Palestrina; en appendice, son testament et son acte de décès; le chanoine Requin, auteur de cet article et de deux volumes remarquables sur l'imprimerie à Avignon et en Provence au XVe siècle,

Digitized by Google

est mort en 1917). — Adrien MARCEL. Le menuisier Antoine Peirol et ses « Noëls provençaux » (Peirol naquit en Avignon le 3 avril 1709 et y mourut le 19 juillet 1779; appréciation et bibliographie de son œuvre). — Dr COLOMBE. La chapelle pontificale « du Nord » annexée à la Métropole (elle fut bâtie par Jean XXII sur l'emplacement de l'église paroissiale de Saint-Étienne et agrandie par Benoît XII; c'est aujourd'hui la grande salle des archives; étude minutieuse, appuyée sur les documents, de ses transformations et destinations successives).

26. — Revue africaine. 1918, 1er trimestre, n° 294[1]. — Jérôme CARCOPINO. Les « castella » de la plaine de Sétif (d'après une inscription découverte à Kherbet-Aïn-Soltane, dont le nom ancien est donné : *Castellum Citofactense;* les murs du castellum furent élevés en 227 ap. J.-C., sous Sévère-Alexandre; il semble que sous ce règne toute la région ait été fortifiée). — J. DESPARMET. Ethnographie traditionnelle de la Mettidja. Le calendrier folklorique. Chap. I : Les heures; chap. II : La nuit (à suivre). — Gabriel ESQUER. Quelques à-côtés de l'expédition d'Alger (l'auteur avait réuni de nombreux documents pour une histoire de la prise d'Alger; la guerre l'a obligé de remettre la publication de l'ouvrage; il en donne ici quelques fragments : L'expédition d'Alger et les puissances méditerranéennes; Inventeurs, faiseurs de projets, volontaires; Lettres de marins qui ont pris part à l'expédition; L'expédition d'Alger et l'imagerie populaire). — Georges YVER. L'invasion hilâlienne (il s'agit de la seconde invasion arabe dans la seconde moitié du XIe siècle; elle devait « arabiser » la Berbérie; d'après le livre de G. Marçais). — G. MARÇAIS. Note sur l'épitaphe d'un savant tlemcénien, Aboû Moûsâ, « fils de l'Imâm » (il mourut le 5 juin 1349 de la grande peste qui dévastait la Berbérie en même temps que l'Europe). — Dr Gabriel COLIN. Deux inscriptions arabes du musée de Mustapha (l'une d'entre elles, d'ailleurs incorrecte, annonce la construction d'une caserne en 1835-1836, le maréchal Clauzel étant gouverneur). = C.-rendus : *René Basset.* Mélanges africains et orientaux (a eu raison de réunir ces articles). — *Eug. Cavaignac.* Histoire de l'antiquité; 3 vol. (les quelques chapitres sur l'Afrique sont d'une brièveté parfois audacieuse). — *Henri Dugard.* Le Maroc en 1917 (collection d'articles sur des questions d'actualité). — Journal de l'ambassade de Suleïman Aga à la cour de France, janvier-mai 1777, rédigé par *Ruffin,* interprète du roi, publié par *Marthe Conor* et *Pierre Grandchamp* (détails pittoresques). — *E. Montet.* Études orientales et religieuses (se rapportent surtout à Israël et à l'Islam; études très remarquables réunies par la Faculté de théologie de Genève pour fêter les trente années d'enseignement de l'auteur).

27. — Revue de l'Anjou. 1917, septembre-octobre. — E.-G. LEDOS.

1. La *Revue africaine* réapparaît avec le n° 294 après avoir été suspendue depuis le début des hostilités. Nous avons analysé le n° 293 (2e trimestre de 1914) à notre t. CXVIII, p. 397.

Digitized by Google

Joseph Denais, écrivain et journaliste angevin; suite et à suivre. — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre; suite (septembre 1916). = C.-rendu : *Brutails*. Pour comprendre les monuments de France (excellent). = Novembre-décembre. BRASSART. L'école nationale d'arts et métiers d'Angers pendant la guerre (les locaux, privés des élèves, ont été occupés par plusieurs organisations dépendant soit du service de santé soit de ceux de l'armement ou de la rééducation professionnelle; cite des carnets de prisonniers allemands soignés dans l'hôpital temporaire). — L. ROLLAND. Nos prisonniers en Allemagne (l'auteur, fait prisonnier le 11 juillet 1916, a été récemment rapatrié comme sanitaire; récit d'un témoin). — E.-G. LEDOS. Joseph Denais, écrivain et journaliste angevin; suite. — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre; suite (octobre 1916).

28. — Revue de Saintonge et d'Aunis. 1918, février. — Jules SOTTAS. François d'Épinay-Saint-Luc et le complot ligueur à Brouage (pendant près de deux années, entre 1583 et 1585, Saint-Luc fit de Brouage le centre d'un véritable complot ligueur; récit de ses intrigues; à suivre). — F. UZUREAU. Une abbesse d'Angoulême guillotinée à Angers (Marie-Françoise de Civrac, guillotinée avec sa femme de chambre le 9 décembre 1793). — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes; suite (que l'ancien évêque de Saintes, Grégoire, est devenu évêque de Nîmes, 688-691; Agneberat, évêque de Saintes, en 673; l'évêque missionnaire breton saint Macout; légendes saintongeaises sur lui). — Ch. DANGIBEAUD. Minutes de notaires; suite (lettre *L*). = Avril. Jean LE SAINTONGEAIS. Saint Germier, sous-diacre de Saintes et évêque de Toulouse (examine les assertions de la Vie latine de saint Germier et essaie de prouver à l'aide de corrections et d'hypothèses qu'elles sont historiques). — Jules SOTTAS. François d'Épinay-Saint-Luc et le complot ligueur à Brouage; suite (étude fouillée; beaucoup de documents inédits). — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes jusqu'au règne de saint Louis; suite (traditions armoricaines sur Macout; tente de sauver contre M. F. Lot quelques assertions des vies de saint Macout ou saint Malo; le culte de saint Macout à Saintes). = Document : Bail pour la fourniture du pain et paille aux prisonniers de la ville de Saintes adjugé à Pierre Gravouil, boulanger (19 mars 1734). — Ch. DANGIBEAUD. Minutes de notaires; suite (Lebrethon-Legouis). — = C.-rendu : *Louis Bréhier*. L'art chrétien (excellent).

29. — Revue historique de Bordeaux. 1918, janvier-mars. — B. SAINT-JOURS. Porge, nom de lieu et substantif commun (« porge » veut dire en gascon, non pas, comme on l'a dit, cimetière, mais porche d'église. Le nom a été donné à une commune du canton de Castelnau-de-Médoc : Saint-Seurin-du-Porge. On a prétendu que l'ancienne église du Porge a été, depuis le XVIe siècle, complètement recouverte par les sables. Erreur; l'église actuelle du Porge remonte au moins au

Digitized by Google

XIVe siècle). — Paul COURTEAULT. La vie des foires bordelaises; suite et fin (seconde moitié du XVIIIe siècle). — André VOVARD. Trois conspirateurs en 1814 (le comte Lynch, maire de Bordeaux, et ses deux adjoints, Both de Tauzia et Chastenet de Puységur, que les royalistes surent, sans trop de peine, gagner à leur cause).

30. — **La Revue savoisienne.** 1918, 1er trimestre. — Ch. GORCEIX, M. LE ROUX et L. MORET. Histoire géologique de la formation des gorges du Fier. — Fr. MIQUET. Deux entrées en possession (du domaine de Montrottier, en 1789, et de nos jours, où il a été légué à l'Académie florimontane). — Chanoine REBORD. Attentats contre les églises et les personnes ecclésiastiques du diocèse de Genève (vols de calices, voies de faits contre des prêtres par des bandes de brigands dans la seconde moitié du XVIIIe siècle). — G. LETONNELIER. Voltaire et la Savoie; I (en 1755, il s'était établi sur la rive suisse du lac Léman; ce qu'il dit de la beauté de la Savoie). — Fr. MIQUET. En Savoie avant la Révolution (liste des intendants généraux et des intendants particuliers du Chablais, Faucigny, Genevois, Maurienne et Tarentaise au XVIIIe siècle; les clochers élevés dans le Genevois au XVIIIe siècle; la ferme du tabac). = C.-rendus : *F. Marulaz.* Le baron J.-F. Marulaz; 2e édition (excellente biographie). — *M. Gonzaga* et *C.-A. Gerbaix de Sonnaz.* I generali Ettore e Giuseppe di Gerbaix di Sonnaz (le premier, 1787-1867, le second, 1828-1905, généraux dans les armées sarde et italienne).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Nous devons nous excuser auprès de nos lecteurs du retard apporté à la distribution de notre dernière livraison. Une ligne, dont la censure nous a imposé la suppression (p. 47), nous a obligés de faire un « carton »; d'où perte de temps et d'argent. Nous n'aurions point parlé de cette mésaventure si l'auteur du passage incriminé, M. Joseph Reinach, n'avait reproduit le passage tout entier dans le *Figaro* du 14 juin, sans que la censure ait rien biffé cette fois.

Pourquoi ce qu'on ne pouvait pas dire dans la *Revue historique* a-t-il pu s'imprimer librement dans le *Figaro?*

France. — M. Paul SÉBILLOT, qui est mort à la fin du mois d'avril dernier, était né en 1843 dans le département des Côtes-du-Nord, à Matignon. Il s'adonna d'abord à la peinture et fut l'élève de Feyen-Perrin. De 1870 à 1883, il exposa aux divers salons des paysages maritimes ou terrestres de la Bretagne; mais la péninsule armoricaine n'est-elle pas aussi la contrée où fleurissent les légendes, le pays par excellence du folklore? Sébillot se mit à recueillir et à étudier ces légendes; il fonda la collection « Les littératures populaires » (Paris, Maisonneuve et Cie), qu'il ouvrit par le volume *Littérature orale de la Haute-Bretagne* (1881) et où il devait encore publier : *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne* (t. IX et X, 1882), *Gargantua dans les traditions populaires* (t. XII, 1883), *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* (t. XXII, 1886), *Littérature orale de l'Auvergne* (t. XXXV, 1898), *le Folklore des pêcheurs* (t. XLIII, 1901). C'est son pays natal qui revit aussi dans ses trois séries de *Contes populaires de la Haute-Bretagne* (Paris, Charpentier, 1880-1882), contes des paysans, des pêcheurs, des marins, féeries, facéties, diableries. Avec H. Gaidoz, il entreprit chez Cerf une autre collection : « La France merveilleuse et légendaire », où il fit paraître les *Contes des provinces de France* (1884) et, la même année, en commun avec M. Gaidoz, le *Blason populaire de la France*, où sont relevés tous les sobriquets donnés aux habitants des diverses provinces ou villes. Innombrables presque sont ses brochures et livres; nous devons toutefois citer deux ouvrages publiés avec un certain luxe : *Légendes et curiosités des métiers* (Flammarion, in-4°, s. d.), où sont reproduites beaucoup d'anciennes estampes, puis les *Travaux*

Digitized by Google

publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays (Rotschild, 420 illustrations et 8 planches hors texte). De 1904 à 1907, il fit paraître chez Guilmoto le grand répertoire : *le Folklore de la France*, où la riche matière est répartie en quatre volumes : le Ciel et la terre, la Mer et les eaux douces, la Faune et la flore, le Peuple et l'histoire. On lui doit aussi des recueils de poésies, la plupart sur des thèmes populaires. Il était membre de la Commission des monuments historiques, où il s'intéressa surtout aux mégalithes; et fut secrétaire général de la Société des traditions populaires; il occupait un haut poste dans l'administration financière. Ainsi, pendant trente-sept années, il s'est livré à des recherches sur le folklore national, particulièrement en Bretagne; il a exploré ce domaine avec passion; il laisse les plus précieux documents et d'excellents livres que l'historien de la France devra toujours consulter pour mieux pénétrer l'âme de la patrie. C. Pf.

— Nous apprenons la mort, à Bastia, de M. l'abbé Louis Letteron : la Corse et l'histoire corse viennent de faire une perte irréparable. Agrégé de l'Université, M. Letteron était arrivé dans l'île en 1880 comme professeur de seconde au lycée de Bastia. Il demeura dès lors attaché à ce pays, dont il fouilla les archives et reconstitua le passé : il a vraiment créé la science des études historiques consacrées à la Corse.

Tout était à faire en cet ordre d'idées. Aucune recherche critique n'avait été entreprise; malgré l'effort de quelques rares chercheurs isolés, l'histoire corse consistait seulement en quelques anecdotes héroïques accrochées aux noms de personnages plus ou moins légendaires. Il fallait déblayer le terrain, éditer des textes, renoncer délibérément aux synthèses plus ou moins brillantes et faciles, se borner à un travail d'investigation patiente, minutieuse, sans gloire et sans éclat. Tâche immense, dont M. l'abbé L. Letteron ne fut pas effrayé. Il commença par fonder, dès 1881, *la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, où se rencontrèrent désormais tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent au passé de notre grande île méditerranéenne. Non seulement il groupa les bonnes volontés, stimulant les initiatives, fixant les grandes lignes du programme à réaliser et donnant l'impulsion nécessaire, mais il fit à lui seul plus des trois quarts de la besogne. On lui doit les premières éditions critiques des chroniqueurs et annalistes de la Corse : Filippini et Ceccaldi, Giovanni della Grossa et Monteggiani; le texte est sûr, accompagné de notes généralement peu nombreuses et brèves et suivi de tables alphabétiques extrêmement précieuses. Il publie une foule de textes concernant le moyen âge, étudiant l'ancienne organisation religieuse, s'intéressant à la géographie historique et discutant l'emplacement des cités autour de l'étang de Biguglia, qui fut autrefois Chiurlino. Le XVIIIe siècle l'arrête longuement, ainsi que l'époque révolutionnaire et napoléonienne : correspondance des agents de France à

Digitized by Google

Gênes avec le ministère, lettres du marquis de Cursay, rapports de M. de Lenchères et du comte de Guibert sur la journée de Ponte-Novo, vœux portés à la cour de France par les députés des États de Corse, notamment en 1775 et en 1785, pièces et documents concernant la Révolution (d'après les Archives nationales et les Archives du ministère de la Guerre, ou extraits de l'ancien *Moniteur*), lettres de Napoléon concernant la Corse. Vers la fin seulement, il se risqua à quelques études synthétiques, éléments d'une histoire générale de la Corse qu'il aurait pu écrire et dont il connaissait à merveille toutes les époques. Il composa une *Notice historique sur l'île de Corse depuis les origines jusqu'à l'établissement de l'empire romain* et, quelque temps après, une sorte de dissertation sur *Pascal Paoli avant son élection au généralat (1749-1755)*; ces deux études révèlent une documentation aussi exacte, une méthode aussi sûre. En même temps, il publie dans les journaux une série de notes — qui seront sans doute recueillies par les soins de la Société des sciences historiques — à propos des églises de Bastia, des Jésuites en Corse, des incursions barbaresques, du testament de Paoli, etc.

Les honneurs arrivèrent à ce travailleur infatigable qui ne les recherchait pas. Il fut chanoine honoraire de la cathédrale d'Ajaccio, correspondant du ministère de l'Instruction publique et de la Société d'histoire de Gênes, chevalier de la Légion d'honneur.

L'un de ses derniers travaux est consacré aux Sociétés savantes de Bastia. En disant ce qu'avait été l'Académie des *Vagabonds*, reconstituée en 1749 par le marquis de Cursay, en signalant les efforts entrepris par M. de Vignolle et le chevalier Eymard, préfets de la Restauration, pour donner aux Corses une sorte de foyer intellectuel, il écrivait l'histoire des tentatives faites avant lui pour créer cette Société des sciences historiques à laquelle son nom demeurera attaché. C'est là, dans ce groupement qui était son œuvre et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, que son souvenir sera le plus affectueusement conservé et que ses travaux seront le plus efficacement continués. Car nul n'aura été plus Corse que ce Français qui n'était pas né en Corse, et c'est seulement en suivant son exemple et en profitant de ses leçons que la science de l'histoire corse — pleine encore d'obscurités et de contradictions — pourra achever de se constituer. L. V.

— L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. Pierre DE NOLHAC : *Histoire du château de Versailles*, et le second à M. DRIAULT : *Napoléon et l'Europe;* le prix Broquette-Gonin à M. Émile MÂLE : *l'Art religieux au moyen âge.* Elle a partagé le prix Thérouanne entre MM. le baron BEYENS : *l'Allemagne avant la guerre*, B. AUERBACH : *les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*, Camille-Georges PICAVET : *les Dernières années de Turenne*, et Émile SAGERET : *le Morbihan et la chouannerie morbihannaise sous le Consulat.* Elle a partagé le prix Bordin entre

Digitized by Google

MM. Albert MONOD : *De Pascal à Chateaubriand;* Léon ROSENTHAL : *Du romantisme au réalisme;* Édouard GUYOT : *l'Angleterre, sa politique intérieure,* et P. VAN TIEGHEM : *Ossian en France.* Sur les fonds du prix Marcellin Guérin, diverses attributions ont été faites en faveur de MM. Marcel ÉTÉVÉ : *Lettres d'un combattant, août 1914-juillet 1916;* Maurice GENEVOIX : *Nuits de guerre. Sous Verdun : août-octobre 1914;* Charles DE ROUVRE : *l'Amoureuse histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux.*

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a donné une partie du prix Bordin à M. André BLUM : *l'Estampe satirique en France,* et à l'abbé Ch. GUÉRY : *Histoire de l'abbaye de Lyre;* elle a partagé le prix J.-J. Berger entre MM. WICKERSHEIMER : *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris,* COYECQUE : *Recueils d'actes notariés relatifs à l'histoire de Paris au XVIe siècle,* A. VIDIER : *les Marguiliers laïcs de Notre-Dame,* Léon DOREZ : *la Faculté de décret à l'Université de Paris au XVe siècle,* l'abbé CLERVAL : *Registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie de Paris,* Paul LACOMBE : *Anciens livres des rues de Paris imprimés aux XVe et XVIe siècles,* LECESTRE : *Notice sur l'arsenal de Paris jusqu'à la mort de Henri IV,* Camille BERNARD : *Restitution des thermes de Lutèce;* le prix Fould entre MM. G. MILLET : *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIVe-XVIe siècles,* et Louis BRÉHIER : *l'Art chrétien, son développement iconographique, des origines à nos jours;* le prix Lefebvre-Deumier entre MM. PUECH : *les Apologistes chrétiens au second siècle,* DUSSAUD, pour l'ensemble de ses études sur l'histoire des religions, F. PICAVET : *Essai sur l'histoire générale des philosophes au moyen âge.* Pour le concours des antiquités de la France, l'Académie a décerné la première médaille à M. DE SAINT-VENAND : *Dictionnaire topographique, historique, biographique, généalogique et héraldique du Vendômois,* et la deuxième médaille à l'abbé G. MOLLAT : *Étude critique sur les* Vitæ paparum Avenionensium *d'Étienne Baluze.* Le prix Brunet a été attribué à MM. Henri HAUSER : *Sources de l'histoire de France, 1494-1610,* Louis LOVIOT : *Auteurs et livres anciens, XVIe et XVIIe siècle,* Pierre LE VERDIER : *l'Atelier de Guillaume le Tailleur, premier imprimeur rouennais.* Le prix Prost a été attribué à M. LE GERMAIN DE MAIDY, archéologue à Nancy, pour l'ensemble de ses travaux. Le premier prix Gobert a été attribué à M. Jules VIARD : *les Journaux du trésor de Charles IV le Bel,* et le second au baron LE BARROIS D'ORGEVAL : *le Tribunal de la Connétablie de France du XIVe siècle à 1790.*

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Jean Reynaud à l'ouvrage de M. Paul VIDAL DE LA BLACHE intitulé : *la France de l'Est;* elle a attribué le prix Le Dissez de Penanrun aux *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et*

Digitized by Google

de l'industrie en France, publiés sous la direction de M. Jules HAYEM.

— Nous signalons l'apparition d'une nouvelle revue mensuelle : *les Études franco-grecques* (directeur : M. Léon Maccas ; administration chez Berger-Levrault ; prix de l'abonnement : 20 fr.). La Revue se propose « de consolider et de resserrer les liens politiques, économiques et intellectuels qu'une longue tradition, l'intérêt commun et la ressemblance de leurs aspirations ont noués autour de la France et de la Grèce ». Le premier numéro, avril 1918, réunit les noms d'A. GAUVAIN, La Grèce et l'Europe ; de R. PUAUX, Les persécutions bulgares en Macédoine ; J. GRYPARIS, Notes sur la politique bulgare, 1892-1917 ; L. MACCAS, La Grèce et la question d'Orient. Dans le second numéro, mai 1918, mentionnons les articles de G. LACOUR-GAYET, Hellénisme et roumanisme ; Y. GUYOT, La marine marchande grecque ; VULCANUS, L'avenir industriel de la Grèce ; L. MACCAS, La littérature bulgare. — Des correspondants envoient des lettres de Londres, d'Athènes, de Salonique et de Suisse. On analyse les articles sur la péninsule des Balkans parus dans les principaux journaux et les derniers livres sur la question grecque.

Allemagne. — L'éminent orientaliste Julius WELLHAUSEN, professeur à l'Université de Gœttingen, est mort récemment à l'âge de soixante-treize ans.

Danemark. — L'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark a mis au concours une Étude sur l'historiographie en Danemark et en Norvège pendant le XVIIe siècle et au début du XVIIIe jusqu'au moment où commence la production historique de Gram et de Holberg et un Exposé de l'histoire de la philologie classique en Danemark, depuis l'introduction de la Réforme jusqu'au temps de Madvig. Les manuscrits peuvent être rédigés en l'une des langues scandinaves, en anglais, en allemand, en français ou en latin ; ils devront être adressés avant le 31 octobre 1919 au secrétaire de l'Académie, M. Knudsen, professeur à l'École polytechnique de Copenhague.

États-Unis. — M. Henry ADAMS est mort le 27 mars 1918, âgé de quatre-vingts ans. Il était fils de Charles Francis Adams, ancien ministre des États-Unis en Angleterre. Il fut, de 1870 à 1877, « assistant professor » d'histoire à l'Université Harvard, où il introduisit la méthode allemande du « séminaire historique ». On lui doit un volume très remarqué d'*Essays in anglo-saxon law* (1876), des *Documents relating to New England federalism* (1877), une Vie d'Albert Gallatin (1879), enfin un ouvrage considérable : *History of the United States during the administration of Jefferson and Madison* (9 vol., 1889-1891). Il a raconté lui-même sa vie dans un brillant volume : *The education of Henry Adams*, qui n'est pas dans le commerce, mais qui mérite de prendre rang parmi les chefs-d'œuvre de la littérature autobiographique (cf. *American historical Review*, 1918, p. 715).

Digitized by Google

— On annonce la mort d'un des plus grands compilateurs d'histoire de notre temps : Hubert Howe BANCROFT. Il était né à Granville (Ohio) le 5 mai 1832. Tout en dirigeant une maison d'édition à San-Francisco, il réunit une grosse collection de livres et de manuscrits sur la région côtière du Pacifique, puis il entreprit de raconter l'histoire de chacun des États de l'Union après avoir fait opérer un dépouillement systématique de tout ce qui avait été écrit ou imprimé, en Amérique ou ailleurs, sur l'Amérique du Nord : *West-american historical series*, 39 volumes qui parurent de 1875 à 1887. Ce n'est pas là de l'histoire, mais seulement des matériaux que d'autres ont utilisés ou utiliseront. On lui doit encore : *The natives race of the Pacific states of North America* (5 vol., 1875), une *History of the Pacific states of North America*, t. I, 1501-1530 (1883), et des souvenirs : *Retrospective, personal and political* (1912).

— En avril 1917, aussitôt après que les États-Unis furent entrés dans la guerre mondiale, fut institué un « Bureau du service historique » (National Board of historical service). Sous la présidence de M. E. B. Greene, professeur à l'Université d'Illinois, il se propose d'étudier comment il importe de réorganiser l'enseignement de l'histoire dans quatre départements principaux : Antiquité, Europe, Angleterre et Amérique. Un comité spécial a été chargé de diriger chacun de ces quatre départements. On peut en suivre les travaux dans *History teachers' Magazine*, où les études sur la guerre occupent une place de plus en plus considérable.

Italie. — Le 12 mars 1918, est mort à Turin le baron Antonio MANNO. Il était né dans cette même ville en 1834. Son père, le baron Giuseppe, était un personnage notable dans le royaume du Piémont, et c'est à lui qu'Antonio consacra l'un de ses premiers écrits historiques : *Cenno biografico del barone Giuseppe Manno* (1868). Après avoir servi pendant plusieurs années dans l'armée, où il parvint au grade de capitaine d'artillerie, il se tourna vers l'histoire de la monarchie de Savoie. Sur le siège de Turin en 1706, il publia divers documents et relations, parus en 1878 et en 1883, et une *Bibliografia dell' assedio di Torino dell' anno 1706* (1909). On lui doit encore des *Informazioni del ventuno in Piemonte*, d'après des papiers inédits de Charles-Albert, de Cesare Balbo, etc. (1879), et des *Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia, 1559-1814* (1888). Outre une *Bibliografia di Chambéry* (1891), il compila une très utile *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia* qui ne comprend pas moins de neuf volumes (1884-1913). Membre de l'Académie des sciences de Turin, il dressa un *Repertorio bibliografico* de ses publications (1883). Commissaire royal de la « Consulta araldica italiana », il donna en 1895 un *Dizionario feudale degli antichi stati continentali della monarchia di Savoia, 1720-1797*, et *Il patriziato subalpino*. Il était sénateur du royaume.

Digitized by Google

Pays-Bas. — Nous devons signaler deux volumes de M. W.-F. TREUB, actuellement ministre des Finances : *Oorlogstijd en Indrukken* (Amsterdam, Johannes Müller, 1917) et *De economische toestand van Nederland* (Haarlem-Amsterdam, 1917). L'auteur les a écrits au temps où il était démissionnaire; ils sont d'un intérêt majeur pour l'histoire de la Hollande pendant la guerre et pour l'avenir de ce pays. On ne saurait trouver un meilleur guide si l'on tient à se renseigner sur la situation extrêmement difficile et délicate d'un pays neutre bloqué presque de toutes parts par des belligérants. N. J.

Pologne. — On annonce la mort de Vincent (Wincenty) ZAKRZEWSKI, historien polonais, né en 1844 en Pologne (russe), professeur à l'Université de Cracovie depuis 1872, membre de l'Académie des sciences et des lettres de Cracovie. On lui doit une « Histoire de la Réforme en Pologne » (Léopol, 1870), « les Rapports du Saint-Siège avec Ivan le Terrible » (1872), « Après la fuite du roi Henri Valois, 1574-1575 » (1878), « le Roi Étienne Batory » (1887). Il est aussi l'auteur d'un « Manuel d'histoire générale pour les écoles secondaires » (de la Galicie) en trois parties. S. P.

ERRATA.

Page 199, ligne 2, *au lieu de :* FAPPOLET, *lire* TAPPOLET.
— 199, — 3, — Ganchat, — Gauchat.
— 199, — 26, — père, — frère.
— 200, — 5, — DÜN, — DÜRR.
— 200, — 22, — BAHLER, — BÆHLER.
— 200, — 33-36, *lire* les copies, conservées aux Archives fédérales, des dépêches des agents de Louis XIV en Suisse et à Genève; il a ignoré que la plupart de celles-ci ont été publié par M. L. Cramer.
— 201, — 12, *au lieu de :* R.-L. GANCHAT, *lire* M.-L. GAUCHAT.

Les fréquentes interruptions postales avec la Suisse ne nous ont pas permis de recevoir à temps les épreuves corrigées par notre collaborateur, qui ne saurait être tenu pour responsable de la longueur inusitée de ces errata.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Boigey (Dr *Maurice*). L'élevage humain, 138.
Combe (Dr *A.*). Comment se nourrir en temps de guerre, 138.
Constant (*Benjamin*). L'esprit de conquête, 354.
Delbos (*Victor*). Figures et doctrines de philosophes, 137.
Herrick (*Robert*). La décision mondiale, 355.
Louis (*Paul*). Trois péripéties de la crise mondiale, 354.
Muir (*Ramsay*). Nationalisme et internationalisme, 353.
Naumann (*Friedrich*). L'Europe centrale (Mittel-Europa), 130.
Weimann (*Charles*). France et Allemagne. Les deux races, 356.
Young (*G. F.*). East and West through fifteen centuries, 44-1453, 307.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

Gernet (*Louis*). Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce. Étude sémantique, 336.
Zeiller (*Jacques*). Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain, 117.
— Paganus; étude de terminologie historique, 120.

HISTOIRE DE LA GUERRE.

Allier (*Raoul*). Les Allemands à Saint-Dié, 27 août-10 septembre 1914, 358.
Barthou (*Louis*). Sur les routes du Droit, 139.
Beck (*James M.*). La guerre et l'humanité, 353.
Benjamin (*René*). Les rapatriés, 365.
Delvert (capitaine). Quelques héros, 140.
Driault (*Édouard*). Pas de paix durable sans la barrière du Rhin, 366.
Dubrulle (*Paul*). Mon régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme, 360.
Dupont (*Marcel*). En campagne. L'attente. Impressions d'un officier de légère, 1915-1917, 361.
Étévé (lieutenant *Marcel*). Lettres d'un combattant, août 1914-juillet 1916, 362.
Fribourg (*André*). Croire. Histoire d'un soldat, 140.
Gonnet (*Jean*). Les carnets d'un officier, 1909-1914, 141.
Guides Michelin pour la visite des champs de bataille. Champs de bataille de la Marne. II. Les marais de Saint-Gond, 142.
Henriot (*Émile*). Carnet d'un dragon dans les tranchées, 359.
Le Goffic (*Charles*). Steenstraete, 10 novembre 1914-20 janvier 1915, 364.
— La guerre qui passe, 365.
Lichnovsky (le prince). Mémoire; texte et commentaire, 356.
Malleterre (général). Le soldat français, 139.
— Les campagnes de 1915, 360.
Pages actuelles, 1914-1918, nos 115-116, 358.
Pages d'histoire, 1914-1917, nos 144-145, 358.
Roux (*Marie de*). Le défaitisme et les manœuvres pro-allemandes, 1914-1917, 366.
Ruffin (*Henry*) et *Tudescq* (*André*). Notre camarade Tommy. Offensives anglaises de janvier à juin 1917, 361.
Tudescq (*André*). Voir *Ruffin* (*Henry*).
Vallotton (*Benjamin*). Les loups, 365.
Y. L'odyssée d'un transport torpillé, 141.
Zwendelaar (*A.*). Principes de guerre, 357.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

Below (*G. von*). Der deutsche Staat des Mittelalters. I. Die allgemeinen Fragen, 343.
Brocher (*Jules*). Voir *Ilg* (*Paul*).
Froelich (*Jules*). Le délire pangermanique, 145.
Gaultier (*Paul*). La barbarie allemande, 144.

Digitized by Google

Helmer (*Paul-Albert*). Les menaces allemandes contre la Hollande, 367.
Ilg (*Paul*). L'homme fort, trad. de l'allemand par *Jules Brocher*, 353.
Keen (*Edith*). Seven years at the Prussian Court, 124.
Recollections of a royal governess, 126.
Wetterlé (abbé *E.*). Les coulisses du Reichstag, 145.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

Accioly (*Hildebrando*). A questão da Alsacia-Lorena e o proximo Congresso da paz, 367.
Album Zislin. Dessins de guerre, 3ᵉ fascicule, 368.
Brentano (*Lujo*). Elsæsser Erinnerungen, 370.
Florent-Matter. L'Alsace-Lorraine pendant la guerre. Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne, 371.
Friedel (*V. H.*). Voix d'Alsace et de Lorraine, 373.
Fræhlich (*Jules*). L'esprit alsacien, 374.
Hænggi (*Karl*). Zur wirtschaftlichen Seite der Elsass-Lothringischen Frage, 148.
Hoche (*Jules*). En Alsace reconquise, 148.
Inviolable (l') serment, 1ᵉʳ mars 1871-1ᵉʳ mars 1918, 368.
J. R. Wohin gehört Elsass-Lothringen? Zu Frankreich, 147.
Lienhard (*Frédéric*). Wohin gehört Elsass-Lothringen? Zu Deutschland, 147.
Reuss (*Rod.*). La question de l'Alsace-Lorraine, 378.
Schæfer (*Dietrich*). Das Reichsland, 369.
Vallotton (*Benjamin*). L'effort alsacien-lorrain, 373.
Wagner (*Charles*). Souvenirs d'un écolier alsacien de 1860 à 1866, 374.
Whitney-Warren. La question d'Alsace-Lorraine, 374.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

Carton de Wiart (*H.*). La politique de l'honneur, 135.
Dans la geôle bruxelloise, 136.
Des Ombiaux (*Maurice*). Un royaume en exil, 135.
Jörgensen (*Johannes*). Dans l'extrême Belgique, 135.
Van der Essen (*Léon*). Petite histoire de l'invasion et de l'occupation allemandes en Belgique, 136.

HISTOIRE DU DANEMARK.

Coussange (*J. de*). Voir *Hansen* (*H.-P.*).
Hansen (*H.-P.*) et *Möller* (*J.-C.*). La question du Slesvig, trad. par *J. de Coussange*, 375.
Möller (*J.-C.*). Voir *Hansen* (*H.-P.*).
Verrier (*Paul*). Le Slesvig, 375.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

Brown (*George Dobbin*). An essay towards a bibliography of the published writings and addresses of Woodrow Wilson, 1910-1917, 153.
Davenport (*Frances Gardiner*). European treaties bearing on the history of the United States and its dependencies to 1648, 378.
Edwards (*G. W.*). New York as an eighteenth century municipality, 1731-1776, 149.
Ferri-Pisani. L'intérêt et l'idéal des États-Unis dans la guerre mondiale, 151.
Giltinger (*Roy*). The formation of the state of Oklahoma, 379.
Halévy (*Daniel*). Le Président Wilson; étude sur la démocratie américaine, 378.
Mills (*F. C.*). Contemporary theories of unemployment and of unemployment relief, 152.
Mitchell (*Julia Post*). Saint-Jean de Crèvecœur, 376.
Peterson (*A. E.*). New York as an eighteenth century municipality. Prior to 1731, 149.
Schalk de La Faverie (*A.*). Napoléon et l'Amérique, 150.
Schlesinger (*Arthur Meier*). The colonial merchants and the american Revolution, 1763-1776, 376.
Siegfried (*André*). Deux mois en Amérique du Nord, 153.
Zollmann (*Carl*). American civil Church law, 152.

HISTOIRE DE FRANCE.

Aigrain (abbé *René*). Sainte Radegonde, vers 520-589, 340.
Barrey (*Ph.*). Le Havre maritime, du XVIᵉ au XVIIIᵉ siècle, 143.
Blum (*Edgard*). Les maréchaux de France, 380.
Boissonnade (*P.*). Les relations entre l'Aquitaine, le Poitou et l'Irlande, du Vᵉ au IXᵉ siècle, 380.
Dimier (*Louis*). Descartes, 347.
Durandy (*Dominique*). Mon pays; villages et paysages de la Riviera, 387.
Études lexoviennes. T. I, 384.
Fage (*René*). Un procès romanesque devant la chambre de l'Arsenal, 142.
Jullian (*Camille*). Les leçons de notre histoire et la paix de demain, 379.

Digitized by Google

La Chesnais (*P.-G.*). Le traité de Francfort, 354.
Laskine (*Edmond*). La démocratie française et le Rhin, 366.
Leroux (*Alfred*). La colonie germanique de Bordeaux. T. I, 381.
Martineau (*A.*). Les origines de Mahé de Malabar, 349.
Mathiez (*Albert*). La monarchie et la politique nationale, 386.
Meurgey (*Jacques*). Étude sur les armoiries de la ville de Tournus, 143.
Mercier (*René*). Nancy bombardée, 363.
Meuriot (*Paul*). Le recensement de l'an II, 382.
Pasquier (*F.*). Mise en interdit de la ville de Narbonne, 1426-1427, 380. — Tentatives d'empoisonnement de Louis XI en 1474, 381.
Reinach (*Joseph*). La vie politique de Léon Gambetta, 382.
Vianey (*Joseph*). Saint François Régis, 1597-1610, apôtre du Vivarais et du Velay, 383.
Votnovitch (comte *Louis de*). La monarchie française dans l'Adriatique. Histoire des relations de la France avec la République de Raguse, 1667-1789, 157.
Wilkowski (Dr *G. J.*). Comment j'ai appris l'histoire de France. Petits moyens mnémotechniques. Les Bourbons : Henri IV, 142.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

Bagwell (*Richard*). Ireland under the Stuarts and during the Interregnum. T. III : 1660-1690, 112.
Barbour (*Violet*). Henry Bennet earl of Arlington, secretary of state to Charles II, 112.
Bond (*Frederick Bligh*). The gate of remembrance. The story of the psychological experiment which resulted in the discovery of the Edgar chapel at Glastonbury, 156.
Brown (*G. Baldwin*). The arts in early England. T. I-IV, 94.
Cambridge (the) history of english literature. T. XIII et XIV, 154.
Cazamian (*Louis*). La Grande-Bretagne et la guerre, 114.
Coulton (*G. G.*). Social life in Britain from the Conquest to the Reformation, 122.
Fortescue (*J. W.*). A history of the British army. Vol. III : 1811-1812, 113.
Gray (*Howard Levi*). English field system, 95.
Guyot (*Édouard*). L'Angleterre ; sa politique intérieure, 114.
Gwynn (*John*). Voir Liber Ardmachanus.
Howorth (Sir *Henry H.*). The golden days of the early english church, 597-735, 96.
Jackman (*W. T.*). The development of transportation in modern England, 112.
Jeudwine (*J. W.*). Tort, crime and police in mediæval Britain, 100.
Keith (*Arthur Berriedale*). Imperial unity and the Dominions, 116.
Klein (*Arthur Jay*). Intolerance in the reign of Elizabeth, queen of England, 105.
Legg (*J. Wickham*). Studies in church history, 156.
Levett (*A. Elizabeth*). The Black death, 103.
Liber Ardmachanus, éd. par *John Gwynn*, 92.
Little (*A. G.*). Studies in english franciscan history, 102.
Mondaini (*Gennaro*). Storia coloniale dell' epoca contemporanea. Parte I : La colonizzazione inglese, 115.
Pearce (*E. H.*). The monks of Westminster, 98.
Pease (*Theodore Calvin*). The Leveller movement, 110.
Peel (*Albert*). The seconde parte of a register, 106.
Petrie (*W. M. Flinders*). Neglected British history, 154.
Pollen (*John Hungerford*). The institution of the archpriest Blackwell, 108.
Pollard (*A. J.*). The Commonwealth at war, 132.
Powell (*Chilton Latham*). English domestic relations, 1487-1653, 123.
Seebohm (*F.*). The teaching of history and the use of local illustrations, 153.
Tout (*T. F.*). A mediæval burglary, 99. — The english civil service in the fourteenth century, 100.
Usher (*Roland G.*). A critical study of the historical method of Samuel Rawson Gardiner, 108.
Willis (*Dorothy*). The estate book of Henry de Bray of Harleston, co. Norhants, 1289-1340, 101.

HISTOIRE DE GRÈCE.

Vaucher (*Robert*). Constantin détrôné ; les événements de Grèce, février-août 1917, 141.

HISTOIRE DE L'INDE.

Smith (*Vincent A.*). Akbar the Great Mogul, 1542-1605, 120.

HISTOIRE D'ITALIE.

Diehl (*Charles*). Une république patricienne : Venise, 327.
Fotheringham (*J. K.*) et *Williams*

Digitized by Google

(*L. F. R.*). Marco Sanudo, conqueror of the Arcipelago, 321.
Williams (*L. F. R.*). Voir *Fotheringham* (*J. K.*).

HISTOIRE DE L'ORIENT BYZANTIN.

Actes de l'Athos. V. Actes de Chilandar, 2e partie; Actes slaves, publ. par *B. Korablev*, 299.
Bréhier (*Louis*). Normal relations between Rome and the Church of the East before the schism of the eleventh century, 328.
— Un discours inédit de Psellos, 332.
Diehl (*Ch.*). Dans l'Orient byzantin, 334.
— Une vie de saint de l'époque des empereurs iconoclastes, 321.
Dragoumis. Χρονικῶν Μωρέως ἱκτορικὰ καὶ τοπωνύμικα, 303.
Duchesne (Mgr). Les protégés de Théodora, 312.
Ebersolt (*Jean*). Sceaux byzantins du musée de Constantinople, 306.
Ephraem (*S.*) *Syri*. Opera, édit. par *S. J. Mercati*, 302.
Gibbons (*H. A.*). The foundation of the ottoman empire, 1300-1403, 323.
Guldencrone (baronne *Diane de*), née *de Gobineau*. L'Italie byzantine, 400-1050, 327.
Jorga (*Nic.*). Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XVe siècle. 4e et 5e séries, 1453-1500, 304.
Korablev (*B.*). Voir Actes de l'Athos.
Koulakovsky (*Julien*). Istoria Vizantii. T. III : 602-717, 312.
Loparev. Vies grecques des saints des VIIIe et IXe siècles. I. Vies contemporaines, 299.
Marin (abbé). Saint Nicolas, évêque de Myre, 329.
Maspero (*Jean*). Organisation militaire de l'Égypte byzantine, 316.
— Græco arabica, 326.
Mercati (*S. J.*). Voir *S. Ephraem Syri*.
Michon (*É.*). Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs, 332.
Millet (*Gabriel*). L'ancien art serbe, 335.
— L'École grecque dans l'architecture byzantine, 334.
— Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIVe-XVIe siècles, 334.
— Monuments byzantins de Mistra, 334.
Montelatici (*Giovanni*). Storia della letteratura byzantina, 324-1453, 331.
Ouspensky (*Th. I.*). Une ancienne forteresse à l'embouchure du Tchorok, 328.
— Fouilles à Trébizonde, 333.
Schlumberger (*Gustave*). Sceaux byzantins inédits. 6e série, 305.
— Récits de Byzance et des Croisades, 311.
— Un empereur de Byzance à Paris et à Londres, 326.
— Voyage dans les Abruzzes et les Pouilles, mai 1914, 328.
Veniero (*Alessandro*). Paolo Silenziario; studio sulla letteratura bizantina del VI secolo, 330.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Fall (the) of the Romanoffs. How the ex-empress and Rasputine caused the russian Revolution, 178.
Russian Court memoirs, 1914-1916, 128.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

Pages

MALO (Henri). Le corsaire François Thurot et l'expédition de Carrickfergus en Irlande, 1759-1760 20

MATHOREZ (J.). Les Arméniens en France du XIIe au XVIIIe siècle. 1

REINACH (Joseph). L'offensive de la Somme, juillet-novembre 1916 . . . . . 46, 209

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

BARRAS. Mémoire justificatif. Fragments publiés par DONEY-LACHAMBAUDIE. I. L'assassinat de Petitval . . . 66

HALPHEN (Louis). Études critiques sur l'histoire de Charlemagne. IV. Le Moine de Saint-Gall. 260

RODOCANACHI (E.). La police secrète autrichienne et les Français dans les provinces lombardo-vénitiennes de 1815 à 1819. 85

BULLETIN HISTORIQUE.

Histoire byzantine. Publications des années 1914-1915, par L. BRÉHIER 299

Histoire de Grande-Bretagne, par Charles BÉMONT. . 92

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

AIGRAIN (abbé René). Sainte Radegonde (**P. Boissonnade**). 340

BELOW (G. VON). Der deutsche Staat des Mittelalters, Bd. I (**Marc Bloch**). 343

CARTON DE WIART (H.). La politique de l'honneur (**E. Castelot**) 135

COULTON (G. G.). Social life in Britain from the Conquest to the Reformation (**Ch. Bémont**) 122

Dans la geôle bruxelloise (**E. Castelot**) 136

DES OMBIAUX (Maurice). Un royaume en exil (**Id.**) . . . 135

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOÛT 1918.]

Digitized by Google

Pages

DIMIER (Louis). Descartes (**Louis Villat**) 347

Fall (the) of the Romanoffs (**R. de Kérallain**). 128

GERNET (Louis). Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce; étude sémantique (**G. Glotz**) 336

JOERGENSEN (Johannes). Dans l'extrême Belgique (**E. Castelot**) 135

KEEN (Edith). Seven years at the Prussian court (**R. de Kérallain**) 124

MARTINEAU (A.). Les origines de Mahé de Malabar (**J. Tramond**). 349

NAUMANN (Friedrich). L'Europe centrale (**E. Castelot**). . 130

POLLARD (A. J.). The Commonwealth at war (**Id.**) . . . 132

POWELL (Chilton Latham). English domestic relations, 1487-1653 (**Ch. Bémont**) 123

Recollections of a royal governess (**R. de Kérallain**) . . 126

Russian court memoirs, 1914-1916 (**Id.**) 128

SMITH (Vincent A.). Akbar the Great Mogul, 1542-1605 (**P. Masson-Oursel**) 120

VAN DER ESSEN (Léon). Petite histoire de l'invasion et de l'occupation allemandes en Belgique (**E. Castelot**). 136

ZEILLER (Jacques). Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain (**Ch. Guignebert**). 117

ID. Paganus, étude de terminologie historique (**Id.**) . . . 120

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Allemagne (Ch. DARTIGUE, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD) 144, 367

Histoire d'Alsace-Lorraine (Chr. PFISTER, J. RÉGNÉ) . . 147, 367

Histoire de France (Ch. BÉMONT, Ch. DARTIGUE, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, J. RÉGNÉ, L. VILLAT) . 142, 379

Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT). 153

Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, Ch. DARTIGUE, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD). 139, 356

Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT, D. PASQUET) . . 149, 376

Histoire du Danemark (Ch. BÉMONT, Chr. PFISTER). . . 375

Histoire d'Orient (DINTCHITCH) 157

Histoire générale (E. CASTELOT, A. LALANDE, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD) . . . 137, 353

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

ESPAGNE.

		Pages
1.	Butleti de la Biblioteca de Catalunya.	174
2.	Estudis universitaris Catalans	175

ÉTATS-UNIS.

1.	American historical review (the)	176
2.	Nation (the)	178

FRANCE.

1.	Académie des inscriptions et belles-lettres.	408
2.	Académie des sciences morales et politiques	173, 409
3.	Annales de Bretagne	409
4.	Annales de géographie.	162, 392
5.	Annales du Midi.	410
6.	Annales révolutionnaires.	159
7.	Bibliographe moderne (le)	162
8.	Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français.	160
9.	Bulletin italien	392
10.	Comité des travaux historiques et scientifiques . . .	160
11.	Correspondant (le)	165, 398
12.	Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus .	167, 401
13.	Grande Revue (la)	402
14.	Journal des savants.	162, 392
15.	Mémoires de l'Académie de Vaucluse	410
16.	Mercure de France	168, 403
17.	Polybiblion	163, 393
18.	Révolution française (la)	161, 388
19.	Revue africaine	411
20.	Revue archéologique	395
21.	Revue critique d'histoire et de littérature	163, 395
22.	Revue de l'Anjou	411
23.	Revue de l'histoire des colonies françaises.	389
24.	Revue de l'histoire des religions	389
25.	Revue de Paris (la)	169, 407
26.	Revue de Saintonge et d'Aunis.	412
27.	Revue des Deux Mondes	171, 404
28.	Revue des études anciennes.	390
29.	Revue des études historiques	391
30.	Revue des études napoléoniennes	391

Digitized by Google

Pages
31. Revue des sciences politiques 397
32. Revue générale du droit 398
33. Revue historique de Bordeaux 174, 412
34. Revue savoisienne (la) 174, 413

GRANDE-BRETAGNE.

1. English historical Review (the) 179
2. History 181
3. Quarterly Review 182
4. Transactions of the r. historical Society. 182

ITALIE.

1. Atti e Memorie della r. Deputazione di Romagna . . 183
2. Nuovo archivio veneto. 186
3. Nuova rivista storica 188
4. Rivista storica italiana 190

ORIENT.

1. Monde (le) slave 193
2. Nation (la) tchèque 195

SUISSE.

1. Bibliothèque universelle et Revue suisse 196
2. Indicateur d'histoire suisse 198
3. Jahrbuch für schweizerische Geschichte. 200

CHRONIQUE.

Allemagne 418
Danemark 418
États-Unis 419
France 202, 414
Italie 419
Pays-Bas 206, 420
Pologne 206, 420

ERRATA 208, 420

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 421

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

905 Revue Historique 266442
P4 04 128-129 Mai-Déc. 1918.

NAME	DATE	NAME	DATE

Stanford University Libraries
3 6105 013 082 099

NON-CIRCULATING

Digitized by Google

Digitized by Google